



HAL
open science

La fabrique de la Ville : l'urbanisme à l'épreuve de la raison et du sensible à Città della Pieve

Mélissa Bellesi

► **To cite this version:**

Mélissa Bellesi. La fabrique de la Ville : l'urbanisme à l'épreuve de la raison et du sensible à Città della Pieve. Art et histoire de l'art. Université de Lorraine, 2019. Français. NNT : 2019LORR0285 . tel-02969279

HAL Id: tel-02969279

<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-02969279v1>

Submitted on 23 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

Ecole doctorale Humanités Nouvelles-
Fernand BRAUDEL



Laboratoire 2L2S



Thèse
pour l'obtention du grade de docteur de l'Université de Lorraine
Spécialité : Arts

présentée et soutenue publiquement par

Melissa BELLESI

La fabrique de la ville
***L'urbanisme à l'épreuve de la raison et du
sensible à Città della Pieve***

soutenue le 6 décembre 2019

Sous la direction de **Roland HUESCA**, Professeur d'Esthétique au Département Arts de
l'Université de Lorraine

Jury

Mme Cristiana MAZZONI
M. Paolo AMALDI
M. Serge MBOUKOU
M. Roland HUESCA
M. Joseph ABRAM

Professeure HDR à l'ENSA Paris-Belleville
Professeur HDR à l'ENSA Paris Val de Seine
Docteur HDR à l'université de Lorraine
Professeur HDR à l'Université de Lorraine
Professeur à l'ENSA Nancy

Rapporteur
Rapporteur
Examineur
Directeur de thèse
Invité

Résumé en français

Città della Pieve, petite ville d'environ 6000 habitants située en Ombrie, en Italie, devient le lieu d'un laboratoire d'analyse mêlant données quantitatives et qualitatives. En filigrane se superposent les dimensions proprement physiques, cadastrales, cotées, et celles découlant d'une minutieuse immersion, longue, ayant permis de recréer de multiples strates sensibles qui fabriquent l'identité propre de cette ville, allant de son identité olfactive, auditive, à l'identité des usages de chacun de ses lieux. À la fois unique – comme toute ville – et, pour certains aspects, parfaitement universelle, Città della Pieve devient le prétexte à amorcer une réflexion trans-géographique et transdisciplinaire concernant la pertinence des données qualitatives dans la pratique du projet urbain et les interventions et décisions qui interviennent dans les villes, pouvant contribuer parfois à les exalter, parfois à les annihiler... Sous couvert de ce terrain, c'est un projet plus universel qui prend racine assis, partant du terrain concret et physique de la ville de Città della Pieve pour embrayer la réflexion sur l'ensemble de l'ubanéité en général.

Mots-clés : Architecture, Urbanisme, Atmosphères, Sensible

Summary in English

Città della Pieve, a small town of about 6000 inhabitants located in Umbria, Italy, becomes the site of an analytical laboratory mixing quantitative and qualitative data. Filigree are superimposed on the strictly physical dimensions, cadastral, quoted, and those resulting from a meticulous immersion, long, having allowed to recreate multiple sensitive strata that manufacture the identity of this city, ranging from its olfactory, auditory identity, to the identity of the uses of each of its places. At once unique- like any city- and, in some respects, perfectly universal, Città della Pieve becomes the pretext for initiating a trans-geographical and transdisciplinary reflection on the relevance of qualitative data in urban project practice and interventions and decisions. who intervene in cities, sometimes helping to exalt them, sometimes to annihilate them ...

Under cover of this terrain, it is a more universal project that takes root sitting, starting from the concrete and physical ground of the city of Città della Pieve to engage the reflection on the whole of the ubanity in general.

Key words: Architecture, Urbanism, Atmosphere, Sensitive

Remerciements

Je tiens à remercier bien évidemment mon directeur de recherches, Roland Huesca, pour son courage et son implication lors des longues lectures que je lui ai infligées, les discussions éclairantes, les impulsions, les remises sur le droit chemin nécessaires, les suggestions toujours bienveillantes et ô combien avisées.

Je remercie Joseph Abram pour m'avoir « lancée » dans cette aventure magnifique avec son « Mais pourquoi ne pas faire une thèse ? Je t'y vois bien... », et pour avoir cette incroyable capacité à donner confiance grâce à son humilité naturelle, ainsi que sa capacité à transmettre volonté et envie d'entreprendre.

Merci à mes amis pour les moments partagés qui nourrissent tous les domaines de mon existence, de mon quotidien à ma vie professionnelle, pour leur bienveillance et leur soutien toujours enthousiaste.

Merci à toutes les personnes qui ont contribué (sans même le savoir parfois) à mon équilibre et/ou ma réflexion : collègues, voisins, inconnus curieux croisés dans un train ...

Un énorme et inconditionnel MERCI à ma famille, pour son soutien sans faille (malgré ses étonnements ... ou parfois son exaspération ?) et pour tout le reste...

Un merci spécial et profond à David, pour avoir toujours supporté un quotidien bien rempli, pour son enthousiasme dans tout projet entrepris, pour sa patience et son soutien.

Merci à Leonardo pour le réconfort incomparable qu'il m'apporte et pour tout l'incommensurable bonheur qu'il éveille chez moi,

à Nalah et Link pour leur réconfort silencieux.

Merci à tous les pievesi qui ont dédié de leur temps à ce travail ! Pour leur enthousiasme, les discussions sérieuses mais surtout celles plus improbables, pour l'amour de leur ville (et pour leur bonne cuisine et leur pratique contagieuse de la dolce vita).

Et merci aux membres de ce jury, pour le temps impliqué dans la lecture de ce travail et les échanges qui en découleront...

SOMMAIRE

<i>Introduction générale</i>	p.11
<i>Prologue : La ville perçue, la construction d'un objet de recherche</i>	p.15
1. L'objet en question	p.17
A. Objectifs de cette étude	p.20
B. La démarche de rédaction choisie	p.21
2. La place du «Je»	p.22
3. Entrée en matière	p.27
4. La méthode appliquée au corpus	p.31
A. Les relevés	p.31
<i>a. Les relevés métriques et architectoniques</i>	p.31
<i>b. Les relevés sensibles</i>	p.31
<i>c. les sonorités</i>	p.32
<i>d. Les visuels</i>	p.34
<i>e. Les relevés olfactifs</i>	p.35
<i>f. Les relevés d'usage</i>	p.35
B. Exploitation des relevés en cartographie	p.36
<i>a. Les cartes de base</i>	p.36
<i>b. La cartographie sensible</i>	p.37
C. Les notes	p.37
D. Les entretiens	p.38
<i>a. Les entretiens écrits avec les habitants</i>	p.38
<i>b. Composition et analyse des entretiens écrits des visiteurs</i>	p.51
<u>La ville révélée</u>	p.57
1. Les «climats» de la ville	p.58
A. Au fil des heures : la mise en scène du quotidien	p.58
<i>a. Les parfums de la ville : une identité olfactive chronologique</i>	p.58
<i>b. Hybridation des sonorités : rue des Pero, la faiseuse de lien (au territoire)</i>	p.68

<i>c. Sonothèque: facteur d'appréciation des lieux urbains</i>	p.82
B. Au fil des saisons	p.94
<i>a. Pratiques saisonnières : exploiter chaque recoin</i>	p.94
<i>b. Portraits saisonniers : la ville des beaux jours et celle des mauvais</i>	p.101
C. La ville la nuit	p.107
<i>a. Pratiques nocturnes: ce que l'espace du jour doit à la nuit</i>	p.107
<i>b. Les imaginaires nocturnes: rue del Pero, la nuit</i>	p.117
D. Le temps (météorologique)	p.125
<i>a. Météores : les facteurs décisionnels des itinéraires urbains</i>	p.125
<i>b. La ville et la brume : un imaginaire collectif</i>	p.130

2. Pluralités d'usages et métamorphose des lieux p.136

A. Les rues: des espaces polymorphes	p.136
<i>a. Faire entrer le territoire dans la rue : verdier les enclaves</i>	p.136
<i>b. La mise en scène de soi : occuper l'espace</i>	p.143
<i>c. Des rues à la hiérarchie «naturelle»</i>	p.154
B. Les places: ces choses qui font événement	p.165
<i>a. Des mots et des choses: les perceptions plurielles de la place</i>	p.165
<i>b. Place Matteotti : faire pivoter les usages</i>	p.173
<i>c. La rue Vannucci : quand les usages fabriquent la place</i>	p.185

C. L'image de la ville : l'échelle culturelle des perceptions	p.198
<i>a. L'imaginaire du mot, contenant formel ou fonctionnel : une question culturelle...</i>	p.198
<i>b. L'approche ethnologique du sensible : voir la ville à différentes échelles</i>	p.209
<i>c. Légendes urbaines et perception : l'imaginaire micro-géographi- --que</i>	p.219

3. Passer/Habiter/S'approprier: la ville plurielle p.225

A. Passer : les parcours sur-mesure	p.225
<i>a. Personnes âgées en marche</i>	p.225
<i>b. L'incitation à la marche</i>	p.229

B. Habiter: le nom des choses pour ancrage	p.231
<i>a. Terziere Castello : une dualité de l'habiter</i>	p.232
<i>b. Terziere Casalino : la mixité de l'habiter</i>	p.237
<i>c. Terziere Borgo Dentro : la dynamique de l'habiter</i>	p.242
C. S'approprier	p.249
<i>a. L'enfant et la cité : les remparts psychologiques</i>	p.249
<i>b. Fabriquer ses propres lignes urbaines</i>	p.260
4. Les métamorphoses du bâti	p.266
A. L'indice, le réel, la trace : une histoire en passant	p.266
<i>a. Mémoires toponymiques et modulation typologique</i>	p.266
<i>b. Les légendes urbaines: la ville pas à pas</i>	p.271
B. Occuper les vides	p.283
<i>a. Une archéologie verticale: les façades de la ville</i>	p.283
<i>b. Un manuel des modes d'existence</i>	p.294
C. Faire le mur (d'enceinte)	p.300
<i>a. L'enceinte : un lien au territoire</i>	p.300
<i>b. Du ressenti au bâti</i>	p.304
Conclusion	p.311
1. Pour commencer...	p.311
2. Finalement, ce qu'il advient du sensible	p.313
3. Là où la démarche trouve ses limites	p.314
4. Une transposition des modèles et un exemple d'usage des axes de réflexion	
extraits de la recherche	p.317
Bibliographie	p.325
Annexes	p.337

Des années ont passé depuis le début de ce travail de recherche. Pour diverses raisons, d'abord pratiques (un changement de terrain et d'axe à la fin de la première année de recherche) et financières les premières années, puis par la suite parce ce qu'il y a eu de la vie, beaucoup de vie, ce travail s'est étiré avant d'être enfin présenté. Ce projet de thèse a avancé sans financement mais au gré de mes possibilités, et avec beaucoup de plaisir. Il a progressé au rythme de mon temps libre, de mes vacances dédiées, de la disponibilité de l'épargne nécessaire aux déplacements nombreux. Ce laps de temps fut une aubaine. L'opportunité de voir évoluer les modes de vie, de prendre du recul, de gagner en maturité, de me nourrir d'autres expériences, l'opportunité d'une introspection réflexive intense et d'une maturation de mon mode de penser, pour parvenir au jaillissement d'évidences quant à ce qui me porte, me guide, et fait sens pour moi ici dans ce travail (et pas que...) et, surtout, quant à ce à quoi j'aspirais pour cette recherche précise, ce que je voulais montrer d'elle.

Des récurrences et des liens me sont apparus au bout de ces années sans que je me sois aperçue au préalable de leur existence. Et ils ont, en fin de course, éclairé à mes yeux les raisons profondes de cette entreprise et son fondement. En licence, j'avais réalisé un travail sur l'imaginaire des lieux, celui des mots, la création des images mentales spatiales à partir de descriptions d'univers spatiaux et notamment dans les écrits de Lewis Carroll et de J.R Tolkien, et je m'interrogeais alors sur la construction mentale de l'espace, la façon de se le représenter à partir d'imaginaires propres et personnels en partant de récits d'écrivains à priori univoques. Plus tard, pour mon Mémoire de Fin d'Étude, j'entrepris un travail plus introspectif... Je me penchai alors sur l'apprentissage inconscient de l'architecture qui a cours durant l'enfance au travers de divers témoignages de victimes du tremblement de terre de L'Aquila en 2008 en Italie (où vit toute ma famille) et d'écrits personnels portant sur l'espace (de mes sept à mes quinze ans) retrouvés chez mes parents. M'éclairant des lectures de Proust, Zumthor ou Kahn, je tentai d'articuler ces notions afin de les faire entrer en résonance et de comprendre la connivence de ces éléments inscrits depuis l'enfance avec les pratiques et les attentes spatiales qui y sont rattachées. Ainsi, au tout début de ce travail de thèse, je croyais travailler sur la littérature de la ville. Les mots, la ville, la narrativité des lieux... Je m'étais trompée. Au fil du temps, le sujet central s'est déplacé ou, tout du moins, sa vraie teneur s'est révélée à moi. A tel point qu'il m'a fallu à plusieurs reprises reprendre le travail déjà accompli pour le faire parler d'autre chose que ce que j'imaginai au départ. Quelle fut ma surprise alors, lorsque je constatai il y a bientôt deux ans qu'en réalité, je n'avais jamais, jamais changé de sujet : la construction des représentations spatiales, de leur imaginaire, le rapport au lieu, leurs usages, et bien sûr les mots qui les façonnent... Et j'ai réalisé il y a peu que ces mêmes réflexions guident mon travail actuel, dans ma vie professionnelle.

Pour en revenir plus spécifiquement à cette thèse, peut-être est-ce sa qualification dans le domaine «Arts» qui a permis d'élargir la méthode, de la façonner sur mesure en fonction des besoins réels que nécessitaient un tel travail et donc, de s'éloigner, quand cela était nécessaire, des approches urbanistiques plus traditionnelles, notamment en mettant au coeur de ce travail

le rapport du corps à l'espace via une théorisation du «Je». Ce «Je» expérimentant, captant, relevant, traduisant les éléments sensibles de la ville au travers de l'expérience de la marche; ce «Je» pleinement immergé avec l'espace de la ville, en contact direct à la fois avec ses entités physiques, et sociales, et sensibles. Réceptacle des événements de la vie urbaine, le «Je» permet ici de constituer une histoire en marchant. Les façades urbaines deviennent alors vitrines des modes d'existence, les matériaux deviennent artefacts de réflexion des phénomènes ressentis et les autres corps marchants fabriquent une dimension spatio-temporelle vivante aux lieux. Dans une telle perspective, l'échelle classique des représentations urbaines, au sens propre comme au figuré, devient désuète. S'y substitue une échelle plus ancrée, dictée par les usages, les flux ou les sensorialités (odeurs, bruits...), bien plus pertinente à servir le propos et la thèse ici exposés. Bien évidemment, avant de procéder à ces relevés, une étude urbaine plus «conventionnelle» a été opérée, pré-travail nécessaire à une base solide et fonctionnelle capable de recevoir les éléments du sensible et de les appréhender de manière appropriée et finalement pragmatique. Ainsi, la démarche est ici à la fois hypothético-déductive ET inductive. Cette étape initiale d'observation, qui a permis la fabrication du corpus par classification et analyse des éléments relevés, a laissé émerger les hypothèses qui ont ensuite été explorées dans ce travail. C'est par cet acte de parcourir, d'expérimenter et d'observer que sont nées les hypothèses de terrain qui ont ensuite été explorées et approfondies via des combinaisons de méthodes originales et fabriquées sur mesure pour chacune des spécificités observées.

Si la constitution du corpus, l'expérience de terrain ainsi que l'analyse ont été réalisées dans les quatre premières années, la rédaction a nécessité davantage de temps que je ne l'imaginais, un temps largement entrecoupé (ce qui, bien sûr n'a pas aidé à la célérité des travaux). Surtout, de nombreux allers-retours dans l'écrit, l'ajout de chapitres, puis leur retrait... J'étais habitée par la volonté d'exploiter le corpus au maximum et de mettre en lumière chaque élément pertinent qui m'était apparu. Tant d'éléments intéressants façonnaient des hypothèses que, je pensais, je me devais de vérifier, éclairer, faire aboutir. À tel point que ce travail a pris une ampleur incommensurable, et surtout ingérable ! Des centaines de pages de thèse supplémentaires, approfondissant des pistes encore inabouties, car nécessitant d'autres démarches plus approfondies encore... Une histoire sans fin, au cours de laquelle j'ai appris à faire mes premiers véritables deuils, et à gérer ce qui était faisable et ce qui, indubitablement, ne l'était vraiment pas, pas pour moi en tout cas. Le trop est l'ennemi du bien. On ne peut pas tout aborder. Je le savais, mais je faisais mine de l'ignorer pour ne pas avoir à choisir. Jusqu'à ce que ce débordement me pousse à accepter le renoncement face à certains éléments qui, selon moi, méritent une place, quelque part, mais finalement pas ici... J'y avais accordé tant de temps, dédié tellement de place, que je peinais réellement à les mettre de côté. Ce fut plus que formateur... Des centaines de pages en moins plus tard, je n'ai pas d'amertume d'avoir délaissé ces données. Ces éléments décelés, en partie approfondis, ne seront peut-être pas perdus à jamais. Et, de toute façon, ils n'avaient indubitablement pas leur place ici, c'est une réalité et un constat lucide à présent mais qu'il m'a fallu du temps pour reconnaître.

Au cours de ces dernières années, des déboires ont ajouté du sel à ce travail comme la perte de données très importantes. Les sauvegardes régulières se font parfois plus espacées et les déménagements répétés altèrent certains supports de sauvegarde – que l'on imagine, ô combien à tort, pérennes et infaillibles – en les exposants à des conditions non optimales, voire égarant tout simplement les supports de sauvegarde en question... qui se révèlent donc inutilisables lorsque leur recours s'avère la dernière alternative.

Heureusement, une grande partie des données perdues qui ont par la suite été exposées dans cette recherche avaient déjà été traitées et exploitées, et il demeurait de surcroît le matériau brut pour beaucoup d'éléments. Ce fut le cas notamment des cartes de mise en conformité des résultats des entretiens écrits. Puisque, concernant ces éléments, l'analyse était achevée, l'absence de ces traductions cartographiques des entretiens écrits n'a pas été préjudiciable aux résultats, peut-être l'est-elle davantage pour les lecteurs de ce travail qui y auraient certainement gagné en vue d'ensemble. Néanmoins, reproduire la totalité de la mise en conformité des cartes commentées des habitants s'est avéré beaucoup trop chronophage. Au bout de plusieurs journées de reprise de cette tâche, il a fallu abdiquer afin de consacrer le temps qu'il était possible de prendre pour ce travail et de dédier à cette fameuse étape de la rédaction. Les traductions qui ont néanmoins été refaites avant cette reconsidération figurent en annexes de ce travail. D'autres éléments ont définitivement été perdus, et ont ralenti considérablement le processus, dès le départ en réalité. Des entretiens écrits réalisés auprès des habitants, les premiers ayant eu cours en réalité, avaient été confiés à certains élus de la commune de Città della Pieve, les mêmes qui m'avaient aidée sur place à prendre les contacts nécessaires et à trouver des volontaires. Ainsi souhaitaient-ils m'en faire des copies numériques et papier qui devaient me parvenir rapidement tandis que les originaux attendraient mon retour pour un rapatriement sous haute surveillance et déjà sauvegardés (je terminai le dernier entretien valises aux pieds, moins d'une heure avant de monter dans mon train pour repartir, manquant de temps pour organiser copies et sauvegardes). Qui plus est, ils insistaient sur la nécessité de conserver une copie pour eux. Je me laissais convaincre de la justesse de l'entreprise. Le recueil de ces entretiens avait nécessité un séjour de plus d'une dizaine de jours sur place et des journées s'étirant de la première à la dernière heure exploitable, doublé d'un investissement financier conséquent : en petits déjeuners offerts aux participants au moment des entretiens, en cafés, en déjeuners... Mais rien ne me parvint jamais. Mes nombreux mails inquiets, apparemment, ne parvinrent non plus jamais aux destinataires, qui ne se montrèrent pas non plus disponibles au téléphone lorsque je tentais de les contacter afin de savoir pourquoi rien ne m'était parvenu. Je planifiai une fin de semaine sur place après trois mois sans nouvelles, un aller-retour éclair afin d'obtenir une réponse, et il s'avéra que tout avait été « perdu ». PERDU. Sans plus d'explications. Avant que les sauvegardes aient pu être réalisées. Suite à cela, il me fallut planifier un autre séjour prolongé sur place suffisamment long pour reformer le matériau égaré qui se trouve être au cœur de grande partie de ma réflexion. Rétrospectivement, rien de grave, puisque le matériau s'est reformé à partir de nouveaux volontaires (il n'était pas possible

pour moi de re-proposer le même entretien aux mêmes personnes puisque leurs réponses et réflexion auraient perdues toute spontanéité) – non sans mal car les volontaires les plus... volontaires... s'étaient présentés au premier appel – mais au final les éléments récoltés ont été parlants. Cette fois, j'organisais mes entretiens seule, je terminai mes entretiens un peu en amont de mon départ, les photographiai tous un à un afin d'en conserver une copie numérique, copiai ces photographies sur mon ordinateur et sur mon disque dur, fis les copies papier à la bibliothèque et ramenai les originaux dans ma valise tout en envoyant le jeu de copie par envoi postal (on ne m'y reprendra pas !). Malgré tout, une nouvelle année complète fut perdue à la fin de cette aventure.

Cependant, si ce (long) temps de la recherche a comporté ainsi des imprévus s'assimilant à des obstacles, d'autres imprévus ont eu cours durant ce laps de temps, d'un caractère beaucoup plus personnel, et s'ils ont certes ralenti mon avancement, ils ont eu l'avantage de nourrir mon regard, d'enrichir ma manière de penser: de me faire vieillir, tout simplement, dans le bon sens (y a-t-il vraiment un mauvais sens ?) qui, pour moi aujourd'hui, me permet d'affirmer qu'il ne s'est pas s'agi de temps perdu. En effet, perte d'êtres chers et accompagnement de fin de vie prenantes mais intenses, irremplaçables, inoubliables, expériences professionnelles incroyables, inattendues, nourrissantes, actions bénévoles et projets solidaires, rencontre de nouvelles personnes avec de nouvelles façons de penser, recommencer à zéro, me marier, avoir des enfants ... Des années riches et fructueuses qui me mènent jusqu'à aujourd'hui sans regret aucun. Aurais-je pu finir plus tôt ? Oui, mais pas avec tous les éléments qui font à mon sens partie intégrante de ce travail et l'enrichissent d'une strate impalpable mais réelle.

Ainsi, si ces lignes ne raccourcissent en rien le temps imparti pour cette recherche, elles éclairent j'espère quelques éléments de sa longévité.

En somme, il va être question, au cours de cette recherche, de ce passage qui opère du sensible à la raison au travers d'un éclaircissement de l'écart dissociant existant entre climat et bâti, et que raison et sensible animent tous deux à des niveaux d'intensité différents.

Dans le prologue «La ville perçue: la construction d'un objet de recherche» sont délivrées les clés de lectures nécessaires à ce travail. Celui-ci étant le fruit d'une hybridation en architecture, ville, esthétique, sociologie, ethnologie et arts, différents points doivent impérativement être éclaircis et explicités en amont pour livrer tout leur potentiel. Le corps de la thèse suit ce prologue, exposant quatre parties partant du climat pour aboutir au bâti, la première exposant les données sensorielles et leurs liens aux usages, la seconde abordant l'interdépendance usages-lieux mettant en exergue le lien entre propriétés matérielles des espaces et émergences à la fois des possibles et des empêchements que la physionomie de départ ne permet pas, tout en travaillant sur l'échelle culturelle des perceptions. La troisième partie exploite les flux urbains et les modes d'habiter résurgents à travers la toponymie des lieux; enfin la quatrième partie cible le bâti pour mettre en lumière l'indice, le réel et la trace dans le processus de reconstruction des modes de vie passés et présents de la cité.

Prologue : La ville perçue, la construction d'un objet de recherche

1. L'objet en question

Entrée en matière...

L'idée directrice de ce travail est que la compréhension profonde des phénomènes sociaux soumis à différents facteurs (météorologiques, chronologiques, sensoriels, culturels...) au sein d'un contexte urbain spécifique – ici, Città della Pieve – permet de pouvoir intervenir sur la ville sans en dégrader le niveau de vie, l'image que la population en a, dans le but d'un véritable impact sur l'amélioration du cadre de vie des citoyens sans dénaturer la ville elle-même. En effet, des travaux se sont attachés à démontrer en quoi les urbanismes moderne et contemporain ont généré des lieux en perte de sens, appelés notamment « non-lieux ».¹ Ces lieux ne donnent pas d'accès à leur essence. En cela, ils sont inintelligibles et inappropriables². Forcément, ils souffrent d'un abandon par les pratiquants et font l'objet de critiques de la part des usagers, ils ne constituent ainsi pas des lieux habitables.

La problématique est complexe et, en réalité, ne peut se résumer à une seule question. Cependant, si elle devait se formuler en une phrase, elle serait probablement : en quoi physionomie urbaine et facteurs phénoménologiques et sociaux entretiennent-ils un dialogue constant qui permet au premier de reconfigurer son statut et son image et au second de développer des mécanismes d'adaptation pour une appropriation et un attachement aux lieux?

La ville de Città della Pieve, petite ville d'Ombrie (IT), telle que nous l'avons appréhendée ici, est d'abord un panel des sensations : des plus agréables, comme se promener dans un espace ventilé en été, aux plus détestables, comme subir un vent glacé trop fort et sous la pluie en ce même endroit l'hiver, ou traverser une ruelle où prédominent les miasmes. La ville se caractérise par un ensemble de signes, de symboles, parfois muets.

Ce sensible a été traité ici comme un type d'approche permettant d'éclairer le statut des données qualitatives dans la production des connaissances sur la ville et comme série de leviers d'actions possibles en aide au projet urbain.

Un cadastre, une vue aérienne et des photographies de site, c'est trop souvent ce qui semble suffisant pour concevoir un projet dans une ville. Un matériel qui, sorti de son contexte, ne peut rien montrer de plus que l'insaisissable détail qu'il a déjà manqué de retenir. Sur un cadastre, des parcelles dont le contour bien défini oublie de signaler les transgressions d'usage qui finissent par le rendre inapproprié. La ville, ce n'est pas cela. La ville se pratique. Il faut s'essouffler sur une montée pour en ressentir la pente, sentir la rondeur de la voûte des pavés sous les semelles pour en connaître le matériau. Pour connaître la ville il faut brûler au soleil sur ses places trop

1 **AUGE, Marc** : *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, La librairie du XXe siècle, éditions du Seuil, 1992

2 **ELEB Monique, NIVET Soline & VIOLEAU Jean-Louis** : *L'architecture entre goût et opinion, construction d'un parcours et construction d'un jugement*, Laboratoire Architecture, Culture et Sociétés, ENSA Paris-Malaquais, 2005

vides, ou se reposer à l'ombre d'un arbre situé à un endroit opportun, offrant une juste oasis. Enfin, comment connaître une ville sans connaître ceux qui *font* la ville ?

Lorsque la chance nous est donnée de pouvoir avoir un rôle, même minime, dans l'existence de la ville – que l'on soit architecte, urbaniste, géographe, sociologue, anthropologue, élu,...- il faut alors mettre à l'œuvre un matériau multi-sensoriel, et inciter les passants à faire l'expérience de la ville afin que se crée un attachement au territoire. Sans les trajets des passants pour tracer des lignes invisibles dans la cité, laissant de-ci de-là par leurs usages les traces d'un passage déjà révolu, sans leurs histoires et leurs souvenirs pour ancrer les murs et les bancs des places publiques, il n'y a plus rien. Rien d'autres que des pleins, des vides, et le néant qui les habite. Une ville, c'est bien des choses... Un plan griffonné sur le coin d'un journal pour expliquer une adresse, le reflet des passants dans les vitrines, les graffitis anonymement apposés aux façades d'un édifice, ou encore deux passants qui arrêtent leur marche un instant pour discuter, une sonnerie de tramway, une plaque commémorative célébrant quelqu'un dont on ne sait plus bien qui il est, des noms de rues, une photographie prise au hasard, un passant sur un pont... Projeter la ville ne peut se réduire alors à la planifier, à l'ordonner, à la séquencer de manière rationnelle et scientifique, pas pour concevoir des « lieux signifiants qui aident à vivre »³.

Il FAUT en connaître les lignes transversales, les climats mouvants, les arythmies. Le plan, la maquette, les schémas directeurs et les réseaux, en tant que savoirs objectifs (et essentiels également), doivent se conjuguer à des entités faisant appel à des notions plus intimes de ce qu'est la ville.

Si les villes meurent, rebutent, chassent, si les centres-villes ne se renouvèlent pas, ne serait-ce pas le signe que la ville se «vide» de toute vie, de toute expérience ? La réalité confronte (parfois violemment) deux imaginaires de la ville. Un imaginaire « technique », celui d'une ville aux lignes dessinées, aux espaces planifiés, à la fonctionnalité pensée au mieux et pourvue d'une politique urbaine, qui privilégie largement le sens de la vue dans sa compréhension de l'espace. Dans cette ville idéale, chaque élément a sa place, et chaque place a son utilité, un usage assigné. Cet imaginaire s'opposerait alors à celui de l'imaginaire qui rend la ville pratiquée. S'opposent alors deux types de narration. La première tente d'amalgamer du réel à des sensations à appréhender encore fictives, et probablement idéalisées, dans ce qui est au départ dépourvu d'essence, la seconde, tant bien que mal, tente de rationaliser l'espace, de lui trouver une fonction adéquate, tentant d'apprivoiser les sensations pour ne pas se perdre dans les sens.

La ville n'existe qu'au travers de ces multiplicités (d'usages, d'histoires, d'imaginaires, de noms, d'atmosphères...). Quel que soit le niveau par lequel on l'aborde, quiconque touche à la ville participe en tant que créateur. La ville, c'est *ça*. C'est une symphonie harmonieuse et dissonante à la fois, d'une pellicule d'imagibilités⁴ faite de mouvements qui ne sont pas prévisibles et qui, paradoxalement, devraient être envisagés dès les prémices.

3 **NORBERG SCHULZ, Christan** : *Genius Loci : Architecture, paysage, ambiance*, Editions Mardaga, Collection Architecture Urbanisme, réédition 1997, p.213

4 **LYNCH, Kévin** : *L'image de la cité*, éditions DUNOD, 1998

Voilà d'où provient mon intérêt à m'aventurer dans les méandres d'une ville, dans la multitude de recoins qu'elle abrite, dans la complexité de ses facettes. J'ai souhaité articuler les sensations et la raison, l'impalpable et le bâti, faisant ressurgir d'improbables mais bien réelles images de ville, celles qui échappent à l'œil, même – oserais-je dire surtout ?- à celui des professionnels. Il me semble que seule cette démarche permet d'agir sur une ville en toute conscience afin de contribuer à la renouveler sans cesse et à la rendre pérenne. Une fois n'est pas coutume, dans cette étude urbaine (d'un autre genre ?), vous ne trouverez pas de vocabulaire technique, pas de quantitatifs ou de métrés. De Città della Pieve, vous ne trouverez ici que les mots des gens qui l'habitent, des imaginaires, ceux du quotidien, en clair, ses mots à *elle*.

Les architectes et les urbanistes d'aujourd'hui savent – bien qu'on ne leur laisse guère l'opportunité de le faire - combien il est important de se détacher quelque peu des cartes et plans, des données techniques, de la prégnance de la vue, pour inclure à l'étude urbaine un élément plus subtil à saisir: le *Genius Loci*⁵. C'est cette identité préservée, cette épaisseur de vie, que nous avons tenté de saisir, à la volée, dans cette modeste *étude urbaine*.

Mais sur le fond, cette étude urbaine revêt un caractère un peu différent de ce qui est d'usage. Il a été choisi de la réaliser en fondant l'analyse sur le principe d'immersion, favorisant la pratique du regard, de la marche, la pratique de la ville en général et donc le recours à ses pratiquants : les habitants. Nous avons souhaité tracer les contours de la ville, en proie aux mémoires collectives et individuelles, aux ressentis, aux atmosphères qui se succèdent, et aux imaginaires qui s'y rattachent.

Bien que se focalisant sur une localité, celle de Città della Pieve, l'envie de départ n'est pas de parler d'une ville, mais bien de *la* ville. Chercher en quoi tous les éléments qui la constituent interagissent et remodèlent les lieux, ici et ailleurs. Il a paru judicieux de se concentrer sur une seule ville, parce que les villes, bien que toutes différentes, possèdent des entités communes qui permettent de pousser la pensée au-delà, de transposer les grandes lignes des méthodes et les approches. Ici, lorsque nous parlons des rues de Città della Pieve, nous parlons de *la* rue. Pourquoi cette ville ? Et bien Città della Pieve a paru un terrain de recherche idéal: une forme urbaine relativement stable avec une histoire forte et longue, une échelle de ville raisonnable et adaptée aux besoins d'une telle étude sur un temps réduit et un bâti (et donc une morphologie) relativement homogène et clairement défini. Un premier choix de terrain, Florence, s'est révélé en effet trop complexe à articuler dans une telle démarche et il fut alors nécessaire de repenser l'échelle appréhendée au bout d'une année de recherche.

5 **NORBERG SCHULZ, Christian** : *Genius Loci : Architecture, paysage, ambiance*, Editions Mardaga, Collection Architecture Urbanisme, 1997, p.213

A. Objectifs de cette étude (à petite échelle)

L'objectif de cette recherche a été d'explorer des pistes issues du traitement des approches sensibles, ré-injectables et pertinentes pour la planification urbaine. Nous avons postulé que l'usage de ces méthodes pouvait permettre une plus grande durabilité des interventions et de la vie urbaine en général. Il a donc été nécessaire de dégager avant tout les éléments qui fabriquent et influencent les imaginaires de la ville afin de montrer en quoi ces derniers jouent un rôle important dans le rapport à l'espace et dans l'interaction usage/lieu.

En effet, la lente mais certaine augmentation du poids de l'expérimentation, du crédit accordé au vécu, et l'émergence de concepts et d'approches rendant compte de ces préoccupations méritaient une application plus poussée et une réflexion que nous avons voulu valoriser ici. Nous avons également, au passage, souhaité mettre en lumière la multitude des aspects essentiels à la thématique du projet urbain (sociologie urbaine, ethnologie, géographie...) dans un contexte où seuls quelques « grands » projets bénéficient de l'intervention d'une véritable équipe interdisciplinaire.

Comprendre ce qui fait sens, ce qui est symbole, au sein d'une ville, ouvre des perspectives d'interventions nouvelles. Certains géographes¹ se sont intéressés aux cartes mentales afin de déceler ce qui déterminait les préférences d'un individu pour un lieu. Et l'attention portée à certaines données qualitatives permet d'éclairer ce questionnement.

Ce qui est recherché ici, c'est mettre en lumière l'aspect fondamental de certaines données, et de montrer combien la connaissance de ces éléments qui semblent secondaires peut améliorer notre approche du lieu et notre raisonnement sur cet espace. Connaître ces différents visages permet de connaître les marges sur lesquelles il est possible de travailler. Il n'est plus question uniquement de secteur, de territoire cartographique, on parle d'une approche beaucoup plus globale, pluridisciplinaire qui permet d'agir sur d'autres facteurs pour parvenir à la réussite d'une restructuration ou de tout projet afin de garantir une bonne réception et une appropriation facilitée des espaces projetés. En comprenant comment fonctionnent les mécanismes de perception de l'espace, le mode de lecture d'un lieu, comment certains lieux peuvent orienter les usages ou les comportements, il devient possible d'agir directement sur l'espace mental de son utilisateur, d'anticiper ses débords et, ainsi, rendre le projet viable et efficace à plus long terme.

« Toutes les grandes questions doivent tenir compte de la façon dont les hommes « voient » leur environnement. (...) L'action humaine s'explique par cette vision du monde déformée, liée à une dimension culturelle »²

1 **GOULD, P. et WHITE, R.** : *Cartes mentales*, Éditions Universitaires, Fribourg (Suisse), traduction par Anne Perroud et Michel Roten, 1984

2 **PAULET, J-P** : *Les représentations mentales en géographie*, Anthropos, 2002

B. La démarche de rédaction choisie

Cette étude nous a conduit dans des méandres qui nous ont sans cesse obligé à des aller-retours, des remises en questions, des recoupements multiples... Nous avons cherché à définir un plan plus académique mais ici cela semblait desservir la thèse soutenue et surtout la compréhension du travail entrepris. Il a fallu alors trouver, d'une part, bien en amont de la rédaction, une méthodologie adaptée à la collecte des données si spécifiques et des méthodes de fabrication du corpus rendant ces données exploitables, puis réfléchir à une organisation adaptée au sujet et à la méthodologie employée, capable d'en révéler la pertinence tout en préservant la cohésion de l'ensemble des démarches entreprises depuis le début de cette étude. Après plusieurs plans ébauchés qui ont permis, néanmoins, de mieux structurer la pensée et de s'organiser dans la rédaction, la démarche s'est imposée d'elle-même finalement.

Il s'est vite révélé nécessaire de créer une fluidité et de traiter l'ensemble comme une histoire. Le matériel utilisé, le corpus fabriqué et les méthodes sont complémentaires, mais surtout de type très différents. Nous avons choisi de suivre un fil qui hiérarchise et ordonne les éléments tout en permettant des retours en arrière, des sauts vers l'avant, des remaniements ultérieurs, à l'image du travail de cette étude, une démarche impossible avec un plan trop rigide ou trop séquencé.

Les réalisations graphiques ont permis une juste compréhension du lieu pour nous au moment de l'analyse mais certainement aussi pour le lecteur. Cependant, la réflexion autour de ces éléments graphiques reste le travail majeur de cette thèse, et non pas la réalisation des éléments elle-même, sans vouloir pour autant reléguer les documents réalisés au rang de simple support mais en les replaçant dans l'usage de données exploitables. C'est grâce à cette démarche d'écriture que nous avons pu déborder de la ville de Città della Pieve pour étendre notre réflexion.

Enfin, il n'a pas été souhaité créer une annexe regroupant l'ensemble des documents graphiques et iconiques. Chronophage et surtout, beaucoup trop volumineuses, ces annexes auraient constitué un fond de ressource certes prolifiques mais également trop décontextualisés. Toutes les informations recueillies l'ont été dans un contexte spécifique, avec des circonstances spécifiques, qui ont permis de les interpréter au plus juste, c'est ainsi qu'elles ont été insérées dans le travail. Présenter cinq cent pages d'entretiens, de cartes et de notes n'a pas de réel intérêt en dehors de la manière et du contexte dans lequel ils ont été compilés. Ainsi chaque réalisation s'insère directement dans le corps du texte, dans le contexte qui les concerne, entre les notes *in situ* qui lui font écho et les éléments analytiques qui en approfondissent le sens. Les documents graphiques étaient, de toute façon, trop nombreux et trop importants pour tolérer un aller-retour incessant entre l'annexe et le propos. Ce corpus, complexe à dompter, a cependant révélé un potentiel incroyable.

2. La place du «Je»

Le corpus constitué dans cette étude est le fait de données métriques (relevés classiques avec mesure de la largeur des voies, des espaces de circulation...), de relevés architectoniques (relevé des façades avec mesures principales, disposition des ouvertures et des traces d'ouvertures précédentes...)- qui constituent des données pragmatiques « irréfutables »- mais il se compose également d'éléments issus de la technique d'immersion qui, eux, peuvent paraître, de prime abord, plus subjectifs car soumis aux sensations, aux impressions. Or, il s'agit forcément d'une sélection d'éléments essentiels (puisque le relevé purement métrique, uniquement coté, sans intérêt ici s'il n'est pas couplé à d'autres éléments, est le seul à pouvoir être objectif), révélant la part intime – mais experte- qui construit de façon active les phénomènes perceptifs¹. En effet, être en immersion revient à se servir du corps et de ses propres déplacements comme outil de relevé. Technique nécessaire, vitale ici, selon nous, pour récolter le matériau nécessaire à la réflexion, cette immersion en mouvement du corps et du « moi » dans la ville a permis de générer les hypothèses qui ont, ensuite, été vérifiées grâce à des méthodes comme les relevés métriques et architectoniques cités plus haut, les comptages, les (très nombreux) entretiens, etc. Il est donc nécessaire d'aborder la question du « Je » dans ce travail. L'immersion implique le corps, mais forcément le corps pensant. Parce que j'ai suivi une formation d'architecte, que j'ai longuement travaillé l'urbanisme, discipline particulièrement mise à l'honneur dans l'école où j'ai étudié, mon regard est forcément différent de celui d'un sociologue, d'un philosophe ou d'un ethnologue. Je ne peux nier que le bagage de savoirs et d'éducation architecturale et urbaine que j'ai a forcément influé sur la manière de voir la ville, d'en relever les éléments, de les ressentir, également. Mais c'est ici, nous semble-t-il, que réside tout l'intérêt... C'est justement ce métier inculqué qui constitue un outil de réflexion important dans cette démarche de recherche. À l'instar des anthropologues et des sociologues qui ont chacun un regard propre sur les mêmes éléments perçus et observés, les mêmes données, le même corpus, mon regard propre porte aussi un intérêt. Ce réceptacle qu'a constitué le « je » a permis de dégager les hypothèses qui ont alimenté cette recherche. Ces dernières ont ensuite été vérifiées de manière méthodique et pragmatique ne laissant plus place à la subjectivité dans l'analyse. Cependant, en réalité, il n'y a pas de subjectivité non plus dans le corpus : ce qui est a été *ressenti* est indubitable. On ne peut pas douter de ses sensations. Si le caractère subjectif de l'expérience confère un caractère privé, « la subjectivité de l'expérience est également indissociable de son caractère infaillible »². Ici, c'est important puisque l'intérêt porte sur des histoires de vies et de pratiques, à des espaces habités par d'autres temporalités importés par d'autres « Je ». D'ailleurs, inclure le « Je » ne constitue pas un élément nouveau en recherche, Bourdieu³, par exemple, faisant bien travailler les pratiquants sur leurs pratiques. « Je » n'est pas, ici, le représentant du sujet

1 **MERLEAU-PONTY, Maurice** : *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945

2 **HUET, Benoît, CIZERON, Marc** : "Regard phénoménologique sur l'expérience corporelle". In N. Gal-Petitfaux et B. Huet, *L'expérience corporelle*, revue EPS, pp.11-24, 2011

3 **BOURDIEU, Pierre** : *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980

solipsiste, mais il est le réceptacle conscient de données d'ordre temporelles, météorologiques, physiques, sémiotiques et donc, forcément, sensorielles.

Dans ce cas précis, « *Je* » n'est pas un autre, car il est directement impliqué par le mouvement, celui du corps en marche, du corps ressentant et de l'esprit en mouvement, attentif à son environnement. Le corps est le réceptacle des sensations que le « *Je* » capte par sa nature profonde et par son profil spécifique.

Le mouvement introduit par l'acte de marcher dans la préhension des données « rappelle la vocation naturelle de l'homme au mouvement »⁴ et ramène au fondement du lien homme/territoire. C'est pourquoi arpenter la ville à pied – dans une aire où l'on ne cesse de tenter de revenir à une pratique de la marche en ville – a semblé le plus approprié pour ne pas limiter le corpus aux données brutes et physiques, quantitatives, pour l'enrichir de ces éléments kinesthésiques, sociologiques et émotionnels, qualitatifs, donc, qui peuplent la ville et qui, finalement, la font *être* ville. Nous pensons qu'il ne peut être fait pleinement l'expérience de la ville qu'en mouvement, puisqu'elle-même ne cesse de l'être, continuellement et sur tous les aspects : mouvement perpétuel des saisons, des cycles nyctéméraux, mouvements météorologiques, mouvements des corps des pratiquants dans les espaces, mouvements et variations des préférences et des aversions urbaines de chacun, mouvement du sens attribué aux choses et aux lieux, mouvement – certes plus lent et sur une échelle chronologique plus large – des percements en façades, des architectures des bâtiments urbains, mouvement des perceptions multiples... C'est pourquoi le mouvement au corps est ainsi accès de la conscience au monde⁵. Il devient l'intention même de la conscience engagée dans le monde.

Dans ce travail, nous postulons que la prise en compte des aspects perceptifs survenant au cours de la marche peuvent contribuer à renouveler le questionnement sur l'espace de la ville du XXI^e siècle, sur ses réaménagements, ses remaniements, et sur la pertinence des interventions visant à favoriser une réappropriation des lieux urbains, une réappropriation de la marche en ville, dans un contexte où celle-ci devient non plus nécessaire, mais vitale pour différents domaines comme la santé, la durabilité, la sociabilité ou encore l'attachement au territoire.

Loin de prétendre à une véritable technique du corps comme celle si bien décrite par Mauss, la marche est donc ici envisagée sous l'angle méthodologique de réceptacle idéal pour le relevé urbain qualitatif, par sa forte capacité à la confrontation aux pratiques de l'autre et aux éléments qui, donc, font la ville (atmosphères, vécu...). Cette déambulation vigilante et structurée embraye un processus d'attention accrue à chacun des éléments qui génèrent les lieux urbains. « L'attention à l'environnement est l'une des premières caractéristiques de la marche en ville. Parce qu'elle met les citoyens en situation de co-présence⁶ ». Ainsi, « la marche

4 Le sens de la marche, in *Etudes* 2010/11 (Tom 413), pp.519 à 528

5 **MERLEAU-PONTY, Maurice** : *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945

6 **THOMAS, Rachel** : « La marche en ville. Une histoire de sens » in *L'espace géographique*, 2007/1 (Tome 36) pp. 15 à 26

engage la perception »⁷.

Les Grecs pensaient en marchant. Leur procession d'un point de départ à la destination servait de vase de décantation à l'esprit. Même si l'interface de l'entre-deux telle que traitée par les Grecs peut porter à confusion et qu'il peut lui être reproché une béance, comme en témoigne François Jullien en disant d'eux que « happés, fascinés par les Extrémités, qui seules se détachent (...), les Grecs ont dû négliger l'entre-deux (...) »⁸, la démarche d'un mouvement alimentant la pensée est ancestrale et millénaire. Ici, elle se veut d'autant plus active et efficace qu'elle est consciente, voulue, et qu'elle ne laisse pas l'esprit vaquer à la pensée libre portant sur des éléments extérieurs ou des préoccupations personnelles, mais oriente bien la pensée sur le paysage urbain parcouru. Pensée d'autant plus éclairée qu'elle a pour seul intérêt ici, dans ce mouvement de marche, un « JÉ » pensant comme un professionnel de l'espace.

Or, si la marche et le piéton sont de plus en plus réhabilités en ville en jouissant de l'importance grandissante des préoccupations autour de la durabilité et de l'écologie, comme en témoignent diverses actions lancées ici et là (le Plan piéton à Strasbourg, le Plan Iris à Bruxelles ou encore le Plan Directeur des chemins piétons à Genève, le plan MODU 2.0 au Luxembourg pour n'en citer que quelques-uns), elle nous intéresse moins ici pour ce biais – bien qu'il soit important et bénéfique à la vie urbaine et qu'il constitue une des pistes à favoriser pour se réappropriier les villes de demain – que pour son potentiel à capter l'essence même des lieux urbains. Marcher, c'est éprouver. Connaître de l'intérieur.

Pierre Sansot, grand arpenteur des cités, engage son corps dans son analyse, et l'on voit dans ses ouvrages à quel point cette marche enclenche sa pensée, comprend et ressent les rythmes piétonniers, embraye sa perception. Il établit une réelle mise à jour du lien entre acte de penser et acte de marcher. « La ville se compose et se recompose, à chaque instant, par les pas de ses habitants ». Il fait le lien entre cette matérialité urbaine et la temporalité propre à chaque ville par les rythmes que cette matérialité impose aux pratiquants des lieux, puis il met en lumière la manière dont, dans un élan réciproque, les pratiquants imposent eux-mêmes aux autres leurs rythmes individuels selon leurs propres spécificités (leurs capacités physiques, leurs habitudes culturelles, leurs manières de s'appropriier l'espace...) dans une réciproque totale avec l'espace urbain. Il a, également, abordé la question de cet espace-temps spécifique de la nuit, et du marcheur de nuit. Nous avons également décidé de laisser sa place, ici, à la ville des nuits. Pour le reste, la ville entière y passe. Rues, ruelles, places... « La rue et le boulevard peuvent se distinguer, dans leurs essences, par la marche qu'ils sollicitent : plus heurtée, plus saccadée, plus sinieuse dans la rue – plus fluide, plus souple et mieux contrôlée sur le boulevard. Les hommes s'approprient la rue en fonction de leur âge, de leur situation sociale et du rythme que ceux-ci supposent »⁹. C'est ainsi que non seulement cette pratique permet une activité d'ancrage à l'environnement urbain, mais elle constitue également un vecteur majeur de sociabilité

7 Idem

8 **JULLIEN, François** : *L'Écart et l'entre*, Paris : Galilée, 2012

9 **SANSOT, Pierre** : *Poétique de la ville*, A.Colin, Paris, 1996

urbaine¹⁰. Elle est également une activité d'ajustement entre piétons en environnement¹¹, et c'est bien par elle que se créerait la « relation affective »¹² à la ville. L'architecte et géographe Pascal Amphoux place même la marche comme « opérateur possible de nouvelles formes de renouvellement urbain »¹³.

C'est ainsi qu'elle nous a semblé toute appropriée pour constituer l'une des techniques fondamentales de constitution de notre corpus et objet d'impulsion de nos théories. Parce que ce que nous avons cherché à démontrer, ce sur quoi nous avons insisté au cours de cette recherche, c'est comment l'espace lui-même engendre certains types de mouvements, de pratiques, sur des groupes aux caractéristiques différentes et vice versa.

L'immersion (du corps et du « je » architecte) a été envisagée comme instrument de mesure pour toute la dimension perceptive de la ville, qu'elle soit physique, sociale ou culturelle. L'idée a été de « connaître de l'intérieur les pratiques étudiées pour identifier et sélectionner de façon optimale les éléments du réel afin de déployer au mieux les multiples analyses »¹⁴.

Éprouver les espaces pour mieux les comprendre, pour mieux saisir les règles qu'ils imposent. « Ainsi, les déambulations quotidiennes par lesquelles nous allons et venons, nous hâtant ici jusqu'à la course, nous attardant ailleurs jusqu'à la pause ou même jusqu'au séjour, avaient l'air d'obéir aux injonctions muettes de l'espace urbain »¹⁵.

De même, marcher en ville permet de comprendre sa physicalité, le dénivelé perçu et ressenti, et non celui coté sur les cartographies. Cela permet également d'être confronté à la coprésence des matériaux, à leur impact direct sur les sensations et sur les déplacements. « Le corps est au cœur de la démarche et devient progressivement une interface de lecture et d'écriture, au gré de « l'expérience vécue du temps ». ». ¹⁶ Les pas peinent sur des pavés bien bombés, le corps ressent la matérialité de la pente et s'y essouffle. Il recueille la donnée du faux plat par la sensation qu'elle engendre, sans connaître, au départ, l'exactitude du dénivelé, mais en sensation de marche. C'est aussi le rapport au toucher qui est permis : chacun sait si bien voir l'espace, chacun est forcé de l'écouter plus ou moins, de le humer également, mais le toucher a aussi une dimension importante. Le corps palpe les matériaux du sol, leurs discontinuités, en les foulant de ses pas. Il peut frôler un mur de trop près pour dégager le passage à d'autres et en sentir toute la dureté. Il peut s'asseoir sur les marches glacées d'un palais pour reprendre son souffle et en sentir toute la rugosité et la froideur. Ou bien au contraire la chaleur accumulée si le soleil les a baignées. Ces sensations sont certainement plus diffuses, mais aussi peut-être plus ancrées.

10 **THOMAS, Rachel** : *Les Trajectoires de l'accessibilité*, Bernin, Ed. À la Croisée, Collection « Ambiances, Ambiance », 2005

11 **LE BRETON, David** : « Marche Urbaine », in *Éloge de la marche* pp. 121/46, ed. Métaillé, 2000

12 Idem

13 **AMPHOUX, Pascal** : « Marcher en ville », in *Les Annales de la recherche urbaine* n°97 pp. 137/40, 2004

14 **HUESCA, Roland** : *L'écriture du (spectacle) vivant*, Le Portique, Strasbourg, 2010

15 **AUGOYARD, J-F** : *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, éditions du Seuil, Paris, 1979

16 **MULLER, Yogan** citant **Barnett Newmann** dans : « Le corps, la marche et la zone critique du paysage », *Les chantiers de la création* [En ligne], 8 | 2015

L'immersion qui implique à la fois mon corps et mon « *Je* » formé et orienté a permis de générer tant de pistes de réflexion, tant d'hypothèses à vérifier, surtout de ne rien exclure à priori de ce qu'est la ville. Cette marche urbaine répétée au fil des jours, des nuits et des saisons a permis de construire un espace-temps particulier à l'intérieur de ce travail, espace-temps constitué au gré des découvertes et des étonnements, des constats et des retours en arrière nécessaires dans cette démarche. « Le marcheur est celui qui improvise (...) et fait du parcours une ligne à la fois maîtrisée et imaginée, préméditée et inattendue, accidentelle et délibérée, bricolée. Il ménage toujours au hasard la possibilité d'une action qu'il intègre alors à son déplacement, à un mouvement d'ensemble ». ¹⁷ Nous avons fait confiance à Francesco Careri lorsqu'il dit que marcher c'est une « lecture et écriture de l'espace »¹⁸ et avons décidé de rédiger les données par ce biais spécifique. Pour conclure, nous reprendrons les mots de Cédric Andrieux parlant de l'œuvre d'art pour l'appliquer à l'art de l'espace, art peut-être le plus utilitaire et le plus ancestral qui soit. Car, toujours, l'Homme s'est abrité, même sous des abris précaires : « Pour le futur, j'ai envie d'essayer d'être le plus conscient possible de ce que je fais et de pourquoi je le fais. De savoir pourquoi j'ai envie ou pas de faire telle ou telle chose. J'ai envie d'essayer de voir l'œuvre artistique au-delà des pas, ou du rôle que j'ai à faire, d'essayer de voir l'œuvre au-delà de moi ».

¹⁷ **DAVILA, Thierry** : *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXème siècle*, Paris, éditions du Regard

¹⁸ **CARERI, Francesco** : *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*, Arles : Actes Sud et Jacqueline Chambon, 2013.

3. Entrée en matière...

Dans les années 60, l'architecte et urbaniste Kévin Lynch¹ permet aux représentations spatiales de s'élever en véritable outil d'aide au projet et à la prise de décisions. Ses travaux sur les cartes mentales ont révélé l'existence de véritables marqueurs d'espace, informant sur les limites (de quartier notamment), les points de repères, et les logiques de déplacement des habitants des villes de Boston, Jersey City et Los Angeles. La base méthodologique employée dans sa recherche a inspiré celle-ci, qui malgré tout ne s'y est pas vraiment conformée.

La ville est ainsi abordée et étudiée selon trois dimensions : une dimension à la fois physiologique et psychologique (la place du corps dans l'espace), une dimension culturelle (les configurations traditionnelles spatiales, les usages des lieux, propres à un groupe social), et une dimension plus interactionnelle où l'espace devient une sorte de moteur induisant les comportements, le support d'usages déterminés.

L'une des questions qui a sous-tendu le choix de la méthode a été : comment collecter/traiter/rendre exploitables le type de données nécessaire à cette recherche ?

L'objectivité absolue n'a pas été envisageable. D'ailleurs, la vérité objective, celle absolue, est inatteignable². Y compris dans les sciences dites dures, celles considérées souvent plus fiables, plus irréfutables, les réfutations surviennent. Les connaissances produites dans un sujet aussi sensible (entendu dans les différentes acceptions possibles) sont provisoirement irréfutées, mais elles pourraient l'être sur un autre territoire que Città della Pieve. Il existe un caractère absolument provisoire de chaque contribution scientifique, et c'est le cumul des contributions qui fera surgir l'irréfutabilité du processus scientifique. Comme évoqué dans le précédent chapitre de cette partie, l'objectivité absolue, la vérité absolue, n'ont pas pu constituer l'objectif de ce travail puisque la principale méthode de récolte a été l'immersion. Mais c'est bien la mise à profit de cette conscience du caractère en partie subjectif de ce travail qui en constitue, nous croyons, la réelle force et le réel intérêt. C'est aussi ces particularités en partie subjectives qui permettront que les projets d'urbanisme seront toujours propres aux sensibilités de leurs créateurs et que leurs personnalités donneront le ton aux lieux, mais, s'ils en connaissent suffisamment les interpénétrations et les dialogues préexistants, sans les écraser.

C'est pourquoi, ici, il est complexe de différencier les méthodes quantitatives de celles qualitatives qui ont été usitées. Si le corpus tel que constitué reprend certaines caractéristiques des méthodes quantitatives, comme l'étude de variables explicatives d'un phénomène étudié, ou encore le recours à une démarche hypothético-déductive - dont les hypothèses sont induites en amont par un processus d'immersion et d'observation in situ qui est, lui, qualifié de qualitatif – voire une attitude objectivante, nombre d'éléments produits, comme l'étude de certains processus (au sens de comportements) sociaux, la collecte de données non ou semi-directives, l'accès direct aux acteurs ou encore le fort ancrage de l'étude (qui induit

1 **LYNCH, Kévin** : *L'image de la cité*, éditions DUNOD, 1998

2 **POPPER, K.** : *À la recherche d'un monde meilleur*, Essais et Conférences, Paris, Belles Lettres, 2013

donc une forte prise en compte du contexte) se rattachent, eux, à une démarche de récolte de données qualitatives. Les deux aspects méthodologiques s'entrecroisent et se confondent, bien que les méthodes qualitatives aient plus largement été employées. Cependant, beaucoup des démarches entreprises dans ce travail possédaient un questionnement au départ, même si ce questionnement n'était pas formulé de façon aussi arrêtée et précise que dans le cadre d'une démarche hypothético-déductive pure faisant appel à une méthodologie quantitative. En clair, il ne préexistait pas de cadre théorique fermé, mais un intérêt de faire apparaître des significations à partir des données récoltées via les différentes méthodes composant le corpus. Bourdieu disait des méthodes qualitatives qu'elles permettent de gagner en finesse ce que l'on perd en systématique, mais nous ne souhaitons pas non plus renoncer complètement à une systématique complexe et pragmatique... Notre attitude a été à la fois compréhensive, avec une volonté férue de comprendre les processus de l'intérieur et d'être en empathie avec les sujets, et à la fois objectivante, cherchant à mesurer le phénomène de l'extérieur et à l'expliquer le plus objectivement possible.

Beaucoup de projets se façonnent aujourd'hui sans même que ses concepteurs ne prennent la peine de se déplacer sur les lieux, grâce aux ressources numériques en ligne. Faute de temps, photographies, cartographie, Google Street View et rapports d'experts semblent pouvoir dispenser de cette démarche, considérée ici comme absolument incontournable. Ou pire, il arrive que l'on se déplace sans être capable de réellement saisir ce qu'il y a à voir. C'est en prenant le contre-pied de ces façons de procéder qu'il a été décidé de fonder l'essentiel de ce travail sur l'observation immersive, longue et intensive. Aller, et voir. Regarder. Attendre. Longtemps. C'est uniquement ainsi de que deux notions fondamentales de compréhension du lieu peuvent prendre sens : les notions de sensation et de signification. Un lieu existe parce qu'il est appréhendé, parce qu'il est perçu, pratiqué et chargé d'une signification. « La preuve première d'existence, c'est d'occuper l'espace » disait bien le Corbusier.

Statistiques, pourcentage d'occupation des sols, cotes de niveaux et autres données sont néanmoins indispensables dans notre domaine. Ces aspects-là du travail ont une place indéniable et, pour les raisons explicitées plus haut, demeurent souvent les seuls éléments pris en compte au cours de l'étude de projet. Au regard de ces méthodes, celle pratiquée ici peut revêtir un aspect quelque peu « indiscipliné ». Indiscipliné, non pas parce que la méthode est anarchique ou aléatoire- bien au contraire, l'ordre, la rigueur et la logique dans ce raisonnement ne laisse pas sa place au hasard ou à l'improvisation !- non; indisciplinée parce qu'elle s'éloignerait des sentiers empruntés d'ordinaire lors de ces démarches, permettant de valoriser d'autres aspects de l'étude.

Sensation.

Il est fondamental d'octroyer à cette notion une place de choix dans ce portrait de ville. Avant d'appréhender l'espace de façon raisonnée, avant de pouvoir en tirer la dimension

cognitive, précède une dimension immédiate: celle affective. Comme le disait l'architecte-urbaniste Manuel de Solà-Morales, « Les différences d'une ville à l'autre existent au travers des émotions qu'elles suscitent lorsqu'on les pratique, lorsqu'on les parcourt. La singularité d'une ville émane des sensations physiques spécifiques qu'elle nous procure ».

Si l'expérience physique concrète – gravir des marches, contourner un mur – semble universelle (tout le monde connaît la sensation rattachée au fait de marcher sur un sol sableux, elle est la même pour tout le monde, contrairement à l'imaginaire qui s'y rattache et l'état émotionnel qui en découle, l'appréciation qui peut en émaner, puisqu'on apprécie, ou pas, cette sensation par exemple), cette collecte d'éléments va passer par nos émotions, par nos réminiscences inconscientes, par nos personnalités si différentes qui font que certains aiment la sensation du vent sur leur visage pendant que d'autres l'apprécient moins. Ces données physiques vont être « traitées » par l'inconscient, suscitant des émotions différentes pour tout un chacun. Ainsi, les remparts de la ville sont appréciés parce qu'ils offrent au vent l'opportunité de s'engouffrer dans nos cheveux, ou justement parce qu'il y a du vent sur les remparts, on préférera les contours continus du bâti qui entoure une place, abritant de ce phénomène. De ce fait, ce que l'on pense d'une place confinée n'est valable que là, dans ce cas précis, à cet endroit, en ce lieu, ce jour-là où il y a du vent, et pour nous-même. C'est ici qu'il a semblé plus qu'évident qu'une grande partie du corpus devait se constituer d'échanges avec les habitants et les visiteurs de la ville, une récolte semi-directive (les entretiens écrits) ou plus spontanée (les entretiens informels) qui prend une place de choix, comme il sera explicité plus tard.

Enfin, en ce qui concerne la sensation, c'est bien celle découlant de l'immersion du jeune chercheur dans l'espace, au travers du prisme de sa formation, qui a permis de faire surgir des hypothèses qui ont ensuite embrayé le processus d'approfondissement, de construction des données et d'analyse, comme évoqué précédemment dans « La place du Je ».

Signification

En architecture comme en urbanisme sont manipulées sans cesse des significations. Cette notion sera abordée au sens le plus large possible: partant du nom des rues, allant jusqu'aux éléments les plus englobants (la forme d'une place par exemple) en passant par les différents motifs de style témoignant des époques sur les façades. Tout ceci est langage.

La ville, sa configuration spatiale, ses éléments architecturaux et urbains selon où ils sont placés véhiculent des signes qui vont susciter des comportements. Un mur incite à s'arrêter : il signifie « stop » en langage architectural, ou à contourner ou faire demi-tour... Un banc incite à s'asseoir, une fontaine à se rassembler... mais ces éléments peuvent également être rapportés à une échelle plus domestique et non moins en rapport avec la ville: une porte incite à passer un seuil, une fenêtre incite à regarder au-delà et transcender du regard deux espaces séparés cadrant une vue précise, un escalier invite à monter (ou à descendre...), etc.,. Au-delà de ces éléments « physiques », d'autres significations peuvent être véhiculées: l'écusson d'une famille noble sur une façade indique le rang de ceux qui y vivaient et l'importance de la demeure et du lieu.

Le nom d'une place peut rappeler un élément historique, incitant automatiquement l'esprit à projeter, imaginer l'espace différemment.

C'est principalement par ces deux biais qu'a été « tiré le portrait » et fabriqué le corpus de la ville de Città della Pieve, située à tout juste une heure de route de Pérouse. À l'intérieur de ces deux grandes catégories, d'autres ce sont naturellement détachées, créant une pellicule d'images qui permettent de comprendre au mieux le fonctionnement de ses espaces. Nous n'avons pas dérogé à l'analyse « classique » de la ville (physique et historique), ni à son relevé et son existence cadastrale, cependant ici elle n'a pas constitué le matériel de travail principal mais plutôt à la fois l'un des support et un outil supplémentaire au façonnage d'une image au plus près.

4. La méthode appliquée au corpus

Le corpus est constitué d'éléments fortement hétérogènes (en types de document, en types de données contenues) mais représente la ville dans sa totalité, avec les variables annoncées. Sa construction s'est donc faite en deux temps, à savoir un temps de collecte et de relevé des données, puis un temps de traitement de ces données et de restitution sous forme de documents exploitables.

A. Les relevés

a. Les relevés métriques et architectoniques

Une première étape a visé à mesurer les éléments construits et les espaces non construits. La commune ne possédant pas de plan numérique vectoriel, ce relevé a été l'occasion d'une prise de mesure : de l'étroitesse des rues, de hauteur de façades, de largeur des places, etc. Couplées aux plans papiers, il a ainsi été possible de reconstituer un plan cadastral à l'échelle avec des mesures cohérentes. Cette étape n'était pas fondamentale dans la compréhension de l'étude, elle était néanmoins nécessaire à la constitution d'un plan de base et à la prise de conscience de l'échelle de la ville, tout comme à sa découverte purement physique et structurelle. C'est le fond de plan réalisé grâce à ce relevé (couplé avec les éléments papier) qui a constitué la base de l'ensemble des plans et des cartographies réalisées dans cette étude.

Une deuxième prise de mesure a été réalisée. Elle ne s'est pas constituée en relevé métriques – hormis quelques cotes principales et globales – mais plutôt en relevé architectoniques de nombre de rues de la ville, dont certaines ont été utilisées plus spécifiquement comme terrain de réflexion. Au cours de ces relevés architectoniques ont été passé au crible le nombre de baies et leurs typologies, la pente, les redans, les spécificités des façades, les variations de hauteurs de faîtage, les traces de modifications des façades, etc., permettant une reconstitution hypothétique du tout ou des parties.

Certaines rues ont donc entièrement été redessinées avec leurs caractéristiques, notamment la via Vannucci, la via Manni et la via delle Nottole, et d'autres qui n'ont finalement pas trouvé leur place ici.

Lors de cette phase, un relevé des matériaux a également été effectué.

De manière générale, pour chaque espace public (place composée ou fortuite, placettes, cours, dégagements...) il a été relevé l'ensemble des caractéristiques et des éléments constituants.

b. Les relevés sensibles

Un ensemble de relevés nécessitent des méthodes différentes, avec des démarches bien spécifiques à chaque donnée recueillie. La ville a donc été sillonnée avec différents objectifs

et modes d'attention. Pour certains relevés, il a été nécessaire d'inclure comme récepteurs sensoriels d'autres personnes extérieures à l'étude. Celles-ci ont servi de corps receveur des odeurs, des sons et autres spécificités urbaines et ont garanti l'objectivité des relevés et des bilans établis. Ces récepteurs, non familiers de la ville, ont été les indispensables contributeurs de ce travail. Les éléments récoltés ont ensuite été recoupés avec les éléments issus des entretiens écrits et oraux afin de moduler les bilans pour les rapprocher encore davantage de la réalité géographique du lieu et de ses spécificités sensibles.

c. Les sonorités

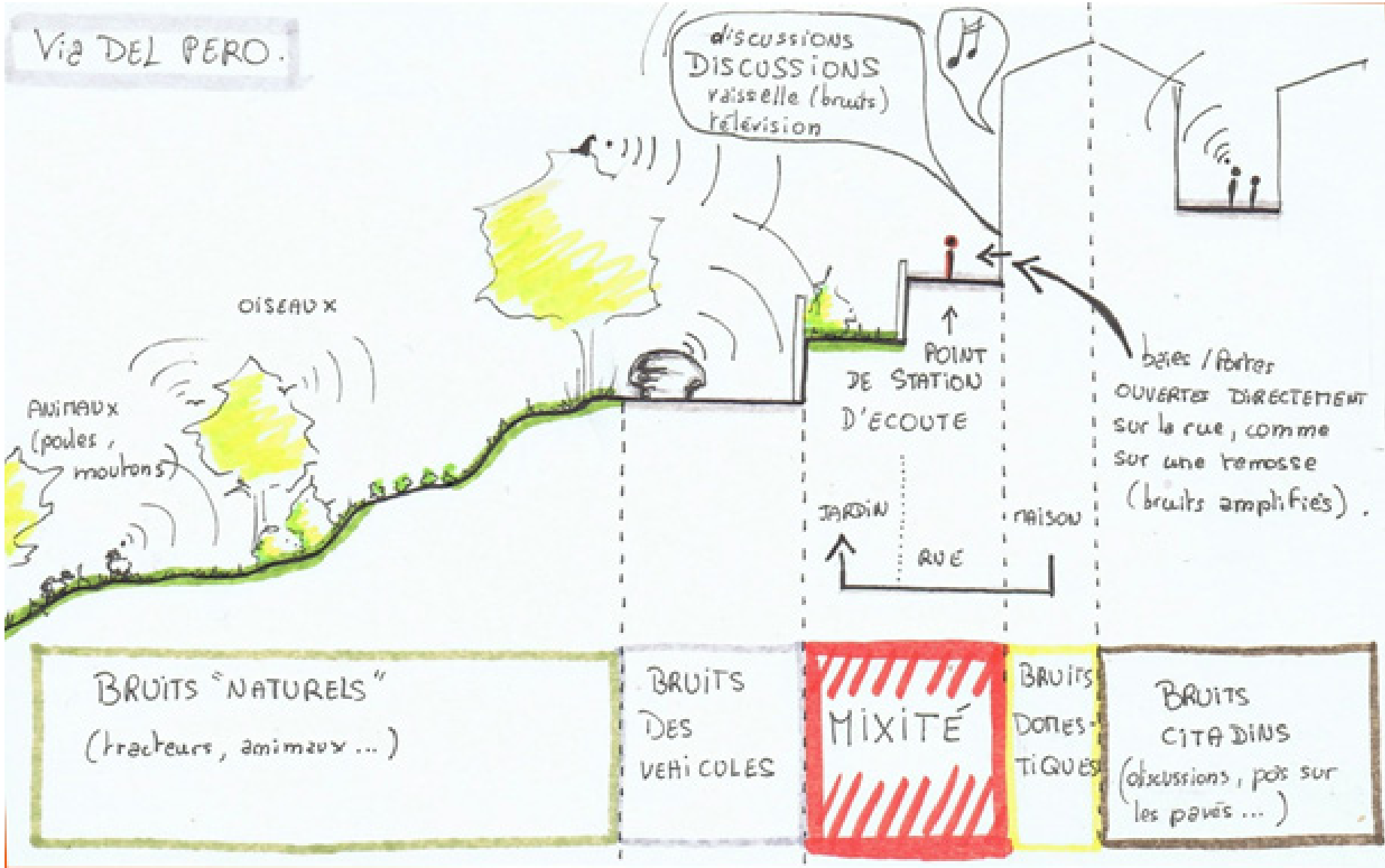
Les lieux ont été individualisés de différentes façons. Un premier dégrossissage a consisté à parcourir le centre historique à pieds dans sa globalité, relevant au passage les bruits dominants et différenciant différentes catégories de lieux:

- endroits particulièrement bruyants
- endroits particulièrement calmes
- ceux ayant des sonorités particulières

Ces éléments ont été reportés en cartographie. Ensuite une sélection des lieux s'est opérée au sein de ces différentes catégories d'en approfondir l'analyse. Sur la cartographie a été individualisé, pour chaque espace répertorié, un relevé des bruits entendus avec un marquage de leur intensité, sur de larges plages horaires. Afin d'obtenir un relevé le plus proche possible de la réalité, le même travail été entrepris pour les quatre saisons et à des moments différents de la journée pour chaque endroit retenu:

- un relevé le matin tôt,
- un aux alentours de treize heures trente (pause de la demi-journée),
- un autre dans l'après-midi, vers dix-huit heures
- un dernier tard en soirée, entre vingt-deux heures et minuit.

Chaque espace a été soigneusement « écouté »: poststation à différents points du lieu avec relevé systématique sur carnet des bruits entendus et dominants aux différents points. Au départ, les relevés ont été couplés à des enregistrement audios. Lors des premiers post-traitements, ces enregistrement se sont révélés inutiles. D'une part, ils ne contenaient pas l'ensemble des sonorités reprises en note, puisque la qualité des enregistrement ne permettait pas la perception des bruits mineurs ou plus lointains. D'autre part, les fonds de plan correctement préparés suite au premier dégrossissage des sons dans la ville se sont révélés garantir une traduction efficace de l'univers sonore des différents lieux relevés. Les enregistrements audios ont donc été abandonnés. Qui plus est, leur écoute était extrêmement chronophage, tout cela pour un bénéfice quasiment inexistant. Une fois les éléments fidèlement compilés, les relevés ont pris des aspects de cette forme-là:



Pour chaque lieu, chaque créneau et à chaque saison, il existe un relevé de ce type. Les données ont été synthétisées dans un tableau récapitulatif relatant les différents lieux observés aux différents moments de relevés, et les sonorités entendues hiérarchisées selon leur domination, avec ce principe d'éléments relevés :

- sonorité dominante (selon l'heure, l'époque, etc.)
- sonorités secondaires
- sonorités ponctuelles marquantes
- sources de ces sonorités et périmètre de propagation

Ce type de tableau figure dans le corps de la thèse pour certains lieux relevés. Il permet de synthétiser l'ensemble des données recueillies et de les confronter rapidement, en complément des cartes.

d. Les visuels

Les relevés en lien avec le visuel ont été, étrangement, les plus complexes à réaliser. La vue est le sens dominant. Or ici, il a fallu hiérarchiser également les éléments vus et surtout en gérer la quantité.

Sur le même principe que les relevés auditifs, différents lieux ont été sélectionnés au cours de promenades attentives à l'environnement visuel. Afin de s'assurer que rien ne soit omis, les cycles saisonniers ont été analysés, même si ici peu d'éléments – puisqu'ils étaient d'ordre purement structurels – semblaient vraiment pouvoir être modifiés avec les saisons (hormis quelques densités de feuillages pouvant éventuellement occulter quelques détails). Ont été principalement choisis des lieux offrant un visuel sur les éléments principaux de la ville (clochers, tours, etc.).

Selon le lieu, un, deux ou trois points de vue ont été choisis. Pour chacun, une station en ces différents points de vue a été réalisée, avec un angle de rotation de 180 degrés. Chaque fois, il a été relevé :

- l'élément visuel dominant : celui qui occupe « le plus de surface » de l'aire visuelle
- l'élément visuel accrocheur: pas forcément le plus imposant mais celui qui se détache le plus de l'image observée.
- Les éléments visuels secondaires
- les éléments visuels apparus (qui n'étaient pas visibles depuis les autres points de vue)
- les éléments visuels disparus (ceux qui étaient accessibles visuellement depuis d'autres points d'observation)

Les relevés visuels ont surtout été repris sous forme de note et de relevé photographique. Les éléments obtenus, avant traitement, on prit cet aspect-là:



Ces relevés ne font pas l'objet d'une exploitation directe dans la thèse, mais ils ont constitué des outils précieux à la bonne compréhension des lieux et, surtout, ils ont parfois aidé à éclairer certains éléments issus des autres types de données, nourrissant ainsi en filigrane les différentes réflexions entreprises.

e. Les relevés olfactifs.

Catégorie qui semblait de prime abord la moins fournie bien que non moins intéressante, il s'est avéré que le niveau d'information pouvait se révéler dense selon la saison et le lieu. Une nouvelle fois, c'est une pratique de la marche dans les rues à différents moments de la journée et de l'année qui a permis une première sélection. Surtout, c'est un parcours multiple, réalisé par différents « récepteurs » qui a permis d'en constituer un matériau exploitable. Trois personnes se sont suivies dans cette phase de relevé afin de reconstituer une image olfactive à la fois extrêmement précise, objective, et la plus proche possible de la réalité.

Pour chaque lieu, il a été relevé les éléments suivants :

- l'odeur dominante selon la saison
- les odeurs journalières ponctuelles
- sources de ces odeurs et périmètre de propagation

f. Les relevés d'usage

Cette catégorie a été la plus chronophage et la plus minutieuse à constituer. Elle dépendait énormément des aléas et des allers-venues des habitants et des visiteurs. Néanmoins, il a été possible de dégager un ensemble de données suffisamment représentatif en procédant de la manière suivante.

Après plusieurs arpentages quotidiens et un premier bilan global et plus grossier des pratiques, différents lieux ont été choisis de manière à la fois en fonction de leur emplacement (en bordure de cité, au cœur de la cité, etc.), du pouvoir d'interaction et de jonction avec d'autres lieux (espaces-pivot ou éléments centraux), et des activités qui y avaient été observées. Une certaine diversité était recherchée, notamment dans la superficie des espaces (grandes places, porches, etc.) mais également dans leur typologie (espaces enclavés, fermés, à découvert, etc.).

Une fois la dizaine de lieux individualisée et sélectionnée a suivi une phase d'immersion plus longue dans ces différents endroits. Il fut nécessaire de se poster une journée complète à chacun d'eux, du petit matin (sept heures trente) jusqu'au soir (vingt-deux heures, sauf en hiver par grands froids où la période d'immersion était interrompue de quatorze heures à seize heures, et se terminait définitivement à dix-neuf heures trente) afin de prendre des notes écrites les plus détaillées possibles des activités qui s'y déroulaient et bien observer l'occupation de l'espace et la répartition de ses usagers. Tout a été croqué, schématisé et annoté sur place.

Ensuite, l'analyse de ces relevés a permis la sélection de « moments » exploitables par la richesse des informations qu'ils apportaient, et une base de 8 relevés d'usage a été développée et mise au propre pour cette étude. Les schémas ont pour certains été redessinés dans un souci de facilité de lectures (ils étaient souvent très annotés, encombrés, les notes se superposant parfois dans une logique accessible uniquement à l'auteur), les annotations triées et confrontées. Chaque fois, un relevé horaire a été réalisé pour situer l'observation. En résultait donc un petit « livret » d'extrait de cadastre, avec les évolutions horaires des pratiques et des mobilités, les événements, etc.,. Les dessins figurent différentes données comme les points où les gens s'assoient ou se postent, s'arrêtent discuter, ce qu'ils font lorsqu'ils sont postés à tel ou tel endroit, comment ils se répartissent dans l'espace en arrivant sur les lieux, les détournements d'usage, les changements d'usage, etc.,.

Cette catégorie donne lieu à une riche séquence de documents classés selon les différents points observés, mais seuls quelques-uns ont finalement été retenus pour être exposés, en fonction de la pertinence des informations et des raisonnements qu'ils embrayaient.

B. Exploitation des relevés en cartographie

a. Les cartes de base

Dans un premier temps, une cartographie schématique de l'évolution du territoire a été réalisée, informant sur la couverture végétale, l'hydrographie ou encore la topographie. L'ensemble de ces cartes permet aisément de comprendre l'implantation de la ville, mais surtout l'environnement direct de celle-ci et le rôle de l'Homme dans son aspect actuel.

Comme explicité en introduction, il n'existait pas de base vectorielle pour la réalisation de la cartographie urbaine. Grâce au relevé réalisé sur place couplé avec les plans papiers récupérés, une nouvelle carte de base a été réalisée en format vectoriel. Il s'agit de la base de chaque carte. D'office, une cartographie « classique » a été réalisée:

- une cartographie historique relatant les différentes phases du développement de la ville

- une carte de hiérarchie des voies
- une carte découpant les quartiers administratifs
- une carte informant sur la répartition des équipements et des services,
- le parcellaire
- la densité
- le type de bâti

Ces cartes de base ont permis un état des lieux rapide des données de la ville et, si elles n'ont pas servi directement la recherche, ont permis une bonne compréhension de la ville, de son fonctionnement et de ses espaces.

b. La cartographie sensible

Les relevés sensoriels ont été détaillés précédemment. Relatés sous forme de tableaux, de notes, il était important de pouvoir les confronter visuelle et sur un même support. Pour chaque sens, une carte globale a été réalisée, offrant une synthèse des données récoltées et une vue d'ensemble de ces éléments.

C. Les notes

Les prises de note constituent le matériau le plus volumineux, elles ont toutes été relues et classées en fonction de leur nature, selon qu'elles évoquent une sensation, une atmosphère, un événement, une remarque, un usage...

Les notes comprennent les entretiens informels. Certains entretiens ont été enregistrés, d'autres ont fait l'office d'une reprise des éléments juste après l'entretien (pour ne rien en omettre), et une majorité a fait l'office de prises de note directement après les déclarations. Le choix de procédure dépendait en fait de l'aisance affichée par l'interlocuteur.

Quelques extraits «bruts » de carnets avaient été au départ ajoutés en annexe, mais ils n'ont pas grand intérêt dans leur forme initiale et ils ont été retirés.

Il existe donc, au final, différentes catégories de textes :

- ceux qui évoquent un état des lieux, une observation franche et directe, comme par exemple : *aujourd'hui à telle heure, seules deux personnes étaient assises en terrasse.*
- ceux qui font lien entre une donnée physique et un phénomène, une impression, comme par exemple un texte sur le brouillard qui parle de la sensation de flottement perçue depuis les remparts alors que la vallée devient inaccessible visuellement, qui a embayé des hypothèses qui ont permis de faire avancer les recherches et le raisonnement.
- ceux qui reprennent les dires d'un passant, d'un touriste. Dans ce cas, figure l'amorce de la conversation (souvent une question) puis les éléments évoqués dans la formulation la plus fidèle qui soit.

B. Les entretiens

Kévin Lynch¹ a travaillé sur la manière dont les individus parcourent le paysage urbain, cherchant à comprendre comment la perception urbaine des formes des villes peut prendre rôle dans le travail de l'urbaniste. Dans l'annexe méthodologique de son ouvrage phare – *L'Image de la Cité* – il suggère des pistes à explorer avec les habitants des villes, des ébauches d'axes de réflexion et des méthodes d'investigation.

Ainsi, pour constituer les questionnaires, ses notes ont constitué un précieux appui, et «Utilisation de la méthode» s'est révélé une mine d'information et d'idées. L'une des méthodes proposée par Lynch était d'interviewer un échantillon de citoyens concernant leur image de l'environnement. Étant donné la population restreinte et le peu de connaissance qu'ils ont de ces méthodes, et étant donné que la sollicitation pour cette étude venait non pas seulement d'une personne inconnue mais également d'une personne « étrangère », française, il a semblé plus opportun de réaliser ces entretiens par écrit. Ici aussi, les conseils prodigués par Lynch ont été précieux pour confectionner les documents en question:

- demander aux personnes de faire un croquis du plan de la ville
- décrire certains trajets
- faire une liste des parties de la ville qui sont pour eux les plus caractéristiques et les plus « brillantes » (Lynch 1999 : 165-210).

Diverses autres pistes étaient évoquées par l'auteur, notamment de demander aux interrogés de localiser certains éléments déterminants sur un plan, et ce principe a été repris – et adapté – dans la troisième partie du questionnaire. Comme lui, nous nous interrogeons sur l'effet de culture locale, c'est pourquoi nous avons choisi d'intégrer deux autres catégories d'interrogés en plus des habitants, à savoir les visiteurs italiens et les visiteurs français. « Un analyste peut être prisonnier de la forme de pensée de sa région, ou de sa classe sociale » (Lynch 1999), c'est ce que nous avons également cherché à vérifier. Il soulevait notamment différentes questions qui nous semblaient essentielles « Quelle image se fait un étranger dans une ville nouvelle? » ou « Comment une image s'adapte-t-elle aux changements? ». Autant de questionnements qui ont guidé la confection des entretiens, mais également le travail de recherche en général : « l'espace n'existe qu'en tant qu'il est vécu, c'est à dire en liaison avec une expérience émotionnelle qui va le remplir, l'habiter de son action, de ses fantasmes »²

Afin de recueillir les témoignages des habitants et des visiteurs français et italiens, deux types de questionnaires ont été mis en place. Le premier type concerne les habitants, abordant des questions ciblées sur les parcours, les habitudes, etc. Le deuxième type de questionnaire, édité en deux langues (français et italien) concerne les visiteurs français et italiens. Ce second questionnaire, moins approfondi, limite les questions aux repères, éléments marquants et à la connaissance préalable du lieu.

Pour les deux types de document, un espace est réservé au dessin.

1 **LYNCH, Kévin** : *L'image de la cité*, éditions DUNOD, 1998

2 **FISCHER, Gustave-Nicolas** : *Psychologie sociale de l'environnement*, ed. DUNOD, 2^{ème} édition mise à jour, 2011

a. Les entretiens écrits avec les habitants.

L'entretien écrit destiné aux habitants est un document en trois parties. Rappelons que la finalité de ces documents est d'extraire les repères et les habitudes des habitants, leurs sensibilités des lieux. Puisque tout espace peut être compris comme « contenant psychique »¹ découlant d'une occupation du corps et qui va découper et configurer l'environnement de l'individu (de l'habitant) en fonction du contenu de cette psyché propre à chaque usager.

Une première partie, située sur la partie supérieure du recto, est constituée d'un ensemble de questions qui amènent l'interrogé à chercher ses repères et à projeter sa ville dans son esprit. Cette première partie a été conçue pour les aider à embrayer sur la suite de l'exercice. Elle comprend également des questions d'ordre sensibles, liées aux préférences, aux atmosphères et au ressenti.

Une deuxième partie, située sur le recto toujours, sur la partie inférieure, est laissée blanche avec une consigne de dessin.

La troisième partie est située sur le verso de la page et l'occupe en intégralité: il s'agit d'un plan de la ville sur lequel il est demandé de reporter des éléments, tantôt des repères ou des édifices, tantôt des parcours, etc. Il est à noter qu'à notre plus grand étonnement, le plan de la ville a dû être réorienté. Après une phase test auprès de 5 habitants, tous ont en effet tourné le plan de manière à orienter la ville verticalement ! C'est pourquoi, ensuite, il a été décidé d'annoter le plan non pas en suivant le nord, mais en suivant cette logique verticale. C'est un fait étonnant, puisque les plans touristiques, eux, orientent bien le plan nord vers le haut, et donc horizontalement. L'explication la plus plausible est que la rue Vannucci constitue un des repères majeurs de la ville. Il s'agit de la rue la plus fréquentée. En orientant le plan verticalement, elle est elle-même remise à la verticale. Peut-être sert-elle ainsi de repère absolu. Cette question a été d'abord approfondi après certains entretiens écrits, en demandant simplement quelle orientation était la plus lisible et pourquoi, mais la plupart n'ont pas su expliquer.

Dans les entretiens, les questions n'ont pas été numérotées. Il a semblé plus pertinent de les enchaîner sans numérotation afin de ne pas donner l'impression d'un exercice, d'un questionnaire, ou d'un élément trop « scolaire » qui n'aurait pas incité à répondre. Elles ont néanmoins été pensées dans un ordre précis, et pour en faciliter l'exploitation, un numéro leur a été attribué *a posteriori*, lors du traitement des données.

Dans une première version les entretiens figuraient sur deux pages distinctes: un premier A4 avec au recto une série de questions portant sur les repères, le ressenti, le verso étant dédié au dessin/croquis. Le deuxième A4 comprenait le plan de la ville et les consignes de report des éléments. Il était prévu de donner à remplir dans un premier temps uniquement le premier papier, d'attendre qu'il soit complété, puis de fournir le second où figure le plan de la ville. Ainsi, le plan n'aurait pas pu influencer le dessin demandé.

Or, la mise en place de cet exercice s'est révélée complexe, qui plus est, il s'est avéré suite aux premiers entretiens que personne ne semblait chercher à consulter le plan avant le croquis. Ce

1 ANZIEU D. (1985), *Le Moi-peau*, 2ème édition, 1995, Paris, Dunod, p. 61.

qui s'est révélé vrai par la suite. Le plan figurant au verso, la plupart des personnes entretenues ne découvraient de toute façon son existence qu'une fois le recto accompli.

Un projet de réunion de présentation suivie d'une séance de remplissage des entretiens, guidés par deux historiens, un architecte et moi-même, chacun s'occupant d'un groupe restreint de personnes présentes, a été proposé et organisé dans le bâtiment de la commune. Cette méthode avait permis de récupérer directement et plus massivement des entretiens dans un temps réduit. Vingt-sept entretiens écrits avaient été recueillis. Or, comme explicité en introduction, les entretiens écrits issus de cette expérimentation ont été « égarés » par les élus qui souhaitaient en faire des copies avant que je ne les récupère... Il fallut donc consacrer le retour prévu à Città della Pieve à de nouvelles longues séances d'entretiens écrits, au cas par cas cette fois, afin de pouvoir faire avancer l'étude ou, tout du moins, vérifier que cette phase de l'étude était réalisable... Des prospectus indiquant différents lieux et horaires où me trouver pour participer aux entretiens ont été distribués partout en ville, dans les boîtes aux lettres, ainsi que dans les commerces. Certains ont répondu présents, mais pas assez pour constituer un bagage suffisant. Il a donc été nécessaire de rencontrer les habitants directement à leur domicile, faisant du porte à porte et cherchant des volontaires, pour atteindre la cinquantaine d'entretiens écrits souhaités au départ.

Les prospectus distribués pour encourager à la participation de l'étude indiquaient les éléments suivants :

Participez à une Etude Urbaine – Città della Pieve - Université de Lorraine (FR)

Puis le texte de présentation suivant :

Je suis une jeune architecte D.E. française et, avec l'Université de Lorraine, nous avons entrepris de réaliser une étude de votre ville, Città della Pieve. Vous avez certainement déjà eu l'occasion de me rencontrer, je sillonne depuis quelques temps les rues de votre cité, et ai déjà échangé longuement avec certains d'entre vous. Merci pour ces rencontres et ce temps consacré ! J'ai encore besoin de vous, habitants de la ville, pour mieux la connaître.

Ce que nous voudrions faire apparaître dans notre étude est VOTRE ville, la perception que VOUS en avez, qu'elle soit uniquement positive ou partiellement, voire totalement négative.

A ces fins j'ai préparé un entretien écrit afin que vous puissiez, si vous le désirez, participer à ce portrait de ville. Plusieurs exemplaires sont disponibles à la bibliothèque municipale et peuvent être remplis par vous indépendamment (puis redéposés au même point). L'entretien demande tout au plus 15 minutes de remplissage... Sinon, je vous attends tous les jours de cette semaine et de la suivante, samedi-dimanche compris, dès 9h au café Place Matteotti, puis à partir de 15 heures 30 au bar en face de la cathédrale pour vous aiguillez dans ces entretiens.

Pour des raisons pratiques, afin que tout le monde puisse y avoir accès, l'entretien est également accessible à l'adresse suivante:

<http://studiocittadellapieve.weebly.com/index.html>

S'agissant d'un entretien concis, vous pouvez l'imprimer et le remplir, puis nous le faire parvenir selon le mode qui vous conviendra davantage (moyens explicités sur le site).

Je vous remercie d'avance pour le temps que vous avez imparti à la lecture de ce papier, et pour

celui que, nous espérons, beaucoup d'entre vous dédieront à la participation de cette étude. Je suis disponible pour toutes questions via le site indiqué, j'y répondrai avec plaisir.

Afin de s'assurer que tout le monde ait pris connaissance de la mise en place de ces entretiens écrits, des affichettes ont été laissés à différents points (bar, café et kiosque) rappelant les éléments cités. Des languettes détachables figuraient l'adresse du site, chacun pouvant donc, après lecture du papier, repartir avec l'adresse en poche.

Malheureusement, il s'est avéré que peu de personnes en ville étaient familiarisés avec l'informatique et l'usage d'internet, ou beaucoup n'étaient simplement pas équipés. Le site n'a permis de récolter que cinq entretiens écrits. Surtout, beaucoup étaient dans l'impossibilité d'imprimer le document. Les historiens Maria-Luisa Meo et Valerio Bittarello avaient évoqué cet élément et la difficulté qu'il résulterait pour les habitants, même les plus jeunes, de bénéficier d'un ordinateur et d'une imprimante leur permettant de fonctionner par informatique, nous en avons pleinement pris conscience suite à cette expérience. La possibilité de créer un entretien écrit en ligne interactif (sans besoin d'impression) a été évoquée, mais il en aurait résulté l'absence de croquis et la difficulté à remplir le plan à commenter avec les éléments demandés et les tracés attendus. J'ai donc choisi de ne pas exploiter cette piste.

i. Première partie de l'entretien : les questions.

Dans un encadré tout en haut du verso, la recherche en cours et son auteur sont rapidement présentés. Il est précisé que les entretiens écrits sont **totalemtent anonymisés**. Néanmoins, il est demandé de remplir un petit encadré qui demande de préciser :

- I. la rue de résidence
- II. l'âge
- III. le sexe
- IV. la profession

Cette toute dernière catégorie est précisée en « non obligatoire ». Elle servait surtout à identifier d'éventuels professionnels de la ville, ce qui aurait engendré des réponses un peu différentes, et à considérer de façon un peu différente également.

Ensuite les questions commencent. Toutes les questions ainsi que l'ordre dans lequel elles ont été proposées ont été soigneusement réfléchis afin de faciliter le raisonnement du participant et d'embrancher les éléments nécessaires à la suite de l'entretien. Tout d'abord il paraissait important de pousser le participant à trouver les mots qui lui permettraient de continuer l'exercice. La première question est donc la suivante :

« Quel(s) adjectif(s) qualifie(nt) au mieux votre ville? ».

Cette question pousse l'interrogé d'une part à entrer dans l'exercice de questionnement, mais également à commencer par réfléchir global. Chercher un mot qui qualifie la ville demande à en faire une synthèse mentale rapide et à en retirer l'essence. Dans un premier temps, il leur est donc demandé de se figurer la ville comme une entité entière et globale.

La question suivante, en deux parties, permet de réduire l'échelle de pensée tout en restant

relativement large et embraye davantage sur leur ressenti.

« Selon vous, quel est le plus bel endroit de votre ville? Et le plus laid? ».

Les termes *beau* et *laid*, rarement utilisés dans la profession pour leur manque de pertinence et de partialité dans les cas pratiques ont été délibérément choisis. Il s'agit bien de critères liés au visuel esthétique, avec la part de subjectivité que cela entraîne. Ce qui est retenu « beau » ou « laid » est souvent lié à la notoriété de l'élément, et à ce qu'il représente (pour la ville, historiquement, économiquement, etc.), en somme les « plus beaux » ou « plus laids » sont souvent « connus » et partagés, ce qui permet d'entrer dans une part de subjectivité qui reste somme toute en partie instituée et partagée.

Cette question permet aux questionnés de commencer à « faire des choix », et à sélectionner en douceur des éléments plus précis, plus personnels mais pas encore complètement.

Puis arrive la question :

« Où aimez-vous aller lorsque vous êtes seuls? ».

Cette question est la première qui ne concerne que l'interrogé et son vécu spécifique. Ici, il ne s'agit pas de déceler un élément « célèbre » et « aimé » de la ville, mais bien du lieu où il préfère aller *lui, lorsqu'il est seul*. Cette question peut d'ailleurs l'amener à se requestionner sur l'endroit le plus beau. Finalement, est ce qu'il va là où c'est jugé le plus beau ? Pourquoi ? L'endroit le plus beau est-il vraiment le plus beau pour lui ? Dans ce cas pourquoi n'est-ce pas son lieu préféré ? Autant de questions qui peuvent être éveillées ici. La condition de solitude pousse à un début d'introspection, qui sera nécessaire dans les questions suivantes, mais implique surtout un détachement vis-à-vis des lieux qui sont conventionnellement – socialement – considérés comme agréables. Il y a donc ici une invitation à se détacher de l'apprentissage commun et des convictions communes véhiculées par la culture.

« Où aimez-vous emmener vos amis qui ne connaissent pas la ville? ».

Cette question est importante. Elle permet de voir à quel point la personne interrogée a conscience de la part de subjectivité qui guide ses actes. Il semble logique que les réponses à cette question et à la question *« Selon vous, quel est le plus bel endroit de votre ville? »* correspondent majoritairement. Sauf si inconsciemment l'interrogé sait que ce qu'il juge comme préférentiel et « beau » est sous influence de son propre vécu et de ses propres goûts. Les réponses ne correspondront donc plus.

« Quel endroit préférez-vous : en hiver? Au printemps? En automne? En été? »

Ici, il s'agit d'entrer dans une introspection et de dégager son ressenti pour les différentes situations évoquées (les saisons), de les lier à la ville et d'individualiser à quels lieux ils les rattachent.

Le but principal de cette question était de leur faire faire le lien entre les phénomènes (et autres facteurs extérieurs) et les lieux, de mettre en exergue une éventuelle modification de leurs attentes et de leur appréhension de l'espace suite à ces mêmes facteurs.

« Où, dans la ville, avez-vous le plus de souvenirs? »

Cette question peut poser problème au questionné. Elle oblige à individualiser un lieu qui soit marqué par son vécu antérieur. Il ne s'agit donc pas forcément d'un lieu qu'il affectionne, ce peut

être un lieu qu'il n'apprécie pas mais dont il se souvient particulièrement. Cette question permet d'introduire le vécu propre, invoquant en même temps le pouvoir de mémoire. Evidemment, la question du souvenir est également relative au vécu de l'habitant dans la ville. S'il y vit depuis l'enfance, ou depuis une décennie seulement. Mais le but ici était de voir s'il existait un lien entre ce lieu et l'appréciation des lieux jugés les plus beaux, préférés, ou se rendant seul. Jauger le poids de la mémoire.

« *Quelle partie de la ville connaissez-vous le moins?* ».

Ici, il ne s'agit pas de l'usage mais du mésusage. Cette question porte aussi sur le vécu, sur l'usage de la ville et donc de ses parties les moins « utilisées ». Cela permet au questionné de penser à des lieux auxquels ils n'aurait pas pensé et donc de réunir les différentes parties de la ville, celles qui lui sont familières et celles qui lui sont moins. C'est une sorte de reconstitution qui s'opère.

« *Où allez-vous pour voir un panorama intéressant?* ».

Posée sur son éperon, la ville est extrêmement pourvue en points de vue qui permettent une échappée visuelle vers les vallons et le paysage. Cette question permet surtout à l'interrogé de faire un lien entre la ville et son territoire, lui offrant la possibilité d'intégrer celui-ci dans la suite de l'entretien, et donc de « sortir » des murs qui la contiennent. Lui faire prendre conscience que la ville ne s'arrête pas forcément à l'enceinte murée. Cette question élargie le point de vue avant la prochaine, qui elle le resserre jusqu'au détail, et confronte donc deux échelles.

« *D'après vous, quel élément (architectonique, urbanistique, symbolique) représente la ville?* »

Cette question permet à présent d'entrer dans le détail et d'individualiser, de « zoomer », de nommer les éléments plus précis. Jusqu'ici, les questionnés étaient poussés à reconstituer la ville, ses parties, ses lieux, son ensemble, ce qu'elle a de bon et moins beau. Cette question pousse à réfléchir plus en détail et surtout, à se poser la question du symbole. C'est à dire à rassembler une idée qu'évoquerait pour lui la ville. Il ne s'agit pas de donner une préférence, ou d'émettre un jugement, mais de réfléchir à la signification des choses et des éléments qui composent la ville pour déceler celui qui lui correspond le mieux, qui pourrait « parler d'elle au mieux ».

« *Où aimez-vous vous promener?* »

Cette question introduit la notion de mouvement, de déplacement, de parcours. Surtout, le terme *promenade* signifie bien une sorte de vacation, donc sans but autre que la détente. Il s'agit donc de se déplacer sans but précis, au gré de son ressenti. Cela informe sur la nature de la réponse et l'état d'esprit du questionné. Il s'agit en théorie d'un lieu apprécié visuellement (rares sont les personnes qui ont envie de se promener dans un endroit qu'elles trouvent laid) mais également pour son atmosphère.

« *Quel est l'endroit que vous aimez le moins?* »

Précédemment, la question portant sur l'endroit le plus laid liait la notion de visuel, d'image, à la réponse. Ici, on peut très bien voir cités des endroits esthétiquement beaux, mais peu appréciés pour des raisons propres à l'individu (trop de monde, bruyant, mauvais souvenir...). Il s'agit donc de réfléchir à un lieu qui déplaît pour des raisons autre que son appréciation esthétique et qui

amène une nouvelle profondeur à la question posée.

Toutes ces questions, qui semblent parfois proches, permettent d'amener le questionné à réfléchir sur la ville, et à comparer différents niveaux de réponse. Pourquoi une différence entre les réponses à deux questions si proches? Où se joue la nuance?

ii. Deuxième partie de l'entretien écrit : le croquis

La moitié inférieure du recto de l'entretien écrit est laissée blanche. La consigne suivante est donnée :

(dans l'entretien écrit, le texte est évidemment rédigé en italien, il a été traduit en français pour être présenté ici)

*« Ci-dessous, veuillez dessiner **SCHEMATIQUEMENT** la ville. Les contours exacts importent peu! Dessinez-là selon votre représentation mentale (un plan, un diagramme, un concept...). N'hésitez pas à annoter le dessin. Ici non plus il n'est pas attendu une représentation « juste » mais une interprétation personnelle. Signalez ce que vous pensez devoir être signalé.*

*S'il vous plait, **NE PAS COPIER LE PLAN AU VERSO**, le but de cet exercice étant de mettre à l'honneur votre image mentale de la ville ».*

Une fois la consigne donnée, un espace un peu plus grand que la moitié du support A4 est laissé libre pour l'expression graphique.

Dans la consigne, le mot « schématique » est bien appuyé, en majuscule et en gras, afin de ne pas effrayer les questionnés. Il s'agit de l'étape la plus délicate de l'entretien, celui pour lequel le plus de questions m'ont été posées. « Mais, je ne sais pas dessiner ! » est une remarque souvent revenue. Il y avait un grand besoin d'être rassuré sur sa capacité à réaliser cette partie de l'entretien. Pour le participant, il était important d'alléger les attentes liées au dessin. Il était également important d'insister sur la diversité des dessins possibles (schémas, diagrammes, croquis...) afin que chacun puisse laisser libre cours à ce qu'il visualise, sans pression relative au croquis.

La consigne de ne pas copier le plan de la ville est également accentuée, mais ne figurait que sur les entretiens écrits en ligne. Ceux auxquels j'assistais n'en avaient pas besoin. La plupart ne remarquaient d'ailleurs le plan qu'après avoir terminé le croquis. Et dans le cas contraire, j'arrêtais systématiquement la manœuvre pour ne pas leur laisser le temps d'enregistrer le plan et de trop s'en inspirer.

iii. Troisième partie de l'entretien écrit : la carte

Ici, le parti a été pris de ne figurer que le centre historique, la partie comprise entre les murs et non le reste afin de faciliter le remplissage et la reconnaissance des lieux. De fait, les habitations alentours sont disparates et appartiennent à des hameaux rattachés à la commune de Città della Pieve. Sur le plan étaient indiqués le nom de quelques rues principales (Via delle Mura, Vila Mélosio, via Marconi, via SM Maddalena) et deux places (Piazza Matteotti, piazza

Plebiscito) afin d'aider le participant à se repérer.

Dans cette partie, les questions sont numérotées parce que les étapes sont importantes et les méthodes de représentation étant laissées plus ou moins libres, cela simplifie la lecture et le décryptage.

Le nord placé au bas de l'entretien (le plan est donc « à l'envers » de la convention) s'explique par le fait que, lors des premiers démarchages et distributions de questionnaires, les habitants se repéraient mieux en retournant le plan... Il a donc été décidé de le figurer comme il semblait le plus lisible pour eux.

Voici les différents éléments qui leur était demandé de compléter :

- *Sur le plan ci-dessous, veuillez s'il vous plaît dessiner les limites de votre quartier avec une ligne continue.*

Cette question permet déjà à la personne interrogée de se situer sur la carte et de chercher où elle vit pour mieux se familiariser avec la représentation en plan. Les limites du quartier demandées permettent de voir quelle portion est définie comme « quartier », et quelles sont pour chacun les frontières de ce qui est « chez eux ». Il était attendu des réponses fort semblables et conventionnelles du fait qu'un Palio célèbre a lieu dans la ville, opposant ses 3 quartiers. Ainsi, en effet, la plupart des réponses correspondaient exactement au quartier institué administrativement, ces quartiers figurant en ville tous les ans pendant plus d'un mois sur des pancartes, des prospectus, etc.,. Cependant, une quinzaine de personnes a défini des limites complètement différentes et débordantes. Ces éléments avaient été traités dans un premier temps pour être exploités, mais la réflexion sur ce point engendrait la nécessité de trop de données complémentaires et de phases à relancer. Comme il s'agit d'une des dernières phases d'analyse de l'étude, en 2014, relancer un projet autour de cette thématique du quartier à ce moment-là a semblé trop complexe et l'idée a été mise de côté.

3. *Entourer, avec un tracé différent (couleur, pointillé, épaisseur...) la partie de la ville qui vous est la moins connue, celle où vous vous rendez le moins souvent.*

Cette question reprend en réalité une question posée en toute lettre dans la partie 1. Le comparatif des réponses à ces deux questions permet de voir quels sont les éléments nommés, comment ils « posent les limites en langage » par rapport à ce qu'ils indiquent en plan. En clair, pointent-ils les même lieux en mots et en représentation graphique? Est-ce que l'une des deux formulations (question partie 1 ou consigne partie 3) induit davantage de précision ou de possibles? Quels mots utilisent-ils pour définir la zone et est-ce bien ce qui était compris à la lecture des mots choisis?

- *Avec une ligne discontinue, indiquez le(s) trajet(s) que vous faites le plus souvent.*

Cette consigne permet d'aborder la notion de parcours, de trajets. Cela permet à l'interrogé de réfléchir à ce qui lui est le plus familier et aux lieux où ils passent le plus fréquemment. Elle permet également de recouper avec la prochaine question et certains lieux cités dans la partie 1 de l'entretien écrit.

- *Avec des petites croix indiquez les endroits de la ville où vous vous rendez le plus souvent*

(boucher, église, place...)

Cette question diffère de la précédente en demandant de situer des points précis sur le plan. Elle aura sans doute permis de corriger certains trajets, puisque certains ont des trajets qui ne passent pas devant les lieux où ils se rendent le plus. Le but ici était de comprendre pourquoi tel trajet, dans quel but? Et donc de raccorder les trajets indiqués à une destination spécifique. Mais le pointage de ces lieux permet également de renseigner sur la fréquence de fréquentation de certains lieux cités dans la partie 1 de l'entretien écrit.

c. Avec des flèches veuillez indiquer les rues où vous ne passez jamais.

Cette question cherchait à faire écho à la partie de la ville la moins connue, demandée en partie 3, 2). En réalité, il n'y a eu que rarement une correspondance. Le but était de faire un lien entre les endroits jugés les plus laids (question posée dans la partie 1), le lieu le moins apprécié (partie 1), le moins connu et le moins fréquenté. Recouper ces différentes informations permet de pouvoir avancer des liens de cause à effet, et éventuellement de déceler certaines « anomalies » afin de pouvoir s'y pencher...

L'entretien écrit complet prenait finalement la forme suivante:

Buongiorno,

Quel questionario è ha scopo di realizzare uno studio urbanistico sulla città di Città della Pieve.
Sono un'architetto francese e questo lavoro rientra nel quadro dell'ottenzione del dottorato di ricerca con l'Université de Lorraine. Non esistono risposte giuste o risposte false e i questionari sono **ANONIMI**.
Rispondendo a queste domande, l'utente accetta che i dati siano utilizzati per questo studio.

abitate via: _____
età _____ sesso _____
professione (non obbligatorio) : _____

Quale(i) aggettivo(i) qualifica(n)o bene la vostra città : _____

Quale pensate essere il posto piu bello della città? _____ Il piu' brutto? _____

Dove vi piace andare se siete soli? _____

Dove vi piace portare amici che non conoscono la città? _____

Qual'è il posto piu' piacevole: d'estate : _____ in autunno : _____

d'inverno : _____ in primavera : _____

Dove, nella città, avete piu' ricordi? _____

Quale parte della città conoscete meno? _____

Dove vi recate per vedere una panorama interessante? _____

Secondo voi, quale elemento (architettonico, urbanistico, simbolo...) rappresenta la città ? _____

Dove vi piace passeggiare ? _____

Il posto che vi piace meno? _____

Qui sotto, per favore disegnatte **IN MODO SCHEMATICO** la città. I contorni esatti non hanno importanza!

Disegnatela secondo la vostra rappresentazione mentale (una pianta, un diagramma, un concetto...). Non esitate ad annotare il disegno. Anche qui non si aspetta una rappresentazione «giusta» ma un'interpretazione personale. Segnalate quello che vi sembra dover essere segnalato.

PER FAVORE NON COPIATE LA PIANTINA DIETRO, LO SCOPO E' CAPIRE LA VOSTRA IMMAGINE MENTALE DELLA CITTA'.

SEGUITO AL VERSO...

1. Sulla pianta qui sotto, per favore disegnare i limiti del vostro quartiere con una linea continua.
2. Cingere con una linea diversa (colore, o spessore, o discontinua) la parte della città che conoscete meno, quella dove andate di meno.
3. Con una linea discontinua, indicate il (i) tragitto(i) che fate piu' spesso.
4. Con delle crocine indicate i posti della città dove andate di piu' (macelleria, chiesa, piazza...).
5. Con una (delle) freccia(e) indicate le vie dove non passate mai.



Dans l'analyse et la confrontation, les entretiens écrits habitants ont été tout d'abord étudiés de façon globale, couplant dans un premier temps les informations relatives aux parties 1 et 3, la partie 2 étant considérée comme un exercice à part entière.

La partie question (partie 1)

Dans un premier temps, tous les entretiens écrits ont été dotés d'un numéro de matricule ainsi formulé :

- une lettre H pour habitant (V pour visiteur)
- le numéro attribué au questionnaire (de 1 à 50)
- F ou M pour le sexe
- un numéro pour l'âge.

Par exemple, le premier entretien écrit habitant récupéré, rempli par une femme âgée de 24 ans donne: H1-F24. Il s'agit du numéro du tout premier entretien récolté. Ce matricule permet d'informer immédiatement sur l'âge et le sexe de la personne interrogée.

Les réponses ont été reportées dans un tableau récapitulatif et ont ainsi pu facilement être analysées et recoupées. Il était aussi plus simple de voir si l'ensemble des réponses répondait à une logique ou à un penchant. En clair, si les réponses étaient sous influence, et laquelle.

Il était simple de relever les occurrences en procédant ainsi, et de procéder aux recoupements par confrontation de plusieurs questions, par exemple.

La partie report sur plan (partie 3)

Cette partie de l'étude correspond avec la première partie. Elles ont été pensées en continuité et en complément.

Toutes les réponses à la partie 3 des entretiens écrits *habitants* ont été remises en forme sous un même format. En effet, sur certains entretiens, les interrogés avaient choisis de représenter la partie de la ville qu'ils connaissaient le moins en usant d'une couleur, d'autres en appuyant l'épaisseur du trait, etc,. Il a donc été nécessaire d'homogénéiser les types de réponse pour pouvoir les comparer. Les réponses à la troisième partie ont été reprises une à une et reportées dans un code établi, par informatiques. Le code des réponses correspond à la légende suivante:

Ainsi, tous les trajets sont désormais représentés de la même façon, comme les limites des quartiers, etc,.

Afin de confronter les réponses données en 1 et en

	JAMAIS EMPRUNTE
	TRAJETS FREQUENTS
	DELIMITATION QUARTIER
	OU NE PASSE JAMAIS
	ENDROITS LES PLUS FREQUENTES
	PANORAMAS
	ENDROIT LE PLUS LAID
	ENDROIT LE PLUS BEAU
	ENDROIT PREFERE ETE
	AUTOMNE
	HIVER
	PRINTEMPS
	AMIS
	SOUVENIRS
	ENDROIT LE MOINS AIME
	SYMBOLE
	ENDROIT LE MOINS CONNU
	SEUL
	PROMENADE

3, le même exercice a été réalisé pour la partie 1: les réponses ont été codées puis reportées sur le plan renseigné qui leur correspondait. Ainsi, sur un même plan, selon une légende précise établie, figurent les réponses aux deux parties. Ce qui permet de balayer l'ensemble des réponses et de repérer certaines incohérences ou associations d'idées.

Le résultat en pratique donne quelque chose de cet ordre:



Les croquis (partie 2)

Les croquis ont tous été scannés, archivés, puis classés par type. Voici les types définis :

2. croquis
3. schéma
4. plan
5. axonométrie
6. dessin-concept
7. autres...

Ensuite ils ont été analysés selon qu'ils soient ou non annotés, et donc selon le niveau de renseignement fournit : de 1 à 3 en fonction du niveau de détail.

Une fois l'ensemble de ces dessins classé, il a été nécessaire de relever les détails et particularités révélées par chaque dessin. Ainsi, chaque dessin a été scrupuleusement repris point par point et tout a été décrit sous forme de tirets: ce qui était représenté (monuments, places, voies...), ce qui était dominant, ce qui était annoté, la disposition du dessin, etc.,.

Ces résultats ont été confrontés avec les réponses aux parties 1 et 3. Suite à cette confrontation, chaque dessin a été soumis à un ensemble de questions :

Est-ce que les éléments cités comme marquants sont présents? Oui, non, en partie.

Est-ce que les éléments cités comme symbole sont représentés?

Est-ce que les lieux « préférés » sont présents?

Y a-t-il des éléments figurés qui n'ont pas été cités dans les réponses aux entretiens écrits? Lesquels?

Quels éléments cités dans l'entretien n'ont pas été cités?

Quelles informations figurent en plus sur le dessin?

Etc.,.

L'analyse de cette partie de l'étude s'est révélée extrêmement flexible, adaptée à chaque cas, chaque dessin. Au final, ont été dégagés les éléments les plus souvent représentés, ceux le plus souvent omis sur le dessin bien que cités dans les réponses aux questions, etc.,.

b. Composition et analyse des entretiens écrits des visiteurs.

Les entretiens écrits visiteurs n'ont pas été soumis à une charte graphique. L'ensemble des résultats obtenus a été répertorié et comparé.

Pour la partie graphique, les dessins ont été soumis au même traitement de descriptif par écrit que les dessins des habitants. Les mêmes points ont été observés. Une étape de comparaison a ensuite été réalisée entre l'analyse écrite de ces dessins et les réponses aux questions.

Il a été pertinent de prendre note des éléments apparus sur le dessin et non cité dans les réponses aux questions, ou au contraire de l'absence d'un référent cité dans les questions (symbole, élément préféré...). De nouveau, cette étape de l'analyse s'est révélée complexe, il reste délicat d'analyser un dessin sous toute forme qu'il soit (schémas, croquis, plan...) et de le comparer à des données clairement citées.

L'entretien visiteur est séquencé en deux parties. Un recto constitué de questions formulées, certaines à choix multiples, d'autres à choix libre. Au bas de cette partie, les consignes pour le verso, dédié au croquis.

La plupart des entretiens a été récupérée suite à un démarchage dans les rues de la ville pendant les périodes les plus touristiques. Les visiteurs étaient interpellés directement dans les rues, mais aussi souvent aux terrasses de café. Les visiteurs étaient invités à se joindre un à un à ma table, s'ils souhaitaient participer. Afin d'accroître le nombre d'entretiens écrits, certains ont été déposés à l'office de tourisme. Il était proposé aux visiteurs italiens et francophones (dans les deux langues donc). Ils étaient ensuite collectés au même point. Une dizaine d'entretien a pu être recueilli ainsi (mais plus du quintuple avait été distribué par l'office du tourisme...)

i. *La partie question.*

Il est introduit par un court paragraphe expliquant l'étude et ses objectifs.

Les renseignements suivants sont à fournir :

- δ. vous vivez à
- δι. âge
- δiii. sexe
- δiiii. profession (facultatif)

Ici aussi, la numérotation n'a pas semblé pertinente.

La première partie a visé à renseigner sur la pré-connaissance du lieu qu'avait l'interrogé. Il commence donc par une question introductive :

« *Est-ce votre première visite ?* ».

Oui et Non précédés d'une case sont proposés.

« *Avez-vous consulté un guide/livre/brochure ?* »

Pour cette question, trois propositions de réponse :

- α. avant le séjour
- β. pendant le séjour
- χ. pas de consultation

Cette question permet de renseigner sur le niveau d'attente du visiteur. En effet, ceux qui ont au préalable consulté un guide ont probablement des attentes différentes, car des connaissances différentes, et auront également des repères qui auront été inconsciemment présélectionnés dans leurs lectures et qui peuvent influencer les réponses.

« *En ville vous vous êtes dirigés selon :* »

Quatre propositions :

1. un itinéraire précis (guide)
2. le hasard de la promenade
3. les pancartes des parcours Arc-en-Ciel (de l'art, du paysage, etc.)*
4. les éléments urbains et architecturaux

* La ville a mis en place un système de parcours (parcours du Paysage, parcours des Ruelles, parcours de l'Art...) signalés par des pancartes répondant à un système de couleur.

De nouveau, cette question permet, pour certains, de repérer le niveau d'influence qu'aura eu l'éventuelle consultation d'un guide. Pour les autres, elle permet d'informer sur les repères naturellement institués par le visiteur. Ainsi, dès le début de l'entretien écrit les repères

naturels de la personne interrogée prennent forme.

« De la ville, vous avez préféré ... »

Cette question implique un choix et aussi une orientation : l'élément cité peut être une atmosphère, un lieu, un édifice... Peuvent être cités des éléments très précis (un tableau) ou d'échelle très large (la ville en globalité, voire le territoire).

« Par quel(s) adjectif(s) qualifieriez-vous cette ville? ».

Cette question permet aux visiteurs de faire une synthèse de leur visite et de chercher un élément synthétisant, représentatif de l'ensemble de son séjour et de ses impressions. Il oblige également à réfléchir au choix d'un terme, et donc à la représentation de la ville.

« Quels éléments de la ville considérez-vous comme marquants? »

Cette question demande au visiteur de sélectionner un élément dont il se souvient spécifiquement. Il peut citer un élément au sens large comme un événement, une place, un lieu, ou encore aller jusqu'au détail. Il peut également citer un élément qui soit de l'ordre du ressenti (une ambiance), qui soit lié à l'homme (accueil des habitants), ou un élément physique. Ici le pluriel implique de préciser davantage la réponse, notamment en augmentant le niveau de détail et de sélection.

« A votre arrivée, quelle fut votre première impression (indiquez, s'il vous plaît, par où vous êtes arrivés) . »

Cette question permet de connaître l'impression générale globale avant connaissance du lieu. Elle permet aussi de comparer les impressions des visiteurs ayant consulté un guide au préalable et ceux n'ayant aucune connaissance anticipée, à quoi chacun a prêté attention. Il a été demandé de préciser l'arrivée, la ville possédant plusieurs entrées, tous les visiteurs ne sont pas confrontés au même visuel, aux mêmes éléments urbains. Cette question renseigne aussi sur l'évolution de l'appréhension des lieux: en la comparant avec la réponse à la question *« Par quel(s) adjectif(s) qualifieriez-vous cette ville? »* on peut avoir accès à l'évolution du ressenti.

« De la ville, vous n'avez pas aimé (un lieu, un édifice...) »

Cette question permet de situer immédiatement les attentes des visiteurs en pointant ce qui n'y correspondait pas, mais aussi et surtout de repérer ce qui, dans la ville, semble dissonner pour ceux qui ne la pratiquent pas au quotidien et qui n'ont pas partagé l'orgueil de son histoire. La même question étant posée aux habitants dans leur entretien écrit, il est intéressant de repérer quelles différences il existe entre les catégories de réponse données. Est-ce de l'ordre de l'usage? Du vécu?

« La visite de la ville était-elle conforme à vos attentes? Pourquoi? »

Cette question diffère de la précédente. La précédente cherche à pointer un élément dissonant alors qu'ici c'est l'impression générale qui est évaluée. Ici, on demande à approfondir la réponse afin de repérer à quel niveau se situaient les attentes et en quoi elles n'ont pas été satisfaites. C'est le niveau de l'attente qui était évalué. De même la réponse à cette question est à recouper avec la précédente, mais également avec la réponse à la question portant sur la première impression de la ville. Semblait-elle convenir à ce que qu'ils s'étaient imaginés (question de la première impression)? Finalement, qu'en a-t-il été (cette question)?

« Par quel élément symboliseriez-vous la ville (un édifice, un lieu, un objet...)? Pourquoi? »

La réponse est laissée libre et permet au visiteur, comme l'habitant précédemment, de se poser la question de la signification. Une synthèse de la visite est nécessaire, obligeant à recomposer l'espace et à voir la ville comme un tout, tout en dégageant ce qui semble être son point dominant, sa qualité principale, son idée directrice en quelque sorte. Qu'est ce qui prime? La réponse à cette question sera recoupée avec l'élément « préféré » du visiteurs (l'élément préféré constitue-t-il le symbole de la visite?) ainsi qu'avec les éléments marquants (s'agit-il d'un élément marquant qui a été cité?).

ii. La deuxième partie de l'entretien écrit

« Au dos de cette feuille, pourriez-vous s'il vous plaît **dessiner SCHEMATIQUEMENT** la ville. Les contours réels emportent peu! L'exactitude du dessin n'a pas d'importance. Dessinez-là selon votre propre représentation mentale (en plan, en schéma, peu importe). N'hésitez pas à annoter votre dessin. Ici aussi n'existe pas de bonne ou de mauvaise représentation puisqu'il s'agit d'une interprétation personnelle. Placez les éléments qui vous semblent important, figurez ce qui vous semble de voir être signalé ».

Ici, les visiteurs n'avaient pas disponible sous les yeux un plan de ville, comme c'était le cas pour les habitants. Cela dit, ils étaient plus susceptibles d'en avoir longuement parcouru un peu de temps avant le remplissage des documents, contrairement aux habitants qui, eux n'avaient pas forcément observé un plan de leur ville depuis longtemps.

L'entretien écrit prenait cette forme :

<p>Bonjour, Ce questionnaire vous est adressé dans le cadre d'une étude urbaine portant sur Città della Pieve. Je suis architecte diplômée d'Etat et j'entreprends ce travail dans le cadre de l'obtention de mon doctorat. Il n'EXISTE PAS de réponse juste ni de réponse fausse, et les questionnaires sont ANONYMES. En vous y soumettant, vous acceptez que les données soient utilisées dans le cadre de cette étude.</p>	<p>vous vivez à : _____ âge : _____ sexe : _____ profession (facultatif) : _____</p>
<p>Avez-vous consulté un guide : <input type="checkbox"/> avant le séjour <input type="checkbox"/> pendant le séjour <input type="checkbox"/> pas de consultation</p> <p>En ville vous vous êtes dirigés selon: <input type="checkbox"/> itinéraire précis (guide) <input type="checkbox"/> le hasard de la promenade <input type="checkbox"/> les pancartes des parcours (de l'art, du paysage, etc.) <input type="checkbox"/> les éléments urbains et architecturaux (clocher, ruelles...)</p> <p>De la ville, vous avez préféré: _____</p> <p>Par quel(s) adjectif(s) qualifieriez-vous cette ville? _____</p> <p>Quels éléments de la ville considérez-vous comme marquants? _____</p> <p>A votre arrivée, quelle fut votre première impression (indiquez, s'il vous plaît, par où vous êtes arrivés) : _____</p> <p>De la ville, vous n'avez pas aimé (un lieu, un édifice...): _____</p> <p>La visite de la ville était-elle conforme à vos attentes? Pourquoi? _____</p> <p>Par quel élément symboliseriez-vous la ville (un édifice, un lieu, un objet...)? Pourquoi? _____</p> <p>Au dos de cette feuille, pourriez-vous s'il vous plaît dessiner SCHEMATIQUEMENT la ville. Les contours réels importent peu! L'exactitude du dessin n'a pas d'importance. Dessinez-là selon votre propre représentation mentale (en plan, en schéma, peu importe). N'hésitez pas à annoter votre dessin. Ici aussi il n'existe pas de bonne ou de mauvaise représentation puisqu'il s'agit d'une interprétation personnelle. Placez les éléments qui vous semblent important, figurez ce qui vous semble de voir être signalé.</p>	
<p>MERCI beaucoup d'avoir pris le temps de répondre à ce questionnaire et bonne continuation. Melissa BELLESI.</p>	

Buongiorno,

Quel questionario è ha scopo di realizzare uno studio urbanistico sulla città di Città della Pieve. Sono un'architetto francese e quel lavoro entra nel quadro dell'ottenzione del dottorato di ricerca con l'Università de Lorraine. Non esistono risposte giuste o risposte false e i questionari sono ANONIMI. Rispondendo a queste domande, l'utente accetta che i dati siano utilizzati per questo studio.

abitate a: _____

età : _____ sesso: _____

professione (non obbligatorio): _____

Avete consultato una guida: prima della partenza durante il soggiorno non avete consultato nessuna guida

Nella città, vi siete orientati con : un itinerario preciso (guida) a caso della passeggiata con i cartelli dei percorsi (dell'arte, del paesaggio, etc.) con gli elementi urbani e architettonici (campanile, vicoli...)

Della città, vi è piaciuto in particolare: _____

Quali aggettivi qualificano al meglio la città? _____

Della città, vi è piaciuto meno (luogo, edificio, porzione...): _____

Quali elementi della città vi sono rimasti particolarmente in mente? _____

Al vostro arrivo, quale fu' la vostra prima impressione? (indicare da dove siete arrivati) : _____

La città corrisponde alla vostra attesa? Perché? _____

Quale elemento simboleggia al meglio la città (puo' essere un'edificio, un luogo, un oggetto...)? Perché? _____

Al verso di quel foglio, per favore disegnate **IN MODO SCHEMATICO** la città. I contorni esatti non hanno importanza! Disegnatela secondo la vostra rappresentazione mentale (una pianta, un diagramma, non importa). Non esitate ad annotare il disegno. Anche qui non si aspetta una rappresentazione «giusta» ma un'interpretazione personale. Segnalate quello che vi sembra dover essere segnalato.

GRAZIE mille di avere risposto al questionario e buona vacanza!

Melissa BELLESI.

La collecte aura ainsi permis de rassembler entre 62 et 68 entretiens écrits de chaque catégorie, que nous avons réduit à 50 pour chacune, éliminant de l'enquête tous les documents trop incomplets (du moins, tous ceux pour lesquels il manquait des éléments essentiels à leur interprétation). Dans certains cas, l'absence de réponse a été considérée comme réponse à part entière, lorsqu'elle se voulait être l'un des possibles envisagés.

Le cas de « blanc » le plus fréquent concerne la partie croquis. Les documents dont cette partie était manquante ont été conservés lorsque les deux autres parties avaient été complétées. La raison en est que, nous considérons l'absence de représentation graphique comme une réponse à part entière, révélatrice d'une difficulté à projet ou à imaginer l'espace en schéma. Et comme le soulignait J.F Staszak, « la carte mentale dessinée [à main levée] ne représente pas forcément une bonne image de la structure cognitive, mais peut aussi par exemple mesurer une aptitude à dessiner et cartographier »¹. En effet, le blanc lié à cet exercice peut simplement être relié à une appréhension du dessin ou du schéma, un manque d'aptitude à l'exercice. Ainsi il a été décidé de n'exploiter cette catégorie que dans l'optique de l'utiliser comme complément des entretiens. L'analyse de cette partie est un complément apporté à l'analyse des représentations spatiales et non pas une étude en soi. Un blanc est une réponse, et ici, les espaces de dessins laissés vacants couplés aux données recueillis dans le reste du document informent souvent sur le niveau de représentation de la ville de l'interrogé.

Au total ont été reçus 68 questionnaires habitants, 18 ont été mis de côté par manque d'information. Les entretiens écrits habitants dont la partie verso (troisième partie – report d'informations sur le plan de la ville) n'avait pas été remplie ont immédiatement été retirés du

1 STASZAK, J-F : *Carte mentale*, in Levy J., Lussaut M., Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Paris, Belin, 2003

lot, tout comme ceux dont l'une des deux parties 1 ou 3 étaient remplies à moins de 50%. Toujours dans les entretiens écrits habitants, la profession était davantage renseignée que la rue d'habitation, même si dans la partie 3 le quartier d'habitation avait été délimité. Il semble donc que la plupart des interrogés aient souhaité garantir la totale préservation de leur anonymat. Au total, 125 entretiens écrits visiteurs ont été recueillis: 62 pour les touristes italiens et 63 pour les touristes français.

Parmi ces documents seuls 48% d'entre eux ont vu leur rubrique «croquis » complétée par l'interrogé. Dans cette recherche, déjà chez les documents habitants, les parties 1 et 3 sont considérées comme un exercice à part entière, la partie 2 considérée comme indépendante (bien qu'elle soit recoupée avec les autres parties au cours de l'étude lors d'analyses spécifiques). Les données de la partie 1 des entretiens écrits visiteurs restent donc tout à fait exploitable même en l'absence de croquis.

La ville révélée

1. Les « climats » de la ville

A. Au fil des heures : la mise en scène du quotidien

La vie de la ville passe par les sensorialité mouvantes et sujettes à divers facteurs. Les climats urbains sont plus ou moins favorables à la naissance d'états d'esprit spécifiques, qui eux-mêmes vont engendrer certains comportements. Au fur et à mesure de l'évolution des climats de la ville, du changement de ses atmosphères et des aléas climatiques, les pratiques se redessinent et remodelent un quotidien adapté. C'est de la connaissance de toutes ces habitudes citadines qu'il est question ici, révélatrices de modes de pratiquer l'espace.

a. Les parfums de la ville : une identité olfactive chronologique

Comme toute ville, Città della Pieve possède une identité olfactive. Celle-ci n'est ni linéaire, ni homogène, et contribue à différencier les différents lieux de la ville. Cependant se pencher plus spécifiquement sur la question des odeurs a permis de mettre en lumière ce mécanisme d'identification du lieu et, surtout, les dynamiques qui le sous-tendent socialement. Il en émerge un lien ténu entre manières de pratiquer les espaces partagés et olfaction. Aspect délaissé des portraits urbains, le portrait olfactif de la ville est pourtant une source importante de compréhension des modes de vie, de la quotidienneté citadine, et un moteur puissant d'identité, de fabrication de la mémoire et d'appropriation.

« Nous savions déjà plusieurs choses sur les odeurs. Par exemple, elles ne génèrent pas plus de souvenirs qu'une image ou un son, mais ces souvenirs sont souvent plus riches en émotion et peuvent être très anciens. Ils peuvent remonter à la petite enfance, alors que d'autres stimuli ne permettent fréquemment de remonter qu'à des souvenirs datant de l'adolescence, expliquent les chercheuses. En outre, les souvenirs associés aux odeurs sont souvent épisodiques et enfouis. Ils ne sont pas verbalisés et resurgissent tout à coup de façon très fidèle, en nous faisant voyager dans le temps. A l'inverse, un souvenir associé à un paysage ou une musique est plus fréquemment raconté, décrit et subit alors des distorsions qui lui font perdre de son intensité (...)»¹.

Chaque ville possède ses lieux pestilentiels, ceux que les citadins contournent pour ne pas se confronter aux miasmes et ses lieux parfumés, que la majorité apprécie. Tandis que certaines odeurs peuvent être dissuasives ou repoussantes, poussant à des itinéraires bis dans la pratique quotidienne de la ville, ces lieux particulièrement appréciés pour leur parfum (de fleurs, de lessive...) pourraient au contraire inciter à des crochets, des promenades, des flâneries. Afin de déceler et constituer les éléments de l'identité olfactive de la ville, une carte olfactive de Città della Pieve a été réalisée. Trois personnes ont procédé au relevé olfactif en janvier 2012 ainsi qu'en juillet 2013, suivant le même parcours avec dix minutes de décalage, étant libres

1 SAIVE, Anne-Lise et PLAILLY Jane, co-auteurs des travaux A.L. Saive et coll. *A unique memory process modulated by emotion underpins successful odor recognition and episodic retrieval in humans. Front Behav Neurosci*, 6 juin 2014

d'indiquer toute odeur captée n'importe quand, n'importe où sur ce parcours défini. Les relevés ont été réalisés trois fois par les trois releveurs, soit à trois moments distincts de la journée à savoir le matin à 8 heures (7 heures 50/ 8 heures /8 heures 10), en milieu de journée à 13 heures (12 heures 50/ 13heures/ 13 heures 10) et enfin en début de soirée vers 20h00 (19 heures 50/ 20 heures / 20 heures 10). Il était ici important de diversifier les récepteurs afin de garantir une certaine justesse du relevé (chacun a une **olfaction** plus ou moins développée et, surtout, personne ne prête attention aux mêmes **sons**, ce qui a été démontré lors du croisement des relevés : tandis que l'un avait relevé un parfum l'autre ne l'avait pas annoté, ne l'ayant pas vraiment remarqué ou l'ayant remarqué mais n'ayant pas jugé pertinent de le reprendre).

Après comparaison des cartes obtenues pour la période froide et la période chaude, il s'avère que la ville n'est pas envahie de miasmes en été, malgré la chaleur. Les poubelles sont vidées deux fois par jour aux beaux jours et sont très nombreuses en ville. La ville est propre, son sol n'est pas encombré de détritrus ou de déjections. L'odeur des détritrus, même par canicule, est quasiment inexistante (un seul point à l'odeur désagréable a été relevé, au bout de la rue Manni, là où se situent une dizaine de poubelles de tri et où, juste avant le ramassage, les émanations se font plus présentes). Il était présupposé la disparition de l'odeur des feux de cheminée en soirée par beau temps, eh bien non ! Il semble que la fraîcheur des soirées en altitude laisse supporter aux habitants un léger feu, qui sert surtout à la cuisson des viandes et des légumes grillés (au vu des parfums qui s'y associent) fortement consommés sur ce territoire et qui envahissent les rues de la ville en général. En journée, l'odeur du feu est peu perceptible, même en hiver (voir le relevé de janvier). Or, la comparaison entre saisons hivernale et saison estivale permet de constater que l'identité olfactive de la ville concernant le créneau de 20 heures, celui où apparaissent les odeurs de feu de bois et de mets grillés, reste quasi similaire en janvier et en juillet...

Ainsi, au lieu de proposer six cartes dont les deux séries différencieraient à peine, un croisement a été réalisé, bilan qui constitue une identité transcendante et constante de la ville et laissant de côté les légères déclinaisons observées jugées non pertinentes. La série de relevé a donc donné lieu à cinq cartes commentées, deux réservées à l'horaire de 8 heures (une pour chaque portion froide et chaude de l'année), deux pour 13 heures puisqu'il s'agit de la tranche horaire où les données diffèrent le plus (bien qu'elles restent relativement proches), et enfin une seule pour 20 heures où les données coïncidaient presque parfaitement entre les deux saisons de relevé.



Carte olfactive n°1 : carte olfactive de Città della Pieve – 8h00 du matin, en juillet



Carte olfactive n°2 : Carte olfactive de Città della Pieve – 8h00 du matin, en janvier



Carte olfactive n° 3 : Carte olfactive de Città della Pieve – 13h00 – en janvier



Carte olfactive n° 4 : Carte olfactive de Città della Pieve – 13h00 – en juillet



Carte olfactive n° 5 : Carte olfactive de Città della Pieve – 20h00 (aux deux périodes)

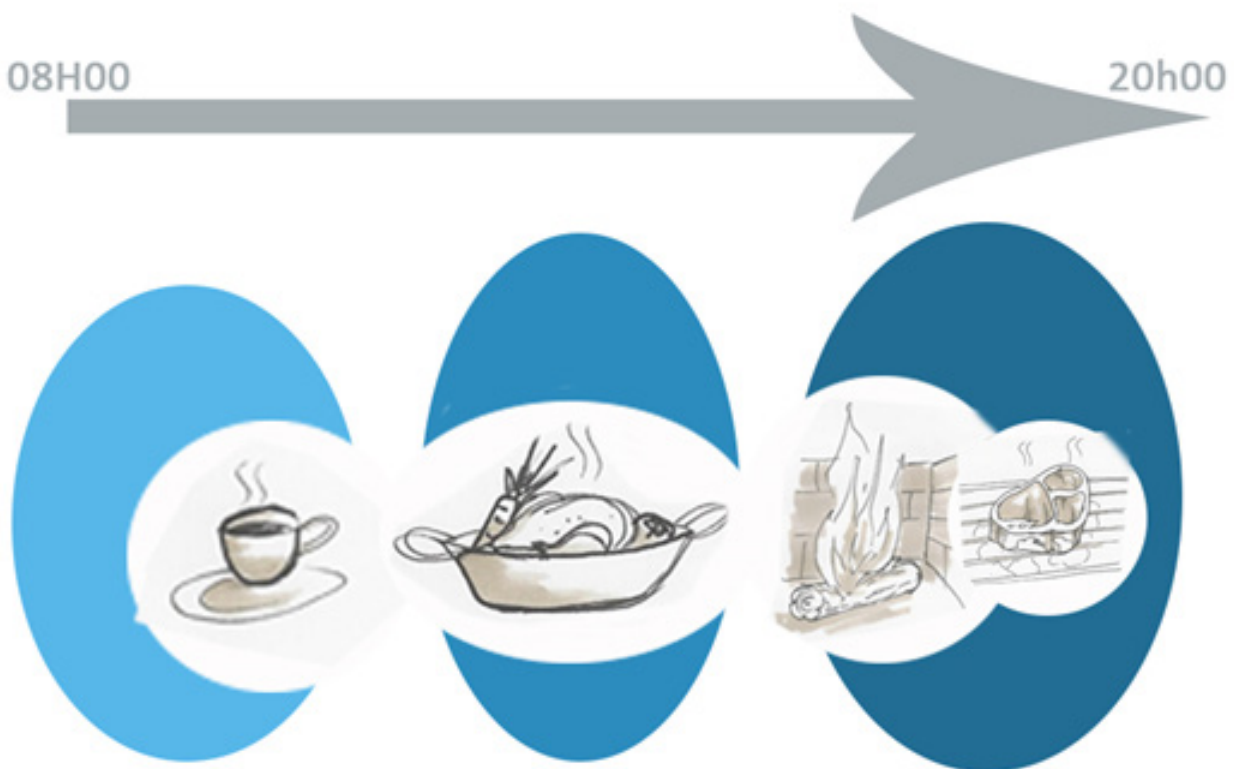
Etablir le bilan des identités olfactives de la ville par saisons chaudes et froide permet une confrontation facile. Certains éléments sont propres à chaque saison, tandis que d'autres semblent les transcender et demeurer, marquant l'identité de la ville plus profondément. L'analyse des cartes ci-dessus permet de dégager que :

- **C'est l'odeur du café qui marque l'identité olfactive de la ville le matin tout au long de l'année, en saison froide comme en saison chaude donc.** En effet, son parfum est présent partout en ville et perdure même à 13 heures en certains lieux. Il est intéressant de constater que l'odeur est loin d'être perceptible uniquement aux abords des cafés et des bars. Elle se dégage autant des habitations privées..
- **Le matin, l'odeur d'humidité prédomine** (moins en juillet, mais ce parfum de pierre et de végétaux mouillés reste perceptible malgré tout en certains points) le long des remparts, partout où la ville s'ouvre sur la vallée. Mais elle disparaît systématiquement en journée.
- **Peu de lieux ont le parfum des pâtisseries et des viennoiseries.** Seul le café sur la place du Plébiscite laisse échapper quelques effluves sucrés ainsi qu'une petite zone en bas de la rue Vannucci, proche des cafés et restaurants (certainement du fait des restaurants qui préparent leurs desserts).
- **En milieu de journée, l'odeur des mets prédomine.** Le repas embaume la cité de parfums, que ce soit par les restaurants ou par les habitations privées d'où émanent, même en hiver, des parfums d'aliments mijotés.
- **L'odeur du feu de bois est le marqueur identifiant principal de la cité en soirée, et ce, tout au long de l'année.** La viande au feu de bois est un mets traditionnel de la région, préparée dans les cheminées, et y compris en été, les habitants ne renoncent pas à cette préparation. A noter que certains la cuisent en extérieur par beaux jours, cependant même en été, de nombreuses odeurs proviennent bien des maisons qui possèdent: la ville étant en altitude, en soirée la température descend relativement suffisamment pour permettre de tolérer feu de bois dans les logements.
- L'un des endroits de la ville est fortement marqué par une **odeur de friture**, il s'agit de la rue Fiorenzuola. Cet élément a été souligné par toutes les personnes s'étant prêtées au relevé olfactif. Dans cette rue se trouve un petit restaurant familial où se déroule une cuisine du quotidien avec menus uniques et prix imbattables. Un abonnement permet même aux personnes âgées de venir se restaurer quotidiennement, proche de leur habitat, à moindre coût et pour un repas complet. Dans cette rue, dès le matin, il est possible d'hummer les odeurs émanant du petit local qui marque l'identité de la rue toute entière. D'ailleurs, dans l'un des entretiens écrit, à la question « Quel est l'endroit de la ville que vous aimez le moins », un habitant a répondu : « La rue Fiorenzuola car ça sent toujours la friture ». Cette rue figurait ensuite sur sa carte commentée, annotée comme « endroit où vous ne passez jamais ». L'odeur de cette petite structure crée donc un

inconfort chez certains qui préfèrent éviter d'inclure la rue dans leurs itinéraires.

· **Le parfum des fleurs** est très présent, ainsi que celui **des aromates**. Les fleurs d'hiver succèdent à celles d'été, un fleurissement permanent apparaît. En revanche, le parfum floral s'atténue drastiquement la nuit. Cette disparition du parfum des fleurs en soirée a permis la réalisation d'une seule carte pour les deux périodes observées, puisqu'il s'agit de l'une des différences principales concernant les deux autres cartes. Des entretiens informels ont été réalisés dans la rue Manni (extrêmement fleurie) auprès de seize personnes à qui il a été demandé pourquoi elles passaient dans cette rue (il leur était demandé si la rue était incontournable dans leur itinéraire – s'ils y habitaient par exemple – ou bien s'ils pouvaient choisir un autre chemin mais qu'ils l'incluaient volontairement et dans ce cas pour quelle raison), et la rue ne constitue pas un passage obligatoire pour six d'entre eux, dont quatre ont avoué aimer passer ici « pour la beauté des fleurs et leur parfum délicat. »

Ces éléments permettent de reconstituer l'identité olfactive transcendante de la cité : tout d'abord, l'odeur de café est présente tous les matins. Le midi, ce sont les parfums des mets (des restaurants comme des habitations) qui prennent le pas, et en soirée, la ville sent toujours le feu de bois et la viande grillée, été comme hiver.



Or ces marqueurs olfactifs, au-delà de constituer une identité à la ville, ont également un rôle dans les façons de la pratiquer. Comme évoqué plus haut, ils incitent ou détournent les itinéraires des passants (et vice versa) , soit parce que ces derniers cherchent à éviter certains effluves, soit parce qu'au contraire ils cherchent à s'y confronter. Lors des entretiens informels

réalisés dans le cadre d'une autre partie de l'étude, un couple de promeneurs a évoqué le fait que les odeurs d'humidité qui émanent de la vallée sur les avenues du pourtour de la ville sont réhibitoires pour eux. Considérant ces émanations comme de véritables miasmes, ils ont expliqué ne plus passer par là en automne, lorsque ces odeurs se font plus prononcées. De même, à plusieurs reprises d'autres habitants ont spontanément évoqué le « plaisir de passer dans la rue la plus parfumée de la ville aux beaux jours » (évoquant la rue Manni). « Je fais exprès d'y passer. Dès que le printemps arrive cela devient un jardin ! Cela sent si bon c'est un plaisir. Alors à partir du printemps hop ! Je passe toujours ici ». Ainsi, la fréquentation des lieux et les cheminements en ville sont liés, au moins en partie, à cette identité olfactive des lieux. Loin d'être anodines, ces données prouvent que décider de ses pratiques en ville et de ses itinéraires dépend d'autres sensorialités que celle plus classique de l'aspect, lié à la vue. Quoi de moins étonnant, G. Bachelard¹ utilise d'ailleurs les données olfactives pour sa topoanalyse sur les lieux personnels. Ce sens possède en effet un fort pouvoir concernant la ressurgescence des réminiscences (sans citer les classiques), comme chacun en a certainement fait l'expérience et comme il a été évoqué maintes fois. Cette mémoire olfactive suscite un appel émotionnel intense qui ravive les interactions encourues au cours de l'enfance².

Qui plus est, introduire les odeurs comme enjeu identitaire pourrait conduire à plus d'implication habitantes au sein de leurs quartiers, favorisant à la fois leur appropriation des lieux et leur ancrage. En somme, loin de constituer des données marginales, les odeurs constituent l'un des éléments fondateurs de l'identité d'une ville, bien qu'elles ne soient que trop peu considérées³. Il ne faut oublier que celles-ci sont très liées à une population propre, avec sa localisation géographique et son bagage culturel. « Expérience et influences culturelles apparaissent comme les déterminantes les plus vraisemblables du phénomène d'appréciation ou de rejet relatif aux odeurs »⁴. D'ailleurs, l'habituation⁵ aux odeurs est un phénomène sociétal, qui diffère pour chaque population puisque résultant d'une symphonie spécifiques d'odeurs récurrentes connues et reconnues (d'où le fait qu'en voyage, les villes inconnues puissent paraître plus odorantes que celles qui nous sont coutumières). Il serait d'ailleurs intéressant de comprendre en quoi l'habituation agit sur certaines odeurs quotidiennes et non pas sur d'autres, qui continuent de perdurer dans le paysage olfactif. Considérer ces mécanismes pourrait ainsi constituer un outil d'inclusion des populations immigrées et de mieux-vivre ensemble mais surtout générateur de

1 **BACHELARD, Gaston** : *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, coll. « Quadrige / Grands textes », 2004, 214 p, 1959

2 **HERZ, Rachel.** : *Are odors the best cues to memories ?*, Annals New York Academy of Sciences, 855, 670-674., 1998

3 En 2011, l'artiste-designer Kate McLean a décidé de cartographier les villes en fonction de leurs odeurs. IL s'agit d'un projet artistique et non scientifique, cependant le but rejoint celui de chercher à valoriser les villes et créer un lien entre les habitants et leurs cités : elle explore les liens émotionnels existants entre les gens et leurs villes ou bien celles qu'ils visitent. Dans son expérimentation, l'artiste interrogeait les habitants et ces données constituaient le bagage principale des réalisations cartographiques. Ici, c'est le travail des trois « nez », qui ne connaissaient pas la ville, qui a servi de base, étoffée et modulée par les sensations habitantes, justement afin de parer le phénomène d'habituation.

4 **BONNEFOY, Barbara & TRIQUET, Valérie** : « Les odeurs de la ville », in *Villes en Parallèle* 28-29, pp. 124-139, 1999

5 **ENGEN, Trygg** : *The perception of odors*, Academic Presss, 1982

lien entre les habitants et leur ville, comme en témoignent Barbara Bonnefoy et Valérie Triquet : « Il apparaît, par ailleurs, que le degré d'attachement affectif à la ville de Paris influence la structure même des représentations olfactives (...). L'odeur et ses représentations participent donc sensiblement à l'élaboration de l'image de la ville de Paris, à l'évaluation de la qualité de la vue urbaine, et à l'influence de certains de nos comportements ». S'il existe une réelle nécessité de définir au préalable un profil olfactif des populations représentées dans la ville afin d'exploiter au mieux et pleinement ces éléments, la plupart des miasmes constituent des repoussoirs universels, tout comme certains parfums font l'unanimité. Donc, même sans vouloir approfondir cette question des odeurs jusqu'aux spécificités psychosensorielles des populations, il est malgré tout possible de travailler une ébauche olfactive de l'image de la ville et les pratiques des lieux en lien avec ces éléments plus universels.

b. Hybridation des sonorités : rue Del Pero, la faiseuse de lien (au territoire)

Lors des périodes d'immersion, avant même la création du relevé sonore, un élément ressort dans la rue del Pero : « une attitude différente des citoyens. Ceux-ci téléphonent depuis la rue, adossés au mur de leur maison dont les portes-fenêtres sont largement ouvertes sur la voie public. Ils semblent parler plus fort, investir non pas uniquement les seuils mais la rue tout entière de façon plus marquée et avec des objets plus « précieux », tout du moins plus personnels »¹.

À chaque rue de Città della Pieve sa sonorité caractéristique. Les villes sont souvent associées, désormais, à un univers sonore nuisible, envahissant et malsain. Pourtant, des rues trop silencieuses sont également peu appréciées, synonymes d'angoisse chez certains marcheurs car elles peuvent signifier des rues vides de vie, non investies et donc désertes, où tout peut prendre place y compris la violence et l'incivilité (voir II.1.C La ville la nuit) il est donc important de considérer les sonorités comme l'une des composantes fondamentales de la phénoménalité de l'espace urbain de Città della Pieve. La « définition de la ville selon ses qualités et ses dynamiques sensibles »². Dégager l'impact de ces éléments sur les représentations de l'espace urbain constitue l'autre enjeux de cette partie de l'étude. La sonothèque de la ville fait donc partie des données qualitatives qui peuvent avoir, sur le ressenti du lieu et donc de l'espace de la rue, un impact important. Cette perception peut notamment influencer sur les modes de pratique, les cheminements et les itinéraires (on peut fuir une rue trop bruyante, en travaux par exemple, se diriger vers une rue parce qu'il semble y provenir de la musique, des rires...). Les éléments qui vont suivre mettent en lien les sonorités de la rue avec sa représentation mentale. Cette rue del Pero, après observation du plan de la ville (voir extrait de plan ci-dessous), est

1 Extrait carnet de relevé 2, juin 2012

2 **PECQUEUX, Anthony** : « Le son des choses, les bruits de la ville » in *Communications*, « Les bruits de la ville », n°90, p.5-16, Seuil, Paris, 2012

en effet particulière de par sa situation. Située dans le quartier du Casalino, elle se trouve sur la frange extérieure de la ville, en bordure du noyau historique, à un endroit où il n'y a pas un mur complet d'enceinte comme pour le reste de la ville, mais un soubassement qui surélève le bâti sans le couper du reste de son environnement. Il n'y a pas de *contenance derrière* le mur. La sensation est immédiatement différente, puisque l'air circule déjà davantage que dans le reste de la ville. Contrairement à l'ensemble du reste de la maille urbaine, cette rue-ci n'est bordée d'habitations que d'un côté. De l'autre, il s'agit d'un système de murets et jardinets qui surplombe l'avenue en contrebas et fait directement face à la vallée. Après analyse du relevé sonore, il paraît évident que celui-ci vient appuyer cette diversité de structure et de situation. En effet, le paysage sonore de cette rue est différent de celui de toute la ville (et malgré la diversité qui existe déjà en son sein). La fiche synoptique³ ci-dessous permet de mieux comprendre l'identité de ce lieu :



3 La fiche synoptique a été élaborée d'après les travaux de Pascal AMPHOUX, chercheur au CRESSON

Fiche synoptique de la rue Del pero		
<u>LOCALISATION</u>	Nord-ouest de la ville, sur son extrémité, en bordure de ville. Ruelle surplombant le muret de contour de la ville mais contenue en son intérieur.	
<u>COMPOSITION</u>	Fond sonore	<u>Naturel</u> (oiseaux, cigales, feuillage, poules, moutons) <u>Rumeur urbaine</u> (un peu de circulation automobile et principalement des voix, des bruits de vaisselle ou de radio)
	Ambiance sonore	Mixage des deux environnements sonores au sein du passage dans cette rue
	Signaux sonores	Chants d'oiseaux, radio et télévision, conversations...
<u>INTENTION</u>	Comprendre les clivages sonores en ville, les différentes identités, les interférences sonores et leurs impacts sur le ressenti de l'espace ainsi que sur sa représentation	
<u>INFORMATION</u>	En été rue plutôt passante, très ventilée, en hiver rue hautement désertée dès la première pénombre, tant par les visiteurs que les habitants	





Photographie 1 (page précédente) : Les habitations de cette rue ont une vue dégagée (mur de soutènement bas)

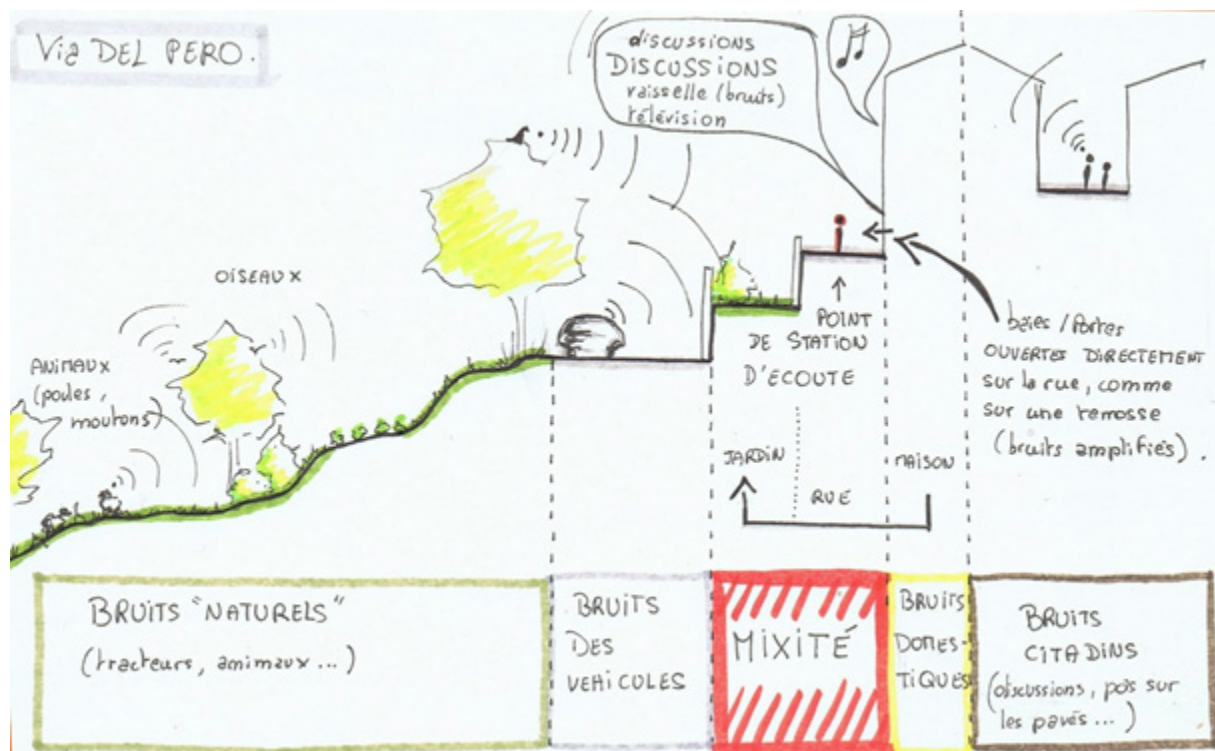
Photographie 2 (ci-dessus) : vue depuis le bas de la rue Del Pero

Photographie 3 (ci-contre) : Le système de la rue Del Pero (une rue ouverte sur la vallée, séparée de l'avenue en contrebas par des jardinets sous le mur de soutènement)

D'un côté les bruits de conversation émanant des habitations aux fenêtres ouvertes se font entendre comme dans l'ensemble de la ville. Des bruits de vaisselle qui s'entrechoque viennent s'ajouter à l'heure du déjeuner. Toujours depuis les habitations émane de la musique, quelqu'un écoute Giorgia, quelqu'un d'autre joue de la guitare... Des bribes de conversation arrivent, plutôt bien audibles. Elles viennent de l'autre côté des habitations, depuis la rue S. Egidio.

D'autres bruits, nouveaux en comparaison des sonorités relevées dans l'ensemble de la ville, s'ajoutent à la liste. Depuis rue del Pero on entend très bien des chants d'oiseaux. Si certains étaient déjà audibles au cœur de la cité depuis quelques points dotés d'un arbre ou d'un jardin, les chants entendus ici sont plus nombreux et plus diversifiés, beaucoup plus forts également. La plupart proviennent de l'allée d'arbres plantés le long de la route en contrebas, d'autres semblent plus lointains, provenant de la vallée et de ses zones boisées. Sont également audibles des chants de poules, d'oies et de dindons. Ces sonorités-là viennent d'à peine plus loin derrière l'allée d'arbres, juste au début du versant de la vallée. Un bêlement lointain : il y a un troupeau quelque part. Ce fond sonore est parfois interrompu par le passage d'un véhicule à l'allure plus vive qu'en centre-ville, qui passe sur la route en contrebas. Un autre type de véhicule ponctue les aléas sonores de la rue del Pero : le bruit des tracteurs à proximité dans la vallée. Lorsqu'aucun véhicule (voiture et camion) ne gronde, alors un bruit à la fois sourd et retentissant se fait entendre: le bruit des pas sur les pavés depuis la rue adjacente, celle qui se trouve encore entre deux lignées d'habitation et dont la configuration renvoie un écho un peu démesuré des semelles de chaussures sur la pierre.

La sonorité est ainsi hybride et contient à la fois les bruits de la cité (conversations, pas sur les pavés, bruits du quotidien, véhicules) et ceux de la vallée que l'on pourrait qualifier de plus ruraux (des bruits « naturels » de poules et brebis ainsi que le bruit des véhicules agricoles). C'est une transition qui s'opère dans cette rue, créant en ce lieu un climat de vie tout particulier...



Croquis graphique des sonorités rue Del Pero

Les sonorités ne sont pas homogènes durant la journée. Le tableau ci-dessous récapitule les bruits d'une journée-type rue *del Pero*¹.

Via del Pero – janvier 2012		
Sonorité dominante	Sonorité(s) secondaire(s)	Sonorité(s) ponctuelle(s)
8h00		
voitures	bruits de radio/ vaisselle caquètement des poules pas/portes/conversations de la cité	bruits de bêlements
<i>Source/Propagation</i> voie en contrebass	<i>Source/Propagation</i> - habitations -rue(s) de la cité	<i>Source/Propagation</i> -vallée
13h30		
Bruits quotidiens (radio, conversations) Rires d'enfants / adolescents	poules /volailles/oiseaux	pas/conversations de la cité
<i>Source/Propa</i> Habitations Rues attenantes	<i>Source/Propa</i> vallée/arbres	<i>Source/Propa</i> Rue attenantes
18h30		
-voitures	musique	pas/conversations de la cité
<i>Source/Propa</i> route habitations	<i>Source/Propa</i> vallée habitations rue(s) de la cité	<i>Source/Propa</i> Rues attenantes
22h00		
télévision	/	voitures
<i>Source/Propa</i> habitations	<i>Source/Propa</i> /	<i>Source/Propa</i> -route en contrebass

*Tableau de relevé des sonorités via del Pero
à différents moments de la journée selon leur intensité en janvier 2012*

¹ Un relevé récurrent a été réalisé aux mêmes horaires sur 3 journées en semaine pour ensuite en établir la synthèse. Ces relevés ont également été réalisés à différentes périodes de l'année, aux différentes saisons. Ici, ont été sélectionnés les tableaux les plus représentatifs (de toute l'année). Dans un chapitre suivant, la question des saisons et nycthémères est traitée, et les données recueillies seront analysées plus spécifiquement les unes par rapport aux autres.

Le même relevé sonore a été réalisé plus tard dans l'année, en juin 2012, pendant la saison chaude.

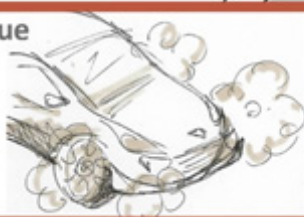
Via del Pero – juin 2012		
Sonorité dominante	Sonorité(s) secondaire(s)	Sonorité(s) ponctuelle(s)
8h00		
voitures	-bruits de radio/ vaisselle -chants d'oiseaux -bruits de pas/portes/ conversations de la cité	-conversations -caquètement des poules
<u>Source/Propagation</u> voie en contrebas	<u>Source/Propagation</u> - habitations -arbres le long de la voie -rue(s) de la cité	<u>Source/Propagation</u> -habitations -vallée - rue de la cité
13h30		
conversations	-bruits de vaisselle -télévision -poules /volailles -cigales -chants d'oiseaux	- bêlements
<u>Source/Propagation</u> habitations	<u>Source/Propagation</u> -habitations -vallée/arbres	<u>Source/Propagation</u> - vallée
18h30		
- voitures - conversations	-tracteur -chants d'oiseau -chant des cigales -musique -pas/conversations de la cité	-bêlements
<u>Source/Propagation</u> -route -habitations	<u>Source/Propagation</u> -vallée -habitations -rue(s) de la cité	<u>Source/Propagation</u> -vallée
22h00		
-télévision	-conversations -vaisselle	- voitures -conversations de la cité
<u>Source/Propagation</u> -habitations	<u>Source/Propagation</u> -habitations	<u>Source/Propagation</u> -route

Tableau de relevé des sonorités via del Pero à différents moments de la journée selon leur intensité en juin 2012

Afin de comparer plus facilement les données issues des deux tableaux (relevés sonores de janvier 2012 et de juin 2012), un croquis graphique avec les sonorités perçues a été réalisé en bilan pour chaque période.

BILAN DES SONORITES RUE DEL PERO EN JANVIER - 8H00

Depuis avenue
Cappannoni



Depuis les ruelles
attenantes



Depuis
la
vallée



VALLEE

- Sonorités dominantes
- Sonorités secondaires
- Sonorités ponctuelles



Depuis
les
habitations

BILAN DES SONORITES RUE DEL PERO EN JANVIER - 13H30

Depuis
les
habitations



Depuis
les
rues
attenantes

VALLEE



Depuis
la vallée et le
fond de val

BILAN DES SONORITES RUE DEL PERO EN JANVIER - 18H30

Depuis avenue Cappannoni



Depuis les ruelles attenantes



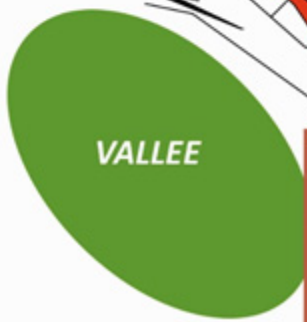
-  Sonorités dominantes
-  Sonorités secondaires
-  Sonorités ponctuelles

Depuis les habitations



BILAN DES SONORITES RUE DEL PERO EN JANVIER - 22H00

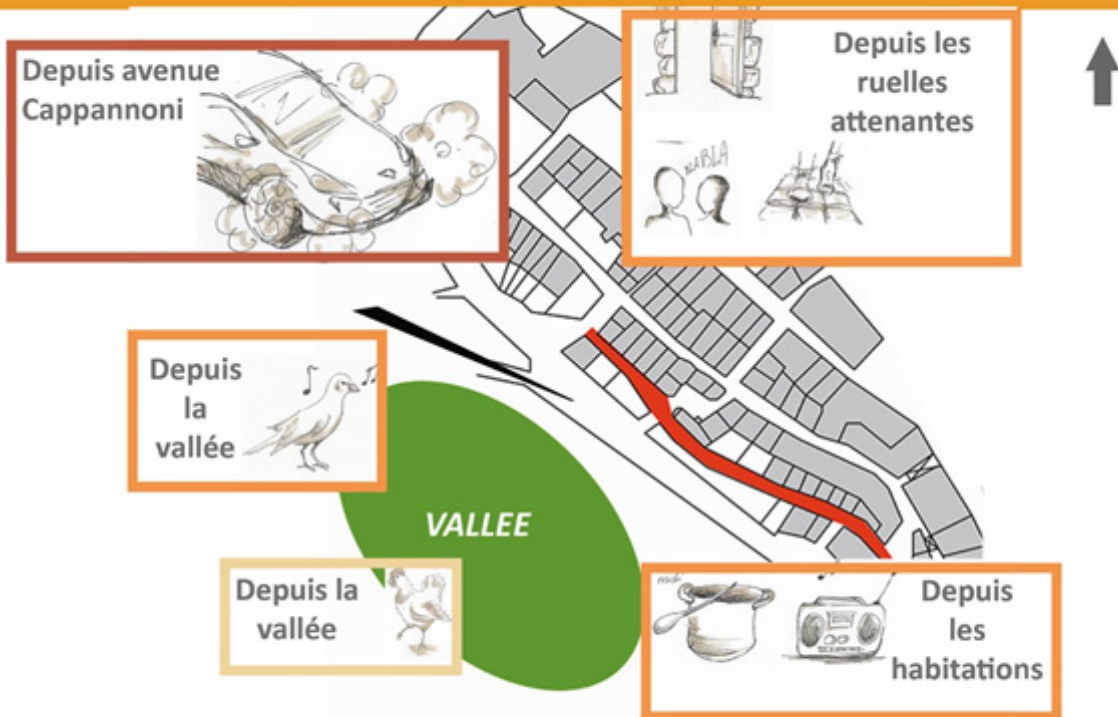
Depuis avenue Cappannoni



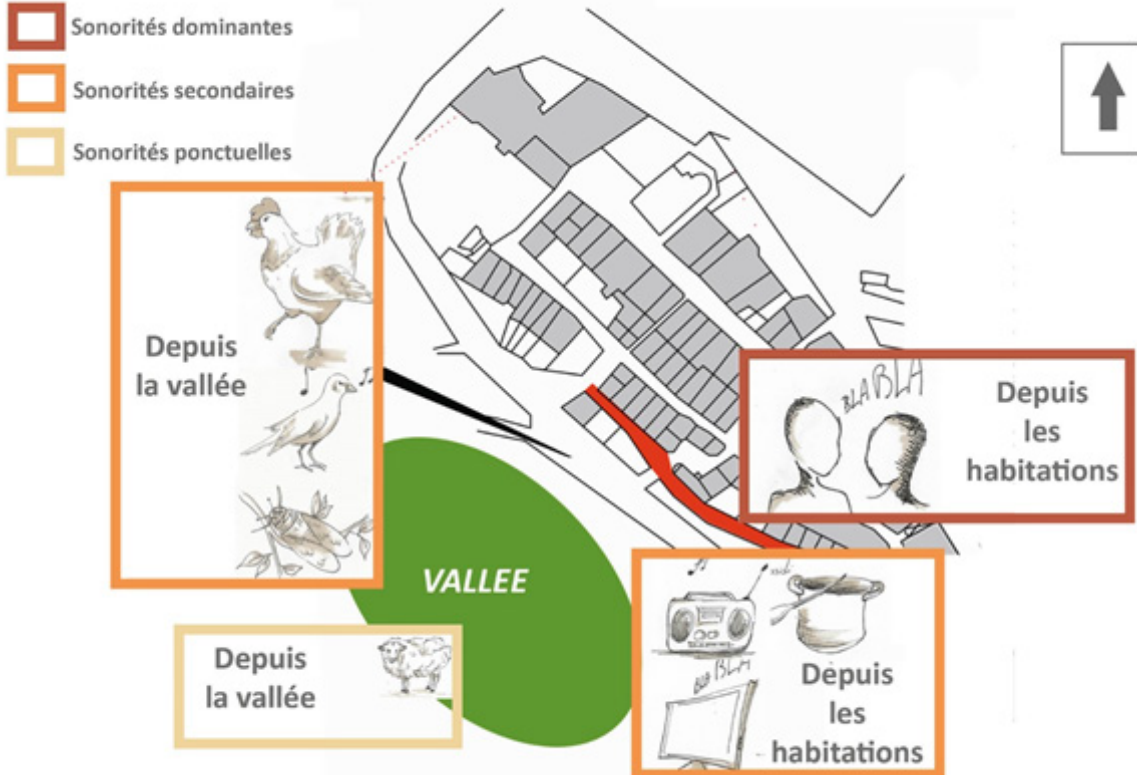
Depuis les habitations



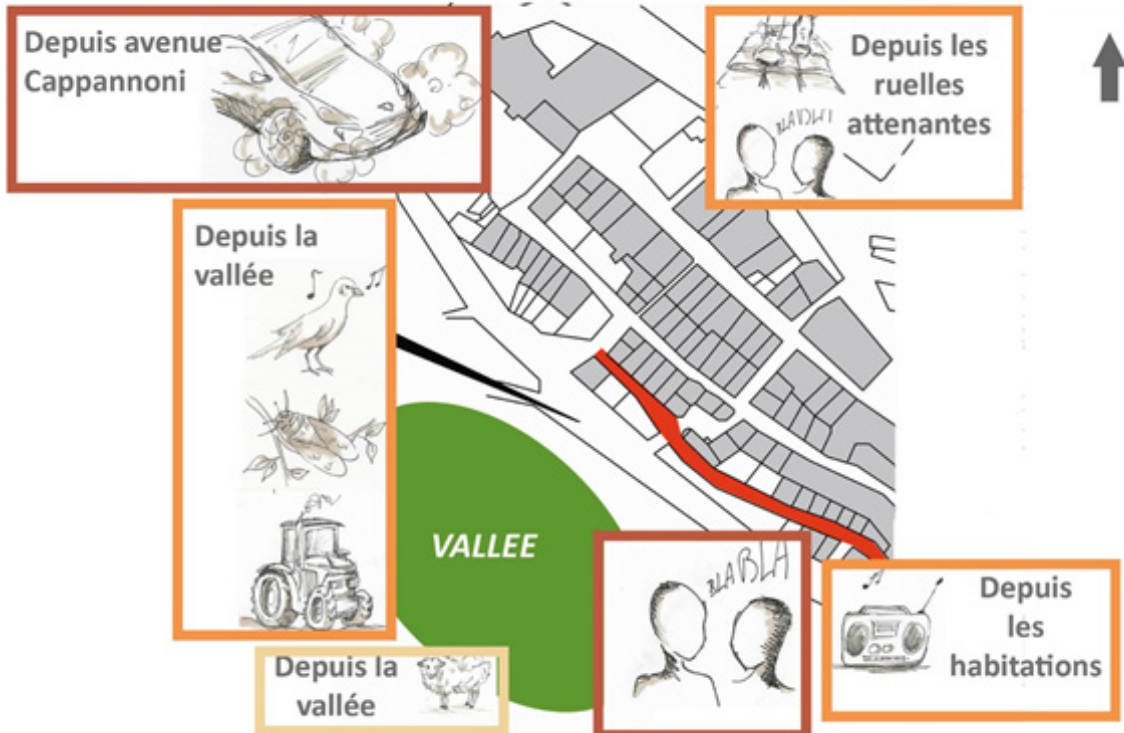
BILAN DES SONORITES RUE DEL PERO EN JUIN - 8H00



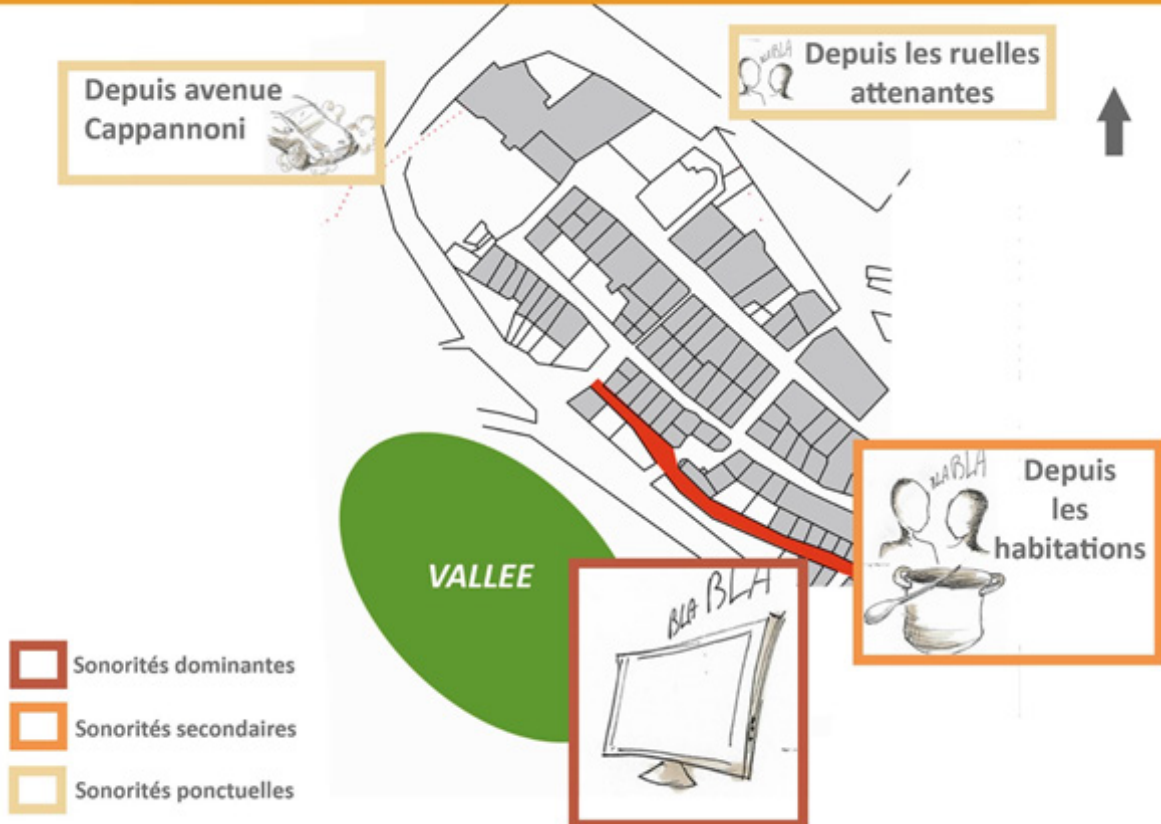
BILAN DES SONORITES RUE DEL PERO EN JUIN - 13H30



BILAN DES SONORITES RUE DEL PERO EN JUIN - 18H30



BILAN DES SONORITES RUE DEL PERO EN JUIN - 22H00



- Sonorités dominantes
- Sonorités secondaires
- Sonorités ponctuelles

Les éléments ci-dessus récapitulent donc les sonorités relevées en semaine en fonction de quatre horaires choisis selon les habitudes locales¹, s'étalant sur toute la journée. Le premier constat, attendu, est qu'il existe un roulement des sonorités tout au long de la journée :

- les sonorités de la « **vie quotidienne** » (vaisselle, conversations, télévision...) sont continues et toujours présentes, mais plus ou moins prégnantes ;
 - cette rue étant peu passante en ce qui concerne les véhicules motorisés, la place est laissée plus aisément à ces sonorités plus sourdes ;
 - les porte-fenêtres laissées largement ouvertes (plus que dans les autres rues de la ville) contribuent à une propagation importante des sons du quotidien
- le **bruit des véhicules** est dominant le matin à 8 heures et au relevé de 18 heures 30, mais disparaît totalement à midi et le soir.
 - cette rue n'accueille ni lieux de restauration ni commerces, elle est donc entièrement monofonctionnelle et réservée aux habitations privées. Ces tranches horaires correspondent aux heures de départ puis de retour de la population active de la rue.
- Les **bruits de la vallée** sont très peu présents le matin et inexistantes le soir (comme le chant des oiseaux). Ils sont perceptibles durant la journée mais possèdent de réels moments « Off ».
 - il faut davantage de « place », soit des plages sonores libérées, pour percevoir ces sons qui sont plus lointains et parviennent principalement par écho. Il est donc nécessaire d'attendre des plages horaires plus calmes en journée et moins polluées par les autres sources sonores possibles.
- Il est étonnant de constater que les **bruits de la ville** (pas, portes, conversations) sont présents surtout sur les plages horaires où les bruits de véhicules sont dominants, et qu'ils s'y superposent donc tout en restant malgré tout audibles. Il s'agit de deux sonorités qui s'affirment l'une et l'autre aux heures dites « de pointe ».

Grâce à ces tableaux, il est possible d'affirmer que la **rue Del Pero** est – du point de vue auditif – **un espace hybride**, entre ville et campagne. Les bruits urbains se mêlent à ceux de la vallée. Les échanges avec les habitants de la ville ont été riches d'enseignements et ont permis de renforcer et de donner du sens aux données recueillies par le relevé ainsi que d'en nourrir l'analyse. « C'est bien ici, on se sent plus libres qu'en ville, mais on est toujours en ville finalement »² confie une jeune femme suspendant son linge dans la rue, à hauteur d'homme, le long des murs de sa maison. L'impression qui en ressort est la sensation d'avoir déjà quitté la ville mais

¹ En Italie de façon générale, et à Città della Pieve plus spécifiquement (d'après un relevé d'observation), les repas sont plus tardifs que dans les régions plus au nord. Les journées sont décalées. Ainsi, le déjeuner se déroule à partir 13 heures en hiver (13 heures 30 en été) et jusque 14 heures 30 voire 15 heures, et le dîner à partir de 20 heures en hiver pour terminer autour de 21h, et de 20h30 en été pour terminer aux alentours de 22h. Les horaires établis dans les tableaux ont été adaptés à ce mode de vie.

² Entretiens oraux concernant la rue courant juin 2013, recueillis auprès des habitants de Città della Pieve.

d'y être toujours suffisamment pour en ressentir encore la protection.

Les éléments issus de l'approche ethnographique qui a visé à observer le comportement des habitants des différents quartiers donne donc, comme annoncé en ouverture, pour la rue Del Pero, les éléments suivants :

- Les **portes-fenêtres** des habitations donnent directement sur la rue. Ce cas de figure est visible ailleurs en ville et dans de nombreuses rues. Mais, dans le reste de la ville, les portes-fenêtres sont souvent fermées ou maintenues à peine entrouvertes. **Ici, elles sont largement déployées**, totalement ouvertes sur la rue. Sur le pas de la porte, de nombreux objets de l'intérieur comme des plantes d'intérieur (ici exposées au soleil), un tapis, des chaussures, un carnet et un stylo, un plateau avec des tasses, un livre ou une chaise viennent prolonger la pièce et sont accessibles directement sur la chaussée. Chaussée depuis laquelle il est également possible de voir directement à l'intérieur des habitations, puisque les portes sont grandes ouvertes.
- Le **linge** qui sèche n'est plus sur des étendoirs devant la porte de la maison comme constaté ailleurs en ville, ni en hauteur entre deux fenêtres de l'étage, il est tout simplement accroché à un fil installé directement le long des murs des maisons, donc dans la rue à portée de tous.
- Les **occupants parlent plus fort**. Si, depuis les ruelles intérieures, il était possible d'entendre des voix, celles-ci étaient contenues. Ici, elles se déploient étonnamment fort. Eclats de rires, exclamations, coups de fils passés devant la porte... Personne ne semble vouloir s'embarrasser à étouffer le propos. Ces éléments semblent concorder avec la sensation de « liberté » ressentie par les habitants dont parlait l'habitante interrogée.
- La **quantité d'objets** de « valeur » (sentimentale ou autre) sur les habitations est plus bien plus importante que dans le reste de la cité : les clés sont abandonnées sur les serrures de quasiment toutes les portes, un carnet (de notes ?) repose sur une chaise dehors avec son stylo, presque au milieu du passage, une paire de chaussures de marque attend son propriétaire non pas sur le pas du perron, mais directement sur la voie, comme retirée précipitamment avant d'entrer.

Le sentiment d'être « à la fois » au dehors et au dedans de la ville semble donc se traduire dans le comportement des habitants. Ici, la frontière entre privé et public est encore plus estompée qu'ailleurs, or c'est également la seule rue qui possède une hybridité des sonorités qui donne la sensation de n'être *plus vraiment en ville*. Lorsque l'on interroge l'un des habitants de la rue « Vous laissez votre carnet de note à la portée de tous ? », il répond « Oui c'est qu'ici dehors je fais un peu comme à la maison... c'est parce qu'on est un peu plus à la campagne ici tu vois ». Le terme campagne évoqué par l'habitant rappelle forcément les sonorités citées plus haut (tracteurs, poules...) ainsi que le sentiment d'être en dehors de la ville. L'expression « à

la campagne » ne peut provenir que du ressenti de ces sons car, en réalité, les arbres hauts de la rue en contrebas masquent la vallée et, visuellement, aucun élément n'est clairement directement accessible.

Ces éléments relevés et analysés permettent d'avancer que les sonorités provenant de la vallée captées depuis cette rue (oiseaux, gallinacés, bêlements, tracteurs...) confèrent au lieu une hybridité et celle-ci semble pousser ses habitants à adopter un comportement différent de celui des habitants des ruelles intérieures à la ville, leur offrant une sensation de liberté plus grande, d'où une appropriation plus marquée de l'espace public qui devient un réel espace investi. Certes, le passage moins récurrent dans cette rue pourrait contribuer à justifier l'étalement des biens personnels à l'extérieur et l'ouverture totale de leurs intérieurs sur la voie, bien que des objets laissés sans surveillance soient peut-être encore plus en danger lorsqu'il y a peu de passage. Sans compter que d'autres rues de la ville sont plus isolées du passage encore³ et n'ont pourtant pas ces caractéristiques. Les habitants se sentent plus libres d'occuper l'espace, de se l'approprier. Les voix résonnent moins que dans les ruelles, ce qui les autorise à parler à voix pleine même pour des conversations privées. Elles sont en effet davantage absorbées par l'espace ouvert, tandis qu'en ville les ruelles hautes et étroites ainsi que les nombreux passages suspendus créent des couloirs permettant la propagation de la voix du marcheur ou des habitants de l'intérieur qui, de fait, susurrent davantage qu'ils ne parlent. Le lieu semble donc, d'emblée, plus au calme. Cette ambiance est unique dans la ville et n'existe qu'à cette lisière urbaine. Les frontières de la ville sont ici mises à mal par les sons qui mettent en exergue la lisière, même pour qui ne serait pas en mesure de voir la limite. « Il existe un lien sourd entre l'ensoleillement d'un espace et les humeurs de chacun, la claustrophobie et certains souterrains, l'acoustique de certaines pièces et le stress qui y règne »⁴, or il semble ici que cette acoustique favorise une sensation de protection et d'indépendance.

Autant il est nécessaire de marquer l'arrêt devant un mur, le passage étant obstrué, autant il est vital d'entendre un véhicule moteur arriver au moment de traverser. Ainsi, souvent relayés à un second rang, il est évident que le monde du son soit partie prenante de l'identité d'une ville et de la perception de celle-ci, et joue un rôle sur le sentiment des pratiquants de la ville et, de fait, sur leurs comportements vis-à-vis des lieux. Les sonorités contribuent donc à la création d'une atmosphère sécurisante qui induit des comportements précis chez les usagers de l'espace de cette rue, du moins la journée. Si la sensation en journée est d'être en-dehors de la ville et que ce sentiment puisse provoquer un bien-être et une sensation de liberté, qu'en est-il des sonorités nocturnes ?

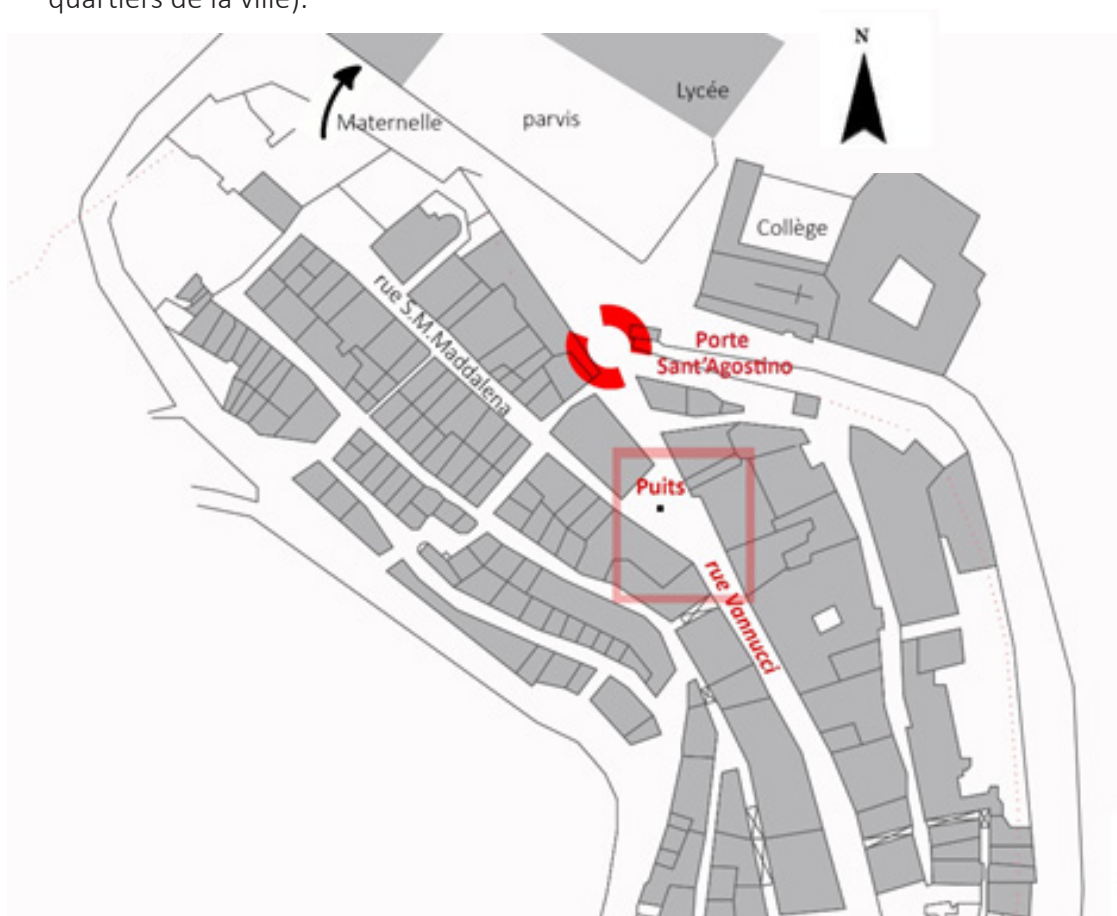
³ Un relevé des récurrences de passage et de la fréquentation des rues a été réalisé au début des recherches, dont les résultats n'ont pas été utiles pour l'ensemble de cette thèse. Néanmoins, il permet de voir que la rue Del Pero avait été classée dans l'une des rues les moins fréquentées avec 9 autres rues de la ville intra-muros.

⁴ **CRUNELLE, Marc** : *L'avenir de l'architecture*, essai

c. Sonothèque : facteur d'appréciation des lieux urbains

Les relevés sonores ont mis en évidence d'autres particularités concernant le lien climat urbains, ressenti et pratiques urbaines. Le bas de la rue Vannucci débouche sur l'une des portes de sortie des murs de la ville. Beaucoup de véhicules motorisés entrent et quittent la ville par cette voie. Rue commerçante, bordée de part et d'autre de magasins et boutiques sur tout son long, la rue Vannucci attire du monde issu des périphéries villageoises. Le stationnement étant autorisé le long de la voie, c'est l'un des arrêts principaux, bien que les places soient peu nombreuses et vite occupées (sans compter qu'une part de celles-ci se transforme en terrasses dès le mois de mai voire avril). Il est important de rappeler que l'appellation « bas de la rue Vannucci » ne fait en aucun cas référence à sa localisation géographique puisque cette zone se situe plutôt au nord, mais est le résultat du dénivelé relativement important dans cette rue, qui part du cœur de la ville, point le plus haut, et descend jusqu'à la porte de sortie des murs de la ville au nord, précisément là où le relevé a été effectué.

Ce lieu possède donc une configuration particulière entre la sortie de ville par la porte Sant'Agostino et l'accès à la rue Santa Maria Maddalena (voir extrait de plan de ville ci-dessous) avec pour point culminant le puits appelé Pozzo del Casalino (qui fait partie de l'un des trois puits très anciens qui servaient à la survie de la cité en cas de siège, situés chacun dans l'un des quartiers de la ville).



Plan de situation de la zone étudiée(carré rouge) de la rue Vannucci

Sur l'ensemble des relevés opérés dans cette zone, les relevés sonores ont mis en lumière un élément particulier inhérent à cette rue. Ces relevés sonores ont été réalisés, pour chaque tableau, sur la moyenne issue du bilan de plusieurs journées d'observations. Les éléments récurrents ont été retenus pour chaque période et chaque tranche horaire afin de recréer une identité sonore du lieu qui soit la plus représentative possible. Mais les éléments sonores ponctuels révélés dans ces phases sont également indiqués dans les documents présentés. Tous les relevés détaillés ici ont été réalisés en semaine. Les plages horaires détaillées ont été déterminées *a posteriori*, après étude des relevés, afin de les séquencer de la façon la plus pertinente possible en base aux variations observables.

Ce lieu, comme dit précédemment, est donc doté de nombreux commerces et de points de restauration. Les rez-de-chaussée sont en quasi-totalité réservés à ces activités tandis que les habitations se trouvent aux étages, sur deux ou trois niveaux selon les édifices. Autre élément important à signaler dans la petite zone de rue sélectionnée avant l'analyse des relevés, ce sont les terrasses du café et du restaurant qui s'installent et envahissent l'espace en bordure de voie et qui étalent leur mobilier à la fois devant leur porte et de l'autre côté de la voie pour l'un, et en plein milieu de la zone pour l'autre. Ces terrasses disparaissent ensuite dès les premiers jours d'octobre, le trottoir étant rendu aux passants et au stationnement (stationnement qui se révèle donc impossible dans cette partie de la rue durant un certain laps de temps).

Bas de la rue Vannucci- Porta Sant'Agostino – janvier 2012		
Sonorité dominante	Sonorité(s) secondaire(s)	Sonorité(s) ponctuelle(s)
8 heures		
Voitures	Rires et jeux d'enfants/ adolescents	conversations
<i>Source/Propagation</i> Entrées et sorties de la ville depuis la Porte Sant'Agostino	<i>Source/Propagation</i> Rue Parvis du complexe scolaire Puits (pozzo del Casalino)	<i>Source/Propagation</i> Rue
13 heures 30		
Rires et jeux d'enfants / adolescents	Voitures	Conversations
<i>Source/Propa</i> habitations	<i>Source/Propa</i> Rue Entrées/sorties par la porte de la ville	<i>Source/Propa</i> Rue
18 heures 30		
Voitures	jeux d'enfants et d'adolescents	conversations
<i>Source/Propa</i> Entrées et sorties de la ville	<i>Source/Propa</i> Rue Puits (pozzo Casalino)	<i>Source/Propa</i> Rue
22 heures		

-pas dans la ville	-conversations	- voitures -conversations de la cité
Source/Propa -rue et rues attenantes	Source/Propa -restaurants/café	Source/Propa -route

Tableau 1 : Relevé des sonorités selon leur intensité en Bas de la rue Vannucci- Porta Sant'Agostino
– en janvier 2012 à différents moments de la journée

Bas de la rue Vannucci- Porta Sant'Agostino – juin 2012		
Sonorité dominante	Sonorité(s) secondaire(s)	Sonorité(s) ponctuelle(s)
8 heures		
Conversations	-voitures	Enfants/ adolescents (jeux et rires)
Source/Propagation Terrasses des cafés/bar Rues Maison aux fenêtres ouvertes vers rue (personnes aux fenêtres)	Source/Propagation Les véhicules arrivant en ville et ceux la quittant par la porte	Source/Propagation Rues Habitations Parvis du complexe scolaire en dehors des murs
13 heures 30		
Enfants/adolescents (jeux et rires)	Conversations Voitures	Klaxons Bruits quotidiens
Source/Propa Rue	Source/Propa Rue	Source/Propa Voitures stationnées, Rue Habitations aux étages
18 heures 30		
Conversations Enfants / adolescents Bruits de verres	Voitures	Bruits quotidiens
Source/Propa Rue Terrasses des cafés/bars	Source/Propa Rue Terrasses des cafés/bars Autour du puits	Source/Propa Habitations aux étages
22 heures		
Conversations Bruits de verres/tasses	Bruits quotidiens	Voitures adolescents
Source/Propa Terrasses des cafés / bars / restaurants	Source/Propagation Habitations aux étages	Source/Propa Rue (sorties et entrées par la porte de la cité)

Relevé des sonorités selon leur intensité en Bas de la rue Vannucci- Porta Sant'Agostino – en juin 2012 à
différents moments de la journée

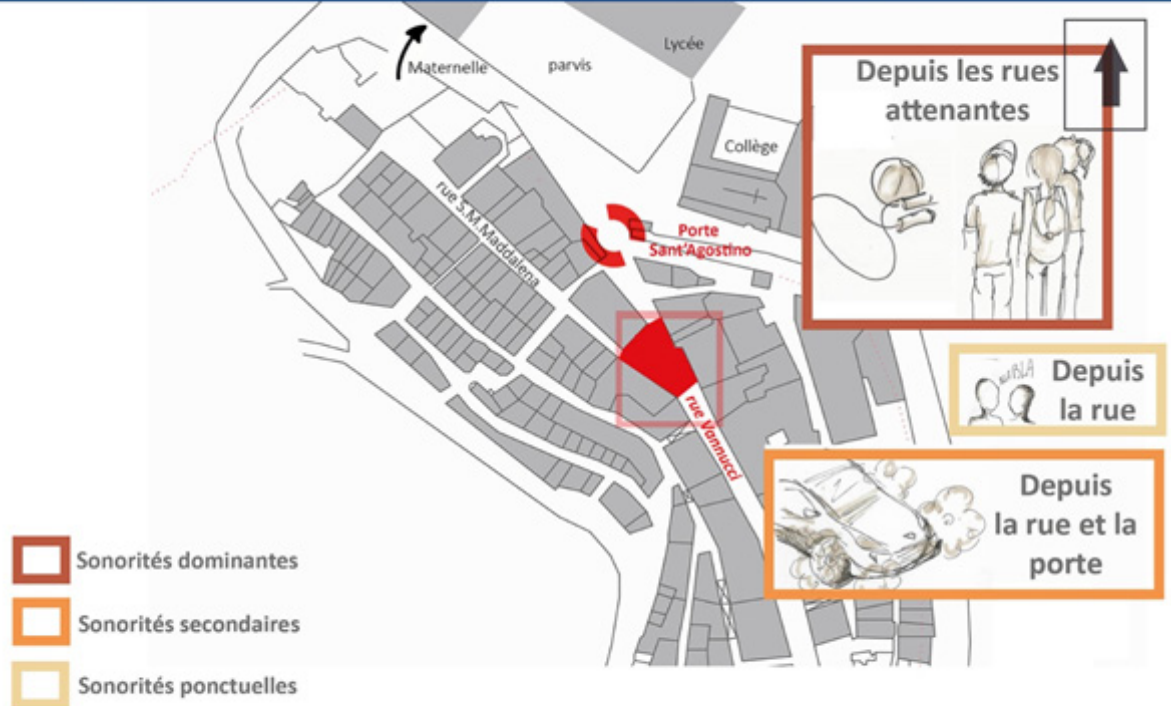
Pour améliorer la visibilité des éléments inscrits dans les tableaux et afin de permettre une vue d'ensemble favorisant une confrontation efficace, des schémas graphiques (ci-dessous) ont été réalisés à partir de ces tableaux. Pour chaque schéma, le code couleur est le suivant : en rouge foncé l'élément dominant (également notifié par une fenêtre plus large), en orange les

éléments importants mais non dominants et en jaunes, les éléments mineurs (également placés dans une fenêtre plus petite afin de renforcer la lisibilité). La nature du bruit est représentée graphiquement tandis qu'il est indiqué par écrit la source sonore :

BILAN DES SONORITES RUE VANNUCCI EN JANVIER - 8H00



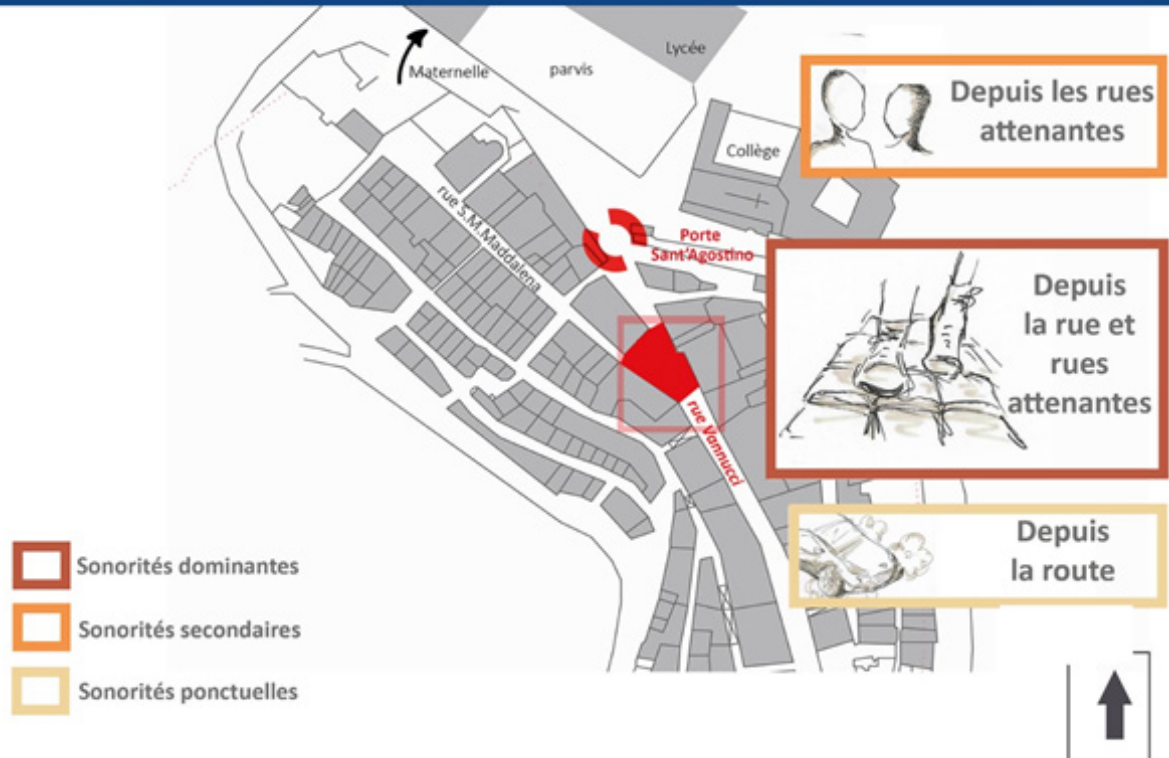
BILAN DES SONORITES RUE VANNUCCI EN JANVIER - 13H30



BILAN DES SONORITES RUE VANNUCCI EN JANVIER - 18H30



BILAN DES SONORITES RUE VANNUCCI EN JANVIER - 22h00



BILAN DES SONORITES RUE VANNUCCI EN JUIN - 8H00



BILAN DES SONORITES RUE VANNUCCI EN JUIN - 13H30



BILAN DES SONORITES RUE VANNUCCI EN JUIN - 18H30



BILAN DES SONORITES RUE VANNUCCI EN JUIN - 22H00



L'ensemble de ces éléments permet de dégager une identité sonore du lieu en fonction de la saison (chaude ou froide).

Plusieurs éléments sont à dégager de l'étude du tableau 1 (qui correspond aux saisons plus fraîches) :

- **Aucun son ne provient des habitations :**

→ ceci peut s'expliquer notamment par le fait que les habitations se trouvent aux étages, et donc davantage éloignées de la rue que dans les autres rues non dotés de commerces en rez-de-chaussée

→ il semble, d'autre part, qu'il s'agisse du niveau sonore général lui-même qui diffère. De tous les relevés de sonorités effectués, cette portion de la ville s'est révélée comme étant l'une des plus bruyantes, arborant la plus grande diversité de sons simultanés. Il devient donc obligatoirement plus difficile de distinguer les bruits ponctuels et sourds du quotidien dans un environnement sonore déjà encombré

- **Les enfants et adolescents constituent une source sonore importante mais très ponctuelle,** récurrente mais sur des périodes restreintes et totalement inexistante pendant certaines plages horaires plus tardives :

→ la présence des établissements scolaires (lycée, collège et maternelle) à proximité explique l'affluence de ces catégories d'âge, d'autant plus qu'il s'agit de la sortie de la ville qui permet d'accéder à ces institutions le plus rapidement

→ il semble que la disposition favorise également la station des plus jeunes. La placette constituée fortuitement par le dégagement de bâti dessine en effet un lieu, juste à l'entrée de la ville, adapté à l'arrêt

→ cette catégorie sonore est absente de la tranche horaire située autour de 22 heures, ce qui s'explique aisément en semaine par le couvre-feu parental

- **le bruit des voitures est relativement présent, mais plus pondéré par moments :**

→ les terrasses ne sont pas encore installées, les espaces libres sont donc occupés par les véhicules stationnés et la rue est très commerçante, il y a forcément des arrêts fréquents

→ la rue est charnière : elle permet d'accéder à et de sortir de la ville, et plus particulièrement de son centre historique via la porte dans les murs d'enceinte, d'où un passage fréquent

D'autres éléments sont à dégager de l'étude du tableau 2, qui représente les données recueillies durant le mois de juin :

- **quelques sons ponctuels provenant des habitations et totalement inaudibles lors des saisons froides apparaissent :**

→ les fenêtres des habitations restent moins longtemps ouvertes par mauvais temps

tandis que les beaux jours favorisent leur ouverture. Juin n'étant pas encore caniculaire, les fenêtres ne sont pas encore cloisonnées pour repousser la chaleur

→ les sons quotidiens n'apparaissent pas très tôt le matin, certainement parce qu'en juin les matinées sont encore un peu fraîches, les fenêtres n'étant alors ouvertes que plus tardivement (en juillet l'ouverture des fenêtres est plus matinale)

· **les enfants et adolescents constituent une source sonore relativement importante.**

Ils sont en effet très présents à 18 heures 30 et apparaissent aussi, à cette époque de l'année, dans la plage horaire de 22 heures dont ils étaient absents précédemment :

→ ceci s'explique par les journées qui s'allongent et l'approche de la fin de l'année scolaire (plus précoce en Italie qu'en France), les couvre-feux étant donc décalés par rapport à janvier

· **le bruit des voitures semble moins présent à 18 heures 30 qu'il ne l'était pour les saisons plus froides, pourtant le comptage contredit cette donnée !**

Bien que les places de stationnements soient occupées par les terrasses des cafés, et qu'il aurait été possible d'imaginer alors une diminution du bruit des véhicules moteurs, il n'en n'est rien puisque la saison touristique a déjà commencé et que les véhicules des visiteurs sont déjà nombreux à cette époque, arpentant la rue. Ainsi, au comptage il ressort 1 voiture en janvier à 18h30 pour 2,5 en juin ! La différence est significative, mais le fait est que ces voitures sont recouvertes par d'autres sonorités plus attrayantes et ayant une connotation plus positive comme les discussions en terrasse, les jeux des enfants et adolescents...

Une autre série d'entretiens informels réalisée auprès des habitants interrogés en bas de cette rue a éclairé certains éléments en lien avec le relevé sonore établi plus haut. Au cours de ces relevés, une trentaine de personnes a été interpellée en janvier et autant en juin. Ces entretiens informels ont concerné les personnes passant ou fréquentant le bas de la rue durant la période de relevé, et consistait en un échange permettant d'aborder d'une part leur intérêt pour cette portion de la ville (la raison de leur venue, leur appréciation du lieu, le plaisir qu'ils prenaient à y être) et d'autre part le ressenti face aux sons de la rue. D'emblée, il leur était demandé s'ils étaient bien des « locaux », condition sans laquelle l'entretien prenait fin, puisqu'il était nécessaire ici de s'adresser à des personnes ayant l'habitude du lieu pour qu'ils en possèdent déjà une certaine construction mentale établie. Deux données peuvent être mises en lumière suite à ces entretiens. D'une part, le fait que les habitants apprécient cette zone lorsqu'ils y sont interrogés en juin (la quasi-totalité des interrogés a clairement formulé apprécier cet endroit). Les qualificatifs employés sont alors : vivante, agréable et conviviale¹. Lorsqu'il leur est fait mention du bruit des moteurs, ces bruits sont qualifiés de « pas dérangeants », les interrogés semblaient presque s'étonner de la question, rebondissent pour la plupart d'entre eux

¹ Le mot « vivante » a été cité dix-sept fois, le mot agréable a été cité douze fois et le mot convivial neuf fois lors des entretiens réalisés en juin auprès des vingt-huit personnes interrogées.

sur l'aspect dynamique et l'attractivité de l'endroit, justifiant et expliquant ces sons. Cependant, les données divergent en janvier. Les habitants interrogés durant cette période, sur le même lieu, ont témoigné, eux, d'un certain désintérêt. Les réponses ont été moins enthousiastes et les compliments spontanés rares. « Je viens parce qu'il y a le bar où j'ai l'habitude d'aller. On se retrouve là-dedans avec mes amis. Mais c'est tout »². « Il y a les boutiques, j'en profite avant de passer récupérer mes enfants à l'école... Voilà...»³. Seuls trois entretiens sur les vingt-sept ont permis de déceler un véritable intérêt pour le lieu, tous les autres n'ont semblé lui vouer aucun engouement particulier⁴. Ainsi, la plupart des habitants interrogés, avant que l'entretien ne les mène à parler des sons, évoquaient d'eux-mêmes l'aspect bruyant de la rue, contrairement aux interrogés du mois de juin. « Ce n'est pas très agréable. On entend pas mal les voitures parce qu'il y a du passage...»⁵. **Un même son peut donc être perçu positivement ou négativement en fonction de l'ambiance globale du lieu. Même si celui-ci est plus prononcé, la présence de sons plus agréables semble – y compris pour nous au moment du relevé – occulter la présence de sons plus nuisibles.** S'il est certain que davantage de bruits mêlés peut contribuer à couvrir un peu ces sons de moteurs, il semble tout de même peu probable que des voix lors de simples conversations puisse à ce point occulter ce son. De fait, le son ne diminue pas, il augmente avec les nouvelles sonorités ajoutées ! Deux fois et demi plus de voiture produit forcément deux fois et demi plus de bruit de passage, avec en surplus les brouhaha (joyeux) des voix des uns et des autres sur les terrasses et dans la rue. Il se peut alors que cette diminution perceptive du bruit des moteurs découle d'un double effet : celui qui vient d'une accumulation de sons plus nombreux et diversifiés noyant un peu le bruit des moteurs, avec peut-être celui d'une focalisation inconsciente sur certains sons en particulier (ici les voix des gens en terrasse et des enfants).

Le second élément à dégager de cette analyse semble également fondamental : il s'agit **de la différence de statut attribuée à ce même lieu en fonction des saisons**. A plus d'une vingtaine de reprises, les interrogés de la saison chaude ont directement inclus le lieu *dans* la ville « C'est un endroit de la ville où j'aime bien venir »⁶, « je viens toujours ici quand je viens en ville, même si j'arrive par l'autre côté. C'est passage obligé ! »⁷, « J'aime bien venir me promener ici l'été, c'est agréable, on habite une belle petite ville, notez-le dans votre article ! »⁸. Ils la considèrent donc comme faisant partie intégrante de la cité et surtout, de son centre, de son cœur, ce qui est le cas. Et ce fait est indubitable, puisque cet endroit et de toute façon inclus à l'intérieur du mur d'enceinte. Or, l'inclusion de ce lieu dans la ville est beaucoup moins évidente dans les entretiens informels obtenus en hiver. D'ailleurs, quatre entretiens excluent pleinement et

2 Extrait de l'Entretien Informel numéro 24 de la période Hivernale (EI 24H)

3 Extrait de l'EI 13H

4 Les entretiens réalisés étaient anonymes, il y a un tout de même une probabilité pour qu'une même personne ait été interrogée deux fois, en juin puis en janvier, même si aucun interrogé n'a jamais mentionné ce cas

5 Extrait EI 11H

6 Extrait EI 21E

7 Extrait EI 2E

8 Extrait EI 7E

clairement ce lieu de la ville :

« Je viens en coup de vent ici, quand j'ai à faire, mais sinon je préfère rester en ville en hiver »⁹.

« Je m'y arrête très rapidement, je vais voir ma mère dans une petite ville à côté, c'est pour ça que je passe ici sinon je ne descends jamais ici je reste plus haut, en ville»¹⁰.

« J'y passe tous les jours, j'habite dans la rue derrière, juste à côté de l'église (...) c'est pas que j'apprécie spécialement (...) Comme cela je vois aussi un peu de mouvement, ce qu'il se passe un peu dehors, je suis âgé je ne sors pas souvent de Città (sous-entendu Città della Pieve)»¹¹.

« Je viens ici rarement, le soir en général, pour manger à la pizzeria juste là (il indique). Enfin en été je viens davantage mais en hiver non, juste pour ça quoi. En été c'est différent il y a plus de monde, il y a plus de vie, c'est joyeux il y a les terrasses du café et du restaurant. En hiver c'est plus comme si on était déjà loin de la ville, on est à la sortie de la ville ici alors, je ne sais pas expliquer »¹².

Dans ces quatre extraits, les personnes interrogées rejettent cet endroit, le considérant déjà extérieur à la ville. Or, il est pourtant bien contenu dans l'enceinte. Mais l'appréciation plus négative liée à une sonorité moins entraînante les pousse à replacer le lieu dans un contexte extérieur à leur ville, qu'ils apprécient mieux que cette partie précise de la cité. Ainsi il semble que le mécanisme soit le suivant : les saisons influent sur les usages, et ceux-ci influent sur l'identité sonore du lieu qui devient, de fait, propre à une saison et donc lié à la temporalité de la ville, et ce paysage sonore influe à son tour sur le ressenti du lieu par les habitants et l'appréciation qu'ils vont en avoir. Lorsque ce ressenti est positif, ils lient volontiers (voire même soulignent l'appartenance) ce lieu à leur ville. Mais lorsque ce ressenti est négatif, ils rejettent alors le lieu en dehors ou à la lisière de la ville. Ainsi, il semble que les saisons, en agissant sur le paysage sonore, modulent les frontières de la cité, incluant et rejetant des parties de la ville qui pourtant en font pleinement partie, et promènent les rues d'une appartenance à l'autre.

Il est complexe de mettre en lien ces deux éléments à la simple lumière des expérimentations effectuées ici. Cependant, il semble évident que la perception auditive induise une appréciation différente des espaces parcourus, allant jusqu'à pouvoir les exclure géographiquement d'une entité pourtant soudée. En générant des espaces à l'ambiance plus ou moins appréciée, les sonorités redessinent des lignes urbaines différentes, capable d'exclure les éléments jugés problématiques ou désagréables, pour les réintroduire lorsqu'ils le méritent. Ces processus en disent long sur les leviers d'action possible pour la requalification de certains lieux urbains ou les phénomènes d'inclusion.

Ainsi les saisons, en influant sur les activités qui se déroulent dans la rue influent donc sur les types de sonorités présentes, jouant un rôle important dans la création de l'ambiance de cette rue et sur le statut et l'appréciation de celle-ci, et donc, finalement, sur sa représentation. L'ambiance, « loin d'être un simple surplus de luxe ou de confort, elle aide à penser le versant

9 Extrait EI 9H

10 Extrait EI 11H

11 Extrait EI 14H

12 Extrait EI 25H

existentiel de l'expérience humaine. C'est dire si elle ancre le monde des sens au cœur même de l'habiter et en constitue une condition de possibilité »¹³. Cette donnée transforme ce qui est perçu comme négatif par saisons froides en un élément qualitatif (associé alors à une forme de dynamisme dans l'imaginaire des promeneurs) lors des saisons chaudes. Le son constitue donc une dynamique sensible de la rue et, en cela possède une place de choix dans les données relatives à la planification urbaine. Comprendre ce mécanisme de changement de perception d'un même son en fonction de l'atmosphère créée ouvre un champ des possibles jusqu'à lors resté clos puisqu'il donne accès à une compréhension augmentée de l'espace ainsi analysé.

Dans une aire où « longtemps associé à la bonne santé urbaine - au travers des ateliers, des commerçants et de la circulation, signes de sa modernité ainsi que des terrasses des cafés ou de l'orphéon dominical, signes de sa sociabilité - le bruit tend à être subi, à devenir nuisance, symptôme d'un mal-vivre »¹⁴, il est plus que temps de réhabiliter cette donnée afin de comprendre de quelle manière elle contribue à façonner les espaces.

13 **THILBAULT, Jean-Paul** : « Petite archéologie de la notion d'ambiance » in *Communications*, « Les bruits de la ville », n°90, p.175-195, Seuil, Paris, 2012

14 **MONTÈS, Christian** : « La ville, le bruit et le son, entre mesure policière et identités urbaines » in *Géocarrefour*, Vol. 78/2, 2003

B. Au fil des saisons

Comme il sera évoqué au fil de cette recherche, le climat, la lumière, les usages... sont autant d'éléments qui influent sur le ressenti de l'espace (sur sa physionomie mais également et surtout sur son atmosphère). Or, ces éléments sont inhérents à une certaine temporalité, ils évoluent, puis reviennent de façon perpétuelle. L'analyse des réponses aux entretiens écrits a révélé que la saisonnalité permettait également un usage débordant de l'environnement, une pratique du territoire non urbanisé autour de la ville... Chaque climat (cette fois au sens d'atmosphère mais également de climat saisonnier) redessine donc les lignes d'une ville nouvelle...

a. Pratiques saisonnières : exploiter chaque recoin

Les entretiens écrits ont permis de dégager un grand nombre d'hypothèses concernant les liens ville/territoire. A l'une des questions de l'entretien écrit destiné aux habitants ainsi formulée « Quel est l'endroit le plus agréable : au printemps / en été / en automne / en hiver », les réponses ont mis en évidence une certaine pratique des environs. Pourtant, la série de questions portait bien sur « la ville ». Cet élément n'est pas répété dans la question, puisqu'il l'est dans les précédentes, et la question intervient donc dans une suite logique d'interrogations portant sur le même objet : la ville.

Le récapitulatif des réponses des habitants apparaît ci-dessous :

N°	Au printemps	En été	En automne	En hiver
H1- F24	Dans la pinède	Dans les jardins		La bibliothèque
H2- M80	Sur le pourtour	Ancien parc Rimembranza	Toutes les ruelles	Les Casaccie- San Pietro
H3 – F72	/	Viale Vanni	/	
H4- F75	Bar Stefanini	Viale Vanni / Viale Cappuccini	Viale Cappannini	Pievarola (?)
H5-F44	Campagne environnementale	Le jardin du bar ACLI	La campagne environnante	La maison
H6-M54	Dans la campagne	La promenade le long de l'enceinte du Cetona	Dans les bois	A la maison
H7-M20	/	Partout	/	Bar
H8-F22	Partout. Les terrasses de café	La pinède, les terrasses	Les panoramas colorés	La maison, les cafés
H9-M41	Dans la campagne	Dans la pinède	Sur le parcours pour voir les couleurs	A la maison, place du Plebiscite
H10-M44	Les jardins	Les jardins	Le pourtour de la ville	Les cafés, la maison
H11-F34	Dans les jardins, sur le pourtour de la ville	Les terrasses des cafés	Sur le pourtour de la ville	Chez moi, à l'intérieur des bars

H12-M18	Les terrasses de cafés, les places	Le pourtour où c'est ombragé (les jardins)	/	Les cafés, la maison
H13-F57	Partout dans la vallée	Sur les places	Le pourtour avec les rues	Le centre historique
H14-F62	La rue	La pinède, la rue	Les maisons	La maison
H15-M66	Le centre historique	La pinède, les cafés	Partout	Les bars
H16-F21	Les bars (dehors)	L'intérieur des bars, les parcs	Le pourtour	Chez moi
H17-M23	En ville, sur les pourtours	Où il y a la climatisation !	En ville	Les bars, la maison
H18-M39	La campagne autour	L'avenue Vanni, les pourtours	Le contour de la ville	Chez moi
H19-F51	Les rues de la ville	La pinède	Au kiosque, les places	Chez moi
H20-M74	Place Matteotti	Avenue Vanni, place Matteotti	Les ruelles	La maison
H21-M64	Les sentiers	Dans les endroits ombragés (parcs)	Les collines	Le pourtour
H22-F29	Les alentours	Le parc, la pinède, les places	Les places et le centre ville	La maison
H23-M47	Les pourtours de la ville	La pinède	Le centre historique, les belvédères	Le centre historique, la maison
H24-M81	Les demi-saisons	Promenade « Le Monache »	Je n'y suis plus	Le centre
H25-F59	Partout	Les places, la promenade des Monache	En terrasse au bar	Devant une cheminée
H26-XX	Promenade « Le Monache »	Bar ACLI	Le parc	L'avenue du parc
H27-F56	Les contours, les murs de la ville	La promenade	Les contours de la ville, le mur d'enceinte	Centre historique
H28-M75	Contours	Avenue Icilio Vanni	Le centre historique	Le bar
H29-M29	Rue Vanni	Rue Vanni	Rue Vanni	Place du Plébiscite
H30-M47	Contours	Le parc	Contours	Le centre historique
H31-F51	Les rues principales	La pinède	Les contours	Les rues principales
H32-F33	Promenade des Monache, les pourtours	Promenade des Monache	Au centre ville	A la maison
H33-F74	La rue	Chez moi	Le pourtour	La ville
H34-M61	Les jardins	La pinède / le stade	Bar, la rue Vannucci	Le bar
H35-F58	Le centre historique	/	/	La maison

H36-F39	Chez des amis à la campagne	Promenade les Monache	Le centre historique	La maison
H37-F67	Les jardins	Les sentiers boisés	Le centre historique	La maison / le bar
H38-M45	Dans la campagne, sur les places	La pinède	En ville sur les places	Chez moi, au bar
H39-F33	Sur les sentiers	Chez moi au frais	Sur les places	Chez moi au chaud
H40-M21	Sur les places	Au bar et en terrasse	Sur les places	Au bar
H41-M67	Sur les places, en ville dans les rues	Au bar, allée Rimembranza	Dans la campagne	Chez moi
H42-M46	Dans la campagne	Sur les pourtours	Au bar	Chez moi
H43-F73	Les jardins	Les terrasses de café, les places	Les contours de la ville et le bar	Le bar
H44-F34	Sur le pourtour	Chez moi, au café	Au café, en ville	Chez moi
H45-M28	Sur les places, en ville	Au bar, les pourtours	La campagne	Le bar
H46-F26	les sentiers de campagne	Les pourtours et les ruelles ombragées	En ville	Au café
H47-M40	Les rues principales	La pinède	Dans le centre historique	Au bar ou chez moi
H48-F63	Les coutours	La pinède, la Rimembranza	Le centre historique et le pourtour	Chez moi
H49-M50	Le centre historique	Le bar, les promenades	Bar et centre	Bar et chez moi
H50-M17	Les places	Le bar	Les places	Le bar, chez moi

Or, après lecture de ce tableau, **il est notable que chaque saison possède en fait une dominante dans les réponses observées.** Il y a une récurrence des lieux cités par saison. Il devient alors possible de synthétiser ces réponses en fonction de chaque saison. Ainsi :

- Au **printemps**, les réponses concernent en majorité la **campagne**, la **nature** environnante.
- En **été**, les réponses évoquent en majorité les **jardins**, les **parcs** et les **chemins** (l'acte de la promenade est dominant).
- En **automne**, c'est à nouveau l'environnement **en dehors de la ville** qui est cité : bois, campagne, en passant par toutes les échappées visuelles sur la vallée que procurent les murs d'enceinte de la ville.
- La dominante des réponses en **hiver** concerne *les intérieurs*, à savoir les intérieurs des cafés, des bars, mais également le domicile qui n'est cité pour aucune autre saison.

Les réponses en lien aux saisons sont assez logiques. En hiver, les lieux fréquentés sont des lieux chauffés par exemple. Ce qui est plus étonnant, c'est que la question portait sur la ville et trouve une large prédominance de tout ce qui l'entoure mais non d'elle-même au sens strict. Au printemps la campagne, largement citée pour cette saison, est particulièrement exaltée. Il

pourrait donc s'agir d'une recherche d'esthétique, de contemplation, qui guide l'envie de quitter la zone bâtie pour se rapprocher d'éléments plus naturels, plus éphémères également. En été, les jardins, parcs et chemins sont certainement recherchés pour la fraîcheur et l'ombre qu'ils procurent. En automne, le paysage changeant et rougeoyant est davantage plébiscité puisque sont largement cités les points de panoramas et les échappées dans les bois. Enfin en hiver, et sans surprise, il s'agit bien de la recherche de chaleur et de (ré)confort (social et matériel) qui renforce le lien à l'intra-muros, aux intérieurs en général. Rien d'illogique, pourtant si la ville est bien la plus citée en hiver, dans ces réponses ressortent des lieux qui n'en font pas partie. Dans le jeu de strates de la ville qui commence par ses intérieurs (ses origines), ses rues, puis ses quartiers, puis son enceinte ... ici est atteinte la dernière strate : le territoire. Il s'agit de l'espace qui justement ne se situe plus du tout entre les murs. Il n'était à vrai dire pas attendu de déceler une telle homogénéité dans les réponses de chaque saison propre, même pour l'hiver où l'hypothèse de trouver les lieux privés cités quelques fois tout de même semblait fondée, et surtout de trouver des dominantes qui ne concernent même plus l'élément sur lequel porte l'ensemble de l'entretien.

Or, concernant l'ensemble des réponses, il semble qu'une large majorité partage une même « sensation » de « l'agréable », et un même sentiment que la ville *est* le territoire et que le territoire *est* la ville. Les réponses mettent en effet en exergue une extension des frontières de l'entité *ville* à tout son territoire, l'incluant ainsi dans un système allant bien au-delà de son entité propre et s'étendant à tout ce qui l'entoure. En effet, dans la majorité des entretiens, il ressort que **l'endroit le plus agréable ne figure pas dans la ville, sauf en hiver**. Les réponses analysées ici renforcent l'idée, déjà évoquée suite à l'analyse des schémas réalisés par les habitants, que dans l'esprit des *pievesi* le territoire fait partie intégrante de la ville, et que les frontières urbaines débordent bien au-delà de celles physiquement et graphiquement établies. Ici, il apparaît également un second élément intéressant, cette fois pleinement lié à la temporalité : il existe une progression de la stratification de la ville dans l'appréciation des habitants. En hiver, c'est le cœur de la ville, son noyau bâti enserré par l'enceinte, qui est cité. Au printemps et en automne, aux deux « inter-saisons » donc, la ville s'agrandit d'un bond et s'étire loin dans le territoire environnant (collines, bois, campagne...), tandis qu'en été, le cercle se resserre pour ne contenir que les éléments à étroite proximité du noyau bâti comme les parcs de la ville et ses jardins.

Les frontières perçues de la ville semblent donc se moduler selon les saisons, étirant tantôt la ville dans un système vaste de territoire, la resserrant parfois drastiquement dans l'essence même de son bâti. Ainsi, l'image de la ville n'est pas uniforme au fil de l'année. En réalité cette différence de perception ne touche pas uniquement le ressenti de ce qui est agréable ou de ce qui l'est moins, elle est révélatrice d'une extension et d'un rétrécissement perpétuels des frontières (mentales) de la cité. Les saisons profilent des frontières différentes dans l'esprit des habitants. La ville est envisagée sous des angles divers, incluant ou excluant certaines strates, et c'est ici que le territoire prend une place forte dans cette urbanité. En somme, la ville est considérée comme s'étendant sur un sol plus étendu qu'il n'y paraît.

Une autre série d'entretiens informels réalisée auprès des habitants interrogés en bas de cette rue a éclairé certains éléments en lien avec le relevé sonore établi plus haut. Au cours de ces relevés, une trentaine de personnes a été interpellée en janvier et autant en juin. Ces entretiens informels ont concerné les personnes passant ou fréquentant le bas de la rue durant la période de relevé, et consistait en un échange permettant d'aborder d'une part leur intérêt pour cette portion de la ville (la raison de leur venue, leur appréciation du lieu, le plaisir qu'ils prenaient à y être) et d'autre part le ressenti face aux sons de la rue. D'emblée, il leur était demandé s'ils étaient bien des « locaux », condition sans laquelle l'entretien prenait fin, puisqu'il était nécessaire ici de s'adresser à des personnes ayant l'habitude du lieu pour qu'ils en possèdent déjà une certaine construction mentale établie.

Deux données peuvent être mises en lumière suite à ces entretiens. D'une part, le fait que les habitants apprécient cette zone lorsqu'ils y sont interrogés en juin (la quasi-totalité des interrogés a clairement formulé apprécier cet endroit). Les qualificatifs employés sont alors : vivante, agréable et conviviale¹. Lorsqu'il leur est fait mention du bruit des moteurs, ces bruits sont qualifiés de « pas dérangeants », les interrogés semblant presque s'étonner de la question, rebondissant pour la plupart d'entre eux sur l'aspect dynamique et l'attractivité de l'endroit, justifiant et expliquant ces sons. Cependant, les données divergent en janvier. Les habitants interrogés durant cette période, sur le même lieu, ont témoigné, eux, d'un certain désintérêt. Les réponses ont été moins enthousiastes et les compliments spontanés rares. « Je viens parce qu'il y a le bar où j'ai l'habitude d'aller. On se retrouve là-dedans avec mes amis. Mais c'est tout »². « Il y a les boutiques, j'en profite avant de passer récupérer mes enfants à l'école... Voilà... »³. Seuls trois entretiens sur les vingt-sept ont permis de déceler un véritable intérêt pour le lieu, tous les autres n'ont semblé lui vouer aucun engouement particulier⁴. Ainsi, la plupart des habitants interrogés, avant que l'entretien ne les mène à parler des sons, évoquaient d'eux-mêmes l'aspect bruyant de la rue, contrairement aux interrogés du mois de juin. « Ce n'est pas très agréable. On entend pas mal les voitures parce qu'il y a du passage... »⁵.

Un même son peut donc être perçu positivement ou négativement en fonction de l'ambiance globale du lieu. Même si celui-ci est plus prononcé, la présence de sons plus agréables semble – y compris pour nous au moment du relevé – occulter la présence de sons plus nuisibles. S'il est certain que davantage de bruits mêlés peut contribuer à couvrir un peu ces sons de moteurs, il semble tout de même peu probable que des voix lors de simples conversations puisse à ce point occulter ce son. De fait, le son ne diminue pas, il augmente avec les nouvelles sonorités ajoutées ! Deux fois et demi plus de voiture produit forcément deux fois et demi plus de bruit de

1 Le mot « vivante » a été cité dix-sept fois, le mot agréable a été cité douze fois et le mot convivial neuf fois lors des entretiens réalisés en juin auprès des vingt-huit personnes interrogées.

2 Extrait de l'Entretien Informel numéro 24 de la période Hivernale (EI 24H)

3 Extrait de l'EI 13H

4 Les entretiens réalisés étaient anonymes, il y a un tout de même une probabilité pour qu'une même personne ait été interrogée deux fois, en juin puis en janvier, même si aucun interrogé n'a jamais mentionné ce cas

5 Extrait EI 11H

passage, avec en surplus les brouhaha (joyeux) des voix des uns et des autres sur les terrasses et dans la rue. Il se peut alors que cette diminution perceptive du bruit des moteurs découle d'un double effet : celui qui vient d'une accumulation de sons plus nombreux et diversifiés noyant un peu le bruit des moteurs, avec peut-être celui d'une focalisation inconsciente sur certains sons en particulier (ici les voix des gens en terrasse et des enfants).

Le second élément à dégager de cette analyse semble également fondamental : il s'agit **de la différence de statut attribuée à ce même lieu en fonction des saisons**. A plus d'une vingtaine de reprises, les interrogés de la saison chaude ont directement inclus le lieu *dans* la ville « C'est un endroit de la ville où j'aime bien venir »⁶, « je viens toujours ici quand je viens en ville, même si j'arrive par l'autre côté. C'est passage obligé ! »⁷, « J'aime bien venir me promener ici l'été, c'est agréable, on habite une belle petite ville, notez-le dans votre article ! »⁸. Ils la considèrent donc comme faisant partie intégrante de la cité et surtout, de son centre, de son cœur, ce qui est le cas. Et ce fait est indubitable, puisque cet endroit et de toute façon inclus à l'intérieur du mur d'enceinte. Or, l'inclusion de ce lieu dans la ville est beaucoup moins évidente dans les entretiens informels obtenus en hiver. D'ailleurs, quatre entretiens excluent pleinement et clairement ce lieu de la ville :

« Je viens en coup de vent ici, quand j'ai à faire, mais sinon je préfère rester en ville en hiver »⁹.
« Je m'y arrête très rapidement, je vais voir ma mère dans une petite ville à côté, c'est pour ça que je passe ici sinon je ne descends jamais ici je reste plus haut, en ville »¹⁰.

« J'y passe tous les jours, j'habite dans la rue derrière, juste à côté de l'église (...) c'est pas que j'apprécie spécialement (...) Comme cela je vois aussi un peu de mouvement, ce qu'il se passe un peu dehors, je suis âgé je ne sors pas souvent de Città (sous-entendu Città della Pieve) »¹¹.

« Je viens ici rarement, le soir en général, pour manger à la pizzeria juste là (il indique). Enfin en été je viens davantage mais en hiver non, juste pour ça quoi. En été c'est différent il y a plus de monde, il y a plus de vie, c'est joyeux il y a les terrasses du café et du restaurant. En hiver c'est plus comme si on était déjà loin de la ville, on est à la sortie de la ville ici alors, je ne sais pas expliquer »¹².

Dans ces quatre extraits, les personnes interrogées rejettent cet endroit, le considérant déjà extérieur à la ville. Or, il est pourtant bien contenu dans l'enceinte. Mais l'appréciation plus négative liée à une sonorité moins entraînante les pousse à replacer le lieu dans un contexte extérieur à leur ville, qu'ils apprécient mieux que cette partie précise de la cité. Ainsi il semble que le mécanisme soit le suivant : les saisons influent sur les usages, et ceux-ci influent sur l'identité sonore du lieu qui devient, de fait, propre à une saison et donc lié à la temporalité de la ville, et ce paysage sonore influe à son tour sur le ressenti du lieu par les habitants et l'appréciation qu'ils vont en avoir. Lorsque ce ressenti est positif, ils lient volontiers (voire même

6 Extrait EI 21E

7 Extrait EI 2E

8 Extrait EI 7E

9 Extrait EI 9H

10 Extrait EI 11H

11 Extrait EI 14H

12 Extrait EI 25H

soulignent l'appartenance) ce lieu à leur ville. Mais lorsque ce ressenti est négatif, ils rejettent alors le lieu en dehors ou à la lisière de la ville. Ainsi, il semble que les saisons, en agissant sur le paysage sonore, modulent les frontières de la cité, incluant et rejetant des parties de la ville qui pourtant en font pleinement partie, et promènent les rues d'une appartenance à l'autre. Il est complexe de mettre en lien ces deux éléments à la simple lumière des expérimentations effectuées ici. Cependant, il semble évident que la perception auditive induise une appréciation différente des espaces parcourus, allant jusqu'à pouvoir les exclure géographiquement d'une entité pourtant soudée. En générant des espaces à l'ambiance plus ou moins appréciée, les sonorités redessinent des lignes urbaines différentes, capable d'exclure les éléments jugés problématiques ou désagréables, pour les réintroduire lorsqu'ils le méritent. Ces processus en disent long sur les leviers d'action possible pour le requalification de certains lieux urbains ou les phénomènes d'inclusion.

Ainsi les saisons, en influant sur les activités qui se déroulent dans la rue influent donc sur les types de sonorités présentes, jouant un rôle important dans la création de l'ambiance de cette rue et sur le statut et l'appréciation de celle-ci, et donc, finalement, sur sa représentation. L'ambiance, « loin d'être un simple surplus de luxe ou de confort, elle aide à penser le versant existentiel de l'expérience humaine. C'est dire si elle ancre le monde des sens au cœur même de l'habiter et en constitue une condition de possibilité »¹³. Cette donnée transforme ce qui est perçu comme négatif par saisons froides en un élément qualitatif (associé alors à une forme de dynamisme dans l'imaginaire des promeneurs) lors des saisons chaudes. Le son constitue donc une dynamique sensible de la rue et, en cela possède une place de choix dans les données relatives à la planification urbaine. Comprendre ce mécanisme de changement de perception d'un même son en fonction de l'atmosphère créée ouvre un champ des possibles jusqu'à lors resté clos puisqu'il donne accès à une compréhension augmentée de l'espace ainsi analysé.

Dans une aire où « longtemps associé à la bonne santé urbaine- au travers des ateliers, des commerçants et de la circulation, signes de sa modernité ainsi que des terrasses des cafés ou de l'orphéon dominical, signes de sa sociabilité- le bruit tend à être subi, à devenir nuisance, symptôme d'un mal-vivre »¹⁴, il est plus que temps de réhabiliter cette donnée afin de comprendre de quelle manière elle contribue à façonner les espaces.

13 THILBAULT, Jean-Paul : « Petite archéologie de la notion d'ambiance » in *Communications*, « Les bruits de la ville », n°90, p.175-195, Seuil, Paris, 2012

14 MONTÈS, Christian : « La ville, le bruit et le son, entre mesure policière et identités urbaines » in *Géocarrefour*, Vol. 78/2, 2003

b. Portraits saisonniers : la ville des beaux jours et celle des mauvais

La ville s'étire et se rétracte au gré des saisons. Hâtons-nous maintenant de comprendre ce qui se passe au cœur de la cité. La ville des beaux jours n'est pas celle des jours pluvieux ou froids. Une diversité perpétuelle des usages d'une saison à l'autre donne à la ville de nouvelles courbes et de nouveaux lieux de vie, lui permettant de rendre indispensable chacun de ses éléments à tour de rôle, permettant de créer l'unité avec laquelle elle paraît.

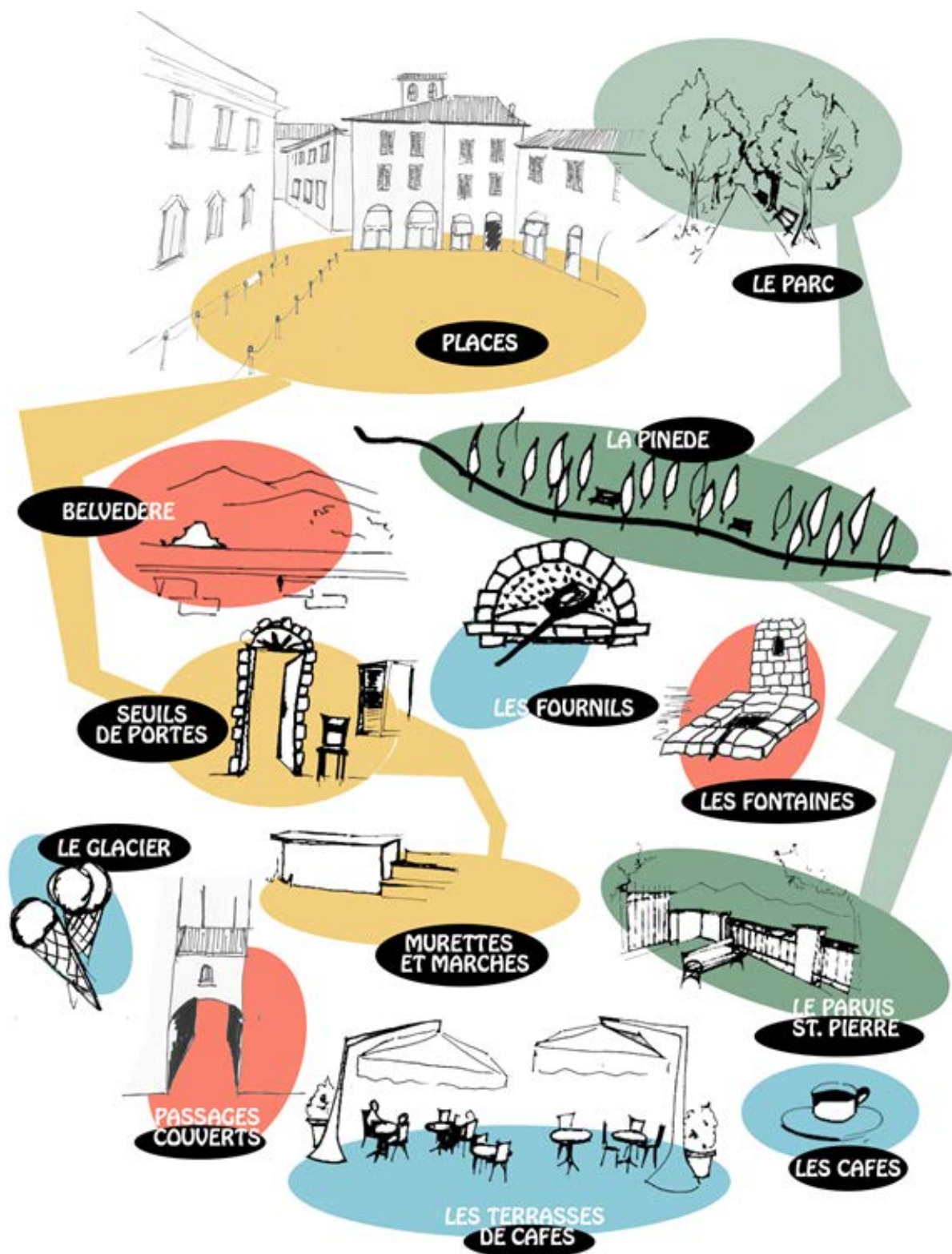
Les réponses à la question étudiée précédemment, relative aux lieux agréables par saison (Tableau 1) ainsi que les longues périodes d'immersion et d'observation ont montré à quel point les usages étaient variables d'une saison à l'autre. Città della Pieve, comme toute ville, est un écosystème aux habitudes bien diverses selon le moment de l'année. Cette diversité des usages semblait importante au regard de cette recherche, donc le but est de dresser les lignes d'un portrait de la ville qui soit le plus juste et le plus vivant, afin de comprendre l'ensemble des données qualitatives de la ville pour un travail de projection urbaine au plus juste de ce qu'est la ville, au plus près de ses besoins et qui ne dénature ni son image, ni ses usages. L'ensemble des données récoltées tant par les relevés d'observation que par les entretiens donne donc deux images différentes de la ville, tant en matière d'usages et de perception des lieux qu'en matière de perception des frontières de la ville.

Il est à noter que les observations qui ont donné lieu aux images ci-dessous n'ont porté QUE sur les autochtones et non sur les visiteurs, catégorie qui a fait l'objet d'autres observations. La réalisation de ces deux portraits a permis de mettre en exergue, une fois rassemblées, des particularités dans l'usage de la cité.

Suite à l'observation du bilan estival issu des entretiens, des relevés et autres observations, il est possible de déduire que :

- Les fournils (ou pizzeria « sur le pouce ») sont privilégiés par rapport aux restaurants, qui n'apparaissent pas car ils sont quasiment exclusivement occupés par les touristes
- Divers supports urbains deviennent objet à usage (murettes, bordures, escaliers, bacs...)
- Les lieux végétalisés sont très fréquentés et, d'ordinaire, un parcours se forme entre ces différents points (c'est-à-dire que les usagers du parc ont tendance à être également des usagers de la pinède)
- Forte occupation des seuils. Chaises, étendoirs à linges, cages à oiseaux, établis... Les voies se peuplent d'objets du quotidien qui quittent la sphère privée pour entrer dans la sphère publique

Ci-dessous, le résultat de ce portrait des usages de la ville en fonction des saisons chaudes:



- lieux de restauration
- lieux végétalisés
- lieux particuliers urbaines
- lieux publics, espaces partagés

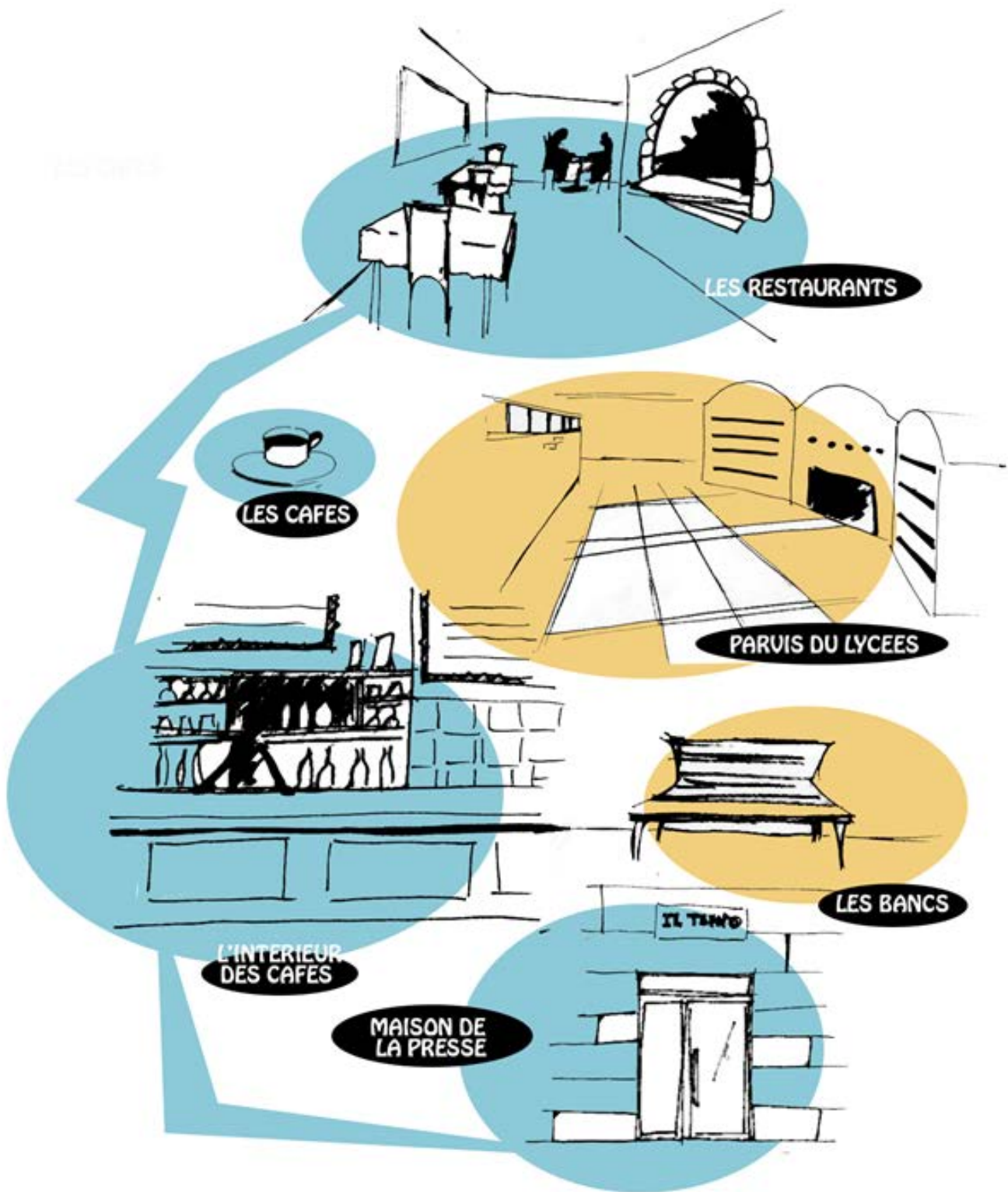
Schéma bilan des lieux les plus usités pendant août, le mois le plus chaud, et des usages de la ville par les habitants. « Portrait de ville aux beaux jours »

D'une certaine façon, la ville est utilisée dans tous ses recoins durant les saisons printanière et estivale. Chaque murette est exploitée, chaque rebord également. Les établissements publics clos ne sont pas délaissés puisqu'ils sont souvent climatisés, mais les extérieurs restent largement plus exploités. Tout ce qui a trait de près ou de loin à un espace végétalisé prend une importance considérable compte tenu des zones ombragées qu'il propose et de la fraîcheur qui s'y conserve timidement. L'usage extrême des espaces partagés dont fait l'objet la ville par beau temps est frappant.

Lors des saisons froides, les observations, les données du tableau 1 ainsi que les entretiens informels ont permis d'établir un bilan différent. La ville se modifie tant dans ses usages que dans ses lieux. Beaucoup de lieux partagés sont délaissés, forcément moins plébiscités puisqu'en extérieur. Mais d'autres lieux, moins occupés par les habitants comme les restaurants ou les fournils par exemple (durant les saisons chaudes ils restent usités par les visiteurs malgré tout, mais sont complètement délaissés par les habitants, comme l'ont montré les différents relevés in situ¹) retrouvent une occupation intensive et des modes d'usages autres. En effet, il a été observé que, durant les saisons froides, les restaurants n'étaient exclusivement usités comme restaurants. A plusieurs reprises lors des relevés, des habitants sont venus s'asseoir hors temps de service ou pendant, pour discuter avec le personnel, lire le journal, ou prendre un verre. Ainsi, les lieux trouvent une autre forme d'usages. Suite à l'observation du bilan hivernal il est possible de déduire que :

- Les fournils ont laissé leur popularité aux restaurants, beaucoup plus appréciés des habitants lors des saisons froides.
- Les différents éléments urbains qui étaient exploités durant la période chaude sont délaissés, hormis les bancs ! Ceux-ci restent occupés par les habitants en toute saison.
- Les lieux végétalisés ont disparu du schéma des usages. Ils sont quasi déserts en hiver, exploités brièvement tôt le matin par quelques coureurs et par quelques promeneurs qui sortent leurs chiens.
- Les seuils sont très peu exploités. En réalité, ils continuent d'être ponctués d'éléments du quotidien (un balais, un sachet de courses...) mais cette fois, leur usage n'est pas exposé. Simplement les objets eux-mêmes.

1 **Carnet 2 août 2014** : Catégorie "Comptage des visiteurs et locaux dans les restaurants de la ville". 6 moments d'observation : 3 déjeuners, 3 dîners, dans 3 établissements différents . Totalité pour 3 restaurants observés le midi : 1 habitant pour 18 visiteurs. En soirée pour les 3 établissements observés : 3 habitants pour 24 visiteurs



- lieux de restauration
- lieux végétalisés
- lieux particuliers urbaines
- lieux publics, espaces partagés

Schéma bilan des lieux les plus usités par les habitants pendant les saisons froides

Deux catégories ont ainsi disparu entre les saisons chaudes et froides : 1) les **éléments urbains ponctuels** soumis à des usages nouveaux, ainsi que 2) les **lieux végétalisés**. Différentes hypothèses peuvent être avancées, notamment concernant les éléments urbains inusités (qui contraste avec l'occupation des bancs qui reste stable) : ils sont souvent constitués de pierre. Par temps hivernal, ils sont certainement humides et froids, donc peu appréciés. Les bancs eux, sont en bois. Même humides, ils sont de toute façon moins froids et, de surcroît, les enfants et adoloxcents s'y assoient les pieds sur l'assise, directement posés sur le rebord du dossier, ce qui rend la zone de contact très réduite et le désagrément de son humidité également. De plus, les stations en extérieures sont moindres en hiver, une majeure partie préférant des locaux fermés et chauffés, les bancs suffisent donc à la population qui continue d'occuper l'espace partagés, tandis qu'ils sont vite occupés par saisons chaudes et nécessitent le renfort d'autres éléments urbains non destinés à cet usage au préalable. Finalement, c'est le manque de mobilier urbain qui rend le reste des éléments utiles et détournés. En somme, lors des saisons froides, l'espace public est rendu aux seuls marcheurs, tout comme l'espace nocturne entraîne, même par temps estival, la restitution symbolique de l'espace partagé.

La pratique de la ville et la perception de ce qu'elle est, tant de son étendue que de ses ambiances, est donc indéniablement fonction des saisons et de la météorologie liée. Celles-ci influent sur l'atmosphère du lieu et également sur le ressenti des usagers dont l'état d'esprit, et donc les besoins, sont différents d'une saison à l'autre. Aussi parce que les représentations-mêmes de ces saisons le sont, culturellement parlant. Les saisons existent par un besoin de lier les faits naturels aux faits culturels, notamment aux cultures (de la terre), aux cycles... Et « ce sont ces éco-rythmes entre nature et culture qui constituent l'enjeu des reliances régénératrices des milieux urbains »¹. Ce qui semble faire saison en ville, est ainsi défini par les agissements des habitants. En effet, il est important de considérer le paysage (urbain) comme un « paysage à vivre, qui n'est pas tant un objet qu'une source qui recrée celui qui le regarde »². Les usages changent, s'adaptent, tout comme la ville s'étend et se resserre au fil du temps perpétuel. Tout d'abord, il a été prouvé, grâce aux réponses aux entretiens écrits, que la ville changeait de dimension et s'étendait plus ou moins dans la pratique et les usages en fonction des saisons. Celles-ci impactent l'état d'esprit des habitants qui ont donc des besoins différents d'une saison à l'autre, et jugent les lieux différemment suite à ces des critères variables de ce qu'ils estiment être agréable. Ainsi, ils projettent la ville avec des frontières plus ou moins étendues sur le territoire environnant. Leur appréciation saisonnière des lieux n'est pas en lien avec une esthétique du beau, puisque, d'après les réponses obtenues aux entretiens écrits habitants, les endroits jugés les plus beaux dans la ville sont indépendants de ceux qu'ils semblent apprécier peu importe la saison. Ensuite, les usages à l'intérieur même de la ville évoluent en fonction des saisons.

1 **YOUNÈS, Chris** : « À la recherche d'éco-rythmes urbains », in *La ville adaptable /1*, Résultats Européan 12, European Europe, Paris-La Défense, 2014

2 **JULLIEN, François** : *Vivre de paysage ou L'impense de la Raison*, éditions Gallimard, 2014

Ainsi, les lieux de la ville sont occupés par roulements saisonniers, certains étant délaissés lors des saisons chaudes, réappropriés lors des saisons froides et vice-versa. La saisonnalité permet un roulement des usages qui étale l'occupation et permet à tous les recoins de la ville d'être, à un moment ou l'autre, apprécié des habitants. Cette diversité des lieux occupés montre à quel point la ville est faite de latences, de mises en veilles et de moments d'exaltation des lieux. Avoir conscience de ces roulements et des possibilités qu'ils offrent au lieu peut aider à concevoir des espaces qui anticipent ces besoins à la fois différents et complémentaires.

Encore une fois, afin de correspondre au mieux aux besoins spécifiques relatifs à la population d'une ville donnée, prendre connaissance, au préalable des projets, de ces spécificités permet d'optimiser les opérations et investissements urbains effectués.

C. La ville la nuit

Pierre Sansot affectionnait la ville des nuits, ses marcheurs particuliers, ses atmosphères spécifiques... La ville, la nuit, n'est pas la ville de jour. Elle recèle un climat très différent, qui a démontré un véritable impact sur le comportement des usagers de l'espace. Cette marge de la ville moins connue nous paraissait fondamentale pour en comprendre certaines imprégnations par la culture, l'imaginaire, le vécu... C'est pourquoi il lui a été réservé une place toute particulièrement. Nous allons voir ce que l'espace du jour doit à la nuit, ce qui s'épanouit une fois la pénombre disparue, ce qui se joue dans l'esprit des habitants une fois la ville revêtue de son manteau sombre.

a. Pratiques nocturnes : ce que l'espace du jour doit à la nuit

S'il est défendable qu'un lieu existe au travers de ses pratiques, un lieu vivant comme il est parfois possible de le lire, ne disparaît pas non plus les instants pendant lesquels il est cycliquement non-pratiqué (et non pas du tout impraticable !). En réalité, il n'y a pas de non-pratique des lieux vivants, il y a une autre façon de les faire vivre. La nuit, les rues sont à priori désertes, mais qui peut prétendre avec certitude ne pas y croiser un noctambule, promeneur insomniaque, fumeur à sa porte (ou fenêtre), chats chapardeurs ou adolescents faisant le mur, travailleur nocturne rentrant chez lui (ou doctorant curieux...) ? Cet espace de la nuit – et on notera que l'expression est assez révélatrice d'un sentiment qui en découle – est un temps durant lequel l'espace se transforme sans pour autant changer. Où il continue d'être un espace vivant, mais d'une autre façon. Durant les relevés de nuit, certains comportements ont révélé ce basculement qui opère d'un espace à un autre espace : rentrer les plantes, et rentrer prend ici un sens, nous le verrons, quelque peu différent de son sens premier.

Ainsi, s'il semblait évident et intuitif qu'il existe des pratiques diurnes et des pratiques nocturnes, certaines pratiques ce sont révélées mystérieuses de prime abord, et méritaient ici une prospection plus poussée. La nuit ralentit, étire le temps en insomnies, casse les dynamiques diurnes, laisse en jachère ce qui a été entrepris. L'expérience de marcher la nuit provoque toujours un ressenti particulier : ce peut être celui d'une liberté, d'une transgression, avec à la fois de la nonchalance et de l'appréhension, ou bien une certaine frayeur. Chacun la nuit a certainement observé qu'il arbore une attitude différente, une marche différente. Peut-être accélère-t-il le pas, ou peut-être au contraire déambule-t-il plus librement. Ce rythme « donne forme aux sujets individuels, il configure les activités et les compose, donnant par là-même une forme au collectif. Le rythme façonne l'individu, qui contribue à son tour à façonner une société : nous sommes tous liés les uns aux autres par un tissu de rythmes innombrables »¹. Et il façonne la ville la nuit. Les voyages urbains quotidiens, ceux obligatoires ou presque qui font partie des habitudes sont des « lieux-moment »² qui se répètent chaque jour, la nuit rompt les va-et-vient, met tout le monde à l'abri. Mais de quoi ? Même se déplacer en voiture

1 HALL, Edward : *La dimension cachée*, Editions du Seuil, 1971, p.255

2 MASSON, Damien: *Thèse de doctorat; La perception embarquée, analyse sensible des voyages urbains*, 2010

la nuit provoque une sensation particulière, différente des voyages en automobile la journée. Les modes de déplacement, la nuit, ont tous un statut différent de ce qu'ils avaient la journée. Desportes³ fait l'hypothèse que chaque technique de transport notamment est porteuse d'un paysage, remarquable au plan sensible (il n'y a pas accès aux mêmes paysages en voiture ou en train, ni la même perception d'une route en véhicule ou à vélo, ou à pied). Or la nuit, le paysage urbain diffère déjà dans sa configuration, suite notamment à ces habitudes qui transforment légèrement l'espace public. À la fois il se désencombre, à la fois il s'opacifie d'ombres et de coins trop sombres. Cette rythmicité propre à chaque ville est donc un élément unique, hautement identitaire et contribuant grandement à l'image des lieux, c'est ainsi qu'il était impossible de passer outre au cours de cette recherche afin de cerner l'essence de *cette* ville.

À Città della Pieve, le bâti médiéval abandonne ses portes d'entrée directement à la rue, sans préambule. Souvent, du fait des rues pentues épousant le dénivelé naturel de l'éperon, une petite marche ou deux surélèvent la porte, marquant une brève transition entre la voie publique et l'espace privé réservé à l'habitant. Cette configuration induit que l'enveloppe et la surface extérieure des façades définissent la limite exacte privé/public. Mais il serait simpliste de penser que le seuil de la porte d'entrée une fois franchi permet de permuter d'un statut à l'autre de façon abrupte. Il n'en est rien, parce que ce système conçu depuis l'intérieur habitations/arête/façade d'habitation est particulièrement investi d'éléments du quotidiens (pots de fleurs et autres plantes, treillis recouverts de végétation, cages à oiseaux, coussins et autres chaises débordant sur la voie publique). Par toute saison (ce constat a pu être mené au printemps, en automne et même en hiver) les habitants habillent ces endroits d'objets privés et surtout de multiples plantations (aromates, plantes fleuries, plantes de piments, pieds de tomates, plantes grimpantes...). Durant la journée, tous ces composants sont disposés de façons diverses selon le goût, le choix de l'habitant: certains sont suspendus aux fenêtres ou déposés sur la tablette de celles-ci lorsqu'il fait beau et qu'elles sont ouvertes ; d'autres sont accrochés à même le mur ; d'autres enfin sont disposés tout simplement au sol, sur la voie, le long des façades. Certaines empiètent d'ailleurs avec force sur l'espace offert, celui de la rue, en laissant le quotidien déborder des façades, comme le montrent les photographies ci-contre :

3 **DESPORTES, Marc** : *Paysage en mouvement : transports et perception de l'espace, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Gallimard, 2005, 404 p.



Photographie 1 : Plantations le long de l'habitation, rue Sant'Egidio (juin 2015)

Photographie 2 : Plantations le long de l'habitation, rue Melosio (juin 2015)

Photographie 3 : Plantations le long de l'habitation, rue Sant'Egidio (juin 2015)



Photographie 4 : Plantations le long de l'habitation, Place XIX Giugno (juin 2015)

En journée la rue fait donc l'objet d'un important plan d'appropriation de la part des habitants qui viennent envahir (et d'une certaine façon emprunter) une partie de l'espace public avec des éléments leur appartenant. Ces éléments débordent des maisons comme si celles-ci ne parvenaient pas à les contenir et venaient les déverser sur les perrons, tel un excès de vie à l'intérieur qui aurait besoin de répandre au-delà des limites instaurées par la façade, envahissant les seuils et le long des murs. Ces marqueurs privatisent une partie de l'espace partagé en le rendant inutilisable par les autres.

La nuit, il se crée des pratiques particulières autour de ces éléments amovibles, pratiques qui répondent donc à un cycle temporel précis : en soirée, les habitants s'adonnent à un rituel qui peut sembler anecdotique... Les pots de fleurs sont ramenés vers, voire sur les seuils, sur les tablettes des portes ou sur les marches des entrées : se met en place une démarche de « rapatriement » des objets personnels dans les délimitations considérées comme privées. Sauf que... Beaucoup de ces éléments ne sont pas ramenés à l'intérieur des lignes, mais simplement décalés d'une quinzaine de centimètres vers le mur d'habitation, touchant celui-ci alors qu'ils en étaient détachés ou l'effleuraient à peine. Or, s'ils sont rapprochés de la façade, ils demeurent néanmoins sur la voie publique, comme ils l'étaient avant. Il aurait paru évident que les plantes soient rentrées à l'intérieur des locaux pour être protégées du froid, par exemple, en somme de penser que « le jour, les plantes sorties devant les devantures des cafés et boutiques font le trottoir, mais le soir elles dorment au chaud »¹, les plantes et tout le reste.

1 **MONBLANC, Frédérique** : « Chemin faisant, rue Oberkampf » in *Urbanisme*, n° 379, Juillet-août 2011
110

Et ceci est vrai pour les plantes des boutiques et des cafés, en effet, qui déposent leurs pots derrière leurs vitrines à l'intérieur du commerce, *à l'intérieur*, juste de l'autre côté de la vitre contre laquelle elles étaient apposées en journée, jusqu'au lendemain matin. Oui, eux, le font. Pas les maisons. Pas les habitations. Elles, elles bougent leurs pots, mais elles ne les rentrent pas ! Quel peut donc être le sens, pour les habitants, de ce décalage qui, sans attention particulière, passerait relativement inaperçu ? Quel est l'utilité de les « rapprocher » sans les enfermer « au chaud » ? L'hypothèse d'une « mise à l'abri » des biens, des plantes (les cafés et restaurant eux, rentrent leurs plantes même en été, quand ils ne craignent plus le froid) contre d'éventuels vols pourrait sembler la plus plausible. Ou encore une restitution de l'espace qui permette le stationnement des voitures, plus nombreuses le soir au retour d'une journée de travail. Les rues étant parfois étroites, les automobilistes chercheraient donc, en toute légitimité, à se rapprocher des façades pour dégager un espace de circulation suffisant. Il y aurait alors en jeu, pour les habitants, la préservation des pots qui risqueraient d'être moins bousculés ainsi décalés, d'autant que l'obscurité risquerait de les rendre moins visibles donc plus facilement heurtés, tout comme la possibilité pour les travailleurs du ménage de stationner sans risques et avec plus de facilité devant leur propre maison.

Cependant, plusieurs éléments permettent de réfuter ces deux théories, à la fois de la protection contre le vol et du dégagement de la voie pour le stationnement. Premièrement, la nuit, les véhicules sont, il est vrai, plus nombreux à stationner le long des façades, mais ils ne circulent pas, et les plantes ne sont pas déplacées à la tombée du jour, en fin de journée, mais plutôt en fin de soirée, lorsque la nuit est tombée déjà et que la plupart des véhicules ont déjà repris leur poste de stationnement. Véhicules qui ne la quitteront donc qu'au petit jour, à la lumière du soleil. Il est donc déjà trop tard, au moment du déplacement, pour protéger les plantes d'un coup ou pour faciliter le stationnement de qui que ce soit. Par ailleurs, il a aussi pu être remarqué que, dans certaines rues plus étroites où les véhicules à quatre roues ne circulent pourtant pas et n'encombrent ainsi pas du tout les seuils et façades, la pratique est la même et la même remarque peut être faite dans les rues plus larges où le stationnement n'est pas gênant ni même dangereux pour les pots en question. Il ne s'agit donc pas d'une simple volonté de « mise à l'abri » des éléments, ni d'une volonté de « faire la place » au stationnement. Le but serait donc tout autre. Quant à la protection contre le vol, en quoi les plantes pourraient-elles être moins atteignables parce qu'elles sont décalées ?

Afin de comprendre quels mécanismes opèrent dans cet acte de rapatriement sans rapatriement, une série d'observations et d'entretiens a été mise en place. Ainsi, les propriétaires des pots ont été interrogés au moment de l'action en question. Lors de ces entretiens informels, une habitante, interrogée sur sa motivation à rapprocher les pots de sa façade et/ou sous les linteaux une fois la nuit tombée, répond « *La nuit c'est quand même mieux de rentrer les plantes, moi je préfère, ça me rassure* ». Il est intéressant ici de relever que la nuit semble éveiller certaines craintes qui nécessitent la mise en place de stratagèmes adaptés.

Avec la pénombre se dessine un espace différent, « la nuit s'impose comme une donnée naturelle avec laquelle l'action humaine doit composer : certaines activités s'interrompent, d'autres commencent, d'autres encore se poursuivent sous une autre qualification (...) »². Deux éléments importants doivent être soulignés dans cette déclaration de l'habitante. **Tout d'abord**, en tous les cas pour elle, le geste est bien justifié par le fait de **protéger** ces éléments, bien que décaler les plantes d'une dizaine de centimètres le long de la façade **ne les protège en aucune façon** d'une quelconque tentative de substitution ou dégradation, tout comme placer les pots sur les tablettes de fenêtre ou les marches de l'entrée ne constitue pas en soi une protection contre la violation de propriété. **Il semble pourtant que « rentrer » les plantes à l'intérieur des frontières considérées de l'habitat, même si celles-ci restent tout aussi accessibles que si elles étaient sur la voie publique, suffise mentalement à rassurer quant au caractère inaccessible de ces objets, tout du moins sur le plan psychologique et symbolique.** Est-ce à dire que, dans l'esprit des habitants- et peut-être dans celui des promeneurs et des éventuels chapardeurs –, quiconque s'aventure dans cette sphère très particulière **passé la ligne** ? Les objets ne seraient alors plus dans la limite « accessible ». Par cet acte, dans l'inconscient, ils ne seraient plus à la merci des visiteurs de nuit. **Ils ne sont pas davantage protégés physiquement, mais par ce geste ils se situeraient sur un autre plan** : celui de la sphère privée, réservée, et donc prétendument inviolable. L'espace du « chez soi », considéré comme protecteur, celui situé derrière les façades, même s'il est à la merci de la rue et accessible aux artistes en quête de supports artistiques ou aux voleurs de pots de fleurs, développerait une sorte de conviction du caractère *sacré* du bien privé. Si l'objet est dans l'enceinte de l'espace ainsi défini ou en contact avec l'habitation, il est donc d'emblée transféré dans une sphère autre que celle connectée à la façade exposée à la rue. **Il existerait une partie de ville, de voie, d'espace public qui ne serait ainsi pas à considérer comme partagée.** Cette transposition de l'espace privé à l'espace en contact avec l'habitat permet un constat : **il y a quelque chose de la rue qui n'est pas à la rue !** Cet espace dit « public » psychologiquement investi, symboliquement occupé, est prétendument inviolable.

La deuxième remarque concernant cette réponse est focalisée sur **l'utilisation du terme « rentrer »** les plantes que l'habitante utilise pour qualifier son acte. Rapprocher les plantes de la façade signifie pour elle les ramener dans la sphère privée, bien qu'en réalité ils ne quittent pas la voie publique. Le fait est que, dans ce cas, la limite peut en effet déjà être légitimement repoussée, permettant de considérer le lieu comme *privé*. Or, les pots restent sur l'espace partagé. Ils frôlent la façade, la touchent ou y sont adossés, mais ils ne s'y limitent aucunement. Ce simple geste de les rapprocher de ce qui leur semble être « chez eux » met en exergue le fait **qu'avant cet acte, ils considéraient donc que les éléments en question n'étaient précisément pas chez eux.** Les habitants ont donc conscience de l'acte d'appropriation qui opère pendant la journée. Ils connaissent les limites réelles de ce qui leur appartient et si les plantes sont « rentrées » le soir à l'intérieur des lignes qu'ils considèrent comme appartenant à l'espace privé, c'est bien qu'elles étaient, pendant la journée, sur l'espace public. Cet espace exploité,

2 **TREPOS, Jean-Yves** : « La nuit, entre métaphore et synecdoques (Présentation) », *Le Portique* (En ligne), 9 / 2002, mis en ligne le 8 mars 2005.

cette *saisie* de l'espace partagé à des fins personnelles, est en quelque sorte un usage *abusé*... A noter que les commerces rentrent leurs pots au sens propre. Ils ne les laissent jamais dans la rue, même lorsque les habitations aux alentours le font. Or, ces lieux ne sont précisément pas habités. Ils le sont le temps de la journée, par roulement et temporairement, mais ils ne le sont effectivement plus une fois la nuit tombée. Lorsque les portes sont fermées, verrouillées, tout le monde quitte les lieux. Ils demeurent inhabités. Tout laisse à penser que, de ce fait, la ligne psychologique ne se crée pas. Elle ne peut exister, puisque ces lieux sont à la fois à tout le monde en journée mais à personne la nuit. Un comportement différent entre lieux de commerces et habitations est significatif de l'existence d'une véritable ligne symbolique : celle d'autrui. Celle du privé, de l'investi, de l'habité.

Mais en **quoi le temps de la « journée » permet et tolère ces transgressions**, cette déroboée du lieu pour une extension du seuil ? Dans quel but et pourquoi tend-t-elle à disparaître dans l'espace de la nuit ?

Ce questionnement amène à tenter de découvrir ce qui justifie la restitution nocturne de l'espace investi. S'il existe un moment où les débordements ne gênent personne, c'est pourtant bien la nuit, puisque les lieux sont désertés. Que signifie alors ce paradoxe ? À quel moment se joue ce changement de statut de l'espace investi ? Pour le découvrir, il a fallu endosser l'habit des *rythmanalystes*³, arpenter les lieux le jour, la nuit, à toute heure, armés de notes, attentifs aux sons, aux actions, ce qui aura permis ici de définir le socle de cet imaginaire et son impact sur la rythmicité des cycles et pratiques... Il était important de cerner au mieux la raison de ces désertions nocturnes. Quels moments incitent à telles actions, quelles significations sont allouées à certains moments ou certaines temporalités, etc.,... ? Les cycles nycthémeraux ont vraisemblablement une influence sur la perception des lieux, notamment sur les frontières que chacun octroie aux différentes sphères et donc inévitablement sur les comportements. Partant de là, la nuit influe sur le rythme des modes d'usage et les habitudes de chacun vis-à-vis du basculement diurne/nocturne. C'est bien ce qui se dévoile aux yeux de tous chaque soir : une habitude. Celle de « rentrer » absolument fictivement ses plantes. Cette habitude partagée et installée doit forcément connaître des origines spécifiques. « Depuis Maine de Brian, en passant par Hegel, l'habitude permet d'analyser la relation dynamique du physique et du psychisme »⁴. Que se passe-t-il donc dans le psychisme des habitants lorsqu'ils opèrent le geste de décaler leurs objets la nuit tombée ? Qu'est ce qui légitime le changement de statut de l'espace appropriable et en quoi est-il perçu différemment, notamment dans ses limites, par les usagers alors que ses qualités intrinsèques restent inchangées ? Le travail d'observation et de relevé a été réalisé et adapté à la situation géographique où se déroule le relevé, en tenant compte des éléments de la méthode de Maie Gérardot⁵ qui propose notamment « sept critères de variation d'un rythme :

3 **LEFEBVRE, Henri** : «La production de l'espace» In: *L'Homme et la société*, N. 31-32, 1974. Sociologie de la connaissance marxisme et anthropologie. pp. 15-32

4 **ROUSSE, Pascal** : « Perception urbaine, distraction et stratification chez Benjamin, Eisenstein et Vertov », in *Revue Appareil*, numéro spécial, 2008

5 **GERARDOT, Maie** : « Penser les rythmes : pistes de réflexions pour la géographie », *EspacesTemps.net*, Travaux, 08.12.2007

trois critères spatiaux (l'échelle, la métrique et la substance) ; trois critères temporels (la durée, la régularité et la continuité) et un critère englobant (le nombre) », sans s'y contraindre. C'est ainsi qu'a été initiée et conduite l'immersion visant à observer et comprendre ces différents rythmes que possèdent la ville et ses lieux. Relevé typologique, comptage, observation des usages et entretiens informels se sont succédés afin de récolter le matériau nécessaire pour amorcer une réponse aux questionnements soulevés plus hauts. Trente-sept noctambules ont été interrogés. En ce qui concerne les critères spatiaux, il ressort de l'ensemble des entretiens que l'échelle de la ville s'étend la nuit pour certains.

D'après les entretiens auprès des trente-sept noctambules, il s'est dégagé de l'analyse des réponses une première donnée liée au genre. En effet, parmi ceux disant tracer l'itinéraire « le plus rapide » la nuit, la quasi-totalité⁶ sont des hommes. Qu'ils rentrent du café voisin, de la place, d'un dîner au restaurant, du travail ou d'une visite tardive, ils sont une majorité à déclarer « Je rentre chez moi, je fais au plus vite il est tard ». Ainsi, l'espace semble nécessiter de trouver les raccourcis permettant d'amoindrir les distances, comme si la nuit étendait les surfaces et nécessitait de tracer une route spécifique pour rejoindre au plus vite l'envers des façades. Chez les femmes, la réponse la plus fréquente concerne quant à elle l'itinéraire « le plus éclairé ». Si cette formulation n'est pas chaque fois utilisée, elle est souvent sous-entendue via la recherche de cheminement « plus sûrs », des déclarations telles que « Je passe ici parce qu'il y a plus de lumière, ma rue n'est pas très bien éclairée, je la rejoins après » ; « Je n'aime pas passer de l'autre côté, ils ont mis une illumination un peu bleue, je ne sais pas c'est bizarre. Je préfère passer ici », « J'habite juste derrière mais je passe ici, c'est plus sécurisé je trouve » (et la rue est en effet mieux éclairée). En effet, l'éclairage de la ville est différent d'un quartier à l'autre. Dans certaines lieux du Casalino, les lumières sont teintées de bleu. Mais les deux prochains extraits constituent des éléments réellement intéressants : « Il y a toujours de la lumière aux fenêtres par ici, je préfère passer par là » et « Ici ce sont des couches tard il y a toujours la lumière aux fenêtres et les volets ouverts ! C'est pour ça que je passe ici, on ne sait jamais ça peut servir ». C'est l'éclairage derrière les façades qui est évoqué. Celui-ci contribue peut-être à augmenter la luminosité de la rue, mais trop peu pour constituer une différence réellement palpable. C'est donc la dimension psychologique de ces lumières visibles au travers des façades qui joue un rôle ici. C'est l'habitant derrière la façade qui incite au passage. Le marcheur de rue, le marcheur noctambule, n'est donc pas seul... Et cela semble une donnée importante, car entre la multitude de passages couverts non éclairés et les tronçons sans lumière se crée alors une atmosphère bien particulière qui n'est pas sans éveiller un imaginaire littéraire ou cinématographique, laissant libre l'esprit d'imaginer un Jack l'éventreur ou un chien des Baskerville surgir d'une rue ou du fond de val tout proche. Tandis qu'elle dilate les distances, la nuit éveille clairement une vigilance, une crainte. Elle réveille un imaginaire qui nécessite des attitudes et des itinéraires particuliers, adaptés aux circonstances, qui en quelques sortes sacralise ce qui a lieu derrière

6 Les entretiens informels nocturnes concernant les itinéraires ont eu lieu en été 2012 et en été 2014. La réponse relative à l'itinéraire le plus rapide a été donnée vingt deux sept fois sur trente sept. Il est à noter que vingt-cinq hommes ont été interrogés pour douze femmes seulement. Que parmi ces douze femmes, sept étaient groupés par deux, deux et trois femmes. Seules deux femmes ont déclaré rechercher le chemin le plus court.

les façades, l'érigeant au rang de protecteur. La façade devient une forme de rempart opaque qui protège, c'est pourquoi chacun en chercherait les failles, les percées en suivant les lumières derrière les volets encore ouverts. Cet imaginaire de nuit semble justifier que l'on se protège et se méfie davantage, et peut-être est-ce ce sentiment qui régit l'action de *rentrer* les pots : en rapprochant les plantes des façades, chacun agirait comme un enfant effrayé qui remonterait plus haut ses couvertures sans que celles-ci ne garantissent de le protéger davantage. De la même façon, les marcheuses préfèrent les lieux où la vie grouille encore derrière les fenêtres, même si d'aucun ne regarde dehors et si l'interface privé/public reste close. Anne Cauquelin⁷ renforce l'idée d'un imaginaire nocturne qui influencerait sur les comportements avec l'idée que la nuit libère les mythes, les possibilités, les imaginaires qui offrent alors une « liberté » aux usagers nocturnes (celle de dérober les objets présents ?), en somme une impression de liberté. Ici, à Città della Pieve, cette rythmicité dirigée à la fois par les raccourcis, par les actions de déplacement des objets quotidiens et par l'éclairage public compose la « signature géographique »⁸ de Città della Pieve, soit les rythmes qui vont déterminer les modes d'habiter ou encore son identité spatiale et son séquençage. C'est tout cet imaginaire, cette identité, qui influe sur ce que la nuit laisse planer. C'est ainsi que les plantes, chaque nuit, sont *rentrées contre* les façades, ramenées devant les portes, comme si en plus de dilater l'espace et de modifier les rythmes, la nuit permettait à l'enveloppe des bâtisses de retenir d'une main invisible les éléments qui lui appartiennent.

L'ensemble de ces éléments explique en quoi l'espace situé devant les habitations et le long des maisons n'est plus considéré comme « à investir » et pourquoi les habitants préfèrent « rentrer » les objets qui s'y trouvent une fois la nuit tombée.

Il est à notifier qu'en réalité, seuls deux des personnes interrogées ont avoué aimer marcher la nuit « au calme, libres, peinard quoi... ». Mais que deux autres témoignages ont abordé le fait que « On ne croise pas les mêmes personnes, c'est aussi bien de rencontrer quelques oiseaux de nuit des fois ! ». Ici, c'est la mise en lumière d'un ballet, où chacun occupe la scène durant son acte propre. Le statut d'espace partagé engendre ces attitudes. Il en va tout autrement de l'usage de son jardin, de sa terrasse. Ces derniers ne sont pas laissés à la disposition de tous lorsque le propriétaire n'en fait pas usage lui-même. Ils ne le cèdent pas.

Et la façade des maisons n'est, en réalité, aucunement une limite en soi. Ni celle entre le privé et le public, ni celle entre l'habitation et la rue. L'espace de la nuit incite à la désertion, parce que c'est à ce moment-là que l'usage cesse et que la légitimité n'existe plus. Avec l'obscurité, les limites privée-publice semblent donc se redéfinir sans pour autant coller aux lignes du cadastre, sans pour autant se séquencer en fonction du rideau des façades des habitations. Elles se resserrent. La sphère de l'appropriation recule. D'ailleurs, il a été constaté que l'espace partagé n'était pas seulement désencombré des plantes, mais que d'autres éléments intervenaient: le tapis d'entrée, d'ordinaire disposé sur la voirie juste devant la porte, est roulé et posé sur la marche, ou plié contre la façade ; la chaise est soit rentrée, soit retournée et appuyée contre

7 CAUQUELIN, Anne : *La ville la nuit*, PUF (collection *la politique éclatée*), Paris, 1977, 170p.

8 LAZZAROTTI, Olivier : *A propos de tourisme et de patrimoine: les raisons de l'habiter*, diplôme d'habilitation à diriger des recherches ; 2001.

la façade elle aussi, présentant son dossier et non son assise, presque comme déclarant « je ne suis plus là pour que l'on s'assoit, je ne suis plus disponible ». La façade prend alors un statut de gardienne, qui agirait par contact en continuant de veiller sur tout ce qui est encore et toujours sous le joug des passants. Le code est le suivant : tout ce qui la touche n'est plus offert à la ville. La façade gonfle, elle englobe ce qui y est accolé. C'est elle qui se dilate et se déplace tandis que l'espace investi recule.

Ici, les facteurs qui bougent les lignes de la façade sont donc multiples, à la fois avalant et scindant les lieux privés des lieux publics : l'appropriation – abusive mais tellement essentielle - en journée crée un besoin d'agir en soirée pour restituer fictivement l'espace à un imaginaire des pratiques de la ville de nuit, le tout créant des frontières symbolique et des habitudes propres à la ville, à cette ville. Le cycle jour/nuit est donc un élément fondamental de la pratique spatiale, définissant des usages éphémères mais perpétuels, mettant en rythme et dessinant une temporalité quotidienne des usages et des désertions de l'espace partagé, de l'emprise sur celui-ci et de ses disponibilités. Ces spécificités locales dessinent la couleur de l'espace, l'ambiance de la ville et son essence-même.

Ainsi, le temps de la nuit, l'imaginaire qui lui est lié et la désoccupation qui lui est rattachée incitent les habitants à modifier leur rapport à l'espace public et à redéfinir de nouvelles lignes frontières. Celles-ci se modulent sous le mouvement d'épaississement de la façade qui se dilate et avale ce qu'elle a laissé s'échapper déborder en journée, presque comme si la nuit, au lieu de rétrécir l'espace habité, elle l'étendait encore davantage, tout en restituant pourtant une portion de l'espace partagé. Il n'y a pas, en journée, une appropriation abusée de l'espace par les habitants, qui viserait à l'assujettir, mais un réel débordement de la façade, comme une coulée depuis les habitations sur la voie de quelque chose qui ne peut être contenu davantage, et en toute conscience. Dans la pénombre, les habitants quittent l'espace illégalement investi en remettant leurs biens aux devantures des maisons, tandis que la nuit et son imaginaire veillent au grain de la ville de nuit, jusqu'au retour du jour... Ce rapport façade/rue et toutes les tensions, hiérarchies et usages qui en découlent amorce une réflexion qui, dans le chapitre suivant, se propage à la rue pour en analyser à la fois l'essence et les modes de fonctionnement.

Les façades de la ville constituent la dernière enveloppe entre l'autre et soi, entre ce qui est de la vie privée et de celle publique. Elles racontent les modes de vie de la société par la modulation des ouvertures au fil du temps, arborent une archéologie sociale qui permet de mieux comprendre les modes d'habiter tout en reconstituant une partie de l'histoire et de la ville, ainsi que du peuple qui l'a habitée. En cela, elles sont garantes d'évolutions que les cadastres et autres cartes ne sauraient conserver. Couplées à d'autres données (ici toponymiques mais elles peuvent être autres et multiples), elles apportent un éclairage important sur le passé des cités. Palimpseste, ces façades superposent les époques mais également les langages, elles envoient des signaux de reconnaissance grâce à des typologies, celles-ci pouvant être contredites par les assignations, des pancartes, et certains ne pourront/sauront se frayer un regard au-delà de l'apparente façade. L'architecture, en cela, ne constitue pas un langage irréfutable mais bien

une source équivoque de significations, de mots et d'attentes. Mots et architecture se mêlent dans un langage signifiant. « C'est le rapport au discours qui a très souvent permis à l'architecture de devenir une référence. Souvent, avant d'être repris en discours écrit, les architectures et les villes restent inconnues, leurs concepts perdus. C'est ce que l'Histoire a démontré »⁹. C'est ainsi qu'en parlant à l'observateur, en écrivant sur ce que dit cette architecture, une empreinte prend forme : celle de la mémoire. La mémoire des mots, contenue par leur signifié, celle des formes, celle des fonctions passées. Parmi les significations contenues, des différences de perception émergent entre les observateurs en fonction de la mémoire collective qu'ils partagent au sein de leur population. Il existerait donc une éducation sociétale à l'architecture, implicite, construite, qui induirait une compréhension ou une autre des éléments perçus et orienterait la façon de considérer quels éléments sont signifiants. Ce langage équivoque provient du fait que « ce n'est pas la ville qui est un texte : c'est le fait de la parcourir qui la constitue comme tel »¹⁰. Elle est ainsi « textualisée par l'appropriation, où se manifestent les significations obtenues par jeu des signifiants visuels, auditifs, olfactifs et tactiles, liés à l'usage de l'espace construit ». C'est pourquoi en elles se superposent les récits de chaque époque et de chaque passant. Comme un parchemin sans cesse réécrit entre les lignes et les interstices disponibles sans jamais que la page ne soit complètement noircie. Ainsi, si la ville est multiple par les usages, les regards, elle l'est aussi par la temporalité qui la caractérise. Par les rythmes et les habitudes qui se façonnent en son sein. Ce dernier rempart entre la vie offerte et la vie cachée, ces façades, vit une recrudescence de son rôle de protecteur lorsque certains imaginaires envahissent les rues de la cité, et semble acquérir la capacité de protéger même ce qui n'est pas contenu derrière *sa ligne*. La nuit, la ville revêt un manteau nouveau, où à nouveau les histoires, les légendes et les références culturelles apportent une strate supplémentaire à cette épaisseur de ville. A la nuit tombée les pratiques se modulent, réécrivant une page nouvelle. L'ombre, l'obscurité et la lumière rythment et modifient la perception des lieux et, au passage, son mode d'occupation. Il existe un rôle psychologique de la lumière sur les comportements, qui constitue l'aspect affectif des perceptions tactiles des sols et des murs¹¹, qui forcément se module lorsque la lumière disparaît ou qu'elle est facticement orchestrée (comme avec l'éclairage bleu dans certaines rues du Casalino). Imaginaire et perception s'entremêlent, influant sur les pratiques. Le système imaginaire/perception/usage créé des scénographies toujours renouvelées et vivantes qui viennent peupler les rues de la ville et les animer d'un climat tout particulier...

9 **LABRUNYE, Raphael** : « Ecrire c'est construire » in *Criticat* n° 7, mars 2011

10 **BOULKROUNE, Heddy** : « De l'espace du texte à la spatialité du texte », in *Littérature, Architecture et Espace*, Editions Limoges, PULIM, Collections Espaces Humains, 2006

11 **CRUNELLE, Marc** : *L'avenir de l'architecture*, 6 mars 2010

b. Les imaginaires nocturnes : rue Del Pero, la nuit...

La rue del Pero a fait l'objet d'un relevé sonore approfondi. Les données diurnes de ce relevé seront exploitées plus tard dans l'analyse. Ici, le relevé nocturne amène une nouvelle dimension à la compréhension de l'impact de la temporalité sur l'identité de la rue et sur sa représentation dans l'esprit de l'observateur.

Un relevé de nuit, **entre 22 heures et minuit en hiver, 23 heures et 2 heures en été** a été réalisé. Les sonorités relevées ont été reprises dans le tableau ci-dessous:

Via del Pero sortie nocturne		
Sonorité dominante	Sonorité(s) secondaire(s)	Sonorité(s) ponctuelle(s)
Janvier 2012/ 22 heures - minuit		
Vent dans les arbres	éclats de voix télévisions / radio	pas de voitures
<u>Source/Propagation</u> Vallée	<u>Source/Propagation</u> - habitations	<u>Source/Propagation</u> -vallée - rue de la cité
Juin 2012 / 23 heures -2 heures		
Conversations Cigales	bruits de vaisselle télévision	chouettes voitures
<u>Source/Propagation</u> vallée	<u>Source/Propagation</u> habitations	<u>Source/Propagation</u> -vallée rues attenantes

Tableau de relevé des sonorités *via del Pero* la nuit, de 22h à minuit pendant les saisons froides et chaudes

D'emblée, lors d'une première analyse des résultats du relevé, certains éléments déjà présents en journées apparaissent à l'ouïe. Le vent, qui est pourtant présent également dans la journée ainsi que les cigales prennent une place de choix. D'autres éléments propres à la nuit sont audibles comme les animaux nocturnes tels que les chouettes.

Une série d'entretiens informels réalisés dans cette rue auprès de différents habitants et passants rencontrés durant ces horaires de relevé tardifs complète le relevé précédant. L'entretien les amenait à parler de leur sensation dans cette rue, sensation perçue « sur le moment » puis plus généralement, s'intéressant particulièrement sur le ressenti en soirée.

Janvier 2012	
Interlocuteur 1.	« Je n'aime pas trop. Il y a des bruits bizarres . Des bruits d'animaux on dirait. On entend fort le vent de la vallée ce n'est pas rassurant le soir. Je préfère me promener plus à l'intérieur de la ville !».
Interlocuteur 2.	« Calme. On entend bien les bruits du vent dans la vallée . Depuis ma fenêtre, quand je fume, c'est agréable. Après, ma fille n'aime pas trop cette atmosphère, elle travaille au restaurant sur la place alors elle rentre tard. Ca l'effraie un peu. (...) Elle a dit qu'elle s'achètera une maison en ville plutôt ! ».
Interlocuteur 3.	« J'aime bien passer ici, mais en hiver c'est très calme . Le soir on entend les bruits du fond de val , c'est plus angoissant . On se sent moins protégés ici la nuit, puisqu'il n'y a pas beaucoup d'habitations, on est un peu plus vulnérables. C'est pas comme en ville ».
Interlocuteur 4.	« Je n'aime pas sortir seule la nuit et l'hiver encore moins. Il n'y a pas vraiment de bruits en fait je crois , mais je ne vois pas l'intérêt de se promener ici quand il fait froid. Là c'est exceptionnel car je repars de chez une amie mais sinon je passe toujours en ville plutôt ».
Interlocuteur 5.	« C'est calme. J'aime bien. C'est très silencieux par rapport à certaines ruelles du centre . Il n'y a pas de lumière non plus. C'est discret. J'aime mieux la campagne que la ville, moi, vous savez . Depuis tout petit ».
Juin 2012	
Interlocuteur 6.	« C'est vrai qu'en été c'est agréable , comme ce soir. C'est plus silencieux , et puis les maisons sont toujours ouvertes , donc on se sent tout de même en sécurité on entend les gens tout ça, on les voit en passant, et ça fait sortir un peu de la ville ».
Interlocuteur 7.	« Agréable . On échappe à l'étroitesse de certaines ruelles et par temps très chaud, c'est bien d'avoir un peu d'air ! J'aime bien le vent , j'habite la rue derrière mais j'aime bien passer ici pour y aller. On se sent un peu à la campagne (rires)».
Interlocuteur 8.	« Un détour incontournable dans mes promenades tardives estivales. Il fait un petit vent appréciable , il y a les bruits de la vallée, de la nature, c'est doux, on s'évade un peu ».
Interlocuteur 9.	« Au moins les maisons sont ouvertes, ça amène un peu de vie. Enfin, en hiver c'est moins sympa... Alors j'y passe pas ! Mais en été j'aime bien. C'est paisible, plus qu'en ville »
Interlocuteur 10.	« C'est un peu retiré ici , il y a moins de passage alors c'est agréable . On entend parfaitement les bruits du vent dans les feuillages quand il y en a et les oiseaux . J'aime beaucoup ».

Éléments des entretiens informels qui font référence aux sonorités et à leur impact sur les sensations issus des entretiens informels réalisés dans la rue Del Pero

En observant le tableau des sonorités réalisé plus haut ainsi que les extraits issus des entretiens informels, il semble que, dans les faits comme dans le ressenti, la rue del Pero possède un statut

particulier, constituant une sorte de rue-frontière. Cet élément sera explicité et analysé plus en détail dans le chapitre Paysage. Contrairement à d'autres rues du pourtour, dont les relevés de sonorités n'ont pas révélés de sonorités particulières, celle-ci possède une gamme de sons clairement différente qui comprend des sons provenant de l'extérieur de la ville et qui se mêlent à ceux retrouvés dans l'ensemble de la cité. Or, il semble que, ces sonorités inhabituelles ailleurs en ville couplées à l'imaginaire nocturne modifie complètement le ressenti et la perception de la rue.

Si certains des habitants interrogés évoquent une sensation de décalage avec le reste de la cité, notamment en parlant d'être « un peu retirés ici » (interlocuteur 10) ou encore le fait que l'« on se sent un peu à la campagne » (interlocuteur 7), ils ne soustraient toutefois pas la rue à son tissu urbain. Il s'agit bien **d'une partie de la ville qui semble hors de la ville à cause de sonorités qui la projettent dans un imaginaire**. D'autres formulations amènent en revanche à reconsidérer le statut de la rue, comme si elle ne serait déjà plus en ville, comme par exemple : « (...) Elle a dit qu'elle s'achètera une maison en ville plutôt ! » (interlocuteur 2) ou encore « C'est pas comme en ville » (interlocuteur 3), « J'aime mieux la campagne que la ville, moi, vous savez » (interlocuteur 5) ou enfin « ça fait sortir un peu de la ville » (interlocuteur 6)... évoquent clairement un **sentiment de rupture** : une limite est franchie, celle du « en-dehors de la ville ». Pour eux, cette rue n'appartient plus à la ville ni à un entre-deux. Elle est d'ores et déjà *dans* la vallée, alors qu'elle est toujours *dans* les murs d'enceinte.

Afin de mieux cerner et comprendre l'influence de l'imaginaire sur ce phénomène d'extraction de la rue du tissu urbain au travers des sons, mais également dans le but d'approfondir les mécanismes de sensation de frontière liés aux affects et sensations, les expressions des personnes interrogées liées aux sonorités ont été classifiées dans le tableau ci-dessous : il répertorie toutes les formulations faisant référence aux sons selon qu'elles soient liées à un sentiment positif ou négatif.

Citations de sons faisant référence à la vallée					
Par saisons froides			Par saisons chaudes		
Citation	-	+	Citation	-	+
« Je n'aime pas trop . (...) On entend fort le vent de la vallée, ce n'est pas rassurant le soir »*	x		« C'est vrai qu'en été c'est agréable , comme ce soir. C'est plus silencieux ».		x
« Calme. On entend bien les bruits du vent dans la vallée (...) c'est agréable »		x	« on entend des bruits différents dans la vallée, la nature, c'est doux »		x

« (...) Après, ma fille n'aime pas trop cette atmosphère justement ¹ . Ca l'effraie »	x		« Mais en été j'aime bien. C'est paisible , plus qu'en ville ».		x
« le soir on entend plus les bruits du fond de val , c'est plus angoissant »	x		«(...) on entend parfaitement les bruits du vent dans les feuillages quand il y en a et les oiseaux . C'est agréable . J'aime beaucoup »		x

1 « Cette atmosphère » fait référence à l'élément cité en première partie de la réponse, à savoir le « bruit du vent dans la vallée », perçu positivement par le locuteur.

Tableau des occurrences liées aux sonorités de la vallée en fonction du moment de l'année et du ressenti qu'elles entraînent (mode de perception) dans les entretiens informels réalisés rue Del Pero

L'analyse du **tableau A** montre que :

- les bruits liés à la vallée sont davantage « entendus » pendant les saisons froides (moins cités pendant les saisons chaudes) ;
- les **bruits** provenant **de la vallée**, lorsqu'ils sont cités, sont **perçus majoritairement négativement lors des saisons froides** et associés à une angoisse ;
- les **bruits** provenant **de la vallée**, lorsqu'ils sont cités pour les **saisons chaudes**, sont tous associés à un **sentiment agréable** ;
- les **bruits de la vallée** cités comme **anxiogènes** sont liés à une **temporalité** : celle du soir ou de la nuit, et donc à l'obscurité.

Différentes informations peuvent être dégagées de ces éléments.

Le **premier élément** est que les personnes sont **plus attentives aux bruits « de la vallée »**, aux bruits « non urbains » et donc moins familiers, **lors des saisons froides**. Ils les citent davantage, tandis que pendant les saisons chaudes, il semble que ce soit plutôt la moindre fréquentation du lieu et l'aspect « ouvert » de la rue qui, mêlés aux sonorités de la vallée, contrairement à l'aspect des ruelles étroites du centre, sont recherchés par les promeneurs. L'audition semble donc acquérir une importance plus capitale à certains moments plutôt qu'à d'autres.

Le **second élément** est que, pendant la **période froide, ils perçoivent ces sonorités comme intrusives, négatives**. Ils les associent à de la peur et de l'angoisse. Le facteur **nuit**, et donc l'obscurité qui l'accompagne, pourrait expliquer ces sensations, mais dans ce cas les données récoltées lors des saisons chaudes la nuit devraient aussi traduire un sentiment d'insécurité. Or ici, la nuit, en été, la rue ne provoque pas de sentiment négatif, comme le montre à nouveau le tableau. Il semble donc qu'outre l'obscurité, un **autre facteur** intervient dans la perception des éléments auditifs, élément qui semble lié à la temporalité du lieu, ici les saisons. Comme si un imaginaire autour de l'hiver ou l'automne venait à les rendre *dangereux*. Le peu de fréquentation du lieu par ces saisons ainsi que l'impossible accès aux intérieurs, beaucoup plus

accessibles visuellement et auditivement dans les saisons plus chaudes, laissent plus de place libre aux autres sonorités, les exacerbant sûrement, et laissant à l'esprit plus de place pour les interpréter. Pourtant, il s'agit bien des mêmes sons entendus. Mais selon l'époque de l'année, leur *réception* est différente.

Pour conclure cette série de relevés sonores rue del Pero, les hypothèses suivantes peuvent être formulées:

- la rue possède un statut particulier du fait des sonorités hybridés qu'elle abrite;
- les sonorités qualifiées de « naturelles » (en fait, les bruits issus de la vallée) par les habitants prennent une dimension inquiétante en soirée et en hiver, tandis qu'elles sont appréciées au cours des saisons chaudes, où la présence de promeneurs plus nombreux les désinvesti de l'imaginaire du danger.

Au vu des données et des conclusions amenées précédemment, il est intéressant de constater que, **d'une part, les univers sonores sont liés à des imaginaires**. Ces derniers contribuent à la création de *soundscape*¹ chers aux anglo-saxons, c'est-à-dire à la naissance de véritables paysages sonores qui vont **créer et façonner des éléments de la ville imperceptibles à la vue, tant en termes de frontière physique que sociale**. En effet, il s'agit bien-là de « l'oreille morale de la ville » à partir de laquelle les habitants régulent et adaptent leurs comportements quotidiens² (éviter une rue à une certaine heure par exemple, la choisir à une autre pour sa sonorité). Ces sonorités, en ce sens, définissent une première limite, sorte de barrière à ne pas franchir à certaines périodes car elle éveille des craintes désagréables pour le promeneur qui, de fait, exclut le lieu de son parcours. D'autre part, ces sons définissent une autre limite : celle de l'urbanité. La rue Del Pero n'est pas moins intégrée dans le tissu que nombre d'autres rues en ville. Elle est placée sur le même dénivelé, surplombe elle aussi la voie en contrebas (qui est située au pied du mur de soutènement, soit plus de deux mètres plus bas) et est englobée dans la masse de bâti du cœur de la ville. Cependant, le fait d'y percevoir des sonorités différentes influe doublement sur le sentiment d'appartenance :

- celui des habitants, qui se comportent comme si leur rue leur était dédiée en l'investissement fortement et en donnant beaucoup plus librement accès à leurs intérieurs et effets personnels
- celui des passants qui aiment venir se retirer, d'après eux « hors de la ville » et, surtout, que certains évitent le soir car ces sonorités éveillent un imaginaire de crainte qui renforce, cette fois trop, le sentiment d'être loin de la ville.

« Mais un enfant a peur dans l'obscurité ou quand il s'égaré dans un endroit désert, parce qu'il peuple ce lieu d'ennemis imaginaires, parce que dans cette nuit il craint de se heurter à il ne sait

1 Il s'agit d'un néologisme inventé en 1977 par le compositeur (et écologiste) canadien R. Murray Schafer dans son ouvrage *The Tuning of the World (The Soundscape)*, traduit en français en 1979 sous le titre *Le Paysage sonore. Toute l'histoire de notre environnement sonore à travers les âges*

2 **PESQUEUX, Anthony** : « Embarqués dans la ville et la musique. Les déplacements préoccupés des auditeurs-baladeurs » in *Les usages avancés du téléphone mobile*, RESEAUX, n° 156 ; éditions La Découverte ; 2009

quel être dangereux. »³ Il semble que ce processus ne soit pas réservé aux enfants. Les plages sonores inoccupées en hiver (sonorités des habitations, des conversations à l'extérieur) mettent en route un imaginaire qui envahit ces plages et entraîne un ressenti du lieu différent à partir d'une gamme de sonorités (ici celles de la vallée) identique à celles perçues auparavant.

Il est nécessaire d'insister sur le fait que les sons imprègnent les représentations que les habitants se font de leur ville. « La ville dispose d'un patrimoine sonore multiple – cartographiable et support de politiques urbaines – qui participe à la création de sa symbolique et son identité »⁴. Ils régissent l'atmosphère et leur impact est fort sur le ressenti. Et ce processus intervient très tôt dans la vie humaine. Philippe Woloszyn montre que concernant les enfants à qui il est demandé de créer un univers sonore qu'ils jugent agréables, fabriquent cet univers en trois volets : ils réduisent d'une part le niveau sonore, fabriquent cet univers à partir du principe projectif en se projetant dans une histoire imaginaire qui guide leurs décisions et les aide à ancrer l'univers sonore qu'ils créent et, enfin, notifie le bruit d'une valeur positive selon le principe de valuation en le rapprochant d'univers vivant et rassurant (en opposition à un univers trop calme qui éveille l'idée de mort)⁵. L'appréciation du lieu en journée ou en soirée d'été est ici compréhensible : les sons sont nettoyés des sonorités jugées trop bruyantes de la ville mais l'univers sonore est réel et bien présent, mêlant les sons doux de la vallée à ceux de la vie quotidienne. Ces mêmes éléments justifient également bien l'appréhension qui réside en ce même lieu la nuit ou lors des saisons froides moins animées et plus désertes : la rue est moins imprégnée des sons urbains perceptibles ailleurs et, de fait, elle appauvrit drastiquement son univers sonore qui devient totalement silencieux... hormis les sons de la vallée qui, une fois séparés des sons rassurants du quotidiens urbains, revêtent soudain un aspect plus effrayant. L'univers sonore formant un « élément central de la vie du quartier »⁶. Le déploiement de la vie quotidienne des habitants de la rue lors des belles saisons ne perturbe pas le passant qui, au contraire, semble sécurisé par ces bruits familiers (surtout durant les saisons froides) où la rue continue d'être empruntée tant que des voix et sons quotidiens émanent des habitations, puis se déserte. Ces « interférences sonores »⁷ sont ici les garants d'une sécurité et d'une certaine forme de liberté. Les propagateurs de ces interférences qui téléphonent en parlant fort devant leur porte d'entrée ou laissent très fort la radio pour qu'elle soit audible dehors, ne considèrent pas leurs bruits comme une gêne mais, surtout, ne semblent pas incommodés par le fait que ces bruits quotidiens et « personnels », retenus un minima dans d'autres rues de la ville (qui restent audibles, mais de manière plus mesurée), soient propagés et « partagés » avec les promeneurs, visiteurs, passants. Les sons de la vallée, cette sensation d'être en-dehors de la ville, prend le

3 **HALBWACHS, Maurice** : *La mémoire collective*, 1950 ; rev et aug 1997, éditions Albin Michel

4 **MONTES, Christian** : « La ville, le bruit et le son, entre mesure policière et identité urbaine » in *Géocarrefour* (EN LIGNE), Vol. 78/2 /2003 ; 4 juin 2007

5 **WOLOSZYN, Philippe** : « Du paysage sonore aux sonotopes. Territorialisation du sonore et construction identitaire d'un quartier d'habitat social » in *Les bruits de la ville*, COMMUNICATIONS N°90, éditions Le Seuil, 2012.

6 **PECQUEUX, Anthony** : « Le son des choses, les bruits de la ville » in *Les bruits de la ville*, COMMUNICATIONS n°90 ; éditions Le Seuil ; 2012

7 **GOFFMAN, Erving** : *La mise en scène de la vie quotidienne*, aux éditions de Minuit, 1973

pas sur la retenue et semble légitimer une extravagance plus vive et sans gêne. Il se produit alors une sorte de « territorialisation du son »⁸ qui délimite d'une part celui de la ville et de son en-dehors, d'autre part celui des habitants de la rue et de leurs ayants droits auto-attribués sur l'univers sonore de l'espace partagé (tout en créant des interférences sonores qui ici sont saisies par autrui comme rassurantes). La dimension sonore prend ici le rôle d'un « enjeu de coordination ordinaire » qui va « contribuer largement à définir la ville : en quartiers calmes ou bruyants, vivants (la nuit) ou résidentiels, etc. »⁹, leur définissant et une identité, et des frontières nouvelles et variables qui contribuent à redessiner et redéfinir les contours de la ville. Ces projections de la ville dans la vallée peuvent être qualifiées de psychologiques puisqu'elles dépassent les réalités physiques et physiologiques.

8 **AUGOYARD, Jean-François** : « Une sociabilité à entendre » in *Ambiances et espaces sonore*, Espaces et Sociétés n° 115, éditions ERES, 2003

9 **PECQUEUX, Anthony** : « Le son des choses, les bruits de la ville » in *Les bruits de la ville*, COMMUNICATIONS n°90 ; éditions Le Seuil ; 2012

D. Le temps (météorologique)

Un des éléments qui influe et modifie l'activité en ville, les fréquentations, les usages, voire les itinéraires et donc son rythme quotidien, est la météo... Par temps de pluie, d'autres modes de fréquentations se mettent en place, d'autres lieux sont plébiscités, d'autres façons de parcourir les lieux publics. Par beau temps, tout se chamboule et une nouvelle mécanique citadine se met en place, et diverge encore selon qu'il s'agisse d'une chaleur agréable ou caniculaire. D'autres temps, comme le brouillard par exemple, peuvent également entraîner encore un autre type d'usages et un autre portrait de ville. Outre la sensation de froid ou d'humidité qui peuvent dissuader la plupart, quels sont les facteurs intrinsèques à la ville qui entrent dans ce processus de modification de l'espace ? L'observation in situ a révélé que les matériaux, notamment, ont un rôle dans ces changements de configurations de vie urbaine.

a. Météores : les facteurs décisionnels des itinéraires urbains

Les itinéraires constituent des éléments importants dans la pratique urbaine. Routiniers, souvent quotidiens, ils définissent le seuil d'habitudes et de fréquentations des lieux. « Plus d'un siècle est passé et au "tout-automobile" se combinent dorénavant les réseaux des NTIC, la "rue-à-l'ancienne" est pastichée dans les centres commerciaux du monde entier et les petites villes à l'esthétique estampillée *New Urbanism* s'affichent un peu partout, tout comme les *gated communities* avec leurs ruelles tortueuses aux pavés hâtivement patinés ». ¹ Città della Pieve est, en grande majorité, recouverte de pavés très anciens, inconfortables, irréguliers, souvent glissants par temps humide. La ville est composée de quelques voies larges et confortables, beaucoup d'autres sont étroites et sinueuses, le tout en pente plus ou moins accentuée. La question de savoir si les facteurs météorologiques influent les cheminements et le choix des itinéraires s'est alors posée. Les circulations au sein de chaque quartier ont été observées. Les heures de déambulations en immersion et les relevés de comptage et de passage dans la ville ont permis de révéler un lien entre **le matériau au sol et le choix des marcheurs, celui-ci devenant, à priori, déterminant dans le choix des cheminements**. La quasi-totalité des voies, rues et ruelles de Città della Pieve sont donc pavées. Seules deux rues sont recouvertes d'asphalte, dans le quartier du Borgo Dentro. Par exemple la rue *delle Nottole, dont la parallèle, elle, est pavée*. C'est également le cas dans le quartier Castello. Les observations exposées ci-dessous ont été réalisées dans ces deux points de la ville, pendant des périodes d'observation d'une heure trente, au printemps 2013. Deux observateurs étaient nécessaires. Dans les deux cas d'observation, le premier observateur s'est posté à l'un des points d'entrée, et le second s'est posté à l'embouchure opposée, ceci afin d'une part de vérifier que le trajet choisi ne dépendait pas d'une destination spécifique (une visite chez l'habitant, un retour au domicile dans une rue ou l'autre spécifiquement...) mais également afin de pouvoir, ensuite, s'entretenir avec les personnes allant dans les deux sens. Ainsi, une fois les cas particuliers d'habitants résidents des

1 **PAQUOT, Thierry** : « Pour une ville pleine de rues », revue *Urbanisme*, n°346, 2006.

rues écartés, n'ont été retenus pour le bilan de ces observations que ceux qui ne justifiaient d'aucune raison particulière le choix de la voie empruntée, choix qui résultait donc du libre arbitre et aussi d'une « préférence » consciente ou non chez le marcheur. Il est important de signaler que, dans ce comptage, n'ont été pris en compte que les femmes seules ou les hommes seuls dans les catégories concernées, les personnes en couple ne pouvant être prises en compte, compte tenu du fait qu'il est difficile de savoir qui a mené la marche et la décision. A noter que la notion d'habitant désigne bien un habitant de la ville et non pas des rues en question.

Catégorie concernée	Nombre de personnes ayant emprunté la rue pavée	Nombre de personnes ayant emprunté la rue goudronnée
Visiteurs (touristes)	34	5
Habitants hommes	13	7
Habitants enfants et adolescents	16	5
Habitants personnes âgées	12	6
Habitantes femmes	5	21

Tableau 1 : Comptage du nombre de personnes ayant choisi l'une ou l'autre des voies par catégorie de population, sur deux créneaux d'une heure trente chacun, aux deux embouchures des deux couples de parallèles pavée et non pavée, en mai 2013, entre 17heures et 18 heures 30.

D'après les relevés, **les rues goudronnées sont plébiscitées seulement par une certaine catégorie de promeneurs**, tandis que d'autres s'en détournent... Pour la même direction, chacun est libre d'emprunter soit une rue pavée, soit une rue asphaltée (arrivée au même carrefour), et le constat est clair : **toutes catégories confondues, les personnes préfèrent emprunter la rue pavée**. Cette affirmation est particulièrement vraie chez les visiteurs dont les cheminements n'ont, en effet, pas été retenus pour cette étude, mais ont révélé tout de même une nette préférence (quasi unanime) pour ce choix de voie, recherchant certainement une certaine typicité, une caractéristique qu'ils jugeraient authentique ou pittoresque et que les pavés sont susceptibles de leur amener puisqu'ils appartiennent à un imaginaire collectif

relié aux villes anciennes. Il fut étonnant de constater que, chez les personnes âgées, la rue pavée prime également. Leurs difficultés de déplacements liés à la marche auraient, de prime abord, pu orienter le choix des personnes âgées vers la rue asphaltée. Or, il s'est avéré que si, en effet, les personnes utilisant une canne choisissent principalement la rue couverte d'asphalte, plus aisée à parcourir, les personnes âgées en capacité de marcher sans canne n'hésitent pas à emprunter la rue pavée.

En réalité, une seule catégorie de marcheurs déroge à la règle : les femmes, et particulièrement, comme remarqué d'après les observations et annotations, **les femmes en talons** ! Parmi les cinq seules femmes ayant emprunté la rue pavée, trois portaient des chaussures plates et une des talons relativement hauts mais compensés. Ainsi celles en talons hauts non compensés ont préféré la rue asphaltée. Il est à noter que quelques femmes sans talons ont également préféré cette voie. Les comptages des observations ont été récapitulés dans le tableau suivant :

	Femmes sans talons	Femmes équipées de talons hauts non compensés	Femmes équipée de talons compensés
Nombre de femmes ayant emprunté la rue pavée	3	1	1
Nombre de femmes ayant emprunté la rue asphaltée	1	14	6

Tableau 2 : Comptage du nombre de femmes ayant emprunté chaque rue (pavée ou asphaltée) en fonction de son type de chaussures, en mai 2013, entre 17heures et 18 heures 30.

Afin de conforter l'hypothèse selon laquelle le port de talons constitue un facteur décisionnel des itinéraires, des entretiens oraux auprès des marcheuses ont été associés aux relevés d'observation. Lors de l'entretien oral avec ces marcheuses, les femmes en talon ont, sans surprise, parlé de l'inconfort des pavés du fait des chaussures qu'elles portaient. Il est à noter pourtant que beaucoup ont également parlé de la course du quotidien, du manque de temps pour la flânerie. Les femmes semblent donc, de toute façon plus pressées que les hommes. Voici l'explication donnée par l'une des femmes sans talon qui a emprunté la rue goudronnée « Oui, les pavés c'est charmant, mais je dois marcher vite car j'ai à faire, et par ici c'est plus simple.»²

2 **Carnet de relevé 2** : Recueil du témoignage d'une marcheuse sans talon dans rue goudronnée, mai 2013.

Le type de matériau au sol est donc déterminant dans le choix des marcheurs, puisqu'il est plus ou moins adapté à un rythme de marche voire à un type de chaussure. Un sol peut être privilégié par certains pour son aspect authentique, pour l'imaginaire qu'il soulève, pour le plaisir de sentir le matériau sous la semelle, comme il peut en éloigner d'autres pour les inconvénients qui l'accompagnent .

Un autre élément issu des relevés a permis de mettre en relief l'un des autres facteurs décisionnels des itinéraires, à savoir les facteurs météorologiques. Une seconde période d'observation d'une heure et demie également, mais en automne cette fois, et par temps humide, a été réalisée. Cette deuxième partie de l'étude a révélé d'autres données :

Catégorie concernée	Nombre de personnes ayant emprunté la rue pavée	Nombre de personnes ayant emprunté la rue goudronnée
Visiteurs (touristes)	11	4
Habitants hommes	4	4
Habitants enfants et adolescents	7	6
Habitants personnes âgées	1	3
Habitantes femmes	1	11

Tableau 3 : comptage du nombre de personne ayant choisi l'une ou l'autre des voies par catégorie de population, sur deux créneaux d'une heure trente chacun, à deux emplacements de la ville qui permettaient ce choix pour une même destination, en octobre 2012, de 17h à 18h30.

D'emblée, il est possible de déduire que :

- **Les données du tableau s'équilibrent.** Dans la catégorie des hommes et celle des enfants/adolescents, les données se valent d'une colonne à l'autre.
- De façon logique, les marcheurs sont moins nombreux par mauvais temps.

- **Chez les personnes âgées**, on note à ce moment de l'année une **tendance à préférer la voie goudronnée**, bien que le nombre relativement bas des représentants de cette catégorie ne permette pas de généraliser cette constatation.
- **La situation reste inchangée chez les femmes** : elles préfèrent toujours la voie goudronnée et, en proportion, si l'on compare ces données aux données du tableau précédent (une femme sur la voie pavée pour sept femmes sur la voie goudronnée), elles sont encore plus nombreuses à préférer la voie goudronnée, la tendance s'accroît donc (une femme pour onze).

Suite aux entretiens informels avec les marcheuses, l'une circulant « à plat » dans la rue non pavée a justifié son itinéraire en répondant : « Je crois qu'il va pleuvoir à nouveau, alors je me dépêche. Les pavés ça glisse quand c'est humide, ça ralentit... »³.

De manière générale, il ressort en effet que **les facteurs météorologiques influencent les cheminements urbains** puisque la météo dissuade visiblement les marcheurs qui, par temps humide, voient leur nombre largement diminué.

Le matériau au sol se révèle déterminant également auprès des différentes catégories (qu'il incite ou dissuade), le pouvoir décisionnel qu'il insuffle (comme vu précédemment) étant sujet aux météores et dépendant d'eux. Ainsi, par temps humide, sous la pluie ou juste après (une fois les pavés mouillés), les relevés de passage ont montré que le choix s'oriente naturellement vers les voies plus faciles d'utilisation afin de ne pas glisser sur les pavés. En effet, lorsque le mauvais temps guète, la voie asphaltée devient plus empruntée, certainement parce qu'elle permet une marche plus rapide et offre donc une meilleure chance d'échapper aux éléments en arrivant plus tôt à destination, tout comme elle limite les dérapages et l'inconfort d'une marche trop prudente. Il n'est plus vraiment question de balade et les pavés mouillés glissent en effet sous le pas qui se trouve trop ralenti et requiert une attention accrue du marcheur. Les pavés accaparants trop d'attention, les marcheurs dévient. Ainsi, si le matériau impacte les itinéraires, ils peuvent se révéler autant incitateurs que dissuasifs de certains cheminements sous l'influence de facteurs météorologiques. Le quotidien des déplacements en ville s'articule donc autour de différents éléments (météo, matériau au sol...) et permet un renouvellement quotidien du portrait citoyen des pratiques.

3 Carnet de relevé 1 : *recueil du témoignage oral d'une passante sans talon*, 18 octobre 2012.

b. La ville et la brume : un imaginaire collectif

Le rôle des facteurs météorologique dans la pratique urbaine est apparu dans d'autres éléments de la recherche. Un matin d'automne, la ville est apparue totalement asphyxiée par le brouillard. La visibilité s'est réduite à quelques mètres à peine. Après une séance de deux heures de relevé, un constat clair : très peu de personnes ont été croisées, bien moins que lorsqu'il pleut. Ainsi, les lieux partagés imbibés de brume ne laissent presque plus deviner les assises proposées à celui qui souhaite s'y reposer un instant, et la forte humidité rendait moite chaque installation. Les fenêtres des habitations se sont révélées toutes closes tandis qu'elles apparaissaient ouvertes par temps de pluie (sauf lorsque celle-ci est forte et battue par des vents qui risqueraient de la faire pénétrer à l'intérieur).

Les lieux de rassemblement qui sont d'ordinaire bondés ont été visités ce jour de brouillard afin de constater si cette atmosphère pouvait se révéler dissuasive. Les cafés étaient plus vides qu'à l'accoutumée. Plus vides que par temps chaud, plus vides que par temps froid et plus vides que par temps de pluie. Un comptage a été réalisé ce jour-là et comparé à ceux des jours suivants afin d'établir une comparaison¹ :

	Brume	Pluie			Froid sans pluie ni brume		
		Jour 1	Jour 2	Jour 3	Jour 1	Jour 2	Jour 3
Nombre de personnes s'étant rendu au café de la place du Plébiscite entre 11h30 et 12h30	8	17	21	19	23	19	25

Tableau 1 : comptage du nombre de personne s'étant rendues dans le café de la place du Plébiscite pour petit-déjeuner, en octobre 2012, de 17h à 18h30.

Il est fondamental de préciser que le jour de brume est advenu un mardi, donc un jour de semaine, et que les comptages retenus ont été réalisés uniquement les journées de semaine (incluant toujours au moins un mardi) afin de conserver une cohérence dans les situations. Bien que ne comptabilisant qu'une seule journée d'observation pour la journée brumeuse, le constat reste sans appel. Que le temps brumeux limite les flâneries urbaines paraît logique, mais qu'il dissuade (bien davantage que la pluie !) de se rendre dans un lieu couvert et convivial est un élément nouveau. Or, compte tenu des observations ci-dessus, il est évident que le brouillard a très largement diminué le nombre de personnes venues petit-déjeuner au café. D'après l'observation de ces différentes données récoltées, il est possible de déduire que :

¹ A noter qu'une seule journée de comptage a été possible par temps de brouillard épais car celui-ci s'est dissipé et les mêmes conditions météorologiques ne sont plus réapparues.

- De manière générale, et sans surprise, les personnes quittent davantage leur domicile lorsque le temps est sec (même froid): un peu plus de 22 personnes en moyenne se sont rendus au café par temps sec, 19 personnes en moyenne par temps humide, et uniquement 8 par temps de fort brouillard.
- **Le brouillard semble impacter « l'envie »** de sortir de chez soi et de quitter les lieux du domicile. Il ne s'agit plus que d'une question de météo (la pluie peut plus facilement causer un désagrément physique que le brouillard puisqu'elle mouille plus directement), mais il existe certainement des raisons plus profondes à cette désertion des lieux partagés.

Afin de tenter de comprendre les mécanismes qui s'embranchent dans le processus de ne pas sortir de chez soi, neuf entretiens oraux ont été réalisés auprès d'habitants le jour de brouillard afin de mieux cerner les sensations éprouvées. Les questions suivantes « Êtes-vous dehors pour un but précis et lequel ? » suivie de « Quelles sont vos sensations avec ce temps et comment percevez-vous votre ville ? » leur ont été posées. Voici les données récoltées récapitulées dans le tableau ci-dessous :

	Sexe de	Raison de la sortie	Effet du brouillard sur perception
Habitant 1	F	Se rend au travail	« Quelle horreur ! On ne sait plus où l'on est ! Je ne reconnais plus rien... Je me sens perdue aujourd'hui. »
Habitant 2	F	Va faire une course	« C'est effrayant je trouve. Et désagréable. On ne voit pas qui approche, on entend moins bien j'ai l'impression... »
Habitant 3	M	Se rend au travail	« Ça change, on ne voit plus nos belles rues et nos belles vues sur la vallées ! On dirait qu'on est seuls. Ça donne un petit côté film d'horreur cette ambiance.»

Habitant 4	F	Se rend au travail	« Je ne reconnais pas grand-chose de la ville. C'est inquiétant comme atmosphère. On n'y voit pas très loin et je trouve cela peu rassurant. »
Habitant 5	M	Va faire une course	« Il fait humide, je n'aime pas trop ce temps. Cela ne me dérange pas à outrance, même si c'est vrai qu'on a un peu plus de mal à se repérer. »
Habitant 6	M	Se rend au travail	«Ça ne me gêne pas. Ce n'est que du brouillard, la ville va réapparaître ne vous inquiétez pas. »
Habitant 7	F	Va faire une course	« La ville ? Vous la voyez où ? C'est humide, effrayant, suffoquant presque. Vivement l'été... »
Habitant 8	M	Se rend au travail	« Elle a disparu, la ville ! Mais je n'ai pas de soucis je sais très bien où je suis, je la connais par cœur. »
Habitant 9	F	Rend visite à quelqu'un	« Bon, je me repère assez bien, je prends cette route tous les jours presque, donc ça va. Mais je préfère lorsqu'on y voit plus clair ! Je suis passée près des remparts. C'est étrange on se croirait « en flottement ». »

Tableau 2 : récapitulatif des neufs courts entretiens oraux réalisés auprès des marcheurs croisés par une matinée de très fort brouillard en octobre 2011

Il est à noter d'emblée **qu'aucune sortie n'est superflue**. Personne n'a quitté sa maison « pour la promenade », toutes les personnes interrogées avaient un but (une course, se rendre au travail, une visite). La perception de la ville est perturbée, induisant **une perte des repères visuels**.

Habitant 1	« Quelle Horreur ! On ne sait plus où l'on est ! Je ne reconnais plus rien... Je me sens perdue aujourd'hui. »
Habitant 2	« C'est effrayant je trouve. Et désagréable . On ne voit pas qui approche, on entend moins bien j'ai l'impression... »
Habitant 3	« Ça change, on ne voit plus nos belles rues et nos belles vues sur la vallées ! On dirait qu'on est seuls . »
Habitant 4	« Je ne reconnais pas grand-chose de la ville. C'est inquiétant comme atmosphère. On n'y voit pas très loin et je trouve cela peu rassurant . »
Habitant 7	« La ville ? Vous la voyez où ? C'est humide, effrayant, suffoquant presque. Vivement l'été... »
Habitant 9	« Mais je préfère lorsqu'on y voit plus clair ! Je suis passée près des remparts. C'est étrange on se croirait « en flottement » . »

Tableau 3 : relevé des sensations liées à la perte de perception visuelle
dans les entretiens du tableau tableau 1

A noter : si les témoignages des habitants 5, 6 et 8 évoquent bel et bien une perte des repères ou tout du moins de la visibilité, ils n'expriment ni y rattachent aucune sensation particulière. C'est la raison pour laquelle ils ne figurent pas dans ce tableau.

A la lumière de ce relevé apparaît un champ lexical lié à la peur avec des mots tels que « horreur », « effrayant » (deux fois cité), « inquiétant », « peu rassurant » et « suffoquant ». Le brouillard, ainsi que la perte de visibilité qui lui est liée, semblent activer des sensations proches de l'angoisse. Les autres qualificatifs « désagréable », « seuls », « étrange » et « en flottement » traduisent plus particulièrement une sensation d'inconfort. Ainsi, dans tous les cas, cette météorologie semble fastidieuse. **Perdre les repères visuels semble entraîner un inconfort important qui entraîne alors une frayeur, même pour de grands pratiquants des lieux.**

En se penchant plus spécifiquement sur le vocabulaire appartenant au champ lexical de la peur, il est intéressant de le répertorier en fonction du sexe des interrogés. Le tableau ci-dessous récapitule les occurrences liées à la sensation d'insécurité :

	Hommes	Femmes
Champ lexical de la frayeur	· « Ça donne un petit côté film d'horreur cette ambiance.»	· « Quelle horreur ! » · « C'est effrayant je trouve. » · « C'est inquiétant comme atmosphère. » · «(...) je trouve cela peu rassurant. »

Différents éléments sont à dégager de ce tableau :

- Le brouillard a tendance à conférer aux lieux une atmosphère perçue comme effrayante
- Il est à noter une distinction intéressante entre les hommes et les femmes. En effet, **les femmes utilisent davantage le champ lexical de la peur que les hommes.**
- Le seul homme utilisant le vocabulaire de la peur ne le relie **pas à une sensation propre**, il le cite en faisant appel à des **références cinématographiques, comme pour se détacher ou justifier cette sensation. Ce n'est pas lui, c'est parce que cela ressemble aux films d'horreur...**

Ce temps météorologique, outre le fait de perturber les repères, suscite chez les femmes, bien davantage que chez les hommes, une sensation d'insécurité. Le témoignage donné par le seul homme ayant emprunté une référence au domaine de la peur en dit long sur l'imaginaire suscité par ces circonstances météorologiques. Il va sans dire que l'ambiance de cette ville plongée dans le brouillard ramène aux ambiances créées dans films d'épouvante, ou voire même dans nombre de romans du même genre. **Le brouillard réveille donc un imaginaire lié à la peur, certainement induit par le visionnage de films d'épouvante ou la lecture d'ouvrages du même registre.**

D'après les observations faites au préalable, il semble évident que la sensation d'insécurité éveillée par ce temps ait dissuadé un certain nombre de personnes. L'expérience précédente montrait une tendance plus particulière chez les femmes à faire appel à ces imaginaires, par chance (et par rigueur dans la prise de note et de relevé) l'attention a également été portée sur le « public » présent au café.

- Concernant les jours de pluie et de froid, la proportion était la suivante : deux tiers d'hommes pour environ un tiers de femmes (entre 16 et 55 ans).
- Et, constat cinglant, en effet, sur huit personnes présentes (plus ou moins longuement) dans le café le jour de brouillard, **aucunes n'étaient des femmes !**

Il devient alors possible de dire que le brouillard donne à l'habitat privé un rôle tout particulier. Il le ramène à l'essentiel : s'abriter et se protéger. Se protéger des intempéries certes, mais aussi d'éventuels dangers. Ce temps révèle chez beaucoup un besoin de sécurité que les rues devenues presque invisibles ne peuvent plus fournir. « L'homme s'abrite pour se sécuriser, et les objets avec lesquels ils s'identifient lui permettent de se repérer »¹. C'est ainsi que le domicile devient le lieu privilégié pour les temps maussades et malveillants. Même le trajet jusqu'à un lieu connu et agréable est jugé superflu. Le brouillard est donc lié à un imaginaire de l'horreur qui perturbe de façon flagrante les perceptions urbaines, leur injectant des effets inquiétants. Ces effets sont perceptibles dans certains témoignages. Par exemple, dans le témoignage qui parle du fait que, « On ne voit pas qui approche, on entend moins bien j'ai l'impression... ». Cette perte de visibilité et cette audition constatée comme plus étouffée inquiètent car elles

1 **BOUDON, Philippe** : Complexité de la conception architecturale : Conception et Représentation, in *Mondes* n°6 – pp. 105-110, 2009

rendent les lieux, mais aussi les gens, méconnaissables. Cette perte visuelle est associée, dans ce témoignage, à une perte auditive. Il est donc important de rappeler ici que l'acoustique ne constitue pas une donnée limitée à la mesure physique d'un son. Toutes les oreilles n'ont évidemment pas une sensibilité égale à toutes les fréquences, et l'âge entre en compte dans la perception sonore (les sons les plus aigus sont les premiers à pâtir du vieillissement de l'oreille). Ainsi, la perception du son n'est pas uniquement objective et comporte, en effet, une part de subjectivité. De la même façon, il est plus aisé de distinguer un son reconnu (et qui peut donc être associé à une image mentale) qu'un son méconnu. La subjectivité est ici, dans ce témoignage, une donnée importante, puisque l'habitant prétend avoir l'impression d'entendre moins bien dans le brouillard. Or, la réalité physique est inverse ! Le brouillard favorise la transmission du son. Ce qui signifie qu'en théorie, l'habitant devrait percevoir davantage son univers sonore. Pourtant il déclare : « on entend moins bien j'ai l'impression... ». Et cette impression, qui est scientifiquement fautive, est bien uniquement le fruit du ressenti et liée au fait que, la perception troublée, ne « voyant » pas le bruit, le cerveau fait moins rapidement le lien entre un son et son image. **Le brouillard impacte donc sur les repères visuels et donc la capacité de localisation, mais également, indirectement et par un biais psychologique, sur la perception auditive.**

À nouveau, les facteurs météorologiques impactent la perception de l'espace ainsi que la façon d'en faire usage et vont jouer un rôle dans le pouvoir décisionnel des itinéraires et des cheminements, ainsi que sur la fréquence des sorties. Ils ont également un rôle psychique important, jouant sur les imaginaires et révélant des comportements primaires, comme s'abriter, se protéger, adoptant un rôle majeur dans l'usage des lieux et la perception qu'il est possible d'en avoir au travers des références qu'ils éveillent chez chacun.

2. Pluralité d'usages et métamorphose des lieux

Certains usages semblent clairement assignés. Pourtant, jamais ailleurs qu'en ville les assignations ne sont autant entravées, mises à mal, confondues, jamais elles n'interfèrent autant, ne transgressent autant. Il en résulte plusieurs images de ce qu'est le dessin des espaces, qui se métamorphosent alors au gré des libertés prises par les uns et les autres... En tous les cas, à Città della Pieve, chaque espace se redessine sans cesse, parce que les assignations sont, particulièrement ici, purement théoriques, et que la pratique prend le pas sur le reste...

A. Les rues : des espaces polymorphes

Dans une rue, les trottoirs sont réservés aux piétons, la chaussée (reine de la ville) aux véhicules, les marquages bleus au stationnement (limité) des voitures et ainsi de suite... Les rues semblent toujours hautement hiérarchisées, ordonnées, distribuées... Mais certaines configurations dérogent à la règle, et semblent fonctionner sous un principe complètement différent de ces assignations ordonnatrices... Chaque rue possède bien une physionomie propre (une largeur, une longueur, des marquages au sol...), mais l'âge de la genèse des rues pievesi ne permet que très difficilement de clairement ordonner les éléments dans une hiérarchie absolument définie. Problème ? Peut-être plutôt une solution...

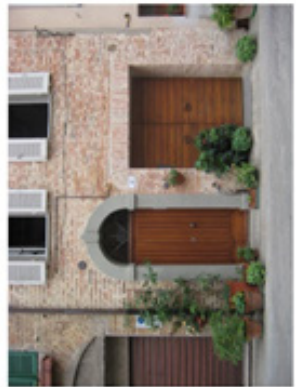
a. Faire entrer le territoire dans la rue : verdir les enclaves

Le relevé des rues a révélé une caractéristique de la ville : elle est très fleurie. Il est en effet fort rare de passer au-devant d'une façade qui ne soit pas garnie de plantations (ou bien c'est qu'elle n'est pas habitée !). Les devantures et seuils sont toujours généreusement garnis de plantes, comme l'illustrent les planches de relevé. D'emblée, les remparts bâtis ne semblent plus constituer une rupture franche entre minéral urbain et végétal, assigné plutôt à la vallée, puisque ce dernier est rapporté par les occupants. Pourtant ce végétal, même abondant, n'est aucunement en lien avec celui se trouvant à l'extérieur de la ville. Il est artificiellement installé là (mais que peut-on conclure des allées d'arbres qui bordent la route d'accès à la ville dans tout le territoire ? Ou encore des cultures partout autour ? Là aussi, il s'agit de nature artificielle dans la mesure où elle a été transformée par l'Homme) et différent de celui que l'on trouve au dehors. Les planches-contact ci-après figurent un aperçu de cette floraison citadine...

Le fil vert Via Sant'Egidio / Via Santa Maria Maddalena



Via Sant'Egidio



Via Santa Maria Maddalena

Le fil vert Via Borgo di Gianni



Via del Borgo di Gianni

Le fil vert Via delle Nottole et Via Manni



Via delle Nottole



Via Manni



Il s'avère que ce fleurissement des rues s'est révélé un élément spécifiquement notifié par les habitants. Suite à ces observations et aux nombreuses évocations, au cours des entretiens, de « la rue la plus fleurie », un relevé des rues « les plus fleuries » a donc été réalisé. Celui-ci a été établi au mois de mai 2013, et afin d'obtenir un relevé le plus objectif possible, dix personnes extérieures à l'étude ont été mises à contribution : une carte de la ville a été distribuée à cinq habitants¹ et à cinq visiteurs étrangers² qui ne connaissaient pas la ville au préalable (premier séjour sur place). Chacun a accepté de parcourir la ville et d'annoter son plan en fonction de sa perception des rues « les plus fleuries ». Ils possédaient trois couleurs de crayon : du bleu pour les rue sans fleur, du rouge pour les rues plutôt fleuries et du vert pour les rues très fleuries. Enfin, il leur était demandé de déterminer laquelle, selon eux, était la rue « la plus fleurie » de la ville. Les résultats de leurs relevés ont concordé de manière quasi-totale. La rue la plus fleurie notamment à été désignée comme étant la même pour huit d'entre eux (cinq visiteurs et trois habitants). Le récapitulatif de ces relevés a permis d'établir la cartographie ci-contre :

1 Parmi ces habitants, deux adolescents de seize ans, un homme de cinquante et un an et deux femmes de quarante-neuf et soixante-cinq ans.

2 Parmi ces visiteurs, une femme de vingt-huit ans, italienne, un homme de trente-deux ans, italien, une femme de cinquante-sept ans, une adolescente de quinze ans et un homme de vingt et un ans.

Répartition des rues fleuries



Echappées visuelles sur la vallée



*Intensité de floraison des rues de la ville d'après les relevés anonymes
et carte de rappel des échappées visuelles*

La localisation de la rue désignée comme étant la plus fleurie interpelle. Le parfum lors de la promenade y est très présent, et chacun semble redoubler d'efforts pour qu'elle conserve ce statut. Or, en couplant les deux cartes ci-dessus, il est remarquable que cette rue *la plus fleurie* se trouve – le hasard ne suffisant pas toujours à expliquer certaines coïncidences – dans la partie de la ville la plus enclavée, la plus fermée. Cette partie de ville est celle possédant le moins d'échappées sur la vallée. Bien que l'hypothèse d'un réel lien entre ces deux éléments soit difficilement vérifiable, la coïncidence méritait d'être soulevée ici.

Si bien que, déambulant dans une rue ou une autre, il existe toujours un « coin d'évasion » pour le regard, afin qu'il saisisse un instant le vert des arbres et des vallées. Il n'y a aucune rupture entre les deux entités, mais plutôt l'apparition de seuils grâce à cet ensemble de percées qui permettent de faire lien. Ces zones de dialogue interpenètrent ville et paysage, laissant filtrer la lumière du soleil qui projette ses rayons à travers ces percées ; le vent vient s'engouffrer dans les rues par ces interstices, contournant les murs, et les bruits de la vallée se laissent percevoir lorsque l'on s'approche de l'une de ces échappées. Et pour cause, la ville a été bâtie non pas pour se couper du territoire, mais au contraire pour l'observer, le surveiller, de toute part. C'est certainement pourquoi les panoramas sont amplement cités dans les réponses et parfois associés à des termes esthétiques. Ils témoignent à quel point ils sont déterminants dans le dialogue minéral/végétal et ville/territoire. Surtout, les éléments relevés ici montrent l'importance de la présence d'éléments de biophilie¹ pour le bien-être des citoyens. Si, au Japon, les recherches concernant l'impact des éléments naturels sur le ressenti et le bien-être (et la santé !) font légion depuis plusieurs décennies – d'où les grands panneaux de chemins forestiers dans les salles d'attente de nos cabinets médicaux...- l'importance vitale que revêt ce lien, ne serait-ce que visuel, avec des éléments naturels devient une question prégnante dans nos sociétés également. Des études ont prouvé que la simple vue d'une image de forêt réduit l'anxiété, mais le contact réel et direct est évidemment encore davantage porteur de bien-être. Wilson pensait que les liens étroits qui existent entre la nature et les humains provient d'une époque ancienne où Homme et Nature cohabitaient de façon étroite. Pour lui, c'est cette mémoire qui engendrerait le besoin de s'entourer de fleurs et de plantes, parce que nos ancêtres avaient alors saisi leur potentiel de transformation (en baies ou fruits comestibles). Sans entrer dans le débat d'une nature en ville qui serait forcément factice car cultivée et entretenue, s'opposant à une nature « naturelle »², indomptée (mais qu'en est-il de ce paysage de la Chiana où se situe Città della Pieve, largement anthropisé au fil des siècles, différent de son état « sauvage » - voir annexes, tandis que les fleurs dans les pots poussent par elles-mêmes, meurent par elles-mêmes malgré tout). C'est pourquoi la question du « vert » dans les villes

1 Néologisme inventé par le biologiste et entomologiste Edward Osborne Wilson (entre autre inventeur du concept de biodiversité) pour définir « le penchant instinctif des humains à aimer la nature ».

2 A ce propos, Michel Lussaut a dit, lors de la Conférence Nature en ville (voir Synthèse MLLD mai 2011) : « Une des personnes interrogées a commis un lapsus plus vrai que les paroles vraies. Il a dit " C'est l'homme qui a créé la nature, non pardon, qui a transformé la nature. " Non, il a raison, c'est bien l'homme qui a créé la nature. La nature n'est que le codage en société des systèmes de physique. C'est ce qui explique qu'il n'y a pas une, mais des natures. [...] La nature urbaine a toujours existé, mais nous avons oublié de la considérer comme telle. »

n'est pas uniquement relatif aux grandes villes, il n'est pas uniquement relatif à une époque, il est en fait transcendant, de tout temps et en tout lieu. Città della Pieve, bordée de verdure, fleurie davantage sa rue la plus enclavée, la plus coupée du paysage environnant et de ses éléments de biophilie. Pourtant, l'échelle de la ville est petite, il est aisé de la quitter pour se rapprocher d'éléments végétaux. Città della Pieve jouit de cet échange et de cette construction qui l'a profondément liée à son paysage et à la nature qui l'environne. D'où peut-être ce besoin accru de ne jamais complètement laisser disparaître le fil vert...

Ces petites appropriations, ces petits étalements domestiques ont toutefois une autre particularité : ils trahissent un peu les goûts des habitants. Chacun a élu reines ses propres espèces, en fonction de ses goûts et probablement de ses aptitudes en botanique. Il commence ici un début de mise en scène de soi, une symbolique personnelle, que nous allons approfondir ci-après...

b. La mise en scène de soi : occuper l'espace

La phase d'immersion dans Città della Pieve a permis une fréquentation intensive du terrain, mise en place sur de longues plages horaires (permettant d'observer un large spectre temporel et de repérer les creux et les pleins) et il a été entrepris de recenser les fonctions abritées par la place (ainsi que leurs propres temporalités). En effet, ces lieux se sont révélés riches de mobilités : mobilité des groupes, mobilité des corps mais également mobilité des objets quotidiens. Enfin des comptages ont été réalisés afin de nourrir statistiquement l'observation. Les places et les espaces libres – dira-t-on résiduels- de la ville autres que les places, où alternent stationnement des véhicules, des piétons, espaces libres et espaces semi-privés sont analysés au travers d'une « approche proche d'une esthétique des ambiances »¹, outil principal qui a permis cette partie de l'étude, et qui est constitué des « apports de la phénoménologie et de notre intérêt pour la dimension construite et matérielle des espaces habités » afin de répondre à la problématique annoncée en utilisant des méthodes d'enquête *in situ* (observation récurrente, ethnographie sensible...), favorisant une observation davantage minutieuse et moins globale que les approches structurales. Le but est bien ici de comprendre comment les usages de l'espace (et les conduites des usagers en espace public) et les qualités spatiales d'un lieu interagissent entre eux. Si les hommes fabriquent les lieux avec leurs usages, comment et par quels éléments les lieux sont-ils capables de s'adapter aux changements et besoins qui surviennent au fil de la journée ?

Il ne s'agit pas d'une étude ethnologique permettant de décrypter les modes de vie. Il va de soi qu'en lisant l'espace, deviennent lisibles également les habitudes et les coutumes. Pratiquer l'espace revient à le moduler, l'adapter sans cesse et ce, forcément sous le joug d'habitudes et de rituels qui ont une origine lointaine. Ainsi, la ville se construit lentement, au fil des générations et des interactions avec ses peuples. Ce qui importe ici est de comprendre ce qui, aujourd'hui est moteur d'usage grâce à sa flexibilité, et qui permet de dégager ce qui confère au lieu une

1 THIBAUD, JP : *La ville à l'épreuve des sens*, In : Coutard, Olivier ; Lévy, 2010

élasticité du lieu suffisante pour permettre un roulement des usages sur un créneau étendu. « L'architecture doit-elle se plier à l'usage ou est-ce à l'utilisateur du lieu d'apprendre à bien vivre dans cet espace ? »².

À Città della Pieve les rues sont fragmentées, redistribuant et redessinant sans cesse des sous-espaces qui accueillent des usages divers et des codes différents que tout usager, qu'il soit ancré ou de passage, perçoit et adopte. Cette fragmentation de l'espace partagé de la rue renvoie à des habitudes, des modes de vie et ne crée pas de ruptures dans l'espace, bien au contraire : il l'anime, lui donne vie, le rend unique. L'espace n'est pas fragmenté pour que ces portions s'opposent, mais au contraire pour qu'elles s'imbriquent. Créant une unité singulière.

Il semble nécessaire de s'arrêter un instant sur le terme fragmentation utilisé ici afin d'en éclaircir le sens qui lui est attribué dans cette recherche. Bien que souvent « La fragmentation, l'emploi du mot apparu à la fin des années quatre-vingt, évoque le constat de délitement des équilibres établis entre les dynamiques proprement spatiales (...) et les mécanismes de différenciation sociale : les acteurs, les rôles, les inégalités sociales, les mécanismes d'exclusion et de désolidarisation sociale. Car elle induit un processus de division, d'éclatement même de la ville comme entité globale cohérente. »³, ici la résultante semble justement être l'opposé de ce constat. Cette remarque s'applique peut-être aux cités d'une échelle plus vaste, où a trait davantage de sectorisation (sociale, raciale...) et donc de fragmentation à proprement parler. Il est vrai que toute entité urbaine possède sa fragmentation et ses ruptures, car celle-ci a lieu à toutes les échelles (comme par exemple au sein d'un même immeuble, où l'appartement le plus élevé et son très à la mode *rooftop* installent clairement ses propriétaires au sommet de la chaîne sociale), même au sein d'une petite ville comme Città della Pieve. Cependant ici, cette fragmentation spatiale de la rue est employée comme un élément liant. C'est par ces multiples portraits que se dessine une image globale. Comme partout, certaines fragmentations moins enviables existent, comme par exemple dans les rues plus basses de la ville, celles donnant sur le parvis de la petite église San Pietro, qui constituent les rues moins prisées des habitants originaire de la ville et où, de fait, se concentre un plus grand nombre d'habitants d'origine étrangère (personnes d'origine indienne ou africaine⁴). Pourtant une fois tout ce monde dans la rue, tout le monde a les mêmes droits et devoirs. Tout le monde même a les mêmes opportunités, y compris celles de mettre en scène son quotidien...

Si débordement il y a, il existe donc forcément des limites desquelles sortir. La limite de la façade, séparant l'espace privé de celui public oppose un espace à priori imperméable qu'est l'espace privé et un autre totalement perméable et exposé, l'espace public. La démarcation

2 **HEIDEGGER, Martin** : *Essais et conférences*, chapitre « Bâtir, Habiter, Penser », Paris, Gallimard, 1958/1980

3 **ESCALLIER, Robert** : « Les frontières dans la ville, entre pratiques et représentations », in *Cahiers de la Méditerranée* 73, 2006, mis en ligne le 05 novembre 2007

4 L'une des étapes de cette monographie de la ville a consisté à reprendre chaque nom de boîte à lettre afin d'en déceler les origines. Ces informations n'ont pas été conservées, elles ont uniquement servi au cours de l'étude à établir des constats comme celui annoncé ici.

privée/public existe partout : en ville, en campagne, il existe toujours une lisière entre ce qui appartient proprement et exclusivement à un en particulier et ce qui est autorisé à être partagé. Il s'agit de la dernière limite à franchir avant de rejoindre la rue. A priori, cette frontière possède une sorte de sacralité, du moins dans nos sociétés : le privé est le privé. Une intrusion dans l'espace privé de quelqu'un, son espace domestique donc, constitue une infraction grave punie par la loi. Cet aspect de sanctuarisation constitue pour chacun une sorte de protection à la fois physique et psychologique (bien que dans certains cas particuliers ce sentiment de protection de l'espace domestique puisse être ébranlé ou ressenti dans une moindre mesure). De démarcation franche (une façade, un mur, un portail, une haie...), cet espace sacralisé du privé semble l'un des infranchissables de l'urbain. Pourtant...

Les planches photographiques qui suivent, issues du relevé photographique, témoignent de différentes modulations spatiales et fragmentations de la rue suite aux appropriations opérées par les habitants (et les visiteurs parfois). Ceux-ci déplacent leur quotidien privé dans la rue, l'offrant à la vue de tous.

Déborder de chez soi...









L'espace de la rue qui est l'espace public, ou l'espace offert¹, ou encore l'espace partagé (terme préféré ici) prend tout son sens ici avec cet investissement des seuils conséquent à Città della Pieve, où il règne un fort investissement de la rue en journée qui ne réunit pas seulement des voisins, mais qui met à parti chaque passant ou marcheur. Comme en témoignent les extraits photographiques sélectionnés ici, celle-ci se transforme en prolongation du lieu de vie: certains y jouent, y bricolent, d'autres encore y lisent... et chacun a accès à ces spectacles quotidiens, pourtant si privés. La rue semble totalement engloutie dans les actions du quotidien, englobée dans la pratique des habitants. On assiste à l'existence de la rue comme tableau, créé et renouvelé au jour le jour au gré des pratiques. Cette quotidienneté urbaine teinte la ville d'une atmosphère singulière, à la fois spatiale et sensible, élevant la ville au rang d'une oeuvre² empreinte de cette vie urbaine et de cette société qui « ne peuvent se passer d'une base pratico-sensible, d'une morphologie ».

Certaines routines se perpétuent, s'installent (les salons de discussion extérieurs, l'habillage des seuils...) tandis que d'autres, plus personnelles, sont ponctuelles et changeantes. C'est au travers à la fois d'une quotidienneté stable et de moments de rupture où chacun fait des choix, au travers desquels chacun fait son histoire³ que se fabriquent à la fois la vie urbaine de Città della Pieve et l'idée de ce qu'est cette ville. C'est pourquoi l'observation de ces dynamiques sociales et individuelles dans l'univers de la rue permettent une compréhension plus en profondeur. En effet, aucune action qui s'y déroule n'est anodine : y étendre son ligne ou son établi est hautement significatif, il s'agit d'une réelle appropriation personnelle, pourrait-on dire presque abusive, de cet espace. Les habitants ne s'y installent pas uniquement pour échanger ou partager (ce qui peut être le cas avec les chaises, bancs et autres dispositifs installés devant les maisons) mais bien pour y prolonger leurs activités privées quotidiennes. Cette anthropologie de la ville⁴ se façonne à contre-courant des tendances urbaines actuelles qui se révèlent tellement dépeuplées de ses habitants qu'il en devient nécessaire d'élaborer des plans de « reconquête de la rue »⁵. Et cette anthropologie de la ville se couple à une anthropologie de l'espace telle que définie par Marion Segaud⁶, indiquant « des sociétés où les frontières entre privé et public dans l'espace, sont floues, peu matérialisées et surtout signifiées à travers des pratiques particulières et des expériences singulières. » À l'heure où le repli sur soi règne trop souvent, Città della Pieve s'expose... Ainsi les rues explosent de pratiques. Elles gênent (sans gêne !) les véhicules qui ne semblent pas s'en offusquer. Elles ne semblent pas s'inquiéter de savoir qui pourrait s'en plaindre ou s'en voir impacté. Ici, les rues sont tout simplement à échelle humaine. Elles s'emplissent des humanités qui l'occupent, qui l'exploitent, qui l'habitent, qui l'usent... Ces pratiques quotidiennes simples font partie intégrante du paysage urbain de de

1 **POSTOSKI**, Alain : série d'entretiens, janvier 2013

2 **LEFEBVRE, Henri** : *Le Droit à la ville*, éditions Economica, Paris, 2009 [1968]

3 Ibid.

4 **AGIER, Michel** : *Anthropologie de la ville*, Presses Universitaires de France, Paris, 2015, 245 p.

5 **LEFEBVRE**, op.cité

6 **SEGAUD, Marion**, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, éditions Armand Colin, collection U – Sociologie, Paris, 2010, 222p.

la ville, et témoignent d'une envie d' « agir l'espace plutôt que de le subir »⁷ au travers de petites actions quotidiennes simples d'appropriation faisant appel à des valeurs d'échange et de partage.

L'espace de la rue offre au passant un spectacle sans cesse renouvelé. Certains espaces sont donc appropriés voire accaparés par les habitants, qui semblent s'y comporter comme s'ils leurs appartenaient générant des espaces semi-privés, ou plutôt semi-publics. Un lieu de l'habiter, mais donc du *cohabiter, a fortiori*. Habiter un espace revient toujours forcément à accepter les règles de vie de chacun, se soumettre au code social mis en place implicitement, sans quoi les conflits affluent. Au vu des clichés observés dans les planches photographiques ci-dessus, ces rues deviennent des lieux spécifiques et uniques au sein desquels se met en place une mécanique subtile mais équilibrée afin de « co-produire et négocier des temps et des lieux où simultanément nous pouvons (devons ?) affirmer notre identité, sa pratique et sa représentation, et les façons dont nous négocions celles-ci avec d'autres, voisins de rencontre, temporaires ou plus pérennes »⁸. Cette cohabitation implique l'articulation des espaces de vie privée et des espaces de vie publique, celui-ci devenant le lieu partagé d'un certain nombre de pratiques qui, elles, peuvent tout à fait demeurer individuelles, elles sont simplement offertes aux regards de tout et, en cela, partagées à la vue, pas dans la pratique.

C'est ici que se détache une dualité visible sur les photographies sélectionnées : d'une part, les actions mettant en place une sociabilité directement partagée (discuter devant sa porte, improviser un salon de thé à l'extérieur...) et d'autre part, une sociabilité découlant du partage d'actions quotidiennes par leur exposition à la vue de tous (lire un livre – qui constitue un type d'activité introspective -, étendre son linge, installer un établi pour réparer quelque chose...). Ainsi, la pratique des rues existe ici d'une part au travers de l'acte de voisiner⁹ et, en cela, de la confrontations de différentes cultures de l'habiter familiales, sociales et culturelles composées au hasard des emménagements, mais également au travers d'une mise scène de chacun au sein de cet espace.

De prime abord, ces pratiques semblent donc autoriser une intrusion dans le quotidien d'autrui ainsi exposé par choix mais également par nécessité (il est plus pratique et rapide de faire sécher son linge dehors, tout comme il est possible de manquer de place pour installer un établi dans son garage, sa remise ou sa cave). S'opère ici une fuite du privé, du caché, du quotidien chéri et protégé qui est à la fois exposé aux yeux de tous mais également imposé à la rue, invasif et débordant. Et l'observation de l'ensemble de la cité a montré que ce quotidien est tout aussi débordant aux lisières des places publiques largement fréquentées. De fait, le lien trop facile

7 **QUERRIEN, Anne** : « L'exode habite au coin de la rue », in *Multitudes*, 2007/4 n°31, p.91-99

8 **HAUMONT, Bernard** : « Entre public et privé : des espaces et des lieux toujours en chantier », préface, in *La société des voisins*, Haumont B. & Morel A. (dir). Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2005.

9 *Voisiner* est un verbe attesté dans la langue française à partir du XVI^{ème} siècle. Littéralement, il signifie voir, fréquenter, bavarder, aller faire la causette chez un voisin, le visiter familièrement. C'est le sens que lui donne le *Dictionnaire universel français et latin* vulgairement appelé *dictionnaire de Trévoux*, Paris, édit. 1752, T. VII, 1096 et 530 pages, V^o Voisiner, p. 911.

à établir entre rues moins fréquentées, plus tranquilles, et débordements exposés ne semble en rien constituer une règle ou un fait. Même aux abords des lieux les plus en vues, les mêmes pratiques ont cours...

Cependant, à bien y regarder, tout ce qui est exposé est scrupuleusement choisi et limité.

Les relevés effectués sur de longues périodes font ressurgir des éléments fondamentaux qui permettent en partie de mieux comprendre l'enjeu de ces pratiques. Le premier élément est que, si un étalement du privé s'opère sur la voie publique, les yeux des marcheurs ne peuvent malgré tout pénétrer dans l'espace quotidien exclusif qu'est l'habitat. En effet, même lorsqu'au dehors beaucoup de choses semblent exposées, comme si des habitants peu pudiques venaient à montrer une envie sincère de partage du quotidien dans toute son essence, les fenêtres des maisons restent inéluctablement closes, les rideaux tirés (même lorsque la rue est à l'ombre et fraîche), souvent les volets poussés pour demeurer entre-fermés. Un autre élément remarqué est que le niveau sonore des conversations se déroulant à l'intérieur des habitations demeure inaudibles depuis l'extérieur. Si elles sont perceptibles en passant, leur volume reste clairement maîtrisé pour en empêcher la compréhension par les autres au dehors (cette compréhension reste possible si l'auditeur fortuit s'arrête alors y prêter une oreille attentive mais ici l'acte est volontaire et calculé et ne concerne pas la pratique quotidienne spontanée à laquelle nous faisons allusion ici)- ce qui n'est pourtant pas le cas du niveau sonore des télévisions, puisque ce dernier retentit souvent bien plus haut que les conversations, se rendant parfaitement audible depuis l'extérieur, et ce sans que télévision et conversations ne soient simultanément en cours et que le besoin de surpasser le son des voies conversant n'explique un niveau sonore plus élevé du petit écran. Cela parce qu'au fond, la télévision montre la même chose à tout le monde. Qu'importe qu'elle soit entendue. Pas les échanges verbaux. Il est ainsi rare d'entendre de façon audible une conversation se passant à l'intérieur des habitations tout comme il l'est d'accéder visuellement à l'intérieur des maisons. Ici se dessine donc les conditions d'une mise en place du séquençage des régions telles que définies par Goffman¹⁰, avec pour régions antérieures les rues et régions postérieures les habitations si calfeutrées, si inaccessibles, si réservées.

Comme tout système, l'interaction des uns avec les autres engendre des normes et des mécanismes de régulation qui fonderait ainsi la culture¹¹ propre du lieu. Ce théâtre de rue, dont les différentes représentations se soumettent à des règles précises, résulte donc d'une construction de ce qui peut être regardé, vu, observé, partagé. Goffman¹² parle d'équipes pour qualifier des ensemble de personnes coopérant à la mise en scène d'une routine particulière, découlant d'activités unissant tous les membres qui, ensemble, définiraient en secret la situation. Mais, puisqu'à Città della Pieve chacun s'occupe de son morceau de quotidienneté sur le bord de la voie, peut-il vraiment y avoir une équipe ? Une chartre implicite de l'habiter *ici*, dans *cette* rue ? Qu'en est-il du sentiments des autres membres de la communauté ? Au fil

10 **GOFFMAN, Erving** : *La mise en scène de la vie quotidienne*, aux éditions de Minuit, collection le sens commun, 1973

11 **Idem.**

12 **Ibid.**

des échanges, entretiens et conversations informelles avec les habitants, élus, promeneurs et autres acteurs de la rue, il semble que ce sentiment d'appartenance à une communauté, une *équipe de rue*, soit bel et bien intégré dans les esprits. Comme en témoignent certains propos recueillis lors d'un entretien avec Valerio Bittarello, où celui-ci évoque « (...) *la rue la plus fleurie de toute la ville. Un plaisir pour les yeux. Ils font de leur rue un espace vraiment à part. Allez donc vous promenez chez eux pour voir. Il y a des fleurs plein leurs façades* »¹³. Il semble alors que dans l'image collective, l'espace public n'est donc pas si public que cela. « *Il y en a plein leurs façades* », et ils font « *de leur rue* » un paradis, allez donc vous promener « *chez eux* ». De fait, la rue n'est pas tout à fait à tout le monde, à en croire les agissements et les propos recueillis ici. Elle est à « l'équipe » qui l'anime, qui en joue la partie quotidiennement. Pour autant, elle en reste publique et offerte à l'usage du passant. Parce que c'est une rue. Mais la culture qui s'y construit résulte bien de l'engouement que suscite les actions des uns et des autres au sein d'une même communauté, d'un même groupe. Lors d'un échange avec l'une des habitantes de cette « *rue la plus fleurie* », celle-ci témoigne du fait que « c'est parti de ma voisine. On avait tous quelques pots, mais une année elle a mis des gros pots avec des fleurs énormes et un rosier déjà grand. C'était magnifiques, et ça sentait bon. Quelques semaines après j'ai voulu moi aussi faire quelque chose de bien devant chez moi. Et ainsi de suite, je crois... Et maintenant notre rue, on dirait un jardin ! Faut bien être à la hauteur de ça maintenant ! (rires) On a un peu de pression ! ». Pas de préméditation donc, mais une culture de la rue comme jardin qui s'installe avec le temps et les initiatives des uns et des autres, générant un engouement partagé. Cependant, avec « il faut être à la hauteur de ça maintenant » deviennent perceptibles les coulisses de cette mise en scène, comme s'il existait une attente d'un « public », public constitué à la fois des autres habitants de la rue et des autres tout court qui pourraient parcourir la rue. Les usages et la mise en place d'une culture de rue, ici, créé une nouvelle scène de la vie quotidienne, un nouveau théâtre collectif qui transcende ceux mis en place individuellement. En cela, ces actions ne sont pas sans rappeler un dispositif qui existe dans diverses villes en Allemagne ou encore en Hollande et qui vise à la création d'un espace semi-privé devant les habitations qui doit être entretenu par l'habitant. Ces rues, les Vorgärten, sont donc des sortes de bandes riveraines appartenant au domaine public mais mises en scène par l'habitant devant chez qui elles s'installent. Dans le cas des Vorgärten ou de Città della Pieve, les habitants deviennent à la fois acteur mais également public de cette théâtralisation de la vie quotidienne.

Une telle implication, une volonté de montrer le meilleur de soi, implique du temps, de l'attachement, ce qui en découle ne pouvant constituer que le fil d'un lien supplémentaire entre le citadin et le territoire qu'il occupe. D'ailleurs, les Vorgärten ne constituent pas une révolution – comme souvent avec l'innovation on retrouve la trace de dispositifs semblables déjà éprouvés bien plus anciens – puisque pour les habitants du Pays-Haut (à quelques kilomètres de Metz), cela fait écho à ce qui se pratiquait sur ce territoire il y a encore moins d'un siècle (laps de temps relativement court, et pourtant dans l'usage et dans les faits, beaucoup n'en auront même pas

13 **BITTARELLO, Valerio** : entretien du 8 janvier 2012 avec Melissa BELLESI au Palazzo Orca, Città della Pieve, Historien, Professeur émérite à l'Università di Firenze

connaissance). Connus sous le nom de « pargé » par ce coin lorrain, mais communément appelé « usoir » en Champagne Ardenne, en Belgique et dans le reste de la Lorraine, cet espace se situait entre l'habitation privée et la voie. Large de plusieurs mètres, il était à usage privé, bien que son statut soit public. Chacun était donc libre d'en user et de l'entretenir selon ses souhaits. Cet espace est encore très lisible dans les anciennes rues lorraines des cœurs des villages mais, toujours situé sur l'espace public, il est désormais entretenu par la commune, généralement engazonné ou dédié au stationnement. Mis à part cette exception locale, cette zone de frontage si bénéfique à la vie en société n'existe pas dans les villes ni dans la législation française, pas plus que dans la législation italienne. Cependant parfois, comme ici à Città della Pieve, elle s'impose. Elle se façonne d'elle-même, sans qu'au départ nulle place ne lui soit accordée. Qu'est-ce qui, ici, dans cette petite ville ombrienne, pourrait favoriser une telle appropriation ? Une tranquillité spécifique ? Non, puisque la ville est devenue, en moins de deux décennies, très fortement touristique. Et cette problématique de ce qui est offert à l'espace partagé ne découle pas seulement de problèmes de surfaces inhérents à des habitations exigües (combien partout en France et ailleurs le sont, sans pour autant voir leurs rues se remplir de quotidienneté), c'est une impulsion qui, si elle est clairement orchestrée et choisie, elle n'en reste pas moins réelle. Les rues de la ville poussent à l'usage.

Ce n'est donc ni la tranquillité ni l'autarcie de la cité qui peuvent créer ce contexte propice à l'usage des rues, car même en saison haute, lorsque le tourisme afflue, ces mêmes pratiques s'imposent. Cela pourrait découler, du moins en partie, d'une certaine culture, dans le sens de coutume locale, profondément ancrée dans l'esprit des habitants, mais qui dans ce cas se propagerait rapidement dans l'esprit des nouveaux habitants puisque, ces dernières années, de nombreux italiens d'autres régions acquièrent des logements sur place pour une retraite sereine ou encore des travailleurs de Pérouse, le chef-lieu, qui établissent leur famille ici afin de retrouver une certaine tranquillité, voire, de plus en plus, des étrangers qui viennent écouler ici une partie de l'année. Et tous semblent rapidement prendre part à ces pratiques... Une autre hypothèse pourrait être celle de la spécificité de la typologie de voirie de la ville et à l'aménagement de ses espaces communs. Quelles sont ces spécificités ? Quelles hiérarchies s'établissent dans les lieux de Città della Pieve ? En quoi pourraient-elles encourager ce type de pratiques d'appropriation ? S'agit-il de voies réservées aux riverains ou réglementées dans leur circulation qui permettent ainsi de telles installations et « obstructions » ? Car, en effet, la mobilité semble, en général, un élément fort décisif dans la pratique de la rue, pratique vite avortée lorsque les rues sont considérées comme trop dangereuses, trop étroites, pas assez bien (ou trop ?) hiérarchisées... La suite de ce chapitre permet d'apporter quelques éclaircissements et réponses partielles à ces interrogations.

c. Des rues à la hiérarchie «naturelle»

La morphologie des rues de Città della Pieve possède une constante : les rues ne sont pas différenciées. Elles ne présentent aucune aire définie répartissant les modes de déplacement,

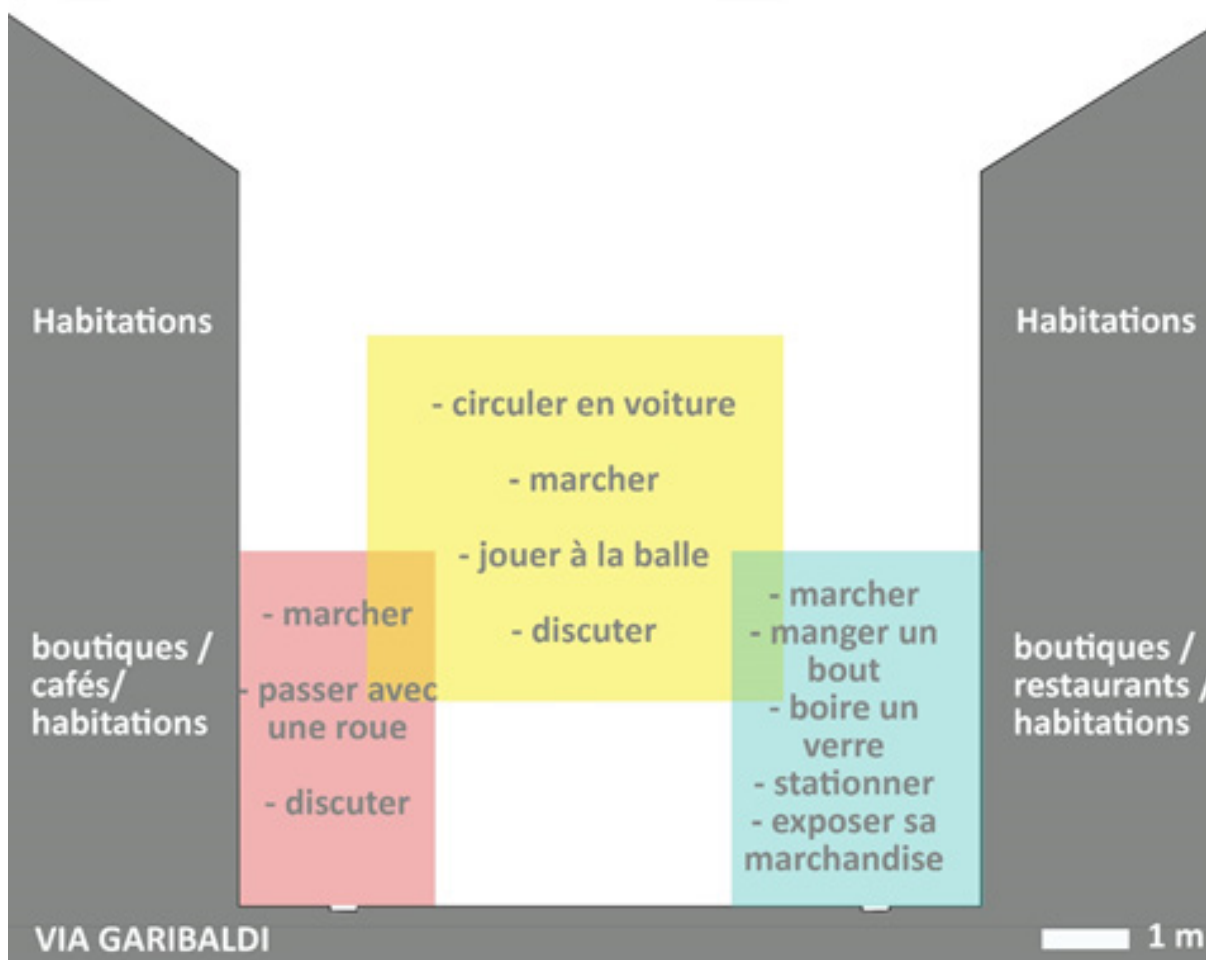
aucune ligne desquelles ne pas déborder. Les aires et hiérarchies, mouvantes, semblent se fabriquer au fur et à mesure des usages. C'est ainsi que la rue acquiert son statut : par les passages. Dans certaines villes les marcheurs désertent les rues, disparaissent telle une espère en voie d'extinction. Pas ici. Mais quel lien existe-t-il entre morphologie (cadastrale, urbaine) et modes de vie dans une rue ? Que peuvent suggérer des rues sans trottoir, sans démarcation au sol ? Chaos ? Incivilités routières ? Danger ? Désertion ?

« La rue est géométriquement définie par un urbanisme et transformée en espace par des marcheurs »¹⁴. Après des siècles et des siècles d'existence, quelques ruelles très étroites de l'ancienne maille médiévale ont été avalées par le bâti, tandis que quelques élévations en hauteur des habitations ont été réalisées, et que quelques palais ont été reconstruits directement sur des lots existants. Mais pour le reste, le plan de Città della Pieve est resté fortement identique à son aspect originel. La rue, le cœur battant des villes où résonnent les pas des marcheurs, est donc millénaire ici. Thierry Paquot¹⁵ explique comment, partout et depuis toujours (en Mésopotamie, en Egypte, en Chine...), il est possible de retrouver la trace de l'existence de rues. Comme si elles avaient toujours été l'essence, la condition d'urbanité. Anciennes, les voies de la ville n'ont jamais été pensées pour les pratiques contemporaines, pour les véhicules motorisés. Elles datent toutes du Moyen-Âge et, justement, au Moyen-Âge, la rue est un espace de contact¹⁶. Il s'agit donc d'un lieu où l'on vit, où l'on rencontre et partage, où le contact est vital à la fois pour la circulation des informations et pour la vie en général. Afin d'accomplir ces actes spécifiques, mieux vaut-il donc être à pied... Ainsi, à Città della Pieve, certaines rues sont trop étroites et serpentées pour permettre la circulation des véhicules, d'autres, plus larges, sont constituées d'un ensemble uni, pavé, doté d'un caniveau, mais sans trottoir ni démarcation quelconque. Dans toutes ces rues, on marche... et on y roule également ! En Ape, en Vespa, à vélo, en vieille fiat 500, en même nouvelle voiture, si elle passe ! Il n'existe pas d'interdiction de circuler où que ce soit pour les véhicules d'aucune sorte. Ceux qui y parviennent passent (raison pour laquelle, souvent, les touristes finissent par rester coincés dans certains boyaux, ce qui amuse grandement les riverains). Les croquis réalisés ci-dessous donnent une idée de la principale typologie des voies dans Città della Pieve (certaines étant évidemment bien plus étroites que d'autres). Même dans les rues plus larges régit cette absence de démarcation au sol qui, au vu de l'importance accordée en général à la hiérarchisation des voies (trottoirs, chaussées, bandes cyclables, passages piétons pour traverser là – et uniquement là !) pourrait constituer un danger. Ah oui, vraiment ? Afin de comprendre comment s'opèrent les mobilités dans de telles typologies de rue, un relevé a été réalisé rue Garibaldi (voir plan de la ville). La caractéristique de cette rue est qu'elle se situe en plein cœur de la cité, dans sa zone la plus dynamique, abritant nombre de commerces et de services. Pour réaliser ce relevé, trente-sept heures d'observation ont été nécessaires, comprises entre sept heures trente et vingt-trois heures en été ainsi qu'en automne, en semaine comme le weekend. Les éléments relevés sont

14 **DE CERTEAU, Michel** : *L'invention du quotidien I et II*, Edition Nouvel ed. Gallimard, collection Folio, 1990, p.347

15 **PAQUOT, Thierry** : *L'espace Public*, éditions La Découverte, collection "Repères", 2009

16 **CHOAY, Françoise** : *La terre qui meurt*, Fayard, 2011, 112 p.



Rue Garibaldi (37 heures d'observation / entre 7h30 et 23h / automne 2012 et été 2013)
Schéma 1 : Répartition des activités rue Garibaldi d'après le relevé réalisé en 2012/2013



Photographie 1 : Tôt le matin, été 2013,
avec les terrasses aménagées
sur les places de stationnement

Photographie 2 : dans l'après-midi, automne
2012, sans les terrasses.

La rue mesure environ sept mètres de large. Elle est bordée de commerces et d'habitations. Cette rue en pente est partagée entre plusieurs activités qui divergent en fonction des saisons. L'analyse des résultats obtenus par relevé met en exergue les éléments suivants :

- en **été**, les démarcations de stationnement bleues au sol sont investies par les restaurants et cafés, ainsi que par les boutiques qui déploient alors leur marchandise sur les emplacements. L'espace se remplit de tables, d'objets et de parasols qui viennent occuper une bonne partie de l'aire (photographie 1). A cette période de l'année (aux beaux jours), les marcheurs sont nombreux. Città della Pieve est une ville relativement touristique (depuis la redécouverte d'une fresque perdue du Pérugin et qu'elle a servi de lieu de tournage à une série italienne populaire). Ainsi, durant les mois de juin à septembre, la ville est comble de visiteurs italiens qui font une halte pour reconnaître quelques lieux qu'ils ont d'abord pu apprécier en image. Cette rue Garibaldi, axe structurant est-ouest de la ville, est bien l'une des voies les plus fréquentées. Cette voie déjà bien occupée par les marcheurs, les visiteurs, les stands et les terrasses de restaurant et cafés pourrait sembler être devenue piétonne, pourtant la rue partage aussi cette même aire avec les véhicules, également nombreux du fait justement des visiteurs qui se rendent dans cette ville (et tentent toujours d'y stationner en vain durant cette période très encombrée avant de se résigner à occuper les stationnements au pied de la ville).
- au cours des saisons plus froides, les contours de la rue sont dédiés principalement au stationnement, bien que quelques boutiques fassent perdurer le déballage de marchandises jusqu'à la période de gel. Les marcheurs, certes moins nombreux, restent très présents dans le paysage de la rue. Les voitures sont également moins nombreuses. Le relevé de comptage a permis de dénombrer une voiture pour deux passants et demi durant cette période.

Concernant l'organisation de cet espace exempt de démarcations, il a pu être observé que :

- **les véhicules circulent en sens unique**, de la Place du Plébiscite vers la Place du XIX Juin. Ils arrivent à **une allure très modérée**, presque de l'ordre de la marche rapide, ce qui leur permet de **maîtriser le flux de marcheurs**. Lorsque la voiture approche, les marcheurs s'écartent doucement sur les côtés tout en continuant leur avancée afin de la laisser passer.
- **les marcheurs avancent au milieu de la voie**. Les parties de côté séparées par des caniveaux, qui pourraient constituer des alternatives au trottoir, sont relativement encombrées par les voitures qui stationnent très près des murs et du bric-à-brac de certaines boutiques. La plupart des personnes s'éloignent donc de ces lisières pour marcher directement au centre de la voie.
- **les conducteurs des véhicules ne semblent pas agacés par cette situation**. Sur de nombreuses heures d'observation, seuls quelques rares coups de klaxons ont été répertoriés, en général provenant de visiteurs non-résidents (comme pouvait en

témoigner la plaque des voitures qui est propre à chaque région ou *provincia* en Italie) et d'étrangers.

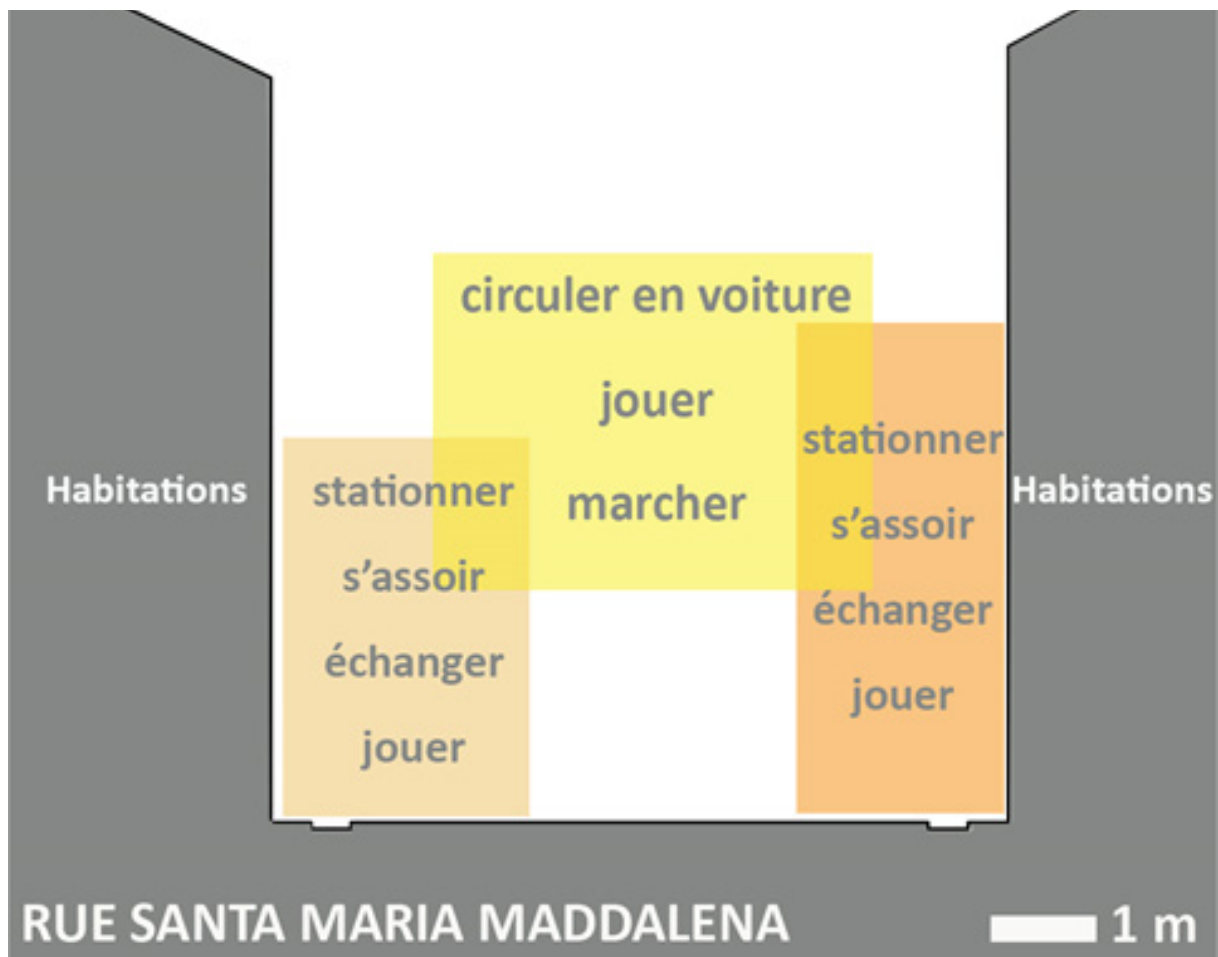
- les promeneurs dégagent la voie relativement rapidement pour permettre le passage des véhicules.
- parfois, les enfants s'arrêtent en plein milieu de la chaussée pour exécuter un échange de ballon, puis s'écartent eux aussi pour laisser la place.

Cette rue sans partage marqué au sol est donc fortement partagée dans la pratique, au sens premier du terme. Pas de plages réservées, juste un même espace réellement partagé alternant deux roues, marcheurs, voitures, commerçants... Elle devient le lieu d'un brassage de mobilités et d'activités. Des observations relevées ci-dessus, il a pu être dégagé que :

- **Les promeneurs sont majoritaires en hiver comme en été**, mais n'ont pas le monopole de la chaussée : ils se poussent facilement, sont attentifs au passage des véhicules et ne font pas attendre les conducteurs.
- **Les véhicules circulent avec une extrême prudence** et tiennent compte des marcheurs. Ils ne s'en agacent pas et semblent trouver leur place dans ce partage de la voie.
- **Personne ne semble être dérangé par le changement d'attribution des bordures de voie**. Les marcheurs ne cherchent pas à se l'approprier et les véhicules s'accommodent de la place restante laissée plus ou moins libre selon les journées et les occupations.

Dans la rue Garibaldi, l'absence de délimitation de la rue ne semble en aucun cas constituer un problème. Les lieux sont partagés par toutes les catégories d'usagers qui se hiérarchisent de façon autonome et sans encombre en fonction des occupants de l'espace. Il s'agirait d'une sorte d'organisation « naturelle », spontanée. Ainsi, se pourrait-il être cette configuration de rue qui établit une sorte de consentement commun à partager sans hiérarchie de pouvoir un même espace de circulation, peu importe le mode de déplacement. Mais existe-t-il un lien entre ce type de mobilité d'apparence partagée et égalitaire et une appropriation de l'espace de la rue ?

Les points observés dans la rue Garibaldi pourraient être infirmés dans d'autres circonstances. En effet, la rue Garibaldi est une rue commerçante où résident habitations, commerces et services. Cette diversité peut influencer à la fois sur les modes de circulation ainsi que sur le ressenti et l'appréhension des manières d'occuper l'espace. L'observation de la rue S.M.Maddalena diffère de celle de la rue précédente puisqu'il s'agit ici d'une rue uniquement résidentielle. Elle ne possède aucun commerce, aucun local, aucun service. Cependant, elle possède également une typologie tout à fait indifférenciée, et des voitures y passent fréquemment. Après observation in situ des activités de la rue sur une totalité de trente-et-une heures de sept heures trente à vingt-trois heures, voici le bilan des pratiques relevées schématisé ci-après :



Rue Santa Maria Maddalena (31 heures d'observation / de 7h30 à 23h/ été 2013, automne 2012)

Schéma 2 : répartition des activités rue Santa Maria Maddalena



Photo 3 : prise de vue de la rue Santa Maria Maddalena, été 2013

La rue Santa Maria Maddalena est donc composée d'une large voie indéterminée, comme la rue Garibaldi, d'un peu moins de six mètres de large, donc plus étroite. De chaque côté, la rue dessert directement des seuils d'habitations privées. La liste d'observations suivante a pu être établie :

- **Aux beaux jours, la rue est occupée par toute sorte d'activités quotidiennes** (comme observé dans le chapitre précédent), une chaise est amenée sur la voie pour que l'habitant puisse lire au soleil, un étendoir est déposé sur le dehors; la cage du canari est sortie sur un tabouret le long de la rue, ou encore de gros pots de plantes aromatiques sont déposés sur la voie...
- **La voie est souvent bordée de voitures stationnées** devant les entrées des maisons. De manière générale, il semble que les conducteurs en marche tiennent compte de l'occupation de la voie par les conducteurs stationnés : tous se garent du même côté pour ne pas justement trop encombrer la voie. Le premier qui stationne donne le ton ! Ainsi on note une alternance du stationnement certains jours.
- **Cette rue, située en bordure de ville, n'est pas très fréquentée par les marcheurs (sauf pendant la saison touristique)**, hormis par les habitants du quartier.
- **La rue est très souvent investie par des groupes d'enfants** provenant également d'autres quartiers qui viennent jouer sur la voie. De manière spontanée, ils la libèrent lorsqu'ils perçoivent le bruit d'un véhicule. Les automobilistes s'interrompent parfois devant le groupe d'enfants joueurs afin qu'ils puissent s'écarter pour libérer la voie puis reprennent leur trajet sans émettre un quelconque signe d'impatience ou d'agacement.

D'après les observations ci-dessus, il semble que, malgré une absence de démarcation, la voie est, finalement, très hiérarchisée. Mais cette hiérarchie procède à nouveau *naturellement*, chacun se garant pour ne pas gêner, en respectant le côté choisi par le premier qui y a stationné, chacun frayant une place à l'autre à tour de rôle.

La rue passe de terrain de jeu avec des enfants qui l'occupent de bout en bout en se faisant des passes à la balle, à lieu de détente lorsque deux habitants y installent leurs chaises de jardin pour s'y asseoir avec un verre de jus de fruits et un livre. Sans qu'il ne leur soit demandé, les enfants se décalent. Puis les voitures occupent davantage la rue, alors les enfants se déplacent plus au fond de la rue pour la partager davantage. Le promeneur arrive, le lecteur lève la tête, la voiture ralentit, les enfants s'arrêtent un instant de jouer pour le laisser passer : encore une fois, cette rue non-différentiation de la rue se révèle propice au partage. Aucune anarchie, simplement de la courtoisie, du bon sens et du savoir-vivre semblent suffire à créer un ordonnancement spontané qui se passe de règles imposées. Les rues de Città della Pieve étudiées ci-dessus permettent de tirer certains éléments permettant la mise en place d'une hiérarchie spontanée

et courtoise. Surtout, ce type de voie semble également engager les usagers à venir se l'approprier davantage. Ils ne sont pas parqués dans des cases ou des aires d'occupations, ils se répartissent sur l'ensemble de la rue, là où ils trouvent une place, leur place. Il semble donc que les éléments de constitution des rues qui incitent à sa pratique soient :

- **des voies larges**, non pas dans le sens d'une largeur démesurée, mais proposant une large plage de l'aire aux marcheurs, aux voitures, à toutes les catégories à la fois. Cela dit, il serait possible d'imaginer une voie plus large encore, en partie hiérarchisée, avec une chaussée centrale non réservée exclusivement aux automobilistes, bordée de larges rebords réservés à différentes activités (le jeu, la promenade, la vente...) qui se partageraient l'espace sans se jalouser.
- **une hiérarchie souple des voies** : tout l'espace, offert à toutes les catégories... et on partage ! Les uns et les autres se montrant plus prudents et attentifs. C'est également ce qu'il se passe dans les dispositifs cités plus hauts.
- **un sentiment de sécurité** qui découle de ce qui précède. En effet, marcher au milieu de la voie est le signe d'une confiance du marcheur vis-à-vis des conducteurs de véhicules motorisés. De même, laisser les enfants jouer sur la voie témoigne d'une confiance des parents envers les conducteurs amenés à traverser ce même espace. Il est nécessaire que la sensation de sécurité soit présente pour permettre ces détournements... Les appropriations ne peuvent se faire si crainte il y a.

Jane Jacobs¹, dans *Déclin et survie des Grandes villes américaines*, écrit qu'une largeur de rue importante favoriserait la coexistence de l'enfant qui saute à la corde, du flâneur et de la foule toujours pressée, et précise que plus une rue est fréquentée, plus la vitesse des automobilistes s'en trouve réduite et ainsi, plus la sécurité « spontanée » se renforce. Comme rien n'est attribué d'office, personne ne semble pouvoir « voler » (ou tout du moins occuper) la place de personne. Toute la rue est à tout le monde, l'ensemble de la voie est aux promeneurs, mais aussi aux automobilistes, aux enfants, aux passants... C'est précisément ce qu'il se passe ici. Ainsi, la partie latérale qui pourrait *a priori* constituer un trottoir peut être empruntée aux piétons par un véhicule stationné ou par un stand ou encore par une terrasse de café, tandis que la partie centrale qui pourrait *a priori* être dédiée aux véhicules est dévolue tout autant aux piétons. Ici, la circulation n'est pas « le sens premier de l'espace urbain »², elle découle naturellement des activités des occupants. D'ailleurs, la ceinture de voitures stationnées, lorsqu'elle existe, semble même fabriquer une ligne de protection, les enfants jouant au milieu des voies se réfugiant souvent derrière au moment du passage d'un véhicule. Peut-être est-ce l'origine médiévale de ces voies qui ferait alors jaillir cette « vocation informative ou une puissance sémantique »³, quoiqu'il en soit, concernant ces rues spécifiquement, leur largeur et leur aspect

1 **JACOBS, Jane** : *Déclin et survie des grandes villes américaines*, édition originale 1961, Margada, Liège, traduction en 1991

2 **CHOAY, Françoise** : *La terre qui meurt*, Fayard, 2011, 112 p.

3 Idem.

pourraient aussi bien dater de la ville Renaissance voire post-moderne. Cependant, c'est le type de configuration non différenciée au sol qui semble constituer le point principal, générant des formes d'espaces non exclusives. Récemment, très lentement, cette typologie semble réhabilitée dans les villes en Europe, elle est d'ailleurs actuellement en cours d'expérimentation dans une ville au Luxembourg, à Bertrange où, pour accroître la sécurité des enfants scolarisés, la commune a fait le choix de créer ce qu'ils appellent des *shared space*, englobant toute la zone autour de l'école. Sur le même principe, les voies sont indifférenciées, pas de lignes, pas de passage piéton, juste un large espace partagé. Les véhicules, qui partagent leur chaussée avec piétons, parents et enfants, roulent à une vitesse extrêmement modérée et les passants, qui se délectent de la totalité de l'espace de la voirie, arborent des comportements particulièrement prudents et vigilants.

A nouveau ici, une hiérarchie spontanée sans rapport de force semble se mettre en place. Mais d'autres exemples existent comme les SpielstraSse en Allemagne. Cette aisance d'usage et la sérénité qui en découlent semblent favoriser les appropriations et la variété des activités. Déjà, la fréquentation intensive des rues par toutes sortes d'usagers prévient de l'incivilité, puisque la rue n'est jamais totalement livrée à elle-même. Ici, il est clair que l'augmentation des actes d'appropriations et la fréquentation constante des rues permet de réduire également d'autres types de comportements dangereux comme une vitesse excessive, le stationnement sauvage, la dégradation volontaire... La sécurité dans les rues augmente. Nul ne laisseraient un enfant jouer dehors s'il devait s'y trouver seul... Et, dans un cercle vertueux, c'est cette confiance, cette sécurité qui encourage à fréquenter et pratiquer la rue, nourrissant cette atmosphère.

Les configurations spatiales jouent donc un rôle important dans la pratique de l'espace. Michel de Certeau⁴ explique d'ailleurs comment l'ordre spatial organise spontanément un ensemble de possibilités (la place pour circuler) et d'interdictions (un mur qui empêche d'avancer par exemple). Ces éléments considérés, le marcheur et l'utilisateur en général actualisent certaines d'entre elles, les faisant être autant que paraître, ne rendant effectives que certaines possibilités fixées par le bâti, mais tout en permettant d'accroître le nombre de possibilités (raccourcis, détours créés), et d'interdits (symboliques, psychologiques...). En clair, la pratique sélectionne les possibilités et les mets à jour. Suite à l'étude des rues de Città della Pieve, il paraît évident que, pour être pratiquée, la ville doit proposer des espaces de mobilité attractifs et sécuritaires. Une récente étude, le Pedestrians'Quality Needs (PSN) du COST (Coopération Européenne en Sciences et Technologies), montre d'ailleurs combien la qualité des parcours offerts à la marche influence directement le choix modal des citoyens. C'est pourquoi dans des rues encombrées, peu sécuritaires, bruyantes à cause des véhicules passant à grande vitesse, peu de marcheurs feront le choix de s'aventurer et préféreront d'autres modes de parcourir la ville. Selon Pagnac-Baudry⁵,

4 **DE CERTEAU, Michel** : *L'invention du quotidien I et II*, Edition Nouvel ed. Gallimard, collection Folio, 1990, p.347

5 **PAGNAC-BAUDRY H.** : "Environnement urbain et marchabilité : l'exemple du quartier des Aubiers à Bordeaux, in *Environnement Urbain / Urban Environment*, Volume 9 : Marche et environnements urbains contrastés : perspectives internationales et interdisciplinaires, 2015

l'espace public, pour être pratiqué, doit supposer la réunion de trois principes élémentaires qui sont, premièrement une accessibilité maximale pour le piéton, permise ici, lorsque l'ensemble de la voie lui est offert (ce qui est le cas ici), deuxièmement un très fort potentiel de rencontre de l'autre (ce qui se produit dans ce type d'espace qui devient davantage investi par les utilisateurs), qui est encouragé par des espaces générant une plus forte fréquentation des marcheurs et enfin une mise en scène de l'altérité, qui s'opère parfaitement lorsque les rues fonctionnent et entrecroisent les modes d'occupations et les catégories d'occupants, comme en témoignent la mise en scène du quotidien qui a trait dans les rues de Città della Pieve, mise en scène évoquée précédemment. C'est donc peut-être la volonté de figer et sécuriser les rues qui ne laisse, en réalité, pas de place à l'imprévu, aux rencontres et à la vie sociale⁶.

Ainsi, les rues médiévales de Città della Pieve dépourvues de trottoirs et de démarcation, et soumises à de multiples utilisations, foisonnent de possibilité d'appropriation qui rendent leur pratique à la fois plus conviviale et plus sûre. A l'heure où les voies sont conçues pour les automobiles, puisque 70 à 80% de la rue est dédiée à la voiture⁷ (et que, alors qu'il est coutumier d'encombrer les trottoirs, il est absolument intolérable dans notre société d'encombrer la chaussée), sans compter le nombre d'interdictions et de réglementations qui tentent d'établir des cadres qui finalement sont au profit des véhicules, alors que le recours à des mobilités plus douces devient essentiel compte tenu tant des enjeux environnementaux que sociétaux, peut-être ces modèles archaïques devraient-ils supplanter les modèles actuellement en pratique dans les projets de planification urbaine.

Certaines qualités intrinsèques de la ville de Città della Pieve fonctionnent comme **des moteurs d'appropriation et de partage des mobilités**. Les marcheurs sont relativement nombreux, les usagers investissant la voie également, ce qui favorise forcément l'échange, en tout cas en augmente la possibilité par rapport à des rues stériles où les usagers se déplacent enfermés dans l'habitacle de leur véhicule. La voiture constitue en effet une façon de s'isoler dans l'espace urbain, de ne pas communiquer, enclenchant un processus de « déréalisation de l'espace urbain »⁸, technique qui permet « momentanément de se mettre en partie hors du « théâtre social »⁹. Or pratiquer la rue, c'est aussi échanger, se montrer, se mettre en scène et vouloir se confronter au théâtre urbain. Et le contexte de Città della Pieve, l'échelle de la ville, la sécurité ressentie semblent être favorables à cette envie d'échanges et de fabrication commune d'un quotidien partagé. Lors du Congrès International d'Architecture Moderne (CIAM), Le Corbusier évoquait déjà un prolongement du logis via un aménagement extérieur capable de favoriser la vie en société, la vie en communauté. Cette intention s'est traduite en créant ses fameuses rues intérieures, qui se voulaient à la fois réservées (pour les habitants du complexe)

6 **SOULIER, Nicolas** : *Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'actions*, Paris, Ulmer, 2012, p. 285

7 *Idem*

8 **THIBAUD, J.P** : *Composer l'espace : les territoires du pas chanté*. In : BASSAND, M. ; LERESCHE J.P. Les faces cachées de l'urbain. Bern : Editions P. Lang, 1994, pp. 183-195.

9 **KOULOUMDJIAN, M.F.** *Le walkman et ses pratiques*. Ecully, IRPEACS/CNRS, 1985

et publiques (vouée au rassemblement et à l'usage de ces mêmes habitants).

Que sont les rues sans habitants qui l'investissent, et passants qui la parcourent ? La foule est l'architecture vivante d'une ville¹⁰, en cela, elle ne peut être ignorée dans les processus urbains, elle devrait même constituer l'essence du processus de conception.

10 **SANSOT, Pierre** : *La poésie de la ville*, Editions Payot, 2004, p.625
164

B. Les places : ces choses qui font évènement

L'espace public de Città della Pieve est, comme dans toutes villes ou villages, constitué entre autres par des places plus ou moins emblématiques. Espace partagé par excellence, la place est le lieu de toutes les rencontres, de toutes les activités, manifestations et autres évènements qu'ils soient culturels, commerciaux, politiques... L'immersion a permis de constater que chaque place *pievese* possède un statut propre et est appropriée de manière singulière... et de rencontrer des endroits qui, si dans leur qualification ne constituent rien d'autres que des *dégagements*, des espaces libres issus d'une dilatation spatiale, il s'y déroule un quotidien qui s'assimile parfois parfaitement à celui des places officielles, bien que ces lieux ne portent pas cette appellation.

a. Des mots et des choses : les perceptions plurielles de la place

Qu'est-ce qu'une place ? Les places « officielles », de Città della Pieve, reconnues comme telles dans leur appellation, pourraient donc s'opposer à d'autres plus officieuses, innomées, informelles, qui pourtant semblent fonctionner comme des places (bien que certaines différences persistent entre les places fortuites et les places instituées, comme vu précédemment au moment de la comparaison de la place Matteotti et du bas de la rue Vannucci). Et celles qui n'ont pas d'existence nominative ? Qu'est ce qui crée la place, en réalité ? La planification urbaine définie et hiérarchisée des cadastres ou bien les usagers ? Le vécu ? Le temps ? Etc.,... La question de la définition de la place se pose donc ici. Qu'est-ce que le mot peut bien induire d'éléments et de caractéristiques qui doivent visuellement être là ? La réponse à cette question peut être plurielle, et liée probablement à des imaginaires divers. Sans compter que le mot place est également systématiquement accolé à un nom propre, propre à la place. L'architecture – et donc la ville qu'elle constitue – sont bien l'expression d'une pensée. Elles fonctionnent comme un langage composé de signifiants et de signifiés, et sont le fruit d'un besoin d'expression de l'Homme. Formes et matériaux se substituent à un matériel linguistique. « L'architecture, la peinture murale et le texte ont ce paradigme commun : le langage, celui des mots et des images qui est nécessaire à la construction de l'œuvre »¹. De fait, les mots semblant, dans une certaine mesure, posséder suffisamment d'imaginaire, pourraient donc conditionner la vision et la réception des lieux. Ainsi, auraient-ils le pouvoir à la fois de disqualifier un lieu ou alors au contraire de le promouvoir à un statut qui n'est pas le sien juste parce qu'ils viennent s'y apposer ? Cela supposerait une définition, un contenu d'éléments précis, or une ville, et à fortiori ses places, constituent des contenus extrêmement variables. Le corpus est en effet fort hétérogène. Une place est somme toute un dégagement, un espace libre... comme une rue ? Un rond-point ? En somme, quelles seraient les constantes spatiales, si elles existent, qui pourraient justifier cette appellation de place ? Il serait alors tant de soulever en quoi les noms attribués aux

1 **HYPOLITE, Pierre** : « L'occupation des sols, de J.E ou l'occupation de l'espace architectural, iconique et littéraire », in *Littérature, Architecture et Espace*, Editions Limoges, PULIM, Collections Espaces Humains, 2006

lieux pourraient-ils alors conditionner la perception des espaces urbains de Città della Pieve ? Car il apparaît là un levier d'action possible quant à la possibilité de permettre à certains lieux peu usités de retrouver un imaginaire générant une habitabilité favorisant les usages. L'architecture étant une forme d'Art alors, comme en art et comme le suggérait De Duve concernant l'art, puisque cette taxinomie ne permet pas l'établissement du champ de pertinence du nom place, peut-être cette appellation doit-elle se tourner vers une définition plus fonctionnaliste (la place en réponse à un besoin de sociabilité, de rencontre, de mixité des activités et d'interférences des sphères) ou encore, pourquoi pas, structuraliste (la place comme un lieu-pivot où s'articule une vie publique et une vie privée, une individualité et une communauté). C'est ce que nous allons éclaircir...

La question des mots et des choses soulève celle de l'imaginaire du mot et les attentes induites par celui-ci s'est posée dès les prémices de l'étude in situ, puisque l'élaboration des entretiens écrits a figuré le début du travail de terrain et une véritable réflexion concernant la formulation des demandes, il s'est donc d'emblée posé la question du choix du vocabulaire. Si Città della Pieve est faite de reliefs (volumes, vides, pleins), ceux-ci arborent parfois les contours exacts d'idées préconçues liés à l'attente d'un élément nommé (un clocher, qui doit être haut et se détacher du paysage par exemple), et les mots ont un fort potentiel générateur en ce qui concerne les imaginaires. « L'espace commence ainsi, avec seulement des mots, des signes tracés sur la page blanche. Décrire l'espace : le nommer, le tracer (...) »².

La nécessité de mieux évaluer et appréhender ce poids du mot *place* sur les lieux de Città della Pieve est apparue. Pour ce faire, il a été demandé à des passants de diverses villes (Nancy, Metz, Villerupt, Longwy) de bien vouloir se prêter à un exercice. La seule exigence concernant l'échantillon était une totale méconnaissance de la ville de Città della Pieve. Au total, un peu moins d'une cinquantaine de personnes a participé à cette étude, le plus jeune des participants étant âgé de quinze ans et le plus âgé des participants soixante-deux ans. Il leur a été d'abord donné deux noms de places : la place Gramsci et celle du XIX Giugno (19 juin, date de la libération de la ville lors de la Seconde Guerre Mondiale, information qui leur était transmise). Le choix de ces deux places de la ville n'est pas anodin. La place Gramsci n'a pas l'aspect *attendu* d'une place (point de vue proportion, aspect des édifices), elle ressemble en réalité plus à une rue : d'un côté, elle comprend une petite partie de la face latérale de la cathédrale (façade totalement aveugle et austère) puis un enchaînement de petits services accolés et mal indiqués et, de l'autre, elle est consacrée au stationnement des voitures devant une façade continue qui alterne entre des logements et la présence de quelques boutiques, assez peu visibles en réalité. La seconde est une place plus classique, si l'on se réfère à la forme habituelle d'une place (dégagement vaste et marqué, de proportion plus carrée, dotée d'édifices remarquables...), située devant l'édifice de la mairie, mais elle a la particularité d'être entourée uniquement d'habitations et de n'être donc dotée d'aucun service ou commerce comme l'appellation de place pourrait le laisser imaginer.

2 PEREC, Georges : *Espèces d'espaces*, Editions Galilée, 2000, p.185



Figure 1 : Place Gramsci



Figure 2 :Place du XIX Giugno

Concernant la place du XIX Giugno, l'angle de vue choisi de cette place met en valeur le palais de la mairie (d'autres angles de vue auraient donné un aspect plus banal à la place, et ce qui a été recherché ici est de trouver des photographies symboliques, représentatives d'éléments précis, ici un édifice à l'aspect important et ordonné).

Cette place sert principalement de parc de stationnement aux employés municipaux. Elle est, en dehors de cet usage, quasiment toujours déserte (puisque dépourvue de commerces et services). Il leur était indiqué dès le début de l'exercice que certains des clichés ne figuraient pas des places, mais des lieux « quelconques ». Pour les deux noms annoncés, il était expliqué brièvement leur signification,

à savoir pour la place Gramsci, Antonio Gramsci était un philosophe et politique italien (il a formulé le concept d'hégémonie culturelle).

Au moment de l'exercice, ces deux photographies ont été mêlées à six autres vues de Città della Pieve (voir ci-contre) sur un panneau imprimé en A2. Il était demandé aux passants choisis pour réaliser ce test de retrouver ces deux places parmi cet ensemble de cliché. Il fallait concentrer l'attention sur la physionomie du lieu et le terme « place ». Les passants devaient donc désigner deux photos qui, selon eux, représentaient les deux places évoquées. Il leur était demandé d'agir instinctivement et rapidement. Une fois les clichés choisis, il leur était ensuite demandé de préciser les raisons qui avaient déterminé leurs choix.

Les six autres photographies présentées étaient donc pas toutes des places. La première est une impasse qui ne possède pas de nom. La seconde photographie représente la place du Plébiscite qui arbore une forme assez irrégulière et qui est la principale place de la ville avec sa cathédrale, son bâti médiéval directement adossé à l'édifice religieux et ses nombreuses terrasses de café (non présentée ici). La troisième photographie représente simplement la fin de la rue Borgo di Giano. La quatrième photographie figure la place Gramsci, la cinquième photographie est de nouveau la place du Plebscite (la même place que la deuxième photographie mais prise d'un autre angle), la sixième est la place du XIX Giugno, la septième est la place Matteotti, la dernière correspond à la fin de la rue santa Maria Maddelena, qui donne sur le parvis de l'édifice éponyme mais qui n'est pas une place. Ces lieux qui ne sont pas officiellement des places ont été choisis parce qu'ils représentent des dilatations dans l'espace bâti, des respirations ou des dégagements.



Figure 3 : Photographies des huit « places » présentées lors des entretiens oraux.

Le tableau ci-dessous récapitule le nombre de fois où chaque photographie a été désignée comme figurant l'une ou l'autre des places.

	Place Gramsci	Place XIX Giugno
Photo 1 (impasse)	19 fois	0 fois
Photo 2 (Place du Plebiscite vue cathédrale)	6 fois	6 fois
Photo 3 (rue Borgo di Giano)	5 fois	1 fois
Photo 4 (Place Gramsci)	2 fois	2 fois
Photo 5 (Place du Plebiscite)	4 fois	4 fois fois
Photo 6 (Place du XIX Giugno)	5 fois	29 fois
Photo 7 (Place Matteotti)	5 fois	5 fois
Photo 8 (rue S.M.Maddalena)	6 fois	5 fois

Tableau 1 : Nombre de désignations par photographie comme étant l'une ou l'autre des places

La lecture de ce tableau récapitulatif des réponses des personnes interrogées permet de dégager que :

- **La place du XIX Giugno a été la plus aisément associée à son juste nom**, soit vingt-neuf fois sur cinquante-deux. La grande majorité des personnes ayant choisi cette association a justifié son choix par le **caractère historique du palais** qui domine la place. Le **terme « symbolique »** est même souvent revenu, et le fait que pour porter un tel nom¹ il fallait

1 Le nom de place du 19 juin a été attribué à cette place en mémoire du 19 juin 1944, date de libération de la ville de Città della Pieve durant la seconde guerre mondiale, occupée par les forces allemandes et mussoliniennes

quelque chose de suffisamment « puissant » et « imposant » pour le faire office de symbole. Certains avaient remarqués les **drapeaux** sur la façade indiquant qu'il s'agissait d'un bâtiment officiel, ce qui aura justifié leur choix.

- **La place Gramsci n'a été que deux fois désignée comme « Place Gramsci »**, et les explications dans les deux cas ont été relativement floues, l'une abordant l'intuition et la seconde avançant que si la question était posée c'est qu'il y avait un « piège ». Cette seconde réflexion amène le fait qu'elle a été choisie justement parce qu'elle ne semblait donc pas correspondre pas à une place. De manière générale **la place Gramsci n'a été désignée que quatre fois comme étant une place.**

Lorsque, à la fin de l'exercice, il a été révélé aux participants les deux photographies qui correspondaient aux deux places, ils ont été, de manière générale, très surpris, certains d'entre eux n'imaginant pas que les lieux qui leur étaient indiqués soient des places (concernant la place Gramsci notamment): « c'est étonnant, une place ce n'est pas comme ça, c'est devant quelque chose d'important » ; « les proportions, c'est bizarre on dirait une rue » ; « il n'y a rien qui donne du prestige, ni qui permet de s'installer, pas de banc, de terrasse, de commerce... ça ressemble à un passage ». Ces témoignages démontrent que le terme de place génère des attentes spécifiques et des caractéristiques propres qui doivent figurer (et le nom de la place semble également jouer un rôle sur l'imaginaire de ce à quoi elle doit ressembler).

La première photographie a souvent été désignée comme étant la place Gramsci (dix-neuf fois sur cinquante-deux). Les interrogés ont justifié ce choix de différentes façons : à quatre reprises, des participants ont avancé le fait qu'il s'agissait du nom de quelqu'un de « peu connu, pas comme Galileo ou Da Vinci quoi, donc pas quelqu'un de très important », que l'on pouvait donc facilement accorder à une petite place de bourg sans grande prestance. Pour les autres, l'argument principal était que la « place » (qui en fait n'en est pas une officiellement) était « jolie » et que contrairement aux autres photographies, elle possédait une vraie « *atmosphère* de place » (l'expression « atmosphère de/d'une place » a été citée quatre fois).

Dans l'expérimentation réalisée, plus de la moitié des participants ont évoqué leurs doutes concernant le statut de place pour la plupart des photographies présentées. Ils les éliminaient alors d'office. D'ailleurs, comme explicité juste avant, la réelle place Gramsci n'a presque jamais été désignée comme une place. Lorsqu'il leur a été demandé pourquoi ils l'avaient exclue de leur sélection, tous ont répondu qu'elle ne correspondait pas à ce qu'ils attendaient d'une place. Ils ont évoqué le fait qu'ils s'attendaient à voir une « jolie petite place du sud », « fleurie », « traditionnelle », « charmante » et « typique », ou alors « avec une église ou un palais »², autant d'éléments qu'ils n'ont pas retrouvés dans la vraie place Gramsci.

L'analyse des résultats a permis de mettre en évidence plusieurs éléments. Premièrement, il existe un **véritable imaginaire du nom, au-delà du mot « place » lui-même**, qui influe sur

2 Occurrences relevées dans les échanges oraux qui suivaient l'expérimentation

l'espace et sur les attentes vis-a-vis de celle-ci. C'est cet horizon d'attente³ contenu dans la parole elle-même qui définit une liste d'éléments à figurer. Cet univers qui se crée autour d'une appellation découle du mot même qui définit cet univers, cet « horizon » d'attente, provenant du grec *horizein* signifiant le fait de délimiter, ici il s'agirait alors de délimiter, pré-dessiner les contours du regard, de ce qui est perçu et perceptible.

Le fait que la place du XIX Giugno ait été identifiée par l'aspect historique de son édifice montre bien que les lieux « doivent » correspondre au nom qui leur est attribué, et donc contenir les éléments caractéristiques et emblématiques que leur nomination induit. Et le fait que la place Gramsci, portant le nom de quelqu'un de « pas très connu » (pour les interrogés en tous les cas) a souvent été imaginée, comme le démontrent les réponses aux entretiens, comme une petite place et non projetée comme un espace d'envergure, conforte l'idée que le nom possède une symbolique et un imaginaire attendu comme cohérent avec ce qui est perçu, présenté et regardé. L'inadéquation crée donc une sorte de phénoménologie surprenante ne correspondant à priori pas à l'ontologie nominative de la place du XIX Giugno ou de la place Gramsci. Le nom modifiant le regard qui est porté sur les choses dotées d'une appellation précise et définie, dessinant le répertoire de ce qui est attendu. Cet horizon d'attente peut exister autour d'objets qui n'appartiennent pas à cette catégorie ou ne pas exister autour d'éléments porteurs de cette nomination. Toute place pourrait donc ne pas être une place si elle ne correspond pas à l'horizon d'attente lié et, surtout, et c'est là tout l'intérêt de cette réflexion, certains espaces qui n'en sont absolument pas peuvent alors le devenir. Ici, c'est bien l'aspect politique et social qui semble fabriquer cet horizon ; l'habitabilité du lieu, les activités qui s'y déroulent, la symbolique attribuée (drapeaux, mairie...) les formes d'appropriations et d'occupation (fleurs, bancs...) de cet espace sont donc les éléments constitutifs et fondamentaux de cet horizon d'attente. « Ainsi il [l'homme] dira que ce quartier est sinistre ou bourgeois ou résidentiel. Les groupes sociaux désignent tous les aspects de la ville et ils leur confèrent leur véritable existence (...). Qu'ils débaptisent des lieux à la suite d'une révolution et qu'ils leur donnent un autre nom, et ces lieux prendront une autre physionomie »⁴. Le nom engendre donc un imaginaire qui embraye un ressenti (prédéfini, qui doit être contenté).

Ainsi une « place », surtout une place « du sud », « d'Italie », possède un imaginaire précis croisant les attentes de l'un et de l'autre de ces noms, celui du mot place et celui de l'Italie. Il est attendu d'y voir⁵ un espace « plutôt confiné », « minéral » et « encerclé de bâti », d'une « église », une « fontaine », éventuellement une « terrasse de café »... Ici c'est aussi la localisation géographique (l'Italie) qui engendre des attentes « fleuris », « bruyant », « vivants » ou « charmants » (éléments les plus souvent cités). Cette structure imaginaire du réel, chère à Merleau-Ponty, joue un rôle dans la perception des milieux urbains et l'image des villes qui en découle. « La perception n'attend pas de preuve pour adhérer à l'objet, elle est antérieure à

3 Husserl, Gadamer par exemple définissent utilisent cette terminologie, mais également Jaus ou Heidegger

4 **SANSOT Pierre** : *Variations paysagères*, Edition Payot, 2009

5 D'après les entretiens oraux qui ont suivi l'exercice précédent

l'observation attentive. Pour que l'imaginaire vaille comme réalité, il faut qu'il y ait dans le perçu une part de conjecture, d'ambiguïté. C'est cette ambiguïté commune qui permet que parfois l'imaginaire se substitue au réel. »⁶

b. Place Matteotti : faire pivoter les usages

Place Matteotti a permis la résurgence d'éléments fondamentaux au déroulement d'un roulement des usages. « De ce point de vue, c'est la relation entre les qualités du milieu ambiant et la sensibilité humaine qui doit être questionnée »⁷. Observer les déplacements des gens et des choses requiert certains préalables, à savoir une bonne base du lieu physique et des aires prédéfinies pour les usages spécifiques. La place choisie ici l'a été car elle possède différents éléments fixes et différentes aires définies au sol soit par des marquages, soit par des éléments physiques, malgré une taille relativement restreinte. Ainsi, la place Matteotti comprend, de prime abord, une aire définie réservée au stationnement, une aire réservée aux terrasses du café et des éléments fixes structurant : ici deux arbres. Or les activités sur les aires et les interactions entre ces aires présentent une certaine variabilité d'usage qui peut représenter, justement, une des conditions (la flexibilité) à la survie d'une place en tant que telle. Observer ces changements in situ a permis de mettre en lumière les éléments spatiaux capables de générer une telle adaptabilité. Les activités diverses et variées se succèdent et, bientôt, les démarcations au sol et les éléments physiques structurants prennent de toutes nouvelles fonctions qui, tout doucement, redessinent complètement la physionomie du lieu soumis à des usages transcendants et structurant eux-mêmes l'espace.

Une fois passés les murs d'enceintes et entrés dans la ville historique, une fois dépassée la baie à l'emplacement de l'ancienne porte d'entrée de la ville qui perçait les murailles, il suffit de quelques pas pour se retrouver sur la Place Matteotti...

6 **MERLEAU-PONTY, Maurice** : *Psychologie et pédagogie de l'enfant, Cours de Sorbonne 1949-1952*, éditions Broché, 2001

7 **Thibaud, Jean-Paul** : « Une approche pragmatique des ambiances urbaines », in *Ambiances et Débats*, éditions A la Croisée, 2004, p. 145-158



Piazza Matteotti, août 2012, Città della Pieve

b.1 Spatialité des usages

C'est place Matteotti que les rues Veneto et Vanni se rejoignent, la première prolongeant la seconde dans l'enceinte murée. Plus loin, au bout de la rue, la vue se heurte à la cathédrale SS. Gervasio et Protasio et son clocher. La place Matteotti est installée là, à l'entrée de la ville, devant la Chiesa del Gesu' qui la clôture à l'ouest.

Dans sa réflexion portée sur l'esthétique des places, Camillo Sitte¹ dit que les places modernes, immenses et vides, ne conviennent pas. La Piazza Matteotti est tout l'inverse de cette configuration. Elle est ponctuée d'éléments, d'échelle plutôt petite et, comme la plupart des places médiévales, attenante à l'église dont le bâti est noué aux habitations. On retrouve la configuration qui consiste à « adosser un côté de l'église à un autre édifice, voire de l'encastrier sur plusieurs côtés », ce qui, s'après Sitte, permettait la « création de places intéressantes »². Répondant à ce schéma, la place Matteotti est scindée en différents sous-espaces dont la hiérarchie, du moins en plan, n'est pas équivalente. Elle est ponctuée de trois arbres alignés en lisière de la rue Veneto. Au sud, un café fait l'angle entre la rue Veneto et la place. Le premier arbre, plus petit, est placé à l'angle nord, mais, lors de l'immersion, cet arbre ainsi que le banc situé à son pied n'étaient pas accessibles aux usagers (l'édifice attenant étant en travaux de rénovation). Cette partie de la place n'est donc pas incluse dans l'étude. Le deuxième arbre est situé pratiquement au milieu de la place. Quant au dernier, il est placé à quelques mètres

1 **SITTE, Camillo** : *L'art de Bâtir des villes. L'urbanisme selon ses fondements artistiques* (traduit de l'italien par Daniel Wieczorek), Paris, Editions du Seuil 1980/1996

2 idem

du bar-café. Cet arbre endosse d'emblée un statut particulier puisqu'il définit les contours de la terrasse du café, dont les limites sont dessinées physiquement par un ensemble d'arbustes en pots, de plantes et de treillis en bois végétalisés. Cet arbre mérite donc son nom d'« arbre-pivot ».

Il est possible de définir les différentes aires de la place Matteotti : une aire dédiée à la terrasse du café, une autre réservée au stationnement de véhicules et une dernière constituée par le reste de la place. De prime abord, en planimétrie tout du moins, ces sous-espaces n'interfèrent pas. En réalité, l'observation in situ permet de définir d'emblée d'autres délimitations et d'autres sous-espaces : par exemple, le feuillage des arbres en ces après-midis caniculaires du moment de l'observation projette son ombre sur le sol, définissant une zone de fraîcheur et un voile d'obscur qui dessinent et délimitent une nouvelle aire, fortement appréciée. Et dès lors, les différents sous-espaces commencent déjà à déborder : le matin, l'ombre du feuillage de l'arbre-pivot remplace la présence de parasols sur toute une moitié de la terrasse, parasols qui restent donc fermés ; l'après-midi, la terrasse est protégée par l'ombre du bâtiment du café, mais l'ombre du feuillage vient tiédir d'autres parties de la place qui seraient totalement inexploitable si le soleil les baignait pendant toute la journée en cette période (le relevé de température signale pas moins de 31°C à l'ombre aux alentours de seize heures). Les places de stationnement semblent, elles, s'articuler autour de l'arbre central, formant un L. Cette spatialité des usages établie donc des pré-zones, clairement dessinées et hiérarchisées.



Croquis de la piazza Matteotti, relevé de situation, Città della Pieve

La matérialisation des lignes au sol figure par des caniveaux dont le tracé suit la via Veneto, soulignant la limite place/rue sans pour autant l'accentuer ou la scinder complètement (les caniveaux sont peu profonds et il n'y a pas de différence de nivelé entre voie et place), caniveau dont une des rigoles file depuis la rue Veneto jusqu'à l'église *del Gesu'*. Partout, dans un espace comprenant la rue, la place et la terrasse du café, le pavage est uniforme. Seule une bande de pavage, de l'autre côté de la place devant l'ancienne église de Saint-Anne, arbore un pavement différent : il s'agit bien du même matériau qui est utilisé mais les plaques sont orientées en biais à la place de droites. A cet emplacement, des lignes de marquage au sol délimitent un espace de stationnement autorisé. D'autres places de stationnement sont situées via Veneto, le long de l'église Sant'Anna. Enfin, au total, huit places de stationnement sont marquées au sol à l'encre bleue, pivotant autour de l'arbre central. « Voici que, pas à pas, les traces configurées au gré des préoccupations ordinaires mettent la ville en état de décomposition et sapent les fondements de la représentation qu'on en donne habituellement. La nature de ce bouleversement vient d'apparaître : le temps vécu invalide les règles de l'espace rationnellement composé »¹. La série de relevés qui suit sert donc à définir ce qui, place Matteotti, s'invalide de l'espace composé dans le temps du vécu.

Les données exploitées ici ont été recueillies au mois d'août 2011 sur une période d'observation de huit jours (à noter que les relevés ont tous été réalisés en semaine, excluant les samedis et dimanches, journées faisant l'objet d'une autre étude). Un bilan de ces journées d'observation a été réalisé, dégagant, assez facilement compte tenu de la cohérence et de la répétitivité des cycles d'une journée sur l'autre, une « journée type ».

b.2 Les usages de la place : débordements

Comme toute place, la place Matteotti possède sa propre atmosphère. Si les Hommes contribuent à façonner l'ambiance d'un espace, prenons un instant la définition d'ambiance donnée par Le Trésor de la langue Française Informatisé : « qualité du milieu (matériel, intellectuel, moral) qui environne et conditionne la vie quotidienne d'une personne ». S'il est possible de rapprocher les qualités intellectuelles et morales d'un milieu au conditionnement de la vie d'une personne, c'est précisément au contexte matériel que tous ces éléments se rattachent. Les qualités du milieu – et donc la qualité matérielle – semblent, selon la définition, pouvoir conditionner et influencer le comportement des individus. « Plutôt que d'instaurer une distance maximale entre lui et son sujet de recherche, plutôt que de vouloir vainement repousser ou passer sous silence sa subjectivité de chercheur, il vaut mieux l'utiliser, la cultiver, la canaliser pour la mettre au service du dévoilement du monde » disait Yves Chalas dans sa préface de *Rêverie dans la ville* de Sansot². Et c'est bien cette démarche qui a été reprise ici, dans cette partie de la recherche, en s'immiscent dans le quotidien de cette place, épiant les

1 **AUGOYARD, Jean-François**: *Pas à pas, Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Éditions du Seuil, 1979? P.296

2 **SANSOT, Pierre** : *Rêverie dans la ville*, Edition Payot, 2004, p.625

faits et gestes de ses usagers, leurs airs, leurs réactions, leurs trajets.

Tout au long des journées d'observation, les différentes activités et occupations ont été relevées, et leur lien avec l'espace distribué physiquement établi ensuite, après étude approfondie de l'ensemble des données ensuite.

Quinze heures trente sur la place, en plein mois d'août.

La rue et la place sont dépeuplées. Voici ce qui occupe la place :

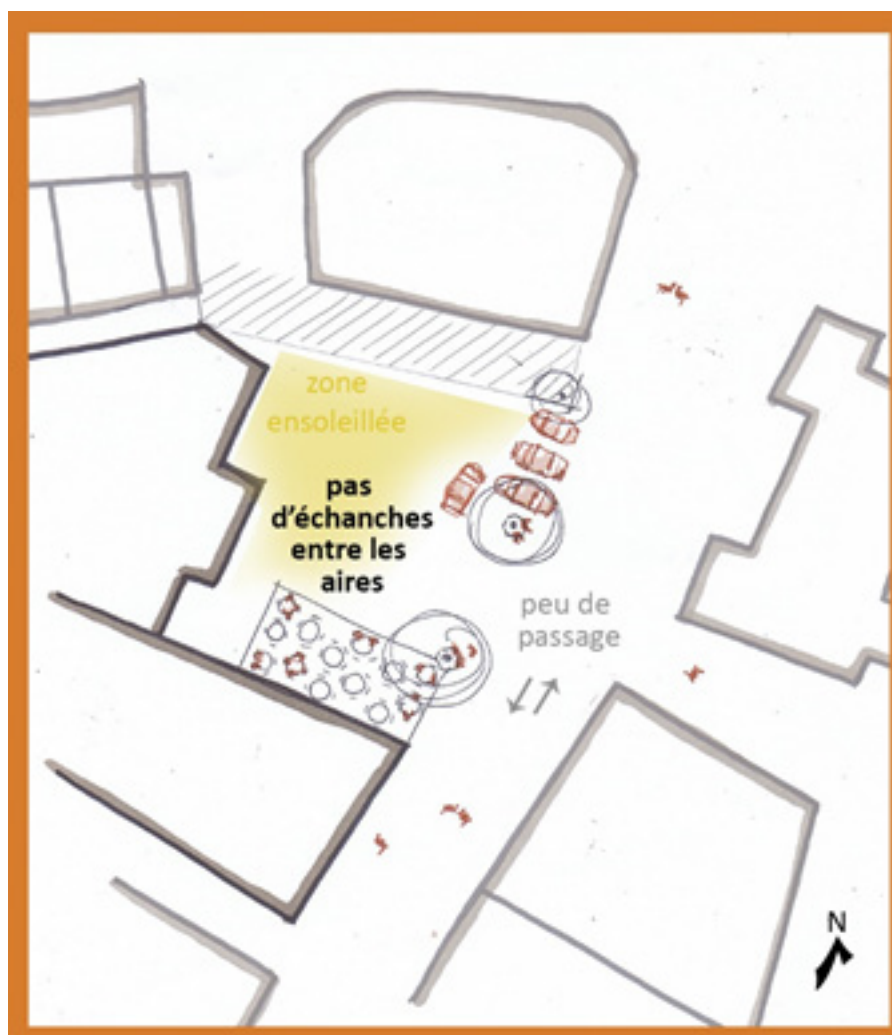
- Trois voitures sont stationnées. L'une est située le long de la Chiesa Sant 'Anna, les deux autres sont garées sous les arbres. Toutes sont situées uniquement sur les emplacements prévus, y compris le long de la rue Veneto.
- A la terrasse du café, un couple de visiteurs ainsi que deux habitants de sexe masculin sont assis côté est de la terrasse ; un groupe de quatre visiteurs ainsi qu'une famille de trois personnes sont installés à une table sous un parasol.
- Peu de passage à cette heure, quelques rares passants parcourent la rue Veneto sous un soleil de plomb sans s'y arrêter.



Relevé des usages de la Piazza Matteotti à 15 heure 30

Seize heures trente, les passants se font plus nombreux, mais la place reste plutôt inoccupée.

- Trois vieillards sont venus s'asseoir sur la murette au pied de l'arbre situé au centre de la place. Le premier est arrivé seul et regarde vers la rue. Un petit quart d'heure plus tard, il est rejoint par les deux autres.
- Trois adolescents occupent la murette au pied de l'arbre qui fait l'angle de la terrasse, côté place. Deux d'entre eux se sont assis sur le socle de l'arbre, tandis que l'autre est debout face à eux, dos à la rue. Deux adolescentes les ont rejoints pour un court instant, pour vite reprendre leur chemin vers la cathédrale.
- Sur la place, deux voitures se sont ajoutées sur les emplacements définis à cet effet, à l'ombre elles aussi.



Relevé des usages de la Piazza Matteotti à 16 heure 30

A dix-sept heures trente, l'espace s'est modulé...

- La terrasse est davantage occupée, pratiquement toutes ses chaises sont désormais occupées. La rue Veneto devient très fréquentée et nombre de visiteurs vacanciers passent et repassent par la place.
- Autour de l'arbre central, trois autres personnes sont venues s'installer. L'une s'est assise

sur le rebord du socle de l'arbre, les deux autres participent à la discussion, debout.

- Quelques groupes se forment pour des temps très courts et en dehors des trois sous-espaces définis ci-dessus.
- Les espaces de stationnement ne cessent d'être occupés par des véhicules qui remplacent d'autres véhicules. Ceux qui ne trouvent pas d'emplacement disponible s'en vont devant l'église, de biais, en dehors des places réservées aux véhicules.

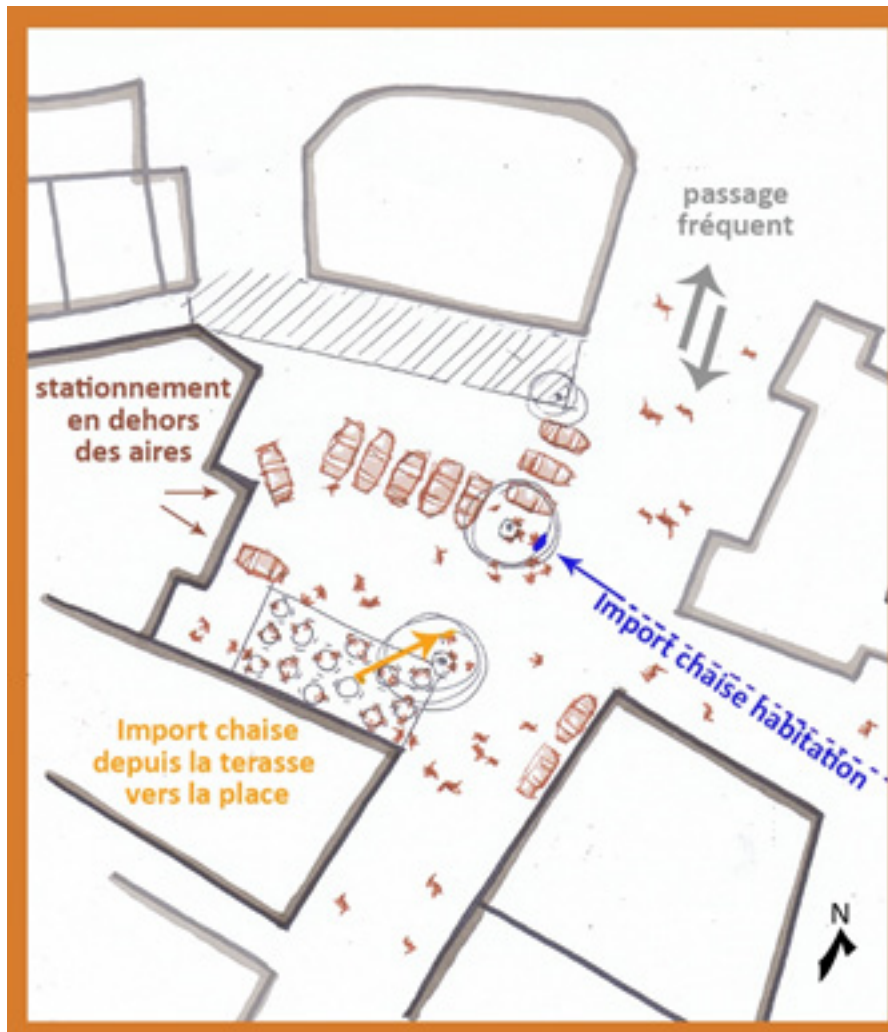


Relevé des usages de la Piazza Matteotti à 17 heure 30

Dix-huit heures : le bal des chaises

- Deux hommes qui discutaient à une table sur la terrasse la quittent pour rejoindre un autre groupe sous l'arbre qui fait l'angle, sur la place. Au bout d'une dizaine de minutes, ils viennent chercher les chaises du café qu'ils occupaient pour les emporter en dehors de l'aire de la terrasse. Les chaises du café ne sont donc plus dans l'espace qui leur est destiné, elles occupent désormais l'espace « public », mais sont toujours liées au café par l'arbre et par les hommes, avec leurs verres de rafraîchissement à la main.
- Les vieillards qui étaient assis sous l'arbre de la terrasse à seize heures trente se sont déplacés sous celui central. L'un d'eux a même ramené une des chaises de sa

propre habitation, qui se trouve dans une rue attenante, pour pouvoir s'asseoir plus confortablement. Ici, on a donc le cas d'un objet personnel, un meuble, déplacé de l'espace privé vers l'espace public pour un usage privé visant à améliorer un lien social.



Relevé des usages de la Piazza Matteotti à 18 heures

Dix-neuf heures : la place est comble.

- Autour de l'arbre central, d'autres chaises ont été apportées. Les groupes de discussion s'étoffent et comptent entre six et huit personnes. Quelques-uns des participants sont stables – principalement ceux assis-, mais la moitié du groupe est fluctuante et mouvante. Les groupes échangent des éléments entre eux, se mêlent en formant d'autres groupes qui finissent par se défaire pour reformer un autre centre d'intérêt.
- La terrasse du café grouille de monde. Toutes les tables sont occupées, les chaises vacantes ont été déplacées sous l'arbre qui dessine l'angle de la terrasse, sur la place.
- Les places de stationnement commencent doucement à se libérer.

b.3 Qualités intrinsèques et incitations à l'usage

180 A la terrasse du café, les échanges entre personnes sont plus discrets que dans les

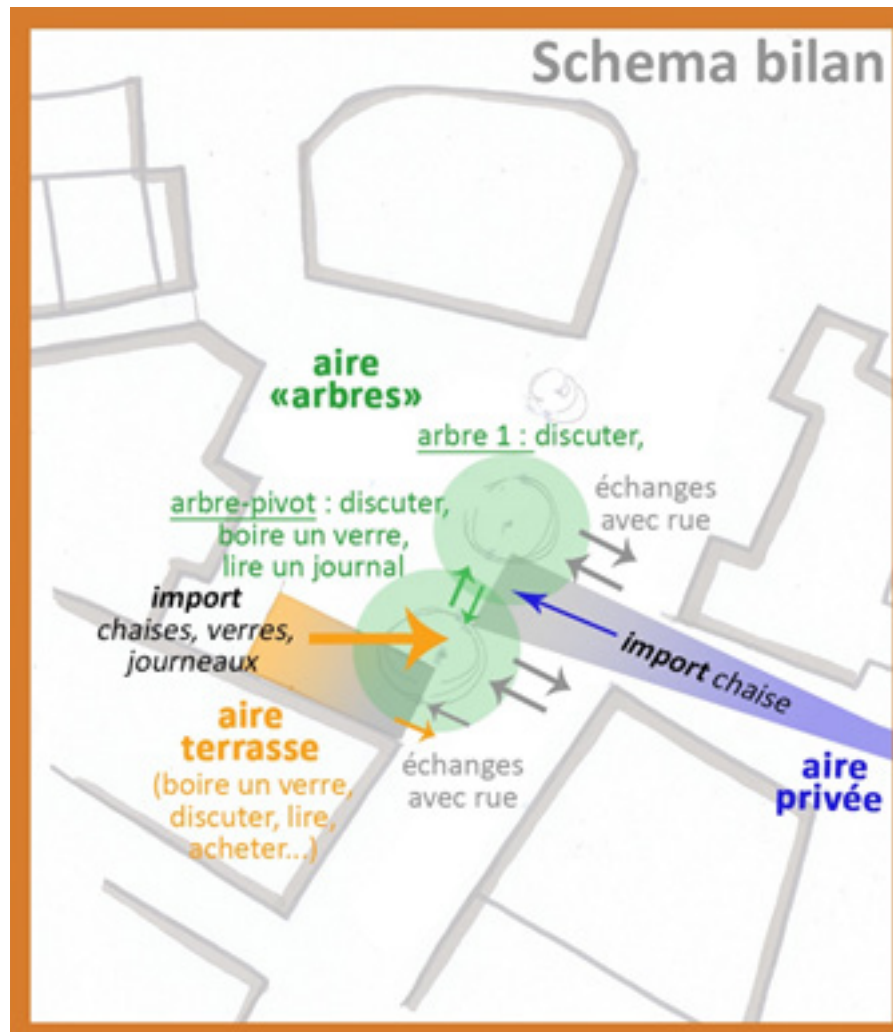
groupes de la place, certainement à cause de la promiscuité des tables. Les usagers s'adressent les uns aux autres à voix plus basse, même si quelques éclats de rire et de voix transpercent le niveau sonore de chaque table de façon ponctuelle. Sur la terrasse toujours, les groupes sont en nombre plus restreints et clairement définis (un couple en vacances, une famille, deux amies...). Les personnes s'installent et restent. Les échanges d'une table à l'autre sont vraiment rares et concernent surtout les tables occupées par les habitants et non les tables de visiteurs. Ainsi, la terrasse semble constituer une aire définie assez stable, puisque dessinée et contrainte par des objets matériels bloquant le passage et occultant, du moins en partie, la vue. Sur la place, en revanche, les enchevêtrements rue/place vont bon train, les groupes, plus « grands », paraissent beaucoup moins définis et se renouvèlent au gré des allers-venues des uns et des autres, des sujets de conversations, des nouveaux arrivants. Les groupes échangent entre eux leurs interlocuteurs : l'un interpellé par un participant d'un autre groupe s'oriente vers ce nouveau groupe et, rapidement, au gré de la conversation et des échanges, finit par adhérer à ce nouveau groupe. Cependant, il a aussi été observé à plusieurs reprises que les personnes assises en terrasse mais sur le pourtour donnant sur la rue Veneto, viennent aussi parfois échanger quelques mots avec le passant. Il s'agit cependant d'échanges entre locaux et, par eux, le lien rue/terrasse se fait ponctuellement. L'établissement de ces rencontres fortuites se couple à des rencontres programmées, certains attablés à la terrasses ont rendez-vous et attendent l'arrivée de la personne attendue pour quitter cette aire (évidemment parfois la personne attendue s'y installe).

Ainsi les groupes en terrasse sont-ils plus définis et moins mobiles que ceux constitués sur la place. Ils interagissent très peu entre eux, contrairement à ceux de la place. Quant aux passants, ils interagissent surtout avec les groupes de la place, fédérant les espaces, mais plus rarement avec ceux en terrasse même s'ils se saluent et s'interpellent, et semblent donc se connaître, faisant ponctuellement un lien entre ces deux aires.

Concernant la variété des usages et des activités, elle est davantage diversifiée sur la terrasse du café: les personnes – visiteurs ou habitants- se délectent d'un verre, discutent, lisent un journal ou un guide, certaines pianotent sur leur tablette ou naviguent sur un ordinateur, d'autres lisent un livre ou jouent aux cartes. Sur la place, les activités varient selon l'arbre d'accueil, mais l'activité majeure est la discussion. Et là se produit un phénomène d'extension inattendu de l'aire de la terrasse, pourtant d'apparence circonscrit dans les éléments cités plus hauts : sous l'arbre-pivot qui délimite la terrasse, les activités sont un peu plus variées que sous l'arbre central et se rapprochent quelque peu de celles pratiquées en terrasse, et ceci s'explique par le fait que certaines personnes assises aux tables du café migrent ensuite à l'extérieur de l'aire de la terrasse, mais en restant sous l'arbre-pivot, apportant avec eux leur verre, ou une chaise, ou encore un journal, et finissent par créer une passerelle entre ces deux aires avec leurs allers-venues. Il existe un véritable transfert d'objets mobiles entre le café, sa terrasse et l'arbre-pivot. Sous l'arbre central, les activités tournent davantage autour de l'échange et de la discussion. Là

encore certains objets transgressent les aires d'appartenance avec des objets rapportés depuis les propres habitations, comme les chaises ou les tabourets, que certains habitants ramènent directement lorsqu'ils n'habitent pas trop loin. Il arrive également que des objets du quotidien quittent la sphère de l'habitation de l'une des rues attenantes pour venir sous l'arbre avec leurs propriétaires : verres en plastiques, bouteille ou encore planche à découper et couteau (pour l'en-cas de fin d'après midi).

Dès lors, il devient déjà possible de tirer des conclusions de cette série d'observations, et de dresser le schéma-bilan suivant :



Croquis-bilan du relevé des usages de la Piazza Matteotti

Il existe davantage d'interactions entre les différents sous-espaces qu'il n'y paraît de prime abord :

- La zone de la terrasse déborde de son bornage grâce aux interactions des personnes qui y sont assises avec les personnes situées en dehors, principalement sous l'arbre-pivot. Grâce au déplacement d'objets (chaises, verres, journal...) appartenant à la sphère de la terrasse sur l'aire de la place, ces deux espaces communiquent pleinement. On se trouve ici face à un échange entre l'espace semi-privé de la terrasse de café (réservé aux consommateurs) et l'espace totalement public que

constitue la place. Ces transferts sont principalement opérés par les habitants ; il est pourtant possible de les voir accomplir par les visiteurs.

- L'espace de la place est en lien avec les rues annexes grâce aux interactions et surtout aux déplacements d'objets, notamment de chaises. Celles provenant des habitations déposées sous les arbres amènent une autre dimension à l'espace et à l'étude : elles constituent un transfert d'une portion de l'espace privé que constituent les habitations d'une rues annexes jusqu'à l'espace public de la place Matteotti. On assiste ici à un débordement des frontières entre le privé et le public, opéré par les habitants. En réalité, cet acte semble surtout viser à privatiser une partie de la place publique : en effet, seuls s'assoient sur ces chaises leurs propriétaires, permettant à ces derniers de délimiter une zone qui alors leur est en quelque sorte réservée.
- Les arbres sont le pivot entre les espaces de stationnement, jouant un rôle d'échanges entre terrasse et place. Il semble qu'ils soient les moteurs de cette dynamique d'échanges puisque c'est l'arbre-pivot du café, et le fait que certains s'installent à son pied, qui entraîne un déplacement de personnes et d'objets depuis la terrasse. L'arbre central, quant à lui, projette l'ombre nécessaire et finit par constituer le point d'ancrage attendu pour venir s'y adosser, s'y arrêter, y échanger, et donc occuper et s'approprier une partie de la place. Ici, « s'adosser à l'arbre » n'est pas à considérer dans son sens littéral de « s'appuyer contre » physiquement. Car il a été observé que les groupes de discussion se constituaient très rarement en plein milieu d'un espace « vide » de la place, ou en tout cas, s'ils s'y forment, ce n'est que pour un laps de temps très court même si cet espace est ombragé. Il semble y avoir une véritable recherche de « points d'appui », d'ancrage, une sorte de référent autour duquel se rassembler : le flan d'un véhicule, le tronc d'un arbre..., une limite physique telle que pourrait l'être une fontaine, une murette ou toutes autres choses sur lesquelles on peut « appuyer » sa position, se « localiser ».
- Les promeneurs de la rue interagissent souvent avec les groupes constitués sur la place, que ce soit autour des arbres ou non. L'espace « place » semble alors s'étendre jusque dans la rue, incluant une partie « en mouvement » à son aire, et, rarement, ils échangent avec les personnes en terrasse.

Il se produit donc un croisement des limites privé/semi-public/public. Les pratiques sociales se font de telle sorte qu'elles exportent les aires d'utilisation de l'espace et confondent certaines limites. Ces sous-espaces semblent interférer grâce à une certaine flexibilité, celle de pouvoir s'adapter aux occupations multiples, et ce grâce à la présence des éléments pivot, les arbres en l'occurrence, qui leur permettent de s'articuler entre eux et de créer le lien. Ces éléments de pivot sont également les jalons d'une sociabilité accrue, puisque c'est grâce à eux et aux aires d'occupation qu'ils délimitent avant de dissiper, que viennent se retrouver les usagers de l'espace. Sur les zones non occupées de la place, celles dépourvues d'élément

physique, les groupes ne se constituent que rarement et pour des durées plus courtes. C'est clairement la disposition des éléments constitutifs de ces espaces (la terrasse, les arbres, les voitures stationnées...) qui permet autant d'interaction sur la place et la transgression des aires définies. Il est important d'insister sur le rôle fondamental des arbres dans les interactions et les remaniements progressifs au fil de la journée : l'aire de la terrasse de café est liée à l'aire de l'arbre qui fait pivot avec la place, et cette aire de l'arbre-pivot est elle-même en interaction avec l'aire de l'arbre central par les échanges entre groupes de discussions, qui eux-mêmes font interagir leur aire avec l'aire de la rue passante en interpellant parfois les passants (voir schéma). Au fil de la journée, les occupations varient ainsi que les activités, au fur et à mesure que l'ensoleillement se meut, que le stationnement dédié aux véhicules se remplit, et que la voie de circulation des automobiles se remplit de passants, l'espace pivote, se module, les aires s'effacent et se redessinent différemment, redistribuant l'espace avec des lignes nouvelles.

Dans un même temps, c'est le comportement des usagers, induit par ces éléments fédérateurs, qui permet aux aires d'interférer et de se mouvoir en fonction des besoins. Ainsi, l'espace de la terrasse, qui est pourtant physiquement délimité, est largement transcendé par les pratiques de ses consommateurs qui « débordent » les limites. L'espace semi-privé (ou semi-public) de la terrasse, réservé aux usagers, s'exporte, mais, et toujours, uniquement dans un sens : les consommateurs de la place n'entrent pas dans l'aire de la terrasse (car déjà trop encombrée ou par peur de devoir consommer), c'est l'aire de la terrasse qui s'exporte sur la place.

L'aire de la place et de ses arbres, quant à elle totalement publique, acquiert une identité semi-privative lorsque ses usagers apportent avec eux une chaise de leur propre habitation, donc de leur espace privé, élément réservé exclusivement à leur propre usage, pour s'y asseoir et occuper de façon constante (et plus légitime en quelque sorte) une part de cette fraction de l'espace de la place. Ils s'y installent en général durablement dans le temps, occupent des plages horaires plus larges comme si l'apport d'un élément personnel justifiait une station prolongée. Parfois, ils repartent sans leurs biens, laissant à quelqu'un d'autres « la place réservée », pour que tout au long de l'après-midi l'espace reste sous contrôle et profite à une sorte de fédération des usagers qui résiste aux nouveaux arrivants, à l'afflux des touristes en fin d'après-midi, ainsi qu'à l'arrivée de toute une série de véhicules stationnant avec fortune sur des places invisibles ...

Des interactions surviennent ponctuellement entre la sphère du café et celle de la rue. Si ces différentes aires interagissent, c'est parce qu'elles s'articulent l'une par rapport à l'autre, avec ces deux éléments fondamentaux que sont l'arbre central et l'arbre-pivot. « [...] l'espace n'est pas une table rase qui sert de simple support au déroulement des activités sociales. La ville, la rue, la route, l'usine participent intimement à celle-ci »¹. S'il n'y avait pas eu d'arbre pour délimiter un angle à la terrasse, la terrasse aurait-elle été aussi « ouverte » sur la place bien que fermée physiquement ? Et s'il n'y avait eu cet arbre central et son bac de pierre qui permet aux personnes âgées de s'asseoir, ainsi que son ombre projetée pour protéger les passants du

1 **FREMONT, Armand** : *La région, l'espace vécu*, Flammarion, 1999.

soleil brûlant, y aurait-il eu des groupes de discussions sur la place ? Ils sont indubitablement les éléments fédérateurs qui font que la place, même sous-divisée en aires bien distinctes, dégage une sensation d'unité, renvoi une impression de constituer un tout, et propose une myriade d'appropriations possibles, constituant en somme un lieu d'échange et de partage dans une politique du sensible. Mais ce sont bien des éléments du système spatial qui impulsent ces dynamiques sociales et ces pratiques, et « l'habitant produit une géographie à partir d'un système de l'habiter qui lui préexiste ; les formes qu'il génère sont liées aux contraintes de ce système »². Les qualités intrinsèques d'un lieu, et donc ses éléments constitutifs fixes, jouent donc un rôle dans l'usage des lieux et amènent des possibilités de comportements et d'occupations variées. « (...) le lieu a reçu l'empreinte d'un groupe, et réciproquement »³. Ce sont ensuite les débordements humains qui transcendent les suggestions insufflées par le lieu et lui permettent d'acquérir une dimension supplémentaire, plus étendue, incluant d'autres notions comme celles de privé, d'échanges, d'exportation... Avoir conscience de cette interaction entre l'incitation découlant de la disposition des éléments et les comportements humains est fondamental afin de projeter au mieux des espaces qui seront appropriés, et comprendre « quel genre d'expérience sensible et quelles manières d'habiter prépare-t-on dans le projet. »⁴

Ainsi, au fur et à mesure de l'après-midi, les aires de la place s'étirent et se redéfinissent sous le joug des usages et de l'affluence. Des éléments inhérents à la constitution du lieu permettent ce brassage : les éléments-pivots, ici constitué par les arbres. Il semble donc que des éléments pivots permettent à une place d'être occupée tout au long de la jour grâce au fait qu'ils permettent la création d'aires flexibles et de sous-espaces mobiles et appropriables.

La question qui a émergé de cette analyse a été de savoir si cette flexibilité spatiale était propre au statut de place, ou bien au s'il pouvait découler plutôt des éléments structurants, comme les éléments pivots définis plus hauts ? Cet élément de compréhension est fondamental puisqu'il permet d'hypothétiser des pistes de réflexion pour la conception de lieux flexibles dans ses aires au fil de la journée et induisant des usages multiples et l'appropriation. Dans ce but, d'autres lieux de la ville, hors places, ont été analysés, notamment le bas de la rue Vannucci.

c. La rue Vannucci : quand les usages fabriquent la place

La rue Vannucci est l'un des deux axes structurant de la ville de Città della Pieve. Cette rue est bordée de commerces, cafés et restaurants. La plupart de l'activité de la ville s'y déroule. Le dénivelé de la rue part d'un point haut depuis la place du Plébiscite en plein cœur de la cité, jusqu'au point le plus bas en bas de la rue, au niveau de l'une des anciennes portes de sortie

2 **MATHHEY, Laurent:** "Le quotidien des systèmes territoriaux", in *Articulo, Journal of Urban Research*, 2005

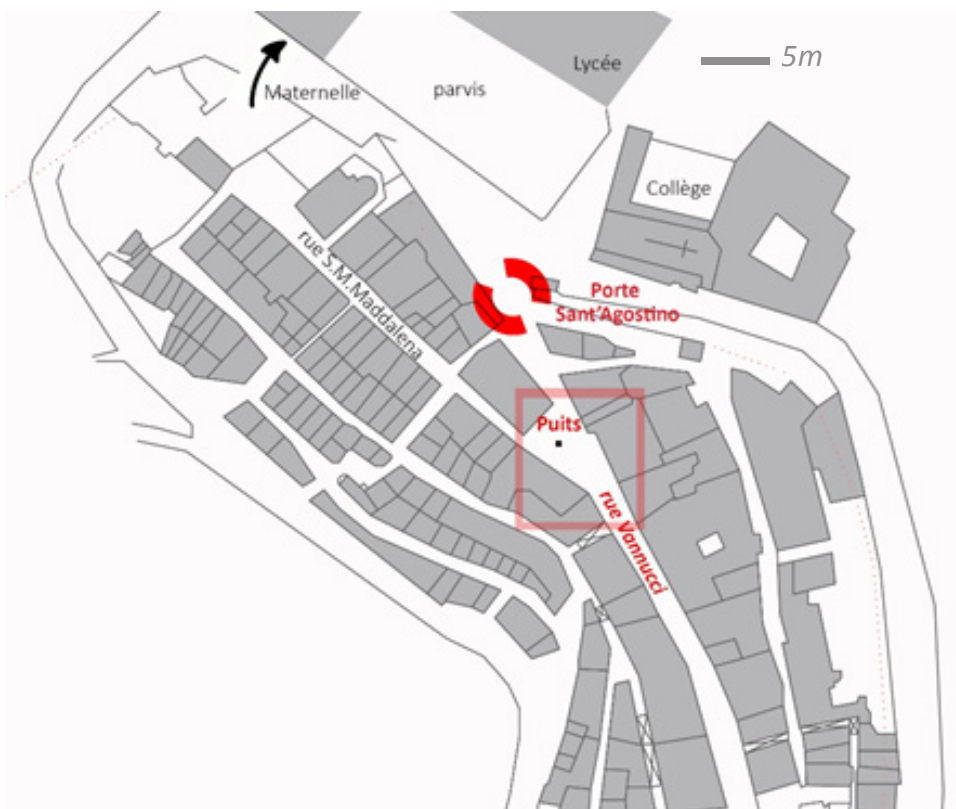
3 **HALBWACHS, Maurice :** *La mémoire collective*, éditions Albin Michel 1950 ; rev et aug 1997

4 **CHELKOFF, Grégoire :** Pour une conception modale des ambiances architecturales, in « *Faces Journal d'architecture*, 67, 18-23 » 2010

de la ville. Cette sortie s'ouvre sur l'ensemble du complexe scolaire de la ville, vers le large parvis public du projet de Mario Botta. Le bas de la rue Vannucci correspond à l'une des portes de sortie des murs de la ville. La ville s'est cependant étendue au-delà, notamment avec la construction du lycée scientifique et de la maternelle et la réhabilitation du couvent en collège. C'est principalement ici que les autobus déposent les passagers, au pied de la rue Vannucci. Beaucoup de véhicules également entrent et quittent la ville par cette voie. Ainsi, quand la place Matteotti, également située à l'une des entrées de la ville, bénéficie de l'accès restreint des véhicules à la ville et d'un espace clairement défini comme une place de par son appellation mais également de par sa morphologie (espace de forme plus ou moins rectangulaire adossé à un monument religieux et à d'autres bâtisses importantes), le bas de la rue Vannucci est traversé de toute part par les véhicules entrant et sortant, par les étudiants et élèves du complexe scolaire juste derrière la porte de la ville et possède une configuration spatiale plus atypique, sans espace enclavé pour « s'adosser », se situant plutôt à un carrefour de voies bordé d'édifices en tous genres dont aucun réellement plus imposant ou important que les autres, sans hiérarchie donc. De prime abord, elle semble un carrefour un peu encombré et par les piétons, les jeunes, les touristes et les véhicules. Pourtant à bien y regarder, il s'y déroule des activités très similaires à celles place Matteotti et, de fait, il se crée une identité du lieu bien définie.

c.1 Analyse morphologique : la rue dilatée

Rue commerçante de la ville, bordée de part et d'autre de magasins, lieux de restauration et boutiques, la rue Vannucci attire du monde des périphéries villageoises. Le stationnement étant autorisé le long de la voie, c'est l'un des arrêts principaux, bien que les places restent peu nombreuses et vite occupées, sans compter celles qui se transforment en terrasses dès le mois de mai. C'est plus spécifiquement la portion basse de la rue qui est visée, celle située au nord géographique. La rue se dilate légèrement à cet endroit grâce à l'embouchure qui se forme donnant accès soit à l'au-delà du mur (et donc au lycée), soit aux ruelles intérieures de la cité par lesquelles on accède par la rue S.M. Maddalena. Cette portion possède donc une configuration particulière. Le croisement entre la sortie de ville par la porte Sant'Agostino et l'accès à la rue Santa Maria Maddalena (voir croquis) crée un espace dégagé en bas de rue, espace où se trouve d'ailleurs l'un des trois puits qui permettaient à la ville de s'alimenter en eau en cas de siège durant l'époque médiévale, puits appelé Pozzo del Casalino.



Plan de situation de la zone étudiée de la rue Vannucci

Comme il est visible sur le plan de situation ci-dessus, cette zone peut être définie comme un espace dégagé formant fortuitement un dégagement au croisement des rues Vannucci et S.M.Maddalena. Il est impératif de préciser que ce lieu ne constitue en aucun cas une place reconnue comme telle. Il s'agit bien d'une dilatation de la rue.



Croquis du bas de la rue Vannucci, relevé de situation, Città della Pieve

b.2 Quand la dilatation crée une faille pour l'usage

Comment cette simple dilatation de la rue peut-elle présenter des pratiques diversifiées et proches de celles d'une place ? Les données traitées ici ont été recueillies au mois d'août 2012 sur une période d'observation de sept journées. A nouveau, les relevés ont été réalisés en

semaine uniquement, excluant les samedis et dimanches. Une après-midi-type a ainsi pu être définie concernant la chronologie d'usage de ce lieu.

Quinze heure trente en bas de la rue Vannucci

A nouveau, les espaces publics sont pauvres en public, justement, puisque la chaleur d'août est étouffante. Il est à remarquer que :

- Aucune voiture n'est stationnée dans cette portion de la rue.
- La terrasse installée par le café sur l'espace dégagé derrière le puits est totalement déserte.
- Peu de passage à cette heure. Un ou deux couples de touristes s'aventurent dans les boutiques de souvenir qui jouxtent le lieu, mais rien de plus.



Seize heures trente, la rue a déjà bien plus de visiteurs. Il en passe régulièrement, et les terrasses commencent à être occupées :

- Un couple de touristes allemands est venu s'installer derrière la fontaine, sous la tonnelle, à la terrasse du café.
- Deux habitants masculins se sont également rendus au café. L'un est entré et reste à l'intérieur (l'intérieur du café est climatisé), l'autre s'est installé sur l'une des trois petites tables disposées juste devant le café.
- Deux voitures sont venues stationner dans la zone, l'une derrière la terrasse de café, l'autre le long de la voie, sur les places réservées, là où tout doucement l'ombre prend de l'ampleur.
- Deux adolescentes se sont assises un instant sur la fontaine, puis sont reparties vers la rue S.M.Maddalena.

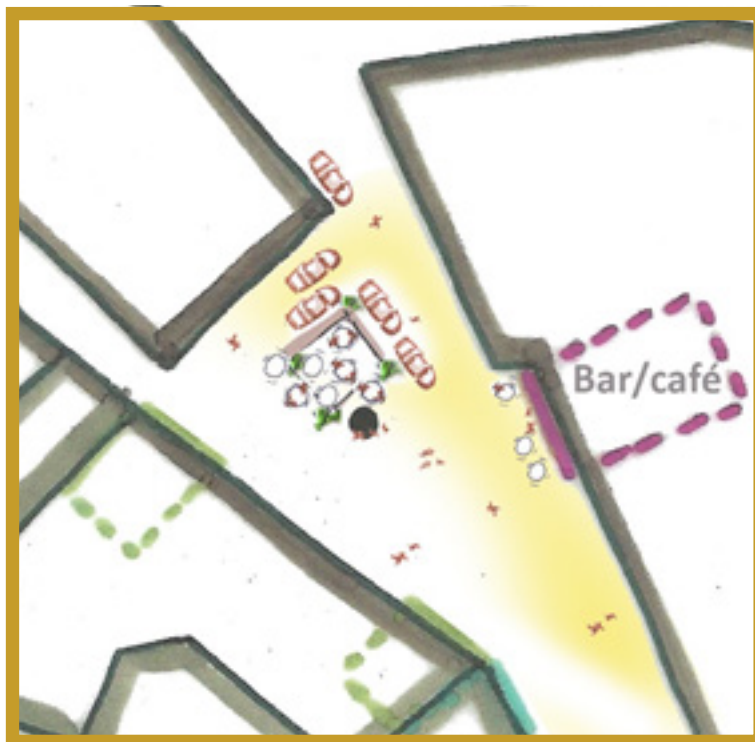


Dix-sept heures trente, le retour de la vie

- La terrasse derrière la fontaine est presque pleine. L'ombre gagne du terrain et incite assurément à la pause.
- Un groupe d'enfants dont les parents sont assis en terrasse s'est installé autour de la fontaine pour jouer.
- De nouvelles voitures sont arrivées et occupent

une bonne partie de la rangée réservée au stationnement. Les voitures arrivent et repartent assez rapidement.

- Les passants sont assez nombreux. Beaucoup s'arrêtent près de la tonnelle pour discuter quelques minutes, puis reprennent leur route.
- Les entrées au café se font plus nombreuses.



Dix-huit heures trente : les chaises musicales

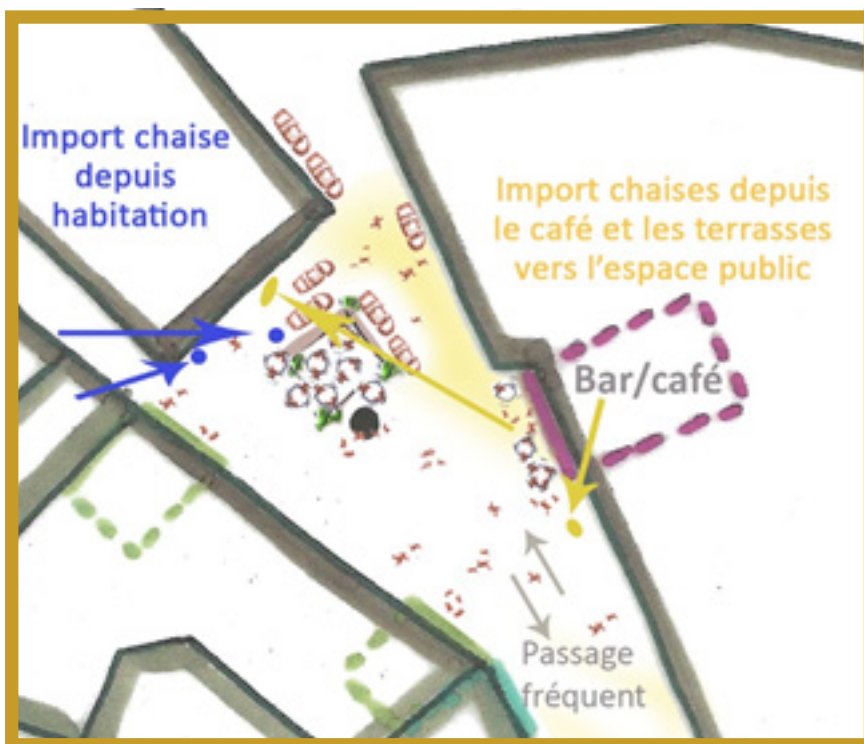
- Les chaises du café sortent du local. Celles disposées devant sur le trottoir ne suffisent plus, des habitués s'emparent de celles restées à l'intérieur et viennent les installer un peu au-delà de la limite du café.
- Quelques habitants sortent leurs chaises et les installent dans les interstices laissés par les

occupants éphémères, de façon prolongée (contrairement aux autres).

- Les adolescents et enfants sont plus nombreux, et forment des groupes plus ou moins proches du puits. Ils se relaient entre eux : les adolescents s'y installent, s'y assoient et

s'y appuient quelques instants avant de reprendre leur route, puis ce sont les enfants qui se l'approprient une vingtaine de minutes, puis à nouveau les adolescents saisissent les opportunités de la « récupérer » et ainsi de suite.

- Beaucoup d'adolescents repartent vers le parvis du lycée, en dehors de la ville. D'autres en arrivent. Ils se croisent et se relaient sans cesse. Les serveurs du café vont directement là leur emmener leurs commandes. « Les jeunes du puits pour l'addition », crient-ils à leurs collègues pour le paiement.
- Les places de stationnement sont toutes occupées. De nombreuses voitures entrent et sortent de la ville, le stationnement se relaie.
- Le café est plein. Des groupes se forment pour discuter en attendant une place, patientant devant le café ou bien devant les boutiques.



Vingt heures : longue pause

- La terrasse du café est bien remplie mais moins qu'à dix-huit heures trente. Les gens quittent les tables et se rendent dans les lieux de restauration qui se situent à quelques mètres.

- Les enfants sont moins nombreux.
- Les adolescents sont très nombreux à être présents. Des groupes « stagnent » assis au bord du puits, groupes dont certains membres s'éloignent vers le parvis tandis que d'autres en arrivent pour prendre la place.
- Le passage est moins fréquent. Les promeneurs restent nombreux mais ne flânent plus. Il s'agit principalement d'habitants qui marchent d'un pas décidé (rentrent peut-être chez eux, ou se rendent exécuter une dernière course rapide).
- Les touristes continuent de se promener, mais ils sont moins nombreux qu'à dix-huit heures trente. La plupart d'entre eux cherchent à se restaurer (ils s'arrêtent pour lire les cartes des menus affichés).

c.3 La fabrique de la place : les objets qui font évènement

Les deux espaces analysés ci-dessus, la place Matteotti et le bas de la rue Vannucci, ramènent à l'idée de place, de ce qu'est une place en tant que lieu de vie quotidienne, à son horizon d'attente. La temporalité qui les anime est séquencée par des éléments-pivots (les arbres, le puits) qui génèrent une pluralité du lieu en faisant évènement et en articulant les sous-aires. Le bas de la rue Vannucci fonctionne comme un espace en englobant d'autres. Même s'il s'agit bien d'une rue, son organisation semble plus complexe, divisée en sous-aires, comme fonctionne une place et ce, dans un espace restreint et à priori peu adapté. Ces sous-aires sont définies et structurées par différents éléments du lieu. Le puits au centre de l'espace fonctionne comme un parfait appui de la sous-division spatiale. Il structure et permet une partition qui viennent redistribuer les usages. Mais certains éléments sont à dégager des observations ci-dessus. Le café possède donc plusieurs terrasses, l'une installée fortuitement sur le trottoir, l'autre aménagée derrière le puits, de l'autre côté de la voie donc. La terrasse du café n'est pas un sous-espace défini comme cela était le cas place Matteotti avec des éléments physiques (pots et paravents). Ici, seule la présence des tables et des chaises marque le sous-espace « terrasse ». La nuit, les tables et chaises sont rentrées à l'intérieur et ce sous-espace d'usage disparaît, il n'en reste aucune trace, contrairement à la place Matteotti où les éléments structurants restent et continuent de définir une aire, bien que celle-ci soit vidée de son contenu. A la terrasse de ce café qui se situe derrière le puits, donc au centre de l'espace global observé, les interactions avec les lieux environnants ne se font pas. Les personnes installées sur cette terrasse n'interagissent pas avec les passants, hormis les parents dont les enfants jouent autour de l'aire du puits, hors de la terrasse sur laquelle ils étaient installés au préalable. Fait remarquable, cette terrasse – contrairement à celle située juste devant le café – est quasi exclusivement occupée par des touristes. Comme dit précédemment, les habitants occupent davantage le long de la rue devant le café. Ce sont eux qui sortent les chaises du café et les emmènent plus haut, ailleurs, et qui créent alors une nouvelle aire terrasse, en mouvance, puisque dépendante des trajets qu'ils font faire au mobilier du café. En revanche, concernant les déplacements de chaises de la grande terrasse centrale, ce sont encore les habitants qui leur font quitter leur espace réservé pour venir proche des sièges emmenés par les habitants, sur le pourtour de l'espace défini. Ils déplacent donc les éléments de cette aire mais ne viennent pas l'occuper eux-mêmes, comme si, d'une certaine façon, l'été, cet espace était réservé aux visiteurs de la ville.

Les habitants, en effet, occupent et partagent l'espace autre. Ils s'immiscent dans les interstices laissés vacants. Il n'y a pas d'échange particuliers entre les occupants d'une terrasse et de l'autre, de chaque côté de la voie, puisque le public les occupant n'est pas le même.

En bas de cette rue, les groupes sont rarement stationnaires. Ils sont au contraire souvent de passage, s'arrêtant un instant, puis reprenant leurs routes. Il ne se forme donc pas de sous-espace défini comme aire de discussion et occupé comme tel, contrairement à la place Matteotti. Ici,

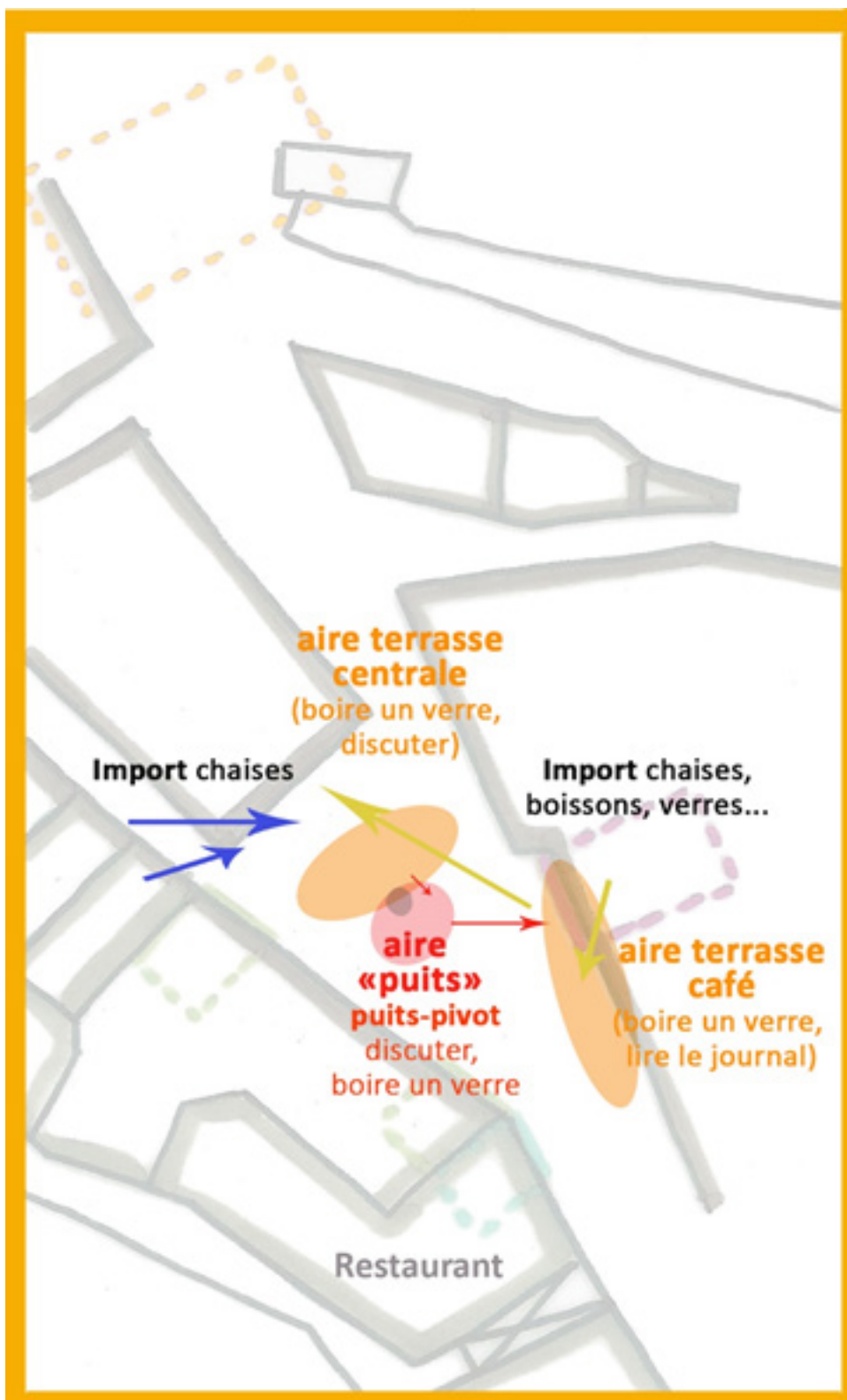
les frontières de l'espace discussion sont sans cesse renouvelées et en mouvement constant. Les groupes occupants la terrasse centrale sont ceux qui restent au même endroit le plus longtemps. En effet, les groupes occupant la terrasse devant le café tournent plus régulièrement. Ce qui paraît logique compte tenu des deux catégories qui jouissent chacune de ces espaces. La différence est que l'aire de la terrasse centrale reste absolument définie alors que celle de la terrasse devant le café s'étire et se resserre au gré de mouvement de déplacement de chaise ou de table.

Les personnes les plus stationnaires, concernant les habitants assis, sont celles qui ont déplacé les chaises des terrasses et du café pour leur trouver un endroit autre. Elles restent plus longtemps (c'est certainement la raison pour laquelle elles prennent la peine de déplacer ces éléments), de même que les habitants qui s'installent sur la place Matteotti, et qui sont les plus enracinés.

Les personnes occupant la terrasse centrale s'arrêtent uniquement pour se désaltérer. Il n'y a pas d'activités annexes comme lire, écrire, travailler ou autre. Les personnes assises à la petite terrasse devant le café lisent souvent le journal.

En observant les différentes articulations des sous-espaces et la répartition des groupes, il semble évident que le puits a un rôle fédérateur essentiel au lieu. C'est contre lui (sur sa murette) et autour de lui que se forment principalement les groupes. Il est prisé particulièrement des enfants et, surtout, des adolescents, qui l'utilisent comme point de stationnement temporaire. Même ceux qui se restaurent en boisson au café reviennent l'occuper, sans s'intéresser aux chaises du café. Il semble représenter une assise intéressante, qui les laisse sans la contrainte de devoir y rester trop longtemps. Le puits devient une *table* à part entière, une partie du café et de ses terrasses, ou alors un banc. Il fait pivoter les espaces autour de lui. Ainsi, si le bas de la rue Vannucci ne constitue pas une place, certains moments de la journée lui en confèrent les aspects grâce à la présence de cet élément-pivot, qui fait écho aux arbres de la place Matteotti vu précédemment. C'est donc bien la présence d'éléments fixes de ce type qui permet un roulement des usages et des appropriations tout au long de la journée. Et ce roulement n'est en rien perturbé par le défilé des automobiles, pourtant nombreuses. Celles-ci traversent la zone (sans pouvoir s'y arrêter), le serveur attend un interstice pour traverser avec son plateau, les adolescents et les touristes attendent que la voiture s'approche pour désoccuper la voie, et les voitures avancent avec prudence et patience et une fluidité pourtant impressionnante.

Ainsi, le schéma-bilan des interactions et occupations de ce bas de la rue Vannucci est résumé dans le schéma ci-dessous :



Croquis bilan des activités et interactions au bas de la rue Vannucci

En observant les données obtenues précédemment, il est possible alors de dégager plusieurs éléments.

- La première remarque est que le bas de la rue Vannucci fonctionne finalement comme une place. L'installation de terrasses, l'arrêt de groupes, l'installation de personnes sur la murette du puits, les chaises du café déplacées de leur aire... Ainsi, bien que n'étant pas une place « réelle » au sens urbanistique du terme, cette dilatation de la

rue, couplée à la localisation de commerces en ces lieux, favorise l'appropriation des lieux dans l'esprit d'une place. A noter le fait que, si aujourd'hui, ainsi que dans les plus anciens plans de la ville, elle ne possède pas un vrai statut de place, elle l'a très certainement été au moment où cette partie de la ville a été bâtie, en témoigne la présence du puits qui, au moyen-âge constituait le vrai cœur de vie de la ville, et se situait donc sur la place principale. Le bâti a dû s'étoffer et se densifier, les bâtisses changer de fonction, et d'autres places ont pris le relais.

- L'élément *puits* constitue donc un objet-pivot qui fonctionne comme les arbres place Matteotti, en générant des sous-espaces qui vont favoriser l'occupation de la place. Les groupes se forment en effet très souvent autour du puits, et les enfants et adolescents s'y arrêtent presque tous, usant de ses rebords comme siège minéral. De manière générale, les personnes (touristes et habitants) s'y arrêtent volontiers puis décident (ou pas) d'occuper une terrasse. Il fonctionne réellement comme un symbole urbain, un nœud. Ce nœud permet en réalité toute la redistribution et du lieu et des gens. Il permet ainsi de rythmer cet endroit et de lui permettre de ressembler à une place.
- Les deux terrasses ne sont pas en lien. Elles n'interagissent que par le bal des serveurs. Le public, sur l'une et l'autre, n'est pas du tout le même. C'est à nouveau le puits qui permet une articulation, puisque les interactions fonctionnent entre puits-café (pour les adolescents et les promeneurs) et grande terrasse-puits (pour les familles). Ainsi s'opère un séquençage fortuit de la population qui se scinde en groupes résidents et groupe visiteur. Cette scission se met en place naturellement au fur et à mesure des arrivages.
- Les activités en terrasse sont peu diversifiées. Sur la grande terrasse, des verres sont bus et des discussions affluent. Sur la petite terrasse, les gens se désaltèrent et lisent le journal. Ce sont bien des habitants qui occupent cette terrasse, des touristes qui occupent la grande terrasse « centrale ».
- Les interstices et zones libres de cette rue entre les terrasse fonctionnent également comme une terrasse. D'une certaine façon en réalité, c'est l'aire des terrasses qui s'étire au-delà de leur limite, poussée par la dynamique des chaises empruntées des intérieurs privés, auxquelles viennent se juxter celles du café qui échappent à leurs aires. Ainsi, une mobilité s'instaure qui permet un plein usage du lieu tout au long de l'après-midi.

Le bas de la rue Vannucci possède une temporalité de ses espaces qui se remodelent au fur et à mesure de l'après-midi, s'étirant et se resserrant, dans le ballet extrêmement dynamique des groupes qui s'y arrêtent un instant. Le puits est l'élément qui permet ce découpage et qui, tout heure après heure, permet une distribution des personnes dans les différents espaces : il constitue toujours le premier point d'arrêt avant réflexion, et permet donc le temps de

la réflexion. Grâce à lui, cet endroit de la ville est perçu comme une place par les touristes interrogés¹ qui ont à plusieurs reprises cité « la place rue Vannucci » comme point d'arrêt. Les habitants ne la mentionnent pas comme telle, simplement comme « le bas de la rue Vannucci », mais ils l'exploitent et l'usent comme ils le font des places.

Tout comme les arbres (et leur ombre) de la place Matteotti constituaient un élément fondamental de l'articulation et de la flexibilité des lieux dans leur appropriation, ici c'est le puits qui prend ce rôle d'objets dynamiques, d'objet fédérateur qui « appelle » à l'occupation et à la transgression au fur et à mesure des besoins qui se poursuivent. Le puits fonctionne comme un point d'arrêt à partir duquel, ensuite, les aires se redistribuent et se remodelent au gré de ses occupants. Le puits marque une sorte de frontière entre la rue où circulent les véhicules et la terrasse installée là aux beaux jours et contribue à la délimitation de l'espace de façon beaucoup plus importante qu'il n'y paraît de prime abord. Paradoxalement, tandis qu'il définit le fameux triangle où se situe la tonnelle, il contribue à dilater l'espace ailleurs, vers l'extérieur, vers le croisement, grâce à tous les groupes qui gravitent dans sa zone et donc à mélanger les aires, après les avoir définies. Il a à la fois un rôle de construction de la hiérarchie spatiale, puis de perturbateur de cette hiérarchie. Dans tous les cas, il permet au lieu d'être pleinement exploité aux beaux jours, contrairement à ce qui arrive durant les saisons froides.

Si les usages sont proches d'une place et que les frontières tendent à la même mouvance grâce aux éléments-pivots, la chronologie d'occupation possède un rythme différent. Quand la place Matteotti est exploitée par des habitants et des touristes de façon prolongée, rue Vannucci, l'occupation est écourtée. En effet, les personnes sont beaucoup plus mobiles et moins stationnaires, elles consacrent un temps moins long à cette espace. Les arrêts sont fréquents, mais très courts. Même en terrasse, le temps de station est moindre. En moyenne les visiteurs restent 27 minutes sur les terrasses de la rue Vannucci contre 43 minutes place Matteotti². Peut-être est-ce un effet de la circulation plus abondante qui traverse pleinement l'espace. Autour du puits, les adolescents restent également moins longtemps qu'autour des arbres, mais la proximité du parvis du lycée à l'extérieur des murs d'enceinte (où ils aiment écouler le temps entre eux, un peu en retrait du reste de la ville) peut expliquer ce phénomène. De surcroît, durant les saisons froides la place Matteotti continue d'être usitée par divers moyens (même si cette partie de l'étude n'a pas fait l'objet d'une analyse dans cette recherche) tandis que le bas de cette rue tend à devenir un simple lieu de passage.

Enfin, est-ce encore une fois dû au fait qu'il ne s'agisse pas d'une réelle place, la rue Vannucci affiche moins de diversité dans les activités qui se déroulent en terrasse. La terrasse place

1 Une série de courts entretiens oraux ont été réalisés auprès des occupants de cette zone, soit quand ils s'y rendaient, soit au moment de leur départ. Il leur était demandé où ils se rendaient (ou bien d'où ils venaient), suivi d'une question concernant le ressenti global de la ville. Il est à noter que sur 16 touristes interrogés, ils sont quatorze à avoir employé le terme de « placette » ou « place ».

2 Un comptage a été réalisé auprès d'un total (sur plusieurs jours) de 20 groupes de touristes pour chacun des deux espaces analysés. Une moyenne a été faite sur l'ensemble du temps que chaque groupe a écoulé en terrasse.

Matteotti (et tous les lieux appropriés de la place en général) affichait toutes sortes d'activités telles que la lecture de romans, le travail sur informatique, le partage de jeux... tandis qu'ici, la lecture pratiquée est presque exclusivement celle du journal et ne se déroule que sur la zone de la petite terrasse. La grande terrasse est presque monofonctionnelle, davantage occupée par les jeunes et les touristes. Ainsi, le temps de l'après-midi n'est pas marqué par un roulement d'usages aussi diversifié. Le bruit plus prégnant des voitures pourrait entrer en ligne de compte. L'ombre est maintenue par de larges parasols, mais ceux-ci protègent les zones de terrasse et non pas les zones alentours et dessinent une rupture plus franche ombre/lumière, contrairement aux feuillages des arbres qui se projettent plus loin, même partiellement, générant des zones semi-ensoleillées ou ombragées.

Dans tous les cas, c'est donc le « puits » qui fait évènement, séquence l'espace et distribue ses occupants, conférant, durant les saisons chaudes, un statut proche de la place à cette rue.

Bien que le bas de rue Vannucci fonctionne comme une place et en possède les principales caractéristiques intrinsèques et soit ressentie comme telle par les touristes, il existe malgré tout une différence dans les usages. La place Matteotti reste privilégiée pour le déroulement d'activités de détente ou professionnelles, on s'y arrête plus longuement, et ses aires interagissent davantage que rue Vannucci, où l'espace demeure, malgré tout, plus segmenté et peine à s'unir. Comment expliquer ce phénomène, alors que leurs qualités sont proches ? Il est possible d'émettre l'hypothèse qu'il s'agisse de qualités plus intrinsèques encore : les édifices attenants à ces espaces qui créent (ou ne créent pas) cette symbiose. En effet, la place Matteotti est une place parce qu'elle a été pensée pour mettre en valeur un édifice précis, l'église du Jésus (et l'ancienne église Sainte-Anne). Plus tard, le fort la Rocca est venu accentuer cet effet de parvis, de lieu symbolique et important de la vie quotidienne et vient donner du sens à l'ensemble. Rue Vannucci, les éléments architecturaux symboliques ne se trouvent pas proches du point exploré. Ainsi, cette « place » dans l'imaginaire qui, au final n'en est pas une, pourrait souffrir de ce manque de symbolique fort qu'amène un édifice remarquable à son espace environnant.

Pour qu'une place soit une place, elle doit être flexible, proposer sans imposer, favorisant une appropriation spontanée qui amène au lieu une diversité qui va créer toute l'épaisseur de son atmosphère. Il ne suffit pas qu'elle porte le qualificatif de *place*. De ces différents éléments doit découler une harmonie, toute entière perceptible dans la ville, une sorte de quintessence des époques et des lieux qui, même hétéroclites doivent conserver une osmose palpable. « On sait tous qu'un lieu exceptionnel se caractérise par une atmosphère ineffaçable qui émane de chacun des éléments et lui confère une personnalité propre, une âme. Or, une atmosphère spécifique correspond en général à une cohérence spatiale, une forme unitaire qui font que les éléments du lieu sont déterminés par l'ensemble »³.

Selon Jane Jacobs, une des conditions nécessaires au bon fonctionnement d'un espace public est qu'il soit rempli d'usagers (à l'arrêt, en mouvement) à toutes heures de la journée, pour motifs divers avec la possibilité d'utiliser les mêmes équipements⁴. Il est vrai que l'espace

3 NORBERG SCHULZ, **Christan** : *L'art du lieu*, Edition Le Moniteur, Collections Architextes, 1997 p.314

4 JACOBS, **Jane** : *Déclin et survie des grandes villes américaines*, édition originale 1961, Margada, Liège, 197

C. L'image de la ville : l'échelle culturelle des perceptions

a. L'imaginaire du mot, contenant formel ou fonctionnel : une question culturelle...

À Città della Pieve existe une ancienne église – qui en a conservé toutes les caractéristiques architecturales – transformée en musée. Sa façade est demeurée absolument identique. Aucune modification d'aucun ordre, ni même un affichage spécifique, n'a eu lieu pour procéder à cette reconversion. Or, les qualités intrinsèques d'un édifice tel que celui-ci sont très spécifiquement liées à son usage. Ainsi, au cours des entretiens menés s'opposaient deux appellations : celle de *museo* et celle de *chiesa* (musée et église respectivement). A priori, l'un et l'autre pourraient coexister. Certaines églises accueillent parfois des éléments d'arts exposés spécifiquement et mise en scène dans leur espace alors qu'elles n'en proviennent pas. D'ailleurs elles sont elles-mêmes, y compris lorsqu'elles sont consacrées, l'écrin d'œuvres diverses (orgues, vitraux, fresques, tableaux...) et, palà, les musées d'une exposition permanente. Ici, l'église a été désacralisée juste avant sa reconversion. Elle a disparu des répertoires de lieux saints ou de culte, elle a renoncé aux célébrations, aux recueils, elle est devenue un musée. Son espace tout entier est réservé à l'exposition d'œuvres. Il se trouve que, en analysant les profils des participants ayant répondu église ou musée, un lien a pu être établi avec l'origine, la culture du participant. Cette partie de la recherche a eu pour but de mieux comprendre ces deux modes de perception et leurs origines. Certains semblent plus enclins à y voir une église en se fiant à la typologie architecturale, d'autres y voient un musée, parce qu'il porte officiellement cette appellation, qu'il n'y a plus de sacres et que des œuvres d'art y sont exposées. Pour certains, l'appellation fait foi, le langage littéral, le mot « musée », l'emportent sur le langage formel ou symbolique. Tout est question de sensibilité à un type de langage. Un architectural, l'autre linguistique. La perception est-elle régit par les mots et leur contenant ou par le contenu physique des choses tel qu'il apparaît? Comme vu précédemment, certaines places ne sont pas reconnues comme telles à cause d'une transgression formelle à l'image de la place, et vice versa. Le lien entre ces entités est étroit. Auguste Perret se nourrissait de lectures les plus variées¹. En effet, « Lecture, écriture et pratique architecturale concourent chez Perret à la construction d'une même pensée théorique »². La réciproque est vraie, puisque les plans des villes dans la construction ne sont pas sans rappeler les plans de Simon pour écrire ses livres³. C'est de ce rapport entremêlé et complexe entre ville, culture et Langage (des mots et de l'architecture) que la ville surgit, c'est

1 **ABRAM, Joseph** : *Perret et l'Ecole du classicisme structure*, EAN/SRA, 2 tomes, 315 pages et 136 pages, 1985

A. et G. Perret, *une monographie 1ère partie*, LHAC/BRA, 160 pages, 1989

L'Equipe Perret au Havre, *utopie et compromis d'une construction* LHAC/BRA, 268 pages, 1989

2 **GARRIC Jean-Philippe, THIBAUT Estelle, D'Orgeix Emilie** : *Le livre et l'architecte*, Editions Mardaga, Collection Architecture, 2011

3 **ORACE, Stéphanie** : « Portrait de l'artiste en architecte : relief et personnages chez Claude Simon (écrivain) », in *Littérature, Architecture et Espace*, Editions Limoges, PULIM, Collections Espaces Humains, 2006, 198

ce qu'a révélé en tous cas cette partie de l'analyse...

Les entretiens des visiteurs français et italiens montraient une différence d'appellation claire du bâtiment de S.M dei Servi entre les français et les italiens. La première idée fut que la langue puisse constituer un filtre de perception, chaque même mot dans des langues différentes pouvant ne pas forcément être rattaché au même imaginaire, n'ayant pas le même écho, la même signification exactement. D'ailleurs, Benjamin Lee Whorf émet l'hypothèse d'une relation entre la langue, d'une part, et la pensée et la cognition, d'autre part⁴. Pour une langue comme pour un individu, construire du sens reviendrait en quelque sorte à abstraire de façon sélective et à partir de l'expérience, des schémas qui soient saillants ou cohérents. Linguistiquement, ce qui serait alors exprimé constituerait une réalité déjà structurée, fabriquée en quelques sortes d'après les mêmes principes psycho-physiologiques et ce, pour tous les humains. Cependant, chaque langue conceptualiserait à sa manière ces données d'expérience. D'où une divergence d'une langue à une autre.

Pour en revenir au corpus, l'ex-église *Santa Maria dei Servi* possède une partie datant du XIII^e siècle, qui est particulièrement célèbre car elle abrite l'une des fresques les plus célèbres du Pérugin: la « Déposition à la Croix » (1517). Ainsi de tout temps le bâtiment a constitué une sorte d'écrin à l'œuvre du Pérugin, son « musée personnel ». Elle a été reconvertie en musée au début des années 2000 et, du fait de cette transformation, porte désormais le nom de *Museo Civico Diocesano*. Ce musée accueille nombre d'expositions temporaires, offrant à de jeunes artistes de la région l'occasion de présenter leurs travaux aux visiteurs de la ville, qui souvent d'ailleurs semblent venir tout d'abord admirer la fameuse fresque. Ici se pose alors une autre question : qu'en est-il de cette fresque sainte peinte dans l'ex-église qui est demeurée identique malgré sa reconversion ? Avant la reconversion, de nombreux touristes se précipitaient tout de même admirer la même fresque, quand le bâtiment était encore une église. Après la reconversion, nul changement : on se précipite autant dans la bâtisse pour admirer ce bijou du pérugin retrouvé absolument par hasard après l'effondrement partiel d'un pan de mur durant les bombardements de la Seconde Guerre Mondiale. Cette œuvre avait lieu d'être dans cette église, relatant une page de l'Histoire chrétienne aux fidèles. Elle était déjà une œuvre d'art quand l'édifice était une église et non pas un musée mais une œuvre utile : narrer les contenus bibliques aux illettrés n'ayant pas accès aux textes saints. Elle était une œuvre d'art dans un lieu dans lequel on ne vient pas, a priori, pour admirer des œuvres d'art, en tous les cas pas exclusivement en théorie. Mais quand elle fut retrouvée et médiatisée, déjà alors les visiteurs accoururent et se précipitèrent pour l'admirer. Certains de ces visiteurs profitaient peut-être de cette visite pour se recueillir, mais beaucoup d'autres venaient uniquement pour

⁴ C'est sous l'influence d'Edward Sapir à l'université Yale que Whorf développe la thèse selon laquelle la langue détermine la culture, qui deviendra connue sous le nom d'hypothèse Whorf, ou d'hypothèse de Sapir-Whorf. Whorf soutient que c'est la structure d'une langue qui tend à conditionner la manière dont un locuteur de cette langue pense. Ainsi, les structures de différentes langues amènent onc leurs locuteurs à percevoir le monde différemment. Il s'agit d'une hypothèse déjà formulée au XVIII^e siècle par les linguistes allemands Johann Gottfried Herder et Wilhelm von Humboldt. Elle est adoptée par Sapir pendant l'entre-deux-guerres et par Whorf dans les années 1940 aux Etats-Unis.

l'œuvre, pénétrant l'église comme on entre dans un temple, un mausolée, un panthéon, en somme un édifice érigé dans une vocation précise mais qui ne nous concerne pas forcément. Elle était donc déjà une œuvre d'art de par son histoire (la disparition, puis la réapparition – la résurrection ?- et sa médiatisation), et l'ancienne église était déjà pour certains un *musée*, une bâtisse ouverte au public qui abrite une œuvre d'art. Simplement, ils s'y déroulaient des messes et des célébrations, et certains continuaient de s'agenouiller rapidement en faisant un signe de croix au moment de passer le haut portail. Peut-être est-ce cette aventure, cette découverte incroyable d'une très ancienne fresque d'un peintre très connu, qui a mené inéluctablement à la transformation de l'édifice d'église à musée. Peut-être qu'ici, le langage architectural ne pouvait être plus fort que le fait divers. Ou que la puissance de l'œuvre elle-même et de la notoriété de son peintre.

En réalité, de l'extérieur, la façade demeure relativement inaperçue bien que totalement inchangée. Sobre et dénudé. Cependant le clocher prévient qu'il s'agit bien d'un édifice particulier, tout comme le porche imposant et l'ancien oculus au-dessus de lui. Arborant des baies devenues aveugles, il ne semblerait pas que son élévation puisse influencer sur la qualification qui lui est attribuée, si ce n'est pour ce grand porche et ce clocher. Ni celle d'une église, ni d'un musée d'ailleurs. Et derrière la façade ? Une fois passé le portail d'entrée, l'espace intérieur se dilate, se caractérise. Il est typique des ordres monastiques de la seconde moitié du XIIIe, doté des voûtes ajoutées au XVIIIème. Nef, bas-côtés, chapelles... mais également un autel, un chœur et une sacristie datant de la même époque⁵.



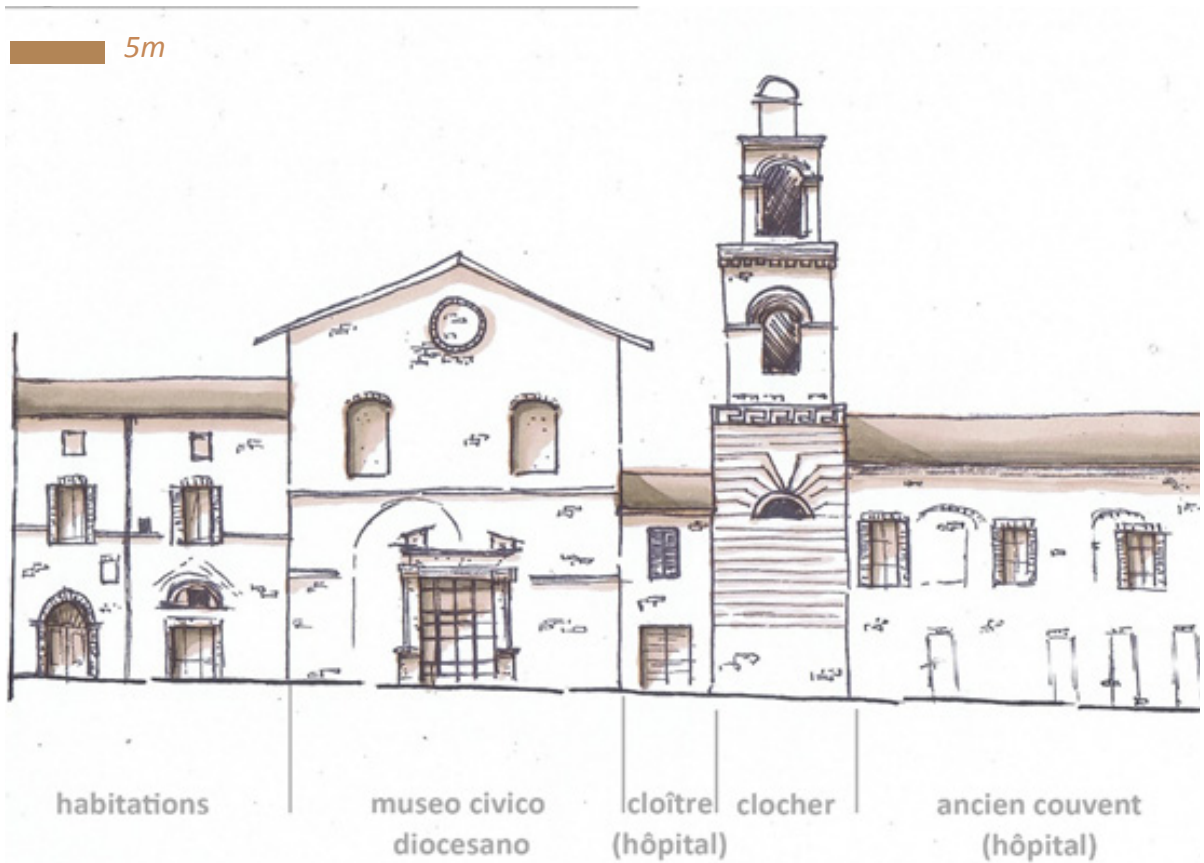
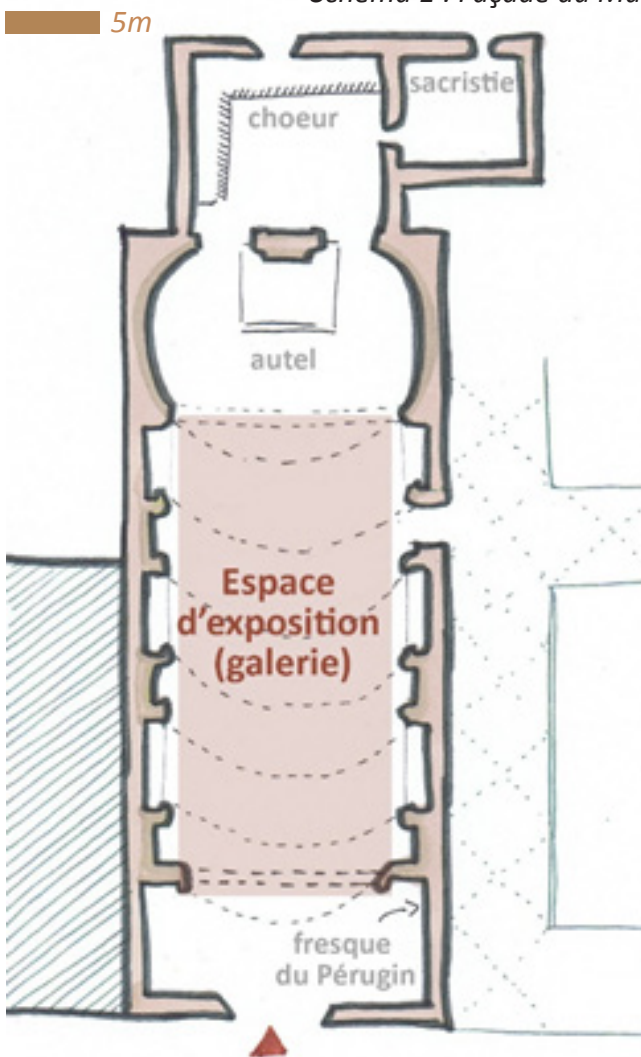


Schéma 1 : Façade du Museo Civico Diocesano



Contrairement au palais Corgna, situé dans la même ville et qui a désormais fonction de bibliothèque mais qui demeure un palais- et qui est également une bibliothèque, l'un n'exclut ou ne chassant pas l'autre- ici le cas est plus complexe: une église étant un lieu consacré, il ne peut être qu'une église. Et les éléments d'une église « qui doivent être là » .

Comme le démontre le croquis de relevé ci-dessus, la façade est sobre et ne possède pas d'apparat particulier (vitreaux, croix sculptée...). « Si (...) une église était camouflée avec ruse pour ressembler à une grange, comment pourrait-on sérieusement poser une question à propos de ce que l'on regarde? Nous voyons, bien entendu, une *église* qui maintenant

Schéma 2 : Plan du Museo Civico Diocesano

ressemble à une grange. »¹. Ainsi ici, il n'y a rien de changé. Personne ne regarde une église qui ressemble à un musée, l'église ne se camoufle pas derrière quoique ce soit. Le bâtiment était une église, et c'est maintenant un musée, tel quel, tel qu'il s'est toujours présenté. Cependant, à l'intérieur, l'espace préserve toutes les caractéristiques liées à la fonction d'église et la galerie d'exposition prend place dans la nef ainsi laissée inchangée. Seuls les bancs ont disparu. Ici, est-ce une église qui ressemble à un musée? Ou bien un musée qui ressemble à une église?

Dans les entretiens écrits, une différence d'appellation apparaît entre visiteurs français et italiens. Ainsi, afin d'approfondir l'hypothèse selon laquelle la qualification de « musée » ou « d'église » pourrait être liée à la langue et/ou à la culture de l'observant, un autre protocole a été mis en place. Un entretien informel avec les touristes de la ville (différents de ceux qui avaient participé aux entretiens écrits donc) a été mis en place, spécifiquement dans le but d'éclaircir ce questionnement. Chaque fois, il était demandé aux volontaires, de façon très détournée, d'évoquer ce lieu. Par exemple en procédant de la sorte : « Et cet édifice sur la carte ? Vous a-t-il plu ? Avez-vous trouvé son accès facile ? » afin de ne pas attirer l'attention sur le réel objet de l'interrogation. Sur les **39 nominations par les visiteurs italiens au cours des entretiens informels**², **34** d'entre eux continuent de **citer l'édifice en tant qu' « église »** *Santa Maria dei Servi*.

Sur les **23 nominations par les visiteurs français**, seules **3 personnes reprennent cette appellation d'église**. Pour eux, pas de doute, il s'agit bien du « *Museo Civico Diocesano* ».

Comment expliquer cette divergence ?

Il est important de préciser qu'au début de chaque entretien les visiteurs interrogés sont invités à évaluer leur pré-connaissance de la ville (consultation de guides, première visite, etc.,). Les données issues de ces questions d'introduction révèlent que la quasi-totalité des visiteurs italiens interrogés étaient sur place **pour la première fois et n'ont pas de connaissance préalable** de l'histoire de la ville et ses monuments. Pour les quelques-uns qui s'étaient au préalable informés concernant la ville et donc probablement l'histoire de ses édifices, il a été constaté qu'étonnamment il **n'existait pas de lien entre la pré-connaissance de l'histoire de la ville (et éventuellement de ses édifices) et la réaction à cette question**, puisque les quelques réponses correspondant à la nomination « Musée » viennent de personnes effectuant une première visite, sans connaissance préalable du terrain. Ainsi, ce n'est pas parce qu'ils avaient lu préalablement qu'il s'agissait d'une église devenue un musée qu'il lui ont préféré cette dernière appellation. Malgré tout, la quasi-totalité avaient entendu parler de cette fameuse fresque et s'était rendu sur place avec, entre autre, la volonté de l'admirer. **Qu'importe les informations préalables, les visiteurs italiens semblent se rattacher à l'imaginaire de l'église, et donc à la forme davantage qu'à la fonction**, indépendamment du mot qui qualifie désormais ce lieu. Car pour trouver ce lieu, situé en dehors du mur et non pas dans un lieu passant, ils ont soit consulté un plan indiquant l'emplacement du Museo Civico Diocesano, soit suivi le parcours

1 AUSTIN, J.L. : *Le langage de la perception*, Librairie Philosophique J.Vrin, 2007, p.236

2 Entretiens informels réalisés dans la période du 16 juillet au 3 août 2013 dans la ville de Città della Pieve auprès des visiteurs italiens et des visiteurs français.



Photographies de l'intérieur du Museo Civico diocesano (attention, la photographie choisie de la nef a volontairement été prise au moment du changement d'exposition, dépouillée, afin de mieux en faire apprécier les volumes et la physionomie). A gauche : salle principale, à droite : salle aménagée dans le sous-sol

Ce que l'édifice n'a plus de *l'église*, c'est la célébration du culte, puisque Santa Maria dei Servi a été désacralisée au moment de la reconversion. Mais il s'agit davantage d'un *moment* que d'un *élément* et, la visite des églises se faisant en général en dehors de ces moments de célébration, il n'oriente pas la réceptivité. Visiblement, le vocabulaire architectural du *Museo Civico Diocesano* ne correspond pas, pour le peuple italien, à l'imaginaire d'un musée, mais bien à celui d'une église. Ainsi ce qu'ils continuent de « voir », c'est un large espace dans la nef orné de fresques face à l'autel : un lieu voué au culte. Ils retiennent donc la forme.

Chez les visiteurs français qui ont cité le « musée », il ont parfois ajouté quelques mots sur l'exposant. Pour eux, clairement, la représentation de ce que doit être un musée n'est pas fonction des éléments architecturaux mais découle de la fonction elle-même. Puisqu'il y a des œuvres exposées, il s'agit d'un musée. Lorsque, à cela, il leur est précisé que pourtant parfois, des expositions ont lieu dans des églises sans qu'elles ne soient plus des églises simultanément pour autant, des réponses en lien avec l'appellation apparaissent : « Oui, c'est vrai... mais c'est un musée non ? Il s'appelle bien comme ça ? » ; « Mais là, c'est bien le musée Civico Diocesano dont vous me parlez ? Vous me parlez du musée, non ? ». L'appellation ici, le mot littéral, prend le pas sur le reste. Il est appelé musée, c'est un musée, point. L'édifice n'est qu'une enveloppe.

Les visiteurs italiens continuent de donner la priorité à la morphologie du bâtiment, qu'ils considèrent visiblement comme indissociable de sa fonction : l'édifice est peut-être un musée, il est peut-être appelé de la sorte, il n'empêche que ses qualités intrinsèques continuent d'être

celles d'une église, c'est pourquoi ils continuent de l'appeler « église ». Lorsqu'ils en parlent, suite à l'orientation que nous donnons à l'entretien, ils expliquent « elle est très dépouillée de l'extérieur, sans le clocher on ne s'y arrêterait pas. Mais dans cette église il y a cette sublime fresque du Pérugin, et les volumes sont agréables »¹. Ainsi certains témoignent-ils, lorsqu'il leur est précisé qu'il ne s'agit plus d'une église : « Oui, enfin le musée. Mais bon, c'est d'abord une église non ? En fait » ; « C'est quand même une église, on y a mis un musée. Mais même si on ne fait plus de messe, vous voyez bien que c'est une église ». Donc, pour cette catégorie, **c'est la forme qui confère le nom**. Même si désormais plus personne ne s'y recueille. D'ailleurs, l'un des touristes italien a confié « j'ai fait mon signe de croix en entrant, moi! Musée ou pas ! ». Et un autre de témoigner « J'ai voulu allumer un cierge mais il n'y a plus de quoi. C'est vrai qu'ils en ont fait un musée. Mais, j'aurais bien aimé quand même ». Pourtant, une tirelire en forme de maison n'est pas une maison, et n'importe qui l'appellera *tirelire*, personne ne dira « Mettons une pièce dans la *maison* ». Mais là, certains non seulement persistent à appeler l'édifice église mais, de surcroît, perpétuent des pratiques qui n'ont plus de sens ni plus lieu d'être (lorsqu'une église n'est plus consacré, elle perd toute symbolique pour l'Église, elle redevient un bâtiment, au même titre qu'un bureau de tabac, une école ou une mairie). C'est parce qu'une tirelire en forme de maison ne permet pas d'habiter, ce qu'est sensé pouvoir permettre une maison, tandis qu'ici, l'autel, le Christ sur la Croix, les chapelles ornementées, rien ne semble en réalité vouloir empêcher de prier, et rien ne peut non plus l'empêcher. **Derrière la façade du Museo Civico Diocesano, malgré le petit cartel apposé à l'entrée indiquant au visiteur « Bienvenue au musée », certains continuent de voir l'église.**

Ainsi, les mots ne sont pas vraiment dissociables d'un contenu, mais parfois ils peuvent le supplanter en fonction de qui le regarde, et de ce qu'il a appris à voir ou à considérer. Chez les visiteurs français, la parole l'emporte. Pour en être certains, il était demandé en fin d'entretien, à chaque interrogé qui avait utilisé l'appellation « musée » si celle-ci leur était venue après la visite du musée ou bien (s'ils avaient d'abord perçu l'église) ou pas. Chez les visiteurs français, la réponse quasi unanime a été de dire qu'ils se rendaient voir un musée, c'était irréfutable, écrit dans leur guide, et ce musée se trouvant simplement être une ancienne église. « Non j'ai lu dans le guide déjà que ça avait été une église avant d'être un musée ». Chez les visiteurs italiens qui avaient choisi le mot « musée », les réponses ont été plus complexes et diversifiées.

Une majorité a avoué avoir été surpris en voyant que « le musée était en fait une église ». Cette simple formulation indique à quel point, même pour ceux qui ont enregistré la fonction de musée et lui ont fait supplanter la forme, l'église n'est pas très loin. « Oui, j'(avais lu que c'était une ancienne église reconvertie, dans le guide. C'est vrai que c'est surprenant c'est plus une église qu'un musée. Mais c'est quand même un musée maintenant, d'une certaine façon... » Ici encore, la formulation d'une certaine façon trahit un doute quant au mot juste pour qualifier cet édifice. Ainsi, architecture et mot semblent s'entremêler parfois de façon brouillée. Les deux actionnent des langages qui ne devraient pas dissoner aux yeux de tous.

1 Extrait des entretiens informels (Interrogé 12M) réalisés auprès des visiteurs italiens en juillet/août 2013

Ainsi, les visiteurs français accordent moins d'attention aux caractéristiques formelles du lieu et se représentent l'espace comme un tout, lié à ce qu'il s'y passe, **c'est la fonction qui prime. Santa maria dei Servi est un musée en forme d'église.** Non pas une église déguisée en musée. A aucun moment ils ne semblent déroutés par une enveloppe qui pourrait paraître surprenante. Pour preuve, à huit reprises lors de la citation du musée par les visiteurs français, l'édifice a été cité comme l'un des éléments inattendus de la ville. **Le contraste entre forme et fonction est donc bien perçu par la catégorie des visiteurs français et non pas ignoré,** mais il ne constitue pas un élément fondamental dans leur représentation de ce que doivent être un musée ou une église². Cette différence entre les visiteurs français et italien est intéressante puisqu'elle met en évidence une tendance sociétale, mais est-elle culturelle ? « La perception [est] un cas particulier d'imagination, à savoir une interprétation plus attentive de ce qui nous affecte »³. Indubitablement, quelque chose affecte différemment les deux populations, française et italienne.

Il est possible que les visiteurs italiens aient un imaginaire très ancré, plus emprunt par le catholicisme (la séparation de l'Eglise et de l'Etat a été beaucoup plus tardive, et l'Italie accueille au milieu de ses terres l'Etat du Vatican...). Leur imaginaire peut en résulter plus orienté, plus attaché au symbole. Et une église est remplie de symboles, elle est elle-même un symbole, conçue en fonctions de principes précis et contenant en elle une multitude de références. Lorsqu'ils utilisent le mot « église » pour nommer l'édifice, ils ont déjà dessiné la silhouette de ce qu'ils voient et bloquent leur esprit dans la possibilité d'y voir un espace autre, celui du musée. Pourtant, ce qu'ils lisent d'abord c'est le mot musée. La fresque se trouve dans le musée, non plus dans l'église. D'après la conception sartrienne, il n'est pas de confusion possible, par principe l'imaginaire ne peut être pris pour le réel⁴. La distinction entre les caractéristiques du perçu, ici du bâtiment perçu, et de celles de l'imaginaire ne peut résulter en confusion d'aucun ordre⁵. Et ici, les italiens ne sont pas perdus dans un imaginaire puisqu'ils continuent de voir une église : la façade telle qu'elle était, l'intérieur tel qu'il était... Pas de confusion donc, le réel physique ne les trompe pas. Pourtant, en réalité, l'absence de bancs pour les fidèles, l'absence de cierges, de messes ainsi que la très claire formulation d'église « désacralisée » inscrite dans le prospectus distribué à l'entrée et le mot « musée » sur les panneaux d'affichages dans le bâtiment devraient suffire à orienter vers la juste réalité : ce bâtiment est public, il n'appartient plus à l'Église, il n'a plus vocation à quoique ce soit de spirituel, il expose des œuvres car c'est un musée. Dans ce cas précis la texture du réel touche à l'imaginaire. Merleau-Ponty attribue un caractère primordial à l'imaginaire, allant jusqu'à considérer comme cas particulier une

2 Une possibilité reste ouverte quant à l'attribution de la notion de *musée* ou d'*église* pour l'édifice cité: le peuple italien est un peuple encore profondément ancré dans le catholicisme, plus croyant, pratiquant et conservateur que le peuple français. Étant donné qu'il s'agit ici d'un édifice autrefois voué au culte, il se peut que la perception diffère également sous cette influence. Une nouvelle étude pourrait permettre de donner des éclaircissements plus précisément sur ce point.

3 **GRIMALDI, Nicolas** : *Traité de la banalité*, PUF, Paris, 2005

4 **SARTRE, Jean-Paul** : *L'imaginaire*, Gallimard, Paris, 2005 (réédition de 1940)

5 C'est une thèse que Sartre conservera inchangée jusqu'au traité d'ontologie phénoménologique et *L'être et le Néant*, Gallimard, Paris, 1943

perception conçue comme une adéquation à l'objet réel, qui découlerait pour lui d'un certain onirisme. Ainsi cette *texture imaginaire du réel*⁶ se voit ici particulièrement appliquée, en adéquation en effet avec l'imaginaire du spectateur : ceux qui se sont fiés au clocher, l'autel ou la nef y voient une église, continuent de la percevoir malgré son absence, et il y a ceux qui d'emblée se rendent à un musée et voient un musée, parce qu'il y a des œuvres, parce que l'église n'est plus consacrée, parce que l'édifice et ce qui en découle semblent avoir succombé à l'onirisme. Merleau-Ponty souligne que la conscience, parfois, accorde autant de réalité à ses fantasmes qu'à ce qu'elle perçoit⁷.

Ici, la conscience perçoit une enveloppe qui est celle caractéristique d'une église. Elle ne peut échapper ni aux français ni aux italiens, de par le clocher, puis par la structure interne de la salle. Puis la conscience pratique le lieu et soit elle intègre qu'il ne s'agit plus d'une église mais d'un musée qui conserve les caractéristique de l'ancienne fonction du bâtiment, qui se trouvait en effet avoir été bâtie pour être une église, mais qui désormais n'a plus rien à voir avec l'Église, soit elle pratique le musée comme une église (signes de croix à l'entrée, désir d'allumer un cierge...) mais ici, cela signifie que la pratique du lieu est forcément différente. Les touristes français intègrent le mot *musée* tandis que les touristes italiens semblent conférer à la réalité cette texture imaginaire qui, elle, conserve l'église. Ils ne pénètrent pas des salles d'expositions mais des chapelles garnies d'œuvres. Il est à rappeler, encore une fois, que jusqu'il y a une vingtaine d'années, l'école italienne comprenait toujours des cours de religion catholique inclus dans le cursus scolaire. Et que le pays tout entier est particulièrement chargé en édifices sacrés. C'est donc probablement toute une éducation, un apprentissage du voir et du savoir, qui imprègne le regard et l'oriente et qui, de fait, influe sur la terminologie utilisée. Saussure considère la langue comme résultant d'un pur objet social au-delà d'une simple traduction phonique. Une sorte de produit social, de convention adoptée par les membres d'une même communauté linguistique. Certes, mais ici les sens sont trop éloignés pour expliquer une divergence telle dans la perception. Qu'importe la langue, française ou italienne. C'est dans une certaine conscience et non pas dans une convention que la terminologie est choisie. Elle semble davantage liée à une perception et à un imaginaire qu'à une convention linguistique. Ici, les deux populations, française et italienne, découlent d'une tradition même catholique. La France aussi possède un large et important patrimoine issu de l'Église. En théorie, il ne devrait y avoir de divergence notable dans les modes de percevoir.

De plus, comment imaginer que l'Histoire récente, celle de quelques décennies à peine puisse supplanter une Histoire millénaire ? Cela semble fortement improbable que l'une puisse si facilement balayer l'autre, tellement plus ancrée. Cependant, le constat est qu'il existe bel et bien une divergence dans le présent concernant cet imaginaire. Cette différence pourrait s'expliquer par une différence entre Histoire, qui elle peut bien être partagée par deux cultures, et mémoire collective qui elle, semble pouvoir différer. Cette mémoire culturelle ne conserve ou ne considère pas les mêmes sections, les mêmes éléments, ne perpétue pas les mêmes héritages ou pas avec un sens ou une importance similaire. En somme, *n'interprète pas la même*

6 MERLEAU-PONTY, Maurice : *L'œil et l'Esprit*, Gallimard, Paris, 1964

7 MERLEAU-PONTY, Maurice : *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945

Histoire. Le quotidien des hommes, leur vie sociale, peut peut-être fabriquer une trajectoire propre à chaque population pourtant issue d'une même culture et d'une même tradition.

« (...) il résulte bien que la mémoire collective ne se confond pas avec l'histoire, et que l'expression : mémoire historique, n'est pas très heureusement choisie, puisqu'elle associe deux termes qui s'opposent sur plus d'un point. L'histoire, mémoire des hommes. Mais lus dans les livres, enseignés et appris dans les écoles, les événements passés sont choisis (...). C'est qu'en général l'histoire ne commence qu'au point où finit la tradition, moment où s'éteint ou se décompose la mémoire sociale. »⁸

De fait, la différence d'appréciation entre les deux populations peut s'expliquer en partie par cela. Il reste toujours la possibilité liée davantage non au regard, à la perception, mais à l'imaginaire des mots eux-mêmes, qui pourraient englober des réalités différentes qui toléreraient plus ou moins un éloignement du réel. Car le langage lui-même bâti.

Proust parlait bien de re-construction pour son œuvre, qui nécessitait des « travaux d'architectes ». Selon Joelle Prugnaud⁹, les récurrences de ces métaphores sont significatives de la mise en conscience par la modernité d'une spatialité de la littérature et du langage, et atteste d'une volonté de théorisation qui passe par le détour de l'art de l'espace, donc de l'architecture. Comme le rappelle Philippe Hamon¹⁰, les architectes écrivent beaucoup, savent utiliser toutes les possibilités des genres littéraires, comme l'aphorisme pour Le Corbusier, le dictionnaire et l'histoire didactique pour Viollet-le- Duc, le journal ou les mémoires pour Pouillon, l'essai pour Virillo, le roman pour Jourdain... L'architecture a toujours été liée aux signes et aux significations véhiculées. Dans l'ouvrage *Architecture gothique et pensée scolastique*, Panofsky et Bourdieu¹¹ étudiaient le rapport entre écriture et architecture en mettant à jour les affinités structurales et génétiques entre culture scolastique des lettrés médiévaux et l'architecture gothique des bâtisseurs de cathédrales. En ce sens, comment la ville pourrait-elle être autre qu'un livre dont la lecture serait plurielle ? Fonction de la culture, du regard de celui qui lui fait face ? Elle porte, supporte des mots, des noms (de rue, de quartiers, de monuments...) et foisonne d'inscriptions en tout genre (panneaux, pancartes, tags, enseignes...). Les lignes de l'écriture sont partout en ville et l'ont toujours été, dans de nombreuses sociétés. Ainsi, ces « pratiques scripturales ne spécifient ni une époque, ni un lieu »¹², il s'agit « d'une manière d'occuper la ville en la parsemant d'empreintes (...) s'inscrire dans un espace social donné ». Les signes du langage architecturale s'entremêlent à cette littérature urbaine. Ces mots de la ville sont, pourrait-on dire, presque un fait universels. La lecture fait aussi partie intégrante de la ville et, lire les noms des places, les cartes qui la représentent, le plan de ville, déchiffrer sa structure, ses itinéraires, qui se superposent les uns aux autres et réécrivent, renouvellent et étoffent sans cesse son contenu,

8 **HALBWACHS, Maurice** : *La mémoire collective*, 1950 ; rev et aug 1997, éditions Albin Michel

9 **PRUGNAUD, Joelle** : « L'écrivain et les mots de l'architecte : métaphores architecturales et discours critiques à la fin du XIX^{ème} siècle », in Cahiers thématiques n°3, *Pratiques du langage. Arts, architecture, littérature*, Ecole d'Architecture de Lille, , p. 121-129, CEC, 2003

10 **HAMON, Philippe**: « Littérature et architecture : divisions et distinctions », in *Architectes et architecture dans la littérature française, Carnets de Littérature*, Broché, 2000

11 **PANOFSKY, Erwin** : *Architecture gothique et pensée scolastique*, préface de **Bourdieu**, Editions de Minuit, Collection Le sens commun, 1967, p.216

12 **BILLIEZ, Jacqueline** : « Littératures de murailles » in *Ecarts d'Identité*, n° 86, septembre 1998

revient à voyager dans le temps, à stratifier la temporalité de celle-ci. Autrefois, cet édifice était une église, et puis il est devenu un musée. La trame de ces deux époques se superposent. Parfois, le rapport aux lignes des mots et à un langage va même plus loin : au cours des années 70, « *les architectes de l'époque décomposaient leurs édifices en petites unités, comme procède la linguistique* »¹³. C'est ensuite Rem Koolhaas qui renouvèle le rapport. « *Il ne s'agit plus de transposer le langage en architecture, mais d'utiliser celui-ci comme outil de conception de celle-ci* »¹⁴. Ces écrits de toute sorte constituent une temporalité propre à chaque ville; « *L'architecte agit en identifiant et en reformulant les préoccupations de son époque, ce qui donne lieu à un ensemble de discours et de pratiques d'écriture (...)* »¹⁵. Lorsque Santa Maria dei servi était une église, c'est parce que la société se vouait à un culte discipliné. Aujourd'hui, la société est dans une forme de culture de la culture, de l'histoire, de l'art, dans la culture du tourisme et de l'économie qui s'y rattache, ainsi l'église devient un musée et continue de servir la société dans ses besoins. Les mots, l'architecture et la société sont ainsi mêlés. Mais chaque individu ne capte pas le même signe. L'ajuste en fonction du bagage qu'il possède. « *Toute représentation est soumise à un processus de filtrage cognitif qui déforme et réinterprète les informations échangées dans les catégories nouvelles* »¹⁶.

En somme, l'explication ne peut être que la résultante de facteurs pluriels. A la fois les mots orientent les architectures dans leur contenu, dans l'imaginaire qu'ils développent, à la fois l'imaginaire développé par les formes et l'usage orientent et influent sur le mot utilisé. C'est pourquoi pour beaucoup, sous l'influence du symbole typologique, Santa Maria dei Servi demeure une église, et ne sera jamais un musée.

Dans tous les cas, cette différence d'appréciation de l'espace révèlent un processus complexe de perception, résultant d'influences multiples et finalement assez géo-localisées.

Cependant la connaissance de ces mécanismes est importante, car il peut résulter un défaut de compréhension de certains signes transmis de l'architecte ou de l'urbaniste d'un projet dans une ville au public qui le reçoit. « Les idées, représentations, valeurs, qui ne parviennent pas à s'inscrire dans l'espace en engendrant (produisant) une morphologie appropriée se dessèchent en signes, se résolvent en récits abstraits, se changent en fantasmes. L'investissement spatial, la production de l'espace, ce n'est pas un incident de parcours, mais une question de vie ou de mort »¹⁷. Peut-être que parfois il est nécessaire de connaître certains mécanismes de reconnaissance de lieu et d'appréhension de l'espace pour lire à travers les lignes (ici, le mot) et pouvoir agir en toute connaissance de cause en adaptant ses pratiques.

Nous allons voir que le bagage culturel influe également à d'autres niveaux sur la perception du lieu...

13 **LABRUNYE, Raphael** : « Ecrire c'est construire » in *Criticat* n° 7, mars 2011

14 Ibid.

15 **CAMUS, Christophe** : *Lecture sociologique de l'architecture décrite : comment bâtir avec des mots ?* Editions L'Harmattan, collection Logiques Sociales, 1996

16 **SPERBER Dan** : *La contagion des idées*, éditions Odile Jacob, 1996

17 **LEFEBVRE, Henri** : *La production de l'espace*, Anthropos, paris, 1974, p.478-479

b. L'approche ethnologique du sensible : voir la ville à différentes échelles

Puisque nous recherchons l'image de la ville de Città della Pieve, sa biographie sensible, sa part de réel et d'imaginaire, alors il faut indubitablement évoquer la question du mécanisme du regard, medium le plus exploité lors d'une visite urbaine et de captation du réel, du *voir* en tant que medium, en tant que sens mais également en tant que filtre, procéder à une étude des « techniques du corps ». Il s'agit d'une question présente « implicitement » depuis bien longtemps dans la recherche anthropologique et ethnographique. C'est l'expérience sensible directement issue du corps (« incarnation » qui donne ici des éléments de réponse concernant une culture sociétale. Tandis que certains ont d'ores et déjà fait le lien entre dimension sociale des pratiques observées et l'expérience de l'espace (Duffy & Waitt, 2015). L'étude de ces « régimes sensoriels » (Howes, 2003) propre à chaque culture trouve une place de choix dans cette partie de la recherche.

Voir Città della Pieve. Se la représenter mentalement. La parcourir et en connaître les lieux où les perspectives fuient, ceux où elles buttent... En théorie, voir est un élément si pragmatique qu'il devrait aboutir à une même image mentale chez chaque observateur. Voir un espace, comment cela pourrait-il être différent d'une personne à l'autre ? Or, **la vision n'est pas un processus si simple qu'il n'y paraît**. C'est tout d'abord un champ qui n'est pas infiniment étendu, de toute façon délimité par le cône de vision qui borne le champ d'observation et possède donc déjà ses propres limites spatiales. Mais, de fait, la vision est aussi fonction du contexte environnant : certains éléments physiques peuvent occulter la vision, comme un mur opaque, un bâtiment imposant, une végétation dense, une pénombre, un véhicule stationné, créant des frontières visuelles... C'est pourquoi d'emblée, il peut d'agir d'un processus relativement complexe et équivoque.

Par exemple, le regard dépend également du niveau de connaissance de l'observateur, ou de compétence dans un domaine lié à ce qu'il voit. En effet, il est facile d'imaginer regarder quelque chose mais ne pas savoir exactement de quoi il s'agit parce qu'il manque la possession des connaissances nécessaires à la compréhension pour *lire* ce qui est représenté. Le document scientifique d'un géographe ou d'un astronome peut ne pas être identifié par quelqu'un qui ne sait pas en lire les symboles représentés, et qui ne comprenant donc pas ce qui y est représenté. De la même manière que peut être observé un élément urbain lambda sans que son usage ou son époque d'origine ne soit accessible. « Imaginez que je regarde à travers un télescope et que vous me demandiez « que voyez-vous ? » ; je puis répondre 1) « une tâche brillante » ; 2) « une étoile » ; 3) « Sirius » (...). Toutes ces réponses sont exactes, Sirius est bien une étoile, aussi une tâche brillante. Deux facteurs vont déterminer le niveau de réponse : les circonstances particulières de l'énonciation ou bien l'étendu de mon savoir.»¹ La représentation est donc le fruit de la vision interprétée par le regard, puis adapté aux imaginaires de l'observateur. Elle est engendrée par les filtres du regard mais elle est aussi une interprétation de la scène observée

1 AUSTIN, J.L. : *Le langage de la perception*, Librairie Philosophique J.Vrin, 2007, p.236

car cette dernière est une recreation à partir des éléments captés et mémorisés.

De surcroît, chaque individu possède un ressenti qui lui est propre. Ce ressenti peut influencer sur la perception des éléments qui lui sont extérieurs. Sur la perception de l'échelle des vides et des pleins, sur celle des volumes, les profondeurs, sur l'atmosphère qui réside dans le lieu. Et puis certaines choses échappent aux représentations, aux concepts culturels, à l'apprentissage. Il y a quelque chose de plus fort que l'institué. La ville semble avoir le pouvoir de mettre en exergue ces particularités, ces irrégularités. « La ville comme puissance d'images se délie du destin de sa représentation. Elle ne bouleverse pas seulement des habitudes de représentation, elle provoque à tout moment, en tout lieu, des visions qui ne sont pas encore des représentations. »

². En effet, personne ne voit et ne ressent également ce qui lui fait face. Chacun *se souvient* à sa manière. Rien de ce qui constitue l'entourage n'est composé uniquement de représentations figées. Trop de facteurs extérieurs viennent moduler ces représentations. Pierre Sansot estimait qu'il y avait « une approche bien trop culturelle du paysage. Or, c'est un paysage de sensibilités »³. Ici, le quotidien de Città della Pieve a été observé, afin d'y déceler ce qui, en effet, semblait résulter du culturel et ce qui, finalement, appartenait à quelque chose d'autre.

Chaque vue est ainsi propre à celui qui regarde, même pour un cadrage identique. Pour Alain Corbin⁴ par exemple, un paysage est clairement le résultat de la façon d'éprouver et d'appréhender l'espace, une lecture variable selon les individus et les groupes. Qu'en est-il de ces influences pour la perception de l'espace urbain et des éléments qui le constituent, à Città della Pieve ? Quelles formes prend ici la texture imaginaire d'un réel⁵ dans une cité aux lignes pourtant physiquement définies et ancrées de manière identique depuis des siècles ?

Le corpus de cette réflexion est constitué des réponses obtenues lors des entretiens écrits qui ont été collectés, et permettent d'étayer cette question du voir...

Le « voir » peut-il être lié à une culture ? Qu'en est-il de ces références communes et de celles individuelles ? L'analyse des réponses aux entretiens écrits des visiteurs français et italiens montre des différences dans la manière de se représenter l'espace, qui apparaît en partie dans la simple façon de le retranscrire...

Pour rappel, la première partie des entretiens écrits est consacrée à une série de questions portant sur le ressenti et les représentations de manière générales et questionnent les participants pour connaître différents éléments et embrayer un processus de réflexion sur la ville:

- si elles ont consulté un guide (avant, pendant ou après le séjour) ?
- à l'aide de quels outils elles ont défini leurs itinéraires de visite ?
- ce qu'elles ont préféré de la ville ?
- l'adjectif par lequel elles la qualifieraient ?
- les éléments retenus comme marquants ?
- la première impression à l'arrivée en ville ?

2 **JEUDY, Henri-Pierre** : *Critique de l'esthétique urbaine*, Editions Sens&Tonka, 2003, p.165

3 **SANSOT, Pierre** : *Rêverie dans la ville*, Edition Payot, 2004, p.625

4 **CORBIN, Alain**: *L'homme dans le paysage*, Editions Textuel, Collection Histoire, 2001, p.190

5 **MERLEAU-PONTY, Maurice** : *L'œil et l'esprit*, Gallimard, Paris, 1964, p.92

- ce qu'elles n'ont pas aimé ?
- si la visite avait été conforme à leurs attentes et pourquoi ?
- par quels éléments symboliseraient-elles la ville et pourquoi ?

Cette série de question prépare à l'exercice suivant, et qui nous intéresse plus particulièrement ici, correspondant à la consigne suivante :

Au dos de cette feuille, pourriez-vous, s'il vous plaît, dessiner SCHEMATIQUEMENT la ville. Les contours exacts importent peu ! L'exactitude du dessin n'a pas d'importance. Dessinez-là selon votre propre représentation mentale (en plan, schéma, peu importe).

N'hésitez pas à annoter votre dessin. Il n'existe pas de bonne ou de mauvaise représentation puisqu'il s'agit d'une interprétation et d'une vision personnelle. Placez les éléments qui vous semblent devoir y figurer.

C'est cette partie graphique qui est analysée ici. En effet, cette partie est celle laissée la plus libre aux modes de représentations individuels de l'espace urbain. Les différences entre les schémas obtenues témoignent donc de divergences dans les regards et les modes d'appréhension.

Le tableau ci-dessous confronte les caractéristiques des réponses concernant cette session de l'entretien pour les **visiteurs francophones** et **italiens (tableau 1)**. Certains entretiens ont été comptabilisés dans deux catégories différentes (dessin schématique + dessin annoté par exemple). Au total, 20 entretiens écrits n'ont pas de réponse graphique pour les visiteurs français (donc 30 en ont) et 16 pour les visiteurs italiens se sont également abstenus de réponse graphique (donc 34 l'ont fait).

	Visiteurs français (/30 schémas réalisés)	Visiteurs italiens (/34 schémas réalisés)
Nombre d'entretiens écrits dont la partie II est représentée en dessin schématique	16	21
Nombre d'entretiens écrits dont la partie II a un niveau de détail important	14	13
Nombre d'entretiens écrits dont la partie II comporte des dessins très annotés par écrit	30	29
Nombre d'entretiens écrits dont la partie II comporte une absence de réponse graphique	20 (soit les 2/3)	16 (soit moins de la moitié)
Nombre d'entretiens écrits qui représentent la ville à une échelle restreinte (portion de ville)	17 (soit plus de la moitié)	10 (soit moins du tiers)
Nombre d'entretiens écrits qui représentent la ville à une échelle étendue (ville entière et au-delà)	13	24

Tableau 1 : Répartition des types de réponses de la partie II de l'entretien écrit (travail graphique) des visiteurs italiens et français

Une mise en parallèle du niveau de détail (global ou non) du dessin et de la quantité d'annotations fournies est résumé dans le tableau suivant :

	Entretiens français	Entretiens italiens
Nombre d'entretiens ayant à la fois un niveau de détail élevé dans le dessin et un nombre élevé d'annotations	13	17
Nombre d'entretiens ayant à la fois un aspect schématique et un nombre élevé d'annotations	4	2
Nombre d'entretiens ayant à la fois un niveau de détail élevé dans le dessin et peu d'annotations	10	12
Nombre d'entretiens ayant à la fois un aspect schématique et peu d'annotations	3	3

Tableau 2 : Mise en parallèle du niveau de détail des représentations et de la quantité d'annotations dans les entretiens francophones et italiens

En confrontant les **données issues du tableau 1** on remarque que:

- le niveau d'abstention de représentation graphique est un peu plus élevé dans les questionnaires francophones ;
- d'autre part, il se dégage **deux échelles de perception de l'espace urbain chez les 2 types de visiteurs** : une catégorie des observateurs focalise davantage sur les détails, au détriment peut-être de la globalité du territoire, tandis que l'autre a une image mentale plus globale de la ville
- enfin, si l'équilibre entre ces deux catégories de perception- que nous nommerons ici analytique ou globale- est **presque parfait** au sein des **entretiens des visiteurs français**, il y a une claire **prédominance de la représentation globale (et également plus schématique) dans les entretiens italiens. Ceux-ci représentent la ville à une échelle plus étendue.**

Concernant les modes de représentation graphique, l'étude comparative des tableaux 1 et 2 permet de dessiner ces **deux profils distincts**, présents chacun au sein des deux catégories d'interrogés:

Tout d'abord le **profil A « analytique »**, un profil plus axé sur le détail et sur le ressenti et passant moins par l'écrit :

- les personnes répondant à ce profil utilisent un **niveau de détail plus élevé**, les dessins sont assez élaborés et relèvent parfois des éléments très précis (une habitation et sa clé sur la porte par exemple). Ce profil semble donc porter un regard plus attentif sur les éléments, à une **échelle plus petite**
- ces personnes **utilisent moins les annotations** comme médium de leurs représentations et lorsqu'ils en usent, celles-ci invoquent un **niveau de détail moins général** que le profil B, d'autant que les données précisées sont souvent des données qualitatives difficilement

représentables graphiquement (et ne constituent donc pas des données descriptives du croquis réalisé mais bien un apport d'information supplémentaire)

Ensuite le **profil B « globale »**, qui semble percevoir les éléments à une autre échelle, plus générale. Pour eux, deux éléments sont à retenir :

- les participants produisent des **données graphiques plus schématiques**, souvent des dessins d'ensemble **filaires** (type de dessin réalisé pour indiquer une adresse) qu'ils **annotent ensuite pour le préciser**. Ces dessins englobent des portions de territoire généralement plus larges et plus étendues ;
- **les dessins sont davantage annotés que dans le cas du profil A**. Plus des trois quarts des dessins fonctionnant sur ce profil schématique comportent un certain nombre de mots, voire des phrases. Il semble donc que cette catégorie ait davantage recours au langage pour façonner ses représentations et les exprime mieux en mots qu'en images.

Cette catégorie utilise plus volontiers une **observation à grande échelle** et étale la représentation de ses productions graphiques sur l'échelle de la ville à minima, voire du territoire

D'après l'analyse des éléments dégagés ci-dessus, cette incarnation, cette expérience corporelle et sensible⁶ n'est pas la même pour les français et les italiens, qui semblent porter différemment leur regard sur leur environnement et le visualiser mentalement de manière différente. Ceci engendre un niveau de langage différent lors de la restitution et les modes employés pour retranscrire cette image mentale. Les **visiteurs français** se répartissent **à part plus ou moins égale des individus des deux catégories (A et B)**, tandis que les **visiteurs italiens** concentrent une **majeure partie d'individus de profil B**. Cette divergence pourrait résulter d'une différence dans la captation de l'environnement et/ou dans la projection mentale qui en découle. « Chaque individu crée et porte en lui sa propre image mais il semble qu'il y ait une grande concordance dans les membres d'un même groupe. »⁷. Il existerait donc des « régimes sensoriels »⁸ propres à chaque culture, et des **divergences dans la façon de se représenter l'espace selon que l'on soit italien ou français**.

« A toutes les époques, la façon dont les gens réfléchissent, écrivent, jugent, parlent (...) et même la façon dont les gens éprouvent les choses, dont leur sensibilité réagit, leur conduite est commandée par une structure théorique, un système qui change avec les âges et les sociétés »⁹. Ce serait donc à travers le bagage constitué de la culture que chacun est en mesure d'appréhender les paysages qui lui font face et l'espace de manière plus générale. Anne Cauquelin insiste sur le

6 **CSORDAS, Thomas** (ed.) (2001[1994]) *Embodiment and experience : the existential ground of culture and self*, Cambridge University Press, Coll.: Cambridge studies in medical anthropology CSORDAS, T. (2002). *Body/meaning/healing*, Basingstoke. New York : Palgrave Macmillan

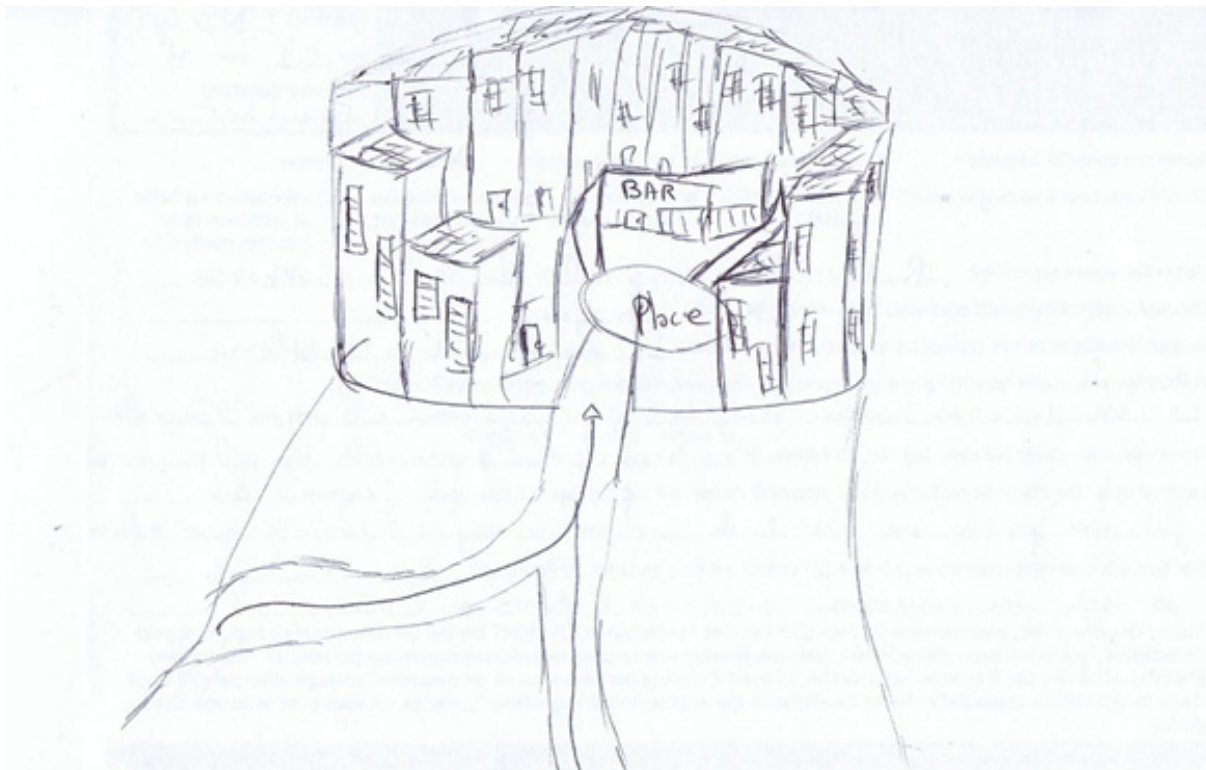
7 **LYNCH, Kévin** : *L'image de la cité*, Editions Dunod, 1998, p.232

8 **HOWES, D.**, éd. , *The Varieties of Sensory Experience : A Sourcebook in the Anthropology of the Senses*, Toronto : University of Toronto Press, 1991, p. 347

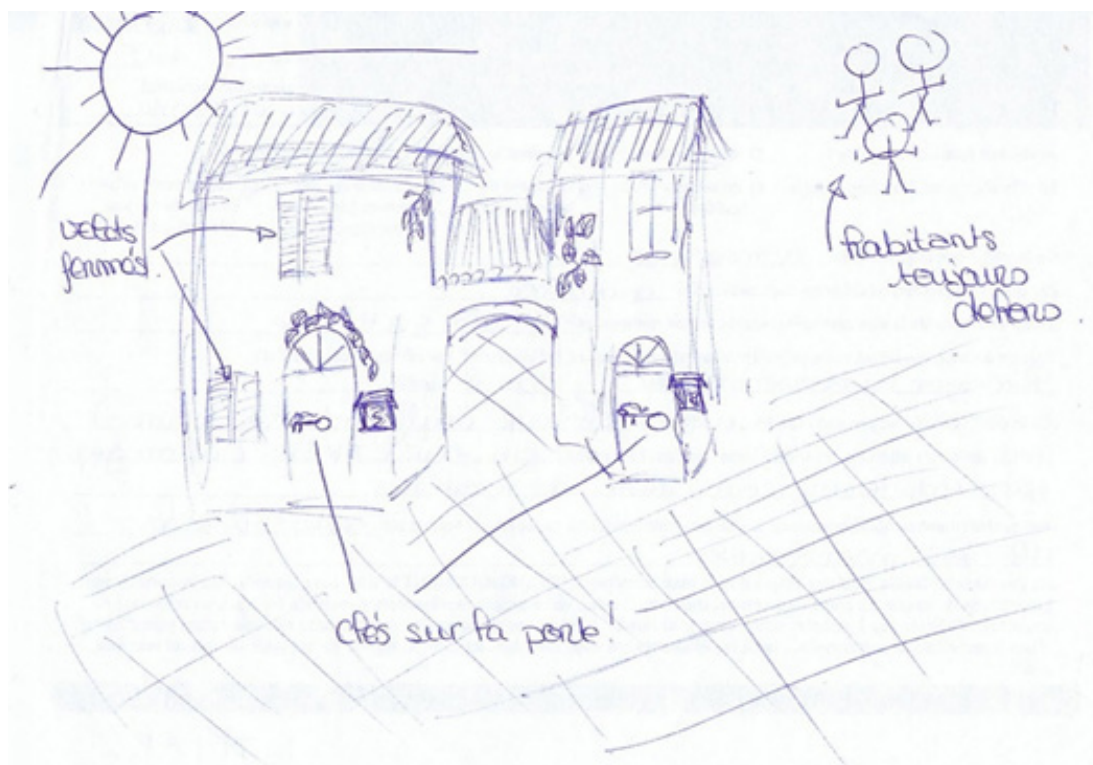
9 **FOUCAULT, Michel** : *Dits et écrits*, éditions Gallimard, collection Quarto, tome 1 (1954-1975), 2001, p.160

fait que chacun ne peut voir que ce qui a déjà été vu¹⁰, c'est-à-dire ce qui est en mesure d'être reconnu, d'être nommé et d'être retenu et qui a donc été inculqué dans l'apprentissage.

Pour approfondir cette réflexion et mieux comprendre la part de culturel et la part d'individualité, une analyse plus poussée des croquis est la bienvenue. Ci-dessous, deux exemples de croquis réalisés par les visiteurs français, correspondant au profil A sont exposés:

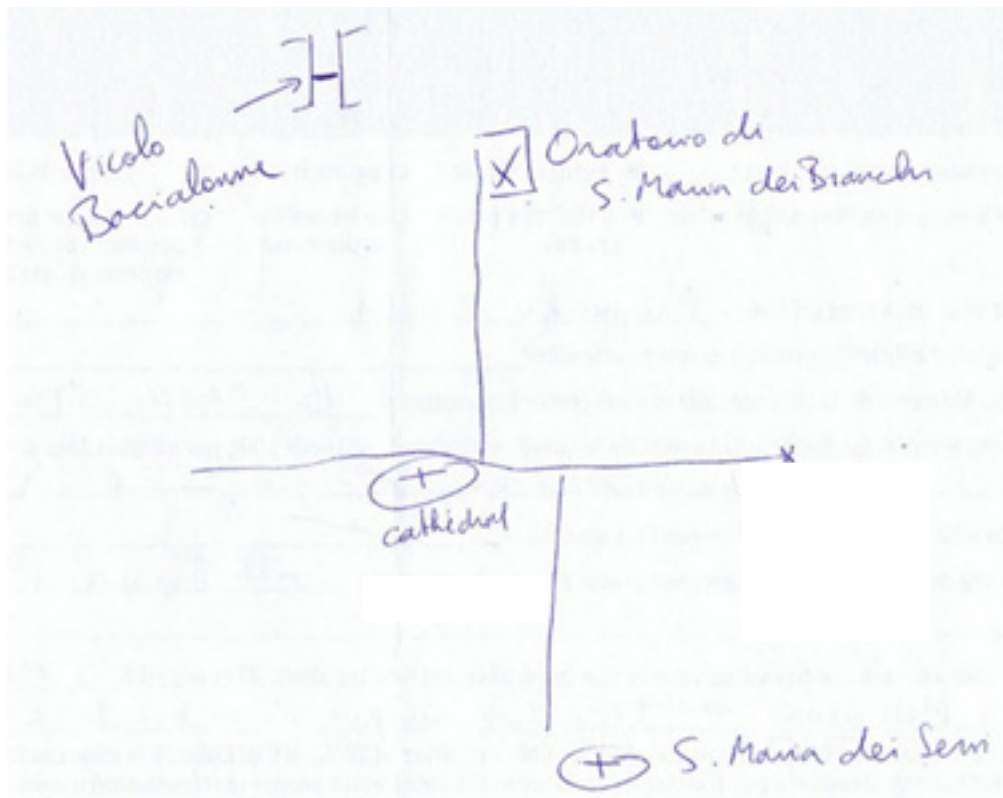
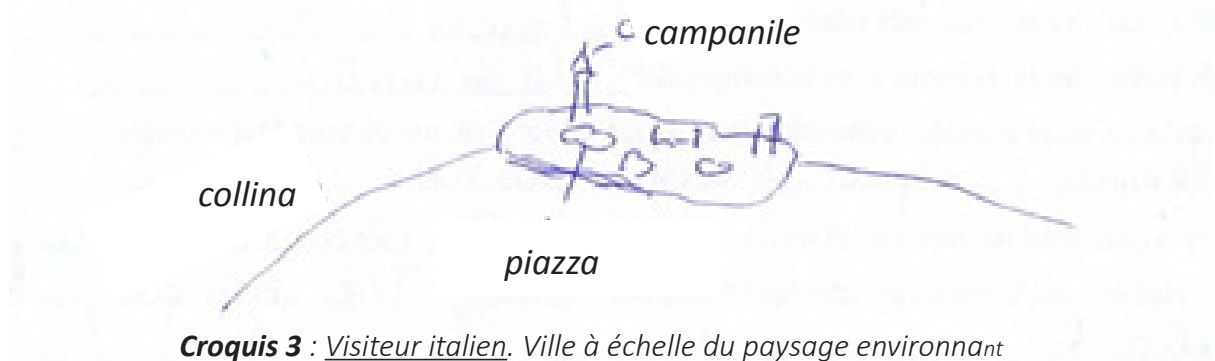


Esquisse 1 : Visiteur français. Représentation d'une idée de place minérale et close et de l'élément de terrasse



Esquisse 2 : Visiteur français. Portion de ville et détail de la clé à échelle démesurée

Et deux exemples de croquis réalisés par les visiteurs italiens, plus nombreux à répondre au profil B sont présentés ici :



ATTENTION: sur une des esquisses, les annotations manuelles ont été remplacées car elles étaient particulièrement illisibles

nb: pour l'anecdote, les deux entretiens dont les croquis sont exposés ici ont été réalisés par des italiens pratiquant le français, et avec qui l'entretien s'est déroulé de façon bilingue!

· **Visiteurs français : une analyse des modes d'existence**

Bien que les deux profils, A et B, soit plus ou moins équivalents chez les visiteurs français, il ressort que les croquis des visiteurs français de profil A interrogent toujours davantage la façon de pratiquer et de vivre les espaces que les profil A présents (en minorité) chez les visiteurs italiens : les croquis 1 et 2 montrent clairement un niveau de représentation plus précis, allant parfois jusqu'au détail (une clé sur une porte, un pot de fleur...), niveau de détail quasi inexistant chez les visiteurs italiens (qu'ils soient de profil « A » ou « B »), et mettant directement en lien, dans ces représentations, ressenti et urbanité (croquis 1) et urbanité et vécu (croquis 2). Dans

ces représentations, chaque fois, les éléments figurés ne constituent pas les éléments visuels dominants (bâtisses imposantes, clochers...) mais plus un mode de vie, une atmosphère, une sensation, comme le traduit la représentation de la place entourée de maisons, avec le « BAR » précisé en toutes lettres (croquis 1) sur lequel aucun élément visuel ne domine un autre - ici il pourrait d'ailleurs s'agir d'une image référente type, la ville italienne et la vie italienne étant associée dans les imaginaires à la dolce vita, à laquelle la terrasse du bar ou du café appartiennent sans conteste. Sur ce schéma, si des variantes de hauteur existent, tout le bâti représenté semble avoir une valeur égale aux yeux du dessinateur, sans distinction de palais ou tours. En fait, c'est l'impression de ceinture minérale qui semble vouloir être traduite, mais elle ne l'est pas par des murs d'enceinte, comme c'est en réalité le cas, mais bien par des maisons, qui enserrant un même et unique cœur : LA place, avec son bar, largement dominant... Le croquis 2 pousse plus loin le détail et donne une impression de pittoresque avec sa bâtisse minérale fleurie, les persiennes, le soleil éclatant et, surtout met encore plus en avant les modes d'existence en stipulant bien par des annotations la fermeture des volets, les habitants dehors, les clés sur la porte. Dans son essai sur l'Invention du paysage, Anne Cauquelin¹¹ explique que pour elle, l'image référente du paysage est en fait une image mentale décrite par sa mère. Le récit que cette dernière faisait se rapprochait de l'image d'un tableau « disposé avec art et fermé par le cadre » selon sa fille. Donc une image, fixe, ancrée. Elle reconnaît dans cette description l'influence des peintres préférés de sa mère, sa culture littéraire, et l'influence des loisirs et rituels maternels : par exemple cette image est « baignée » par la lumière de cinq heures de l'après-midi. Cet horaire représente pour sa mère le moment où elle prenait le temps d'une pause et d'une lecture, au calme, donc un moment de bien-être. Anne Cauquelin qualifie cette image du paysage de rêve éduqué, c'est-à-dire une image construite par un ensemble d'autres références.

· **Visiteurs italiens : l'organisation urbaine à l'honneur**

Une majorité d'italiens a réalisé des croquis de type schémas annotés, soit appartenant au profil B. Les croquis 3 et 4 ne cherchent pas à représenter un mode de vie, ni même une réalité, mais davantage une typologie globale et une situation : la ville dans son ensemble, chaque fois, avec ses éléments visuels dominants indiqués. Le croquis 3 accentue la situation de promontoire, le 4 appuie l'organisation générale de la cité et les liaisons entre les entités (un plan type qui pourrait servir à s'orienter, comme un itinéraire).

Les entretiens écrits révèlent donc de nouvelles variantes d'échelles d'ordre culturel dans l'appréhension de la ville.

La question se pose alors de savoir si, pour les uns, ce souci du détail ne peut pas résulter d'une difficulté à synthétiser et globaliser les éléments, et, pour les autres, de savoir si l'échelle globale ne peut pas provenir d'une difficulté à repérer des éléments de détails, donc moins « visibles ». Dans tous les cas, cette divergence semble provenir, au moins en partie, de la société concernée et de la culture du groupe. Il ne faut omettre que ce qui est vu dépend tout d'abord de ce qui est reconnaissable. Dans *L'invention du paysage*, Anne Cauquelin explique combien la culture joue un rôle sur le regard : « On ne voit que ce qui a déjà été vu, et

11 CAUQUELIN, Anne : *L'Invention du Paysage*, PUF, collection *Quadrige*, 3^{ème} édition novembre 2007

on le voit comme il doit être vu. »¹² « Voir » au sens de retenir et de comprendre implique de connaître, ou plutôt de reconnaître, et là s'installent les premières frontières : il y a une limite, celle de la (re)connaissance. Le niveau de connaissance est donc facteur de perception et va définir ce qui, de la scène, va être retenu avec aisance. Certains éléments vont davantage attirer le regard parce qu'ils sont connus de l'observateur et donc reconnaissables, ce qui expliquerait une plus forte propension des visiteurs italiens à capter l'image globale. Cauquelin ajoute que la mémoire est subjective et liée aux impressions de l'enfance, à la langue et au contexte, le tout s'alliant pour objectiver la perception. Il serait donc difficile de passer outre nos apprentissages. Pierre Sansot parlait des raisons qui prédisposaient à aimer une ville plutôt qu'une autre, à ne pas en aimer du tout une autre encore, « à coup sûr, j'ai accédé à elle à travers des rêves, des souvenirs d'enfance »¹³, qui sont venus orienter la vision et éveiller le ressenti.

La culture joue un rôle sur la façon de voir, puis de se représenter mentalement les espaces. Ces divergences résultent probablement d'un vécu dans des univers urbains différents. Ainsi, la physionomie globale de Città della Pieve est peut-être plus facilement accessible à cette population italienne parce que plus ressemblante à la majorité des villes de ce même territoire, qu'ils connaissent déjà et re-connaissent. Pourtant certaines images existent même sans confrontation préalable avec les éléments qui y figurent, elles viennent elles aussi de la fabrication d'une image référente racontée par les générations, répandue sur un vaste territoire, et qui perdure. Par exemple, un olivier représente, même pour celui qui n'en a jamais vu, l'arbre millénaire, l'arbre de vie, et certainement que chacun l'imagine ancré solidement sur un sol sec sous un ciel bleu. Même si cette image n'appartient pas à un souvenir concret, tous associent de facto cet arbre au chant des cigales, à la chaleur, etc.,. Cette fois c'est une image mentale articulée par un ensemble de références communes à tous, induites par la société, ses légendes, ses fables, etc.,. Un langage qui est propre à chacun mais aussi pour une part universel. « On peut, dans une certaine mesure, se rappeler chaque lieu, en partie parce qu'il est unique, mais en partie parce qu'il a affecté nos corps et engendre suffisamment d'associations pour être retenu dans nos mondes personnels »¹⁴. En effet, le ressenti face à une architecture (celle d'une ville ou d'un édifice) n'est pas neutre, puisque « le corps se sait et se souvient. Le sens architectural découle de réponses et de réactions archaïques dont le corps et les sens souviennent »¹⁵. Ainsi, le rapport à l'espace est unique, il possède un « sens culturellement déterminé, inscrit dans un cadre historique et géographique »¹⁶.

Les italiens pourraient alors mieux l'appréhender dans son ensemble, rassembler les éléments dans un tout globalisant. Ils voient quelque chose qu'ils connaissent, qu'ils peuvent à la fois nommer et se représenter. Ils peuvent en lire les contours de façon plus précise puisqu'ils savent de quoi *doit* avoir l'air l'ensemble, même s'il n'est pas pleinement visible. « Considérons

12 Idem

13 **SANSOT, Pierre** : *Rêverie dans la ville*, Edition Payot, 2004, p.625

14 **PALLASMAA, Juhani** : *Le regard des sens*, Editions Linteau, 2010

15 **PALLASMAA, Juhani** : *Le regard des sens*, Editions Linteau, 2010

16 **HAMMAD, Manar** : « Lire l'espace, comprendre l'architecture », *Essais sémiotiques*, (livre), ed. Pulim, GEUTHNER

maintenant la mémoire individuelle. Elle n'est pas entièrement isolée et fermée. Un Homme, pour évoquer son propre passé a souvent besoin de faire appel aux souvenirs des autres. (...) le fonctionnement de la mémoire individuelle n'est pas possible sans ces instruments que sont les mots et les idées, que l'individu n'a pas inventés, et qu'il a empruntés à son milieu.»¹⁷ Il aurait été intéressant de voir si les interrogés italiens vivaient ou non dans des schémas urbains similaires aux interrogés français, et surtout de savoir si les visiteurs français vivaient plutôt dans la partie sud de la France (dans ce cas ils sont beaucoup plus susceptibles de connaître des schémas urbains similaires) et dans quelle mesure les uns et les autres ont déjà été confrontés à ce type de physionomie afin de déterminer la proportion des rôles culture/vécu/langage, malheureusement ces données n'ont pas pu être récoltées *a posteriori*, les entretiens ayant lieu sur place uniquement, une deuxième vague d'entretiens aurait été trop complexe à réaliser. C'est donc ici un agissement de la « mémoire culturelle », c'est-à-dire ce bagage culturel que chacun porte en soi et qui conditionne en partie sa manière d'appréhender l'environnement. « « il y a « utilisé par Pérec pour consigner ce qu'il voit. (...) « Il y a « devient un « il y avait » ou « il n'y a plus » : les variations indiquent le travail de la mémoire en œuvre dans le regard. L'œil n'est donc pas seulement le réceptacle passif de ce qui est donné à voir. En permettant de saisir aussi ce qui n'est plus, il opère constamment une ré-actualisation de ce qui est connu comme mémorisé »¹⁸.

La vision est le médium le plus actif dans la perception d'un lieu et de sa configuration. Cette prédominance du voir influe forcément sur le savoir, sur le ressenti de ce qu'est la ville, c'est pourquoi tenter de mieux en comprendre les rouages est le réceptacle principal des travaux effectués sur l'architecture et le milieu urbain. « Juhani Pallasmaa analyse l'influence déterminante du visuel sur la culture occidentale. (...) Mais surtout il met en évidence comment cette position dominante de la vision a progressivement entraîné un désintérêt non seulement des autres sens mais du corps dans son ensemble, provoquant une perte d'acuité par rapport à toutes les richesses sensorielles de notre condition corporelle»¹⁹. Connaître ces filtres peut permettre aux projecteurs d'anticiper en partie la perception d'un lieu au-delà de ses caractéristiques physiques, après avoir cerné les attentes propres des usagers pour mieux y répondre, et donc garantir une meilleure réception et une meilleure appréciation des lieux par les usagers via une appropriation facilitée. De même, comprendre ce que la population capte de son environnement existant permet d'agir au mieux dans les prises de décision concernant l'environnement en question, sans dénaturer les éléments de références essentiels qui font sens, et qui opèrent en tant que repères.

Malgré l'apparente simplicité de l'acte de regarder, il s'agit en substance d'une accumulation de culture, de savoirs et d'autres prérequis, puisqu'il est aussi question de « savoir voir ». Si différentes personnes observent un même lieu et n'y voient pas réellement le même endroit,

17 **HALBWACHS, Maurice** : *La mémoire collective*, 1950 ; rev et aug 1997, éditions Albin Michel

18 **THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas** : « L'ordinaire du regard ». In : *Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Pérec et l'image*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

19 **BONNAUD, Xavier - YOUNES Chris** et collectif, *Perception / Architecture / Urbain*, Infolio, 2014

puisqu'ils le regardent au travers de leurs références, parce qu'ils sont le fruit d'un apprentissage, alors il s'agit d'un élément fabriqué par la vie, mais donc aussi par l'éducation. « Ce que Saint Augustin disait du temps : qu'il est parfaitement familier à chacun, mais qu'aucun de nous ne peut l'expliquer aux autres, il faut le dire du monde (...). C'est ainsi et personne n'y peut rien. Il est vrai que le monde est ce que nous voyons et que, pourtant, il nous faut apprendre à le voir. »²⁰ La vision est ainsi un phénomène sous influence mais qui détient de nombreuses clés quant à la manière d'insérer les nouveaux éléments physiques dans un milieu existant.

« Il arrive bien souvent que nous attribuions à nous-mêmes, comme s'ils n'avaient leur source nulle part qu'en nous, des idées et des réflexions, ou des sentiments et des passions, qui nous ont été inspirés par notre groupe. (...) Que des fois on exprime alors, avec une conviction qui paraît toute personnelle, des réflexions puisées dans un journal, dans un livre ou dans une conversation ! Elles répondent si bien à nos manières de voir qu'on nous étonnerait en nous découvrant quel en est l'auteur, et que ce n'est pas nous. »²¹

c. Légendes urbaines et perception : l'imaginaire micro-géographique

Qu'en est-il de la part d'imaginaire qui peuple les espaces de Città della Pieve ? Comme vu précédemment, la mémoire culturelle provient d'éléments qui échappent à l'esprit de celui qui la possède et conditionne le regard. Au travers de quels mécanismes cette mémoire venue d'un passé pourtant non vécu fixe-t-elle des lignes de perception qui guident l'observateur ? Il sera abordé le rôle des légendes ces histoires du passé qui survivent au temps et aux faits. Existe-t-il un impact réel de ces éléments ? Puis Città della Pieve sera appréhendée via un sens spécifique : celui de l'olfaction. Si la ville existe, souvent de manière subjective, au travers du regard, elle existe également de par son identité olfactive. Celle-ci contribue à caractériser les lieux, à leur définir une atmosphère propre, et aussi à conditionner les trajets des citoyens...

Au cours de ces entretiens écrits réalisés auprès de visiteurs français et italiens, les réponses à certaines questions étant laissées totalement libres, elles se révélaient assez variées. Afin de les analyser au mieux, elles ont été regroupées par catégories (entretiens français et italiens confondus). Ainsi, les réponses à : « De la ville, vous avez préféré... ? » ont été réunies selon qu'elles invoquaient 1/ une atmosphère, 2/ des édifices ou des œuvres ou 3/ des éléments autour d'activités ou de gastronomie locales. Or, les différentes réponses à cette question mettent en lumière les effets de la mémoire sur le regard porté à la ville. Le tableau ci-dessous récapitule les catégories de réponses ainsi que leurs proportions obtenues en fonction de la nationalité du visiteur (française ou italienne). Pour simplifier la compréhension, les questions ont été renumérotées pour cette partie de l'étude, et portent donc une numérotation différente que celle du questionnaire original. Rappelons que le total est de 50 entretiens écrits retenus pour chaque catégorie interrogée, soit 100 entretiens au total.

20 **MERLEAU-PONTY, Maurice** : *Phénoménologie de la perception*, Editions Gallimard, 1976, p.531

21 **HALBWACHS, Maurice** : *La mémoire collective*, 1950 ; rev et aug 1997, éditions Albin Michel

1.« De la ville, vous avez préféré... »

Catégories de réponses	atmosphère/ambiance	édifices/œuvres	gastronomie/activités
Nombre de réponses par catégorie pour les visiteurs FRANCAIS	29	12	8
Nombre de réponses par catégorie pour les visiteurs ITALIENS	4	36	10

Tableau I. Récapitulatif du nombre de réponses obtenues pour chaque catégorie à la question 1 en fonction de l'origine des interrogés (visiteurs français ou italiens)

Pour les questions : « Pour vous, l'élément le plus marquant est... » et « Pour vous, quel élément symbolise la ville ? », les réponses ont été classifiées selon qu'elles évoquaient 1/ des éléments précis à très petite échelle, 2/ des éléments urbains plus globaux ou 3/ des éléments architecturaux individualisés.

2.« Pour vous, l'élément le plus marquant est... »

Catégories de réponses	Éléments précis (clés, portes, boîtes aux lettres...)	Éléments urbains (ruelles, cafés...)	Éléments architecturaux (édifices...)
Nombre de réponses par catégorie pour les visiteurs FRANCAIS	18	22	10
Nombre de réponses par catégorie pour les visiteurs ITALIENS	2	14	33

Tableau II. Récapitulatif du nombre de réponses obtenues pour chaque catégorie à la question 2 en fonction de l'origine des interrogés (visiteurs français ou italiens)

3.« Pour vous, quel élément symbolise la ville ? »

Catégories de réponses	Élément précis (portes, fleurs...)	Éléments urbains (silhouette ville, ruelles, places, terrasses, pavés, pierre...)	Éléments architecturaux (édifices...)
Nombre de réponses par catégorie pour les visiteurs FRANCAIS	14	29	8
Nombre de réponses par catégorie pour les visiteurs ITALIENS	4	24	22

Tableau III. Récapitulatif du nombre de réponses obtenues pour chaque catégorie aux questions 3) en fonction de l'origine des interrogés (visiteurs français ou italiens)

Les éléments ainsi classifiés ont permis de mettre en exergue certaines particularités propres aux origines des interrogés, développés ci-dessous :

· **Analyse des réponses à la question 1 : « De la ville, vous avez préféré... »**

D'après les résultats, il est frappant de constater que plus de la moitié des visiteurs français donne un élément de réponse qui considère la ville comme un tout, qui l'englobe et la synthétise, tandis que presque trois quarts des visiteurs italiens interrogés citent un élément précis issu du domaine des arts ou de l'architecture, tel que le *Duomo* ou certaines œuvres du Pérugin.

Tandis que les visiteurs français semblent attacher plus d'importance à des données de l'ordre de l'abstrait (atmosphère, ambiance), donc des éléments liés pour partie au ressenti, les visiteurs italiens retiennent des éléments physiques et concrets.

Ces données recourent finalement les conclusions de l'analyse des schémas de la ville qui a ouvert ce chapitre : déjà lors de cet exercice, les français mettaient davantage l'accent sur une ambiance, une atmosphère tandis que les italiens avaient une approche plus visuelle, retenant les éléments physiques dominants visuellement davantage que les français.

Il y a une divergence totale entre les données italiennes et françaises, puisque la catégorie de réponses intermédiaires varie. La répartition est donc tout à fait hétérogène entre les deux familles de visiteurs. Les imaginaires d'attentes ne sont donc pas les mêmes entre ces deux catégories ce qui, à nouveau, pourrait expliquer une divergence de perception et de regard.

Dans cette étude, **les visiteurs français accordent davantage d'importance au tout**, à une impression globale, tandis que les **visiteurs italiens focalisent davantage sur des éléments précis liés à l'art ou à l'architecture.**

C'est ici que s'inverse la tendance relevée dans l'étude des schémas : les français accordaient alors plus d'importance au détail et semblaient moins accés sur un tout, une représentation globale, tandis qu'ici, c'est l'inverse. Lorsqu'il est question de ressenti et non de représentation, les italiens focalisent davantage un élément précis que les français, à l'inverse de ce qui se produit en termes de représentation.

Or, cette donnée est très importante puisqu'elle met en lumière, d'une part, que les éléments de détails n'ont pas nécessairement échappé aux visiteurs italiens, ce qu'aurait pu laisser croire l'exercice précédent, et d'autre part que la globalité de la ville n'est pas non plus inaccessible aux visiteurs français, mais que ces échelles sont sollicités à des modèles d'interprétation différents. Il n'y a donc pas réellement de prédominance de l'appréhension selon les origines de l'observateur, mais plutôt des échelles d'appréhension divergentes en fonction des modes activés : plutôt spatiaux ou plutôt sensible. En effet, dans ce contexte la question suscite un choix personnel, une réflexion introspective faisant appel à des éléments subjectifs, tandis que l'exercice graphique demandait un mode de représentation de la ville à partir du réel. C'est ce dernier qui est appréhendé à une échelle différente. Les visiteurs français avaient donc symbolisé la ville et son réel par des éléments précis représentatifs d'un état d'esprit, tandis que

les visiteurs italiens l'avaient redéfini dans un ensemble plus ancré. Ici, l'inverse procède. C'est l'ensemble de la ville que les visiteurs français ont aimé, tandis que les visiteurs italiens se sont davantage souciés d'éléments ciblés. A nouveau, il semble y avoir un lien à la culture des interrogés. Les visiteurs italiens étant, peut-être, davantage habitués à ces configurations urbaines, ils en apprécient davantage les divergences et les particularités pour chacun, tandis que les visiteurs français pourraient être moins habitués à ces types de paysage et d'urbanité, à ces atmosphères de cités minérales du sud, les appréciant dans leur ensemble (ce qui n'exclut pas qu'ils aient moins apprécié les monuments ou détails que les italiens).

- **Analyse des réponses à la question 2 : « Pour vous, l'élément le plus marquant est... »**

Chez les **visiteurs français**, une petite minorité des interrogés ont considéré comme marquant des éléments issus de la structure urbaine (« ruelles » et « terrasses de cafés » ayant été citées à neuf reprises chacune) et plus d'un tiers ont été sensibles à des éléments beaucoup plus précis, de l'ordre du détail à l'échelle de la ville (clés, boîtes à lettres...).

Les visiteurs italiens sont à peine moins de trois quarts d'entre eux, soit une large majorité, à considérer comme marquants des édifices de la ville (le *Duomo* étant le plus cité). Il s'agit en général d'éléments symboliques de l'histoire de la ville.

Lorsqu'il a été fait appel à des notions de goût, en demandant d'exprimer une préférence (question 1), les visiteurs français ont abordé une totalité globalisante et les visiteurs italiens ont cité des édifices ou des œuvres. Ces derniers gardent cette tendance à considérer les éléments architecturaux lorsqu'il leur est demandé de citer un élément marquant, tandis que les visiteurs français entrent alors dans une plus petite échelle, jusqu'au détail, et ont tendance à sélectionner un élément très précis.

- **Analyse de la question 3: « Pour vous, quel élément symbolise la ville ? »**

Chez les visiteurs français, une petite majorité a cité des éléments liés à la structure urbaine. Ils restent nombreux (un quart tout de même) à s'attacher aux détails de la ville, comme lors de la question précédente. Les visiteurs italiens continuent de citer massivement des monuments historiques. Ils sont néanmoins plus nombreux encore, soit à peine moins de la moitié, à citer des éléments issus de la structure urbaine.

De manière générale, pour les deux catégories, les visiteurs sont une majorité à **citer des éléments de la structure urbaine comme symbole de la ville**. Là où les données divergent à nouveau considérablement, c'est que **les visiteurs français** citent une nouvelle fois **davantage de détails** (MODES DE VIE ?) que les **visiteurs italiens**, qui, eux, **demeurent très attentifs aux édifices architecturaux**.

- **Conclusions de l'analyse des réponses aux questions 1., 2. et 3. du questionnaire**

D'après l'analyse des réponses aux trois questions ci-dessus, il est possible de conclure

→ **les visiteurs français :**

- **considèrent la ville comme un tout ...** tandis qu'ils la représentent moins globalement par le graphisme;
- **attachent de l'importance à des éléments précis**, presque de l'ordre du **détail**, très peu cités chez les visiteurs italiens ; ce qui confirme la très petite échelle de détail qui figure sur les représentations graphiques ;

les visiteurs italiens :

- conservent d'une manière générale un **intérêt pour les éléments d'art et d'architecture ;**
- semblent peu interpellés par les éléments d'une échelle plus réduite.

D'après l'étude des réponses obtenues, il existe donc des différences notables d'une culture à une autre dans l'appréhension et la représentation des lieux d'une même ville. La culture semble fonctionner par superpositions de filtres qui viennent agir sur le regard, l'orientant sur une échelle plutôt qu'une autre et, de fait, créant des barrières (peu d'accès aux détails par exemple). Quelques théories peuvent être avancées pour l'expliquer, notamment le fait que les italiens vivent sur un territoire où les édifices historiques et le patrimoine artistique abondent particulièrement¹ et sont donc plus à même de les reconnaître et de les retenir ; ou encore que les français sont davantage attentifs à leurs impressions et au ressenti, et jonglent ainsi plus volontiers entre une échelle large et une plus petite, allant jusqu'au détail. « L'appréciation de l'espace ne se construit pas indépendamment des manières de le parcourir. »². A ce stade, il n'est pas permis d'affirmer une théorie, il est cependant d'ores et déjà possible d'avancer qu'il s'agit certainement de facteurs multiples³ agissant ensemble sur la perception, le simple fait de côtoyer ou non régulièrement des édifices historiques ne pouvant suffire à créer une telle diversité dans les représentations. La mémoire culturelle joue le rôle de filtre sur le regard et les modes de représentation, sélectionnant les lignes à retenir, les silhouettes reconnues. Il se crée une sorte de frontière du regard qui, sous le joug de l'héritage culturel, semble sujet à des variantes du mode et de l'échelle d'appréhension de la ville.

1 L'Italie est potentiellement le pays le plus riche pour son patrimoine culturel et historique, puisqu'elle est celui qui compte le plus de sites classés au patrimoine de l'Unesco, soit 51 sites. Elle compte également le nombre considérable de 4000 musées, galeries et sites archéologiques.

2 **CORBIN, Alain:** *L'homme dans le paysage*, Editions Textuel, Collection Histoire, 2001, p.190

3 Ouvrons cette parenthèse afin de spécifier que la représentation des lieux qui inclut ou non certains éléments est également fonction des buts. Lorsque sont compilées les réponses des entretiens écrits – sur la totalité des questions posées, dont certaines ne sont pas reprises pour cet article - les visiteurs français citent vingt-quatre fois les terrasses de café. Chez les visiteurs italiens, elles sont moins citées, mais sont présentes tout de même à hauteur de seize fois sur la totalité des questions posées. Quant aux habitants, ils ne les citent jamais dans les trois questions sélectionnées pour cet article, et seulement sept fois sur la totalité des autres questions du questionnaire original. Cette différence d'occurrence peut assez bien s'expliquer par le fait que la vacation dont disposent les visiteurs, en général vacanciers, permet de profiter au mieux de ces lieux de détente. Les terrasses font partie « du kit des parfaites vacances » qu'ils s'attendent à voir.

Ainsi, Jean-François Augoyard⁴ écrivait que « l'esthétique de la mimésis nous a fait croire que le paysage était un donné naturel mis en scène par l'art, une perception close sans devenir. Pourtant, nous le savons de plus en plus, la perception de l'environnement fait partie de l'invention du quotidien ». La pluralité des ressentis contribue forcément à une pluralité des usages. Les sélections (inconsciences) visuelles opèrent par affinités avec les éléments captés, par résonance, tout du moins en partie. Et cette pré-sélection résulte de plusieurs bagages, dont un indubitablement lié à la culture. Ces éléments contribuent à donner une flexibilité à l'espace qui devient une chose pour les uns, et une toute autre pour les autres. De la même manière que chaque espace de la ville, ses rues, ses places, présentent une flexibilité nécessaire à leur métamorphose incessante, vitale pour le pouls urbain. Il semble que les espaces imposent soient capables d'imposer eux-mêmes certaines hiérarchies et que, parfois, tenter de trop les hiérarchiser en amont freine une spontanéité bien plus fonctionnelle et saine. De même, il arrive que certains lieux assignés à être une entité précise peinent à le devenir, tandis que d'autres y ressemblent sans y être prédestinés. En somme, les espaces d'une ville sont parfois surprenants et méritent un regard bienveillant. Il est parfois bon de s'attarder à regarder l'ordre que les choses de la ville imposent avant de chercher à agir sur eux et à vouloir en maîtriser les flux.

4 **AUGOYARD, Jean-François:** *Art. La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère?*, *Le Débat*, Gallimard, 9p. 1991

3. Passer / Habiter / S'approprier : la ville plurielle

Tout, jusqu'ici, concorde à montrer combien la ville est une entité instable et mouvante, imprégnée de ressentis et d'émotions diverses et variées, empreinte d'atmosphères et de climats variés. Elle est sans aucun doute plurielle. Chacun la vit et en fait usage selon ses propres modes. Chacun y définit ses propres cheminements, ses propres modes d'habiter, et s'adonne à quelques appropriations. Du moins, c'est ce qui doit se passer pour que la ville existe, pour qu'elle « fonctionne ». Pourtant, parfois, certains objectifs semblent plus difficiles à atteindre : comment faire survenir les itinéraires des personnes à mobilité réduite par exemple, comment faire survenir l'appropriation dans une ville, un quartier, une rue, appropriation si nécessaire à l'attachement au territoire mais de plus en plus absente ? Quels modes d'habiter ont régi la ville avant qu'elle ne se transforme ? Qu'était-elle, autrefois ? L'ensemble de ces questionnements guide ce chapitre.

A. Passer : les parcours sur-mesure

Comme évoqué précédemment, certains parcours semblent plus complexes à faire aboutir que d'autres. Città della Pieve est peuplée d'une population âgée, avec des personnes à la mobilité maladroite. Et y résident évidemment d'autres habitants à la mobilité encore plus réduite. Qu'en est-il de leurs passages ? Qu'en est-il de l'aptitude de la ville – surtout d'une ville aussi ancienne et absolument non conçue pour des déplacements contrariés – à faire se déplacer ces personnes ? Que peut-on en apprendre sur les villes d'aujourd'hui ? Nous allons avant tout nous intéresser aux modes de déplacements des personnes âgées, puis nous approfondiront la question avec les personnes à mobilité réduite qui pratiquent la ville.

a. Personnes âgées en marche

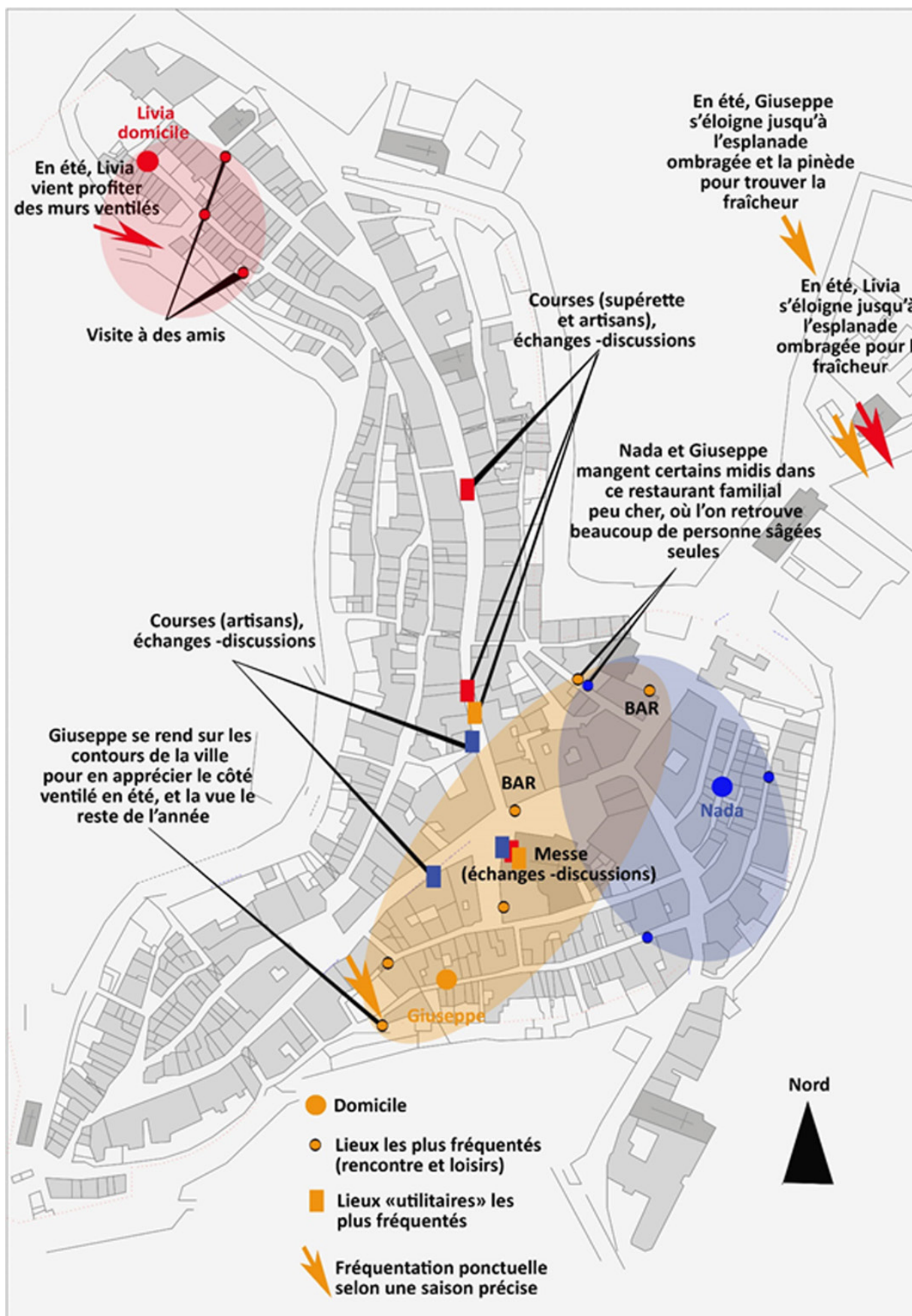
Les relevés de fréquentation des lieux ainsi que les relevés ethnologiques ont permis de révéler que les personnes âgées sont nombreuses à déambuler dans les rues de Città della Pieve et à occuper l'espace urbain. Elles correspondent en effet à un tiers des personnes déambulant durant la journée. Qu'est ce qui permet à cette population de pouvoir investir plus particulièrement l'espace partagé ? En effet, les ruelles de la ville sont pavées et escarpées. De prime abord, elles ne semblent donc pas aptes à favoriser le déplacement des personnes de cette catégorie, constituant un inconfort et un potentiel danger. Pourtant, ici, les personnes âgées s'en accommodent pleinement. Afin de comprendre lequel des éléments définis précédemment incite davantage chez elles cette aptitude à la marche, les trajets de trois personnes âgées¹ : Livia, 77 ans, Giuseppe, 84 ans, Nada, 81 ans, ont été relevés et analysés. Toutes trois ont

¹ Leurs prénoms ont été modifiés selon leurs souhaits, tous souhaitant préserver leur anonymat. En effet, les personnes âgées ont été un public complexe à convaincre concernant une participation active à cette recherche. Merci à celles qui ont accepté d'y contribuer.

été soumises à un questionnaire précis aidé de la carte de la ville leur demandant d'indiquer et de citer les lieux les plus fréquentés, les balades les plus fréquentes, les horaires de leurs déplacements... Sur un plan de la ville qui leur a été distribué, elles ont indiqué l'une de leur « sortie type » et évoqué les lieux où elles se rendaient régulièrement ainsi que les raisons qui les y amenaient. Il fut complexe de trouver des volontaires de cette tranche d'âge et afin de mettre toutes les chances du côté de l'étude, les entretiens ont tous eu lieu chez les interrogés, sans enregistrement. Une prise de note constante et simultanée a été réalisée, puis étoffée à posteriori après avoir remarqué que cette acte entraînait une gêne chez certains, et pouvait causer une retenue. Chaque donnée a été croisée avec les relevés issus de l'immersion, ciblés plus particulièrement sur ces volontaires juste après leur phase d'interrogation et l'ensemble des données corrélait. Il a été nécessaire de penser l'entretien de la façon la plus informelle possible au vu de leur inconfort. L'expérience a procédé de la manière suivant : il leur était d'abord demandé de prendre le temps d'observer le plan de la ville et d'indiquer ce qu'ils reconnaissaient (ce qui permettait de vérifier leur bon niveau de compréhension du plan). Ensuite il leur était demandé de penser aux lieux où ils se rendaient



Ces éléments étaient simultanément vérifiés sur le plan. Il leur était également demandé de préciser si ces sorties étaient cycliques ou annuelles. Une carte de synthèse a été réalisée à la suite des entretiens, celle-ci relate les trajets des trois personnes âgées volontaires :



Carte de fréquentation des lieux de la ville par les personnes âgées interrogées



Déambulation des personnes âgées dans les rues pievesi, juin 2012

Suite à l'étude de cette carte synthèse, il est possible de déduire que :

1/ les personnes âgées – les personnes interrogées ayant des difficultés de mobilité et se déplaçant accompagnées, ou à l'aide d'une canne, ou bien à allure très ralentie- semblent limiter leurs déplacements à leur quartier. Ainsi, celui-ci devient une véritable petite ville pratiquée pour eux.

2/ elles s'en éloignent malgré tout, mais principalement pour les raisons suivantes :

- la canicule des après-midis d'août : elles vont alors rechercher l'ombre et la fraîcheur de la pinède, même si elles résident à un endroit relativement éloigné.

- les courses. Comme la ville possède beaucoup de petits commerces spécialisés, elles s'y rendent régulièrement et semble peu apprécier les supérettes malgré leur côté pratique. Elles préfèrent parcourir les épiceries ou les artisans, ce qui, selon eux, leur procure une certaine satisfaction concernant leurs besoins matériels comme leurs échanges sociaux.

3/ elles cherchent avant tout à se socialiser¹ en se rendant dans les lieux où elles peuvent rencontrer du monde, des personnes familières.

4/ enfin, elles valorisent la pratique de la marche et s'intéressent à son potentiel salutaire. Ces promenades qu'elles qualifient « de santé » restent fort appréciées et elles n'y dérogent que rarement, souvent pour cause de mauvais temps. Les personnes les moins mobiles sont en général accompagnées de leurs enfants ou petits-enfants, une véritable solidarité existe au sein des différentes générations qui leur permet de perpétuer cette habitude.

A la lumière de ces séries d'expérimentations, il est possible de dégager quelques directives qui permettent de « faire marcher » les personnes âgées et les personnes handicapées, mais pas qu'elles ! Tout d'abord, l'échelle de la ville est importante. De petite à moyenne, elle permet à ces populations de trouver ce qu'il leur est nécessaire dans un rayon restreint, et de

¹ Cette donnée peut être affirmée suite au couplage des données de la carte avec l'entretien qui suivait cette phase de relevé des parcours, entretiens durant lesquels tous ont évoqué le plaisir de retrouver ou de « voir du monde ».

pouvoir se déplacer plus ou moins partout sans trop s'éloigner du domicile finalement. Toujours grâce à la taille de la ville, le fait de **connaître du monde** incite à sortir et se retrouver et encourage surtout les parents à laisser les plus jeunes s'éloigner. **La conduite prudente des voitures** (en grande partie grâce **aux voies non hiérarchisées**, ou tout du moins non « pensées » spécifiquement pour les quatre roues) apaise les parents et n'effraie pas les plus jeunes. Si ce point n'a pas été évoqué, il est à noter que les nombreuses petites places et lieux urbains permettant de s'asseoir et d'être au calme tout en étant au cœur de la ville sont en général l'aboutissement du trajet, pour les plus jeunes comme les plus âgés. Ces dispositifs nombreux, fortuits ou pensés, sont donc essentiels à la vie urbaine et aux marcheurs.

b. L'incitation à la marche

Si les personnes âgées ont une mobilité souvent laborieuse, certaines possèdent une mobilité encore bien plus réduite. Il ne s'agit pas uniquement du public âgé, en outre certaines personnes se déplaçant en fauteuil ont été suivies et interrogées. La configuration de la ville (fort dénivelé des rues, ruelles étroites, pas de trottoirs...) et les matériaux qui la composent (pavés irréguliers, revêtements anciens...) semblait annoncer d'emblée une certaine difficulté pour les personnes en fauteuil.



Rue Po' di Mezzo, janvier 2013

Or, régulièrement et tout au long de la journée des personnes en fauteuil (plus ou moins âgées) ont été vues se promenant seules ou en compagnie, toutes semblent respecter cependant

l'échelle du quartier. Plus étonnant, elles ne semblaient pas, d'après les relevés effectués, se cantonner aux rues qui pouvaient sembler, de prime abord, les plus praticables pour elles. Après une longue période d'observation, il a pu être observé que **l'absence de différenciation des voies, et ici l'absence de trottoirs** ne freine pas les déplacements des général, y compris ceux des personnes âgées, puisqu'au contraire, cette typologie des voies semble faciliter le déplacement des personnes en fauteuil, qui n'ont alors plus à franchir un obstacle pour traverser une rue, se déplacer ou s'installer à la terrasse d'un café. Il n'y a pas non plus de problème de largeur du trottoir, où la personne en fauteuil pourrait être gênée par un espace trop restreint et cantonnée à un espace trop étroit. **Donc, et sans surprise car déjà annoncé préalablement, la voie ainsi unie empêche toute forme de ségrégation.** « Il nous faut imaginer des voiries adaptées à de nouveaux usages et à de nouvelles pratiques en donnant de la place aux arts de la rue, en réaffirmant haut et fort l'accueil spécifique de la ville pour tous et à tous . »¹ C'est la bonne connaissance de ce milieu spatial et social qui facilitent l'envie de sortir et de pratiquer l'espace chez les personnes à mobilité réduite. Il faut donc une synergie de certains éléments (échelle de l'espace géographique, voies indifférenciées et contacts sociaux fréquents) pour permettre une pratique sécurisée, et donc accrue des lieux partagés de la ville.

En effet, les personnes à mobilité réduite équipées de fauteuils sont totalement intégrées dans la vie de leur quartier. En suivant l'une d'entre elles, s'est révélé la pratique d'une zone encore plus étendue que celle des personnes âgées dans les parcours quotidiens. Si ces derniers se cantonnent souvent, malgré tout, à leur quartier, les PMR, surtout celles en fauteuil semblent tout de même plus à même d'en sortir plus régulièrement. Néanmoins, l'un d'eux avoue que « oui mais mes voisins ont l'habitude ! Tous les habitants du quartier me connaissent savent que je suis susceptible d'être dans le coin (rires) alors ils font encore plus attention ! »². C'est donc cette intégration sociale, en partie induite par l'indifférenciation des voies qui facilitent les sorties, qui exercent une pratique accrue. En étant plus visible, grâce à une pratique du quartier plus accrue, les personnes en fauteuil encouragent les autres usagers à les prendre en compte dans leurs modes de déplacement en adaptant leur allure et leur vigilance. « Avant j'habitais ailleurs, dans la banlieue d'une grande ville, pour le boulot quoi. C'était différent. Je connaissais moins mes voisins, je sortais moins. Alors j'ai eu quelques frayeurs. Ici je suis visible. Tout le monde sait que je suis là, que je peux me trouver là. Le quartier tout entier reconnaît le bruit de mon fauteuil sur les pavés (rires) ! Plus on me voit, plus on fait attention. Si on ne me voit jamais on peut être surpris le jour où je sors, non ? »³. Ainsi, le quartier constitue une sorte de zone sécurisée, une zone de confiance.

Favoriser la pratique du quartier pourrait constituer un élément clé pour favoriser la marche et une mobilité inclusive, puisque comme il vient d'être démontré, le quartier rassure, il dessine une routine, est en général une échelle « maîtrisable ». Or il s'agit d'une capacité très importante

1 **PAQUOT, Thierry** : « Pour une ville pleine de rues », revue *Urbanisme*, n°346, 2006.

2 Entretien avec une personne à mobilité réduite résidente de la ville, carnet numéro 2, octobre 2012

3 Idem

B. Habiter : le nom des choses pour ancrage

Città della Pieve est donc constituée de trois quartiers distincts, les fameux *terzieri*. Leur appellation remonte au XIII^{ème} siècle, puisqu'ils ont été nommés dans l'acte de soumission à Pérouse, la ville ayant en effet connu une brève période de liberté communale grâce à la protection de l'Empereur Frédéric II – à qui elle a prétendument prêté une allégeance éternelle-avant d'être assujettie au chef-lieu. Au niveau typologique, la ville a déjà acquis sa configuration définitive à cette époque, celle que nous lui connaissons aujourd'hui.

Ces lieux abritaient trois classes sociales bien distinctes de l'époque : le *Terziere Castello*, qui signifie le quartier château, ou classe des chevaliers, accueillait l'aristocratie (ce quartier constituerait la tête de l'aigle), le *Terziere Borgo Dentro* était occupé par la bourgeoisie (qui figurerait son tronc), la population qui vivait protégée à l'intérieur des murs (de la première enceinte) et enfin le *Terziere Casalino* abritait la classe des piétons, les hommes se déplaçant à pieds et sans monture, c'est-à-dire des paysans (qui formerait à la fois les ailes et de la queue), élément qui a pu être vérifié précédemment via le nom de *Casalino*, qui signifie une sorte de cité ouvrière médiévale (voir chapitre II.4.A.a. Mémoires toponymiques et modulations typologiques).



Déjà les appellations : quartier du château, du bourg intérieur et de la cité d'ouvriers, sont trois éléments qui permettent d'imaginer *grosso modo* l'organisation et l'aspect de la ville autrefois. Mais chaque quartier ne limite pas sa toponymie à son seul nom, il en englobe une autre : celle des rues et des places qu'il contient en son sein. Autrefois, les lieux de la ville portaient un nom plus pragmatique que les villes de nos jours, lié à une pratique, un élément architectural ou urbanistique emblématique ou encore à une fonction (la place du Marché, par exemple). Cette nomination constitue ainsi une sauvegarde de donnée importante informant sur les villes antérieures. S'il a été possible précédemment de reconstituer les grandes phases de l'édification de la ville, au cours des recherches portant sur la toponymie, divers éléments ont permis d'une part, de préciser l'évolution globale de la ville et, d'autre part, de comprendre cette même ville, avec ces mêmes limites spatiales, comment elle fonctionnait et vivait il y a de cela plusieurs siècles. Les noms des choses ont cristallisé des modes d'existence. Cet ajout de vécu permet de retracer des lignes obsolètes désormais et de comprendre les rouages d'un vécu passé, offrant à chaque quartier un visage nouveau, une identité encore plus riche et plurielle, plus épaisse en somme. Quel impact ces entités peuvent bien avoir sur la perception et le ressenti ?

a. Terziere Castello : une dualité de l'habiter

Le quartier a été nommé « Château », parce qu'il abritait vraisemblablement la « partie noble » de la communauté, les aristocrates, à savoir les cavaliers détenteurs d'un certain pouvoir (leur puissance provenait aussi du fait qu'ils possédaient une monture et ne se déplaçaient donc pas à pied, mais à monture ou en « voiture »). L'analyse morphologique des rues de ce quartier révèle une majorité de rues larges et courbes qui s'expliquait par une population plus aisée se déplaçant surtout à cheval. Cette classe noble a probablement perduré longtemps dans le quartier, mais aucune donnée n'a permis d'indiquer à quel moment la population s'est répartie différemment. Luca Cesaretti, architecte-ingénieur et docteur, explique que les fondations d'une très grande bâtisse – potentiellement un château – ont été retrouvées sous plusieurs habitations de ce quartier, mais les vestiges sont trop partiels pour lancer une quelconque étude. Néanmoins, cette découverte renforce la potentielle présence d'un château par le passé comme en témoignerait probablement le nom du quartier. Une étude toponymique a révélé divers éléments dont nous n'avons retenu que les seuls pertinents, c'est pourquoi toutes les rues du quartier ne sont pas répertoriées.

a.1 L'indice et la trace pour un retour au réel

Trois des rues de ce quartier ont révélé des éléments importants concernant l'aspect architectural et urbanistique du quartier d'autrefois.



Rue del Profiello

Suspendue sur la vallée, la rue du Profiello observe les contrées lointaines, regardant vers l'extérieur de la cité. *Profiello* symbolise une *galerie externe*. Or, en observant les façades, il n'existe nulle galerie. Néanmoins, il est toujours possible de lire aisément la présence d'une ligne bâtie en saillie sur la façade, ligne bâtie résultant probablement du comblement de la coursive. Ces observations abondent dans le sens de la présence d'une galerie extérieure. Il devient possible de supposer que les maisons situées dans cette rue possédaient toutes une galerie suspendue à leur façade, et il est tout à fait probable que cette galerie externe ait servi

de lieux d'observation stratégique et de position de défense supplémentaire en cas d'attaque.



Viale Garibaldi

L'avenue Garibaldi rend hommage à Giuseppe Garibaldi, l'un des pères de l'unification italienne. Autrefois, la rue portait le nom de rue *del Castello*, soit la rue du *château*, nom repris par le quartier. Or, il s'agit de l'un des deux axes structurant de la cité. Il est donc fort probable que le château qui a donné son nom et à la rue et au quartier se soit trouvé sur cet axe. Cet élément couplé avec les propos de Luca Cesaretti, qui situe les vestiges de fondations d'un bâtiment imposant, l'argument prend davantage de force encore. Cependant, aucun document n'a permis de certifier cette hypothèse, même la cartographie de la ville la plus ancienne.



Rue Po' di Mezzo

Littéralement, rue « un peu au milieu ». En arrivant depuis la place du XIX juin, la rue est accessible juste après s'être faufilé dans un passage étroit entre deux édifices phares de la ville, deux bâtisses imposantes qui semblent s'être tant rapprochées par erreur, comme si la rue s'était scindée *a posteriori*, tranchée dans l'îlot, juste au milieu entre le palais Fargna et le Théâtre des Avvaloranti. Ce passage, parce que l'imposant bossage du Palazzo Fargna déborde du cadastre et écrase l'espace et réduit la largeur, et la hauteur importante de la façade du théâtre sur l'autre versant donne la sensation qu'il s'est créé une brèche dans un mur. L'affrontement presque peau à peau de ces deux imposants

édifices est frappant. Dans ces ruelles étroites, les fenêtres des habitations sont si proches que les volets restent constamment fermés. Il est plus fréquent d'expérimenter l'étroite proximité d'une église ou d'une cathédrale, avec celle d'une rangée d'habitations plus basses et plus humbles, aveuglées du soleil par l'ombre divine qui semble les écraser.

Mais il est bien moins commun de croiser ce type de configuration. Le début de la rue est donc d'emblée plongé dans l'obscurité générée par des ombres portées, s'habillant de l'apparence d'un antre. Une fois cette « porte » passée, la ruelle se dilate un peu. A une centaine de mètres, les maisons reculent, frayent une place à la lumière du soleil qui vient alors baigner la façade qui lui fait front. Ce recul fabrique un lieu qui s'improvise en placette. Puis la rue continue. Impossible d'en voir le bout. Car elle chute, plus bas, en pente raide, empêchant de deviner son aboutissement. En réalité, il pourrait s'agir du résultat de la sauvegarde de la maille médiévale. Les mailles médiévales sont plus menues, plus ramifiées, les interstices sont en général recouverts au fil du temps par des constructions nouvelles, et sont conservés les axes plus larges. Cette rue résulte peut-être du comblement des interstices entre les autres îlots.

D'autres éléments toponymiques offrent l'opportunité de comprendre le fonctionnement et les activités au sein du quartier.



Place XIX Giugno

Le 19 juin 1944 est le jour de la Libération de Città della Pieve à la fin de la Seconde Guerre mondiale. D'après les anciens cadastres, cette place s'intitulait « place des Bœufs », à l'origine il s'agissait donc très certainement de l'emplacement d'un ancien marché aux bœufs, évoqué d'ailleurs dans certaines représentations anciennes de la ville, conservées aux archives communales et en instance de classement. Les bœufs y étaient certainement menés depuis les pâturages de la vallée située à l'ouest.



Rue del Fango

La rue *del Fango* signifie « rue de la boue ». Or, cette rue donne accès à la portion de vallée utilisée comme vivier pendant les sièges et où, vraisemblablement, devaient être installés les bœufs, cités ci-dessus. Cette donnée laisse imaginer qu'il s'agissait du chemin emprunté par les paysans, leurs machines et leurs bêtes. Les bœufs du marché aux bœufs empruntant ce passage le maculaient de boue dans leur traversée, ce qui conforte la présence d'un ancien marché aux bœufs sur cette place. Ceci signifie que la ville devait jouir d'un statut relativement important pour accueillir un commerce de bétail de ce type (l'Italie comporte peu de pâturages, les bovidés en général ne constituent pas une famille d'élevage

répandue sur ces terres, contrairement aux ovidés adaptés au milieu géographique composé de rocailles et montagnes).



Rue del Cocciaro

Les *cocci* étaient des vases en terre cuite dans lesquels étaient conservées les denrées alimentaires. Cette rue était très probablement celle où se trouvaient les ateliers artisanaux des potiers qui réalisaient les vases et urnes en terre cuite, utilisés également pour le transport de l'eau et des marchandises.

En reprenant l'ensemble des éléments amenés par l'analyse des noms, plusieurs remarques en découlent :

- Le quartier des « nobles » ne s'étendait peut-être pas, en pratique, jusqu'à la pointe de la ville. En effet, bien que cette catégorie se soit déplacée fréquemment à monture et en voiture, il reste peu probable que les bœufs aient eu droit de passage et de stationner en ville dans des espaces traversés par cette catégorie sociale, parce que salissant les lieux. Il reste donc fort probable que la noblesse se soit concentrée autour des vestiges prétendus de l'ancien château, au carrefour avec les autres quartiers.
- De même, l'activité artisanale de fabrication des contenants en terre cuite prouve qu'il ne s'agissait pas uniquement d'un endroit résidentiel et que ce quartier était très probablement scindé. Cependant, le peu d'éléments amenant à une activité artisanale (mis à part la réalisation de pots en terre cuite) laisse penser que l'occupation par la noblesse d'une partie du quartier a peut-être freiné le développement d'activités de cette partie de la ville le maintenant en zone pour des familles plus aisées, les demeures étant, d'ailleurs, de plus grandes dimensions que dans les autres quartiers (trois à quatre fois plus que dans le quartier Casalino), avec des accès uniques pour plusieurs fenêtres en façades et étages et des hauteurs de plancher plus élevées¹.

En somme, le quartier Castello devait très certainement voir quand même cohabiter ces deux

¹ Estimation en base à l'observation des façade mesurant la distance entre le niveau de l'entrée et l'allège de la première fenêtre à l'étage supérieur, puis entre cette même allège et celle de la première fenêtre du second étage, et ainsi de suite.

classes sociales et non pas uniquement la noblesse : la partie nord-est du quartier devait en effet être occupée par une classe dominante (comme semble le confirmer la taille des lots) mais la partie sud constituait une entrée en ville des matières agricoles et abritait quelques ateliers d'artisanat autour de la poterie. Cependant, le cœur de la ville se situant à l'est du quartier, il est fort probable que les classes supérieures n'aient jamais eu à traverser la partie sud, ne se mêlant ainsi pas au reste de la population de leur quartier.

b. Terziere Casalino : la mixité de l'habiter

Ce quartier, comme mentionné précédemment, met en lien cette appellation et une succession de lots identiques permettant de conclure qu'il s'agissait d'un quartier d'ouvriers, au sens de manœuvre, également quartier de piétons, donc des personnes sans montures. Cependant, la reconstitution toponymique permet de découvrir que, bien que la partie sud soit consacrée aux habitations des ouvriers, la partie nord quant à elle semblait posséder d'autres fonctions.



Rue del Barbacane

La rue du Barbacane doit certainement son nom à l'élément architectural défensif qui se situait à son embouchure. Au Moyen-Âge, la *barbacane* désignait un ouvrage défensif qui se déclinait sous différentes formes. Il s'agissait dans tous les cas d'un élément situé à l'entrée de quelque chose (une rue, une forteresse). Le petit Larousse Illustré parle d'un « ouvrage généralement semi-circulaire couvrant une porte de place », mais il pouvait s'agir d'une sorte de « pièce » légèrement en saillie et à ciel ouvert sur laquelle débouchait le chemin de ronde et par laquelle les envahisseurs étaient neutralisés en les bloquant (cette configuration est encore visible dans certains châteaux). Il n'en demeure plus aucune trace aujourd'hui, il est

donc impossible de connaître la forme de l'ouvrage en question, toutes les typologies plausibles sont à imaginer. Cependant, cette information permet d'amener l'hypothèse selon laquelle il s'agissait très probablement de l'une des entrées de la ville, et son emplacement proche de la porte existante, Sant'Agostino, est un indice qui converge dans ce sens. Cependant, d'après Maria Luisa Meo¹, historienne originaire de Città della Pieve et auteure de nombreux ouvrages sur le territoire de la Val di Chiana, la rue Barbacane a autrefois porté un autre nom, et ce jusqu'à la

¹ Entretien de mai 2012, Palazzo Orca, propos recueillis par Melissa Bellesi

moitié du XVIII^e siècle. Elle se serait nommée rue del Funaro. Or, le funaro est un artisan cordier qui fabriquait la corde à partir du chanvre. Deux éléments différents peuvent alors être déduits du nom de cette rue : 1) elle était autrefois dotée de dispositifs défensifs et de surveillance, aujourd'hui disparus, ce qui est fort probable puisque la ville avait autrefois un besoin défensif très important et 2) avant d'accueillir cette structure défensive (ou peut-être simultanément durant un moment) elle abritait des activités artisanales, notamment les ateliers des cordiers.



Rue Case Basse

La rue « case basse » signifie littéralement *la rue des maisons basses*. Et il est vrai que les maisons situées dans cette rue sont plus basses, ou bien, portent toutes la marque d'une extension verticale à partir d'une hauteur qui semble plus ou moins standard, plus limitée. Et pour cause, il s'agit toujours du quartier Casalino. Ce nom de rue confirme davantage encore le relevé architectural qui laisse à penser une suite de maisons plutôt basses, possédant un rez-de-chaussée et un étage bas sous charpente. Cette appellation semble donc bien, sans surprise, venir de la hauteur des habitations de la rue. Il faut tout de même ajouter que l'étude de la toponymie locale réalisée sur les anciens cadastres des

archives de Pérouse¹ a permis de découvrir que cette rue, au Moyen-âge, avait porté un nom différent, à savoir la rue dei Mulini. M.L Meo² confirme d'ailleurs la présence d'un grand nombre de moulins dans cette rue autrefois, comme en attestent les installations intérieures laissées sous la forme de vestige dans les habitations³, auxquelles malheureusement l'accès n'a pas été autorisé. Ainsi, avant de constituer une rue typique d'une « opération d'urbanisation » dans le but de créer un quartier populaire avec des petits modules d'habitations basses, la rue constituait l'endroit de la ville dédiée aux moulins, et plusieurs édifices ayant cette fonction y figuraient.

1 Leur reproduction n'était pas autorisée au moment de ma visite

2 Entretien de mai 2012, Palazzo Orca, propos recueillis par Melissa Bellesi

3 Il a été possible d'observer ces vestiges dans certaines habitations dont les propriétaires ont consenti à partager la visite, mais tous ont refusé le partage des clichés dans ce travail de recherche.



Rue Baciadonne

Cette ruelle est connue comme l'une des plus étroites de toute l'Italie, probablement née d'un litige entre propriétaires. En réalité, la maille médiévale devait contenir d'autres ruelles étroites qui ont été avalées par le bâti, mais ici le contexte certainement litigieux n'a pas permis à l'un ou l'autre de s'y répandre. Dans cette appellation, c'est l'imaginaire populaire qui s'exprime et imprègne le lieu, *baciadonne* signifiant un lieu où sont embrassées les femmes. Compte tenu de l'étroitesse et de la discrétion du lieu, le passage a peut-être abrité ces réalités qui sont demeurées dans les légendes et le folklore.



Rue Sant'Egidio

La rue Sant'Egidio doit son nom à une ancienne église qui se situait dans l'actuelle rue Santa Maria Maddalena, à l'emplacement exact de l'église S.M Maddalena justement. Aucune information concernant un nom antérieur n'a été trouvée, cependant la raison pour laquelle cette rue porte ce nom tandis que l'édifice référent se situe dans la rue parallèle, d'autant que, concernant l'actuelle rue Santa Maria Maddalena, il s'avère que celle-ci aboutit en ligne droite sur un autre édifice emblématique, San Luigi, édifice religieux érigé en 1600 (1780 pour S.M.Maddalena). Il est possible que cette rue S.M.Maddalena ait porté autrefois le nom de San Luigi, qu'elle cadre parfaitement, et que sa parallèle ait donc adopté le nom de l'autre

édifice- érigé plus tard-, Sant'Egidio. Puis Sant'Egidio a été détruite et S.M.Maddalena a été bâtie en lieu et place. La rue aura alors adopté un nouveau nom en référence à cet édifice, tandis que l'appellation d'origine de la zone resta imprégnée dans la rue parallèle.



Rue Melosio

Francesco Melosio est un poète et magistrat italien, né à Città della Pieve au tout début du XVIIe siècle, à qui on a donc rendu hommage en lui dédiant cette rue. Cette rue possède quelques éléments intéressants : de nombreuses niches creusées dans les façades accueillent des madones au regard rédempteur. Il est étrange de constater une telle concentration de figures sacrées de la vierge dans une même rue. Elle ne borde pas d'église, elle n'adosse pas de couvent, elle ne contient pas de chapelle. Sa configuration est quelque peu étroite, celle d'une ruelle, et parfois en la traversant il faut passer sous quelques passages couverts très bas et assez longs où la lumière disparaît subitement

pour offrir un interlude obscur. Or, un habitant de cette rue, lors d'un entretien, témoigne de l'existence d'une lettre adressée à ses grands-parents sur laquelle figure l'adresse « Via delle Pupe », or la famille vit dans cette demeure depuis plusieurs générations. Plus tard, c'est en interrogeant Valerio Bittarello qu'apparaît la possibilité que l'ancien nom de cette rue ait bien été rue **delle Pupe**, soit littéralement la « rue des Poupées ». D'après l'usage de ce mot « Pupe » dans les textes plus anciens, il semble qu'il soit à connotation majoritairement négative, surtout lorsqu'il remplace le terme de « fille », définissant des femmes de petite vertu. Or, au vu la typologie de cette rue, il est fort probable qu'elle ait accueilli, à l'époque où elle portait ce nom, les prostituées de la ville. Les alcôves de vierge ont quant à elles été creusées plus tardivement que l'élévation des bâtisses, comme en témoignent certains pourtours en mortier et le visible creusement dans les façades. Leur présence pourrait alors prendre un sens nouveau : peut-être ont-elles pu être placées là afin de contribuer à la « purification » de la venelle. Puis, le nom de la rue a changé, et cette page de l'histoire a simplement été oubliée, mais personne n'a enlevé les yeux qui scrutent le passage. En ce qui concerne les activités diurnes de la rue, il est fort probable qu' étaient installés ici de nombreux forgerons et serruriers, comme en témoigne la présence d'ancien matériel de forges dans les habitations¹.

Rue delle Forbici

On trouve dans cette rue un ancien bas-relief en pierre fixé au mur d'une maison (que l'on voit en arrivant depuis la rue Barbacane), figurant une paire de ciseaux. Or, il y avait une concentration importante de couturiers sardes en ville, commercialisant un tissu de haute qualité énormément exporté tout au long des XVIe et XVIIIe siècles², expliquant probablement le nom de la rue. Bien

1 Valerio Bittarello – ibid

2 CANUTI, Fiorenzo : *Nella Patria del Perugino*, aux éditions SCUOLA TIP ORF S CUOR, 1926



qu'aucun élément ne puisse confirmer cette hypothèse, il est cependant fort probable qu'ils aient autrefois établi leurs ateliers et boutiques ici. La présence à étroite proximité d'une rue possiblement occupée par les cordiers appuie davantage cette hypothèse, renforçant l'idée que la zone est du quartier a tout simplement pu être dédiée aux activités artisanales et commerciales.



Rue del Pero

Compte tenu du mode d'appellation des autres rues, toujours se référant à une activité ou une entité de la rue, ce nom provient peut-être de la présence d'un poirier imposant, dont il ne demeure bien sûr aucune trace, il ne peut alors s'agir que d'une supposition. Cependant, la situation en lisière ainsi que la présence de parterres engazonnés dans cette zone laissent imaginer un possible arbre emblématique, peut-être un référent folklorique de l'époque, appartenant aux légendes locales (les vieux arbres pouvant abriter toute sorte de symboles).

L'analyse toponymique du quartier Casalino met en exergue une scission au sein du quartier : une partie ouest occupée par l'habitat des ouvriers et la partie semblant quant à elle avoir été occupée par les artisans. Cette mixité des populations est renforcée par la particularité de la rue Vannucci. S'il n'a pas été possible de retrouver des nominations antérieures pour

elle, celle-ci est bordée d'habitations imposantes et de palais qui contrastent avec les maisons attribuées aux ouvriers, et avec les anciens ateliers, et qui permet d'imaginer qu'il y résidait également une classe de population bien plus aisée, et ce, au centre des deux parties citées plus haut. Ce quartier Casalino semble donc constituer un lieu de mixité des catégories sociales.

c. Terziere Borgo Dentro : la dynamique de l'habiter

Ce quartier du "bourg intérieur" est un quartier qui fut un temps habité par la population bourgeoise. Cependant il constitue également le cœur de la cité médiévale et, certainement, comme en atteste une crypte très ancienne située sous l'actuelle cathédrale (voir chapitre L'enceinte), son premier noyau. Ici également seules les rues dont les appellations donnent du sens à la recherche historique sont évoquées.



Rue Manni

La rue Manni prolonge la rue Borgo di Giano jusqu'à rejoindre la rue delle Mura. Ses habitations sont adossées au mur d'enceinte, et depuis quelques décennies, elles en ont fait leur jardin privatif (les murs ayant longtemps été une promenade publique avant d'être redécoupés et vendus par section aux habitants de la rue Manni). Autrefois, cette rue se dénommait la rue Lombardia. Nous avons cherché à comprendre d'où venait cette appellation plus ancienne. Nous avons tout de suite envisagée l'idée qu'elle provienne des origines du quartier lui-même. En effet, celui-ci constitue fort probablement l'ancien «castrum» lombard, c'est-à-dire le tout

premier noyau de la ville¹, bâti en partie par cette population. D'après Valerio Bittarello², c'est ici que résidaient des ouvriers lombards qui travaillaient à la fabrication de briques, celles-là même qui ont permis de bâtir de la ville.

1 Voir 4.D.b Les legends urbaine : la ville pas à pas

2 **Valerio Bittarello** – *Entretien du 21 octobre 2012*, propos recueillis par Melissa Bellesi



Rue Antonio Verri

Antonio Verri est un géographe italien, né en 1839, originaire de Città della Pieve. Autrefois, et jusqu'en 1926 (année du décès du géographe), cette rue s'appelait la rue *del Forno*, à savoir la rue *du four*. Deux hypothèses peuvent alors être formulées : c'est peut-être ici que se trouvait le boulanger de la ville, comme l'appellation peut bien le signifier; ou bien il s'agit du lieu où étaient cuites les briques. En effet, cette rue se trouve à étroite proximité de l'entrée de la ville et, qui plus est, est bordée de l'ancienne rue des Lombards, où Valerio Bittarello suppose la présence des ouvriers Lombards venus en ville pour y fabriquer justement ce matériau.



Place Antonio Gramsci

Antonio Gramsci est l'un des fondateurs du parti communiste italien. Autrefois, la place se nommait Place Vittorio Emanuele II, considéré comme le « père de la patrie » italienne. Mais, bien avant cela, la place Gramsci était l'ancienne place du Four, ce qui pourrait alors confirmer la présence du four principal de la cité attenant à la rue Verri évoquée juste avant.



Place du Plebiscite

Cette place est connue par les historiens locaux et les habitants comme l'ancienne « Platea Publica », soit l'ancienne place Publique ; c'est donc ici que se déroulait la vie publique et qu'y a été bâtie la cathédrale, cœur de la ville. Elle se trouve au croisement exact des deux axes structurants de la cité. Elle porte le nom de place du Plébiscite en référence au plébiscite d'annexion de Città della Pieve à l'Etat unifié. Sous l'actuelle cathédrale, les vestiges d'une crypte très ancienne accessible au public laisse supposer, qui plus est au point culminant de la ville puisqu'il s'agit du point géographique le plus haut, qu'il s'agit du tout premier édifice construit de la ville, la fameuse *pieve*

qui aura sûrement donné son nom à la ville plus tard.



Place di Spagna

Littéralement Place d'Espagne. Etrange appellation pour un si petit espace qui semble pourtant juste résiduel et ne pas constituer à proprement parler une place. Cette nomination viendrait des juifs chassés d'Espagne qui venaient y vendre du Safran à prix compétitifs¹. Cette rue aurait été ainsi investie par les vendeurs tel un marché. Elle était très certainement à l'origine beaucoup plus grande, d'où le nom de « place », et connectée à la place Publique, l'actuelle place du Plébiscite. Puis le bâti aura obstrué l'espace et fermé les accès. La présence étroite de la rue Fiorenzuola (voir ci-après), présumée habitée par d'autres marchands (florentins), renforce cette hypothèse, les activités de commerce étant généralement concentrées.

¹ **Fiorenzo Canuti** : *Nella Patria del Perugino*, 1926



Rue Fiorenzuola

Cette rue doit certainement son nom à la concentration importante de marchands florentins qui s'étaient installés en ville, et qui auraient pu choisir cet emplacement pour bénéficier de la proximité de l'ancienne place du marché, l'actuelle place di Spagna (voir ci-après).



Rue Roma

Il suffit d'en lire le nom pour savoir où elle mène. L'indication géographique est importante. Mais elle supprime une autre histoire. Cette rue a jusque très récemment porté le nom de **Via del Vecciano**. Cette autre appellation est une indication précieuse. Vecciano dérive de *Vetus Ianoa*, qui signifie « vieille porte ». Autrefois, la Via Roma était donc très probablement la rue d'entrée et de sortie de la ville, là où se situait la porte de l'enceinte. Il fut donc un temps où existait une autre porte que l'actuelle porte Santa Maria, et qui devait se trouver plus haut dans la rue, probablement au niveau du croisement avec la rue Manni. C'est probablement lorsque la ville s'étendit, et que la seconde porte fut construite, que cette rue fût baptisée rue del

Vecciano, la rue de la vieille porte, en mémoire de cette première entité urbaine.

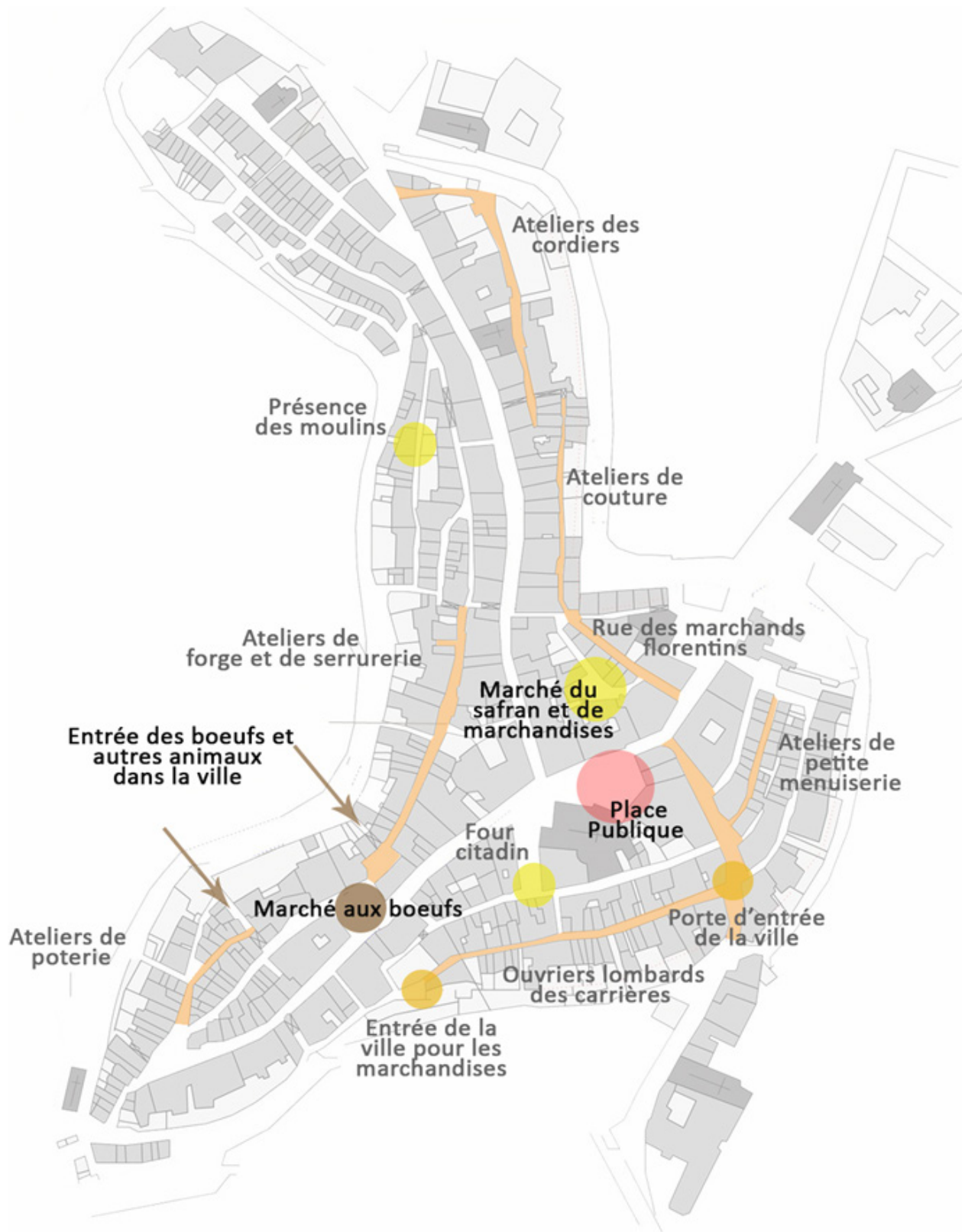


Rue Borgo di Giano

Cette nomination vient de “Burgus ianuae”, qui signifie bourg de la porte. Cette appellation va dans le sens de la présence d’une ancienne porte au bout de cette rue, supposition évoquée plus haut pour la rue Roma.

Comme dit précédemment, quelques éléments retrouvés permettent d’affirmer l’existence d’une ancienne porte en bas de la rue Roma, appartenant très probablement au premier noyau. Comme déjà évoqué, la présence de bossages dans le quartier Castello en ligne droite de ce point évoque une possible entrée des marchandises en ville, qui coïncide avec la présence quasi certaine d’une seconde porte d’accès, cette fois à l’usage de tous et non uniquement des biens, sur le même versant (les charriots de marchandises devaient contourner l’entrée principale). Cette donnée va dans le sens qu’il s’agit d’une portion très ancienne de la ville. Ce quartier semblait abriter de nombreuses activités: ateliers, commerces, places et marchés l’animaient. Il s’agissait donc d’un lieu important de la vie sociale. C’est probablement l’ancienneté de cette rue qui permet cette concentration d’activités, tout comme sa situation à la croisée des deux axes structurants de la ville.

Globalement, l’étude et la recherche des significations des noms contenus dans les quartiers permettent de reconstituer une carte des activités et de la vie de chaque quartier de Città della Pieve autrefois, du XIVe et jusqu’aux environs du XVIIe siècle, moment à partir duquel surviennent la plupart des changements de noms de rue. La ville passée est reconstituée dans le document ci-contre :



La toponymie constitue donc une mine d'informations historiques importante, ici elle permet d'appréhender les modes d'habiter passés, la mixité, les pratiques... Le quartier du Borgo Dentro, qui est certainement le *terziere* le plus ancien de la ville, est celui qui présente le plus de diversité de fonction et le plus de places publiques. Malgré les spécificités sociales attribuées à chaque quartier par les historiens locaux et les guides de la ville (le Casalino pour les ouvriers, le Castello pour les aristocrates et le Borgo Dentro pour les bourgeois), toutes les sections arborent des zones d'habitation à trame étroite, témoignant de la présence de

familles modestes, et d'une certaine mixité (même si le casalino arbore une typologie encore plus caractéristique, il possède également un nombre conséquent de palais et de demeures nobles). Certains tronçons, comme celui des ouvriers lombards, semblent uniquement à usage résidentiel et cette spécificité se lit dans le cadastre puisque, à première vue, il s'agit d'une trame ressemblant à celle du Casalino. Les bâtiments situés autour de la rue vouée aux ateliers de petite menuiserie paraissent également évoquer une trame plus résidentielle, trame de nouveau lisible dans le quartier Castello, autour de la rue des potiers (del Cocciaro). Si les quartiers Borgo Dentro et Castello semblent exister comme de petites villes avec leurs propres places et palais, le quartier Casalino semble plus assujéti aux fonctions des autres quartiers. La plupart des ouvriers travaillaient dans les carrières, nombreuses aux alentours de Città della Pieve ainsi que dans les marais lacustres, c'est-à-dire dans la vallée, et non pas dans la ville. Cependant, il est à noter que chaque quartier possède son puits. Ainsi, il devait exister tout de même une certaine indépendance des sections et une certaine reconnaissance de ces quartiers.

A parte...

Proche de la ville, dans la vallée, certains des noms attribués peuvent prêter à sourire... Ainsi, sur le territoire qui entoure Città della Pieve, sont érigées les tours *Beccati Quello* et *Beccati Questo*, littéralement *Prends-toi ci*, et *Prends-toi ça*.

La tour Beccati Questo a été édifiée aux confins des domaines siennois et Pérugins, et bâtie par les *Chiusini* (habitants de la ville de Chiusi) dans le but de surveiller les frontières. Elle fut nommée ainsi par rivalité avec les Pérugins. La tour Beccati Quello est simplement la réponse édifiée par les Pérugins...

En somme, les mots sont les contenants d'une ville révolue, des modes d'existence passés de la ville, et des grands moments de son histoire. En cela, les mots de la ville constituent sa mémoire la plus ancrée.

C. S'approprier

Un des modes d'ancrage et d'attachement à une ville passe par les phénomènes d'appropriation. Faire sien les lieux, les lier à son vécu, les faire entrer en résonance avec soi, son histoire... Qui de mieux placé pour se raconter des histoires ? Pour peupler chaque espace de la ville d'un imaginaire au-delà de ce qu'il est ? Les enfants semblent tout indiqué pour montrer de la ville des éléments qui échappent à la vue de chacun, pour faire ressurgir certains effets des entités architecturales sur l'esprit de ses occupants. Nous verrons ensuite comment opère un phénomène de redéfinition de la ville et d'exclusion/inclusion de ses lieux dans les processus mentaux au travers de l'analyse des entretiens écrits avec les habitants.

a. L'enfant et la cité : les remparts psychologiques

Les remparts de Città della Pieve constituent un élément fort de la ville. D'une part, ils sont extrêmement visibles et, d'autre part, ils possèdent une forte symbolique découlant du fait que, quel que soit le lieu par lequel on accède à la ville, il est nécessaire de passer, franchir les murs et l'une des portes de la ville qui perce la muraille (si certaines sont désormais en ruine, elles restent néanmoins perceptibles). Cet élément urbanistique – il en sera question plus tard - apparaît d'ailleurs à de nombreuses reprises dans les représentations graphiques demandées dans les entretiens écrits auprès des habitants comme auprès des visiteurs. Ils apparaissent plus particulièrement cités au cours de l'analyse des trajets et lieux fréquentés par les enfants, des plus jeunes aux adolescents. D'emblée, le constat, après plusieurs semaines d'immersion, a été que, si les enfants disparaissent des imaginaires urbains¹, ils demeurent très présents dans les rues, places et ruelles de Città della Pieve, à tous âges. C'est cet élément qui a suscité l'intérêt pour leurs parcours. S'il est commun, adulte, de franchir des frontières, il s'agit d'une notion souvent crainte par les parents et que les enfants jaugent avec une capacité plus sensible puisqu'ils savent qu'ils outrepassent quelque chose d'assurément interdit. La ville, Città della Pieve, semble réellement favoriser l'usage des rues par les plus jeunes, été comme hiver. Quels pourraient être les obstacles ordinaires à l'occupation de la rue par les plus jeunes ? Qu'est ce qui pourrait, ici, favoriser cette fréquentation « libre » par des enfants parfois très jeunes ?

« Dans la plupart des espaces urbains, les enfants jouent dans la rue... il y a de toute façon trop de rues. Donc pourquoi ne pas transformer des rues inutiles en aires de jeu »² ?

Tout d'abord, au cours du relevé architectonique et de l'étude des usages, deux avenues qui entourent la ville, toutes deux hors des remparts (toutefois accolées à leur pied) ont été étudiées afin de comprendre le statut de cette enceinte urbanistique et architecturale. D'abord, le mur et sa continuité ont été analysés afin de cerner leur potentiel de frontière de protection. Ce qui paraît évident et qui apparaît visuellement, c'est la fragmentation du mur d'enceinte jusqu'à sa totale disparition en certains endroits tant il a été remanié et fondu dans la masse des constructions qui sont venues s'y fixer et y percer portes et fenêtres.

1 **ARIES, Philippe** : « L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville », in *Essais de Mémoires, 1943/1983*, ed. du Seuil, 1993

2 **KAHN, Luis et STORONOV, Oscar** : *Why City Planning is your Responsibility*, Revere Cooper and Brass, New York, 1943



Photographie 1 : Reconversion des remparts en habitation, boulevard Marconi (août 2014)



Photographie 2 : Reconversion des remparts en habitations boulevard Marconi (août 2014)



Photographie 3 : Reconversion des remparts en habitations boulevard Marconi (août 2014)



Photographie 4 : Vue du Viale Cappannini, sud-ouest de la ville

Les photographies ci-dessus ont été réalisées au boulevard Marconi (voir carte détachée de la ville). Les deux premières montrent la manière avec laquelle le mur a été réinvesti par les habitations. Le rempart n'est plus présent visuellement. La troisième photographie montre une partie où le mur a été entièrement abattu pour être remplacé par un agrandissement de la voie et une série de maisons.

Comme le montre la photographie 4, l'avenue Cappannini est située en contre-bas des murs. Des maisons se trouvent face au mur au niveau de la rue et le parc San Pietro, avec son église, se trouve quant à lui en bout de perspective. Comme pour le boulevard Marconi, cette partie de la ville, bien que située en dehors des murs d'enceinte, n'a pas été construite *a posteriori* et a fait partie intégrante du tissu de la ville depuis sa construction, comme en atteste un ancien plan¹ conservé aux archives en attente de classement de la commune. L'Avenue Marconi, d'ailleurs, abrite tout le complexe scolaire de la cité, l'un des principaux bar-café et divers services comme le magasin de coopérative. Pourtant, les esquisses réalisées au cours des entretiens écrits dédiés aux habitants montrent que toutes ces voies, largement usitées et fréquentées, sont déjà considérées comme *en dehors* puisque AUCUNE de leur esquisse de la ville ne fait figurer ces appendices architecturaux sur leur dessin ni une ligne spécifique, ni une annotation. Deux hypothèses peuvent expliquer cette absence : soit ils sont d'office assimilés à la ville comme en faisant partie intégrante, étant donc implicitement inclus dans le dessin qui ne détaille pas les rues de toute façon, soit ils sont considérés au contraire comme appartenant totalement au système paysage et environnemental. Ces faits sont d'autant plus étonnants que ces boulevards sont pourtant cités dans certains entretiens, à l'oral ou à l'écrit, mais sans jamais apparaître graphiquement. Ce constat va dans le sens de l'importance du symbole des remparts qui surpasse les entités autres. Ils définissent réellement, de manière inconsciente, une sorte de ligne frontière entre la ville et ce qui n'est plus la ville, même si autant dans l'Histoire que dans les faits, certains des éléments rejetés en font partie intégrante. Ainsi, il semble, d'après ces premières observations, que les remparts conservent un statut particulier, à la fois complexe et fortement institué. D'autres éléments permettent encore d'approfondir leur statut, notamment l'observation des trajets enfantins en ville.

Les enfants ont un statut spécial en ville. Ils y ajoutent des strates supplémentaires en la peuplant de jeux et d'histoires. Ils lui superposent leurs imaginaires, leurs frayeurs, souvent ils l'explorent comme plus jamais un adulte ne le fera, dans ses moindres recoins et cachettes. Ils lui inventent des frontières et des territoires différents, changent son nom, étendent la longueur des rues à des kilomètres de contrées imaginaires. C'est pourquoi les enfants en ville ont été l'objet d'une

¹ Le plan de la ville, qui n'a pu être photographié mais uniquement consulté, était répertorié momentanément dans une chemise garnie de polyptiques et actes de propriétés datant du XIII^e siècle. L'ensemble de ces documents a été retrouvé ensemble. Dans l'attente d'une expertise avec répertoire et classement, la qualité identique du papier utilisé pour les documents polyptiques et le plan lui-même ainsi que le même style graphique laissent supposer une réalisation proche dans le temps pour les deux éléments concernés. L'un étant daté XIII^e, il semble fort probable que le plan en question date donc de la même époque. L'enceinte actuelle de la cité, étudiée dans ce chapitre, a été bâtie au XII^e siècle. Elle figure bien sur le plan, tout comme les habitations et voies qui l'entourent, à savoir les boulevards évoqués.

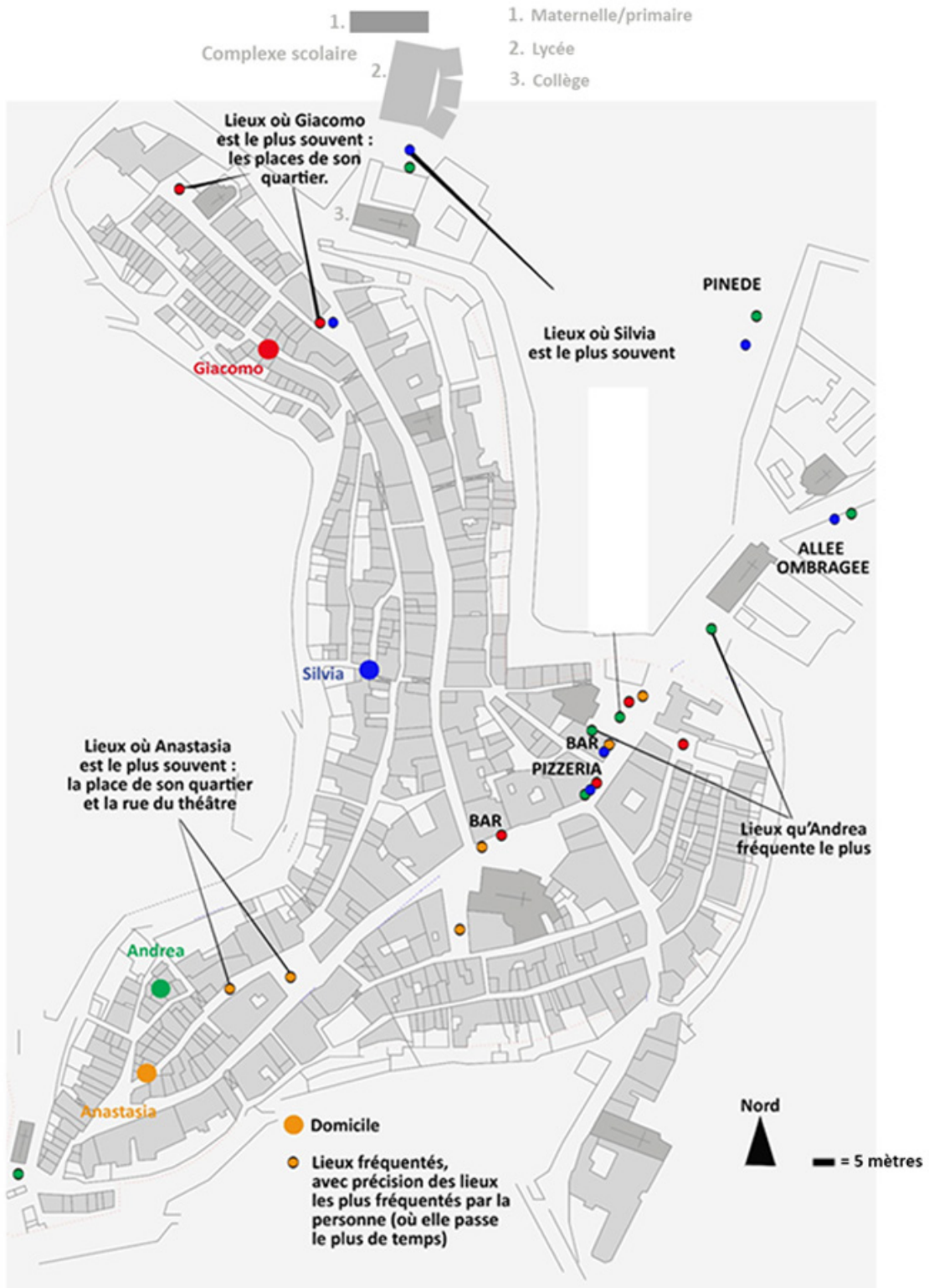
attention toute particulière pendant cette étude. Que révèlent-ils d'elle ? Un certain nombre d'éléments, mais celui retenu principalement regarde le statut actuel des anciens remparts. Puisque Città della Pieve est enserrée dans son enceinte, que conserve-t-elle de cet imaginaire de protection ? Pour réaliser cette partie de la recherche, un groupe de 4 enfants et de 8 adolescents a été constitué, tous repérés de par leur forte fréquentation de l'espace public. Après la présentation de la recherche et l'accord parental obtenu, ils ont participé en trois phases : premièrement la prise d'information concernant leurs habitudes et fréquentations de lieux (voir détail plus bas). Puis, chacun a eu un entretien informel suivant la grille correspondante (enfants ou adolescents) après analyse des données récoltées qui concernait leur sentiment et leur rapport à la ville. Chaque rendez-vous avait lieu dans un lieu public. Les parents étaient autorisés à accompagner les enfants à condition de ne pas chercher à entraver l'étude (se mettre à une distance suffisante pour ne pas entendre les réponses et commentaires de leurs enfants, les enfants tournant toujours le dos à leurs parents²). Troisièmement, les parents ont eux aussi été soumis à un entretien oral rapide ciblant sur des questions liées aux interdits et aux frontières (voir annexes de la partie concernée). Les entretiens ayant été menés de bout en bout du processus, c'est à dire les trois phases citées, ont été au nombre de dix, dont quatre enfants et six adolescents.

Les deux profils les plus communs pour chaque catégorie ont été retenus (en effet, l'étude a révélé que les enfants et adolescents d'un même quartier fréquentent sensiblement les mêmes lieux aux mêmes moments) : Anastasia, 8 ans, Giacomo, 9 ans, Silvia et Andrea, 15 ans et demi tous les deux, ont été les plus représentatifs (à noter que les prénoms ont été modifiés).

Concernant le contenu des données récoltées, il est nécessaire de préciser davantage le protocole : dans un premier temps, les sujets étaient simplement interrogés sur les lieux qu'ils fréquentaient le plus, et ce de façon très informelle, afin d'embrayer un processus de réflexion et de représentation mentale de l'espace. Puis familiarisés avec le plan de la ville illustré de photographies, afin qu'ils puissent s'y repérer un maximum. Il leur était à nouveau, mais de façon plus précise et détaillée, demandé d'indiquer oralement : 1/ les lieux qu'ils fréquentaient le plus, et 2/ les trajets réalisés pour s'y rendre. Leurs propos étaient ensuite reportés sur le plan de la ville avec eux, afin de conforter leurs dires. Chaque fois, ils devaient expliquer le but de chaque arrêt récurrent figurant sur leurs trajets, et expliciter pourquoi ces arrêts avaient lieu. Comme déjà mentionné, afin de pouvoir réaliser cette étude, le consentement des parents a été nécessaire, les parents ayant donc accès à l'entretien visuellement mais restant hors de portée auditive : la crainte était que les adolescents ou enfants mentent concernant leurs trajets en raison, peut-être, de certaines interdictions parentales. Ils ont indiqué leurs trajets, leurs errances, leurs points d'ancrage, les raisons de leurs déambulations et l'ensemble de ces données de l'entretien oral a été synthétisé sur la carte qui suit (les gros points sur la carte symbolisent le lieu de vie approximatif – certains n'ont pas souhaité qu'il soit révélé – et les

² Les enfants plus jeunes ont été accompagnés tous les deux de leurs parents. Pour les deux adolescents, seule Silvia a été accompagnée, puis une fois installée dans le dispositif, le parent est reparti afin de ne pas participer à l'entretien.

prénoms des enfants ont été modifiés pour préserver leur anonymat):



Lors de l'analyse des déplacements des plus jeunes, divers éléments concernant les remparts ont été mis en lumière. Premièrement, la situation géographique de Città della Pieve, relativement isolée et juchée sur son promontoire, décourage les plus jeunes à s'éloigner « Pour aller où ? De toute façon à pied c'est trop loin pour aller quelque part. Et quand tu sors de la ville y'a plus rien à faire ni à voir », répond Silvia¹ à la question « Sors-tu souvent de l'enceinte de la

¹ Entretien IV n°5 –FA (catégorie des entretiens informels répondant à une grille relativement stable – voir annexe- auprès des adolescents, 5ème entretien réalisé, sexe et catégorie)

ville ? ». Mais elle passe tout de même les portes de la ville pour accéder à certaines aires ou installations, comme la pinède où « il fait bon en été », ou encore le parvis du lycée et le lycée lui-même, qu'elle fréquente quotidiennement sauf le dimanche pendant la période scolaire. Elle témoigne avoir une « sensation d'éloignement » quand elle s'y rend, par rapport à la ville elle-même, mais elle conclut sur le sentiment d'« l'intériorité » qui perdure même en dehors de l'enceinte : « C'est juste pour être un peu plus tranquille, il y a moins de petits par exemple. Mais après, on est là quand même, ça ne change pas grand-chose ». Lorsque les parents et les enfants ont été interrogés sur le risque lié à l'automobile, les réponses ont été unanimes : « Oh ici vous savez, ça roule doucement ! C'est plein de gens dans les rues et les rues ne sont pas vraiment faites pour les voitures qui, alors s'adaptent et roulent prudemment. Il n'y a jamais de problème ». C'est, d'ailleurs, sans doute l'un des éléments qui favorise la fréquentation accrue des rues par les plus jeunes. Qui plus est, leur façon d'occuper l'espace leur est propre.

Après observation de la carte de synthèse des trajets et des haltes des enfants, il est possible d'avancer les hypothèses suivantes :

- **les adolescents ont tendance à s'éloigner de leur lieu d'habitation.** Ainsi, les lieux qu'ils fréquentent le plus sont à l'extérieur de leur quartier, et non pas ceux proches de leur domicile.
- **Les enfants restent davantage dans leur quartier,** leur âge certainement le justifiant, même s'il leur arrive de s'éloigner parfois de leurs lieux d'habitation pour retrouver des amis ou organiser un jeu, par exemple.
- **Les enfants** plus jeunes **restent** principalement **dans l'enceinte des murs** de la ville. Les **remparts** de la ville semblent **constituer une véritable frontière psychologique** à ne pas franchir : « Je peux aller partout, mais je ne vais pas sortir des murs c'est tout, c'est trop dangereux après » a rapporté Giacomo.
- **Les adolescents, quant à eux,** préfèrent des **lieux en dehors des murs**, bien qu'à étroite proximité des portes. Ils passent la frontière de l'enceinte.
- **De manière générale,** les **lieux fréquentés** par les enfants et les adolescents sont des **lieux de haute sociabilité** : places, bars², pizzeria, parcs... Si, adolescents, ils recherchent un certain éloignement, il ne s'agit pas d'un isolement strict, puisqu'ils restent en groupe.
- L'aire occupée par les adolescents occupe en général la totalité de la ville et le dehors des murs, mais reste à proximité.

Lors de l'entretien avec les parents des enfants dont les trajets ont été analysés, les grandes lignes des trajets leur ont été soumis (mais la carte ne leur a pas été montrée). Ils n'ont aucunement été étonnés des déplacements de leurs enfants. « Ici, on se connaît tous, je sais exactement où

² En Italie (comme dans beaucoup de villes du Sud), le bar est un lieu central et où se mélangent tous les âges et tous les milieux : on y prend son petit déjeuner en vitesse le matin, on y mange sur le pouce le midi, un encas l'après-midi, et on y retourne prendre un café le soir... Il s'agit d'une véritable institution installée dans les habitudes de la population. Hors grandes villes, les prix proposés restent très abordables et permettent à la population une visite quotidienne...

est allé mon fils parce qu'il y a toujours quelqu'un pour me dire qu'il la vu ici ou là. C'est pour cela que je suis sereine. Je sais que les autres veillent aussi. Je sais aussi où il ne devrait pas être, bien qu'il y soit! Mais tant que j'ai cette avance, je ne dis rien». Les entretiens réalisés auprès d'eux font ressortir l'élément du mur à plusieurs reprises au cours de l'entretien, et pour chacun d'eux. Le tableau ci-dessous récapitule ces occurrences :

Parents d'Anastasia	« Non, mais on ne s'inquiète pas. On sait qu'elle reste dans les murs de la ville ». « Non, nous ne lui avons pas indiqué cette frontière spécialement (les murs), nous lui avons toujours dit de ne pas s'éloigner et cela tombe sous le sens qu'à l'intérieur des murs , ça va. Elle est protégée ».
Parents de Giacomo	« Il reste dans les murs , il sait que c'est la condition à respecter». « Non, le parc je ne veux pas (...). Ni le parvis de l'Ecole. Oui c'est toujours le cœur de la ville, c'est vrai, c'est animé, mais quand même. C'est dehors du mur. Je n'aime pas ».
Parents d'Andrea	« Il reste en ville. Enfin, proche de la ville. Il quitte les murs , c'est un adolescent. Mais il reste à étroite proximité. Il va vers l'allée ombragée en été, il y fait bon, toute la ville y est. Donc ça va. ».
Parents de Silvia	« Je n'aime pas trop qu'elle quitte les murs... Mais enfin en été ils vont s'asseoir à la pinède ou sous l'allée ombragée. C'est ventilé c'est vrai qu'il y fait frais... (...) Je préférerais qu'elle ne sorte pas des remparts , mais elle va avoir 15 ans... ».

Le tableau ci-dessus présente une vue d'ensemble des évocations du mur dans les entretiens des parents dont les parcours des enfants ont été retenus comme représentatifs. Dans toutes les entrevues, les remparts sont apparus comme un élément protecteur, une limite sécurisante. Tout fonctionne comme si, une fois le mur franchi, plus rien ne peut garantir le bon déroulement des événements. Si les parents d'Andrea se montrent moins loquaces concernant l'attribut protecteur du mur, la suite de leurs propos révèle cet aspect, notamment avec la déclaration «**Mais** il reste à étroite proximité (...) Donc ça va ». Le « mais » fait suite au constat inavoué selon lequel leur fils quitte les murs d'enceinte, ce qui visiblement n'est pas pour eux une chose positive puisqu'ensuite s'en suit un « mais » qui tempère ces faits. Aussitôt, les parents veulent se rassurer et atténuer le propos et concluent par un « donc ça va » auquel un *quand même* pourrait suivre, sans contredire l'esprit de la phrase énoncée. Il semble évident que pour eux, les murs constituent tout de même, au moins mentalement, une barrière de protection. Les citations des parents de Giacomo, avec « c'est dehors des murs, je n'aime pas » et des parents de Silvia avec « je n'aime pas trop qu'elle quitte les murs » évoquent sans équivoque la crainte que peut susciter le fait de sortir des *murs de protections*. Des remparts. Ceux-là mêmes qui ont

protégé des ennemis, des envahisseurs. Enfin, les parents d'Anastasia parlent du fait qu'il n'est nul besoin d'évoquer un périmètre défini. En effet, celui-ci, pour eux, se définit naturellement : « Non, nous ne lui avons pas indiqué cette frontière spécialement (...) cela tombe sous le sens qu'à l'intérieur des murs, ça va ». Les remparts de la ville semblent avoir, aux yeux des habitants, une légitimité incontestable et établie. Ils constituent un véritable symbole de protection faisant partie intégrante de leur imaginaire et, bien que les envahisseurs aient depuis longtemps disparu, continuent de constituer une vraie frontière, certes physique mais très perméable, mais surtout psychologique. Les portes de la ville ont beau avoir disparu ou se voir dépourvues de véritables « portes » au sens propre, constituant tout au plus des passages symboliques (certaines portes de la ville ont même perdu leur linteau, le passage de seuil devenant totalement psychologique), le flux s'écoule d'une sortie à l'autre de la ville sans contrainte et, surtout, beaucoup de lieux de rassemblement quotidiens se trouvent en dehors, juste à la sortie des murs : comme la coopérative des produits du terroir, certains bars et terrasses très fréquentés, la supérette, le cercle M.O.C.L.I (café de rassemblement et de fête pour les pratiquants catholiques de la ville, endroit très fréquenté et toujours bondé de visiteurs de tous les âges) ou encore le complexe scolaire incluant tous les niveaux (de la maternelle au lycée). L'élément le plus interpelant est d'ailleurs celui-ci : chaque jour, de la maternelle au lycée, les élèves quittent les murs pour se rendre dans le complexe scolaire (conçu par Mario Botta). En effet, au cours des entretiens avec les parents, la plupart ont fait preuve d'arguments à l'encontre du fait que les enfants, sur leur temps libre, s'extraitent des murs de la ville pour retourner sur le parvis de l'école, grand parvis public que l'architecte a conçu de telle manière parce qu'il l'a voulu grouillant de vie.

Ces entretiens constituent une part importante de la compréhension des déplacements des enfants parce que « (...) l'apprentissage de la ville, les injonctions et les interdits parentaux constituent autant d'entrées propices à l'étude des représentations et des enjeux associés aux espaces urbains »¹. Ainsi, il était impératif de comprendre les limites physiques et territoriales imposées par les parents et les raisons de la localisation de ces frontières dans leur esprit. Force est de constater, au bout de dizaines d'heures d'observation survenant à différents moments de la journée et de l'année, que seuls les enfants accompagnés par les parents s'y rendent. Ces derniers occupent les bancs tandis que les enfants jouent sur le parvis. Les adolescents viennent seuls mais ne s'éternisent pas. Lorsqu'il a été demandé à certains d'entre eux s'ils étaient autorisés à s'y rendre, la plupart ont répondu que « oui et non... Enfin, on vient pour l'école de toute façon... Mais ma mère n'aime pas trop que je sorte de l'enceinte de la ville ». Lorsque les parents ont été interrogés, notamment ceux d'Andrea et Silvia, les deux adolescents ayant fait l'objet d'une analyse des parcours, les parents de Silvia ont répondu « Oui, elle y va c'est sûr, c'est son école. Je n'aime pas trop qu'elle y aille en dehors des horaires scolaires, elle me fait la vie pour ne pas y aller le matin et après elle fait tout pour y retourner l'après-midi² ! Je préfère qu'elle reste en ville. Mais c'est difficile de les empêcher. Alors leur dire de ne pas

1 **RIVIERE, Clément** : « Les enfants : révélateurs de nos rapports aux espaces publics », in *Métropolitiques*, 18 juin 2012

2 En Italie, l'école a lieu tous les matins, de huit heures à treize heures du lundi au samedi inclus.

s’y promener c’est compliqué. Ce n’est pas très loin de la ville de toute façon » (c’est même dans la ville, officiellement !). Ceux d’Andrea ont quant à eux déclaré que « C’est un garçon, il veut toujours s’éloigner. Il y va souvent oui, quand il n’a pas cours. C’est normal il veut quitter la ville un peu pour être tranquille ». Le premier élément qui ressort de ces témoignages est que cette portion de ville, dans l’exacte continuité du tissu urbain, n’est plus la ville pour la plupart des habitants. Le second élément est que, bien que ce trajet « hors ville » soit un trajet quotidien nécessaire, sa pratique est moins bien tolérée en dehors de cette nécessité, alors qu’il s’agit pourtant d’un trajet connu et pratiqué chaque jour. Comme le note Clément Rivière³, « les trajets pour (et puis) l’école se trouvent ainsi au centre des représentations parentales de l’autonomie urbaine des enfants ». Et en effet, nombreux sont les enfants (comme Giacomo) les plus jeunes qui se rendent seuls à l’école et empruntent ce trajet pour la nécessité scolaire hors des remparts le matin puis à treize heures, sans pour autant être autorisés à reproduire ce parcours en dehors des horaires scolaires. Même concernant les trajets intégrés et familiaux, qui plus est à étroite proximité des remparts et en continuité avec le tissu urbain, les murs de la ville semblent donc jouer un rôle mental de protecteurs dans l’esprit des habitants. Il existe donc bel et bien une véritable « logique de confinement »⁴ associée à des espaces délimités – ici le cœur de ville avec ses remparts pour frontières- qui, bien évidemment, s’infléchit au fur et à mesure de leur avancée en âge. Ainsi, si, même jeunes, les enfants s’éloignent du domicile relativement facilement, des notions d’intériorité subsistent : celles de la ville et de ses remparts. Si, petits, les enfants conservent un périmètre qui se concentre généralement plus ou moins autour de leur quartier, dans ce contexte particulier ils explorent en confiance d’autres points de la ville très vite. L’enceinte de la ville a été d’ailleurs évoquée par un autre parent disant « je le laisse aller partout en ville, il se sent en liberté. Même si en réalité, ne dépassant pas les murs d’enceinte, je sais qu’il n’est jamais bien loin. »

Cette partie réservée au relevé et à l’immersion a constitué un point important dans la compréhension du lien ville/remparts. Etrangement les enfants sont peu pris en compte dans les études urbaines car « il est, d’ailleurs, paradoxal que les sciences humaines et sociales au sens le plus large du terme s’intéressent de façon si marginale (Hirschfield 2002) aux enfants (hors des sous-thématiques disciplinaires relatives à l’éducation), si l’on considère qu’une de leurs prémisses fondatrices est que la culture et le fait social sont des choses apprises et non innées »⁵. L’étude des trajets et déplacements des plus jeunes ainsi que les entretiens réalisés avec les parents montrent que les anciens remparts de la ville continuent de constituer une frontière psychologique, une protection. L’enceinte n’a, semble-t-il, pas totalement perdu sa capacité à protéger et contenir, puisqu’aux yeux de beaucoup elle demeure la garante d’une certaine sécurité. Les remparts de la ville constituent donc une véritable ligne de franchissement, une

3 **RIVIERE, Clément** : « Les enfants : révélateurs de nos rapports aux espaces publics », in *Métropolitiques*, 18 juin 2012

4 **VALENTINE, Gill et MCKENDRICK, John.H** : « Children’s outdoor play : exploring parental concerns about children’s safety and the changing nature of childhood », in *Geoforum*, vol.28, N°2, p.219-235, 1997

5 **GAYET-VIAUD Carole, RIVIÈRE Clément & SIMAY Philippe** « Les enfants dans la ville », *Métropolitiques*, 8 avril 2015. URL : <http://www.metropolitiques.eu/Les-enfants-dans-la-ville.html>

frontière, qui contient encore la ville et, surtout, le sentiment de protection et d'appartenance. Être « en ville » à Città della Pieve, c'est être entre ses murs, tout simplement. Si les murs d'enceinte n'ont plus cette vocation physique à protéger, ils conservent une forte symbolique, image de sûreté, qui perdure au-delà de leur actualité.

Reprenant les travaux du médecin britannique William Bird et de l'urbaniste Pascale Legué, Thibaut Schepman⁶ explique les raisons de l'abandon de la marche par les enfants. « Les jeunes enfants n'ont bien sûr pas l'interdiction de marcher, mais ils font face à beaucoup d'interdictions dans la rue. Ils ont tous des limites spatiales à ne pas franchir autour de leur logement. Ça peut être un arbre ou une maison qui a été désignée par les parents. C'est souvent très restreint. En général, avant le CM2, les enfants n'ont pas le droit de traverser leur rue. »⁷ A notre époque, de plus en plus de véhicules motorisés sillonnent la ville, la rendant peu sécurisée, bruyante, polluée... Alors chacun reste parqué par la raison dans son couloir : la ligne des vélos, celle des piétons, celle des voitures, et même celle des bus... Et tandis que la chaussée, espace sacré, ne peut jamais être encombrée, les autres voies semblent plus accessoires puisqu'elles sont sans cesse entravées (d'ordures, de mobilier...). La ville s'étend, elle s'agrandit, poussant ses habitants à vivre de plus en plus éloigné de son centre et des services. Les distances deviennent complexes à parcourir à pied dans la nécessité et l'exigence du quotidien. Les enfants désertent les rues parce que la voiture abonde et rend dangereuse la traversée urbaine, et « c'est pour cela que les grands ont inventé une prison dorée qu'ils ont nommé «jardin» d'enfants ou «parcs de jeux» »⁸. La rue devient, de plus en plus, un lieu de passage et de traverse parcouru pour la nécessité de se rendre quelque part, et non pour l'envie de s'y perdre, y traîner, s'y arrêter, les temps de trajets décourageant souvent l'envie de s'y éterniser un peu. La notion de quartier a peu de raison d'être, puisque celui-ci n'est finalement pas pratiqué. Les enfants ne jouent plus « dans le quartier », ils ne peuvent plus se nouer d'attachement pour une entité qu'ils ne connaissent pas et ne pratiquent pas. L'échelle de Città della Pieve et sa configuration sans délimitation de la voirie aident à faire en sorte que chacun se sente légitime de la parcourir. Et c'est précisément par-là que la ville existe : par ses rues parcourues, pratiquées. « Ainsi, il ne suffit pas de construire un beau noyau d'équipements pour faire un quartier. »⁹ Il faut de la vie, des personnes qui sillonnent l'espace et s'y ancrent. Pour cela, l'espace doit offrir la possibilité d'être pratiqué quotidiennement. Philippe Ariès regrette que les rues contemporaines soient si différentes des rues passées et pense que « cette ville où les enfants vivaient et circulaient, nous l'avons perdue. »¹⁰ Mais la ville est en continuel changement, et les choses semblent vraiment s'infléchir. Il n'y a pas moins d'une décennie régnait l'aire du tout automobile. Puis, au fur et à mesure des contingences liées à la prise de conscience de la quantité d'espace (en terme de

6 SCHEPMAN, Thibaut: *Comment on a interdit aux enfants de marcher*, in L'OBS Rue89, octobre 2014

7 LEGUE in SCHEPMAN, Thibaut: *Comment on a interdit aux enfants de marcher*, in L'OBS Rue89, octobre 2014

8 PAQUOT, Thierry : « Les enfants dans la ville », in *Diversité École-Ville-Intégration*, juin 2005

9 SALVADOR, Juan : *Les sentiers du quotidien. Rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers en ville*, Éditions L'Harmattan, Collection Villes et entreprises, 2000, p.208

10 ARIES, Philippe : « L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville », in *Essais de Mémoires, 1943/1983*, ed. du Seuil, 1993

territoire) nécessaire à cette locomotion et à l'importance de limiter la pollution en favorisant des énergies moins polluantes et des modes de vie plus adaptés, l'aire des transports en commun et des mobilités douce, qui continue tout doucement son ancrage sous nos latitudes, prend une place importante dans les villes, tentant de reléguer la voiture à un rang secondaire mais sans y parvenir véritablement. Les conseils communaux déploient d'importants efforts dans la création de tramways et de réseaux de bus plus confortables (en termes de trajets et d'accessibilité), ainsi que dans l'élaboration (qui reste parfois anecdotique dans certaines villes surtout là où la configuration intrinsèque s'y prête difficilement) de pistes cyclables.

Les communes améliorent la distribution des réseaux afin d'inciter les pratiquants à se déplacer différemment et d'aucuns déjà ont fait le choix de les préférer à leur voiture. Dans certains cas, la ville des voitures est tellement engorgée qu'il n'y a pas d'autres choix que les transports en commun et leurs voies réservées pour parvenir à destination dans les temps. Par ailleurs, les pics de pollution dans les grandes villes ont rendu la circulation automobile complètement obsolète. Tout doucement, l'envie de marcher revient, avec une aire où l'activité physique, prend une place de plus en plus importante.

b. Fabriquer ses propres limites urbaines

Une tendance à relier les entités ville et territoire environnant existe. Ce lien entre les deux entités ressort dans les entretiens écrits. Sous quels aspects ce lien est-il évoqué ? Rejoint-il les données tirées de l'analyse de la partie graphique ? En fait, les réponses données permettent d'aller plus loin : si elles intègrent clairement des éléments du paysage à la ville, elles laissent également supposer que certains endroits géographiquement *dans* la ville soient en fait considérés comme en dehors de la ville.

L'une des questions de l'entretien écrit est ainsi libellée : « *Quel est, selon vous, le plus bel endroit de la ville ?* »

A cette question, les réponses attendues et présupposées étaient des éléments architecturaux remarquables, comme l'une des églises ou encore les places de la ville, ou bien le bastion médiéval connu dans les environs et en parfait état... Pourtant, sur les cinquante entretiens réalisés, pas moins de **quatorze réponses évoquent le versant du col, la campagne environnante ou les forêts alentours**, soit plus d'un quart des réponses.

Le tableau ci-dessous figure un récapitulatif de ces réponses « territoriales » :

Éléments liés aux territoires cités dans les réponses à la question : « <i>Quel est, selon vous, le plus bel endroit de la ville ?</i> » lors des entretiens écrits avec les habitants	Occurrence de cette réponse dans les entretiens
« Le versant du Mont Cetona »	3 fois
« les jardins »	1 fois
« la forêt »	1 fois

« La campagne environnante »	3 fois
« Le paysage »	6 fois

Il s'avère donc que la « ville » est envisagée dans l'esprit de ses habitants d'une manière beaucoup plus large qu'il n'y paraît. Ils assimilent l'étendue du territoire. Cette entité « ville-paysage » envisagée comme un tout est confirmée par un enchaînement de deux questions dont les réponses ont été relativement surprenantes :

« Où aimez-vous emmener des amis qui ne connaissent pas la ville ? »

suivi de :

« Quel est l'endroit que vous préférez en été / au printemps / en automne / en hiver ? »

La seconde interrogation ne reprend pas le terme de ville dans sa formulation, cependant la logique de l'enchaînement et de l'annonce de départ (questionnaire portant sur la ville) le sous-entend et ne permet pas de douter du lien.

A la première question, les réponses sont souvent stéréotypées, correspondant davantage au « tour » touristique proposé par la ville et déjà évoqué plus haut, à savoir les immanquables fresques du Pérugin, l'incontournable crèche de Noël du Pérugin, le sentier du Baciadonne (connue comme l'une des ruelles les plus étroites d'Europe) qui participe au folklore de la ville. Or, les réponses à la question qui suit rompent avec ce discours formaté... Concernant le lieu où les habitants aiment aller au printemps, les réponses ont une dominante claire : la campagne, bien que le pourtour de la ville revienne relativement fréquemment. Concernant la saison estivale les réponses révèlent, pour près de moitié des interrogés, la visite des jardins (hors du centre historique et des murs, situés à quelques kilomètres) ainsi que les chemins du pourtour de la ville (promenade le long de l'enceinte). Quant à l'automne, un gros tiers des réponses propose la campagne, les bois et les échappées visuelles vers la vallée (ce dernier élément est toujours situé *dans* la ville mais tourné vers l'extérieur). Enfin, en ce qui concerne l'hiver, les réponses sont, sans réelles surprises, à dominante tournées vers l'intérieur des maisons propres. Le tableau ci-dessous récapitule ce paragraphe :

Saison	Proportion des réponses concernée par cette dominante	Dominante dans les réponses des entretiens habitants à la question « Quel est l'endroit que vous préférez en été / au printemps / en automne / en hiver ? »
Printemps	La majeure partie	La campagne, le pourtour de la ville
Été	La moitié des réponses	Les jardins, les chemins du pourtour de la ville (<i>les jardins sont en dehors de la ville</i>)
Automne	Plus d'un tiers	Campagne, bois, échappées visuelles
Hiver	Plus de la moitié	L'intérieur des maisons

Après analyse de ces différents éléments, il semble que :

- les habitants de Città della Pieve considèrent les plaines, les collines et les forêts comme faisant un tout avec leur milieu de vie direct, puisqu'ils les citent comme « lieux de la

ville ». De manière générale, les réponses ont porté en grande partie sur le paysage, englobant et la ville et la vallée. La question est de savoir s'ils considèrent ces plaines, forêts et coteaux comme appartenant à la ville, ou bien s'ils considèrent que la ville appartient à l'ensemble de ces éléments naturels, en tant qu'entité intégrée à un système.

- Il est également intéressant de constater que la ville, telle que représentée dans l'exercice du croquis, est de nouveau souvent insérée dans un système plus global, territorial : le Monte Cetona, la Val di Chiana, autant d'éléments annotés et dessinés dans la représentation de la ville.

Les lieux de la ville hors de la ville pour les visiteurs francophones

Cette occurrence au système de territoire (campagne, vallée...) revient également dans les entretiens **réalisés auprès des visiteurs francophones**. L'une des questions de **l'entretien écrit avec les visiteurs francophones** est :

« Par quel(s) adjectif(s) qualifieriez-vous cette ville ? »

Certaines réponses orientent le choix du qualificatif vers le territoire. Le tableau ci-dessous récapitule les réponses en lien avec les éléments du paysage.

Matricule entretien	Réponses
TF4	« Sereine, suspendue , active »
TF5	« Historique, charmante, paysagère »
TF6	« Typique, harmonieuse, naturelle »
TF23	« Dominatrice, naturelle »
TF28	« Tranquille, ouverte (sur la vallée) »
TF31	« En harmonie avec sa terre »
TF34	« Perchée »
TF39	« végétalisée , belle »
TF41	« Naturelle »
TF44	« Paysagée »

La question qui suivait est ainsi formulée :

« Quels éléments de la ville considérez-vous comme marquants ? »

Ci-dessous, le tableau récapitulatif des réponses ayant un lien avec le paysage :

Matricule entretien	Réponses
TF3	« Sa situation »

TF4	« Beaucoup de végétal malgré le minéral »
TF5	« Fait qu'elle soit « perchée » et les quartiers distincts »
TF6	« Œuvres du Pérugin, domination de la vallée »
TF10	« Sa situation perchée , les rues qui suivent les pentes »
TF12	« Sa hauteur , les panoramas »
TF14	« Les paysages , les belles portes »
TF15	« Les cafés en terrasse, les panoramas »
TF18	« Petites ruelles, points de vue »
TF23	« Les ruelles, sa relation avec son paysage environnant »
TF25	« Fresque du Pérugin qui représente sa vallée natale »
TF28	« Les vieilles pierres, le parcours « Paysage » »
TF31	« Sa situation , sa couleur rouge »
TF34	« Le fait qu'elle siège , qu'elle domine »
TF36	« Sa quiétude, sa situation »
TF39	« Les ruelles fleuries, les panoramas depuis les murs d'enceinte de la ville »
TF41	« Les fleurs, son rapport au paysage comme un dialogue »
TF43	« Les places avec les terrasses de café, le sentiment « vacance » et le paysage »
TF44	« Les ruelles fleuries, les fresques, les panoramas »
TF49	« Les nombreux panoramas magnifiques sur la vallée et les belles portes en bois »

En observant les réponses répertoriées, il est notable qu'environ un quart des questionnés utilise un qualificatif en rapport avec la notion de paysage pour exprimer de façon représentative la ville. Les adjectifs cités peuvent être réunis en deux catégories. La première a trait à la notion de surplomb, qui est propre à la situation topographique de la ville. La situation de promontoire de la ville pourrait privilégier cette représentation. Dans les entretiens auprès des visiteurs francophones, les réponses ont donc été classifiées, pour rappel, de la façon suivante :

En relation avec la situation topographique de la ville	Suspendue, perchée
Evoquant un sentiment de dialogue ville/paysage	Ouverte, naturelle (2 fois), paysagère, en harmonie avec sa terre,

Les adjectifs « suspendue » et « perchée » peuvent être en mis en lien avec une fonction de **domination** ou de *panopticon* : observer, contrôler, surveiller, autant de fonctions liées à ces adjectifs. Les habitants ont donc un sentiment de bienveillance sur le territoire en rapport avec une certaine hiérarchie : la ville domine son territoire, le rapport à son paysage n'est donc pas complètement d'égal à égal.

Les adjectifs de la seconde catégorie interpellent de diverses façons. La ville est qualifiée **d'ouverte** malgré le mur d'enceinte qui la contient, et que l'on retrouve sur les croquis. On peut en déduire que les nombreuses percées et *belvedere* fonctionnent bien comme liant et, ici, le qualificatif choisi ne met pas en exergue un rapport de domination, mais un vrai échange : la ville est ouverte, comme peut l'être un individu socialement connecté ; elle est territorialement reliée au paysage qui l'entoure et elle entretient un rapport tout particulier avec lui. **L'adjectif « naturelle »**, cité deux fois, rallie l'espace construit de la ville à l'idée de paysage qui l'entoure. Que signifie une ville « naturelle » ? Peu de choses, en réalité. Ce qui est entendu va certainement dans le sens d'une contamination du paysage de la Valdichiana – un paysage jugé beau, composé de plaines, vallons et monticules, un paysage « naturel » (même s'il a été largement modelé au fil du temps par les diverses interventions humaines sur les points d'eau et écoulements de la vallée) et non urbain donc – à la ville de Città della Pieve. La « cité » serait donc avalée par le tout de la vallée, qui y injecterait ses propres caractéristiques. Il en est de même pour l'adjectif « paysagère », qui lie de façon indéfectible la ville au territoire, paysage observable depuis la ville, au point de l'y confondre et de l'y assimiler. L'expression **« en harmonie avec sa terre »** semble en revanche être la plus analytique : elle annonce l'idée d'une distinction des deux entités, la ville, le territoire, mais notifie le lien et l'osmose unissant ces deux éléments dans un même paysage à la fois naturel et urbain, le tout ne faisant qu'un. En s'intéressant à ce que les **visiteurs francophones** considèrent de **« marquant »** au travers des réponses répertoriées à la question suivante, il ressort qu'à peine moins de la moitié des interrogés propose une caractéristique liée au paysage comme « élément marquant ». Ici, dans la grande majorité des termes relevés, l'élément retenu est la qualité de la ville en tant que mirador permettant un accès libre au paysage, un œil observant : *panoramas, points de vue, hauteur, situations*, autant de termes largement cités qui abondent dans ce sens. La ville est marquante par sa situation topographique, son élévation. Le fait qu'elle soit *observatrice* de son paysage, presque qu'elle l'épie, n'est pas sans ramener la problématique de domination (visuelle). Néanmoins, certaines réponses interpellent et poussent plus loin le raisonnement. C'est le cas de la réponse du questionnaire TF10 : **« Sa situation perchée, les rues qui suivent les pentes »**. Dans ce cas, la situation évoquée comme point observant et dominateur est modérée par la suite de la réponse, ramenant ce postulat à une notion de suspension sans ambition de pouvoir, plutôt une adaptation à la physionomie du lieu et de l'emplacement choisi, certes, en surplomb, mais respectueux des courbes naturelles d'un paysage dans lequel la ville s'installe sans les bousculer.

Les réponses telles que : **« Les ruelles, sa relation avec son paysage environnant »** et **« Les**

fleurs, son rapport au paysage comme un dialogue» ont clairement voulu évoquer **l'osmose** et l'entente des deux entités, qu'ils ne manquent cependant pas de distinguer, mais qu'ils assimilent par l'usage de l'adjectif possessif « son ». Il s'agit de « son » paysage, celui de la ville. Pas « le » paysage, mais bien le sien propre. Celui auquel elle appartient mais qui, par réciprocité, fait partie d'elle également. On peut donc apprécier une distinction des entités dans ces réponses, mais aussi une liaison presque fusionnelle.

Une dernière réponse, la TF25, peut être considérée un peu différemment des autres. Elle fait référence à l'œuvre du Pérugin, et plus particulièrement, compte tenu du sujet du tableau, à sa fresque « L'Adoration des Mages », située dans l'Oratoire de Santa Maria dei Bianchi, fresque dans laquelle le peintre représente la vue vers le Trasimeno et la Val di Chiana depuis Città della Pieve. La première remarque est que l'interrogé connaît l'histoire de la fresque, car le paysage ainsi représenté est idéalisé et non réaliste. Il ne ressemble en effet pas à la réalité et n'évoque donc que symboliquement la vision du territoire de Città della Pieve. La seconde remarque est que le questionné se réfère à une entité imaginaire, représentation symbolique, davantage qu'au paysage environnant réellement la ville. Sa réponse est donc à classer à part, puisque le paysage n'y est pas évoqué dans sa réalité mais au travers du génie du Pérugin, qui est, en réalité, le vrai sujet de la réponse.

Une fois ces spécificités soulevées, il paraît évident que les visiteurs francophones de la ville de Città della Pieve, qui ne la pratiquent pourtant qu'un temps restreint, considèrent la ville comme faisant partie d'un tout indissociable de son paysage. Qu'ils l'envisagent sous le biais d'un rapport de domination – visuelle ou hiérarchique – ou à travers un échange constant et permanent, d'égal à d'égal, de deux entités s'appartenant l'une l'autre, Città della Pieve et la Val di Chiana sont deux maillons en dialogue perpétuel. Ce point met en avant l'impact des nombreuses percées et panoramas en ville, premiers contributeurs de la sensation d'une ville englobante, en symbiose avec son environnement.

4. Les métamorphoses du bâti

Città della Pieve a vu ses premières posées il y a bien plus d'un millénaire. Des siècles et des siècles de changements, de constructions, de destruction, de reconstruction, de remaniements... La ville, imprégnée de sens(ations), de vécus, de passages, n'en est pas moins ville avant tout parce qu'elle bâtie, parce qu'elle est une entité architecturale construite. Les bâtisses et constructions qui fabriquent les vides partagés sont le fondement de tout. Ces pleins racontent eux aussi l'histoire du temps qui passe, des vies qui se succèdent, des sociétés qui changent, et la compréhension de cette adaptabilité au fil du temps, ici, éclaire à la fois sur les modes de vie passés et actuels, mais également sur les manières à venir d'appréhender du bâti plus récent, des évolutions plus contemporaines. Si tout ce temps écoulé semble montrer une résistance du bâti, par quelle flexibilité cette résistance, cette résilience des bâtisses, opère-t-elle ? Qu'est-ce qui rend tant flexible que, bien du temps après, tout continu de trouver une place dans le tissu urbain malgré les changements sociétaux, climatiques, les avancées... ? Pourtant, les premiers plans établis de la ville semblent montrer une apparente constance du bâti. Mais tout ceci n'est qu'apparence...

A. L'indice, le réel, la trace : une histoire en marchant

C'est en parcourant la ville que certains aspects constructifs ont surgit à nos yeux. L'observation des façades a constitué un apport précieux qui a permis de générer différentes hypothèses. Dans un premier temps, l'hypothèse de lots originels identiques qui auraient supposé donc un plan de construction urbanistique, avec un découpage de parcelle, des gabarits... C'est cette première hypothèse qui sera vérifiée tout d'abord. Ensuite il sera question des traces des évolutions de la société sur les bâtisses, qui deviennent les précieux indices à une reconstitution de la manière d'habiter autrefois, et permettent un retour au réel en mettant en exergue la manière d'habiter aujourd'hui. Toutes ces traces sur les façades ont été source de questionnements multiples, mais surtout d'embranchement à une réflexion sur certaines évolutions actuelles des besoins.

a. Mémoire toponymique et modulation typologique

Au cours du relevé architectonique global réalisé en 2012 dans l'ensemble de la ville de Città della Pieve, une élévation en hauteur des édifices a constitué la constante dans les opérations de réécriture du bâti urbain. Ces modifications en hauteur sont lisibles au travers du changement d'appareil d'un étage à l'autre, comme le montre la figure ci-dessous, d'après un relevé réalisé dans le quartier Castello.



1. Stratification verticale des façades :

Coutures sur les façades
 Changement de matériau



Figure 1 : Modification de l'appareil en hauteur. Photographie 2012 (

Des appareils irréguliers, des joints repris ou non, des tailles de briques différentes, une régularité ou au contraire, une irrégularité, autant d'éléments qui permettent d'établir une chronologie des interventions sur les bâtisses.

Le relevé de la rue Sant'Egidio, située dans le quartier Casalino, révéla un élément intéressant : il sembla en effet possible de lire une hauteur initiale identique concernant le tout premier appareil et de déceler également des travées de taille semblable bien que, depuis, certains lots aient été rassemblés ou scindés. Cette observation s'est finalement révélée valable pour le quartier entier, cette caractéristique apparaissant clairement dans l'ensemble des rues.

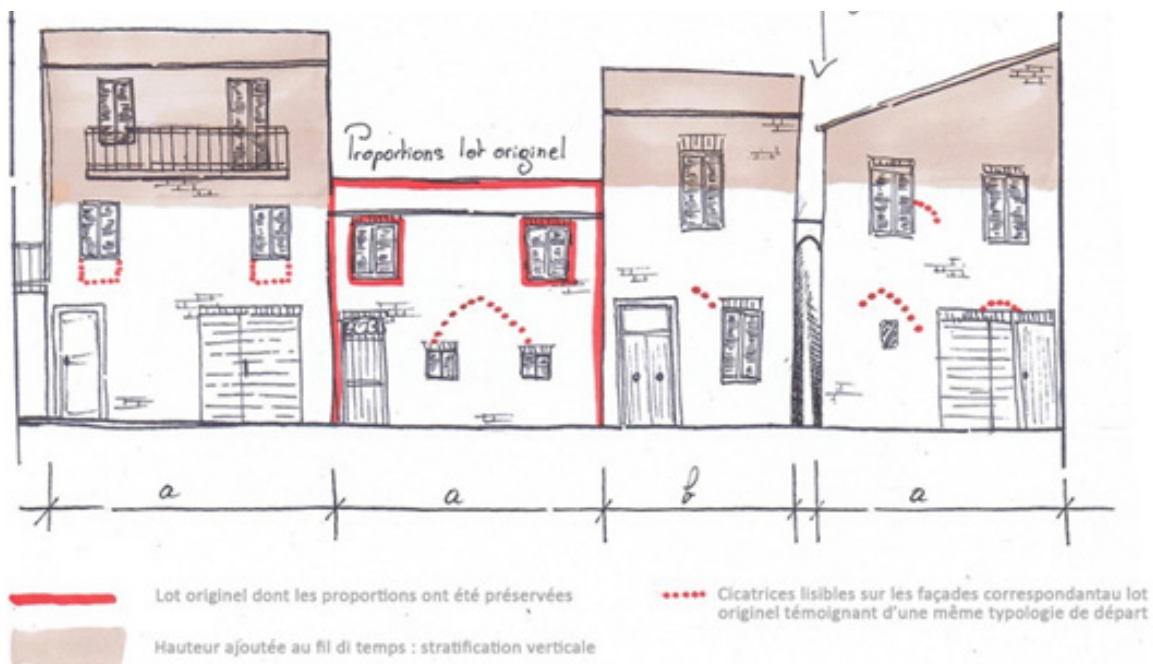


Figure 2: Stratification verticale du bâti en façade dans le quartier du Casalino, rue Sant'Egidio. Document réalisé en 2012

Sur l'extrait de relevé de façades ci-dessus (figure 2), plusieurs remarques peuvent être formulées :

- Les extensions réalisées ont été verticales, conduisant à des disparités de hauteur entre les lots. Cependant, en observant le bas des habitations, il s'avère que tous les rez-de-chaussée sont constitués du même appareil, matériau qui s'établit chaque fois jusqu'à exactement la même hauteur pour chacun des lots. Ainsi, il semble probable que les maisons d'origine aient toutes été de la même hauteur au départ.
- Les lots sont tous de dimension a , sauf un. La venelle Baciadonne rend le lot de dimension b plus étroit que les autres lots de dimension a . Si, comme supposé par les historiens Maria Luisa Meo et Valerio Bittarello, cette venelle est le fruit d'un litige entre propriétaires, cette variable de largeur peut facilement être imputable à ce litige. En effet, si l'habitation du lot b avait, comme toutes les autres maisons, été scellée à la suivante, la largeur de sa façade aurait rejoint la taille des lots a . Cette « anomalie » peut donc s'expliquer par la création de cette venelle. Il s'avère qu'en plus d'une hauteur similaire, les lots avaient également une largeur similaire.
- En observant les traces laissées par les anciennes ouvertures (notamment sur le tout premier lot repris dans le schéma ci-dessus), il ressort que les fenêtres originelles se trouvaient à même hauteur que les fenêtres du lot suivant. Ces lots devaient donc être identiques. Plus bas et dans d'autres rues, cet emplacement est repris pour la plupart des habitations ayant maintenu l'ouverture originelle (bien qu'ayant souvent été agrandie)
- De même, la trace de l'arc des anciennes ouvertures gothiques au rez-de-chaussée laisse imaginer un schéma identique : une porte haute à la voûte ogivale, d'hauteur égale.

En observant cette figure et à partir des observations ci-dessus, on perçoit une hauteur égale au départ pour toutes les habitations, ainsi qu'une largeur similaire mais également des typologies d'ouverture similaires. Ces informations permirent de penser qu'il s'agit ici d'un quartier construit « en bloc ». Mais, ces habitations datant probablement de l'an mille, il n'était pas certain qu'il puisse réellement s'agir d'une telle « manœuvre » urbanistique de masse. Si oui, à qui étaient destinées ces constructions ? Les éléments ici recueillis ne permettaient pas de répondre à ces interrogations. Il fallut attendre de récolter d'autres éléments, cette fois-ci liés au nom des quartiers de la ville. Cette information, inattendue en réalité, éclaira et renforça ce qui venait d'être mis en lumière.

C'est au cours des recherches portant sur la toponymie, au moment de la découverte de la signification du terme « *Casalino* », qui est le nom du quartier (*terziere*) de la ville où se situe cette répétition de lots, que cette hypothèse de lots identiques a pu être confirmée. Le « *terziere Borgo Dentro* » – littéralement « quartier du bourg intérieur » – doit désigner une partie de la ville ancienne, une partie incluse dans une intériorité probablement autre que celle connue jusqu'ici, et qui devait s'opposer à un bourg extérieur, forcément. Peut-être les autres quartiers n'étaient-ils pas enserrés au départ...

Cette appellation laisse dans tous les cas supposer qu'il existât donc une ville au-dehors et une à l'intérieur de quelque chose (une muraille, une un fossé...), donc probablement des murs d'enceintes différents de ceux actuels. Le second quartier se nomme « *terziere Castello* » – le quartier château. Cette appellation laisse supposer que cette portion de la ville accueillait un palais particulier, un château (désormais disparu), qui abritait vraisemblablement la noblesse. Enfin, le dernier quartier se nomme « *Casalino* », il s'agit de celui qui nous intéresse particulièrement ici. Avant d'en révéler le sens exact, il avait été supposé que cette appellation caractérisait un lieu où se trouvaient de « petites » maisons. *Casa* signifie en effet « maison » en italien, et le suffixe -ino(a) sert en général à signaler la petitesse de l'élément (un *cappello* – un chapeau-, un *cappellino* – un petit chapeau- par exemple).

La rue Case Basse située dans ce quartier – littéralement rue des « maisons basses » – allait dans ce sens, signalant que la caractéristique des maisons, de cette rue au moins, était leur faible élévation comparé au bâti global. Il existe une autre signification en vigueur dans la langue italienne, même s'il s'agit d'un terme désormais peu usité : *casalino* caractérise également une maison en ruine, en mauvais état. Qu'il s'agisse de caractériser la petitesse des habitations ou leur état de délabrement, ce quartier semblait dans tous les cas abriter une population modeste. Or, lors d'une discussion avec Valerio Bittarello¹, celui-ci évoque alors le terme *casalino* comme un terme très ancien dont il témoigne avoir trouvé certaines traces dans de vieux manuscrits. D'après lui, celui-ci semblait désigner une typologie spécifique d'ancien quartier moyenâgeux où résidait en général la classe des ouvriers (des *pedoni* – piétons-, comme ils étaient appelés) dans des lots répétés et accolés, construits simultanément pour abriter cette population. Ce terme n'est donc plus utilisé dans ce sens aujourd'hui dans la langue italienne, cependant, il conclut quant à la possibilité d'une série identique, d'un quartier complet construit de manière uniforme pour une classe de population donnée. Une sorte donc de **lotissement médiéval** constitué de **lots identiques**, de même hauteur et de travée égale. Vraisemblablement destiné aux **classes populaires**, aux paysans qui quittaient les campagnes pour venir vivre en ville en tant que main-d'œuvre, artisan ou encore marchands. « Je pense qu'à l'origine, la façade des habitations devait correspondre au lot gothique à trois ouvertures » ajoute-t-il, « des **maisons à un étage bas mais dans tous les cas dotées de trois entrées** », certainement une plus étroite pour l'habitation et deux plus haute, probablement pour la boutique, l'atelier... « Dans les ruelles les plus étroites, les ouvertures se réduisaient au nombre de deux »². En effet, dans les rues les plus étriquées, la trame se raccourci mais les lots semblent, au vu des traces sur les façades, demeurer identiques les uns des autres. L'origine de cette appellation permet ici d'éclairer la structure urbaine du quartier. Ainsi, la première étape a consisté à parvenir à reconstituer un module originel en décryptant les coutures lisibles. A partir d'un petit lot situé tout au nord de la rue Santa Maria Maddalena, le croquis ci-dessous a pu être réalisé afin de refigurer le gabarit de ces maisons originelles. D'après les relevés de certains lots (notamment le dernier lot à droite sur la photographie ci-après), il existait deux percées aux étages, juste sous la charpente. Ce qui permet de conclure qu'il y avait bien un étage dès l'origine.

1 Valerio Bittarello, *Entretien de juin 2013*, au Palazzo Orca, propos recueillis par Melissa Bellesi

2 *Idem*

Toponymie

+ recherches historiques (archives, entretien avec historien...)

+ observation / relevé

= RECONSTITUTION HYPOTHETIQUE

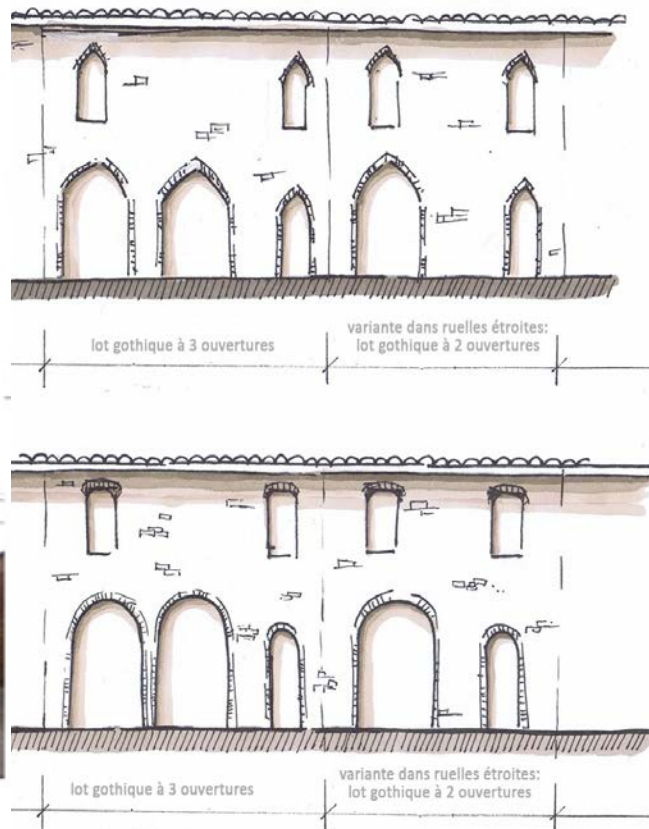


Figure3: Reconstitution d'un lot gothique originel dans le quartier du Casalino, rue S.M. Maddalena

Sur les deux maisons figurant sur la photographie ci-dessus, rue Santa Maria Maddalena, le schéma cité plus haut est facilement lisible (repris en schéma-type à côté de la photographie). Le dernier lot à droite dont la façade est brute laisse encore bien deviner les deux entrées (une grande et une petite). Ce lot montre que les ouvertures en rez-de-chaussée ont été modifiées et que la toiture a été rehaussée, certainement pour aménager un étage plus confortable.

Si les lots de départ ont tous été identiques il y a mille ans ils ont, aujourd'hui, subi maints remaniements individualisés, dus aux préoccupations et aux usages de ceux qui les occupaient. Mais grâce à la reconstitution du module originel, ses dimensions et sa typologie, il fut relativement aisé de procéder à une lecture éclairée des évolutions successives dans ce quartier. Il est également intéressant de constater qu'il ne réside aucun lot inchangé. Tous, mêmes de façon minime, ont été remaniés, même ceux qui semblent pourtant très proches du module d'origine : ils affichent soit une légère élévation de la toiture pour rehausser l'étage, soit un agrandissement des baies, soit une modification des accès au rez-de-chaussez.

Ces observations amènent à repenser certaines typologies longtemps utilisées au moment de l'essor de la Révolution Industrielle et souffrant d'une image négative aujourd'hui: les cités ouvrières. Ces typologies reprennent exactement à la fois les buts, les ambitions et les physionomies de ces cités médiévales millénaires. Accolées (parfois en bâti continu parfois en lots), de gabarit égal et répétitif, ces habitations devaient assurer un logement décent avec une salubrité acceptable et un accès au logement facilité aux classes les plus populaires. Dans la région du Grand Est, il s'agit d'une typologie extrêmement répandue. Or, se saisir du potentiel de modulation typologique de leurs homologues médiévaux pour réfléchir aux

possibilités d'évolution de ces habitations semble être une piste intéressante pour les territoires concernés par ces cités. En effet, elles aussi sont d'aspect solides (murs épais qui garantissent des écarts de température modérés même sans isolation et qui, contrairement à l'image qu'ils revêtent, sont de bonne facture et bien plus efficaces que nombre de logements bâtis dans les dernières décennies), elles peuvent présenter les mêmes capacités d'adaptation que leurs ancêtres médiévales, voire davantage, compte tenu du fait que toutes les cités issues de l'aire industrielle possèdent également un jardin. Ainsi, il pourrait devenir possible de les projeter comme constitutive d'un modèle pérenne, bien davantage que d'autres habitations plus récentes. Répondant parfaitement à un besoin d'économie du territoire, elles constituent un modèle qui pourrait être le modèle le plus adapté actuellement. Sans oublier que le modèle social qu'elles portaient et les rapports à la rue et aux autres qu'elles proposaient constituent encore aujourd'hui des repères intéressants pour le développement d'une vie citadine riche et prolifique. Une réflexion plus poussée, permettant de mettre directement en confrontation ces deux modèles, médiéval et industriel, est présentée en conclusion de ce travail afin de jauger le potentiel des cités ouvrières industrielles.

b. Les légendes urbaines : la ville pas à pas

Appartenir à un même territoire peut sembler l'affaire d'échelles vastes. Pourtant, certains effets géographiques existent à une plus petite échelle, celui d'une ville, contenu dans un mur, comme à Città della Pieve... Les entretiens écrits ainsi que les entretiens informels ont révélé des éléments intéressants quant à l'imprégnation des imaginaires populaires dans l'esprit des habitants. Cet imaginaire semble prendre ses racines, dans des faits historiques passés glorieux. Plusieurs siècles plus tard, ces faits continuent de conférer certains affects, et de déformer le regard ainsi conditionné.

b.1 L'œil conditionné

Quelle est la part de cet imaginaire qui ressort au sein des entretiens écrits des habitants ? Certains éléments permettent d'avancer des théories quant à la réponse à cette question. A la question « Qu'est ce qui symbolise votre ville? » qui leur est adressée, onze personnes citent « l'aigle ». En effet, comme Valerio Bittarello l'évoque, « la morphologie urbaine de Città della Pieve rappelle celle d'un aigle, en hommage à l'empereur à qui elle resta fidèle. »¹ Comme il le confirme lors de l'un de ces entretiens², l'aspect morphologique de la ville en plan rappelant la morphologie d'un aigle serait un hommage à l'empereur à qui la ville resta fidèle, rebelle envers ceux qui voulaient l'en détourner, même placée sous domination de l'État Pontife. Ainsi, le *terziere Casalino* (ici, *terziere* vaut toujours pour « quartier »), serait l'aile de l'animal, le *terziere Castello* constituerait sa tête et le *terziere Borgo Dentro* figurerait le ventre de l'aigle.

1 **BITTARELLO, V.** (1994/2004) : *Guida del territorio, Città della Pieve*, Città della Pieve, T. P. Edizione.

2 **BITTARELLO, V.** : entretien du 8 janvier 2012 avec Melissa BELLESI, Città della Pieve.



Figure 4 : Plan de Città della Pieve

En observant la figure 4, plusieurs éléments interpellent : d'une part, la ressemblance avec l'aigle déjà évoquée à plusieurs reprises – et très revendiquée !- n'est pas frappante et demande une certaine attention de la lecture des contours. Afin de vérifier qu'il ne s'agissait pas d'une remarque subjective de la part d'un *étranger* à la ville, un exercice spécifique a été mis en place. Vingt et un visiteurs italiens retenus au hasard ont été interrogés concernant la forme de la ville.

La question a été ainsi formulée : « A quoi vous fait penser la forme de la ville vue en plan ? » (plan à l'appui), suivi de : « Et voyez-vous un aigle ? » lorsque celui-ci n'était pas évoqué. La plupart des interrogés n'ont pas cité ni « vu » la forme d'un aigle (plus des

deux tiers des interrogés). Après un bref entretien qui faisait suite aux deux questions, il s'est finalement avéré que tous ceux qui avaient avancé y reconnaître un aigle avaient au préalable entendu parler de cette assimilation, les autres donnant des réponses de toutes sortes relativement éloignées de celle attendue. Certains d'ailleurs qui avaient répondu « aigle » n'ont pas hésité à revenir sur ce point en avouant qu'en réalité, ils avaient bien du mal à reconnaître l'animal dans le plan de la cité. Ceux qui, en revanche, n'avaient pas cité l'aigle, répondaient à la seconde question par un étonnement « Un aigle ?... Je ne sais pas... Peut-être un peu » et, pour la plupart, ils concluaient davantage à la forme d'un oiseau et non spécifiquement d'un aigle. L'une des participantes a même répondu « Certainement pas un aigle ! Oui un oiseau, pourquoi pas. Un peu. Mais cela ne ressemble pas du tout à un aigle. Avez-vous au moins déjà vu un aigle ? ». Ainsi le mot aigle ne trouve aucun écho dans la typologie urbaine.

A ce stade, l'hypothèse selon laquelle la ville aurait été bâtie consciemment d'après la forme d'un aigle semblait peu plausible, et émanait plutôt du fruit d'un imaginaire local conditionnant la perception. Compte tenu des témoignages récurrents des habitants de Città et compte tenu également de la récurrence de cette information dans les ouvrages sur la ville, des plus anciens aux plus actuels, une étude de l'édification urbaine de Città della Pieve a été réalisée. Pour cela, il a été nécessaire de reconstituer les étapes de construction de la ville et ses morphologies passées, travail qui n'avait jamais été réalisé auparavant. Seule une reconstitution de l'évolution

urbaine et la compréhension de son expansion pourraient permettre de confirmer l'hypothèse selon laquelle la morphologie liée à l'aigle constitue une légende urbaine conditionnant la perception des habitants et des observateurs.

Tout d'abord, l'élément important à considérer est qu'il n'existe pas de reconstitution de son évolution, et, vraisemblablement, la ville s'est construite de façon très morcelée au fil de son histoire suivant principalement un critère qui semble lisible sur les photographies aériennes et les cartes topographiques où apparaît la topographie des lieux : les lignes de la ville suivent les lignes du promontoire où elle s'installe. Lors d'une première approche, il semble donc que sa morphologie résulte tout simplement des crêtes et s'adapte au dénivelé, se développant au gré des possibilités d'installation et de construction. Il suffit d'observer les photos du promontoire pour le déceler. Mais il était important d'asseoir cette théorie. L'observation d'une ancienne carte datant de 1540, accessible aux *Archivi di Perugia* mais non reproductible, indiquait comme nom de ce qui semblait être la rue Roma « *Vetus lanua* », ce qui signifie « vieille porte » en latin. Comme les noms étaient, à l'époque, rarement attribués au hasard, les recherches ont donc tout d'abord porté sur cette zone de la ville, à savoir les rues Roma et Manni. La rue Manni apparaît telle quelle dès les premiers plans de la ville datant du XIIIe siècle. Elle semble donc bien ancienne. Une fois sur place, dans cette rue, quelques éléments sont repérables à l'œil nu.



Photographie 1 : Passage rue Manni en arrivant par le boulevard au pied du mur d'enceinte

Le passage de la photographie 1 se situe à l'autre bout de la rue Manni, donc à l'opposé de la rue Roma (anciennement nommée *Vetus lanua*), qui lui est perpendiculaire.. Il est remarquable sur cette photographie que l'ombre est brisée au bas du mur, comme si celui-ci avait été creusé. Ce creusement se poursuit sur une longueur d'environ trois à quatre mètres jusqu'à ce que la rue s'élargisse légèrement.

Or, ce type de creusement est en général causé par un passage fréquent. Dans ce sillon creusé, le mur est comme poli. Cet aspect poli des creusements dans le mur laisse à penser que ces sillons sont très anciens. De plus, la hauteur de ces sillons par rapport au sol laisse supposer qu'il s'agit du frottement récurrent de roues de chars. Ainsi, l'embouchure de cette rue pourrait être, en effet, un ancien accès à la ville par lequel transitaient les marchandises, puisqu'à l'époque il n'était pas d'usage qu'elles pénètrent via les portes principales de la ville. Sa situation en ligne droite de la supposée ancienne porte conforte cette théorie. La question de ces sillons et leur lien éventuel à l'ancienne entrée dans la ville a été posée à l'architecte et chercheur Fiorenza Bertolotti¹ lors d'un entretien réalisé en août 2014. Celle-ci confirme que des fondations plus anciennes, actuellement en datation mais semblant provenir d'avant le Xe siècle, ont été découvertes derrière le mur en question, sous les habitations de la rue Manni. Cette information conforte l'idée que la rue Manni est très ancienne, probablement l'un des premiers axes autour duquel s'est bâtie la ville, et confirme l'hypothèse d'une entrée expliquant ce sillon dans le mur ainsi que son ancienne appellation.

De surcroît, les premiers plans cadastraux observés aux Archives de Pérouse laissent à penser que ce quartier est une zone très ancienne de la ville puisqu'il y figure sur chaque document, même les plus esquissés. Grâce à l'ensemble de ces données, il est possible d'avancer que le tronçon de ville où se situe la rue Manni est l'une des portions originelles de la cité. D'autres observations dans la rue Vannucci, qui constitue la rue principale de la ville, permettent de progresser dans la reconstitution de l'établissement de cette ville. Sur la photographie ci-après, le bâtiment à droite a été entièrement reconstruit dans les années 50 (l'édifice original a été détruit par les bombardements lors de la Seconde Guerre mondiale), mais l'édifice à gauche est beaucoup plus ancien.

Ce second édifice présente une particularité : il possède, comme le corps de bâti adossé dans la ruelle que montre la photographie, les traces d'un ancien bossage, beaucoup plus ancien.

D'énormes pierres jaunes sont remarquables dans l'appareil en vieilles briques. Ces pierres sont visibles tout le long du bâti de la ruelle ici photographiée (non pas sur le premier bâtiment faisant l'angle, son appareil régulier provient d'une reconstruction, certainement d'après-guerre). Une étude menée par Luca Cesaretti², ingénieur civil et docteur en Urbanisme a révélé qu'elles sont identiques à celles qui constituent le mur d'enceinte de la ville. Cet élément laisse pressentir qu'il devait certainement y avoir eu une première ceinture murale, ce que confirme Valerio

1 **BERTOLOTTI, Fiorenza** : Entretien du 13 août 2014, Palazzo Corgna, propos recueillis par Melissa Bellesi

2 **CANUTI, Fiorenzo** : *Nella Patria del Perugino*, ed. Città di Castello, 1926

2 **CESARETTI Luca**, Studio urbanistico e geologico della città di Città della Pieve, documento interno

Bittarello au cours d'un entretien in situ³. Si les recherches concernant la ville sont seulement en cours et qu'il n'y a pas encore eu de publication scientifique, il semble en effet ressortir des dernières études menées par Bittarello que ces pierres datent bien de la même période que celles qui constituent le mur d'enceinte autour de la rue Manni, constitué d'un appareil différent de celui de la muraille côté nord, via Marconi, ou encore de celle côté sud-ouest, viale Garibaldi. Cette ceinture murale est considérée comme la plus ancienne de la ville, datée aux environs du XIe siècle. La ville aurait été enceinte d'une première ceinture murale, celle-ci aurait ensuite été englobée dans le tissu urbain lors des différentes phases d'agrandissement et de reconstruction de la ville, comme en témoignent les traces dans le bâti.



Photographie n°2 : Venelle photographiée depuis rue Vannucci vers rue Fiorenzuola

Les murs d'enceinte actuels, hormis ceux sur le front ouest, datent quant à eux du XIIIe siècle d'après des plans établis à cette époque. Ils seraient venus englober les édifices bâtis en dehors du premier castrum. Or, il semble que, depuis cette époque, la physionomie globale de la ville n'ait pas été modifiée. Toutefois, l'observation du plan de ville actuel permet tout de même d'émettre des hypothèses concernant certaines modifications internes opérées depuis : hormis une élévation verticale très notable du bâti (l'espace au sol étant contraint dans les murs par les constructions existantes, les extensions et agrandissements ont principalement été réalisés en hauteur, et le changement d'appareil des habitations d'un étage à l'autre en témoigne) qui n'est pas perceptible en plan, il est possible d'y lire cependant une densification de l'ancienne maille,

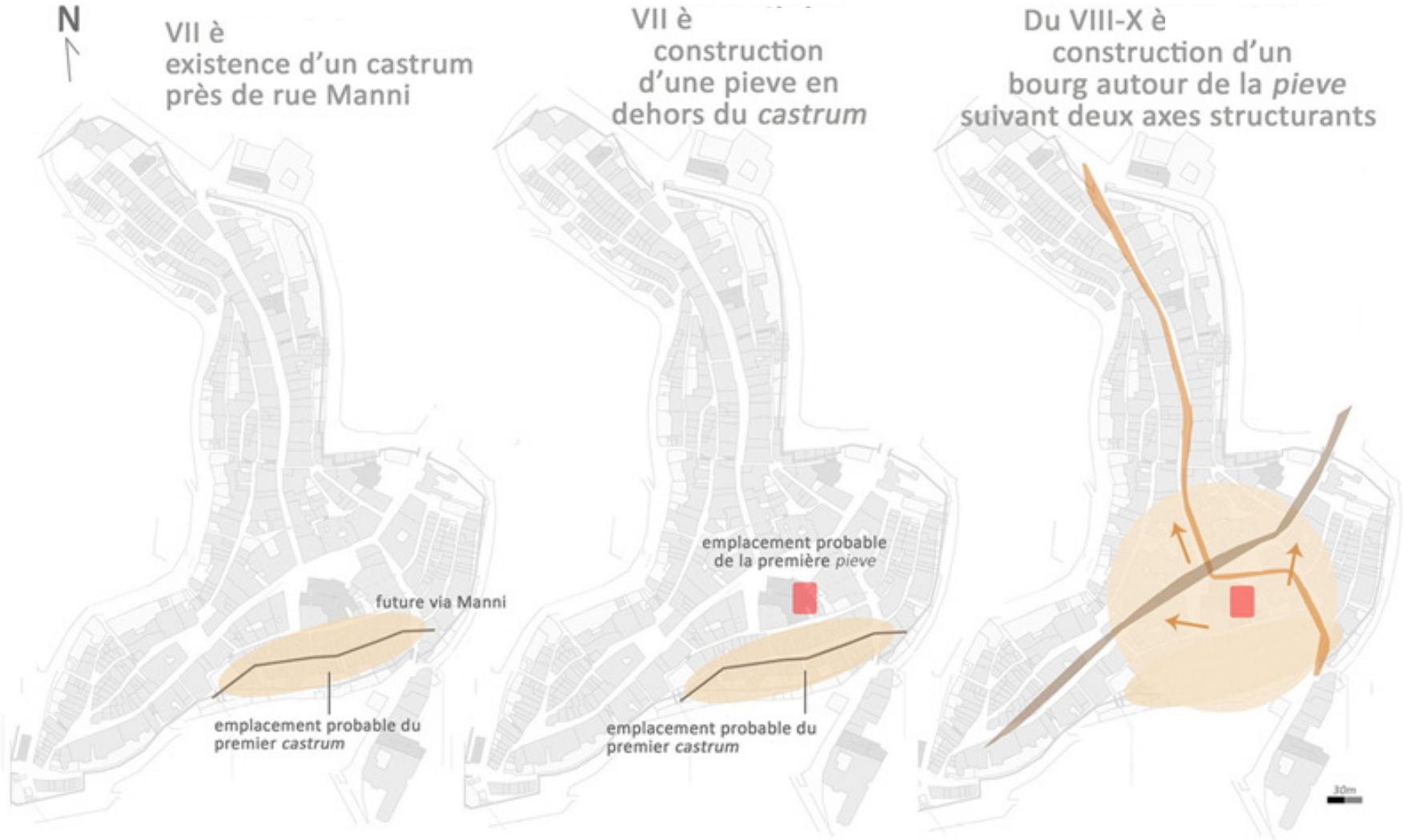
qui comme toutes les mailles médiévales de cette époque devait être beaucoup plus ténue. En effet, les cités médiévales comportaient nombre de ruelles très étroites. Or, Città della Pieve n'en comporte pas tant que cela et, en observant avec attention le plan de la cité, il est aisé de deviner que la maille originelle, celle du XIIIe siècle, devait être beaucoup plus menue et que ces interstices de passages ont certainement été avalés par le bâti, survivant parfois sous la forme de passages couverts qui sont très nombreux dans la cité. D'après la topographie de la vallée, la ville a très certainement été structurée autour de deux axes majeurs, à savoir l'actuelle rue Vannucci et la rue Garibaldi, qui sont toutes deux superposées au tracé de voies romaines très anciennes, et qui se croisent toutes deux sur l'actuelle place centrale, ancienne *platea publica*. Sous l'actuelle cathédrale se trouve d'ailleurs une ancienne crypte qu'il est possible de visiter⁴. Celle-ci ne correspond pas aux fondations de l'édifice en question ; elle est en effet décalée de la cathédrale et sa physionomie ne colle pas à celle d'une cathédrale. Cela signifie que ces fondations sont bien plus anciennes et, d'après Luca Cesaretti, datent certainement du VIIème siècle⁵. Il s'agit probablement des vestiges d'une plus ancienne bâtisse. Città della Pieve signifiant « ville de l'église », les *pieve* étant autrefois de petites églises dédiées à la fonction de baptême, il est fort probable que les habitations se soient structurées autour de cet édifice.

Les *pieve* étaient disséminées sur le territoire, en dehors des villes, afin d'assurer une abondante diffusion religieuse en convertissant au baptême les habitants des campagnes, et elles ont disparu à la Renaissance, remplacées par les baptistères. Sa situation proche de deux grosses voies romaines passant juste à proximité en faisait un endroit stratégique, proche des voies et bien en vue sur son monticule. Les vestiges trouvés sous la cathédrale pourraient donc bien être ceux de la *pieve* originelle, juste au croisement des deux axes. Quelques habitations se seraient installées autour, en suivant le tracé des deux voies, puis la ville aurait été contenue dans une première enceinte autour de laquelle se seraient, à nouveau, installées de nouvelles bâtisses, elles-mêmes englobées dans l'enceinte au XIIIe siècle au moment de la fondation de la seconde enceinte, celle encore définie actuellement.

4 En rénovation lors de cette étude, il n'a pas été possible d'en faire des photographies.

5 **BITTARELLO, Valerio** : Entretien du 9 janvier 2012, propos recueillis par Melissa Bellesi

Planche 1 : Hypothèse concernant l'évolution de la ville à travers les siècles,



X^e siècle : construction
de la première enceinte
du Castrum



XIII^e siècle : construction de la seconde enceinte afin
d'englobèr les constructions développées derrière les murs
autour des deux axes structurants



Ainsi, la ville s'est vraisemblablement construite sur plusieurs siècles autour d'éléments spécifiques tels que le tracé d'anciennes voies romaines, un édifice emblématique (la première *pieve*) et une topographie naturelle (constituée de val et vallons). De fait, comment et en quoi sa physionomie finale peut-elle réellement constituer un hommage à l'Empereur ? A la lumière de ces éléments, l'hypothèse de l'aigle comme modèle au développement de la ville semble hautement improbable. Pourtant, les habitants de la ville, ceux-là même qui en connaissent le mieux son histoire et ses lieux, citent tout de même cette légende si peu probable et se laissent convaincre par des arguments peu plausibles. L'imaginaire collectif local prend donc le pas dans cette affirmation. En effet, l'imaginaire ayant la capacité de faire ou de construire des images, il possède également le pouvoir « de ne pas affirmer la présence réelle de son objet »⁶, mais de se suffire de son impression et de ses légendes. Cette faculté à créer des images, ou plutôt des *copies commentées*, au sens d'interprétées, de l'image perçue, découle forcément d'éléments visuels retenus d'une matière sélective associés à des événements historiques marquants, sélection dans laquelle la culture joue forcément un rôle.

C'est ainsi que des qualificatifs inappropriés peuvent supplanter toute logique et toute vraisemblance ... jusqu'à convaincre une majorité ! Image mouvante, évoluant au fil du bagage constitué et qui se complète au fur et à mesure de l'expérience de vie. Avancer de tels hypothèses implique cependant que les images en question ne puissent jamais totalement être figées, mais toujours complétées. Car « autant dire qu'une image stable et achevée coupe les ailes à l'imagination⁷ ». Issues de toutes ces fables qui ont été contées, les légendes peuplent l'esprit, habitent l'espace, tous ses recoins et l'obscurité. « Mais un enfant a peur dans l'obscurité ou quand il s'égaré dans un endroit désert, parce qu'il peuple ce lieu d'ennemis imaginaires, parce que dans cette nuit il craint de se heurter à il ne sait quel être dangereux. »⁸ Ainsi, les histoires véhiculées, les faits historiques choisis pour être relatés, ceux qui ont perduré au fil des générations, ceux qui trouvent une place renouvelée dans les ouvrages et les publications actuelles, et toutes ces légendes orales qui traversent les âges habitent les imaginaires de chacun, depuis la plus tendre enfance. Certains architectes, comme Peter Zumthor ou Louis Kahn, parlent de cette formation inconsciente et pourtant en pleine conscience de ce qu'est une ville, ses pleins et ses vides, comme en témoignent leurs ouvrages et certaines déclarations, comme celle de Kahn en 1973 : « J'essayais toujours de tester mes capacités physiques. On

6 **MERLEAU-PONTY, Maurice** : « L'imagination, compte-rendu de l'ouvrage de Jean-Paul Sartre » in Maurice Merleau-Ponty, *Parcours*, 1936-1951, Paris, éditions Verdier, 1997

7 **BACHELARD, Gaston** : *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1943

8 **HALBWACHS, Maurice** : *La mémoire collective*, 1950 ; rev et aug 1997, éditions Albin Michel

m'envoyait à l'épicerie. Il y avait une petite rue ; j'essayais toujours de la traverser d'un bond. La distance était réelle, mais pas impossible à franchir. Quand j'étais petit, la pointe de mes pieds touchait toujours le bord de la rue, pas le trottoir. Une fois j'y suis presque arrivé, mais je suis tombé en arrière et ma tête a heurté la chaussée. Quelqu'un m'aida à ramasser les provisions. Je perdis la vue. Je ne voyais rien. Je savais où je me trouvais et je rentrai à la maison en pensant à ce qui arriverait si je perdais la vue. J'étais prêt à m'adapter là, tout de suite. Je montai les trois étages et fis croire que tout allait bien. Je m'assis dans un coin et la vue me revint. »⁹

L'image mentale de la ville, les repères qui se créent dans l'esprit, façonne une ville mentale spécifique. Celle-ci ne peut être dépourvue d'interprétation et de nuances subjectives. « Indépendamment de la phénoménologie, c'est-à-dire des expériences sensorielles, l'espace est aussi lu selon des schèmes qui relèvent du seul imaginaire. Il y a, dans la construction de ces espaces imaginaires, beaucoup de merveilleux que l'on peut plaquer sur des espaces soumis au regard. »¹⁰. Il existe une différence d'appréciation de la physionomie urbaine entre les peuples d'une culture différente liée à leurs propres modes de vie, leurs codes, mais il existe aussi des divergences micro-géographiques, liées en réalité à une histoire commune ciblée et locale et aux légendes qui y sont perpétuées, qui prospèrent d'une génération à l'autre, comme en témoignent les éléments relatifs à la figure de l'aigle extraits de cette étude. Les *pievesi* s'identifient à leur ville, forte et rebelle sous l'état pontife, qui resta fidèle à l'empereur, même sous la torture, ainsi *voient-il* dans sa physionomie la *trace* de ces caractéristiques, de cet engagement vaillant. Perpétuer le mythe apporte aux habitants une fierté et certainement choisissent-ils d'y croire, occultant inconsciemment la non-consistance de ce récit. Quant aux visiteurs qui citent le mot « aigle », ils se laissent habiter par la légende du lieu et cela même alors qu'ils y décèlent une part d'invraisemblance, le fait qu'ils adhèrent tout de même à la légende citadine prouve la force de l'imaginaire et du conditionnement qu'il entraîne et qui opère à tout âge. Ainsi, au sein de personnes issues d'une même zone géographique, les légendes locales jouent un rôle dans la perception spatiale et déforment les regards. La fierté d'appartenance au lieu et la force de son Histoire orientent le regard et créent des frontières dans l'appréhension de ce qui est vu. Il existe une culture micro-géographique elle-même insérée au sein d'une culture plus large. Les vies, les contextes de vie permettent les significations et les conditionnent en faisant intervenir l'imaginaire (collectif) de chacun. Il y a ce qui est perçu proprement, mais s'y joint ce qui est imaginé car « percevoir et imaginer ne sont plus que deux manières de penser »¹¹. De façon inconsciente et invisible, le passé pèse sur le regard et dans l'esprit, dessinant des frontières entre ce qui est vu et perçu, vu et regardé, vu et appréhendé.

« Je porte avec moi un bagage de souvenirs historiques que je peux augmenter par la conversation

9 Version française d'après la traduction française de Mathilde Bellaigue et Christian Devillers de **Kahn, L. I.** : *Silence et Lumière. Choix de conférences et d'entretiens, 1955-1974*, Paris : Éditions du Linteau, 1996 (Kahn 1996, p. 280-281).

10 **CORBIN, Alain**: *L'homme dans le paysage*, Editions Textuel, Collection Histoire, 2001, p.190

11 **MERLEAU-Ponty, Maurice** : *Le visible et l'invisible*, suivi de notes de travail par Merleau-Ponty, texte établi par Claude Lefort, accompagné d'un vaertissement et d'une postface, Paris, Gallimard, 1964

ou par la lecture. Mais c'est là une mémoire empruntée et qui n'est pas la mienne. (..) Ils se présentent à moi ; je peux les imaginer ; il m'est bien impossible de m'en souvenir ».¹² La différence entre mémoire et imagination est que, bien qu'elles découlent toutes deux de la présence d'un élément désormais absent, la mémoire serait « grande garante du caractère passé de ce dont elle déclare se souvenir »¹³. Mais est-ce bien vrai ? Si la mémoire fabrique l'imaginaire, ne peut-il pas y avoir un retour, un échange dans lequel l'imaginaire, à un moment, viendrait combler ou façonner une mémoire défaillante par exemple ?

Le rôle des légendes urbaines impactant la perception de la forme urbaine sur un petit groupe issu d'un même territoire met en exergue comment l'imaginaire peut parfois prendre le pas sur des éléments plus concrets. Paul Ricoeur parle de mémoire obligée pour le « devoir de mémoire », qui selon lui fait intervenir une notion de dette. Il suppose une constitution distincte mais mutuelle de la mémoire collective et de la mémoire individuelle, hypothèse d'une triple attribution de la mémoire à soi, aux proches et aux autres. Ainsi, selon lui la mémoire assume sa subjectivité et revendique sa sensibilité, éprouvant parfois la difficulté à désapprouver la maxime de Nietzsche « « J'ai fait cela » dit ma mémoire. « Impossible ! » dit mon orgueil, et il s'obstine. Enfin de compte, c'est la mémoire qui cède »¹⁴. Cette mémoire diffère donc forcément d'une population à l'autre. L'exemple de la grenouille pris par Jean-François Dortier explicite parfaitement comment ces différences peuvent survenir et agir : l'image de la grenouille varie d'une société à l'autre. Les Français la cuisinent et cela choque les Anglais, tandis que pour les Grecs ou les Egyptiens, la grenouille est assimilée aux divinités : naît alors une symbolique de la grenouille. Ainsi, si au départ les grenouilles sont de petits batraciens à quatre pattes qui bondissent, coassent et vivent dans les mares, ses représentations « sont aussi le produit d'une société qui leur donne sens »¹⁵, liées aux imaginaires des éléments ancrés dans cette dite société. Il devient possible d'imaginer qu'il suffit de changer de contexte, voire, peut-être, seulement momentanément, pour bousculer ces imaginaires.

Or, ces représentations ont de profondes racines, qui dépassent l'expérience à posteriori. « Nos opinions sur la psychanalyse (...) la mondialisation ou la cuisine ne varient pas au gré des informations qui nous parviennent, sans quoi nous changerions d'avis constamment ! Or, les représentations sont stables et robustes ». Elles le demeurent parce qu'elles proviennent d'un « triple ancrage : psychologique, social et institutionnel » : la vision de l'animal (dans cet exemple) n'est pas réduite à une vision neutre et objective. L'animal peut être jugé sympathique, dégoûtant, savoureux..., un marquage affectif détermine les liens de chacun avec le sujet en question. Les imaginaires ancrés dans les mots présupposent des sensations et des ressentis (de dégoût, de gourmandise...). Mais, « *grenouille* peut aiguiller vers tout un univers de significations : l'homme de bénitier (...), celle du Muppet Show... ». C'est l'univers, le monde mental de la grenouille qui est sans fin, « et cette « ouverture de sens » est mise en lumière par

12 **HALBWACHS, Maurice** : *La mémoire collective*, éditions Albin Michel, 1950 ; rev et aug 1997,

13 **RICOEUR, Paul** : *Histoire et Vérité*, éditions du Seuil, paris, 2001

14 **NIETZSCHE** : « Par-delà le bien et le mal », in *4^{ème} partie Maximes et Intermèdes*, éditions Christian Bourgois, Paris

15 **DORTIER, Jean-François** : « L'univers des représentations ou l'imaginaire de la grenouille », In. *Les représentations mentales*, revue Sciences Humaines n°128, juin 2002.

la sémiologie ». Il existe un remaniement cognitif du mot entendu, visualisé, et l'image qui en ressort peut varier. Si la ville est assimilée à l'Aigle Impérial, c'est pour son prétendu caractère rebèle et libre, la vraie légende urbaine n'étant pas que la ville a la forme d'un aigle, ni qu'il s'agit d'un hommage à l'Empereur, mais le fondement de cette légende est plutôt que la ville est insoumise, courageuse et puissante dans ses convictions. La légende, c'est le symbole. C'est à partir de là que l'imaginaire lié opère, divergeant d'un individu à l'autre, parce que « je reconnais quelque chose, son nom me vient à l'esprit mais ce que j'identifie n'est pas tout à fait la même chose que le nom ! ». « Toute représentation est soumise à un processus de filtrage cognitif qui déforme et réinterprète les informations échangées dans les catégories nouvelles »¹⁶.

Le poids de l'Histoire, des croyances locales et des sentiments est indéniable dans la façon de percevoir. L'imaginaire qui découle de chaque mot mais aussi de chaque chose, de chaque événement imprègne profondément le perçu. Ces légendes urbaines contribuent à fabriquer une ville sur-mesure, conforme à l'attente des habitants qui ne savent plus la voir autrement. Ces imaginaires prégnants ne sont pas des entraves à la réalité, mais bien des leviers d'action possible exploitables dans les propositions urbaines faites. Dans un projet, valoriser le rapport à l'aigle ou, du moins, à son symbole de bravoure, peut constituer un élément-clé pour une bonne réception du projet et pour une projection meilleure des habitants dans les interventions qui ont cours.

B. Occuper les vides

C'est par les vides que la vie urbaine est caractérisée. C'est toujours par ces vides qu'elle se développe et se densifie, et souvent en hauteur, surtout dans un contexte comme celui-ci où la ville est contenue dans des murs et la maille de son bâti déjà serrée.

Cette archéologie verticale constitue une mine d'information importante pour les évolutions sociétales et les exigences en matière de bâti d'habitation au fil du temps. Comme les maisons, à Città della Pieve, sont dénuées d'enduit ou de crépit, tous les remaniements apparaissent et fournissent d'importantes hypothèses quant à l'évolution des habitats et des hommes qui les peuplent, ici, mais aussi ailleurs...

a. Une archéologie verticale : les façades de la ville

Le relevé des façades des habitations n'a pas constitué un simple relevé architectural ou esthétique. Cette nécessité est apparue lors de l'observation des façades nues d'enduit, marquées de traces de maniements et remaniements. Ces traces laissent entrevoir les différentes évolutions du bâti. Surtout, elles permettent d'observer le changement des besoins en matière d'habitat, et donc des modes d'habiter qui y sont liés. Le quotidien de chaque génération d'Hommes écoulé dans ces murs a laissé des marques au fil du temps, trahissant les modes d'existence en ville.

De nombreux éléments relevés mériteraient ici une place, mais il ne peut s'agir ici d'un répertoire exhaustif des transformations, qui aurait constitué un travail de recherche en soi. Ainsi, afin de simplifier cette partie de la recherche, les éléments notifiés ci-dessous figurent tous dans la rue Manni qui se révéla être une rue absolument représentative de l'ensemble des métamorphoses de façades visibles un peu partout en ville, exception faite de deux exemples qui méritent une place dans cette analyse et seront exposés à la suite de l'étude de la rue. La rue Manni se situe dans le quartier Borgo Dentro¹. Cette localisation va dans le sens d'une rue ancienne, qui donc aurait subi de nombreux arrangements depuis ses origines.

D'emblée, il est important de préciser que tous les rez-de-chaussées non modifiés sont réalisés dans le même matériau, un appareil ancien irrégulier, qui ne laisse pas de place au doute quant à ses origines. Dès le VIII^e siècle et jusqu'à la Renaissance, une fabrique de brique s'installa près d'une carrière², un peu en dehors de la ville. Pendant de longs siècles, le matériau utilisé pour ériger la ville a été façonné dans cette fabrique locale. Or, sur ce territoire, la terre est riche en minéraux. Le terrain contient de l'argile pliocène, des sables et des conglomérats du fleuve qui le traversait – à noter qu'il s'agit de l'emplacement de l'ancien lit du Tiberino, à savoir

1 Le quartier Borgo Dentro a été identifié, comme il sera démontré plus tard dans la thèse, comme le premier noyau de la ville. *Borgo dentro* signifiant littéralement « bourg intérieur », il témoigne d'un bourg contenu dans un mur en opposition à un bourg du dehors, allant dans le sens d'une première muraille plus restreinte (comme en témoignent certains vestiges en ville), agrandie par la suite pour inclure l'ensemble des habitations.

2 Entretien avec Luca Cesaretti, octobre 2012, par Melissa Bellesi

le vieux Tibre, depuis lequel il versait ses eaux dans la mer tyrrhénienne. C'est l'ensemble de ces caractéristiques qui teinte le *laterizio* (la brique) de cette couleur rougeâtre typique. Rue Manni, les traces d'anciennes ouvertures rajoutées puis disparues donnent une idée intéressante des remaniements intérieurs dont elles constituent la projection en façade. Elles sont la conséquence des vies qui se sont succédées dans ces murs, de leurs besoins différents, évoluant au fil des générations.

Puisqu'une ville est une entité qui se renouvelle sur elle-même, jouxtant les époques, créant une quintessence de styles qui viennent cohabiter – parfois en harmonie, parfois en contradiction – celle-ci surprend dans cette cacophonie harmonieuse qui permet à chaque époque de trouver sa place auprès de l'autre. C'est donc à une réécriture constante que l'on a à faire. Afin de comprendre les mécanismes de densification de la ville, et afin de faciliter la présentation des éléments, ci-contre un relevé global de la rue Manni expose rapidement les traces majeures visibles en façade, chaque portion de maison étant étudiée plus spécifiquement ensuite.

Remarquons que le relevé d'un seul côté de la rue est rapporté ici, choisi parce qu'à lui seul il concentre l'ensemble des évolutions et transformations visibles partout ailleurs en ville. Les relevés révèlent un schéma type : grand accès/petit accès, RDC haut, étage bas. Ainsi, toutes les hauteurs d'origine des maisons ne sont pas tout à fait semblables les unes aux autres, contrairement au quartier Casalino, et il pouvait ici exister directement un étage supplémentaire de grande hauteur.

1 Linteau béton



Un des linteau supprime la porte d'entrée. Cependant, l'appareil en brique plus récent empêche de déceler d'anciens arcs ayant pu supplanter une autre porte. On ne peut donc pas hypothétiser sur l'emplacement original de la porte.

2 Nouvelle baie: maintien du style

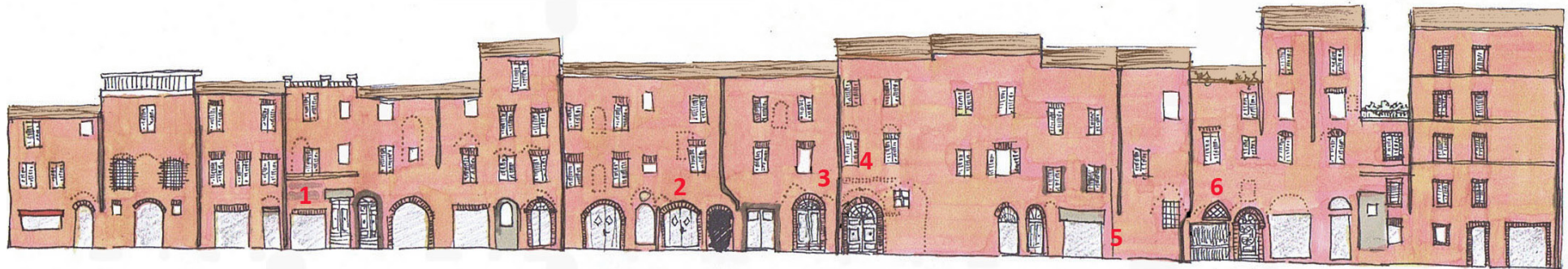


L'ancien arc toujours visible sur la façade à gauche et la qualité des briques de l'arc d'entrée permettent de comprendre qu'il s'agit d'un remaniement de la baie. Cependant, bien que relativement récent, le style a été maintenu et se fond parfaitement avec le décors.

3 Superposition de 3 strates



Ici de nombreuses superpositions, permettent de voir le maintien de l'emplacement de l'entrée mais les modifications d'échelle de celle-ci. Cette entrée semble plus ancienne que celle annotée en 2.



4 Nouvelles baies



Ici, l'ouverture des baies a été revue à la baisse, ramenée à une échelle plus petite. Ceci traduit un changement des usages et des besoins. On voit toujours les restes de la seconde baie qui précédait l'autre, aujourd'hui transformée en fenêtre.

5 Prolongement façade



On voit une «avancée» de la façade. Cette couture permet d'hypothéquer que dans un premier temps, la rue d'arrêtait à cet endroit. Les constructions ont ensuite été ajoutées.

6 Cohabitation des styles



On voit toujours l'arc brisé typique du gothique, certainement la première baie de l'édifice. L'arc qui lui est adossé est superposé dessus et de style roman. Il est donc postérieur. La porte sous l'arc brisé ne suit pas ses dimensions. Il aurait pu être conservé par soucis de mémoire.

Via Manni:
couture, s superpositions et autres traces de la stratification

Après le schéma d'ensemble ci-dessus évoqué, l'étude de la rue Manni en détail a donc l'intérêt de constituer un répertoire quasiment exhaustif des transformations observables dans la ville :



Au numéro 25 (haut de la rue, départ à gauche sur le schéma global précédent) : le vrai changement se situe à l'intérieur. L'appareil du rez-de-chaussée et du premier étage est postérieur à celui du deuxième étage, comme en témoigne le type de briques et son mode de mise en œuvre. C'est, d'ordinaire, l'inverse qui se produit. Le bâti est plus récent dans les hauteurs car les ajouts vont dans ce sens. Ici, l'extérieur traduit en fait un remaniement plus profond et plus ancré de l'intériorité de l'habitat sur ses deux premiers étages de vie, le troisième étant peut-être consacré à une occupation plus ponctuelle, moins essentielle, ne nécessitant pas de gros travaux de reprise. Un linteau métallique

au-dessus de l'ouverture unique du rez-de-chaussée permet d'aisément comprendre que la largeur de l'ouverture a été agrandie. Ce format dit « paysage » ou « panoramique » de la baie n'a été utilisé que tardivement dans l'histoire de la construction. Il est évident qu'il s'agit d'un remaniement relativement récent de la façade. Cependant, le linteau ne correspond pas à l'ouverture pratiquée. Celle-ci est réduite par rapport à lui. Deux hypothèses sont possibles :

- soit le linteau a été constitué indépendamment du besoin de l'ouverture, dans ce cas l'ouverture de la baie a été réalisée sur la longueur souhaitée sans s'en soucier ;
- soit il y a eu un remaniement encore ultérieur qui a visé à réduire cette baie au-dessus de la porte.

Un reste d'arche témoigne d'une ouverture autrefois plus haute que celle actuelle, bien que ses dimensions en largeur semblent avoir été conservées. Cette première arche, plus haute, s'arrête à peine deux dizaines de centimètres en dessous des fenêtres de l'étage, ne laissant pas de place à l'insertion d'un plancher si elle avait été conservée telle quelle. De manière générale, il est extrêmement fréquent en ville de voir de hauts arches rabaisés en rez-de-chaussée et les fenêtres de l'étage les rejoignant presque : un remaniement de la proportion des hauteurs d'étage des bâtisses a été opéré au fil du temps, diminuant les hauteurs des rez-de-chaussées

pour permettre un étage plus haut. Souvent, les étages, au vu de la hauteur d'origine des maisons, ne semblaient être que des greniers rehaussés où se trouvaient certainement des pièces bas-de-plafond qui devaient servir autant au stockage qu'à y jeter une paille. Ces éléments renforcent le fondement d'une ville : des interiorités agglomérées qui jettent à la rue une feuille de route de ce quoi se dissimule dans ces pleins inaccessibles.

Toutes les villes le permettent et tout visiteur a tenté au moins une fois de comprendre la structure intérieure d'une habitation, celle-là même qui est invisible, celle-là même qui construit la ville par ses pleins tout en s'en excluant, s'en protégeant. Même de grands murs d'enceinte ou une palissade pleine et haute racontent quelque chose de ce qu'il se passe derrière : trop de visibilité, de la transparence, des accès visuels directs... Si, de plus en plus, l'architecture pratiquée se plaît à confondre dedans et dehors, à prolonger les espaces les uns dans les autres jusqu'à les entremêler intimement, les modes de vie en société sont de plus en plus repliés sur eux-mêmes et rejettent de plus en plus ce qu'ils qualifient d'intrusif. Ces façades remises à nues offrent à tous un spectacle tellement rare qu'il en devient étonnant : une histoire de ce qu'il s'est passé *dedans*. Une trace de ce que les vies ont fait de l'autre côté, du côté masqué, celui qui n'est pas accessible. Ainsi, sans y être entré, de par cet appareil resté vieux et inchangé au dernier étage et des ouvertures sans volets, n'importe qui peut déduire que, qui que ce soit qui vive dans cet espace, il n'en utilise pas vraiment l'étage le plus haut, mais a investi et s'est approprié les deux étages inférieurs.

a.1 S'étendre

Une des transformations les plus communes en ville est provoqué par le besoin de place. Si autrefois les familles vivaient dans des pièces étroites et exiguës qu'elles pouvaient partager en grand nombre, la société a changé et, désormais, l'habitat requiert davantage de confort spatial. Différents procédés permettent à une ville en apparence aussi figée et « pleine » que Città della Pieve de gagner en espace bâti, notamment en élevant les bâtisses en hauteur.



Au 17, rue Manni se situe l'édifice le plus haut de la rue. Un changement de l'appareil notable du deuxième au troisième étages laisse imaginer une adjonction *a posteriori* de ce dernier niveau. La partie la plus ancienne (rez-de-chaussée, premier étage et deuxième étage) est bien alignée avec la façade du numéro 19, la ce qui peut laisser supposer qu'ils eurent été un moment aligné avant l'ajout du dernier étage. Cette partie est criblée de traces d'anciennes ouvertures. Les ouvertures anciennes étaient à la fois plus hautes et décalées légèrement vers la gauche. La reconstitution ci-dessous demeure hypothétique, mais elle permet de comprendre

l'évolution des besoins au fur et à mesure des changements de la société : les accès au bâtiment se transforment et se rabaisent, les chariots de marchandises ne pénétrant plus les demeures, et les étages sont rehaussés pour proposer des hauteurs agréables ; de l'espace supplémentaire est ajouté en construisant un nouvel étage entraînant, au passage, une redistribution des baies en façade en fonction de l'organisation interne des bâtisses .

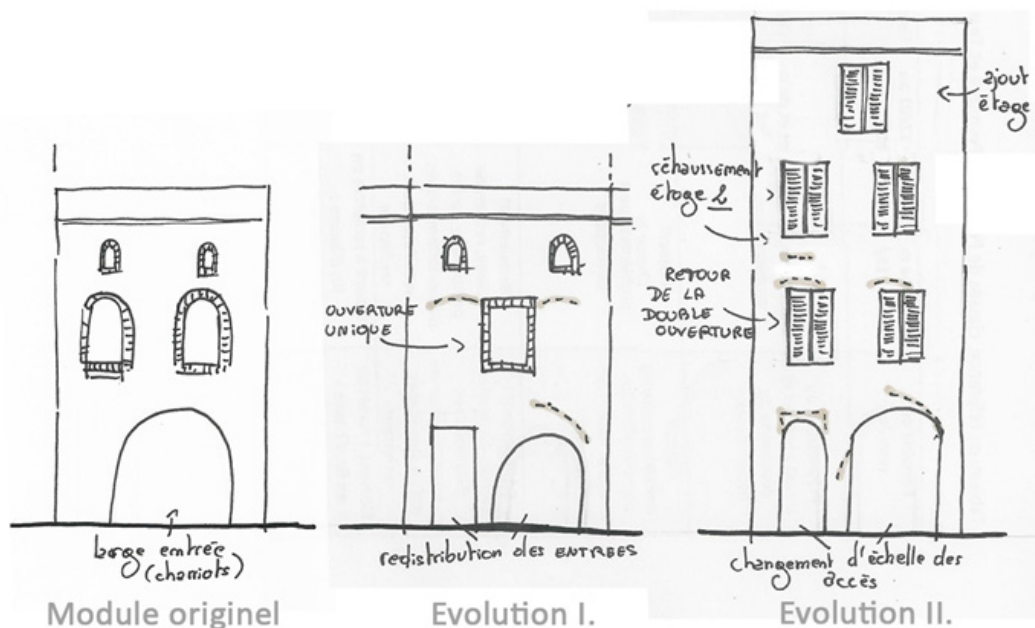


Figure 1 : Hypothèse d'évolution du lot 17, rue Manni

Ici au départ, il semble que l'habitation présentât un rez-de-chaussée dédié au stockage, de hauteur conséquente, dotée d'un énorme porche occupant la quasi-totalité de la largeur de la façade. Les étages (deux ici) étaient bas, surtout le second. Plus tard, de nouveaux accès ont été redessinés, différenciant l'accès de la maison et du lieu de stockage. A l'étage une pièce unique a peut-être été aménagée, ou alors la totalité de l'étage a lui aussi été dédié au stockage, conduisant à diminuer les prises de jours pour gagner en surface d'accroche. Enfin, dans un troisième temps, les accès ont été à nouveaux revus, le premier étage s'est vu doté de deux fenêtres (a probablement retrouvé un usage d'habitation si tant est qu'il l'avait perdu), le deuxième étage s'est vu surélevé pour devenir certainement une vraie pièce de vie et un autre étage a été ajouté. L'habitation a ainsi gagné en espace à vivre au second et au dernier étage. L'escalier est probablement situé sur l'arrière et donc sur la partie aveugle, au vu des percées régulières de l'avant.



Au 19, rue Manni apparaît d'une ancienne baie de grande dimension située entre les premier et deuxièmes étages actuels, toujours visible par son arc incrusté dans la façade. La couture visible au niveau de la gouttière ainsi que l'emplacement des anciennes fenêtres totalement décalées d'un côté et de l'autre témoignent de lots autrefois indépendants (séparés aux environs de la gouttière actuelle), qui possédaient des dalles de plancher à des niveaux différents, visiblement rassemblés en un seul lot désormais (comme en ont témoigné la similitude des persiennes). Cette transformation est assez fréquente: les anciens lots, non plus extensibles en hauteur, se voient assez fréquemment rassemblés pour n'en constituer qu'un plus grand. La densité en ville, de fait, diminue

forcément puisque les noyaux familiaux tendent à diminuer en nombre d'individus, tandis que l'espace que chaque noyau occupe tend à s'étendre. Cependant, cet élément est à pondérer car les nombreuses rencontres (et cafés pris dans les cuisines des habitations !) ont témoigné d'un état de fait : souvent, les habitations désormais agglomérées en une seule entité résultent de

la fusion d'un lot parental avec le lot de l'un des enfants, généralement. Plusieurs générations vivant ensemble dans ces lots agrandis, la densité n'est donc pas tant en baisse, pour l'instant...

Le schéma ci-dessous retrace les modifications lisibles faisant suite à la fusion des lots :

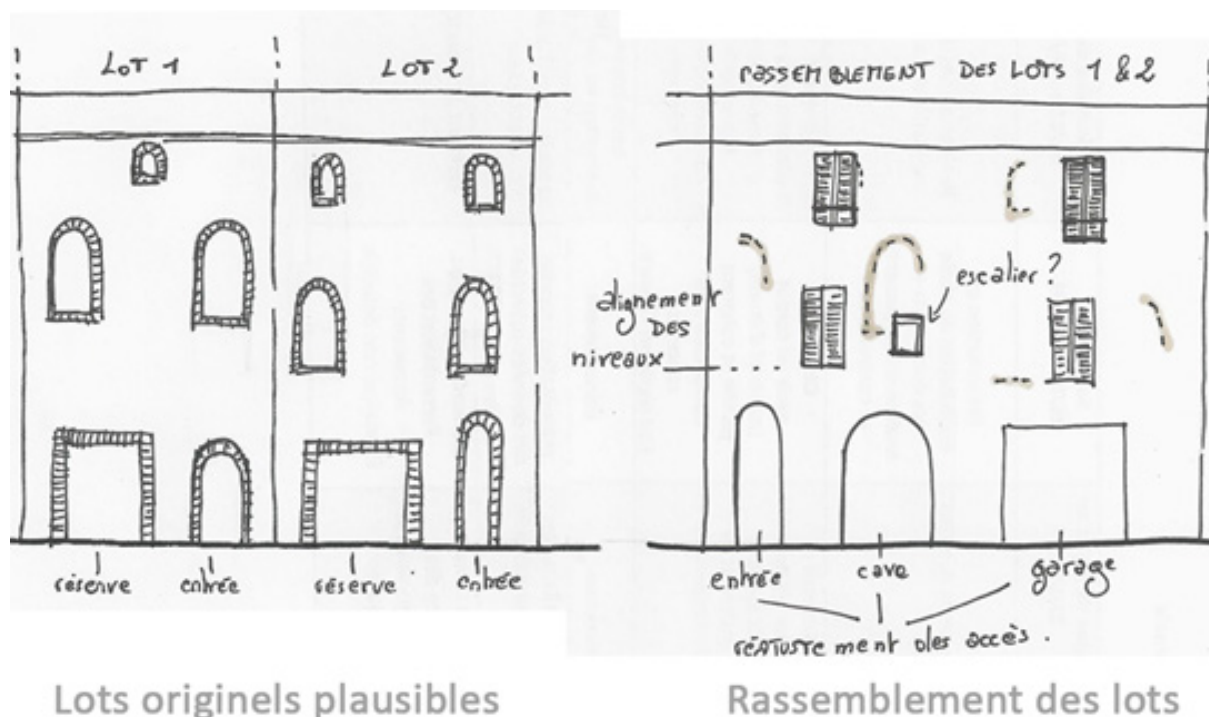


Figure 2: Hypothèse d'évolution du lot 19, rue Manni

Comme le montre ce schéma, les lots semblent avoir toujours été alignés en hauteur. Cependant, la hauteur des planchers devait être différente (peut-être parce que l'une des habitations possédait une activité en rez-de-chaussée et pas l'autre). Dans tous les cas, la fusion des lots a permis un alignement des planchers. La petite lucarne centrale, ni haute ni basse, en plein milieu de la bâtisse peut résulter de l'insertion d'un escalier unique (adossé certainement au mur porteur autrefois séparateur).

Au 21, rue Manni, c'est un gain de place par toiture-terrasse qui permet une privatisation d'un extérieur, difficilement mis en place d'une autre manière au sein de villes d'origine médiévale au maillage aussi serré qu'ici. Le premier étage se distingue du reste : celui-ci est stigmatisé de nombreux linteaux en béton pris dans la façade. Soit des changements successifs ont opéré sur un court temps, soit des reprises de charge ont été nécessaires suite au remaniement du lot (mais l'alignement sur un même axe des linteaux ne va pas forcément dans le sens de cette hypothèse). Celui situé au-dessus de la porte est facilement imputable à une modification de l'accès. Cependant, deux autres linteaux, situés au-dessus de la porte de garage, semblent correspondre à une baie autrefois plus haute, alignée à la hauteur de la porte.

L'appareil de cet étage est récent, comme en témoigne la dimension des briques, beaucoup plus grande que celle des appareils voisins.



Le redimensionnement des ouvertures s'est donc accompagné d'une reconstitution du mur de ce rez-de-chaussée. Aux premier et deuxième étages, les cicatrices d'anciennes ouvertures persistent, puisqu'un appareil visiblement plus ancien a été conservé. Le dimensionnement des baies, celles situées au-dessus de la porte, est réduit et décalé des fenêtres de dimensions plus standards. Il est ainsi plus que probable qu'il s'agisse de la localisation d'une salle de bain et d'un cabinet, ou encore d'un escalier. Compte tenu de l'alignement en hauteur des deux façades qui lui sont accolées, il est possible de supposer qu'elles aient toutes été alignées à un moment donné, et que ce lot-ci ait bénéficié d'un rehaussement avec toiture-terrasse. Le schéma ci-dessus reprend les éléments explicités étape par étape.

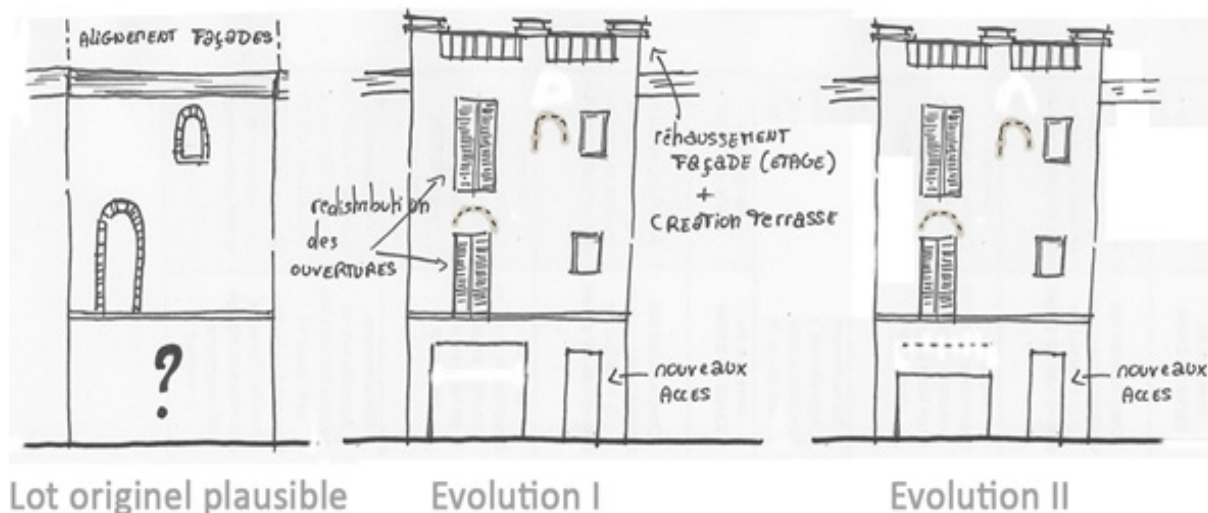


Figure 3: Hypothèse d'évolution du lot 23, rue Manni

Il est intéressant de constater qu'il semble y avoir eu un surdimensionnement en hauteur de la porte de garage, porte qui a ensuite été rabaissée. Or, trois marches permettent d'accéder au rez-de-chaussée depuis la porte d'entrée tandis que la porte de garage est au niveau du sol de la rue. Il est ainsi probable que cette partie de la maison, légèrement en décalage avec le rez-de-chaussée déjà surélevé, ait bénéficié d'une isolation de dalle obligeant à rabaisser son accès. Ou alors que de la hauteur a été ajoutée à l'étage en rabaissant la dalle qui sépare le rez-de-chaussée, qui fait office de garage, de la pièce de vie à l'étage supérieur. L'absence d'apport de lumière dans la partie basse de la maison va en effet dans le sens d'un usage de stockage et de passage, le vrai espace habité se situant aux deux étages supérieurs. Dans tous les cas, la recherche d'un extérieur privatif a entraîné la création de la toiture terrasse, élément qui demeure encore rare dans cette ville¹, et qui fait actuellement l'objet d'une loi d'interdiction dans la plupart des rues de la cité, cette terrasse ayant été installée juste avant la nouvelle réglementation².

La façade suivante – comprise entre les numéros 25 et 23 et qui ne porte pas de numéro – semble avoir été peu remaniée et élevée d'un bloc, mais dédiée à un espace de stockage, peut-être un atelier, dans tous les cas à prolonger une habitation sans s'y confondre. L'appareil arbore des joints approximatifs et non repris comme sur de nombreuses façades. Il semble homogène du bas de l'édifice jusqu'au dernier étage. Si les portes des compteurs ont clairement été ajoutées, il est moins évident de pouvoir s'avancer concernant la porte d'accès ainsi que les petites ouvertures qui l'entourent. Au premier étage, les traces de deux anciennes ouvertures

1 Il se crée parfois des terrasses extérieures entre deux pans de toitures issues des remaniement en hauteurs et des adjonctions, comme en abritent beaucoup de villes au bâti ancien, mais le remplacement de la toiture classique par une toiture terrasse demeure un élément rare. Dans le règlement urbain du bâti de Città della Pieve, il semble même que cette mesure ne soit pas autorisée...

2 Luca Cesaretti, Dr en Urbanisme et Ingénieur-conseil à la commune de Città della Pieve a expliqué que ce genre d'installation avaient tout de suite créé des polémiques tant dans le voisinage que dans les instances communales. A l'époque, aucune loi n'interdisait clairement ces installations, et un refus aurait semblé insultant, générant des conflits dans un quartier et au sein de la Commune. Ainsi, une réforme du plan d'urbanisme a permis d'interdire ces toitures terrasses – hormis dans certains secteurs – afin de pouvoir simplement citer la loi en cas de demande, sans risques d'offenser les habitants faisant face à ce refus.



Cette typologie traduit un mode d'existence étrange : la porte et les fenêtres au rez-de-chaussée correspondent à la typologie de ceux de caves ou de réserves. Le premier étage est anecdotique : un verre opaque aux deux larges baies, pas de volets et le tout recouvert d'un treillis en ferraille épais. Des éléments qui ne correspondent pas vraiment à un étage habité au sens de lieu de vie quotidienne. D'ailleurs, le verre ne semble même pas inséré dans une véritable feuillure, les fenêtres semblent installées dans des structures fixes. Seule l'unique fenêtre du tout dernier étage paraît être celle d'une pièce d'occupation de vie. Il est donc fort probable que ce lot constitue un agrandissement ou un lot de stockage de l'une des habitations connexes. Quelques autres exemples en ville arborent ce genre de fusion incomplète où un lot est en quelque sorte dédié à une activité annexe ou à du stockage.

a.2 Redistribuer

Au 26, rue Manni, L'appareil est régulier et les joints soignés, repris au ciment. La façade semble avoir donc été remaniée dans sa quasi-totalité. Au-dessus des ouvertures, les arches sont constituées de briques régulières et alignées. L'absence de traces d'anciennes ouvertures sur cette façade va dans le sens d'un remaniement relativement récent.

Seule l'arche au-dessus de l'entrée remplacée par un linteau plus bas en béton, unique témoin d'une ancienne ouverture située au même endroit, simplement plus haute – laisse supposer des transformations. Les baies des portes ont été réduites pour la plupart des habitations de ce quartier. Ces remaniements plus conséquents, englobant une reprise quasi complète de la façade figurent de façon assez ponctuelle en ville.



La teinte de l'appareil comme ses jointures diffèrent alors des autres lots. Ici, l'emplacement a été scellé mais l'intérieur a été entièrement repris, la façade recomposée. Cependant, la charpente date de la même époque que les charpentes voisines.

Ainsi, la structure de la toiture – tout comme les tuiles caractéristiques – demeure. Il est à noter que la restructuration, fort fidèle au style d'origine, date tout de même de quelques décennies. Si les persiennes sont neuves, les fenêtres en bois arborent un simple vitrage. En échangeant avec le propriétaire, il s'est avéré que l'arche au-dessus de la porte est factice ! Il découle d'une volonté de celui-ci de conférer « du

caractère » à sa demeure. En effet, il témoigne de l'envie de « donner du passé, de l'épaisseur, comme ont les autres maisons qui n'ont pas été autant remaniées ». Ainsi, les traces sur les façades, ces cicatrices, en quelques sortes, que le temps et les usages laissent dans les murs, semblent faire partie de l'image de la cité, du dans l'esprits de certains habitants.

Monsieur L. n'a jamais souhaité recouvrir sa façade d'enduit. Pour lui, la brique s'est toujours montré être le matériau le plus représentatif de « l'image de la cité », et il s'est réjouir lorsque l'opération de mise à vue des façades a été lancée. Toutes les briques qui avaient pu être récupérées l'ont été pour rebâtir avec le matériau d'origine, il a juste acheté de quoi combler les manques. Près de quatre décennies plus tard, il ne regrette pas son choix, et se félicite d'avoir été si insistant (l'opération de récupération du matériau a, en fait, été bien plus onéreuse que le recours à uniquement des matériaux neufs, ainsi à l'époque a-t-il dû convaincre sa femme et ses enfants qu'il s'agissait du meilleur choix).

b. Un manuel des modes d'existence

Au numéro 3 de la rue Manni, la composition de la façade est intrigante. Sur cette portion, quatre percées apparaissent: deux faisant office de porte et deux de fenêtre. Ce sont deux arcs en ogives, une petite et une grande ouverture, qui reprennent les caractéristiques

du lot gothique traditionnel. Ce schéma permet de déduire qu'à l'époque il s'agissait ici d'une boutique ou d'un atelier : un accès à l'espace privé, un second accès plus grand pour l'atelier ou la boutique. Compte tenu du fait que l'ancien nom de la rue était la rue Lombardia¹, il est possible d'en déduire que ce nom fut attribué en référence aux ouvriers lombards qui furent particulièrement nombreux à travailler dans les carrières en contrebas pour la fabrication des briques à l'époque². Le matériau était extrait et emmené ensuite dans des ateliers de façonnage et de cuisson. La rue Manni étant en lisière de cité, du côté de la vallée où se trouvaient les carrières, il est possible que ce lot ait été l'emplacement de l'un des ateliers de fabrication. Mais aujourd'hui les ateliers ont laissé la place aux habitations. Toutes les activités du secteur secondaire ont déménagé en dehors de la ville.



Aux 11 et 9 de la rue, les travées sont très étroites. Les numéros 11 et 9 sont accolés. Au vu du nombre de boîtes aux lettres correspondant au numéro 9 – et puisque le numéro 11 semble attribué au passage couvert désormais existant entre la rue Manni et la rue des Nottole, juste derrière – il semble que ces numéros 11 et 9 correspondent à un collectif distribuant des appartements sur l'avant et l'arrière de la rue (comme en témoignent les fenêtres sans accès en rez-de-chaussée dans la rue des Nottole), répartis non en duplex mais en logements de plain-pied séquencés par étage (comme en témoignent des teintes de volets différentes d'un

1 D'après l'étude des cadastres d'Etat aux Archives de Perugia – Archives non reproductibles

2 Entretien avec Maria-Luisa Meo, octobre 2012, par Melissa Bellesi

étage à l'autre). La trace de deux ouvertures anciennes est visible : l'une en arc ogival, imposante, et une seconde en arc plein cintre, plus basse. Il y a donc eu au moins trois percées diverses pour l'accès à ce bâtiment, et comme pour le lot précédemment analysé, il devait s'agir ici d'un atelier de fabrication des briques. Ici, les lots ont été fusionnés et l'habitation est scindée par strates. Il ne s'agit plus de *blocs* de famille mais de *tranches*.



Une autre manœuvre opère dans la ville, à savoir l'occupation des vides. Ces derniers sont rares, et constituent en général l'espace de la rue, sans plus de possibilité. Deux exemples exposés ci-dessous permettent de comprendre les manœuvres possibles.

Au numéro 7 de la rue, deux grandes ouvertures en rez-de-chaussée correspondent à deux baies imposantes et de même époque, puisque possédant le même motif, n'apparaissant nulle part ailleurs dans la rue. Sur l'autre versant des habitations, au numéro 4, rue delle Nottole, une arche aux mêmes dimensions et aux mêmes caractéristiques, désormais prise dans les murs des habitations, semble faire écho à celui-ci. Il semblerait donc qu'un passage couvert subsistait entre les deux rues. A l'étage, les baies étaient beaucoup plus hautes, mais l'ancienne ouverture du rez-de-chaussée l'étant également, il est fort probable que le plancher entre le rez-de-chaussée et le premier étage ait été modifié au fil du temps. Aspirer les porches, les combler, est une façon d'investir les vides et de gagner en place bâtie. Les passages couverts étaient certainement beaucoup plus nombreux en ville au Moyen-Âge, les mailles moyenâgeuses étant généralement plus ténues. Les ruelles étaient plus connectées qu'actuellement grâce à ces passages, peu à peu condamnés afin de gagner en surface habitable.



Outre ces modifications existants rue Manni, comme annoncé plus tôt, nous tournons vers d'autres endroits particuliers afin d'observer d'autres types de transformation : des ajouts, des excroissances, des transformations apparaissent, comme ici rue Sant'Egidio, dans le quartier du Casalino.



La largeur de la voie (des voies en général dans le nord du quartier Casalino), plus importante que dans d'autres rues de la ville – plus que dans le quartier Borgo Dentro relevé précédemment par exemple- permet l'adjonction de balcons en saillie sur la façade, extension de l'intérieur des maisons sur la voie partagée de la rue.

Ces éléments sont nombreux à fleurir aux étages. Ils comblent le vide offrant alors un peu de plancher supplémentaire.

D'autres manœuvres ont opéré pour gagner de l'espace sur les vides, comme l'adjonction de pièces supplémentaires, ci-dessous rue Melosio. Un passage couvert est apparu tardivement dû à la nécessité de gagner de l'espace. Sa réalisation en matériaux largement postérieurs aux maisons qu'il jouxte témoigne de la récence de cette adjonction, sa mise en œuvre datant probablement de la première moitié du XXe siècle.



En résumé, les façades des édifices constituent de véritables trésors d'information pour une compréhension de l'évolution des modes de vie. Premier élément offert sur l'espace public, elles témoignent des façons de pratiquer l'espace. L'analyse typologique associée à l'étude toponymique du quartier du Casalino ont permis la conservation (et avant tout le surgissement) de son histoire en révélant la population qui y vivait tout en dégagant les caractéristiques originelles de ses habitations. Ici le nom a fait office de contenant d'information, de mémoire, au même titre que les traces sur les façades.

Ces éléments témoignent de la capacité des villes à se régénérer, à se renouveler sur elles-mêmes. Elles s'épaississent, s'étoffent, se densifient, se superposent. Elles fonctionnent comme un interminable et immense chantier. Les vides se combler, tandis que parfois de nouveaux apparaissent. Son ancienneté lui confère ainsi une stratification fort diversifiée. Ce terme de stratification¹ est ici particulièrement adapté ici, puisqu'il vient du latin *stratum*, « chose étendue » et donc « d'un sens dynamique, temporel, au sens statique et spatial du résultat, tandis que le sens moderne du paradigme partira de la chose observable, la strate en tant que couche sédimentaire, objet d'une sémiologie d'où l'on induira une reconstitution du passé et

1 **ROUSSE, Pascal** : « Perception urbaine, distraction et stratification chez Benjamin, Eisenstein et Vertov », in revue *Appareil*, n° spécial 2008

un récit de la préhistoire ». Cette stratification de la ville visible en façade permet de maintenir en mémoire les visages passés, jusqu'à sembler intégrer l'identité même de la cité (comme en témoigne la volonté de recréer artificiellement des traces dans les façades entièrement refaites précédemment). Ce fait, s'il peut paraître étrange, s'explique par la capacité de ces façades à englober, rassembler les époques, les styles, et les modes de vie et de pratique : un palimpseste de ce qui a été au fil du temps, traces des vies qui ont précédé celles actuelles. C'est certainement en cela que ces éléments pris dans les pierres constituent un attachement particulier, un trait propre et nécessaire. Parce qu'ils contribuent à donner son poulx à la ville.

C. Faire le mur (d'enceinte)

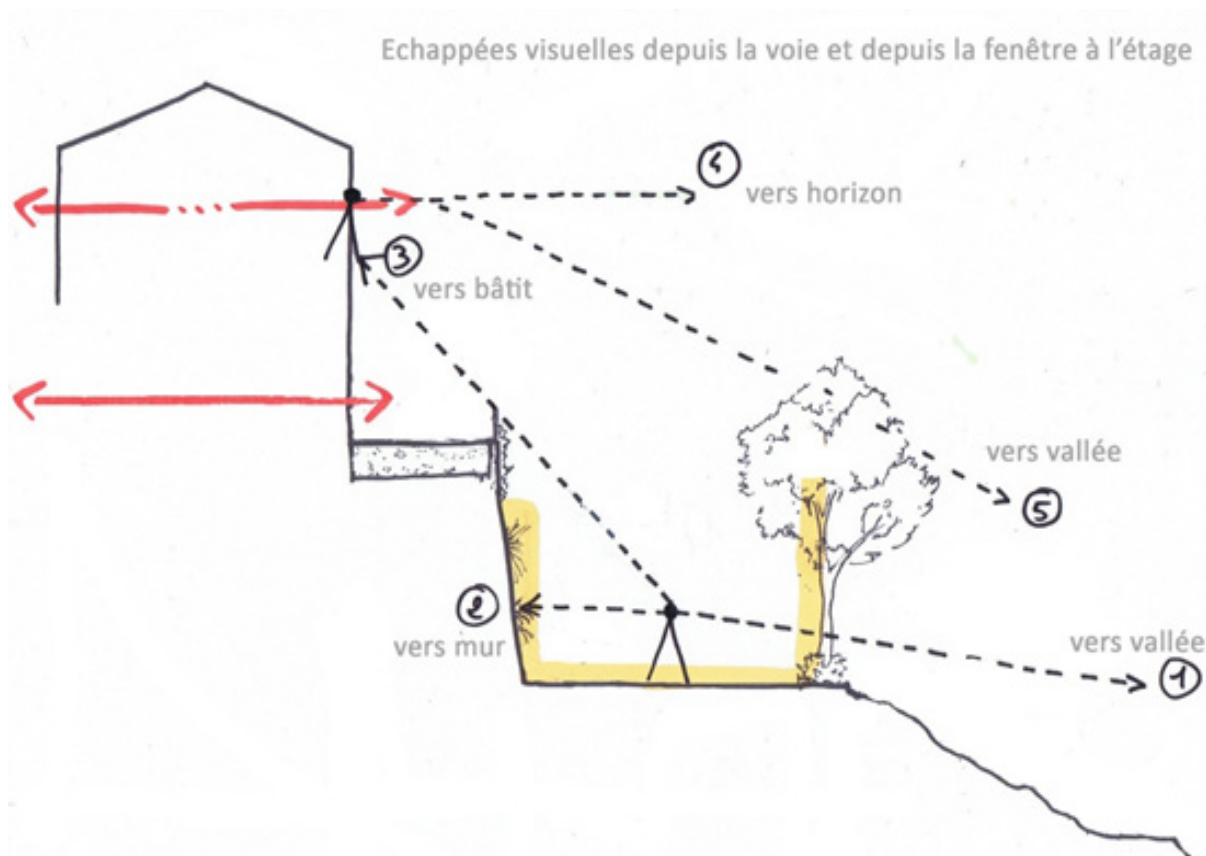
Comme beaucoup de villes fortifiées, mais encore plus sur ce territoire très vallonné et à la vue dégagée, la ville entière est un *panopticon*. Elle rappelle bien la terrasse de Robert Baker¹. Un *panopticon* qui surveille le territoire, l'environnement, mais qui alors révèle une particularité de la ville. Nous avons vu dans d'autres chapitres que ce rapport est palpable par les visiteurs, qu'il est inconscient mais réel pour les habitants, du moins quand il leur est demandé d'envisager la pratique de la ville avec des questions portant sur leurs activités et occupations. IL était également intéressant de vérifier si, une fois qu'une synthèse leur était demandé concernant *l'imagibilité* de leur ville, ils continuaient de faire apparaître ce lien, ou si les représentations-types qu'ils croisent (plans touristiques, cartes de promotion du territoire de leur ville...) influent leur vision et tend à rompre ce lien qu'ils pressentent pourtant naturellement. Ce rapport ville/territoire peut se concevoir de plusieurs façons.

Dans un premier temps nous observerons la manière dont ce rapport peut exister, *urbanistiquement* parlant, puis nous reviendrons sur les représentations de ce lien chez les habitants.

a. L'enceinte : un lien au territoire

Pour certains habitants, le lien peut paraître plus évident étant donné qu'une partie des habitations de la ville a la chance de pouvoir « regarder » par-dessus le mur, bénéficiant d'une vue exceptionnelle sur la vallée. Les maisons qui bénéficient de ce panorama s'orientent plus naturellement vers celui-ci. Ainsi, au cours de la période d'immersion, il a pu être observé qu'il n'était pas rare, pour ces habitations, que les habitants ouvrent la porte à l'avant (la porte sur rue) ainsi que celle à l'arrière, portes souvent alignées, dégageant un couloir visuel direct depuis la rue sur la vallée à travers un espace privé. Passant, il n'est pas rare d'apercevoir un « morceau » de ciel ou de verdure cette échappée linéaire à travers la maison. Bien que, de toute évidence, il résulte avant tout la volonté de créer un courant d'air, l'effet est instantané pour les promeneurs : les habitants offrent au piéton un peu du paysage environnant qui se trouve de l'autre côté de l'enceinte. Au-delà de ce procédé, cependant il existe un véritable système rue / habitation / voie en bas du mur / vallée.

¹ Robert Baker est l'inventeur du panorama dont le brevet a été déposé en 1789



Coupe concept des articulations visuelles depuis les rues lisières (sur les murailles)

Sur la coupe schématique réalisée ci-dessus, on peut voir comment s'articulent les échappées visuelles :

- Les observateurs des habitations, depuis l'étage, ont accès à l'ensemble de la vallée. La vue traversante mêle sonorités de la cité et sonorités de la vallée offrant aux sens une échappée paysagère citadine et une autre plus naturelle.
- Le marcheur qui foule la voie en contre-bas du mur appartient au système mur/voie/mur d'arbres. Il est englobé dans cette « cuvette ». En effet, entre les troncs et les hauts arbustes entre les arbres, un mur végétal se constitue. Il reste néanmoins possible d'apercevoir la vallée via des interstices. Depuis son point de vue, il a un visuel sur les fenêtres hautes des habitations ainsi que sur les rambardes/murets des jardins sur l'enceinte, comme on peut le voir ci-dessus sur les photographies prises depuis le pied des remparts, avenue *delle Mura*.



Photographies de l'enceinte depuis le pied des remparts, Viale delle Mura

En observant le rapport des visuels possibles entre les habitants et les promeneurs de la rue en contre-bas ainsi que les données physiques en relation, il ressort que :

- le lien végétal existe entre la végétation du mur et celle des jardins, liant la rue et les jardins;

- le lien végétal est constitué entre la végétation des balcons et des jardins et l'allée plantée de la voie en contre-bas;
- visuellement, un lien naît entre l'observateur à sa fenêtre qui a accès à la vallée, et celui sur la voie en contre-bas qui l'observe, créant un système façade arrière de l'habitation / vallée / voie;
- enfin, il existe un dialogue hors murs / intérieur murs qui s'opère par l'habitant, qui a accès et à la rue, et donc à l'intérieur de l'enceinte de la cité, et à la vallée.

L'ensemble de ces observations est schématisé ci-dessous :

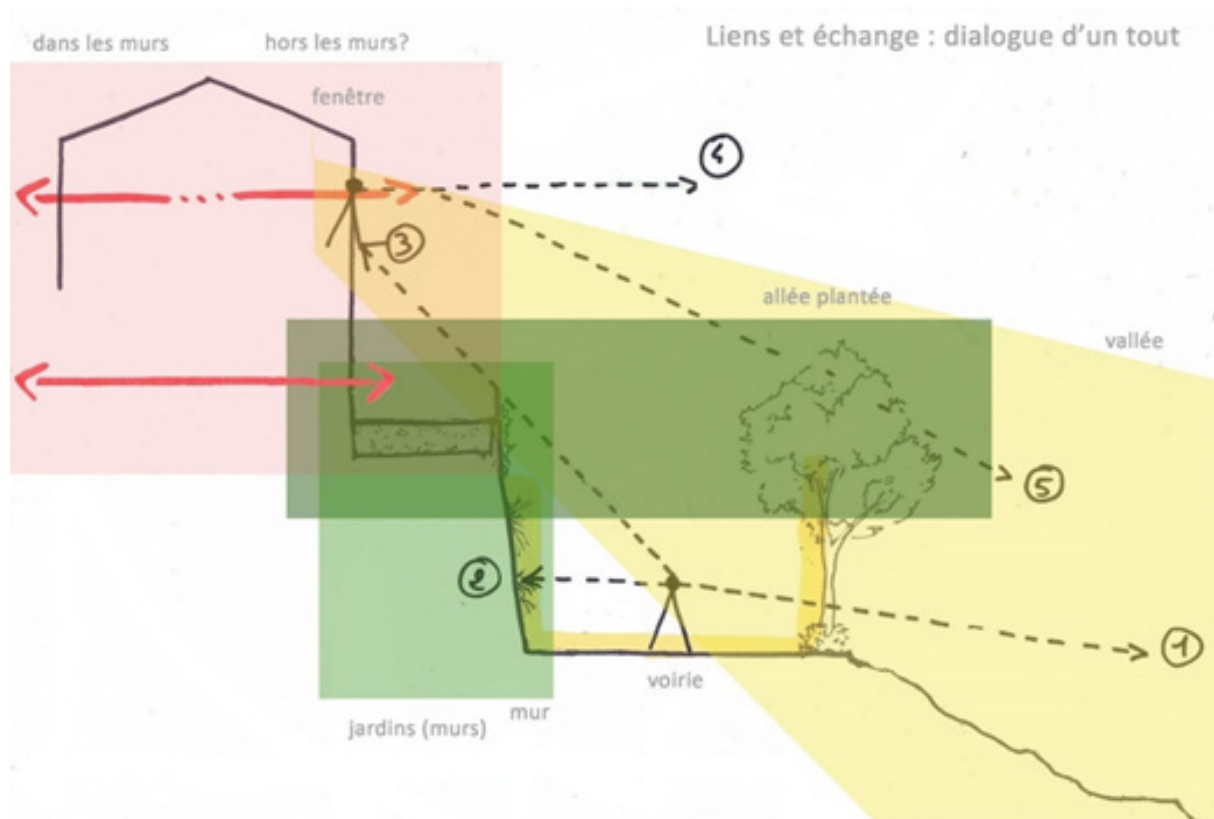


Schéma 2 : Coupe bilan du système en-ville/remparts/hors ville

Ainsi, le système **rue interne → habitation → jardin → voirie → vallée** fonctionne via un système de regards et d'échappées visuelles possibles entre l'habitant, la vallée et le marcheur en contre-bas et d'échos entre les éléments végétaux. C'est par le biais de la présence de différents éléments et leurs articulations que peut s'établir un lieu **dans murs / hors murs**, incluant dans son équation tout le système territorial environnant.

Il n'existe donc pas de rupture réelle ville/territoire, celui-ci étant envisagé comme une entité liée à la ville elle-même. Pourtant, il existe malgré tout une réelle opposition minérale/végétale, une frontière franche, qui pourrait constituer une ligne de fracture.

Or, la suite de l'analyse permet de modérer cette fracture et de constater sa perméabilité.

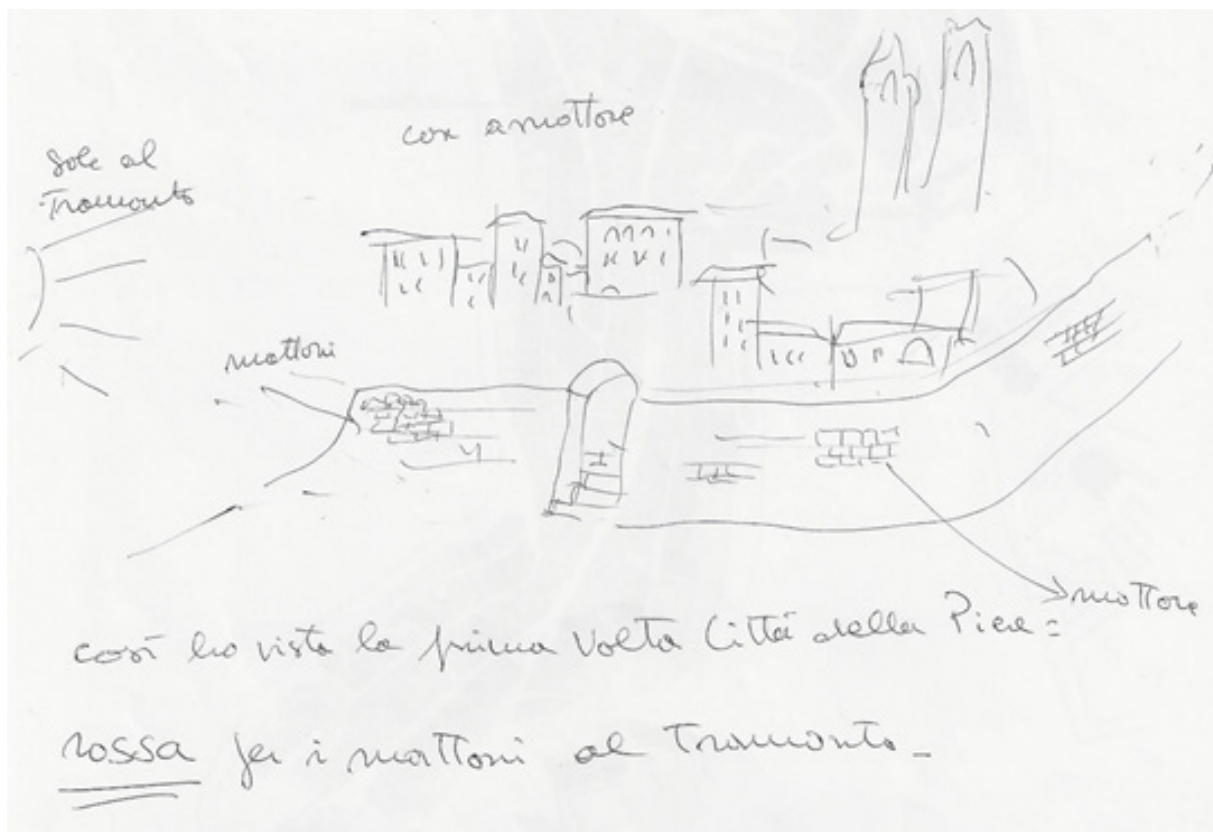
b. Du ressenti au bâti

S'il n'existe pas une réelle rupture franche entre deux entités, comme nous avons pu le démontrer ci-dessus, il s'est avéré au cours des entretiens écrits (tant ceux réalisés auprès des habitants que ceux réalisés auprès des visiteurs) que le territoire, et toujours par là l'environnement autour de la ville, occupe une place certaine et somme toute assez inattendue dans l'esprit des interrogés...

Dans l'esquisse demandée aux habitants, aucune indication concernant l'échelle de représentation de la ville n'était indiquée. Il était simplement demandé de représenter *la ville*. Ainsi, chacun était libre de la représenter dans les limites qui lui semblait être appropriées. Les réponses démontrent une certaine diversité dans les modes de représentations et l'étendue de la considération de la terminologie de *ville*. Mais, au final, l'intérêt réside dans le lien ville/territoire ou ville/paysage.

Dans cette partie de l'étude, le paysage est entendu en tant que «*ce qui est observable depuis la ville*» (un regard porté sur l'extérieur de la ville, sur le paysage environnant), en somme, le territoire environnant. Le paysage de Città della Pieve n'est donc pas le même que celui du village rattaché à la commune sur un autre versant de la vallée, puisque dans le paysage de Fabro (qui fait partie de la commune de Città della Pieve) *est contenue* Città della Pieve. Quant au territoire, il est entendu comme le regroupement des différentes entités qui partagent une localité géographique plus ou moins étendue : il comprend la ville bien sûr mais également son environnement proche, c'est à dire les vallées, les habitations isolées, les bourgs perdus, les lieux-dits... Qu'est-ce que les personnes, habitants et visiteurs, intègrent-elles dans la notion de *ville* ?

Il réside un paradoxe dans un certain nombre de représentations graphiques de la ville exposées dans les guides, sur le site de la commune, sur les panneaux touristiques ou les livres qui lui sont dédiés: celle-ci est représentée avec ses remparts et en s'y limitant, donc dans son élément «*contenant*», celui qui enferme sur le plan les habitations dans un système minéral qualifié de ville et en excluant ce qui l'entoure. Cependant ces remparts, s'ils sont très présents dans les esquisses, existent, comme vu précédemment, tels des fils interrompus, comme inclus dans un système plus large. L'analyse des représentations par l'esquisse permet d'affiner les représentations mentales liées au ressenti des interrogés face à cet ensemble. Fait important, force est de constater que les représentations mentales des habitants n'ont que faire des représentations touristiques de leur ville. Car toutes les esquisses amènent des éléments provenant de l'extérieur des remparts.



Esquisse 1 issue du questionnaire H25-F59

Sur l'esquisse 1 ci-dessus, dessinée par un habitant, le système urbain est représenté comme inséré dans un contexte plus large : celui du territoire allant jusqu'aux éléments, puisque la ville est abordée par le biais de sa lumière au coucher du soleil. Les notes sur l'esquisse sont : *Sole a tramonto / Così ho visto per la prima volta Città della Pieve : rossa per i mattoni al tramonto*¹. La ville est abordée comme vue de l'extérieur, sous les effets de la lumière du soleil à la tombée du jour, donc perçue dans un système incluant les éléments naturels, ceux-ci agissant sur elle pour conférer, appuyer une certaine identité de la ville via une image marquée et imprégnée. Il y a donc un échange d'éléments identitaires entre l'environnement et la ville, le premier conférant à la seconde une part de ses caractéristiques.

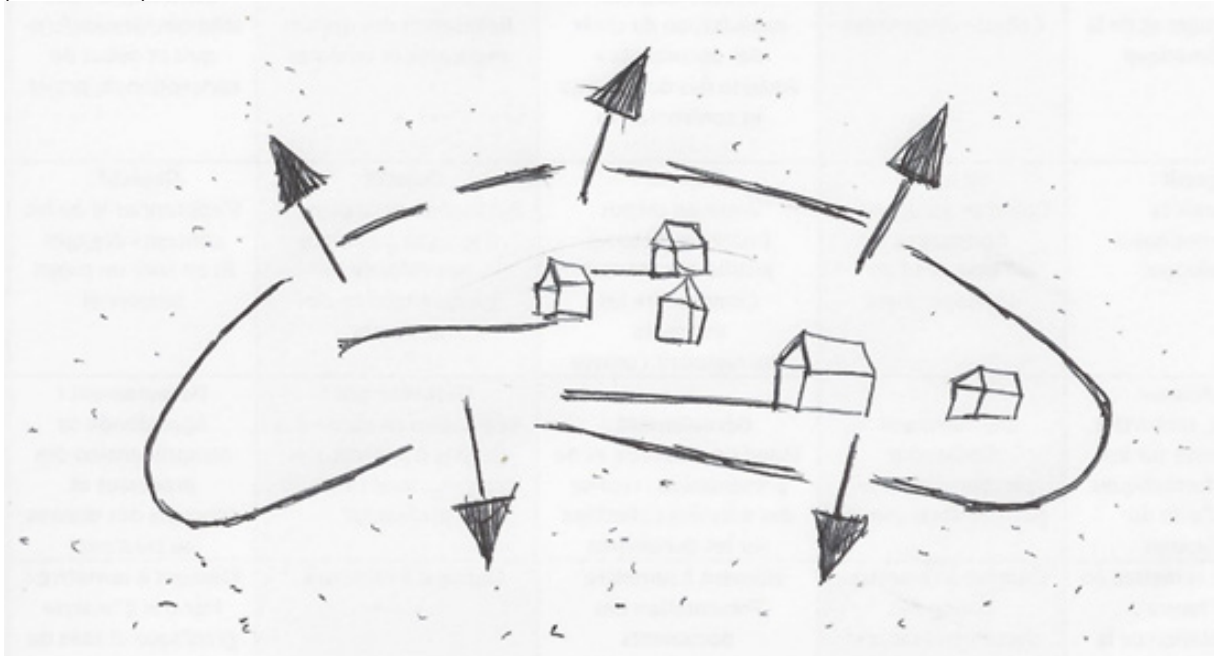
D'autres croquis sont plus explicites quant à une ouverture de la frontière ville/paysage.

Sur l'esquisse 2 ci-après, également dessinée par un habitant, la ville est représentée comme une enceinte percée et donc non hermétique à l'environnement avoisinant. Le lien au territoire environnant est accentué, outre ces percées, par les flèches allant de l'intérieur de la ville vers l'extérieur, ce qui semble suggérer un mouvement d'échanges. Celui-ci n'allant que dans un unique sens, c'est donc le procédé de ville mirador qui est exposé ici et, par-là, la prégnance d'un échange visuel depuis l'intérieur de la ville et l'au-delà de la muraille. La nature environnante ne pénètre pas la ville, mais la ville déborde de son enceinte par les percées, se projetant dans l'en dehors. Les points autour de la ville représentent certainement l'environnement extérieur et sa végétation, les environs et le territoire ont donc une réelle présence dans l'esprit du dessinateur

1 Ainsi ai-je vu Città della Pieve pour la première fois : rouge, grâce à ses briques sous le soleil couchant

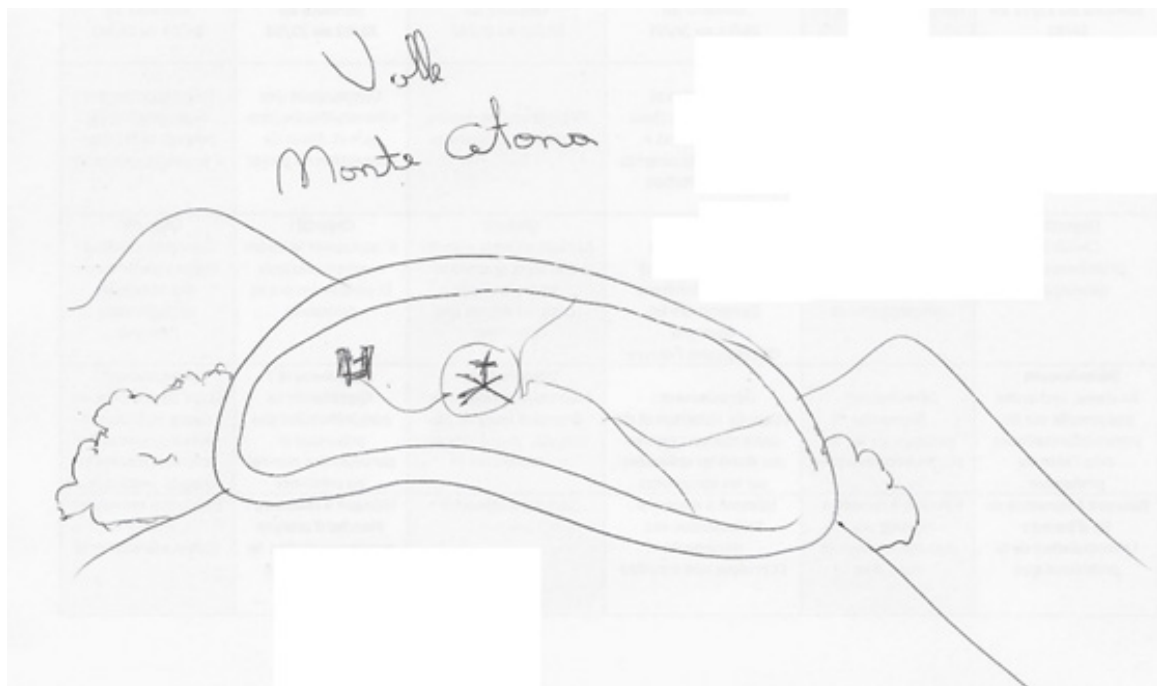
et donc dans l'image qu'il possède de sa ville.

Ces deux esquisses incluent clairement la ville dans un système territorial large, comme une entité indissociable de son environnement. La ville n'est pas conçue comme un élément placé sur un territoire, mais bien un élément inclus dans un système plus large. L'enceinte, pourtant, est toujours très clairement représentée. Elle conserve une forte symbolique, mais ne constitue pas une rupture.



Esquisse 2 issue du questionnaire habitant H27-F56

D'autres esquisses sont plus ambiguës, englobant les deux systèmes envisagés représentés bien séparés, mais contenus dans une seule et unique image mentale de la cité, générant un contour continu et épais mais toujours indissociable d'un système bien plus vaste :



Esquisse 3 issue du questionnaire H29-M29

Sur l'esquisse 3 ci-dessus, aussi réalisée par un habitant, la ville est représentée comme prise dans son enceinte, celle-ci est-elle matériellement présente et accentuée par une double ligne sans interruptions qui la rendrait comme hermétique au paysage, contrairement à l'esquisse 2 où elle n'est représentée que par une simple ligne percée. Mais cette frontière hermétique ne semble pas la définir comme indépendante de son environnement puisqu'elle est représentée comme insérée dans un système collinaire et boisé vaste. Fermée sur elle-même, mais incluse dans un écrin plus vaste, constituant un tout avec lui.

Ainsi, même lorsque la ville est représentée comme protégée intégralement et séparée hermétiquement par sa muraille, elle continue d'être envisagée comme la partie d'un tout.

Ces trois esquisses sont représentatives et définissent les trois types d'échanges possibles qui ont été représentés dans l'ensemble des esquisses obtenues à la suite de l'entretien écrit réalisé auprès des habitants :

1. **Un échange indirectement représenté par un élément du paysage influant sur la ville**, comme dans l'esquisse 1, l'effet du soleil sur la couleur des matériaux de la ville, donc sur son image et sa représentation. Dans ce mode de représentation, qui est apparu dans deux autres esquisses, l'une toujours avec l'élément soleil et l'autre figurant une ville haut perchée sortant du brouillard (vallée, qui n'est pas représentée puisque dans le brouillard), ce n'est pas directement la vallée, le paysage environnant qui est rattaché à la ville, mais les éléments de cet environnement naturel. Et, dans tous ces modes de représentations, ces éléments subliment la ville : soit ils renforcent sa teinte caractéristique, soit elle triomphe de cet élément en en surgissant fièrement, le brouillard devenant également une sorte de facteur de sublimation de ce qu'elle est. En cela, ces éléments semblent presque au service de la ville.
2. **Un échange à sens unique de l'intérieur de la ville vers l'extérieur** de la cité représenté par des percées ou des flèches, parfois par des pointillés. Cette représentation apparaît dans 8 autres esquisses proposées par les habitants, celles-ci figurant chaque fois des modes de sortie de la ville dans son entité paysage. Sur l'esquisse 2 il s'agit de flèches, mais ont été observés d'autres modes de représentations tels que des véhicules quittant l'enceinte sur une route se prolongeant au-delà de la ville, ou des personnes déambulant dans la vallée à l'extérieur de la ville tandis que d'autres sont représentés sur les remparts, face au paysage, regardant donc au-dehors de la ville. Ce mode de représentation met en effet en exergue un lien ville/paysage, mais créé une certaine prédominance de la ville : le paysage est le jardin de la ville, il s'offre à elle, à ses activités et à ses habitants. Dans cette représentation, il réside une hiérarchie entre les entités.
3. **Une frontière à priori présente par la représentation appuyée et hermétique du mur d'enceinte pourtant ensuite représenté dans un système large de paysage environnant**. Ce mode de représentation peut révéler différents éléments : si la ville est, en effet, envisagée dans un ensemble bien plus vaste, elle peut y être perçue de deux façons : soit ces remparts représentés comme hermétiques protègent la ville de

cet environnement, mais dans ce cas pourquoi considérer l'existence d'un tout s'il faut s'en protéger pour partie ? Soit la ville est une entité bien définie *dans* le paysage, dont elle ne peut être dissociée malgré ses efforts pour s'en isoler. Ici, ce serait dans ce cas la ville qui est incluse dans une entité plus dominante.

Or, ces trois types de représentations n'envisagent jamais l'échange comme allant de l'extérieur de la ville – du paysage donc – vers l'intérieur des murs d'enceinte. Ni même un échange neutre, réciproque ! Dans l'image mentale des habitants, il semble donc clairement que, si la ville appartient à un territoire et qu'elle en est indissociable, étirant ses frontières bien au-delà des remparts sensés la contenir, ils envisagent un mode de relation qui n'est pas tout à fait d'égal à égal, comme si une hiérarchie devait opérer pour permettre un échange satisfaisant. En fait, comme si le territoire découlait de la ville, lui étant en quelque sorte successif et non pas comme si la ville s'était installée à posteriori, se frayant une place dans un tout déjà bien fonctionnel avant elle.

Ainsi, il semble qu'il n'existe malgré tout qu'un mode unique de perception du lien ville/territoire, qu'importe la manière dont il se représente : de la ville vers l'en-dehors. Comme si la ville était la genèse de tout à partir de laquelle le reste du monde s'organise. Ou comme si la ville avait à partager et que le territoire se contentait de recevoir. Or, cet élément peut constituer une piste intéressante à creuser pour valoriser le lien existant. La compréhension de la teneur de ce lien est une donnée importante dans la démarche de rapprochement ville/territoire, notamment celle envisagée il y a peu par la commune qui promeut en effet le lien en question. Avoir connaissance des rapports sous-tendus, et de la hiérarchie que les habitants instaurent inconsciemment dans ce rapport, peut orienter les manières de retravailler le lien, notamment en équilibrant le rapport via des images ou des projets qui tendraient plutôt à valoriser une entrée du territoire dans la ville au lieu de l'inverse. Ce rééquilibrage pourrait, peut-être, contribuer à sensibiliser davantage de personnes à la préservation de la vallée, tout du moins à les éclairer sur la nature du rapport : la ville née de la pierre de la roche d'une vallée préexistante. Il aurait été intéressant d'approfondir le propos en proposant une expérimentation ou des entretiens autour de ce que la ville peut amener à la vallée, et ce que la vallée amène et peut amener, encore, à la ville. Des initiatives intéressantes peuvent émerger de ce genre de brainstorming, et permettre l'essor de nouvelles dynamiques de projets ville/territoire. Il en ressort que « pratiques et représentations ne sont pas seulement contenues dans les rapports sociaux ; elles existent par l'incorporation (l'incarnation) des lieux et territoires dans le vécu et l'expérience de l'habitant »¹.

1 **PINSON, Daniel** : "De l'ancrage aux voyages : retour sur la morphologie sociale de Marcel Mauss ou comment comprendre l'espace en le représentant", in *Rhutmos*, 2012

Conclusion

1. Pour commencer...

La question de recherche qui a mené cette étude a été : en quoi physionomie urbaine et facteurs phénoménologiques et sociaux entretiennent-ils un dialogue constant qui permet, au premier, de reconfigurer son statut et son image et, au second, de développer des mécanismes d'adaptation pour une appropriation et un attachement aux lieux ? Les réponses à cette question ont toujours eu pour visée de démontrer qu'un champ des possibles existait quant à l'usage des données qui en découlent dans la pratique du projet urbain. L'importance que revêtent certaines données souvent ignorées, négligées, faute de temps pour les récolter et les exploiter, est apparue au fil de l'étude.

Une autre manière de formuler l'aboutissement que pourrait prendre une telle expérimentation de terrain serait : en quoi l'analyse des modes sensibles intégrée aux études urbaines et au projet urbain peut-elle aiguiller et orienter les décisions urbanistiques et conceptuelles ainsi que politiques ?

Toutes les données récoltées ici constituent une image augmentée de la ville, une information sur son mode de fonctionnement propre, et présentent une pertinence quelconque.

Afin de montrer quels types d'éléments pertinents l'exploitation de ces données pouvait faire surgir, nous avons commencé par décliner la ville par ses différents climats qui lui appartiennent, atmosphères changeantes des lieux, qui ont révélé un véritable impact sur les comportements des usagers de l'espace, par différents biais : par exemple les données olfactives façonnent des portraits de ville récurrents, incitant au passage ou bien faisant fuir les passants ; de même, les sonorités de la ville fabriquent des climats propres à chaque lieu et contribuent à attirer ou rebuter le badaud. L'influence réciproque de ces éléments est de nouveau apparue à travers l'épisode du brouillard en ville. Nous avons aussi maîtrisé la ville, la nuit, et vu ressurgir l'imaginaire d'épouvante, liée à toute une culture cinématographique et/ou littéraire, façonnant espace-temps complexe et empreint de fantômes de ces références, qui influence les comportements. Dans cette spatialité particulière, il est apparu qu'une même rue, la rue del Pero comme nous avons vu en exemple, appréciée de jour pour ses sonorités appréciées, incluant les sons de la vallée peut devenir anxiogène une fois la pénombre survenue pour ces mêmes sonorités si attirantes en journée. Nous avons constaté que matériaux et météores interfèrent également et que leur hybridation pousse à la fabrique des itinéraires bis. Ainsi, nous avons démontré que de profondes interactions sous-tendent les mécanismes de perception des lieux et de ressenti, et façonnent les atmosphères qui incitent ensuite à certains comportements d'usage de ces mêmes lieux. Il s'en dégage des pistes pour la projection d'interventions générant des itinéraires diversifiés et favorisant une diversité des pratiques et des usages.

Nous nous sommes ensuite intéressés plus spécifiquement à ces usages et ces pratiques. Nous

avons observé les phénomènes d'occupation de la rue qui ont permis de mettre en exergue l'existence d'un « besoin de territoire », la nécessité d'avoir un fil vert, peut-être une sorte d'équilibre, dans un environnement minéral ; est apparue évidente la fabrication d'une mise en scène de soi dans les actions et les pratiques qui se déroulent en ville, l'absolue nécessité de leur déroulement, et l'impact de ces comportements sur les autres usagers et sur la perception des divers lieux. Enfin, nous avons également constaté que c'est la flexibilité des lieux, leur capacité à devenir polymorphes par l'usage, qui les rend habités. Et si planifier des lieux flexibles est une tâche ardue, d'après l'observation de certaines rues comme Santa Maria Maddalena, il semble que, dans certains cas, chercher à intervenir le moins possible sur une hiérarchisation spécifique (même si elle est façonnée dans le but louable de favoriser la sécurité de tous et une assignation plus ordonnée des usages) soit le mode le plus indiqué pour permettre justement des appropriations spontanées et des hiérarchies « naturelles », comme celles observées dans les rues indifférenciées analysées ici. Nous avons ensuite analysé les pratiques de la place, et démontré que quelques éléments peuvent suffire à fédérer espaces et usages, à générer une véritable vie urbaine, comme Piazza Matteotti, voire à générer tout simplement des places elles-mêmes comme le bas de la rue Vannucci. La connaissance de ces éléments qui font événement, incitateurs de pratiques, couplée à la pertinence d'un environnement bâti spécifique qui, semble-t-il, revêt son importance dans les pratiques d'appropriation d'une place et l'image de ce qu'elle représente, constituent des leviers intéressants pour accroître l'impact positif des interventions sur les places ou sur des lieux déjà appropriés et habités par une population afin d'agir dessus sans les dénaturer.

Ensuite, nous avons laissé leur place aux flux, à la pratique mouvante et à la distribution des pratiques d'hier et d'aujourd'hui, et mis en lumière que la vie de quartier, la bonne connaissance de son environnement bâti et les rapports sociaux prolifiques engendrent une appropriation accrue, et, surtout, bien plus inclusive, générant des rapports de confiance pratiquants/espace qui vont encourager les personnes à mobilité contrariée (personnes âgées ou PMR) à pratiquer la ville. Cette même vie sociale, à l'échelle du quartier, voire de la ville lorsque l'échelle est restreinte comme ici, peut contribuer à renouer le lien enfant/ville et à le réinsérer comme « pratiquant ». Même certains dispositifs urbanistiques peuvent favoriser la confiance et la pratique en générant des apaisements psychologiques : comme à Città della Pieve les remparts, qui agissent tels de véritables contenants sécuritaires aux yeux des parents alors qu'ils sont en réalité totalement perméables.

Enfin, nous avons voulu donner toute leur place aux entités physiques de la ville, le bâti, et les laisser *parler* afin d'approfondir le lien vécu/édifices. En nous aidant des précieuses données issues notamment de la toponymie, la ville d'autrefois a révélé ses liens entre organisation urbanistique et modes d'habiter (comme le quartier Casalino, qui préfigure un modèle urbanistique faisant écho aux cités ouvrières de l'ère industrielle). Nous avons également laissé toute leur place aux façades de la ville et voulu exploiter leur potentiel informatif quant à l'évolution du rapport

entre bâti et besoins. Pour finir ce travail, l'analyse du mode de communication entre ville et territoire à travers l'entité de remparts de la ville a montré combien le lien ville/territoire est prégnant, et dans les imaginaires, et dans les ressentis, et dans les pratiques. L'enceinte de la ville et son ouverture au paysage achèvent notre réflexion, non exhaustive, sur la pertinence et le potentiel de l'usage des données qualitatives dans les réflexions concernant les processus de planification urbaine et d'intervention.

2. Finalement, ce qu'il advient du sensible...

Pour rappel, travailler sur le vécu, les pratiques et le sensible ne constitue pas une nouveauté ni une préoccupation réellement émergente, puisque la rencontre avec les sciences humaines et sociales constitue l'une des bases sur lesquelles s'est construit le postmodernisme architectural. Des travaux comme ceux d'Henri Lefebvre sur la vie quotidienne, à la sortie de la Seconde Guerre Mondiale, ou encore ceux d'Erving Goffman sur l'invention du quotidien, témoignent d'une attention accrue portée à ces phénomènes. En 1953, au congrès des CIAM, émerge une génération d'architectes restés fidèles aux idées de la charte d'Athènes, qui pense la ville en termes d'habitat, ayant l'objectif de créer des environnements bénéfiques aux relations entre habitants et prenant en compte leurs besoins à la fois sociaux et culturels. Et pour cause, puisque « la notion d'«habitation», dans cette perspective, acquiert une charge ontologique et phénoménologique : c'est par notre corps propre que nous habitons le monde»¹. Thibaud parle bien de l'avènement de ce « tournant sensible »² en lien avec les avancées en sciences sociales, qui tend à se renforcer. Cette attention aux données perceptives oblige à l'élaboration d'outils nouveaux, de méthodes et techniques nouvelles d'exploitation des données, mais aussi de représentation des données. Le Cresson a d'ailleurs, par exemple, créé des méthodes scientifiques d'analyse et de caractérisation des ambiances urbaines, notamment pour la modélisation d'un répertoire d'effets sonores³.

C'est dans cet état d'esprit que nous sommes, à l'aboutissement de ce travail, plus que jamais convaincus d'un gain énorme quant à l'inclusion d'éléments de cette catégorie et de leur rôle central dans la réussite de la réception des interventions auprès des habitants de la ville. Kevin Lynch avait déjà incité à un flot d'études perceptuelles dans la lignée de ses travaux qui mettaient l'espace urbain en lien avec les représentations mentales habitantes. Si Lynch dégageait les facteurs significatifs de la lisibilité et de l'*imagibilité* de la ville, nous, nous avons choisi d'en aborder une dimension encore plus intime, qui nous semblait être l'étape successive de cette réflexion. Nous pensons avoir montré le bénéfice de s'éloigner quelque peu de la prégnance visuelle des données urbanistiques et croyons que le matériau riche et diversifié que nous

1 **BESSE, Jean-Marie** (2010), «Le paysage, espace sensible, espace public », *Research in Hermeneutics, Phenomenology, and Practical Philosophy*, n°2, p.259-286

2 **THIBAUD, J-P** (2010), « La ville à l'épreuve des sens », *Écologies urbaines : état des savoirs et perspectives*, Economica-Anthropos, pp.198-213, 2010

3 **MOISAND, Julien** (1995), « Le répertoire des effets sonores », *Les Annales de la recherche Urbaine : Politique de la ville. Recherches de Terrains*, 68-69, pp.215-216

avons récolté ici constitue l'une des clés pour aboutir à une conception plus signifiante. Ainsi, en portant une attention particulière à la sensibilité, au contexte, à la mémoire (collective et individuelle) ou bien aux imaginaires se dégage une pluralité de modes différents de rapports à l'espace urbain au sein d'une « invitation générale à écarter les dualismes réducteurs au bénéfice d'une conception plurielle et dynamique »⁴ de l'action sur la ville.

Nous postulons que si la récolte de ces données est longue et nécessite un investissement (en temps, et donc potentiellement financier) qui peut paraître important, ces éléments nous paraissent d'autant plus précieux pour les acteurs du territoire (architectes-urbanistes, élus, géographes...) que, de plus en plus, les projets d'aménagement se heurtent à des mouvements de réaction en opposition. Et l'émergence de ces pratiques en opposition marque la nécessité d'un renouvellement dans le processus des études urbaines. Si les ateliers et actions de communication et de sensibilisation avec le public se sont, et c'est très bien, multipliés, peut-être faut-il en conclure qu'« il ne s'agit plus simplement d'expliquer, mais de saisir ce qui est important à comprendre »⁵, avant d'intervenir, afin que le processus d'aller-retour entre les acteurs du territoire et les pratiquants soit opérationnel et bénéfique. Ainsi, nous nous rangeons du même avis qu'Albert Levy pour qui « les nouvelles approches de l'espace sensible, des « ambiances urbaines » » semblent mener à l'essor d'« une refonte totale de l'architecture comme de l'urbanisme » et pour qui l'intérêt porté aux « significations, de nature physico-culturelle [qui] concernent la sensation de confort, de bien-être, que l'on peut ressentir dans tel espace, telle ambiance (...) renvoie d'une façon plus globale à l'attitude d'une culture vis-à-vis de la nature, de son milieu, de ses ressources »⁶.

3. Là où la démarche trouve ses limites...

Les limites de cette démarche de recherche émergées ici, pour cette étude à Città della Pieve, sont apparues au vu du foisonnement d'information à traiter. La richesse des éléments issus d'une telle approche peut se révéler un réel frein, avant de réussir à opérer à une sélection pertinente des éléments à traiter. En effet, d'autres éléments et pistes sont restés en suspens après avoir pourtant figuré dans un des chapitres, car ce n'est qu'au fur et à mesure de l'exploitation des données et de l'avancement de l'analyse que la nécessité d'approfondissement pour l'exploitation réelle des données, ou le besoin de recourir à d'autres expérimentations et analyses pour conforter telle ou telle piste, apparaît. Comme, il est impossible de procéder à un tel relevé des pratiques et du sensible qui soit exhaustif, la pertinence du choix des éléments est également fondamental, peut parfois rapidement s'avérer inadaptée.

Évidemment, l'obstacle principal a été le temps imparti pour un travail de terrain de ce type,

4 **BOSSE, Anne** : « L'expérience spatiale de la visite : engagement dans l'action, épreuve collective et transformations urbaines », Thèse en géographie, Université de Tours, soutenue le 09/07/2010

5 **LOLIVE, Jacques & BLANC, Nathalie** (2008) : *Politique des formes, Actes Sémiotiques*, Université de Limoges

6 **LEVY Albert** : « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine », *Espaces et sociétés*, 2005/4 no 122, 2005 p. 25-48.

dont nous n'avions pas saisi l'envergure au départ. Le projet était de s'installer momentanément sur place afin de faciliter la récolte de données, malheureusement, la conjoncture économique de l'époque n'a pas permis de trouver de moyen de se financer sur place. Aucun, même en s'éloignement allégrement des domaines de l'architecture et de l'urbanisme quant aux tâches recherchées.

Pour en revenir à un plan plus général, puisque l'importance du potentiel de ces données a généré un foisonnement d'idéologies et de théories et si, en somme, et qu'il leur est finalement accordé déjà une certaine légitimité, pourquoi peinent-elles à se généraliser ? Les limites de ces méthodes peuvent être abordées en trois points :

- Tout d'abord, elles restent longues – mais pas forcément complexes- à mettre en œuvre dans la constitution du matériau. Comme, au regard de la masse de recherches portant sur la ville, finalement peu d'études se sont hasardées à des expérimentations semblables à celle-ci, mettre en forme ces expériences sensibles reste un défi méthodologique et technique. En effet, chaque terrain a ses propres caractéristiques et ses propres pertinences ; il faut en cela adapter, chaque fois, chaque méthode déjà éprouvée ailleurs, afin de l'optimiser pour le territoire concerné. Tant que ces expérimentations ne sont pas suffisamment nombreuses pour constituer un répertoire conséquent dans lequel choisir le mode le plus approprié en fonction des contextes, la démarche reste chronophage. L'une des solutions pourrait simplement être de constituer des groupes d'experts ou d'intervenants spécialisés (architectes, urbanistes, géographes, sociologues...) ayant été formés à ces éléments et ayant éprouvé des méthodes et qui sont donc capables de se voir confier cette partie du travail en amont des projets. Quant aux difficultés qui pourraient découler de la juste représentation de ces éléments issus du vécu, le recours à des artistes, des scénographes ou encore à des paysagistes, comme suggéré par Lolive et Blanc⁷, pourrait également, selon nous, constituer une piste de médium par lequel communiquer autour du projet.
- Le deuxième frein réside dans la légitimation des approches autour du sensible, notamment des pratiques et du vécu, et des données sensibles elles-mêmes. Souvent décriées parce qu'elles sont perçues comme trop équivoques, ou trop peu palpables. Nous avons pourtant démontré ci-dessus que certaines méthodes permettent de les rendre irrévocables et d'en exploiter les phénomènes de façon pragmatique. Un recours plus fréquent de ces pratiques qui aboutirait à un certain succès des projets pourrait suffire à modifier l'opinion générale.
- Enfin, l'incapacité à généraliser totalement les méthodes ou les données et à aboutir à des modèles stables peut générer un désintérêt scientifique. Mais il en est, dans ce cas, de même pour la plupart des données, quantitatives comme qualitatives. Toutes n'ont du sens que contextualisées. Cet argument, souvent entendu, ne nous paraît pas recevable.

7 **LOLIVE, Jacques & BLANC, Nathalie** (2008) : Politique des formes, *Actes Sémiotiques*, Université de Limoges

Cependant, on doit insister sur le potentiel de transposition des méthodes, réel, qui peut découler de ces processus, mais surtout de transposition des savoirs qui en découlent ! Les données résultantes ici concernent Città della Pieve, mais aident à la compréhension de processus de beaucoup d'autres villes, similaires, ou pas.

Pour exemple, la partie « Mémoire toponymique et modulations typologiques », qui aborde l'évolution du quartier Casalino, quartier ancien mais urbanistiquement pré-défini qui a généré une forme d'habitat modulaire, peut tout à fait éclairer le potentiel d'évolution de structures bien plus récentes (comme nous le verrons plus bas) et la réflexion peut être menée bien au-delà, les mêmes méthodes pouvant être adaptées et appliquées à d'autres territoires. Pour un exemple de transposition de la méthode, nous nous sommes attardés ici à l'appliquer aux territoires complexes du Pays-Haut et de la Grande Région en France.

« Ce qui manque à nos habitations aujourd'hui, ce sont les interactions potentielles entre le corps, l'imagination et l'environnement (...) On peut, dans une certaine mesure, se rappeler chaque lieu, en partie parce qu'il est unique, mais en partie parce qu'il a affecté nos corps et engendre suffisamment d'associations pour être retenu dans nos mondes personnels »⁸. Les éléments dégagés précédemment dans la thèse peuvent à la fois :

- sensibiliser à l'importance de la connaissance des phénomènes analysés. Comme déjà évoqué plus haut, l'essor de pratiques nouvelles dans l'univers urbanistique, comme par exemple l'importance grandissante accordée aux ateliers de concertation habitante en amont des projets, démontrent une réelle prise de conscience. Cependant, comme nous l'avons déjà explicité, les éléments analysés ici montrent ce que les ateliers ne peuvent faire ressurgir, d'une part parce qu'il est extrêmement complexe pour un usager de l'espace de formuler et restituer son expérience urbaine et les éléments importants pourtant arduement recherchés par les équipes professionnelles peuvent réellement peiner à être définies, voire passer inaperçue, d'autre part parce que les ateliers ne sont pas forcément orientés sur les points d'intérêt pertinent, à cause justement d'une carence dans la connaissance des pratiques et des liens entre caractéristiques des lieux urbains, usages et symboles.
- aider à l'élaboration de méthodes de récolte de données et d'analyse de ces éléments. Dernièrement, l'essor de l'intérêt pour une Smart City tente d'articuler pratiques et compréhension des territoires par l'usage des nouvelles technologies. Certains travaux de recherche recensent les déplacements des individus par catégorie d'âge en traçant leur signal téléphonique afin de constituer une cartographie des déplacements et de permettre une compréhension en profondeur des échelles de pratique territoriales, offrant la possibilité de recenser à grande échelle les pratiques quotidiennes et les habitudes urbaines dans le but de comprendre le fonctionnement des habitants d'une ville. Ici le débat reste ouvert quant à l'usage fait de telles données qui, bien qu'anonymisées, peuvent être détournées et se révéler plus intrusive pour les personnes

8 PALLASMAA, Juhani : *Le regard des sens*, Editions Linteau, 2010

suivies pour ainsi dire « à leur insu ». Si, évidemment, de grandes précautions de sécurisation des données et d'éthiques sont prises en amont, il reste la possibilité de fuites ou de piratages. Le risque est infime et le manque d'intérêt à recenser les trajets quotidiens de personnes lambda semble éloigner ce danger, cependant il reste plausible. Ces questions sont actuellement souvent en débat dans les colloques ou séminaires consacrés⁹. Dans tous les cas, ces données quantitatives d'une grande pertinence méritent (voire nécessitent absolument) un recoupement avec des éléments qualitatifs afin de prendre sens et d'être exploitables dans un contexte d'intervention sur l'espace urbain.

- aider à la compréhension de l'évolution d'espaces plus récents, permettant ainsi d'imaginer les combinaisons et les solutions possibles concernant l'avenir de certaines entités urbaines qui semblent totalement éloignées. Ce troisième point, qui peut paraître plus énigmatique, ou plus complexe à mettre à œuvre en tous les cas, disons moins évident à saisir que les deux points précédents, va être rapidement illustré ici afin de permettre de montrer le champ des possibles découlant de tels travaux et offrant une idée de ce que peut constituer une transposition de la méthode employée dans ce travail.

4. Une transposition des méthodes et un exemple d'usage des axes de réflexion extraits de la recherche

Par exemple, en rapprochant certaines entités médiévales, le Casalino à Città delle Pieve, et d'autres plus récentes, les cités de Butte et Vallès à Villerupt et Cité de la Meuse à Audun-le-Tiche :

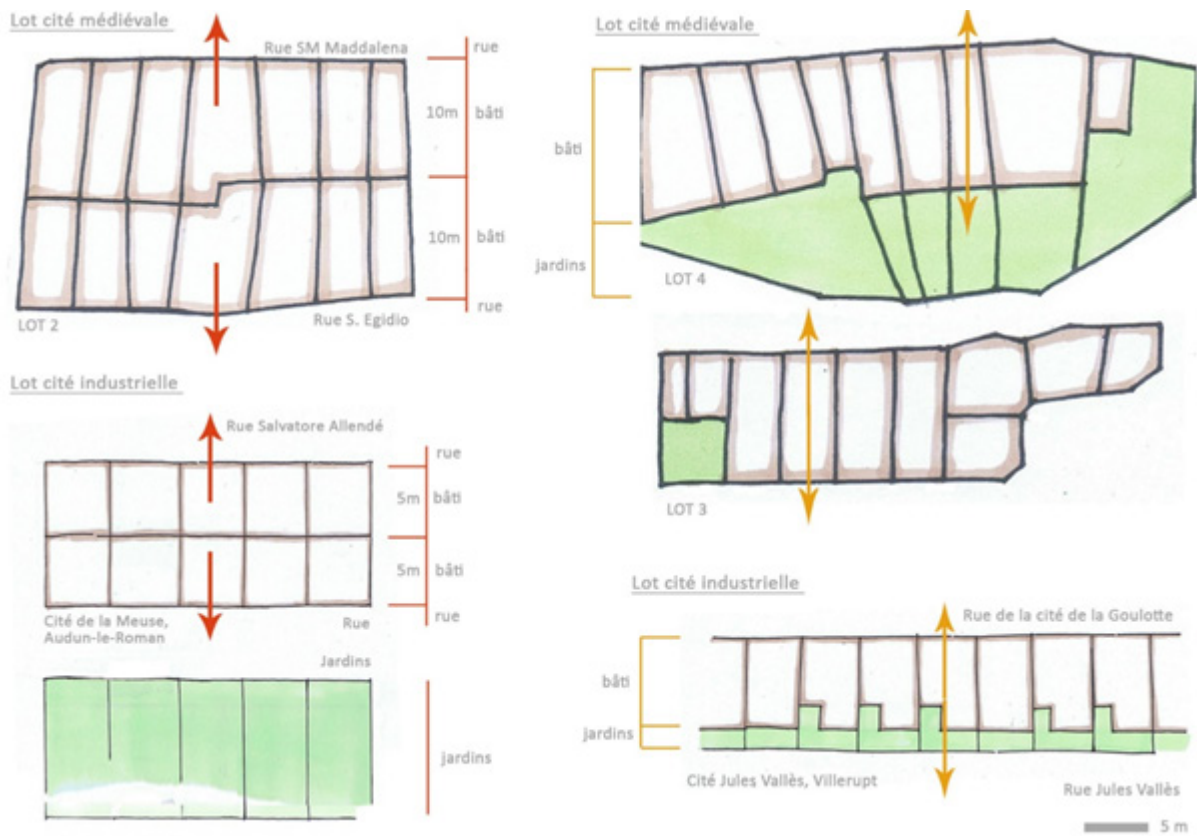


Cité Jules Vallès, Villerupt



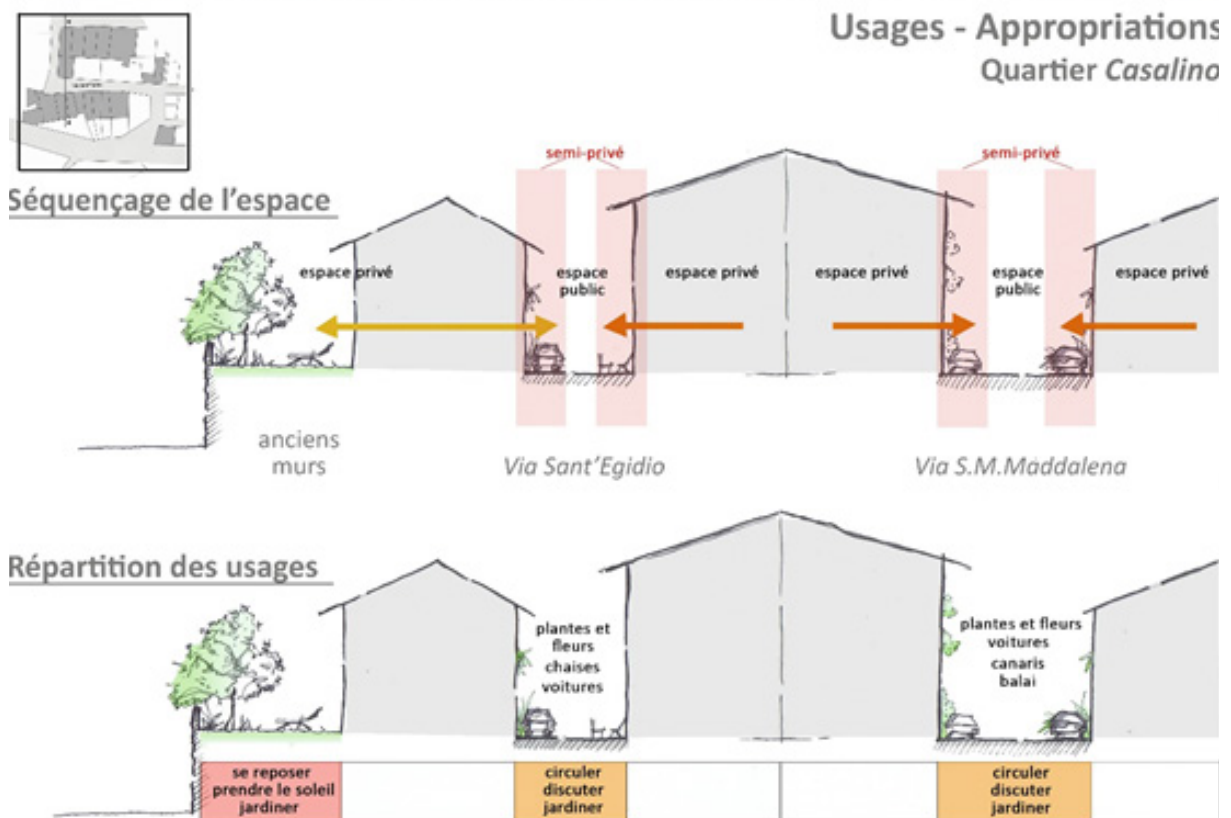
Casalino, Città della Pieve

⁹ Colloque International « Innovative Mobility and Urban Design. Mirroring Contemporary Metropolises », ENSAS, Laboratoires AMUP et LIVE, en partenariat avec Eurométropole de Strasbourg, 21/09/2018

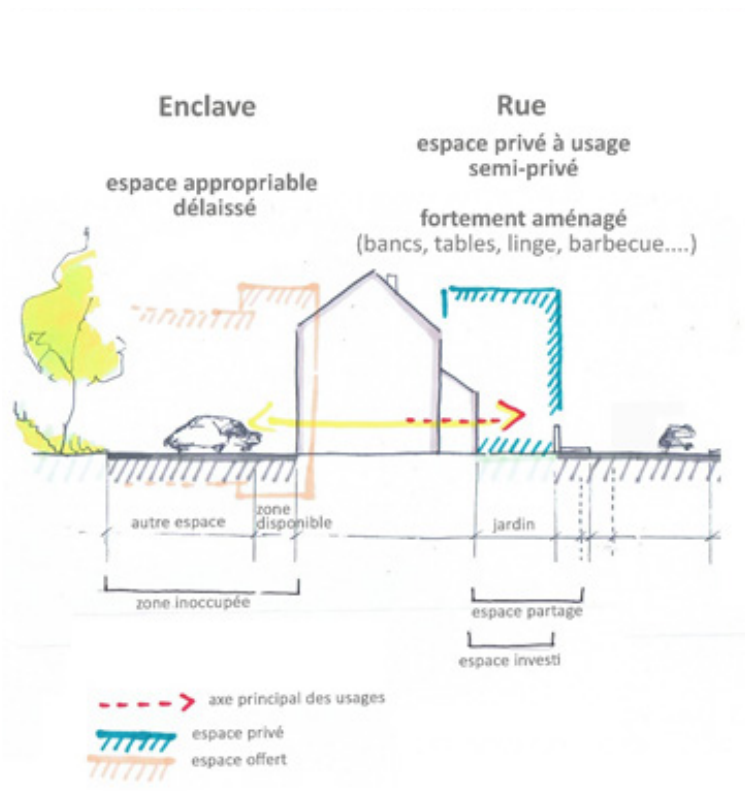


Comparaison de la typologie en plan du quartier Casalino avec la typologie de cités ouvrières.

En observant la vie et les usages du quartier Casalino et de deux cités ouvrières du Pays-Haut, il est possible de comparer le potentiel d'appropriation et d'usages de chacun des lieux.



Observation des usages et appropriations dans le quartier Casalino : les rues S. Egidio et Santa Maria Maddalena.

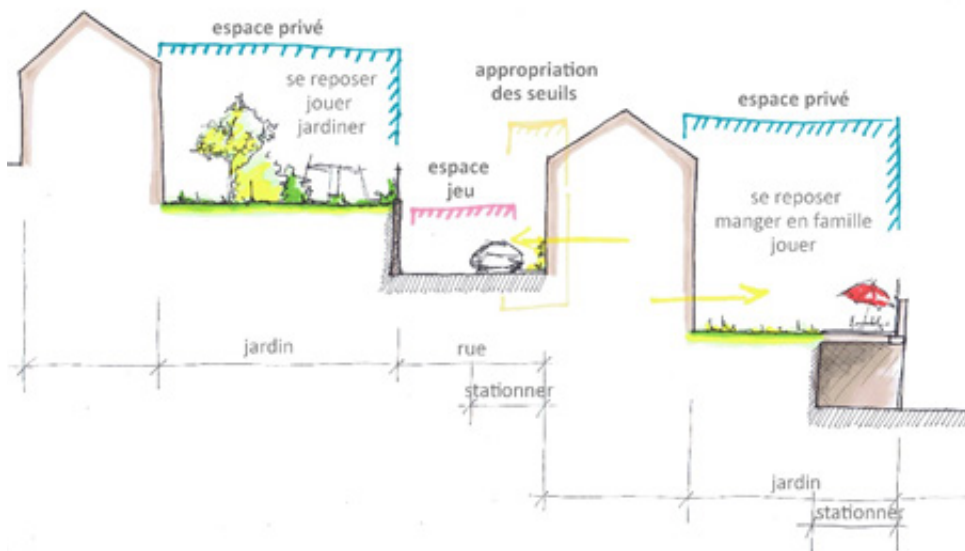


Usages - Appropriations Cité Jules Vallès



Observation des usages et appropriations dans la cité Jules Vallès

Usages - Appropriations Cités de Butte



Observation des usages et appropriations dans les cités de Butte, Villerupt

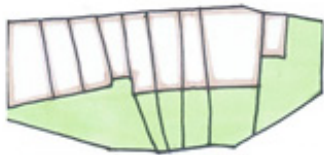
Comme à Città della Pieve dans le quartier sur Casalino, une très forte appropriation des seuils a lieu dans les cités. Or, nous avons vu que l'une des clés de l'attachement au lieu est justement **l'aspect appropriable**. Les cités ouvrières étant souvent décriées, cet aspect pourrait constituer un élément important quant à leur potentiel réel, au vu des évolutions observées dans le

Casalino, quartier millénaire.

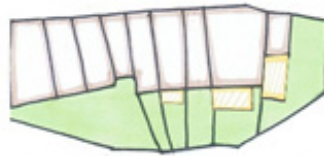
Concernant les modulations de l'espace bâti, l'évolution du Casalino montre un potentiel d'adaptation insoupçonné malgré son apparente immobilité. Or, les prémices d'interventions sur les cités ouvrières ces dix dernières années sur le territoire affichent également quelques éléments de développement possibles qui pourraient laisser présager une certaine pérennité du modèle.

Modulation typologique - analyse en plan

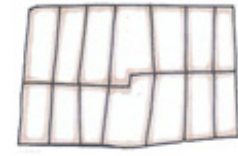
Quartier Casalino



Typologie de bâti d'origine

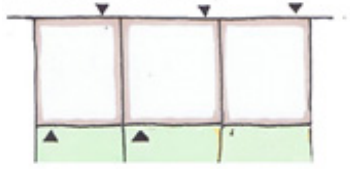


Modulations observables

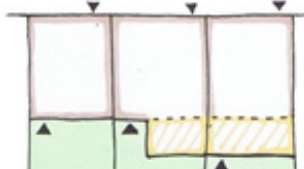


Typologie de bâti d'origine
Pas de modulation en plan

Cité Jules Vallès

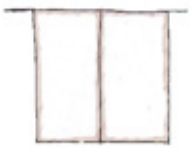


Typologie de bâti d'origine



Modulations observables

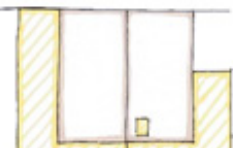
Cité de la Butte



Typologie de bâti d'origine



Modulations observables



Modulations observées en plan dans le quartier Casalino et les cités de Butte et Jules Vallès.

L'analyse en coupe des modulations de bâti permet de comprendre la densification survenue dans les trois entités étudiées.

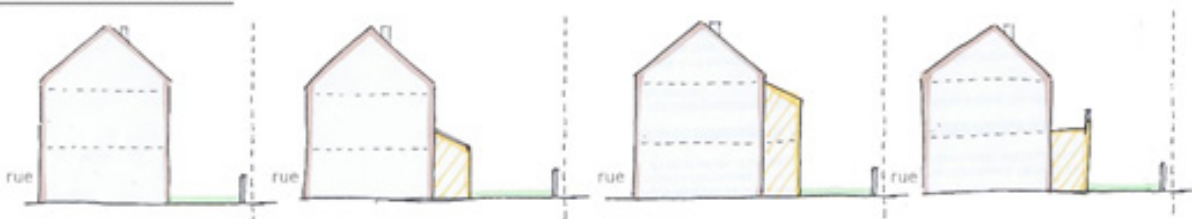
Modulation typologique - en analyse coupe

Typologie de bâti d'origine
Modulations observables

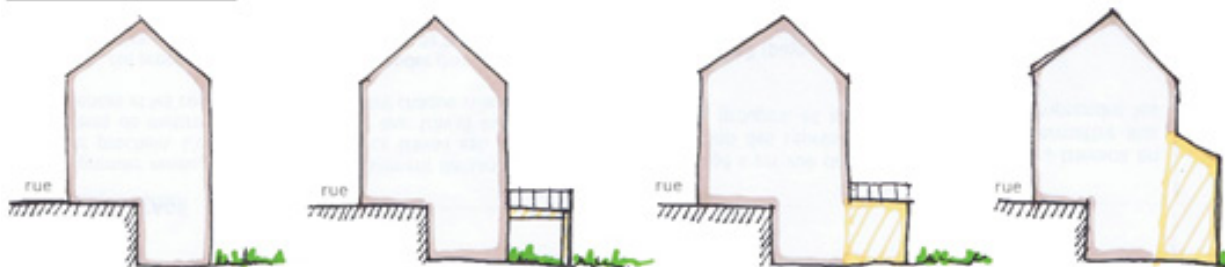
Quartier Casalino



Cité Jules Vallès



Cité de la Butte



Modulations observées en coupe dans le quartier Casalino et les cités de Butte et Jules Vallès

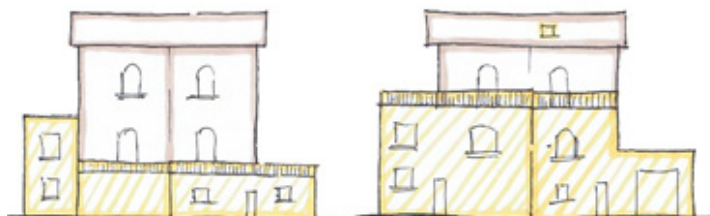
Cité Jules Vallès



Modulation typologique - en analyse façade



Cités de Butte



Modulations observées en façade dans les cités ouvrières Butte et Jules Vallès

A la lumière de ces comparaisons, il semble que les cités ouvrières permettent un type de modulation et d'appropriation plus foisonnant encore que le Casalino.

Les deux entités, médiévales et industrielles, qui présentaient une fonction de départ identique (habitat modulaire pour loger massivement les classes sociales les plus basses) possèdent des qualités communes : **habitat adaptable, modulable** et **appropriable**.

Si, à Città della Pieve, l'habitat social a su s'adapter sans mal aux besoins des vies et des époques qui se sont succédées, et qu'à l'intérieur les modulations de cloisons sont nombreuses, comme en témoigne la variation des ouvertures en façade, il devient possible de supposer que les cités de l'ère industrielle puissent acquérir une certaine survivance au vu de ce qui a été observé pour la cité médiévale. Une activité de conseil permettrait de guider les habitants dans leurs travaux, leurs choix, pour garantir une certaine qualité des espaces. Elle pourrait permettre ainsi une longévité plus importante (dans la limite de la pérennité permise par les matériaux

employés à cette époque) , tout comme celle observée pour le bâti médiéval.

C'est donc l'observation des modes de vie et des évolutions du bâti dans le *Casalino* qui permet, une fois mis en parallèle avec l'évolution récente des cités ouvrières, et une fois rapprochés les deux modes de vie dans ces cités, d'envisager le potentiel contenu par ces dernières. Le savoir acquis et accumulé au fil des observations est donc exploitable directement dans un autre type d'études...

La compréhension de ces phénomènes à Città della Pieve n'est donc pas limitée à son territoire. Si l'impact *in situ* peut permettre d'anticiper les actions à prévoir et d'orienter les interventions dans la ville précisément, l'usage des données peut déborder de très loin la ville...

« L'inhumanité de l'architecture d'aujourd'hui et des villes contemporaines peut s'entendre comme la conséquence de la négligence du corps et des sens, et un déséquilibre de notre système sensoriel »¹. La ville est multiple et certains de ses visages sont trop intimement liés à l'observateur pour être retranscrits. Équivoque, elle se décline en mille portraits. Pour toutes ces raisons, la ville pourrait être assimilée à une œuvre d'art, dont la définition donnée par Umberto Éco correspond à ce qui vient d'être décrit : « un message fondamentalement ambigu, une pluralité de signifiés qui coexistent en un seul signifiant »². Elle comprend les éléments d'elles qui restent et demeurent, fixes et objectivement définis, elle comprend les éléments de son passé qui l'ont menée jusqu'à cet état, et elle comprend également le flux des possibilités à venir, des visages de la ville qui commencent juste à s'esquisser mais dont les traits sont déjà perceptibles par les transgressions d'usage et les désobéissances habitantes. Parce que « le réel n'est pas, étroitement, l'existant, mais également les possibilités futures, les actes insurgent »³.

1 **PALLASMAA, Juhani** : *Le regard des sens*, Editions Linteau, 2010

2 **ECO, Umberto** : *L'œuvre ouverte*, Points, collection Points Essais, 2015

3 **DAMIANI, Amélia Luisa**, « As contradições do espaço : da logica (formal) a logica dialetica » , in : DAMIANI, Amélia Luisa et al., *O Espaço no fim de século, a nova raridade*, Sao Paulo : Contexte, 1999

Bibliographie

Ouvrages cités

ABRAM, Joseph : *Perret et l'Ecole du classicisme structure*, EAN/SRA, 2 tomes, 315 pages et 136 pages, 1985

AUGOYARD, Jean-François: Pas à pas, Éditions du Seuil, 1979

AUSTIN, J.L. : *Le langage de la perception*, Librairie Philosophique J.Vrin, 2007, p.236

AUSTIN, J.L. : *Quand dire c'est faire*, Editions du Seuil, 1991, p.202

BACHELARD, Gaston : *La poétique de l'espace*, Quadrige – Grands textes, PUF, 2004, p. 214

BANZO, Mayté : *L'espace ouvert pour une nouvelle urbanité (vol.3)*, Dossier d'Habilitation à Diriger des Recherches (HDR), sous la direction de Guy Di Méo, présenté le 25 novembre à Pessac

BITTARELLO, Valerio : *Città della Pieve illustrata*, lettere storiche, 2008

BITTARELLO Valerio : *Guida del territorio*, Città della Pieve, 2004

BONNAUD, Xavier, YOUNES, Chris et al. : *Perception/Architecture/Urban*, Infolio , 2014

BOSSE, Anne : « L'expérience spatiale de la visite : engagement dans l'action, épreuve collective et transformations urbaines », Thèse en géographie, Université de Tours, soutenue le 09/07/2010

BOUDON, Philippe : *Introduction à une sémiotique des lieux*, Presses Universitaires de Montréal, 1981, p.289

BOURDIEU, Pierre : *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p.500

CALVINO, Italo : *Les villes invisibles*, Editions du Seuil, Collection Points, 1996, p.188

CAMUS, Christophe : *Lecture sociologique de l'architecture décrite : comment bâtir avec des mots*, Editions L'Harmattan, collection Logiques Sociales, 1996, p.270

CANUTI, Fiorenzo : *Nella Patria del Perugino*, 1926

CAUQUELIN, Anne : *La ville la nuit*, PUF (collection la politique éclatée), Paris, 1977, 170p.

CAUQUELIN, Anne : *L'Invention du Paysage*, PUF, collection Quadrige, 3^{ème} édition novembre 2007, p.160

CAUQUELIN, Anne : *Le site et le paysage*, PUF, collection Quadrige, 2002/2013, p.199

CHOAY, Françoise : *La terre qui meurt*, Fayard, 2011, 112 p

CORBIN, Alain: *L'homme dans le paysage*, Editions Textuel, Collection Histoire, 2001, p.190

CARERI, Francesco : *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*, Arles : Actes Sud et Jacqueline Chambon, 2013.

CSORDAS, Thomas (ed.) (2001[1994]) *Embodiment and experience : the existential ground of culture and self*, Cambridge University Press, Coll.: Cambridge studies in medical anthropology
CSORDAS, T. (2002). *Body/meaning/healing*, Basingstoke. New York : Palgrave Macmillan

DAVILA, Thierry : *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXème*

siècle, Paris, éditions du Regard

DE CERTEAU, Michel : *L'invention du quotidien I et II*, Edition Nouvel ed. Gallimard, collection Folio, 1990, p.347

DE DUVE, Thierry : *Au nom de l'Art*, Editions de Minuit, 1989, p.145

DE MARTINI, Anne-Emmanuelle / KALIFA, Dominique : *Imaginaires et sensibilités au XIXème siècle, études pour Alain Corbin*, éditions Créaphis, Paris, 2005, 275 p.

DESPORTES, Marc : *Paysage en mouvement : transports et perception de l'espace*, XVIII^e-XX^e siècles, Paris, Gallimard, 2005, 404 p.

ECO, Umberto : *L'œuvre ouverte*, Points, collection Points Essais, 2015, p.320

FISCHER, Gustave-Nicolas : *Psychologie sociale de l'environnement*, ed. DUNOD, 2ème édition mise à jour, 2011

FONTENELLE Bernard Le Bovier, *Eloge des académiciens de l'Académie Royale des sciences*, La Haie 1736

FOUCAULT, Michel : *Dits et écrits*, éditions Gallimard, collection Quarto, tome 1 (1954-1975), 2001

FREMONT, Armand : *La région, l'espace vécu*, Flammarion, 1999, p.284

GADAMER, H. G. : *Vérités et méthodes*, Paris, Editions Le Seuil, 1976

GARRIC Jean-Philippe, THIBAUT Estelle, D'Orgeix Emilie : *Le livre et l'architecte*, Editions Mardaga, Collection Architecture, 2011

GOFFMAN, Erving : *La mise en scène de la vie quotidienne*, aux éditions de Minuit, collection le sens commun, 1973

GRIMALDI, Nicolas : *Traité de la banalité*, PUF, Paris, 2005, p. 294

HALBWACHS, Maurice : *La mémoire collective*, 1950 ; rev et aug 1997, éditions Albin Michel

HALL, Edward : *La dimension cachée*, Editions du Seuil, 1971, p.255

HAMON, Philippe / LEDUC-ADINE, Jean-Pierre : *Expositions, littérature et architecture au XIXe siècle*, Romantisme, vol. 20, n° 67, pp. 119-121, 1990

HEIDEGGER, Martin : *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958/1980

HERZ Rachel.: *Are odors the best cues to memories ?*, Annals New York Academy of Sciences, 855, 670-674., 1998

HYPOLITE Pierre, HAMON, Philippe : *Littérature, Architecture et Espace*, Editions Limoges, PULIM, Collections Espaces Humains, 2006,

HOWES, D., éd. , *The Varieties of Sensory Experience : A Sourcebook in the Anthropology of the Senses*, Toronto : University of Toronto Press, 1991, p.347

HUESCA, Roland: *L'écriture du (spectacle) vivant, une approche historique et esthétique*, Le Portique, 2010

JACOBS, Jane : *Déclin et survie des grandes villes américaines* , édition originale 1961, Margada, Liège, traduction en 1991

JUAN, Salvador : *Les sentiers du quotidien*, L'Harmattan, collection Villes et Entreprises, 1997, p.203

JULLIEN, François : *L'Écart et l'entre*, Paris : Galilée, 2012, p.96

JULLIEN, François : *Vivre de paysage ou L'impense de la Raison*, éditions Gallimard, 2014, p.272

JEUDY, Henri-Pierre : *Critique de l'esthétique urbaine*, Editions Sens&Tonka, 2003, p.165

KOULOUMDJIAN, M.F. *Le walkman et ses pratiques*. Ecully, IRPEACS/CNRS, 1985

LAZZAROTTI, Olivier : *A propos de tourisme et de patrimoine: les raisons de l'habiter*, diplôme d'habilitation à diriger des recherches ; 2001.

LE CORBUSIER : *L'espace indicible*, Le Corbusier, Savina – Dessins et sculptures, ed. Sers, Paris, 1984 (avec texte de 1945 ?).

LEFEBVRE, Henri : «La production de l'espace» In: *L'Homme et la société*, N. 31-32, 1974. Sociologie de la connaissance marxisme et anthropologie. pp. 15-32

LEFEBVRE, Henri : *Le Droit à la ville*, éditions Economica, Paris, 2009 [1968]

Lévy A. (2005), « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine », *Espaces et sociétés*, 2005/4 no 122, p. 25-48.

LYNCH, Kévin : *L'image de la cité*, Editions Dunod, 1998, p.232

MASSON, Damien: *Thèse de doctorat; La perception embarquée, analyse sensible des voyages urbains*, 2010

MEO, Maria-Luisa : *Città della Pieve, 1900-1944*

MERLEAU-PONTY, Maurice : *Phénoménologie de la perception*, Editions Gallimard, 1976, p.531

MERLEAU-PONTY, Maurice : *L'œil et l'esprit*, folioplus, 2011

MONGIN, Olivier : *La condition urbaine*, Editions du Points, Collection Points Essais, 2007, p.325

NIETZSCHE : « Par-delà le bien et le mal », in *4^{ème} partie Maximes et Intermèdes*, éditions Christian Bourgois, Paris

NORBERG SCHULZ, Christan : *Genius Loci : Architecture, paysage, ambiance*, Editions Mardaga, Collection Architecture Urbanisme, 1997, p.213

NORBERG SCHULZ, Christan : *L'art du lieu*, Edition Le Moniteur, Collections Architextes, 1997 p.314

PALLASMAA, Juhani : *Le regard des sens*, Editions Linteau, 2010

PANOFSKY, Erwin : *Architecture gothique et pensée scolastique*, préface de **Bourdieu**, Editions de Minuit, Collection Le sens commun, 1967, p.216

PAULET, J-P : *Les représentations mentales en géographie*, Anthropos, 2002, p.152

PEREC, Georges : *Espèces d'espaces*, Editions Galilée, 2000, p.185

SALVADOR, Juan : *Les sentiers du quotidien. Rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers en ville*, Editions L'Harmattan, Collection Villes et entreprises, 2000, p.208

SANSOT, Pierre : *Rêverie dans la ville*, Edition Payot, 2004, p.625

SANSOT, Pierre : *Poétique de la ville*, Editions Carnets Nord, 2008, p.267

SANSOT Pierre : *Variations paysagères*, Edition Payot, 2009

SARTRE, Jean-Paul : *L'imaginaire*, Gallimard, Paris, 2005 (réédition de 1940)

SCHEPMAN, Thibaut: *Comment on a interdit aux enfants de marcher*, in *L'OBS Rue89*, octobre 2014

SEGAUD, Marion : *Anthropologie de l'espace, habiter, fonder, distribuer, transformer*, Editions 327

Armand Colin, collection U, 2010, p.248

SITTE, Camillo : *L'Art de bâtir les villes*, Editions du Seuil, Collection Points Essais, 1996

SOULIER, Nicolas : *Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'actions*, Paris, Ulmer, 2012, 285 pages

SPERBER Dan : *La contagion des idées*, éditions Odile Jacob, 1996

STASZAK, J-F : *Carte mentale*. In Lévy J., Lussaut M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, 2003

THOMAS, Rachel : *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Éditions des archives contemporaines, Paris, 2010.

TREPOS, Jean-Yves : « La nuit, entre métaphore et synecdoques (Présentation) », *Le Portique* (En ligne), 9 / 2002, mis en ligne le 8 mars 2005.

ZUMTHOR, Peter : *Atmosphères*, Editions Birkhäuser, 2008, p.75

ZUMTHOR, Peter : *Penser l'architecture*, Editions Birkhäuser Verlag AG, 2007, p.95

Ouvrages qui ont nourri la réflexion

ABRAM, Joseph : *A. et G. Perret, une monographie 1ère partie, LHAC/BRA , 160 pages, 1989*

ABRAM, Joseph : *L'Equipe Perret au Havre, utopie et compromis d'une construction LHAC/BRA, 268 pages, 1989*

AGAMBEN, Giorgio : *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Edition Rivages poche, Petite bibliothèque (mars 2007) p.50

ARISTOTE : *La Poétique*, ed. Mille et une nuits, 2006, p.95

BORBOZ, André: *Peinture militante et architecture révolutionnaire, A propos du thème du tunnel chez Hubert Robert*, Birkhauser, 1978

BUTOR, Michel : « Alphabet d'un apprenti » in *Michel Butor par Michel Butor*, Seghers, 2003

CANIAUX, Denis : *Les villes de papier : une anthologie de Poétique urbaine*, Editions Confluences, 2004, p.368

CHOAY Françoise : *Pour une anthropologie de l'espace*, éditions du Seuil, collection la couleur des idées, 2006, p.418

CHOAY, Françoise, et al. : *Le sens de la ville*, Seuil, Paris, 1972, 192 pages.

CHOAY Françoise : *Urbanisme, Utopie et réalité*, Editions du Seuil, 1965

CLAVAL, Paul : *Histoire de la géographie*, PUF (collection Que sais-je ?), Paris, 1995

CORBIN, Alain : *Le miasme et la jonquille*, Editions Flammarion, Collection Champs, p.336

CORBIN, Alain: *les Cloches de la terre*, Editions Flammarion, Collection Champs Histoire, 2000, p.356

COUSIN, Jean *L'espace vivant*, Le Moniteur, 1986

CUNHA, Antonio : *Notes du cours d'Introduction à la Géographie Humaine*, Université de

Neuchâtel, Suisse, 1996-1997

DIBIE, Pascal : *Ethnologie de la porte*, Editions Métailié, collection TRAVERSEE, 2012

DONNADIEU, Brigitte : *L'apprentissage du regard*, Editions de la Villette, collection Savoir-faire de l'Architecture, 2002, p.272

DUFOUR, E et BITTARELLO V. : *Città della Pieve, città d'Arte*, Fabrizio Fabbri Editore, 2007

DUNDES, Alain / Falassi, Alessandro : *La terra in piazza : antropologia del Palio*, édition Nuova Immagine editrice,

ECO, Umberto : *La structure absente. Introduction à la recherche sémiotique*, Mercure de France, Paris, 1972

EDMOND, Nathalie: *L'espace public. Entre images et pratiques*, 1997

E.DENIS, Sophie : « L'incipit dans le roman français à l'ère du soupçon comme perte de la faction : contenance et effraction », in *Littérature, Architecture et Espace*, Editions Limoges, PULIM, Collections Espaces Humains, 2006

FOUCAULT, Michel : *Les mots et les choses*, Editions Gallimard, 1990, p.400

FRANCASTEL, Pierre : *La figure et le lieu. L'ordre visuel du Quattrocento*, ed. Gallimard, 1967, p.293

FUSCHIOTTO, Silvi' : *Architettura di un territorio: La bonifica della Val di Chiana Romana*

GENETTE, Gérard : *Esthétique et poétique*, Editions du Seuil, collection Points essais, 1992, p.245

GINZBURG, Carlo : *Le fromage et les vers*, Editions Aubier-Montaigne, collection Aubier Histoires, 1993, p.220

GINZBURG, Carlo : *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Editions Flammarion, collection Nouvelle Bibliothèque scientifique, 1986 pour la version italienne, 1989, Saint-Amand-Montrond, p.305

GINZBURG, Carlo : *Représentation : le mot, l'idée, la chose*. In : *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*. 46^{ème} année, N.6, 1991. Pp.1219-1234

GRACQ, Julien : *La forme d'une ville ; [Paris]* : Gallimard, 1995 (86-Ligugé) : Impr. Aubin, collection la Pléiade

GUTTON, Jean-Pierre : *Bruits et sons dans notre histoire ; Essai sur la reconstitution du paysage sonore*, puf, collection L nœud gordien, 2000, Paris

HAMON, Philippe : *Expositions*, Editions José Corti, 1989

HANNERZ, Ulf : *Explorer la ville: éléments d'anthropologie urbaine*, Broché, p.432

HEIDEGGER, Martin : *Etre et temps*, Paris, Gallimard, 1986

HUESCA, Roland / KOESSLER, Dominique : *Metz en passant*

JAUSS, H.R : *Pour une esthétique de la réception*, ed. Gallimard, octobre 1990, p.336

JENKS, Charles A. : *Mouvements modernes en architecture*, Liège, Mardaga. *Le Langage de l'Architecture Post-Moderne*, Academy Editions-Denoë, 1977

KANT : *Critique de la faculté de juger*, éditions Flammarion, 2000 p.504

KOOLHAAS, Rem : *New York Délire*, Editions Parenthèses, Collection Architecture, 2002, p.320

LEGENDRE, Pierre : *De la société comme texte*, Edition Fayard, 2001, p.258

- LE GOFF, Jacques** : *Pour l'amour des villes*, Editions Textuel, 1997, p.159
- LEOTHAUD, Isabelle** : *Thèse de doctorat – Ambiances architecturales et comportements psychomoteurs, De l'observation à l'aide de la conception. Le cas de structures pédopsychiatriques . Disciplines: sciences de l'Ingénieur, Ecole doctorale Mécanique, Thermique et Génie Civile de Nantes.*
- LERESCHE J.P.** *Les faces cachées de l'urbain*. Bern : Editions P. Lang, 1994, pp. 183-195.
- LOTMAN, Youri** : *La structure du texte artistique*, Editions Gallimard, 1973,
- MAROT, Sébastien** : *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, éditions de La Villette, Penser l'espace, 2010, p.132
- MOLES, Abraham / ROHMER Elisabeth** : *Psychologie de l'espace*, L'Harmattan, 1998.
- MONGIN, Olivier**: *Vers la troisième ville?*, Editions Hachette Littérature, 1995, p.140
- MUMFORD, Lewis** : *La cité à travers l'histoire* ; Paris : Ed. du Seuil, 1982 (86-Vienne) : Ligugé
- PARRETINI, Alessia** : *Toponomastica del territorio pievese chiusino, tesi di Laurea*, Università di Perugia,
- PAQUOT, Thierry** (éditorial) : *L'esprit des villes*, Infolio, France, 2014
- PERETS, Henri** : *Les méthodes en sociologie. L'observation*. Collection Repères, Editions La Découverte, 2004, p.120
- PERON, Françoise** : *Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant)*, Annales de Géographie- Année 2005- Volume 114- Numéro 644- Pages 422-436
- PINCON-CHARLOT, Monique & PINCON, Michel** : *Voyage en grande bourgeoisie*, Quadrige/ puf, août 2013, Lonrai (Orne)
- PRIVAT, Jean-Marie**: *Un bain de littérature. A l'école de la piscine*, ethnographies.org, N20
- RELPH, Edward** : *Place and placelessness*, Pion, Londres, 1976
- RICOEUR, Paul** : *Histoire et Vérité*, éditions du Seuil, paris, 2001
- ROLIN, Jean** : *Zones*, Editions Gallimard, collection Folio, 14 janvier 1997, 176 p.
- ROLIN, Jean** : *La clôture*, Editions Folio, 1 juillet 2004, 256 p.
- R. OLSON, David** : *L'Univers de l'écrit. Comment la culture écrite donne forme à la pensée*, éditions Retz, 1998
- ROUSSEAU, Jean-Jacques** : *Essai sur l'origine des langues*, Editions Larousse, Collection Folio, 1990, p.284
- RUSKIN, John** : *les sept lampes de l'Architecture* ; Paris : M. Houdiard, impr. 2011 (58-Clamecy) : Impr. Laballery
- SIMMEL Georg** : *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Éditions de l'Herne, 2007
- SIMONDON, Gilbert** : *Du mode d'existence des objets techniques*, Editions Aubier, Collection Philosophie,
- STEBE, Jean-Marc / MARCHAL, Hervé** : *Sociologie Urbaine*, PUF, Que sais-je, 2010
- STEBE, Jean-Marc / MARCHAL Hervé** : *Traité sur la ville*, PUF, 2009
- STENDHAL** : *Rome, Naples, Florence*, Editions Gallimard, Collection Folio, 1987, p.479

THIBAUD, Jean-Paul : *Regards en action : ethnométhodologie des espaces publics*, Editions A la Croisée, Collection Ambiances, p.262

THIBAUD, Jean-Paul : « La ville à l'épreuve des sens ». . In : *Coutard, Olivier ; Lévy,*

THIBAUD, Jean-Paul : *Composer l'espace : les territoires du pas chanté*. In : BASSAND, M. ; LERESCHE J.P. *Les faces cachées de l'urbain*. Bern : Editions P. Lang, 1994, pp. 183-195.

THIBAUD, Jean-Paul & TIXIER, Nicolas : *Ecologies urbaines : états des savoirs et perspectives*. Paris, *Economica Anthropos*. p. 198-213, 2010

THIBERGE, Claude: *La ville en creux*, édition du Linteau, 2002

VANNUCCI, Marco : Séminaire d'Art des Jardins de l'Università degli Studi de Florence, à la faculté d'Architecture, mai 2009

VENTURI, Robert, SCOTT BROWN, Denise, IZENOUR, Steven : *L'enseignement de Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale*. Editions Pierre Madaga, 1987

VERRI, Antonio: *La valle superiore del Tevere*

WHYTE, A. : *La perception de l'environnement : lignes directrices méthodologiques pour les études sur le terrain*. Notes techniques du MAB 5, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. Paris : Unesco, 1978

WRIGHT, Franck Lloyd : *Testament*, Editions Parenthèses, Collection Eupalinos, 2003, p.240

La recherche en architecture : un bilan international, Actes du Colloque « Rencontres, Recherche, Architecture », Marseille, Nancy, Nantes, Paris, 12-13-14 juin 1984

Pratiques du langage : arts, architecture et littérature, Editions Jean-Michel Place, Collection Cahiers Thématiques, 2003

Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine : L'espace anthropologique, Editions du Patrimoine, Les Cahiers de la Recherche, 2002, p.219

Histoire de l'architecture et de l'urbanisme moderne, Tome 1, 2 et 3, Editions Points, 2010, p.374

Les méthodes qualitatives, Que sais-je?, PUF, 2009, p.125

Articles cités

AMPHOUX, Pascal : « Marcher en ville », in *Les Annales de la recherche urbaine* n°97 pp. 137/40, 2004

ARIES, Philippe : « L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville », in *Essais de Mémoires*, 1943/1983, ed. du Seuil, 1993

AUGOYARD, Jean-François : « Une sociabilité à entendre » in *Ambiances et espaces sonore*, *Espaces et Sociétés* n° 115, éditions ERES, 2003

AUGOYARD, Jean-François: « La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère? », *Le Débat*, Gallimard, 9p. 1991

BESSE, Jean-Marie (2010), "Le paysage, espace sensible, espace public », *Research in Hermeneutics, Phenomenology, and Pratical Phylosophy*, n°2, p.259-286

BILLIEZ, Jacqueline : « Littératures de murailles » in *Ecarts d'Identité*, n° 86, septembre 1998

- CRUNELLE, Marc** : « L'avenir de l'architecture », *Architecture émotionnelle*, 2010
- BONNEFOY, Barbara & TRIQUET, Valérie** : « Les odeurs de la ville », in *Villes en Parallèle* 28-29, pp. 124-139, 1999
- BOUDON, Philippe** : Complexité de la conception architecturale : Conception et Représentation, in *Mondes* n°6 – pp. 105-110, 2009
- BOULKROUNE, Heddy** : « De l'espace du texte à la spatialité du texte », in *Littérature, Architecture et Espace*, Editions Limoges, PULIM, Collections Espaces Humains, 2006
- CHELKOFF, Grégoire** : « Pour une conception modale des ambiances architecturales », publié dans *Faces Journal d'architecture*, 67 (2010) 18-23.
- CHELKOFF, Grégoire** : « Imaginaire sonore et environnement urbain » in *Banlieues, Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, 1996, n° 38-39, 13p.
- DAMIANI, Amélia Luisa**, « As contradições do espaço : da logica (formal) a logica dialetica », in : DAMIANI, Amélia Luisa et al., *O Espaço no fim de século, a nova raridade*, Sao Paulo : Contexte, 1999
- DORTIER, Jean-François** : « L'univers des représentations ou l'imaginaire de la grenouille », In. *Les représentations mentales*, revue Sciences Humaines n°128, juin 2002.
- ENGEN, Trygg** : *The perception of odors*, Academic Press, 1982
- ESCALLIER, Robert** : « Les frontières dans la ville, entre pratiques et représentations », in *Cahiers de la Méditerranée* 73, 2006, mis en ligne le 05 novembre 2007
- GARRIC Jean-Philippe, THIBAUT Estelle, D'Orgeix Emilie** : *Le livre et l'architecte*, Editions Mardaga, Collection Architecture, 2011
- GAYET-VIAUD Carole, RIVIÈRE Clément & SIMAY Philippe** « Les enfants dans la ville », *Métropolitiques*, 8 avril 2015. URL : <http://www.metropolitiques.eu/Les-enfants-dans-la-ville.html>
- GERARDOT, Maie** : « Penser les rythmes : pistes de réflexions pour la géographie », *Espaces Temps.net*, Travaux, 08.12.2007
- HUET, Benoît, CIZERON, Marc** : « Regard phénoménologique sur l'expérience corporelle ». In N. Gal-Petitfaux et B. Huet, *L'expérience corporelle*, revue EPS, pp.11-24, 2011
- LABRUNYE, Raphaël** : *Écrire c'est construire*, in *Criticat* n°7, mars 2011
- LEVY Albert** : « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine », *Espaces et sociétés*, 2005/4 no 122, 2005 p. 25-48.
- LE BRETON, David** : « Marche Urbaine », in *Éloge de la marche* pp. 121/46, ed. Métailié, 2000
- LOLIVE, Jacques & BLANC, Nathalie** (2008) : Politique des formes, *Actes Sémiotiques*, Université de Limoges
- MOISAND, Julien** (1995), « Le répertoire des effets sonores », *Les Annales de la recherche Urbaine : Politique de la ville. Recherches de Terrains*, 68-69, pp.215-216
- MONBLANC, Frédérique** : « Chemin faisant, rue Oberkampf » in *Urbanisme*, n° 379, Juillet-août 2011
- MONTÈS, Christian** : « La ville, le bruit et le son, entre mesure policière et identités urbaines » in *Géocarrefour*, Vol. 78/2, 2003
- MULLER, Yogan** citant **Barnett Newmann** dans : « Le corps, la marche et la zone critique du paysage », *Les chantiers de la création* [En ligne], 8 | 2015

ORACE, Stéphanie : « Portrait de l'artiste en architecte : relief et personnages chez Claude Simon (écrivain) », in *Littérature, Architecture et Espace*, Editions Limoges, PULIM, Collections Espaces Humains, 2006,

PAGNAC-BAUDRY H. : "Environnement urbain et marchabilité : l'exemple du quartier des Aubiers à Bordeaux, in *Environnement Urbain / Urban Environment*, Volume 9 : Marche et environnements urbains contrastés : perspectives internationales et interdisciplinaires, 2015

PECQUEUX, Anthony : « Le son des choses, les bruits de la ville » in *Communications*, « Les bruits de la ville », n°90, p.5-16, Seuil, Paris, 2012

PAQUOT, Thierry : « Pour une ville pleine de rues », revue *Urbanisme*, n°346, 2006.

PAQUOT, Thierry : *L'espace Public*, éditions La Découverte, collection "Repères", 2009

PAQUOT, Thierry: « Lire et Ecrire la ville », Revue *Urbanisme*, juillet-août 2011, n° 379, Préface p.37, 2011

P. GOULD et R. WHITE, *Cartes mentales*, Editions universitaires, Fribourg (Suisse), traduction par Anne Perroud et Michel Roten, 1984

PINSON, Daniel : "De l'ancrage aux voyages : retour sur la morphologie sociale de Marcel Mauss ou comment comprendre l'espace en le représentant", in *Rhythmos*, 201

RIVIERE, Clément : « Les enfants : révélateurs de nos rapports aux espaces publics », in *Métropolitiques*, 18 juin 2012

ROUSSE, Pascal : « Perception urbaine, distraction et stratification chez benjamin, Eisenstein et Vertov » ; Revue *Appareil* [En ligne], n° spécial- 2008.

SAIVE, Anne-Lise et PLAILLY Jane, co-auteurs des travaux A.L. Saive et coll. *A unique memory process modulated by emotion underpins successful odor recognition and episodic retrieval in humans*. *Front Behav Neurosci*, 6 juin 2014

THIBAUD, Jean-Paul : « Composer l'espace : les territoires du pas chanté » In : BASSAND, M. ; LERESCHE J.P. *Les faces cachées de l'urbain*. Bern : Editions P. Lang, 1994, pp. 183-195.

THOMAS, Rachel : « La marche en ville. Une histoire de sens » in *L'espace géographique*, 2007/1 (Tome 36) pp. 15 à 26

VALENTINE, Gill et MCKENDRICK, John.H : « Children's outdoor play : exploring parental concerns about children's safety and the changing nature of childhood », in *Geoforum*, vol.28, N°2, p.219-235, 1997

WOLOSZYN, Philippe : « Du paysage sonore aux sonotopes. Territorialisation du sonore et construction identitaire d'un quartier d'habitat social » in *Les bruits de la ville*, COMMUNICATIONS N°90, éditions Le Seuil,

Articles qui ont nourri la réflexion

CLAVAL, Paul : *Géographie et Sémiologie*, in *Espace géographique*, Tome 3 n,2, 1974, p.113-119

MENDIBIL, Didier : *Essai d'icologie géographique*, in *Espace géographique* Tome 28 n°4

SECCHI Bernardo, n° 306 p.12

ALLAIN, Rémy : *Le désir de lieu*, ESO, n°16, octobre 2011

MANDROUX Robert : « Pour une histoire de la Sensibilité », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 14^e année, N.3, 1959 pp.581-588

BERQUE, Augustin : « *L'habiter dans sa poétique première* », acte du colloque de Cerisy-la-Salle, ed. Donner lieu, 2008

BERQUE, Augustin : « *Logique du lieu et génie du lieu* », dans *Logique du lieu et œuvre humaine*, Ousia, 1997.

BOULET, Jacques : « *Introduction La ville vestige* », *Revue Appareil* [En ligne], Revue Appareil – n° spécial – 2008, Mis à jour en juin 2008

CHELKOFF G., THIBAUD J-P: *L'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville*, les Annales de la recherche urbaines, Décembre 1992 – mars 1993, n° 57-58, pp 7-16

CHOI, Yong-Ho : « *Sémiotique et sémantique* », *Linx* (En ligne), 44/2001, mis en ligne en juillet 2012.

COUEGNAS, Nicolas : « *L'impression textuelle des paysages* », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2013,

CRAWFORD, Larget : « *L'urbanisme du quotidien* » in *Criticat* n°8, septembre 2012

DEL BIAGGIO Cristina / FALL Juliet, JALLON Pierre : « Pour une approche géographique des pratiques territoriales épileptiques », in *Epilepsies*. 2002, vol. 14, no. 3, p. 187-191

DENIS, M., & DENHIERE, G. : « *Comprehension and recall of spatial descriptions* » in *European Bulletin of Cognitive Psychology*, 10, 115-143, 1990

DI MEO, Guy : « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe ». In : *L'Espace géographique* (maison de la géographie, Montpellier, 4 : 359-373, 1991

DOLANSKI, Wladimir: « *Les aveugles possèdent-ils le sens des obstacles?* », L'année psychologique TOME XXXI, Article

DONADIEU, Pierre : « De l'anthropologie de l'espace à la géomédiation paysagiste », in *Nouvelles proxémies en Europe ?*, 2010

DUARTE, Claudio Roberto : « *Das contradições do espaço ao espaço vivido em Henri Lefebvre* » in DAMIANI, Amélia Luisa et al., *O Espaço no fim de século, a nova raridade*, Sao Paulo : Contexte, 1999

E.DENIS, Sophie : « *L'incipit dans le roman français à l'ère du soupçon comme perte de la faction : contenance et effraction* », in *Littérature, Architecture et Espace*, Editions Limoges, PULIM, Collections Espaces Humains, 2006,

FOUCAULT Michel : « *Des espaces autres* », Conférence du 14 mars 1967 à paris, in *Dits et écrits*, éditions Gallimard

GUEBEN-VENIERE, Servane: « *En quoi les cartes mentales, appliquées à l'environnement littoral, aident-elles au recueil et à l'analyse des représentations spatiales?* », *EchoGéo* [En ligne], 17/2011

HAMMAD, Manar : « *Lire l'espace, comprendre l'architecture* », *Essais sémiotiques*, (livre), ed. Pulim, GEUTHNER

FILLERON, Jean-Charles : « *« Paysage », pérennité du sens et diversité des pratiques* », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2013, n°

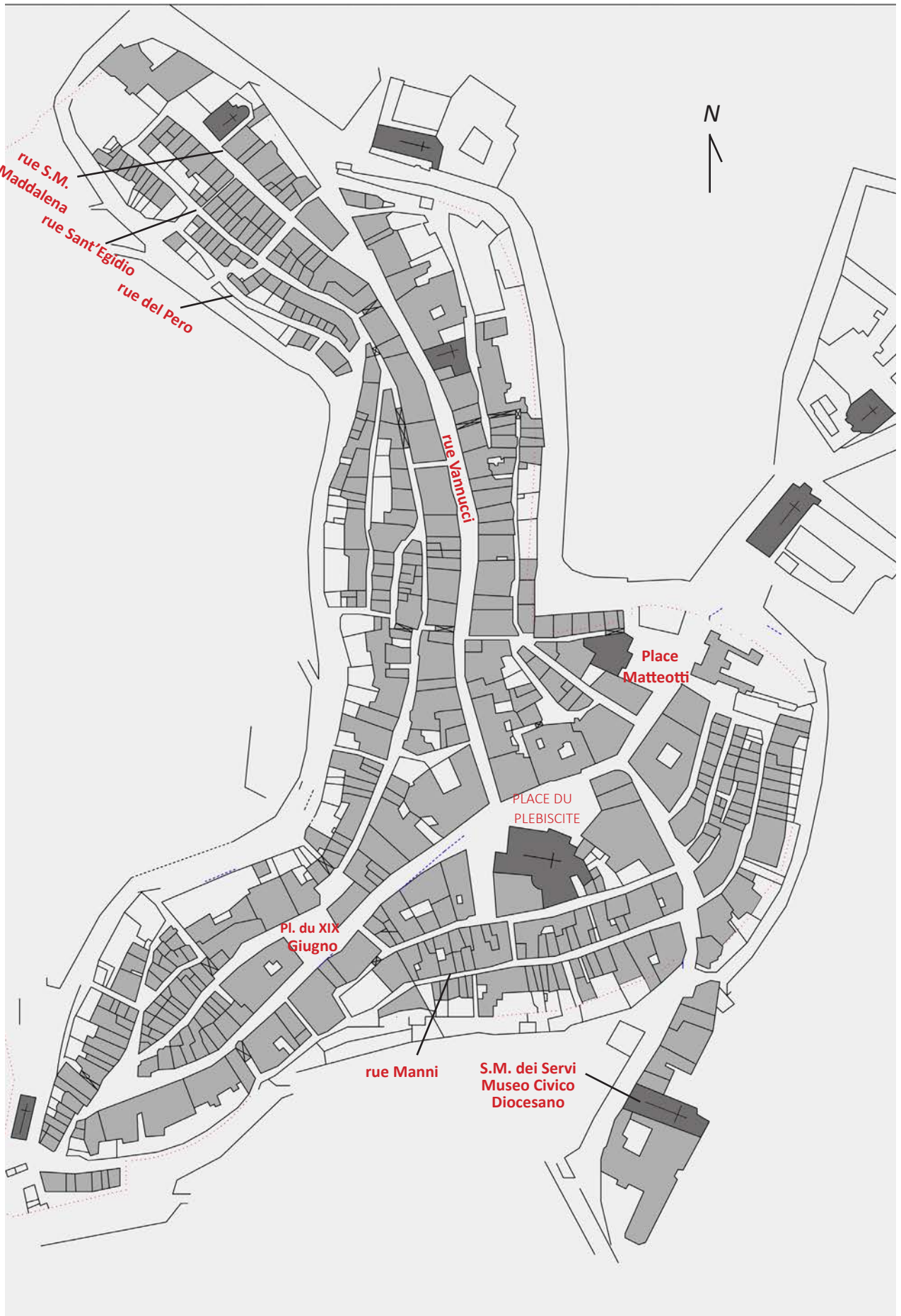
KITANÔ, Nishida : *Logique du lieu et vision religieuse du monde*, Osiris, 1999

LE CORBUSIER : « *L'espace Indicible* », in *Savina, dessins et sculptures*, éditions Sers, Paris,

- LUDI, Jean-Claude** : *La recherche en architecture : un bilan international*, p.87, 1984
- MARRONE, Gianfranco** : «*Mythes d'origines et structures urbaines*», Actes Sémiotiques [En ligne]. 2013,
- MERLEAU-PONTY Maurice** : « *La nature* », Cours au Collège de France
- NADAÏ, Alain** : « Degré zéro. Portée limite de la théorie d'artialisation dans la perspective d'une politique du paysage » in *Cahiers de géographie du Québec*, vol.51, n°144, 2007, p.333-343
- PARRET Herman** : «Le sentiment de paysage», *Actes Sémiotiques [En ligne]*. 2013
- PAQUOT, Thierry** : « *Pour une ville pleine de rues* », revue *Urbanisme*, n°346, 2006.
- PAQUOT, Thierry** : « *Les enfants dans la ville*», in *Diversité Ecole-Ville-Intégration*, juin 2005
- PERON, F** : « **Fonctions sociale et (des) dimensions subjectives des espaces insulaires** »
- PESQUEUX, Anthony** : « Embarqués dans la ville et la musique. Les déplacements préoccupés des auditeurs-baladeurs » in *Les usages avancés du téléphone mobile*, RESEAUX, n° 156 ; éditions La Découverte ; 2009
- PRUGNAUD, Joelle** : « L'écrivain et les mots de l'architecte : métaphores architecturales et discours critiques à la fin du XIXème siècle », in Cahiers thématiques n°3, *Pratiques du langage. Arts, architecture, littérature*, Ecole d'Architecture de Lille, , p. 121-129, CEC, 2003
- SCALBERT, Irénée** : *Aux jardins de Robin des Bois*, in Criticat n 03, mars 2009
- SCHILDER, P** : « Psychanalyse de l'espace » in *Nouvelle revue de Psychanalyse*, Broché, n°09, 1974
- STOCK, Mathis** : « *L'habiter comme pratique des lieux géographiques* », EspacesTemps.net, Textuel, 18.12.2004
- TILLOUS, Marion** : « *Retour sur le « tournant pragmatique » de la notion de « terrain ». Identification des similitudes et des spécificités du changement de paradigme au sein des sciences de l'espace à partir d'une lecture croisée de François Dosse (1995) et Jean-François Augoyard (1979)* » ; Communication au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie », Arras, 18-20 juin 2008.
- VERNANT, J-P** : « L'organisation de l'espace », in *Mythe et pensée chez les Grecs*, Maspero, 1965
- YOUNES Chris** : « La ville nature », Revue *Appareil* n° spécial -2008
- YOUNES Chris** : « Natures et villes en mouvement », in *Urbanisme*, n° 314, p. 68-75, 2000
- ZILBERGERG, Claude** : «*Louis Hébert, Dispositifs pour l'analyse des textes et des images*, Limoges, Pulim, 2007, 282 pages», Actes Sémiotiques [En ligne]. 2013, n° .
- CHAUSSON, Nicolas** : « *La nuit, émergence d'un nouveau temps de vie* », rapport de stage/mémoire de fin d'étude, sous la direction de Franck Scherrer, juillet 2008
- SMADJA, Gabriel** : « *La nuit urbaine ordinaire* », *Quel cadre pour une gestion publique ? Enquête réputationnelle en France* ; sous la direction d'Yves Challas, Institut d'Urbanisme de Grenoble, juin 2009
- WHISTON SPIRN, Anne** : « Alphabétisation paysagère, justice environnementale et projet urbain (2005), in *Criticat*, n° 8, septembre 2012

ANNEXES

A DETACHER ET A CONSERVER DURANT LA LECTURE



1. Données informatives sur le contexte urbain et territorial de la ville

Il était une fois...

...un territoire

a. La Val di Chiana

« Entre les montagnes de la Toscane il se forme dans une longue plaine un grand lac, qui la Chiana traverse, et où ses eaux sont tellement en équilibre qu'elles n'ont pas plus de pente pour couler du côté Orient dans le Tibre, que du côté Occident dans l'Arne, qui passe à Florence; de sorte qu'elle coule de l'un et de l'autre côté. Elle contribue beaucoup aux inondations tant du Tibre que de l'Arne ».

Fontenelle Bernard le Bovier, *Eloges des académiciens de l'Académie Royale des Sciences*, La Haie, 1736.

Le territoire sur lequel s'est érigée Città della Pieve a tout entier été modelé par les aléas d'un ancien fleuve, le Clanis, qui plus tard laissa sa place à un nouveau fleuve, la Chiana, qui reprendra en partie son lit. Ce fleuve donnera son nom à la vallée où loge la cité, la Valdichiana. Les eaux ne cesseront d'envahir les territoires, puis de se retirer, de se fractionner, se reformer; elles seront manipulées sans cesse, parfois à mauvais escient, inondant un peu plus les prairies, jusqu'à trouver l'équilibre par la main de l'homme, comme une rédemption, laissant les terres mouvantes prendre le profil que nous leur connaissons aujourd'hui. Nous allons découvrir l'histoire de cette terre, de sa naissance et de son devenir, parce que sur l'éperon rocheux est posée la ville, et que toute son histoire et celle de ses Hommes découleront de la physionomie du sol où elle siège.

a.1. Au début, le Clanis... sculpture d'un territoire.

La ville de Città della Pieve domine la Val di Chiana, une vallée toscane aux confins avec la Ombrie. Au fond de cette vallée se trouve le canal artificiel de la Chiana, réalisé au cours de l'Assainissement de la vallée entre le XVIIIème et le XIXème siècle.

La Val di Chiana se présente comme un sillon vallonné de 100 km de long et d'une superficie d'environ 1 832 km². La vallée s'avance du nord vers le sud entre la cuvette d'Arezzo et la plaine d'Orvieto et recouvre le bassin hydrologique du canal de la Chiana, le principal cours d'eau qui naît au niveau du lac de Montepulciano. Cette vallée bornée à l'ouest par le versant oriental du Mont Cetona, et à l'est par la dorsale sur laquelle s'installe Città della Pieve.

Au sud, les collines de Fabro-Ficulle se resserrent sur elle pour former un goulot dans lequel vient glisser le canal de la Chiana pour rejoindre le Paglia, affluent du Tibre, l'amenant à confluer aux pieds du col Tufaceo d'Orvieto.

Autrefois traversée par le Clanis (du latin *clinus*, penché, en pente), ancien affluent du Paglia, lui-même affluent du Tibre, la Val di Chiana est aujourd'hui traversé par le Canal de la Chiana,

qui reprend de manière quasi identique le parcours initial du Clanis, mais qui cependant coule en sens contraire par rapport à ce dernier, c'est-à-dire du sud vers le nord, et qui est un affluent de l'[Arno](#). Cette inversion de la Chiana est due principalement aux interventions successives de l'homme sur ce territoire. Les remblais, digues, et autres constructions de régulation n'ont eu de cesse de modifier, diviser, accélérer les flux de cette région.

Si la ville domine cette vallée de la Toscane, elle n'en est pas moins ancrée en Ombrie. Cette position limitrophe lui aura valu bien des aventures au cours de son histoire, et aura largement influencé la physionomie de son territoire environnant.

a.2. Petit historique territorial.

Il y a vingt-cinq millions d'années, durant le Miocène de l'aire tertiaire, l'actuelle Toscane possède la physionomie d'une mer d'une profondeur de 200 mètres. La Val di Chiana est alors enfouie sous les eaux. Seules quelques cimes montagneuses émergent des eaux, il s'agit de l'archipel Toscan.

Une fois sortie des eaux, la Val di Chiana est habitée dès la préhistoire. En témoignent de nombreuses pièces datant du paléolithique et néolithique retrouvées dans la vallée.

La plupart des terrains de la Val di Chiana se formèrent il y a entre cinq et deux millions d'années, durant le Pliocène. De nombreuses stratifications se forment lentement, détachant au fil du temps un golf au fond duquel se trouve l'ancien lit de l'affluent du Tibre.

A cette phase marine se succédèrent ensuite des épisodes lacustres et palustres animés de nombreux mouvements architectoniques (la naissance de montagne par accumulation de lave notamment).

Le fond de la vallée fut occupé par le fleuve Clanis, nommé ainsi par Pline l'Ancien comme affluent du Tibre, le Clanis qui devint ensuite la Chiana, un fleuve de 800 km² allongé du nord au sud, reclus à l'est par les collines d'Ombrie, à l'ouest par le système montagneux du Monte Cetona (culminant à 1148 mètres).

Deux siècles avant Jésus Christ fut réalisée la voie militaire romaine Cassia qui, selon certaines hypothèses, rejoignait Chiusi en longeant le fleuve Clanis pour ensuite traverser longitudinalement la vallée.

Pendant l'époque étrusco-romaine, le fleuve Clanis au flux particulièrement lent, rendait ses eaux au Tibre et des installations hydrauliques devaient en réguler le flux. A cette époque, le lac et le marécage n'existeraient pas encore, hypothèse qui vient se confirmer si l'on note la contiguïté de la via Cassia, improbable en présence de stagnations puantes.

a.3. Un territoire anthropisé.

C'est entre les XI^{ème} et VII^{ème} siècle avant JC avec la civilisation Villanovienne que la présence humaine dans la vallée s'intensifia, et c'est autour du VII^{ème} siècle avant JC, avec les étrusques, que la vallée vit fleurir d'importantes cités comme Chiusi ou Orvieto. A cette époque, l'aire très peuplée était organisée en petits établissements agricoles donc l'économie était basée sur la culture d'olive, de vigne, d'épeautre, sur l'élevage des bestiaux ainsi que sur les échanges commerciaux avec Rome par la voie fluviale. Pendant cette période de l'Histoire, le Clanis représentait un nœud fondamental de la viabilité du centre de l'Italie (notamment avec le

développement de la ville de Chiusi) formant une sorte de passage obligatoire vers Rome, par voie fluviale et voie terrestre.

La romanisation des Étrusques garantit aux villes étrusques une grande période de prospérité. De petites interventions d'assainissement assuraient l'assainissement hydraulique de la vallée (en continuité avec celles engagées au préalable par la population étrusque).

Les dernières années de la République romaine signèrent le début du déclin de la Val di Chiana. L'importation de grain depuis l'orient joua un rôle dans le dépeuplement des campagnes. Les champs furent envahis par la flore sauvage et la Chiana et ses affluents, désormais privés de gestion, inondèrent la vallée. Autour de l'an zéro, le manque de manutention qui permit à la nature de reprendre librement ses droits transforma ce qui était dénommé le « grenier étrusque » en marécage. En effet, dès les tous premiers siècles de notre ère, à l'aide des mouvements tectoniques, le Clanis a commencé à donner naissance à des ramifications diverses et le secteur central de la Val di Chiana se transforma en marécages.

Les routes romaines furent abandonnées, la via Cassia inutilisée et Chiusi perdit son importance en faveur des collines dans lesquels se développaient de nouvelles importantes installations comme Castel della Pieve – qui plus tard deviendra Città della Pieve.

Possible qu'au début se soient développées des tâches de populations dans la vallée, dans la vaste superficie où pointaient uniquement les collines pendant la période humide.

Probablement, suite à cette modification des réseaux hydrauliques, l'exploitation intensive du sol dans les collines en camps disposés secundum natura loci – selon la pente naturelle – aura également accentué le processus érosif des terrains et l'enterrement du fond de vallée et du Clanis lui-même.

Suite à cette enfoncement des eaux, les romains intervinrent de nouveau sur le Clanis réalisant des tyrans d'eau soutenus par des grandes murailles afin d'assurer la navigabilité du fleuve qui, desservi par de nombreux ports – fréquemment rappelés dans la toponymie locale – devint essentiel pour les échanges commerciaux et favorisa le développement de la Val di Chiana en ce qui concerne le couloir entre Rome et le centre-nord de la péninsule. Pline l'ancien soutient en effet que le Clanis fut navigable grâce à des murailles et bastions artificiels. Ce fleuve constituait une importante voie fluviale dans les marchés romains, où étaient vendues les herbes marécageuses et les produits agricoles.

La dispositions des centres médiévaux, jamais placés sous 300m laisse supposer qu'ils étaient connectés par voie fluviale.

a.4. La vie dans les marécages.

Fontenelle : « entre les montagnes de la Toscane il se forme dans une longue plaine un grand lac, qui la Chiana traverse, et où ses eaux sont tellement en équilibre qu'elles n'ont pas plus de pente pour couler du côté Orient dans le Tibre, que du côté Occident dans l'Arne, qui passe à Florence ; de sorte qu'elle coule de l'un et de l'autre côté. Elle contribue beaucoup aux inondations tant du Tibre que de l'Arne ».

FONTENELLE Bernard Le Bovier, Eloge des académiciens de l'Académie Royale des sciences, La Haie 1736

C'est au cours des XII-XIIIème siècles que les marécages atteignirent le maximum de leur extension. D'ailleurs, dans le Chant du Paradis, Dante évoque le « flux lent et paresseux de la Chiana ».

L'académie de la Crusca (Institut national pour la sauvegarde et l'étude de la langue italienne) a même transformé le nom propre de Chiana en substantif indiquant une stagnation d'eau morte. Le Boccaccio (Boccassio G., De Fluminibus, p.460) décrit également la Chiana comme un infâme marécage nocif pour la santé des habitants. Pendant longtemps cette région a été jugée comme malsaine et inhospitalière. Cependant, le marécage avait aussi ses avantages économiques. Il n'avait en rien réduit le potentiel agricole de la Val di Chiana, puisque certains écrits font références à des terres fertiles pour le vin et ils ont incontestablement favorisé le développement des cultures dans les collines.

Voilà pourquoi, malgré la connotation sanitaire négative, le marécage devint un élément propulseur d'un modèle socio-économique qui rapidement modèla une nouvelle physionomie à la vallée. Les villes développèrent un type de production agricole centralisé proche des zones habitées et donc facilement contrôlables. Les pentes se recouvrirent de rideaux d'olive et de vigne dans des cultures serrées constituant une ligne placée devant l'enceinte murale des cités. C'est d'ailleurs au cours du XIIIème et de cette prospérité économique que naquirent les centres importants de la vallée.

Concernant la gestion hydraulique, c'est l'instabilité politique du Moyen-Âge qui empêche un effort conjoint concernant l'assainissement de la vallée – effort conjoint qui aurait certainement résolu le problème. En effet, du Xème au XIIIème, les communautés monastiques, propriétaire de la partie sud de la vallée, réalisèrent de nombreux travaux sans cesse détruits pendant les affrontements entre les différentes fractions du territoire.

a.5. Vers un assainissement de la vallée.

Le début du XVème fut caractérisé par une augmentation des précipitations, avec pour conséquence l'inondation de terrains situés même plus en hauteur sur les lagunes de la Chiana. Les marais gagnèrent encore du terrain à partir de la fin du XVème siècle. Ces conditions météorologiques exceptionnelles provoquèrent entre autre des pluies diluviennes qui inondèrent le village du Lago Trasimeno.

Innocent VIII, chef de l'Etat Pontif à cette époque, fit alors dévier les torrents Tresi et Rigo Maggiori dans la Chiana, à proximité de Chiusi, alimentant les ruisseaux qui existaient déjà. On continuait cela dit d'exploiter les lagunes et de vendre le brochet aux villes de Sienne et Florence.

Très vite, de par le contexte politique et des litiges permanents pour l'appartenance du territoire, la Val di Chiana se sépara en deux entités: la Val di Chiana Romana et la Val di Chiana Toscana. Pendant ce temps, le problème de l'assainissement grandissait, et naissait dans les esprits l'ambition de récupérer des terres agricoles fertiles. L'air vicié dans le territoire de Città della Pieve commençait également à inquiéter, et peu à peu les marécages perdaient l'attraction économique qu'ils avaient suscité jusque là, les rendant tolérables.

Suite à ces nouvelles considérations, des propositions de projets pour l'assèchement de la vallée se succédèrent pendant tout le XVIème siècles, sans action véritable cependant, soit

pour cause de conflits, soit pour des raisons de restrictions économiques.

Au début du XVII^{ème}, on dévia les cours d'eau et des régulateurs en maçonnerie furent élevés. Mais les fleuves avaient été relégués dans des lits artificiels plus rectilignes par rapport aux lits naturels avec une évolution en méandre qui donc était plus lente, freinant les eaux et avec une mineure capacité érosive. Ce tracé engendra des eaux plus rapides, un débit largement supérieur. Les conséquences furent de nouveaux débordements, une nouvelle montée des eaux et une érosion plus massive. Quelques années après à peine, on ordonna de nouvelles interventions, sommant les techniciens d'indications très précises de manière à produire des reliefs plans bien plus fidèles à la réalité. Toujours pour des raisons de mésentente politiques (notamment concernant les frontières territoriales, déterminées en grande partie par les eaux...) il fut difficile de suivre les plans annoncés, chacun revendiquant une même portion de terrain de chaque côté du fleuve et débattant des territoires « perdus » pour l'un et l'autre lors des crues. Le nouveau parcours imposé au fleuve, pas plus naturel que les précédents, dessina un paysage artificiel fait d'arbres robustes et fit que les eaux du torrent inondèrent toute la campagne environnante, la réduisant à son tour en marais...

Il fallut attendre le XVIII^{ème} pour une intervention utile et cohérente. Jusque là, la Val di Chiana avait été le théâtre d'une modélisation désespérée, lieu de conflit où l'on bataillait pour des limites territoriales et des confins qui ne tenaient pas compte de la morphologie réelle des terres originelles, et où l'absence de plans organiques d'intervention avait fini par l'affaiblissement, et dans certains cas, la paralysie du pouvoir d'intervention des États sur leur propre territoire.

Il fallut attendre le XVIII^{ème} et la succession de nombreux traités pour que mûrisse dans les consciences l'idée d'avoir modelé une hydrographie totalement indomptable, ainsi que l'idée que les bastions rehaussés avaient pu empêcher le drainage des eaux. Ils avaient, en outre, réduit la fonctionnalité du Canale della Chiana et causé l'inondation des campagnes adjacentes.

Au XVIII^{ème} siècle, la construction d'un terreplein central divisa le bassin en deux vals et un seul fleuve (la Chiana) en deux lits qui devinrent les affluents du Tibre (pour la Val di Chiana Romana) et de l'Arno (Pour la Val di Chiana Toscana). De Chiusi à Orvieto la vallée continua à déverser ses eaux au Tibre, tandis que de Chiusi à Arezzo les continuèrent leur cours vers l'Arno, ce qui donna vie à l'inversion de la Chiana.

En 1721, les toscans décidèrent de leur propre chef de construire un régulateur en maçonnerie dont les bénéfices concrets au sud, dans l'État Pontif, ne tardèrent pas à se manifester par une baisse des eaux.

En 1780, enfin, Città della Pieve fut le théâtre d'un concordat historique avec lequel fut définitivement asséchée la Val di Chiana grâce à l'assainissement d'une des dernières zones où les marécages persistaient. Cet assainissement se décomposait en 3 phases: une hygiénique (pour lutter contre le paludisme et la malaria), une autre hydraulique (contenir et maîtriser les eaux, défendre la conservation des sols), une dernière économique (œuvre de valorisation et de développement économique à travers l'irrigation).

La longue péripétie des eaux de la Val di Chiana avaient enfin pris fin, la vallée se peupla de verdure et de terrains cultivables.

b. La ville mirador

Grands évènements historiques de la ville:

- 1. Période étrusco-romaine (VI ?) : appartient à Chiusi
- 2. **VII^e** s : avant-poste de la Tuscia Lombarde (Longobarda) en repérage de la Pérouse byzantine (fortification)
- 3. A partir de **1188** : domination de Pérouse, qui cherche à défendre ses frontières avec son ennemi, la République de Sienne.
- 4. **1228** : Déclarée Commune libre sous la protection de Frédéric II de Svevia (ennemi de la chrétienté, construction du premier Etat Centralisé) : configuration définitive de la ville.
- 5. **1250** : fin de liberté, re-soumission à Pérouse. Ont extrait beaucoup de brique/pavé pour la place de République à Pérouse. A partir de là, Pérouse limitera le développement d'une ville aussi rebelle. Pour ces raisons, CdP se développera dans l'usage des matériaux (le laterizio) et dans sa structure urbaine, sur Sienne.
- 6. **1375** : ralliement aux Vicomtes de Milan et à la République de Florence (anti-impériale, anti-papale) → Ligue de la Liberté
- 7. **XV^e** : Affirmation de la Segnorìa dei Bandini (famille au service des Armées de la République de Firenze)
- 8. **1497** : Bandino Bandini contre Orvieto obtient Salci et Fabro
- 9. **1527** : année du « Sacco di Roma » : troupes françaises envoyées au secours du Pape Clément VII assaillent la ville → dévastation
- 10. **1529** : Clément VII de Médicis enlève définitivement Castel della Pieve de la Légation de Pérouse → soumission immédiate au Pouvoir Central de Rome :
- 11. **1550** : Ascania della Corgna élue gouverneur par Giulio III del Monte.
- 12. **1600** : Elévation au rang de ville par transformation de la Cathédrale par Clément VIII. Changement du nom de Castel della Pieve à Città della Pieve.
- 13. **1643** : Guerre Barberina (conflit entre Toscane et Duché de Castro) → graves

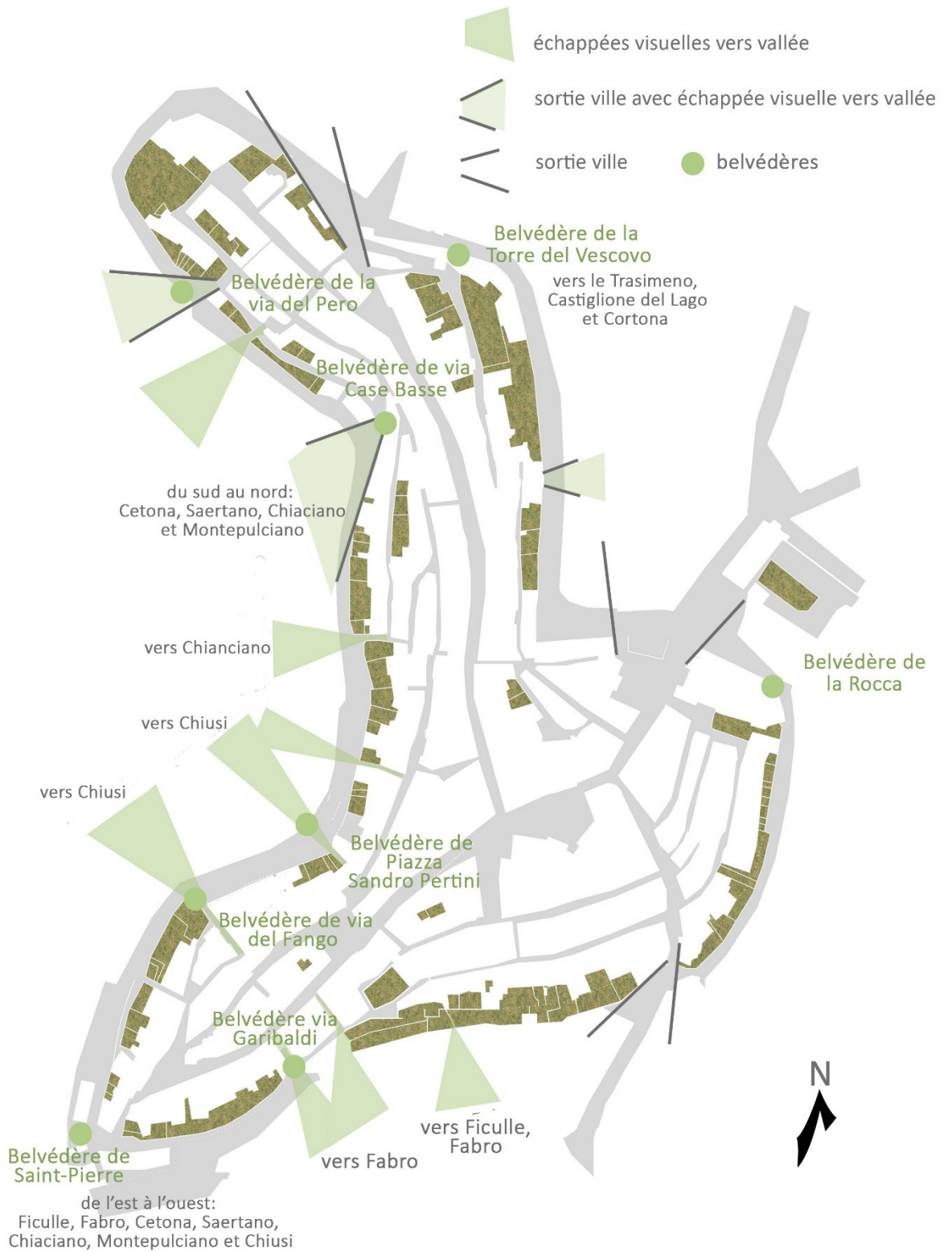
dévastations de l'armée toscane.

- 14. **XVIII^e** : intervention architectonique intense (interprétation originale de la fin du Baroque roman)
- 15. Ds interventions du XVIII^e, en **1729** : graves inondations → le palais Laval della Fargna, Sant'Anna dei Scolopi, Santa Lucia, clochers de la Cathédrale et de Sant'Agostino (travaux d'assainissement entrepris)
- 16. **1780** : Concordat hydraulique entre le Pape Pio VI et Pietro Leopoldo I, Grand-Duc de Toscane → assainissement définitif de la Valdichiana
- 17. Domination française sous **Napoléon** : CdP devient chef-lieu de Cantone
- 18. **1861** : unification d'Italie → Chef-lieu de Mandamento à l'intérieur du Circondario d'Orvieto.
- 19. **1927** : institution des Provinces de Pérouse et Terni
-

b.1 La ville garde un œil sur le paysage...

Par ailleurs, tout au long de son histoire, la ville a été le théâtre de conflits, de litiges entre Etats. Toutes ces péripéties, ces passages, de main en main, ont marqué la ville jusque dans sa conception. C'est pourquoi sa vocation transcende l'histoire : elle aura toujours eu vocation de surveiller, de défendre. Ainsi, la ville est bâtie de sorte que chaque échappée visuelle qu'offrent ses remparts cadre sur des centres urbains bien précis. Elle surveille tant les territoires vallonnés qui l'entourent que les cités qui l'avoisinent. La ville offre l'un des visuels les plus dégagés de l'Italie centrale. Le regard porte, au sud, sur le Mont Cimino, au sud-est, sur le Mont Peglia et les Monts Sibillini, à l'est, sur le Mont Arale, la vallée del Nestore et le Mont Subasio, au nord, sur les cols qui couronnent le Trasimeno et au-delà la Valdichiana, le massif du Pratomagno, à l'ouest, le Mont Amiata et plus près, le Monte Cetona. La ville, ses percées, ont été conçues non comme des respirations vers le paysage, mais comme des oculi pour la surveillance du territoire. L'emplacement de chaque échappée visuelle a été réfléchi et calculé et ne résulte pas d'un hasard des constructions et de la planification bout par bout. Détaillons quelque peu ces visuels :

Echappées visuelles sur la vallée



— **Le belvédère de la Rocca**



- Depuis ce belvédère, la vue s'étend au loin sur le Monte Arale, qui culmine à 853 mètres. Face à l'Est, le soleil naissant fait front et inonde alors les territoires boisés. Au loin se distingue Perugia, qui surplombe la vallée del Nestore. La tour de la Rocca depuis laquelle le paysage est visuellement accessible est la tour dite « del Frontone », également appelée la « tour de secours ». C'est d'ici qu'en cas d'attaque la cité envoyait des signaux de fumée pour appeler à l'aide et aux renforts la ville qui lui fait front et qui l'a soumise durant certaines périodes de l'Histoire.

- **Belvédère depuis Via Garibaldi**



- Depuis ces belvédère, le regard s'échappe vers les cols de l'orviétan, sur la partie méridionale de la Chiana Romana, et au fond les Monts Volsini qui entourent le lac de Bolsena sur lesquels s'érigent un massif volcanique du monte Comino (1053m). Sur la gauche en haut, on aperçoit la ville de Ficulle de face, et sur la droite la ville de Fabro.

- **Le Belvédère de l'église de Saint-Pierre**



- L'église est posée sur un ample belvédère qui domine la Chiana Romana et le Monte Cetona. Au sud, on peut admirer l'antique volcan du Monte Cimino et les Monts Volsini, qui entourent le lac de Bolsena. Au nord, entre Arezzo et Firenze, on trouve le massif du Pratomagno. De gauche à droite, les centres de Ficulle, Fabro, Cetona, Sarteano, Chianciano, Montepulciano et, en bas à droite, Chiusi s'étendent.
- Au centre de la vallée, le cône entre l'Ombrie et la Toscane coïncide avec les marais qui, pendant des siècles, a séparé les territoires de Pérouse et de Sienne et, successivement, l'État de l'Église du Grand-Duché de Toscane. A partir de là, il est possible d'observer l'altopiano de Città della Pieve, grâce aux marques caractéristiques morphologiques d'un antique delta du Lac Tiberino.
- **Belvédère de Via del Fango**



- : "... Oh! Che stupenda terrazza!
- Si domina tutta la vallata... Bisogna sentire un pievese esporvene minutamente le ricchezze: non ha forse ragione di trovarle meravigliose? ..." (Broussolle, 1896)
- Ici, on voit au nord le Pratomagno qui culmine à 1592 mètres, entre Firenze et Arezzo. De gauche à droite, on individualise Cetona, Sarteano, Chianciano et Montepulciano. En bas en droite, il s'agit de Chiusi.
- **Belvédère depuis la Place Sandro Pertini**



- Le regard se heurte à un paysage qui, depuis la colline, se dégrade doucement vers la Chiana Romana, pour ensuite remonter vers le Monte Cetona. La colline, cultivée en majorité d’oliveraies, est fragmentée de bois et coupée par le Fosso San Salvatico. La plaine est caractérisée par la culture de céréales
- “I monti appaiono tutti relegati all’ultimo orizzonte, ed hanno forme dolci e lente anch’essi, velate da un vaporoso azzurrino, che all’ora del tramonto prendono talvolta un colore celeste così limpido e puro da gareggiare con la striscia del Trasimeno, che allieta lo sfondo di un lato del paesaggio... Solo un monte osa levar la testa da vicino, il Monte Cetona ... ma ha tale lentezza di pendio, che pare voglia compensare la sua statura con la dolcezza delle forme, quasi vergognoso di mettere una nota discordante tra tanta armonia”. (Canuti, 1926)
- **Belvédère depuis via Case Basse**



- De gauche à droite, on peut voir Cetona, Saertano, Chianciano et Montepulciano et en face, on découvre le Monte Cetona (1148). Au premier plan se trouve l’escarpement de Sansalvatico¹, vulgarisation du terme latin « *sinus salvaticus* » où sont visibles des sables et argiles depuis l’époque médiévale qui servaient à fabriquer le *laterizio* avec lequel est construite Città della Pieve.
- **Belvédère da via del Pero**

1 Il s’agissait de la réserve naturelle de la ville en cas de siège pour la culture et la chasse. En effet, d’anciens tracés montrent que les murs de ce côté de la ville n’étaient pas des murs d’enceinte mais juste de soutènement, les murs de protection de la ville descendant bien plus bas et englobant une partie du paysage.



- “La tranquillità del luogo, i boschi magnifici sotto di esso, sono tutte cose di valore ben maggiore del lavoro del grande pittore che ivi nacque; dato che rimangono nella memoria come un pezzo dell’ultima bellezza abbandonata dell’Italia medioevale”. (Hutton, 1904)
- Depuis la rue Del Pero on continue de deviner le Sansalvatico et on peut admirer les plaines de la vallée.
- **Belvédère depuis la Torre del Vescovo**



- De nombreuses fortifications bâties le long des murs du XIII, derrière la Tour Verri, située à côté de la Porta Romana, il ne reste que cette tour, dite la Torre del Vescovo. Depuis la promenade sur les murs adjacents à la tour, on peut voir le lac Trasimeno, avec, au premier plan, Castiglione del Lago et, à gauche, Cortona. La vue renvoie aux célèbres vues qui, depuis Città della Pieve, vont au Trasimeno et à la Valdichiana, comme on peut le voir dans l’Adoration des Mages de l’Oratoire de SM dei Bianchi.

2. Détail de quelques-uns des monuments remarquables de la ville

Tous les éléments rapportés ci-dessous sont issues d'un travail de traduction commandité par la commune de Città della Pieve et que j'ai réalisé pour eux

Cathédrale Saint-Gervais et Protais

La première construction remonte au VIII^e av. JC. Elle sera par la suite reconstruite avec des accents de style gothique décoratif au cours du XIII^e siècle.

C'est ici que s'élevait l'ancienne église, probablement construite autour du VIII^e siècle après JC. La façade a été construite avec deux matériaux différents, le grès et la brique, qui traduisent les différentes étapes de l'intervention. Il est possible de voir les fragments décorés de rosaces et de motifs végétaux datant du IX^e et X^e siècles. Plus tard, l'église fut reconstruite et agrandie au milieu du XIII^e siècle avec des notes gothiques dans le décor, comme attesté par la fenêtre à meneaux et les séries de fenêtre à colonnette à deux arcs brisés. L'imposante construction en style gothique cistercien située sous l'abside date de cette période ; elle présente un plan polygonal, des blocs de grès soutiennent les arcs brisés. On pourrait penser qu'il s'agit d'une crypte, et pourtant elle est aujourd'hui considérée comme une construction civile. En réalité, il s'agit probablement de la loggia du Palazzo dei Consoli, en partie détruit par Pérouse en 1250, au moment de la reconquête de la ville rebelle. La loggia a été comblée et convertie en église (Sainte-Agathe certainement), puis utilisée au XVII^e siècle comme abside de la cathédrale, constituée par l'expansion significative de l'ancienne église paroissiale. Par la suite, l'église a subi des transformations continues jusqu'à devenir la première cathédrale collégiale en 1600. Les



travaux commencèrent au cours du XVII^e et XVIII^e siècles, s'inspirant de l'église du Jésus à Rome, exemple typique de la contre-réforme : une nef unique avec des chapelles latérales où la répétitions des autels rappelle la présence réelle du Christ pendant la messe, niée par la pensée protestante. L'intérieur est peint en imitation marbre selon les codes typique de l'illusionnisme baroque. On retrouve dans une partie de l'abside des références aux décorations de la Salle Clémentine du Vatican. En 1708, lesd Frères Cremoni réalisèrent le travail sur les stucs. En 1738, un élégant clocher vint s'adosser à l'église.

Intérieur:

Pietro Perugino, toile représentant. «Le Baptême du Christ», vers 1510. Représentation typique du

maître Pievese, que l'on retrouve dans le tableau du même sujet du Kunsthistorisches Museum à Vienne ainsi que dans la fresque de la Nunziatella de Foligno. On peut voir les modèles de la perspective centrale au sein de laquelle les personnages sont disposés selon les modèles de la sculpture classique.

Toile présente : Antonio Circignani appelé «Le Pomarancio», toile Raff. «Le Mariage de la Vierge», ca. 1606 (repeint en sec. XVIII).

Environnement Antonio Circignani, la peinture «Notre Dame du Mont Carmel», début du XVIIe siècle.

Abside: Sur la gauche, Salvio Savini, toile représentant la «Madonna couronnée entre saint François, Saint Bonaventure et un serviteur», vers la fin du XVIe siècle.

Au centre, Pietro Perugino, toile représentant la «Madonna en gloire avec les saints protecteurs de Gervais et Protas avec la bannière de la ville et les Saints Pierre et Paul», signée et datée de 1514.

La composition, concentrée dans le premier plan de la toile, est réalisée dans les nuances des teintes du rouge et de l'azur.

Sur la droite, Jean-Nicolas de Paul, tableau «La Vierge à l'Enfant avec les saints Jean-Baptiste, évangéliste, Pierre Martyre et bienheureux Jacques Villa», vers 1520.

Bien que l'on reconnaisse les manifestations de la formation péruvine de l'artiste, on retrouve néanmoins des références à Raphaël, notamment dans la composition pyramidale de la toile, ainsi que des références à Andrea del Sarto notamment dans l'utilisation du sfumato.

Bassin de l'abside:

Antonio Circignani, fresque représentant la «Gloire céleste», vers. 1598. C'est ce qu'il reste d'une fresque décorative détruite dans l'incendie provoqué par la foudre en 1783.

Ci-dessous: chœur en noyer sculpté en 1576 par la Marine Rasim Fratta.

Dominique de Paris Alfani, tableau «La Vierge et l'Enfant avec saint Martin évêque, Sainte Marie-Madeleine et deux anges», 1521.

Chez cet artiste ombrien, comme chez Giannicola de Paul, on retrouve des références à Raphaël, en particulier dans le groupe central et dans des compositions similaires des florentins Fra Bartolomeo et d'Andrea del Sarto.

Sur la gauche, le tombeau datant du XVIIe siècle du poète pievese Francis Melosi, chef du cercle culturel de Christine de Suède à Rome. Chapelle des SS. Sacramento- Sur la voûte de la coupole des fresques figurant des scènes de l'Ancien Testament du peintre ombrien Jachinto Boc-Canera, signées et datées de 1714. Les stucs des frères Cremoni datent de la même période, ils ont également participé à la réalisation de la sacristie. Portons une attention particulière à la toile sur la gauche, peinte par Giacinto Gimignani (peintre du XVIIe siècle originaire de Pistoia) «Le Bienheureux Jacques Villa dirigé par les anges dans la gloire.»

Chapelle du Rosaire- Salvio Savini, la peinture «La Vierge et l'Enfant sur un trône, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne», env. 1580. L'oeuvre met en lumière la formation éclectique du peintre allant de Raphaël aux prémices du maniérisme précoce, et jusqu'aux exigences de représentation et de dévotion plus proches dictés par le Concile de Trente.

À gauche de la toile, dans une niche, une sculpture en bois représentant «Les Souffrances», datant du XVIe siècle. Ce travail, qui exprime le pathétisme caractéristique de la dévotion populaire, provient de l'église de Santa Maria dei Servi et faisait probablement partie d'une



série de sculptures que le Pérugin avait utilisé dans la décoration de la chapelle de Notre-Dame de l'Étoile.

De chaque côtés de l'orgue, construit par les maîtres Angel Morettini et Vici Sebastian en 1827, des fresques d'Annibale Ubertis représentant des épisodes de la vie du Bienheureux Jacques Villa et Ste. Marguerite de Cortone, datée de 1895. Dans la Sacristie: un ameublement en bois du XVIIe siècle et une toile représentant les « Saints Dominicains dans l'adoration du Saint Crucifix,» de Antonio Circignani, début du XVIIe siècle.

Sous la cathédrale, la crypte qui masque les anciennes fondations d'un bâtiment imposant, probablement la première pieve...

Palazzo Corgna

La plus importante demeure parmi celles de Città della Pieve doit sa construction à la volonté de Ascanio della Corgna.

Le Palais de la Corgna est le plus important parmi les demeures de Città della Pieve. Son emplacement, en face de la cathédrale, est également significatif du point de vue urbain, car il est situé au carrefour des voies principales de la ville. C'est Ascanio della Corgna qui en fut le commanditaire, nommé gouverneur perpétuel de Castel della Pieve en 1550 par son oncle Jules III del Monte. Déjà en 1529, la ville est soustraite de la légation de Pérouse et confiée à des gouverneurs nommés par le pape. Cet épisode s'insère dans le climat de la centralisation du pouvoir de l'Eglise..

Le Palais de la Corgna est l'une des résidences les plus importantes d'Ombrie, il exprime une volonté de représentation neofeodale, rejoignant par là d'autres exemples admirables comme le Palazzo Farnese à Rome et la Villa Caprarola. La construction est caractéristique du style de l'architecte Galeazzo Alessi dont on connaît les liens d'amitié avec Ascanio della Corgna et le Perugino, comme le rapportent les sources de l'époque. Les travaux devaient être à peine commencés lorsque son oncle Jules III mourut en 1555. Les travaux reprurent en 1561 quand, après les confiscations effectuées par Paul IV, Ascanio a été nommé par Pie V, en Novembre 1563, marquis de Castiglione del Lago et Castel della Pieve avec son frère, le cardinal Fulvio. Mais en 1564 le travail fut interrompu à cause des Pievesi qui, hostiles aux redevances féodales d'Ascanio, se détachèrent du marquisat. Le Palais, inachevé, reflète la vie mouvementée d'Ascanio, protagoniste de nombreux faits d'armes, parmi lesquelles on retiendra surtout sa participation à la bataille de Lépante (1571) contre les Turcs comme maître de camp des armées papales. Le palais, construit sur trois étages, possède un plan en forme de U, avec trois ailes enveloppant la cour. Le côté nord est formé par une loggia à trois arcades, puis tamponnées. Mais le projet initial prévoyait certainement deux loggias superposées, parallèles à celles du corps de façade et ouvert vers la vallée. A l'extérieur, le bâtiment a l'apparence d'un bloc rigide et prismatique, confirmant son caractère aristocratique et représentatif.

Ces éléments nous rappellent le déjà mentionné Palazzo Farnese à Rome: il suffit de penser au pavillon de Michel-Ange sur le Tibre, à l'emplacement et au traitement des escaliers monumentaux avec ses niches et recoins, à l'utilisation de bossage rustique, à l'amenuisement progressif au fur et à mesure des étages. En fait, Galeazzo Alessi fut formé à Rome avec Antonio da Sangallo, concepteur du palais Farnèse et du Palais de Crispus da Marsciano en Orvieto,



l'antécédent le plus probable du Palais de Corgna. Cependant ici, en plus de la culture de Sangallo, Galeazzo Alessi récupère également d'autres suggestions dans la première moitié du XVI^e siècle romain, rappelant Giulio Romano et Baldassare Peruzzi.

Les chambres intérieures avec un toit en voûte, comme les escaliers monumentaux, sont décorés de fresques mythologiques et sacrées, typique du XVI^e siècle romain. Parmi les salles les plus importantes, la salle du Gouverneur, située au rez-de-chaussée, où le peintre toscan maniériste Nicolò Circignani appelé «Le Pomarancio» représente dans le «Concert» la glorification de la famille de Monte-Corgna quand, à la fin de 1563, celle-ci obtint le marquisat.

Les loges, la Grande Salle de l'étage noble, ainsi les escaliers furent décorés par Salvio Savini, sur commande du cardinal Fulvio en 1580.

Dans les escaliers sont représentés les thèmes « Les vertus cardinales » et « Les vertus théologiques » ; dans la Grande Salle en revanche on trouve « Le Festin des Dieux » et « Amours des dieux », ce dernier ayant inspiré des Métamorphoses d'Ovide. Dans les salles publiques, un programme religieux, dans le plus privé, un programme mythologiques-érotique.

En 1643, l'édifice fut confisqué par la Chambre apostolique, qui en 1651 le vendit à la famille romaine de l'Amidei. De ces derniers, en 1793, il fut ensuite la propriété des Mazzuoli. Le rez-de-chaussée cependant fut dédié aux archives apostoliques jusqu'à l'unification de l'Italie. Les Mazzuoli firent de nombreuses interventions entre les XVIII^e et XIX^e siècles, parmi lesquelles les sols de style vénitien de la Grande Salle et de la Salle Rouge de l'étage noble. Enfin, en 1936, Filiberto Cappannini peint les voûtes de toutes les salles à l'étage principal le long de la Via Pietro Vannucci décorées en styles grotesques style néo-Renaissance. En 1969 et en 1970 tout le riche mobilier du palais a été vendu aux enchères, pour la plupart la collection du marquis de Fargna, suite à l'acquisition faite en 1845 par Vincenzo Mazzuoli. C'est à cette collection qu'appartenaient les deux grands tableaux du Caravagesque français Valentin de Boulogne représentant « Noli me tangere » et « La femme samaritaine au puits » qui, en raison de droits de préemption exercé par l'Etat, se trouvent maintenant à la Galerie Nationale de Ombrie à Pérouse. En 1975, le palais fut acheté par le conseil municipal. Au rez-de-chaussée, où se trouve la bibliothèque publique, est placé un obélisque étrusque du Ve siècle avant JC. À l'étage noble sont situés le Musée d'Histoire naturelle et du territoire et des salles pour des expositions.

Museo Civico Diocesano

Beaucoup d'artistes réalisèrent des tableaux pour les autels latéraux de l'église entre le XVI^e et le XVII^e siècle.

L'Ordre des Serviteurs de Marie vers 1260, fut préalablement installé en dehors de la Porta Romana dans la construction d'un oratoire dédié à la Sainte Vierge, puis incorporé dans l'église du XIV^e siècle. En 1298, le monastère qui abritait le Chapitre Général de l'Ordre était en cours de construction. C'est cette année-là que commença la construction d'une église plus grande, qui prit fin dans ses structures essentielles pour le Capitolo général en 1306.

Le travail se poursuivit jusqu'au milieu du XIV^e siècle, lorsque le Pievese Fra Matthieu fut nommé Général de l'Ordre entre 1344 et 1348. L'édifice gothique reprenait la typologie des églises du Mendiant : une nef unique avec couverture en treillis, abside à croisée carrée, la façade avec portail et rosaces simple. La sacristie fut réalisée à côté du chœur, également en voûtes carrées, une typologie que l'on retrouve également dans le compartiment au-dessous de l'église utilisée comme cave. Entre 1486 et 1489, suite à l'héritage du frère Pievese Pietro Lazzari, procureur général de l'Ordre, des travaux d'agrandissement furent réalisés dans le couvent. En 1538,



l'église fut consacrée et dédiée à SS. Annunziata. Entre le XVI^èm et le XVII^èm, de nombreux artistes réalisèrent des tableaux pour les autels latéraux de l'église. C'est à cette époque de nombreux tableaux, propriétés de l'église, provenant d'autres églises dans la ville et son territoire, furent transférés à Santa Maria dei Servi suite à un heureux accord entre le Conseil municipal et l'archidiocèse de Perugia-Città della Pieve.

La ville devint un vrai et propre centre historique suite à l'établissement de la famille des Corgna (1550) jusqu'à l'élévation à l'état de Diocèse (1600). Le peintre maniériste toscan Nicolas Circignani appelé «Le Pomarancio» y est présent en 1564. Vers 1568 naquit à Città della Pieve Antonio, qui laissera dans sa patrie un grand nombre de travaux caractérisés par un naturalisme vif. Entre 1583 et 1609 apparaît un autre peintre important de la Toscane, Salvio Savini. Venu de Orvieto, le peintre Cesare Nebbia atterrit à Città della Pieve en 1571.

On signale enfin la présence de l'artiste peintre pérujin Alessandro Brunelli, un élève de Savini. En 1628, Giuseppe di Francesco di Bendini de Montepulciano réalisa le chœur en bois et l'aemoire de la sacristie. En 1703 commencèrent les travaux de construction de l'église baroque à l'intérieur de l'Eglise gothique, oeuvre du sculpteur et plâtrier de Sienne Giovanni Antonio Mazzuoli, à qui l'on doit la machine de l'autel, donnant un effet scénographique particulier. Sur les côtés de l'autel, le sculpteur siennois réalisa les statues berninianas e struc représentant les Bienheureux Giacomo Villa et le béat Matteo Lazzari. A l'intérieur de l'église se trouve une «Pietà» datant du X^vème siècle, en terre cuite peinte, inspirée par l'iconographie de la germanique Vesperbild, utilisée par le Pérujin pour représenter la «Lamentation au Christ mort» dans la chapelle de la Madonna della Stella, fresque presque entièrement perdue suite aux travaux qui ont eu lieu entre 1707 et 1713 pour la construction d'un orgue avec orchestre et mezzanine. Il reste des traces plus significatives de la «Déposition à la Croix», l'un des moments les plus élevés de production artistique tardive de Pietro Perugino (1517).

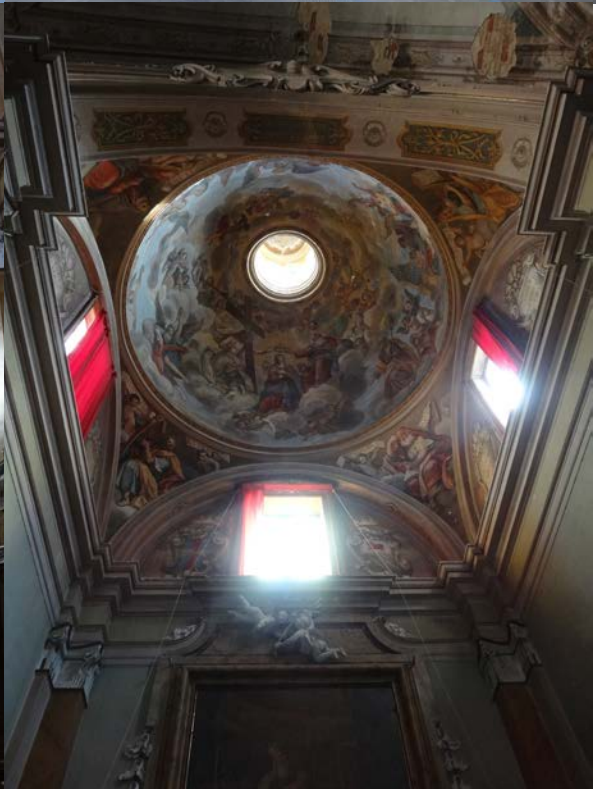
La fresque, cachée dans une cavité, fut redécouverte par l'historien d'art et peintre allemand Anton Ramboux en 1834.

En 1713, l'architecte, sculpteur et plâtrier du Ticino Pierre Cremona remplaça Mazzuoli pour la direction du travail. Il conçut les autels, les confessionnaux et les médaillons, réalisés par son frère Jean-Baptiste. En 1834, sur le côté de la façade, l'architecte néoclassique Giovanni Santini réalisa le clocher. L'église et le couvent devinrent la possession de la ville en 1860, suivant les lois de l'Etat unitaire. En 1912, le couvent fut transformé en un hôpital public.

Oratoire de Santa Maria dei Bianchi

La fresque de Pietro Perugino représentant l'Adoration des Mages se trouve à l'intérieur. Jusqu'au XIII^e siècle, l'Oratoire fut le siège de la «Société des disciplinés» ou «blanc». Il fut transformé en 1818, probablement sous les traits du dessin d'Andrea Vici. Sur la paroi du fond se trouve la fresque de Pietro Perugino représentant «l'Adoration des Mages». Comme le signalent les deux lettres du Pérujin, le travail fut commandité et réalisé en 1504, les lettres furent découvertes en 1835 au moment des travaux de drainage du mur de la fresque, et ensuite reproduites sur des plaques de marbre le long des parois latérales de l'Oratoire.

Vannucci réclama par télégraphe la somme de 200 florins, cependant il est prêt «chome Paisano» à se contenter de 100 à être payée en plusieurs versements. Après l'insistance du maire de la Société des disciplinés, le Pérujin réduit le montant à 75 florins, mais il demande pour sa dignité de grand maître, de lui envoyer à Pérouse "la mula col pedone che verrone a penctorà" (la mule et le page qui le conduiront). La fresque compte parmi les plus riches et plus

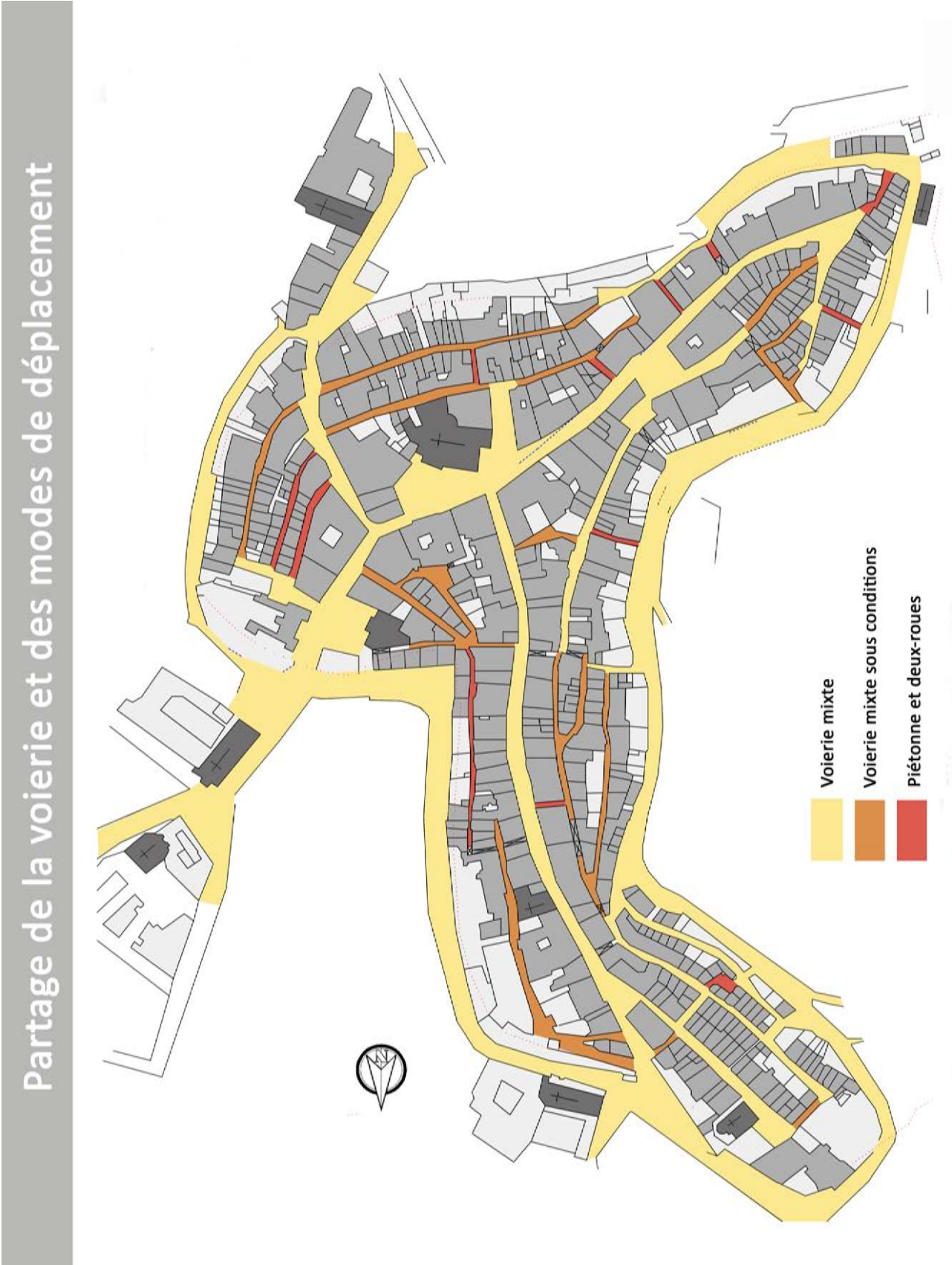


fournies du Maître: L'histoire est présentée comme un grand cortège de chevaliers qui se perd dans la distance dans l'un des paysages les plus vastes créés par Vannucci. C'est précisément dans cette perspective, qui constitue une représentation idéale de la vue de Città della Pieve vers le Trasimène et la Val di Chiana, Pietro installe des personnages avec des costumes et des postures d'une élégance extrême qui, dans l'imitation de la sculpture antique, évoquent un monde Virgilien et néoellenistique.

C'est ici, en 1504, qu'est représenté presque pour la dernière fois le rêve ancien d'un monde de contemplation et d'harmonie, pendant que Léonardo da Vinci et Michel-Ange représentaient une vision angoissée de l'homme moderne dans les célèbres «Bataille d'Anghiari» et «La Bataille de Cascina». Le Pérugin – qui fut le dernière grande maître des ateliers de Florence – retourna presque définitivement en Ombrie, laissant la place à Léonard de Vinci et Michel-Ange, les initiateurs de la «Voie» moderne. La même année Raphaël, le plus grand des élèves du Pérugin, quitte l'atelier du Maître sous la suggestion de ces nouveautés. A partir de cet instant, Vannucci commença à s'intéresser au travail de son ancien élève. C'est évident en effet dans la richesse des détails, rappelant les fresques de Pinturicchio dans la bibliothèque Piccolomini de la cathédrale de Sienne dont la conception a également participé Raphaël. «L'Adoration des Mages» peut donc être considérée comme une peinture d'une importance fondamentale non seulement pour la vie artistique du Pérugin, mais également pour la culture artistique de Florence et de Rome au début du XVIe siècle.

Bien sûr le monde idéal représenté ici contraste avec la férocité des épisodes qui ont eu lieu au même moment à Castel della Pieve: l'exécution sommaire dans la Rocca de Paolo Orsini et Francesco di Gravina commandé par Valentino, comme rapporté par Machiavel en «légation» à Castel della Pieve en Janvier 1503 pour le compte de la Seigneurie de Florence.

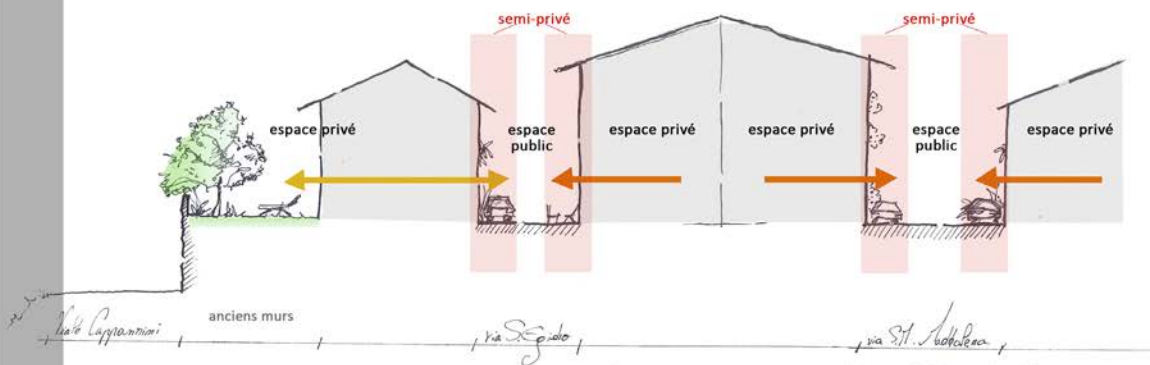
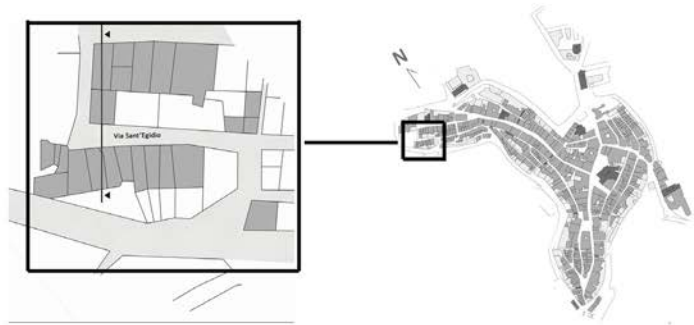
3. Extrait de la cartographie et d'éléments de relevé complémentaires non exposés dans la thèse



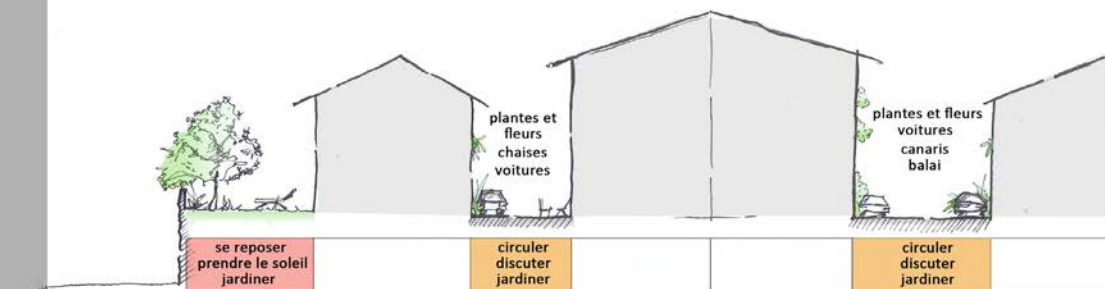
Via Vannucci



Via Sant'Egidio
Via Santa Maria
Maddalena



Séquençage privé-public de l'espace



Répartitions des usages de l'espace



Répartition des usages et occupation de l'espace

3. Promenade urbaine, quelques photographies pour voyager...





4. Le Palio dei terziari

Tous les ans, au mois d'août, les terziari de la ville s'affrontent dans un Palio. Epreuves de tir, équestre, de feu, de force...se succèdent des jeux durant le jour et des spectacles de lumière, de défilés et de musique durant la nuit. Les ruelles s'animent d'échopes et de démonstration d'artisanat propres au territoire ombrien.





5. Éléments d'archive principaux qui ont permis de générer le plan de base de la ville et qui a servi de support à la thèse



